

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1880

Compilé article par article en continu

# Le Messager Evangélique – Année 1880

---

## **TABLE DES MATIERES**

Notes sur l'épître aux Romains .....	9
Introduction .....	9
Chapitre 1 .....	13
Chapitres 2, 3 et 4 .....	23
Chapitre 5 .....	32
Chapitre 6 .....	40
Chapitre 7 .....	50
Chapitre 8 .....	61
Chapitres 9; 10; 11 .....	84
Le Seigneur Jésus – son abaissement et son service .....	91
Comment être conduit dans le service? .....	99
Etude sur l'évangile de Jean .....	100
Introduction .....	100
Chapitre 1 <sup>er</sup> .....	102
Chapitre 2 .....	111
Chapitre 3 .....	112
Chapitre 4 .....	126
Chapitre 5 .....	133
Chapitre 6 .....	139
Chapitre 7 .....	146
Chapitre 8 .....	152
Chapitre 9 .....	159
Chapitre 10 .....	161
Chapitre 11 .....	168
Chapitre 12 .....	174
Chapitre 12: 25-50 .....	178

Chapitre 13 .....	180
Chapitre 14 .....	185
Chapitre 15 .....	191
Chapitre 16 .....	196
Chapitre 17 .....	205
Chapitre 18 .....	216
Chapitre 19 .....	219
Chapitre 20 .....	223
Chapitre 21 .....	227
Pensées .....	230
ME 1880 page 80 .....	230
ME 1880 page 240 .....	230
ME 1880 page 260 .....	230
ME 1880 page 320 .....	230
ME 1880 page 380 .....	230
ME 1880 page 400 .....	231
ME 1880 page 479 .....	231
Fragments .....	232
ME 1880 page 100 .....	232
ME 1880 page 140 .....	232
ME 1880 page 220 .....	232
L'eau et le sang .....	233
L'amitié du monde .....	234
La paix, la grâce et la gloire - Romains 5: 1-11 .....	236
La Pâque et la mer Rouge .....	240
Dieu était en Christ - 2 Corinthiens 5.....	242
Le fondement de la confiance devant Dieu.....	245
Les relations domestiques .....	246
Le mari .....	248
La femme .....	253
Les enfants.....	257

Les parents.....	262
Les serviteurs .....	268
Les maîtres.....	274
Le cercle domestique, sphère du déploiement de la grâce de Dieu .....	278
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	284
Livre 1.....	284
Psaume 1.....	284
Psaume 2.....	285
Psaume 3.....	285
Psaume 4.....	286
Psaume 5.....	287
Psaumes 6-7.....	288
Psaume 7.....	289
Psaume 8.....	289
Psaumes 9 et 10.....	289
Psaume 11.....	290
Psaume 12.....	293
Psaume 13.....	293
Psaume 14.....	294
Psaume 15.....	295
Psaume 16.....	295
Psaume 17.....	308
Psaume 18.....	310
Psaume 19.....	312
Psaumes 20-21.....	314
Psaume 22.....	315
Psaume 23.....	319
Psaume 24.....	321
Psaume 25.....	322
Psaume 26.....	325
Psaume 27.....	326

Psaume 28.....	328
Psaume 29.....	329
Psaume 30.....	329
Psaume 31.....	331
Psaume 32.....	332
Psaume 33.....	336
Psaume 34.....	337
Psaume 35.....	339
Psaume 36.....	340
Psaume 37.....	344
Psaume 38.....	347
Psaume 39.....	350
Psaume 40.....	350
Psaume 41.....	353
Livre 2.....	354
Psaume 42.....	355
Psaume 43.....	358
Psaume 44.....	359
Psaume 45.....	361
Psaume 46.....	362
Psaume 47.....	364
Psaume 48.....	364
Psaume 49.....	365
Psaume 50.....	366
Psaume 51.....	366
Psaume 52.....	370
Psaume 53.....	370
Psaume 54.....	372
Psaume 55.....	372
Psaume 56.....	374
Psaume 57.....	376

Psaume 58.....	377
Psaume 59.....	377
Psaume 60.....	378
Psaume 61.....	378
Psaume 62.....	379
Psaume 63.....	381
Psaume 64.....	384
Psaume 65.....	385
Psaume 66.....	386
Psaume 67.....	387
Psaume 68.....	387
Psaume 69.....	387
Psaume 70.....	387
Psaume 71.....	388
Psaume 72.....	388
Livre 3.....	388
Psaume 73.....	388
Psaume 74.....	391
Psaume 75.....	391
Psaume 76.....	392
Psaume 77.....	392
Psaume 78.....	393
Psaume 79.....	395
Psaume 80.....	395
Psaume 81.....	398
Psaumes 82-83.....	399
Psaume 84.....	400
Psaume 85.....	402
Psaume 86.....	405
Psaume 87.....	407
Psaume 88.....	407

Psaume 89.....	409
Psaume 90.....	410
Psaume 91.....	412
Psaume 92.....	413
Psaume 93.....	413
Psaume 94.....	416
Psaumes 95-101.....	420
Psaume 102 .....	421
Psaume 103 .....	422
Psaume 104 .....	423
Psaume 105 .....	423
Psaume 106 .....	423
Livre 5.....	423
Psaume 107 .....	423
Psaume 108 .....	425
Psaume 109 .....	425
Psaume 110 .....	426
Psaume 111 .....	426
Psaume 112 .....	427
Psaume 113 .....	428
Psaume 114 .....	428
Psaume 115 .....	429
Psaume 116 .....	430
Psaume 117 .....	431
Psaume 118 .....	431
Psaume 119 .....	432
Psaume 120 .....	457
Psaume 121 .....	457
Psaume 122 .....	457
Psaume 123 .....	458
Psaume 124 .....	458

Psaume 125 .....	458
Psaume 126 .....	458
Psaume 127 .....	459
Psaume 128 .....	459
Psaume 129 .....	460
Psaume 130 .....	460
Psaume 131 .....	461
Psaume 132 .....	461
Psaume 133 .....	463
Psaume 134 .....	464
Psaume 135 .....	465
Psaume 136 .....	466
Psaume 137 .....	466
Psaume 138 .....	467
Psaume 139 .....	468
Psaume 140 .....	469
Psaume 141 .....	469
Psaume 142 .....	470
Psaume 143 .....	471
Psaume 144 .....	471
Psaume 145 .....	472
Psaume 146 .....	473
Psaume 147 .....	473
Psaume 148 .....	474
Psaume 149 .....	475
Psaume 150 .....	475
Quelques-unes des dernières paroles de G.B. ....	477
Méditation sur Actes 7 .....	479
Le désert - Deutéronome 8.....	484



# Notes sur l'épître aux Romains

---

ME 1879 page 386 – ME 1880 page 3

<a href="#">Notes sur l'épître aux Romains</a> .....	9
<a href="#">Introduction</a> .....	9
<a href="#">Chapitre 1</a> .....	13
<a href="#">Chapitres 2, 3 et 4</a> .....	23
<a href="#">Chapitre 5</a> .....	32
<a href="#">Chapitre 6</a> .....	40
<a href="#">Chapitre 7</a> .....	50
<a href="#">Chapitre 8</a> .....	61
<a href="#">Chapitres 9; 10; 11</a> .....	84

## Introduction

Ce petit livre se compose de notes, prises dans des méditations dont le but était entièrement pratique. Ces notes ont été, corrigées, comme il est en général nécessaire de le faire, mais de plus, j'ai cru utile d'y joindre une courte analyse de l'épître, afin d'aider le lecteur à la mieux comprendre.

Quand nous considérons la vérité pleinement révélée, comme elle l'est dans le Nouveau Testament, nous trouvons que l'Écriture présente deux grands sujets: l'un est la responsabilité du premier Adam et de ses enfants, et l'autre, les conseils de Dieu dans le second Adam. L'oeuvre que Christ a accomplie dans son amour infini, se rattache à tous deux pour les croyants. En mourant pour eux et en portant leurs péchés, Christ répond à ce que leur responsabilité faisait peser sur eux; et, ayant glorifié Dieu dans cette mort, il pose le fondement de l'accomplissement des desseins de Dieu en leur faveur. L'épître aux Romains ne fait qu'effleurer ce dernier sujet dans le chapitre 8 et dans les derniers versets du 16<sup>e</sup>; c'est l'épître aux Ephésiens qui le développe pleinement. De là vient que l'épître aux Romains envisage les hommes comme marchant dans les péchés, tandis que l'épître aux Ephésiens les présente comme morts dans leurs fautes et leurs péchés. Aussi établit-elle la vérité d'une nouvelle création et non la justification du pécheur, bien que mettant son sceau sur cette dernière vérité. L'épître aux Colossiens est entre les deux. Je ne puis développer ici ce sujet; je dirai seulement que les vérités qui s'y rapportent sont mentionnées incidemment dans d'autres parties du Nouveau Testament. Mais la structure de l'épître aux Romains est très

importante au point de vue de la vérité qu'elle renferme, et c'est ce que je vais essayer de montrer.

Les dix-sept premiers versets forment une espèce de préface dans laquelle, en premier lieu, la personne du Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, est présentée comme le grand sujet de l'évangile. Il est la semence de David selon la chair et ainsi l'accomplissement de la promesse; de plus, il a été déterminé Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté. Sa vie a été selon cette puissance et sa résurrection en est la preuve. Ainsi cette puissance a été manifestée et la promesse accomplie dans le lieu même où se montrent la faiblesse de l'homme et la puissance de Satan, là où l'homme avait été tenté.

A la fin de ce passage, Paul déclare qu'il n'a pas honte de l'évangile, parce qu'il est la puissance de Dieu pour sauver quiconque croit; le Juif premièrement, puis aussi le Grec. «Car la justice de Dieu y est révélée sur le principe de la foi, pour la foi», partout où la foi se trouve. Paul était volontairement débiteur, en grâce, envers tous, selon cet évangile. Il montre ensuite pourquoi la justice de Dieu devait être révélée comme le seul fondement sur lequel l'homme puisse subsister. «Car la colère de Dieu, dit-il, est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité en vivant dans l'iniquité»; et il ne s'agit pas ici de jugements exercés selon le gouvernement de Dieu, comme nous le trouvons dans l'Ancien Testament en Israël, ou même lors du déluge, mais du rejet nécessaire et du jugement de tout péché par la nature même de Dieu. Paul expose ensuite cet état de péché qui appelle la colère et qui rend la justice de Dieu nécessaire.

Tous sont sous le péché. La démonstration de cette vérité s'étend du verset 19 du premier chapitre jusqu'au verset 20 du troisième, après quoi l'apôtre revient à la justice de Dieu. Il prouve la culpabilité des gentils (1: 19 jusqu'à la fin); celle des moralistes (2: 1-16), selon la responsabilité et la conscience, et enfin celle des Juifs (de 2: 17 à 3: 20). Dans la dernière section (3: 1-20), Paul admet leur droit à considérer la loi comme étant pour eux, et comme leur étant adressée, mais il fait voir en même temps le jugement qu'elle porte sur eux.

Depuis le verset 21, il traite de la justice de Dieu, manifestée en propitiation par le sang de Christ pour les péchés passés des croyants de l'Ancien Testament, et révélée présentement, de sorte que Dieu est juste, et justifie ceux qui croient. Et ceci ne fait que confirmer la loi quant à ce qu'elle exigeait de l'homme.

Chapitre 4. La résurrection de Christ est appliquée comme sceau de cette oeuvre. Mais la portée de la justice de Dieu ne va pas ici au delà du pardon; tout se rapporte aux péchés et aux offenses, aux choses faites par chacun individuellement.

Le chapitre 5: 1-11, présente la conséquence bénie de ce qui précède, c'est-à-dire la paix avec Dieu pour nos âmes, la faveur dans laquelle nous sommes, et notre espérance de la gloire de Dieu. Ainsi nous nous glorifions même dans les tribulations, l'amour de Dieu nous étant connu par tout ce qu'il nous a donné et a fait pour nous. Enfin nous nous glorifions en Dieu lui-même «par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la

réconciliation». C'est ici que pour la première fois il est fait mention du Saint Esprit comme nous ayant été donné.

Depuis le verset 12, l'apôtre traite, non plus des péchés, ce qui se rapporte à chacun individuellement, mais du péché, et range tout sous deux chefs, Adam et Christ, l'homme désobéissant et l'homme obéissant. Il montre la loi comme introduite en passant, afin que la faute abondât; mais ce qui était vraiment en question, c'était le péché et la grâce, — la grâce régissant par la justice, par l'obéissance de Christ. La question ici n'est pas celle des péchés, mais du péché il s'agit de la désobéissance d'un seul homme, et non des fautes de chaque homme, bien que l'homme obéissant ait dû aussi répondre pour celles-ci.

Mais si l'obéissance d'un seul homme rend juste, nous pouvons donc continuer à vivre dans le péché? Nullement, dit l'apôtre; et ceci le conduit à établir cette vérité que, professer le christianisme, c'est professer d'avoir part à la mort, et par conséquent de ne pas continuer à vivre. Christ est mort une fois pour toutes au péché et il vit à Dieu; nous avons donc aussi à nous tenir pour morts au péché et pour vivants à Dieu en Christ. Ainsi, le vieil homme étant tenu pour mort, comment pourrions-nous vivre en lui? Voilà ce qui nous rend libres; libres pour vivre à Dieu.

Le chapitre 7 applique cette vérité à la loi, parce que la loi n'a de pouvoir sur l'homme qu'aussi longtemps qu'il vit. Nous sommes morts à la loi par le corps de Christ, et nous sommes à un autre mari, savoir à Christ ressuscité.

La fin du chapitre décrit la salutaire expérience que fait un homme dont l'esprit est renouvelé, mais qui est sous la loi. La loi le laisse captif sous la loi du péché qui est dans ses membres. En Christ tout est changé; l'homme est délivré, bien que la chair, comme telle, tende toujours à servir la loi du péché. Mais il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ; la puissance de la vie en Lui nous a affranchis, et le péché dans la chair a été condamné, quand il est mort en sacrifice pour le péché.

Ensuite il est question du Saint Esprit en nous; d'abord comme puissance de vie dans le nouvel homme et de délivrance dans la résurrection (versets 9-11); puis comme habitant personnellement en nous. Nous sommes fils, et il en rend témoignage avec notre esprit; il nous montre la gloire en espérance, il nous aide dans nos infirmités durant le chemin, et donne dans nos coeurs une voix aux douleurs d'une création assujettie à la vanité, création dont nous faisons partie quant à nos corps.

Depuis le verset 28, nous avons la sécurité et la part qui nous appartiennent à tous égards, découlant du fait que Dieu est pour nous, depuis qu'il nous a préconnus, jusqu'à notre introduction dans la gloire même.

Les onze premiers versets du chapitre 5 nous font connaître ce que Dieu est en grâce pour les pécheurs, et quel en est le résultat; au chapitre 8, nous voyons l'état d'une âme affranchie devant Lui. Nos péchés ôtés en grâce, par la propitiation faite par Christ, voilà ce qui d'un côté nous amène au chapitre 5: 1-11; de l'autre, notre affranchissement du péché par notre mort en Christ et notre vie en Lui, nous conduit au chapitre 8. Dans le premier cas, les péchés sont

pardonnés; dans le second, le péché a été condamné, mais dans un sacrifice pour le péché, et nous, étant morts en Christ, nous sommes délivrés.

Ici se termine la partie doctrinale de l'épître, qui expose le moyen par lequel Dieu, dans sa grâce, a porté remède par Christ à l'état de l'homme, quant aux péchés commis et quant à sa nature pécheresse, c'est-à-dire à toute sa condition en Adam.

Les notes elles-mêmes indiquent suffisamment la place des chapitres 9 à 11, comme conciliant l'abolition en Christ de la distinction entre Juif et gentil, avec les promesses spéciales faites aux Juifs. Il ne m'a point été fourni de notes sur les chapitres suivants qui renferment les exhortations. Je donnerai ici une idée générale de leur contenu; on étudiera les détails dans l'épître elle-même.

Cette partie commence par le principe général de toute la vie pratique, en harmonie avec la doctrine de l'épître, qui présente l'homme comme une créature pécheresse, avec laquelle Dieu agit en grâce. L'épître aux Ephésiens part d'un point de vue plus élevé; les chrétiens y sont envisagés simplement comme une nouvelle création, et ainsi se trouvent associés avec Dieu. Etant de bien-aimés enfants de Dieu, les voies de Dieu et la manière dont il agit, sont le principe et le modèle de leur marche. Les oeuvres du chrétien, aussi bien que sa position, sont préparées à l'avance. Voyez les chapitres 4 et 5, où Dieu, amour et lumière, est la mesure de nos voies. Dans l'épître aux Romains, nous avons l'homme pécheur, objet de la miséricorde; la mort du vieil homme y est l'unique moyen de bien marcher. Les deux épîtres présentent Christ comme le modèle d'un renoncement absolu à soi-même. «Je vous exhorte», dit l'apôtre, «par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant». Tels sont les deux pivots de tout service chrétien: d'une part les compassions de Dieu; de l'autre, la présentation de nous-mêmes, rendus libres par grâce, en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu. L'unité du corps est ensuite affirmée, bien qu'elle ne fasse pas partie de la doctrine de l'épître, non plus que notre résurrection avec Christ, qui la renferme. C'est sur cette vérité que sont fondés nos devoirs envers ceux de dedans, parmi les saints comme tels.

Au chapitre 13, sont indiqués nos devoirs envers ceux qui nous entourent; ils sont basés sur un motif double: premièrement, l'amour envers le prochain accomplit la loi; et ensuite, la nuit est fort avancée et le jour s'est approché; la pleine délivrance est à la porte.

Puis au chapitre 14, nous trouvons notre relation avec Christ et par conséquent avec tous ceux qui lui appartiennent. En vertu de cette relation, nous devons éviter de placer des pierres d'achoppement devant les pieds de ceux qui, comme nous, sont serviteurs de Christ et sont responsables envers Lui, de ceux pour lesquels il est mort. Cette partie s'étend jusqu'à la fin du verset 7 du chapitre 15. Paul résume ensuite son enseignement concernant les Juifs et les gentils, auxquels il a fait allusion dans ce qui précède en parlant des faibles dans la foi.

Il termine le tout en faisant part aux saints de ses desseins et de ses plans, et en leur envoyant ses salutations, s'adressant à un plus grand nombre de personnes qu'il ne le fait d'habitude, et formant ainsi comme un lien entre lui et les saints de Rome qu'il n'avait jamais vus.

Les trois derniers versets exposent ce qu'était cette oeuvre qui se poursuivait par le moyen de Paul selon les conseils éternels, et qui maintenant était donnée à connaître par des écrits prophétiques pour l'obéissance de la foi.

## Chapitre 1

En étudiant cette épître, je n'ai pas l'intention d'entrer dans le détail de tout ce qu'elle présente; je désire simplement donner une idée générale du dessein que l'Esprit de Dieu s'y est proposé, et montrer la suite du raisonnement de l'apôtre.

J'ai fait remarquer ailleurs la différence qui existe entre les épîtres de Paul et celles de Jean. Le sujet principal de ces dernières est le caractère de la vie divine qui était avec le Père, qui a été manifestée dans le Fils, et qui nous est communiquée par le Saint Esprit, de sorte que la nature divine en nous, nous rendît capables de réaliser les affections de l'enfant de Dieu. Les épîtres de Paul s'occupent essentiellement de l'homme devant Dieu. Ainsi le dessein général des épîtres de Jean est de présenter: 1° la manifestation de la vie divine; 2° la communication de cette vie; tandis que Paul insiste sur la justification, sur les conseils de Dieu, et sur la relation qui en résulte et dans laquelle les rachetés sont placés devant Dieu. Or cela donne à ses épîtres un tout autre caractère.

Le grand sujet du Nouveau Testament, outre la personne bénie du Seigneur et la révélation de Dieu en Lui, c'est d'abord la manifestation et la communication de la vie divine, le fait que nous sommes rendus participants de la nature divine; et, en second lieu, c'est l'homme amené à Dieu selon sa justice et ses conseils en Christ. L'enfant tire sa vie de son père, et de là résulte non seulement la ressemblance de caractère, mais une relation spéciale.

Dans ce qui précède, j'ai fait allusion aux quatre vérités qui prédominent dans le Nouveau Testament. Je veux dire: 1° la manifestation et la communication de la vie; 2° l'accomplissement en Christ de toutes les promesses données depuis Adam, et présentées en Christ aux Juifs, le peuple de Dieu; 3° la miséricorde envers les gentils, comme il est dit au chapitre 15: 8, 9, de cette épître: «Jésus Christ a été serviteur de la circoncision pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères, et pour que les nations glorifiasent Dieu pour la miséricorde»; et 4° notre place comme fils, et l'Eglise unie à Christ, sa Tête.

La première de ces vérités, — la manifestation, puis la communication de la vie divine, — se trouve spécialement dans les épîtres de Jean. La seconde et la troisième sont exposées dans l'épître aux Romains, qui présente en outre le fondement de notre position comme fils, ainsi qu'un coup d'oeil sur la seconde partie de la quatrième vérité. Cette dernière est pleinement développée dans l'épître aux Ephésiens; dans les Romains, il n'y est fait qu'une allusion au point de vue pratique, mais elle ne s'y trouve pas enseignée.

La quatrième vérité, révélée dans l'épître aux Ephésiens, est distincte des promesses faites aux Juifs et de la miséricorde envers les gentils. C'est une chose nouvelle, bien que se

rattachant aux autres vérités. Ces distinctions facilitent grandement l'intelligence des épîtres et rendent clairs des passages autrement obscurs.

Deux grands sujets sont présentés dans l'épître aux Romains: l'accomplissement des promesses faites aux Juifs et la miséricorde envers les gentils; en même temps, Paul pose le fondement de toute relation entre Dieu et l'homme.

Le commencement du premier chapitre est une introduction à tout ce qui est ensuite développé dans l'épître. Remarquez que, lorsque l'évangile y est présenté, d'abord c'est la personne et non l'oeuvre de Christ que nous y trouvons en grâce; et cela est important comme établissant ses droits comme fils de David et Fils de Dieu en puissance. Ensuite, aux versets 16 et 17, Paul dit qu'il n'a pas honte de l'évangile, qui est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit, parce que la justice de Dieu y est révélée. Il est assez naturel que l'épître aux Romains prenne ce caractère de largeur, qui répond bien au fait qu'elle s'adresse à ceux qui habitaient le grand centre de l'empire du monde; en effet, Paul écrivait, comme apôtre des gentils, aux Romains qu'il n'avait jamais vus, et il prend cette haute position d'être celui à qui Dieu a confié ses conseils. C'est ainsi que Pierre, s'adressant aux Juifs déjà dispersés dans le monde, leur montre la résurrection comme une espérance vivante, et leur parlant selon ce nouveau principe de résurrection, les appelle «forains et étrangers, etc». Il poursuit ainsi les conséquences de ce principe pour ceux qui doivent participer à la résurrection.

Dans un grand nombre des épîtres, nous voyons les instructions et les exhortations appropriées aux divers besoins de ceux auxquels elles s'adressaient, et provoquées par leur état. Ainsi, dans les épîtres aux Corinthiens, il est question du mal moral; dans celle aux Colossiens, Paul met en garde contre le danger de ne pas rester attaché au Chef (à la Tête, Christ); écrivant aux Galates, il insiste sur le fait que l'on déchoit de la grâce en se plaçant sous la loi; aux Thessaloniens, il parle de la venue du Seigneur et combat les erreurs dans lesquelles le trouble de leur esprit les avait jetés à cet égard; mais l'épître aux Romains, adressée à ceux qui habitaient la capitale du monde et dont les circonstances n'étaient pas familières à l'apôtre, traite le vaste sujet de la responsabilité de l'homme, Juif et gentil; elle montre comment la grâce a pourvu à l'état de l'homme et pose le fondement assuré de sa relation avec Dieu.

Il y a deux parties dans l'enseignement doctrinal de cette épître: la première comprend les huit premiers chapitres; les chapitres 9, 10, 11, forment la seconde; les derniers contiennent les préceptes.

La première partie montre les Juifs et les gentils placés sous la commune condition de pécheurs.

Les Juifs objectent et disent: S'il en est ainsi et s'il n'y a aucune différence entre le Juif et le gentil, comment Dieu accomplira-t-il les promesses qu'il a faites aux Juifs Les chapitres 9 à 11 répondent à cette objection et le chapitre 11 en particulier démontre l'infaillibilité des promesses de Dieu. Mais le fondement commun sur lequel Juifs et gentils sont placés, c'est le salut parfait dans le Christ Jésus, et ce principe demeure dans toute sa force. Il est important

de remarquer dans cette épître, comment Paul, ayant prouvé que l'homme est un pécheur, pauvre, vil et perdu, le met ainsi de côté pour introduire Dieu. Non seulement il le présente comme étant un pécheur, mais il l'abat complètement, afin de mettre Dieu à la place de l'homme, de sorte que Dieu puisse agir envers lui selon ses propres voies et son propre caractère. Nous trouvons dans le second chapitre des Ephésiens, un exemple frappant de cette manière de présenter la grâce. Après avoir parlé des Juifs et des gentils, comme étant également des enfants de colère, il passe par-dessus tout, et introduit Dieu dans son propre caractère, riche en miséricorde, montrant ce qu'il a fait et ce qu'il est pour de tels êtres. On ne peut avoir de paix assurée ni le repos du coeur, jusqu'à ce que l'on soit sur ce terrain, et l'on ne peut connaître Dieu de manière à avoir confiance en Lui, à se reposer sur Lui, et à l'adorer, avant de l'avoir saisi ainsi. Alors la question est résolue; notre espérance et notre foi sont en Dieu, comme il est écrit: à «vous qui, par Lui, croyez en Dieu» (1 Pierre 1: 21). C'est pourquoi l'apôtre ne dit pas que nous sommes justifiés devant Dieu, bien que cela soit vrai; mais: «c'est Dieu qui justifie» (Romains 8: 33), afin que le coeur soit conduit à se reposer en Dieu lui-même. Paul, quoique juste de la justice légale, était allé jusqu'à l'extrême limite de ce qu'est en réalité le péché. Ce n'était pas par une simple figure de style qu'il se qualifiait de «premier» des pécheurs, car, dans son coeur, il était le plus méchant homme que la terre eût jamais porté. Non qu'il fût coupable d'immoralité; car ainsi qu'il le dit de lui-même: «Quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche» (Philippiens 3: 6), et encore: «Selon la secte la plus exacte de notre culte, j'ai vécu comme pharisien» (Actes des Apôtres 26: 5); mais il était l'ardent ennemi de Christ, et ce fut au moment où il avait atteint le plus haut point de sa méchanceté, où il était «transporté de fureur contre eux» (les chrétiens), qu'il fut «mis à part pour l'évangile de Dieu». Il sut ce que c'était que la grâce.

Sans entrer dans les détails, j'exposerai maintenant rapidement ce qu'est l'homme, tel qu'il s'est montré lui-même. Bien que l'homme eût été chassé du paradis, Dieu usa de support envers lui; mais il le laissa d'abord à lui-même, quoique non pas sans témoignage. Le résultat fut une corruption et une violence telles que l'homme dut être exterminé de dessus la terre. Dieu, par le déluge, mit fin à ses crimes. Après que la promesse eut été donnée comme témoignage que la grâce est la vraie source de la bénédiction, la loi intervint; elle fut violée. Les prophètes suivirent, mais ils furent rejetés, lapidés et tués. En dernier lieu, Dieu envoya son Fils, et le monde le mit à mort. Ainsi, non seulement l'homme avait violé la loi et tué les prophètes, mais quand la bonté de Dieu vient, les hommes haïssent Dieu révélé en bonté. Jésus prie pour ses meurtriers, alléguant leur ignorance. «Père», dit-il, «pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23: 34). Les Juifs se trouvaient dans le cas de celui qui devait dix mille talents, qui n'avait pas de quoi payer et auquel son seigneur quitta sa dette (Matthieu 18: 23-34). C'est là ce que je crois être le sens de cette parabole, bien qu'elle ait une application générale. Le Saint Esprit rappelle cette intercession de notre Seigneur, et y répond, quand Pierre prêche à Jérusalem le pardon des péchés, en disant: «Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi... Repentez-vous donc et vous convertissez» (Actes des Apôtres 3: 17, 19). Quel fut le résultat? Se repentirent-ils? Non; ils avaient mis à mort le Prince de la vie, et maintenant ils comblent la mesure de leur iniquité

en lapidant Etienne, rejetant ainsi le témoignage que le Saint Esprit rendait à la grâce et à la bonté de Dieu dans l'évangile de Christ glorifié, de même qu'ils l'avaient rejeté dans son humiliation.

C'est alors que paraît Saul de Tarse, tellement transporté de fureur contre les disciples de Christ, qu'on peut dire qu'il était le véritable apôtre de l'inimitié du coeur de l'homme contre le témoignage rendu par le Saint Esprit à la grâce et à la bonté de Dieu. Mais, à ce moment même, Dieu le rencontre sur le chemin de Damas, et la bouche de Paul est fermée quant à ce qu'il peut y avoir de bien en l'homme. En effet, c'est après que Dieu eut employé tous les moyens pour amener le coeur de l'homme à revenir à Lui pour être béni, que Paul se trouve dans l'hostilité la plus active contre Dieu, déterminé à arrêter, s'il le pouvait, ce témoignage de grâce et de bonté. Alors le Seigneur lui apparaît en gloire, en relation avec l'Eglise, reconnaissant tous les saints comme étant lui-même, quand il lui dit: «Pourquoi me persécutes-tu?» car «celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui» (1 Corinthiens 6: 17). Ainsi Paul débute en étant comme le chef de cette active énergie de l'homme contre Dieu, afin de pouvoir être ensuite un témoin parfait de la grâce qui l'a vaincu, et il commence une nouvelle voie en proclamant qu'il y a grâce et pardon même pour un homme tel que lui. Tout ce qui, au point de vue religieux, aurait pu servir d'appui à son coeur, se trouve brisé quand Dieu l'a rencontré sur le chemin. Prenez, par exemple, la conscience: extérieurement, il était sans reproche, quoiqu'il pensât en lui-même qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus de Nazareth; combien donc ce dût être terrible pour lui de reconnaître que sa conscience naturelle, sans reproche comme elle l'était, l'avait laissé dans un complet égarement, comme si elle eût été de nul usage. Nous savons qu'il fut trois jours sans voir, sans manger ni boire, si profond était le bouleversement de son âme. — Prenez maintenant la loi, son orgueil et sa gloire comme donnée de Dieu; elle avait été sa ruine devant Dieu, en les rendant, dans sa propre justice, ennemi de Christ. Les conducteurs religieux auxquels il s'était attaché, — les sacrificateurs et les pharisiens, — et son propre zèle, n'avaient fait que le précipiter dans une opposition et une révolte ouvertes contre Dieu. Tout ce en quoi son coeur s'était confié, le laissait un pécheur, nu devant la présence de la gloire de Dieu; et la confiance même qu'il avait eue en ces choses avait servi seulement à rendre plus grande son inimitié contre Dieu. Ainsi tout manquait à Paul, et le laissait un «enfant de colère», «comme aussi les autres».

C'est là le point de départ de Paul. Il commence non par ce qu'il est, mais par ce qu'est Dieu. Il se présente d'abord comme «esclave de Jésus Christ», soumis au Seigneur ainsi que l'expriment les paroles qu'il prononça quand il fut renversé par terre: «Que dois-je faire, Seigneur?» Puis il continue comme «apôtre appelé, mis à part pour l'évangile de Dieu», non pas simplement l'évangile de Christ, mais l'évangile de Dieu. Expression remarquable; car l'évangile de Dieu, c'est l'activité de l'amour de Dieu se répandant dans un monde rempli d'hommes aussi méchants et aussi dépourvus d'espérance que Paul l'avait été, et agissant maintenant envers l'homme, par Christ, sur le fondement de ce que Dieu est.



L'évangile de Dieu, c'est la bonne nouvelle venant de Dieu lui-même et proclamant qu'il a donné son Fils pour apporter ce message de miséricorde et de grâce à l'homme perdu, — miséricorde et grâce rendues efficaces par l'oeuvre de Christ.

Les Juifs accusaient le Seigneur de violer le sabbat, signe de l'alliance entre Dieu et son peuple, devant être gardé le septième jour, et repos en rapport avec la première création. C'était le repos de Dieu à la fin du travail. Il était établi en Israël sur le principe de la loi, et montrait que le travail de l'homme, accompli dans la justice, lui donnait à la fin le repos. Mais en fait, quand la vérité divine apparut, nous voyons en Jean 5: 17, qu'il n'y avait pas de sabbat pour Christ dans ce monde. Le péché y était entré, et là où se trouve le péché, il ne saurait y avoir de repos pour Dieu. Voilà pourquoi Jésus dit: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille». Mais Dieu était descendu où se trouvait le péché, et il agissait dans la perfection de cette grâce qui donne un meilleur repos à l'homme. Paul est introduit ici comme serviteur ou esclave, lié à l'oeuvre qui se poursuit maintenant; il est «esclave de Jésus Christ, mis à part pour l'évangile de Dieu», c'était là son affaire; s'il pouvait servir l'évangile tout en faisant des tentes, certes il devait continuer à en faire; mais avant tout, il était apôtre appelé pour l'évangile de Dieu. Or quand Dieu donne un ministère, le ministre est comme le vase de l'activité de Dieu s'exerçant en grâce, soit pour appeler les pécheurs, soit pour l'édification et l'affermissement des saints.

Il est très important de distinguer entre enseigner ce qui se rapporte à l'Eglise, et présenter au monde le témoignage de la grâce. Bien que l'Ancien Testament soit plein des témoignages de la miséricorde divine, il ne pouvait y avoir alors la proclamation d'une oeuvre de rédemption accomplie. Il n'y est pas non plus question de l'Eglise; d'ailleurs l'Eglise n'est pas le sujet doctrinal traité dans cette épître. Le sujet est ce que Dieu «avait auparavant promis par ses prophètes dans de saintes écritures». L'Eglise n'était pas le sujet de la promesse, mais c'était «l'évangile de Dieu», car dès le commencement il avait été dit: «La semence de la femme écrasera la tête du serpent». Les gentils n'avaient point les promesses; et quoiqu'il y en eût de spéciales pour les Juifs, les promesses de Dieu furent faites au second Adam et non au premier. Ainsi celle que nous trouvons dans la Genèse, savoir que la semence de la femme briserait la tête du serpent, est faite à la semence de la femme, ce qu'Adam n'était pas. De même il est écrit: «C'est à Abraham que les promesses ont été faites et à sa semence... qui est Christ» (Galates 3: 16). Les promesses donc se rapportaient entièrement à Christ, qui est la semence vers laquelle toutes ces promesses convergent. La personne de Christ, comme nous le voyons ici, est le grand sujet de l'évangile, même avant l'oeuvre qu'il a accomplie; bien que, sans son oeuvre, nous ne puissions avoir de part avec Lui. Cela est de toute importance, car Dieu exige maintenant la soumission à son Fils. Il n'y a pas un infidèle ou un rebelle, si grand soit-il, qui ne doive ployer le genou devant Jésus: en grâce, c'est pour le salut; mais si le coeur ne fléchit pas sous la grâce, les genoux devront se ployer sous le jugement.

Dans le troisième verset, «touchant son Fils, né de la semence de David, selon la chair... Jésus Christ, notre Seigneur», l'apôtre présente le double caractère du Seigneur. En premier lieu, nous avons la personne du Fils comme étant le sujet de l'évangile, puis secondement,

comme étant la semence de David selon la chair, en rapport avec la promesse. Ensuite Paul proclame d'une manière précise le caractère du Fils, «déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts». Ainsi nous avons le Fils de Dieu avec une puissance divine, quoique revêtu d'humiliation, descendant avec cette puissance au milieu de la souillure, et la traversant selon l'Esprit de sainteté. C'est ce qui a été montré pendant toute sa vie par une absolue séparation de toute souillure. Il a passé à travers toute la scène du mal sans être souillé ni atteint en aucune manière par le péché, bien qu'en contact avec lui, touchant ceux qui l'entouraient et qui y étaient plongés, mais en en restant séparé lui-même. Il touche le lépreux qui voyait sa puissance mais doutait de sa bonté, et en fut-il souillé? Non, mais en le touchant il le rend net, sans contracter de souillure. Nul autre que le Fils de Dieu ne pouvait faire cela. En Lui la grâce parfaite descendait jusque dans la souillure pour l'ôter et la détruire sans qu'il en fût atteint.

Mais, outre le péché et la souillure en nous, la puissance de Satan était manifestée en ce qu'il avait le pouvoir de la mort sur l'homme, et cela en vertu du jugement de Dieu lui-même, car Dieu avait dit: «. Dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort». Ainsi l'homme était sous la puissance de celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable; et pour que le Fils de Dieu pût délivrer l'homme de cette puissance, il fallait qu'il descendit lui-même jusque dans la mort, cette dernière forteresse de Satan; il devait se placer lui-même sous la puissance de la mort, — bien qu'il ne pût y être retenu, — afin «qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient pendant toute leur vie, assujettis à la servitude» (Hébreux 2: 14, 15). Or Lui, le Fils de Dieu, craignait la mort, comme il le devait dans sa piété, parce qu'elle était le jugement de Dieu, mais il fut exaucé quant à l'objet de sa crainte (Hébreux 5). Il l'a subie comme étant le jugement de Dieu, mais en même temps il a brisé tous les liens par lesquels Satan nous retenait, et il nous a mis en liberté. Satan s'est entièrement compromis en portant la main sur la personne sans tache du Prince de la vie qui a porté nos péchés, et qui, en ressuscitant d'entre les morts, a fait disparaître de devant Dieu et pour la foi, tous nos péchés et la puissance de Satan.

La résurrection montre la divine puissance du Fils de Dieu. Quand Pierre disait: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant!» le Seigneur répond: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16: 16, 18). C'est-à-dire que toute la puissance de Satan sur le premier homme, puissance manifestée par la mort, ne prévaudra pas contre l'Eglise; car c'est là ce que signifient les portes du hadès. L'homme avait été mis à l'épreuve de diverses manières: sans loi, et il s'était montré inique; avec la loi, et il n'avait porté que des grappes sauvages. Or tout cela dépendait de la responsabilité de l'homme, et non de la puissance de Dieu. Satan avait le dessus sur l'homme par le moyen des convoitises, et l'entraînait à la seconde mort. Mais quand le Fils du Dieu vivant entre dans la lutte et fonde l'Eglise sur son oeuvre et sa victoire, les portes du hadès, la puissance de la mort, ne sauraient prévaloir contre elle.

L'Esprit de sainteté, toujours caractérisé par la vie, est manifesté par la résurrection des morts, et remarquez qu'ici, c'est *d'entre* les morts, ou du *milieu* des morts. Les douze

croyaient, comme Marthe, à la résurrection *des* morts, c'est-à-dire à une résurrection générale de tous les morts, bons et méchants; mais ils se demandaient l'un à l'autre ce que voulait dire «ressusciter d'entre les morts» (Marc 9: 10). C'est l'exercice de la propre puissance vivifiante de Dieu, intervenant dans la mort pour en briser les liens, et prenant du milieu des méchants qui sont morts, ceux qui sont de Dieu pour leur rendre la vie. Cette résurrection, réalisée dans la puissance de l'Esprit, est notre position actuelle, bien que nous attendions encore la rédemption du corps. La même puissance, nous apprend l'épître aux Ephésiens, qui a ressuscité Christ d'entre les morts, a opéré en nous, et «nous a vivifiés ensemble avec le Christ».

Le Fils de Dieu descend en grâce pour nous, là même où le péché nous avait placés; par sa divine puissance il brise les liens de la mort, nous arrache à son pouvoir, et nous introduit, selon l'efficace de son oeuvre, en la présence même de Dieu. Ainsi la puissance divine est venue au-devant de tout ce que mon péché avait opéré, et l'a ôté, rendant impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. Combien la grâce est merveilleuse! La conséquence en est non seulement qu'il doit y avoir de la sainteté en nous, mais une nature sainte, quoique la vigilance soit nécessaire pour maintenir la sainteté en pratique.

Comment Christ est-il sorti du tombeau? Par sa propre divine puissance, aussi bien que par la gloire du Père, et dans la puissance de l'Esprit. C'est la même énergie divine qui est l'Esprit de sainteté dans la marche, me ressuscitant d'entre les morts maintenant en esprit; c'est la puissance de la nouvelle vie en moi, puissance en vertu de laquelle la résurrection même de mon corps aura lieu. Tout ce que Christ a accompli est à moi, mais j'y entre par la vertu d'une vie qui est sainte. Ce n'est pas seulement un devoir d'être saint, mais il y a de la sainteté en nous, parce que nous sommes participants de la justification et de toute l'efficacité de son oeuvre, par le moyen d'une vie qui est essentiellement sainte, car c'est celle de Christ.

C'est ici l'évangile de Dieu, que Lui-même, dans l'activité de son amour, est descendu ici-bas, dans la personne de Christ, qu'il a marché dans la sainteté là où était le péché, et qu'il s'est placé sous la puissance de la mort, bien qu'il ne pût y être retenu, et cela afin de nous délivrer de la puissance de celui qui avait le pouvoir de la mort. Je suis dès à présent ressuscité spirituellement et moralement par la même puissance divine qui ressuscitera mon corps.

«Par lequel nous avons reçu grâce et apostolat, pour l'obéissance de la foi parmi toutes les nations». Tous devront ployer les genoux à la révélation de Christ qui a été mort et qui est vivant aux siècles des siècles.

«Saints appelés» (verset 7), c'est le même principe d'après lequel Paul est «apôtre appelé». Nous sommes des saints appelés dans lesquels se montre ainsi la grâce de Dieu. Cela ne nous appartient point par droit de naissance ou de descendance, comme c'était le cas des Juifs, mais tout est par grâce: c'est ainsi qu'Abraham fut appelé, élu et fidèle. Si nous sommes appelés, ce n'est pas par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais cela vient de la volonté de Dieu, et nous sommes tenus de rendre grâces de ce que «Dieu nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel» (2 Timothée 1: 9). Combien tout est différent dans nos

âmes et combien est différente la pensée que nous avons de Dieu, quand nous croyons à l'activité de son amour! Ce n'est pas seulement que «Dieu est amour», mais que Dieu est actif dans son amour.

«Grâce et paix à vous, de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ!» Hélas! nous passons trop légèrement sur ces paroles pleines de grâce.

L'apôtre sentait dans la puissance de l'Esprit, ce qu'il disait: la faveur et la paix de la part du Père et du Fils. Il n'est parlé de miséricorde que si les épîtres sont adressées à un individu d'entre les saints, mais lorsque ceux-ci sont envisagés collectivement, ils sont considérés comme le fruit d'une miséricorde déjà manifestée à leur égard; le regard de Dieu les contemple comme étant sous l'influence et l'énergie de l'amour et de la grâce qui les a sauvés; mais comme individus, les saints ont, à chaque instant, besoin de la miséricorde. L'apôtre les voit sous le regard d'un Dieu Sauveur, et il souhaite pour eux qu'ils jouissent de la pleine manifestation de ce qui était dans le Dieu qui les avait sauvés; l'effet en étant qu'il n'y eût aucun nuage entre eux et Dieu.

Dieu n'est jamais appelé le Dieu de joie, bien qu'il donne la joie; mais il est nommé constamment le Dieu de paix. L'apôtre désire que la paix dont ils jouissent de la part de Dieu ne soit pas troublée, et qu'au milieu de ce tourbillon où la passion entraîne les hommes, ils aient une paix parfaite en Lui. Il souhaite qu'ils aient la conscience de leur position, tout l'effet qui en découle, toutes les affections qui conviennent à la relation dans laquelle ils sont placés.

Si un enfant a vis-à-vis de son père les sentiments qu'il éprouverait à l'égard d'un maître, il ne connaît pas sa position. Si nous n'avons pas en Dieu une confiance illimitée, nous n'avons pas encore saisi quelle est notre place devant Lui. Les saints, dans l'amour filial, s'adressent à Dieu comme à leur Père. Dans le gouvernement de l'Eglise, c'est au Seigneur Jésus que nous nous adressons; cette distinction devrait toujours se faire. Dans toutes nos requêtes, nos manquements, nos confessions et nos besoins, nous allons comme individus à Dieu notre Père, mais dans tout ce qui a rapport à la marche de l'Eglise, nous allons à Celui qui est le chef de l'Eglise. Si nous n'avons pas en Dieu cette confiance illimitée qui nous permet d'aller à Lui avec nos folies mêmes, nous ne le connaissons pas comme «le Père».

Si Christ disait: «Ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé», Paul, par grâce, pouvait dire: «Dieu, que je sers dans mon esprit dans l'évangile de son Fils».

Ce n'est point du tout un service que celui qui est simplement extérieur, à moins que nous ne puissions dire: «Toutes choses viennent de toi, et les ayant reçues de ta main, nous te les présentons» (1 Chroniques 29: 14). Tout vrai service doit découler de la communion avec Celui qui est la source du service. Il n'y a pas de service si nous ne le puisons pas en Christ, et si nous n'avons pas la conscience que nous faisons sa volonté. Si j'entreprends un service sans avoir la confiance que Dieu m'appelle à l'accomplir, il ne saurait y avoir de puissance dans ce que je fais. Ainsi le service, pour être réel, doit découler d'une communion directe avec Dieu. Il est possible, à la vérité, de demeurer pendant assez longtemps dans un courant d'activité qui n'est que la conséquence de la communion où l'on était précédemment. Comparons, par

exemple, l'état des Thessaloniens avec celui de l'église d'Ephèse, dans l'Apocalypse. Paul dit aux premiers qu'il connaît leur oeuvre de foi, leur travail d'amour et leur patience d'espérance. Nous voyons ici les trois choses principales, la foi, l'amour et l'espérance, comme sources de l'oeuvre, du travail et de la patience. Il n'en est pas de même dans ce que le Seigneur dit à Ephèse. Il y avait bien des oeuvres, du travail et de la patience, mais il manquait la puissance spirituelle actuelle, qui vient directement de Dieu; c'est pourquoi le Seigneur les menace d'ôter leur lampe de son lieu. Combien souvent nos efforts dans le service ne proviennent-ils pas de la pensée que nous avons quelque chose à faire, plutôt que d'une communion directe avec Dieu. Cela devient alors, ou est en danger de devenir bientôt, uniquement l'activité de la chair, et en tout cas l'accomplissement sans puissance d'un devoir pénible, au lieu d'être un service dans l'esprit. Quelle bénédiction que, durant tout le cours de ma vie, je puisse servir le Seigneur dans mon esprit.

Ce monde est un désert, un labyrinthe; mais Dieu nous y conduit. Quand Israël était dans le désert, y avait-il un chemin pour lui? Non, aucun. Ils traversaient «le désert où il n'y a point de chemin». Or nous lisons que Moïse disait à Hobab: «Ne nous quitte pas, car tu nous serviras de guide». Non, dit l'Eternel, moi, je serai ton guidé. Nous voyons, en effet, qu'étant partis de la montagne, les enfants d'Israël marchèrent le chemin de trois jours, et que l'arche de l'alliance de l'Eternel alla devant eux pendant le chemin de trois jours pour chercher un lieu où ils se reposassent, et non pas simplement pour les amener à la fin dans le pays de Canaan (Nombres 11). Or la place de l'arche était au milieu du camp; ils l'avaient là sous leur charge et leur garde, pour ainsi dire; mais quand ils partent de Sinai, elle marche devant eux. Dieu dit encore d'Israël: «Quoique je les aie éloignés entre les nations, et que je les aie dispersés par les pays, je leur ai pourtant été comme un petit sanctuaire dans les pays auxquels ils sont venus» (Ezéchiel 11: 16). Dieu serait-il moins que cela pour nous? Non; il nous conduit à travers le labyrinthe de ce monde, où il n'y a point de sentier, point de chemin, autre que Jésus. Lui seul est notre voie dans ce désert de péché et de douleur; mais quelle indicible bénédiction que d'avoir un semblable guide! Seulement il nous faut demeurer dans une parfaite dépendance, afin de pouvoir discerner le sentier parfait où se trouve la trace des pas du Seigneur. Pour cela, la chair doit être mortifiée et la volonté soumise.

«Sans cesse, je fais mention de vous, etc». Voyez la merveilleuse énergie de l'apôtre auprès de Dieu. C'est une marque de puissance spirituelle que de pouvoir s'intéresser à tous les saints en tous lieux; de pouvoir, dans notre âme, intercéder pour eux tous, où qu'ils se trouvent. Et cela nous laisse dans une entière dépendance de la volonté de Dieu, car aucune vraie puissance spirituelle ne nous conduira jamais à ne point nous attendre à Dieu.

Nous trouvons un exemple de cette dépendance chez le serviteur d'Abraham (Genèse 24). Il priait, disant: «O Eternel!... fais que la jeune fille à laquelle je dirai: Baisse, je te prie, ta cruche, afin que je boive... soit celle que tu as destinée à ton serviteur Abraham». Et quand la jeune fille lui eut donné à boire et eut aussi abreuvé ses chameaux, il ne dit pas: «Oh! voici la réponse à ma prière», mais il s'attend encore à Dieu. «Il s'étonnait d'elle, considérant, sans dire mot, pour savoir si l'Eternel aurait fait prospérer son voyage ou non». Et lorsque les

chameaux eurent achevé de boire, il demanda: «De qui es-tu fille?» Ayant vu alors qu'elle répondait à ce qui pour lui était la direction de Dieu, comme la parole l'est pour nous, «il s'inclina et se prosterna devant l'Eternel». Le succès nous fait souvent sortir de la communion avec Dieu, parce que nous le considérons comme *notre* succès dès que nous ne reconnaissons pas qu'il vient de Dieu; la foi qui s'attend à Dieu se tourne vers Lui quand la bénédiction arrive, et la joie est d'autant plus grande.

«Je n'ai pas honte de l'évangile, car il est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit» (verset 16). Dieu intervenant en puissance, tel est le caractère de l'évangile; il est complet et il est de Dieu: il n'y a aucun mélange. De plus, «la colère de Dieu est révélée du ciel», non seulement la colère de Dieu, dans son gouvernement ici, sur la terre: celle qui amena Ninive contre Israël, ou qui transporta Juda à Babylone; mais la colère révélée du ciel. Elle n'est pas encore manifestée, quoiqu'elle ait été vue jusqu'à un certain point dans le déluge; la foi la voit dans la croix. Or c'est la nature et le caractère de Dieu qui est manifesté pour rencontrer ce qu'est l'homme. Dieu maintenant regarde à ce qu'est l'homme, en présence de ce qu'il est Lui-même, en présence de la perfection même de sa nature, et de l'activité de la grâce qui a manifesté, ce qu'est l'homme. Or cela ne fait que démontrer que l'homme est entièrement pécheur. La justice serait-elle exercée de la part de l'homme? Non, car maintenant sa justice, comme fondement sur lequel il pouvait subsister devant Dieu, est entièrement mise de côté. Mais la justice de Dieu est manifestée, répondant aux besoins que place devant nous la preuve de l'état absolu de péché où l'homme se trouve; et ce n'est pas quelque chose qui nous fasse croître jusqu'à ce que nous ayons atteint la justice, mais c'est une justice parfaite maintenant. Elle est révélée sur le principe de la foi pour la foi, est-il dit; c'est-à-dire que la justice de Dieu, étant une chose parfaite qui existe, et complète en elle-même, est révélée, non sur le principe d'oeuvres accomplies par l'homme, mais sur le principe de la foi et pour la foi, de sorte qu'elle devient le partage de l'homme quel qu'il soit, qui a la foi. Si elle était donnée sur le principe d'une justice humaine, l'homme juste l'aurait et la loi en serait la règle; si c'était sur un principe de bienveillance, l'homme misérable l'obtiendrait; mais ce n'est ni l'un ni l'autre: c'est sur le principe de la foi.

Oh! que nos coeurs puissent se reposer sur cette merveilleuse vérité, — l'activité de l'amour de Dieu descendant dans un monde ruiné par le péché et placé sous la colère. Dieu lui-même est le repos, de même qu'il est le guide tout le long du chemin. Sa divine faveur, son amour et sa bonté immuables, nous accompagnent et demeurent avec nous durant tout le voyage. Il n'y a de repos que dans le chemin de Dieu lui-même. Toute la peine que Dieu a prise pour redresser l'homme, n'a servi qu'à montrer que l'arbre est mauvais; plus on cultive un mauvais arbre, plus il produit de mauvais fruits. Tout doit être l'oeuvre de Dieu et la justice de Dieu, non l'oeuvre et la justice de l'homme; et cette oeuvre de Dieu produira seule des fruits de justice dans l'homme.

## Chapitres 2, 3 et 4

La fin du chapitre 3 me semble être le sommaire et l'application de l'argument, tiré par l'apôtre, de l'état de péché où se trouvent les Juifs et les gentils. Au chapitre 4, il passe à un autre principe, qui ressort de l'exemple d'Abraham et du témoignage de David. Mais dans toute cette première partie de l'épître, l'apôtre met à nu les besoins de l'homme, et montre comment il y a été satisfait par la rédemption, comme étant la seule chose sur laquelle l'homme puisse s'appuyer.

Depuis le verset 18 du chapitre 1, l'apôtre trace le tableau de l'effroyable corruption des gentils et de l'homme en général par toute la terre; et il montre que puisque les hommes, sans aucune révélation subséquente, par le moyen de la connaissance de Dieu possédée par Noé, et par Ses voies envers eux dans la création, ont pu, par l'intelligence, discerner Dieu dans sa puissance éternelle et sa divinité par les choses qui sont faites, ils sont inexcusables, la conscience elle-même leur enseignant ce qui est bien et mal (chapitre 2). En conséquence, n'ayant pas aimé garder la connaissance de Dieu, Dieu les a abandonnés, dans les convoitises de leurs coeurs, à l'impureté; car si Dieu laisse un homme à lui-même, l'homme se livre toujours aux convoitises de son coeur. Ainsi le jugement de Dieu qu'ils ont attiré sur eux-mêmes consiste en ce que, n'ayant pas discerné l'honneur qu'il convenait de rendre à Dieu, ils sont devenus incapables de discerner ce qui était selon l'ordre moral relativement à l'homme. Telles sont les voies de Dieu: si l'on rejette la lumière qu'il donne, il abandonne à l'aveuglement, et c'est un jugement de sa part. Ainsi ces gentils, n'ayant pas aimé garder la connaissance de Dieu, ont été livrés à un esprit réprouvé. Il en a été de même des Juifs: ils rejettent le témoignage que Dieu leur donne, et Dieu dit par la bouche du prophète: «Engraisse le coeur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux» (Esaïe 6: 10). Des gentils il est dit: «Qui ont changé la vérité en mensonge»; et de l'église professante, déchue de la lumière, il est écrit: «Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge» (2 Thessaloniens 2: 11). Ainsi, qu'il s'agisse de Juifs, de gentils, ou de chrétiens de nom, nous voyons l'effet produit sur l'homme abandonné de Dieu, ce qu'il devient quand il est livré à lui-même, et le jugement de Dieu sur lui quand il néglige la lumière qu'il a reçue, ou qu'il en abuse.

Au commencement, la lumière naturelle fut donnée par le témoignage de la création; c'est ainsi que l'homme a eu d'abord la connaissance de Dieu; mais il n'a pas aimé garder cette connaissance. De plus, il y avait aussi en lui la voix de la conscience, car tout homme a une conscience, qui est distincte de la grâce. Or la conscience ne peut nous amener à Dieu; elle est le sentiment de la responsabilité, uni à la connaissance du bien et du mal, — connaissance acquise par la chute. Si la conscience est réveillée, cela ne donne pas la vie et la paix, et en conséquence cela ne fait que nous chasser loin de Dieu, comme nous en avons un exemple chez Adam qui cherchait à se cacher parmi les arbres du jardin.

Les gentils ne s'étant pas souciés de garder la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit réprouvé. De même les Juifs, ayant refusé de recevoir le témoignage de Dieu, la

sentence est prononcée sur eux par Esaïe sept cents ans avant son accomplissement: «Engraisse le coeur de ce peuple». Telle est la patience de Dieu. Etienne le leur dit aussi: «Vous résistez toujours au Saint Esprit; comme vos pères (dans la dispensation passée), vous aussi» (dans la dispensation présente): ils furent coupables les uns et les autres du même péché, et selon ce que Pierre rappelle du témoignage que Dieu a rendu à Jésus, les choses mêmes qui attestaient que Christ était venu de Dieu, seront celles qui, aux derniers jours, conduiront les Juifs à recevoir l'Antichrist. «Hommes Israélites», dit Pierre, «écoutez ces paroles: Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu parmi vous par les miracles et les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous-mêmes vous le savez» (Actes des Apôtres 2: 22); comparez ces paroles avec celles de Paul: «Alors sera révélé l'inique... duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge» (2 Thessaloniens 2: 8, 9).

Ainsi les Juifs, ayant rejeté ce que Dieu a fait au milieu d'eux par Jésus de Nazareth, recevront ce que Satan opérera par le moyen de l'inique, et cela «parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité».

Dans les chapitres 1: 18-32 et 2: 1-16, l'apôtre démontre la culpabilité de tous les gentils; puis il fait voir qu'il en est de même du Juif, malgré ses privilèges réels. Depuis le verset 17 du chapitre 2, puis au chapitre 3, du verset 9 au 18, nous voyons que tous sont «sous le péché», les Juifs sous la loi, aussi bien que les gentils sans loi. Les uns et les autres sont également coupables; car si les gentils sont livrés à un esprit réprouvé, les Juifs sont convaincus d'être aussi mauvais, par leurs propres écritures, dont ils se vantent comme n'ayant été données qu'à eux. Ainsi il n'y a point de juste, non pas même un seul; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, personne qui recherche Dieu. La volonté s'est pervertie; ils sont aveugles dans leur entendement, pervers dans leur volonté, coupables devant Dieu. Non seulement coupables comme pécheurs par nature, mais comme méprisant le témoignage de Dieu et rejetant la lumière qu'à diverses époques Dieu leur avait révélée. Mais le Dieu qui juge était là, et maintenant il est démontré que «nulle chair ne sera justifiée devant lui par des oeuvres de loi, car par la loi est la connaissance du péché». Par là nous voyons comment il se fait que ceux qui ont la loi se trouvent sous la condamnation, tout aussi bien que les païens qu'ils méprisaient. Il est inutile à un Juif de chercher à s'appuyer sur sa qualité de Juif, car la loi dont il se glorifie, le condamne. Si elle s'adresse à lui, elle condamne celui à qui elle s'adresse. Les gentils n'ont aucun droit de se placer sous la loi, cependant nous le faisons tous plus ou moins. Comme moyen de produire la conviction de péché, cela peut tourner à bien, mais comme position, si nous en restons là, voyez où cela nous amène: «L'Eternel a regardé des cieus sur les fils des hommes, pour voir s'il y en a quelqu'un qui soit intelligent et qui cherche Dieu». En est-il un? Non; ils se sont tous égarés, et les Juifs apprennent par la loi, qu'ils réclament avec raison comme appartenant à eux seuls, que, sur leur propre terrain, ils sont absolument coupables, bien que l'apôtre n'allègue pas contre eux la dureté de coeur dont ils ont fait preuve en rejetant Christ. Juifs et gentils sont donc entièrement coupables, et toute bouche est fermée: telle est la fin de la justice de l'homme.



Mais maintenant, par la grâce, tout est changé. Sans loi, la justice de Dieu est manifestée, et l'apôtre développe complètement cette vérité, aussi loin que s'en étendent les principes. Ce verset 21 du chapitre 3, se joint en fait au verset 17 du premier chapitre; toute la partie intermédiaire de l'épître, démontrant ce qui a rendu nécessaire la justice de Dieu. L'apôtre établit la nature de cette justice d'une manière directe et absolue, et en contraste avec celle de l'homme. Elle repose sur un principe tout à fait différent. Quoiqu'elle soit le fruit de la grâce, c'est une *justice*, non pas la miséricorde; mais c'est une justice absolument sans loi; c'est la justice de Dieu, et qui pourrait imposer à Dieu une loi? Si c'eût été la justice de l'homme, la loi en aurait été la mesure et le principe; mais comme c'est la justice de Dieu, elle est sur un principe tout autre que la loi. Comme l'homme est pécheur, la loi ne peut que le condamner; elle ne saurait lui donner la vie. Placez l'homme sous l'obligation d'être juste, et c'en est fait de lui, parce qu'il est un pécheur. L'homme a une volonté (je ne parle pas métaphysiquement, mais de ce qui a lieu en pratique), et la loi met en évidence cette volonté. Or la volonté de l'homme ne se soumet jamais, sans cela elle cesserait d'être une volonté; elle ne se soumet donc pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut pas. Dieu n'a jamais voulu dire que la justice fût par la loi; le proposer à l'homme qui est un pécheur, aurait été une cruelle dérision. La loi a été donnée afin que l'offense abondât, — non pas afin que le péché abondât, car le péché était là avant que la loi ne fût donnée; mais il n'y a pas d'offense ou de transgression jusqu'à ce qu'il y ait une loi. C'est ainsi que «la loi produit la colère», car là où il n'y a pas de loi, il n'y a point de transgression.

Il n'est pas dit qu'il n'y a pas de péché; mais il est évident qu'il ne saurait y avoir de transgression, là où il n'y a rien à transgresser. Ainsi toute bouche est fermée, et tout le monde est coupable devant Dieu. Et maintenant, sans loi, la justice est manifestée; non seulement elle existe, mais elle est manifestée. Elle existait longtemps auparavant dans les conseils de Dieu; jamais personne n'a été justifié autrement: mais elle n'a pas été manifestée jusqu'à ce que l'évangile ait été prêché et mis en lumière. C'est pourquoi l'apôtre dit: «Afin de montrer sa justice dans le temps présent». Aucun pécheur, à partir d'Adam, n'a jamais subsisté et ne pouvait subsister devant Dieu, si ce n'est dans la justice de Dieu, mais celle-ci n'avait pas été manifestée jusqu'à «*maintenant*». «Mais maintenant, sans loi, la justice de Dieu a été manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes». Ainsi la loi et les prophètes ne faisaient que montrer ce que Dieu allait faire, mais, en eux-mêmes, ne l'introduisaient pas. L'Eglise de Dieu au contraire est fondée sur la justice de Dieu, qui par conséquent est manifestée dans le temps présent, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes. Le témoignage lui a été rendu avant qu'elle fût manifestée.

Ce troisième chapitre montre d'abord que nous sommes tous coupables et ensuite comment nous sommes introduits en la présence de Dieu. L'homme pécheur peut-il s'approcher de Dieu? Non; et il ne peut arriver par la loi à une justice qui le lui permette. C'est alors qu'à la place de cette justice apparaît la justice de Dieu. Christ a été fait victime pour nous; il a répondu pour tout ce que nous avons fait étant dans le vieil homme, et, comme nouvel Homme, il est en la présence de Dieu pour nous, et nous, nous sommes là en Lui, dans

toute la faveur où il se trouve lui-même, agréés de Dieu comme Lui; toujours là comme il est. Voilà comment l'homme obtient la justice de Dieu; mais la première partie de ce qui vient d'être dit, est seule distinctement établie dans le troisième chapitre. Les justes exigences de Dieu à l'égard du vieil homme ont toutes trouvé leur satisfaction dans le Christ Jésus, et nous sommes devenus justice de Dieu en Lui. La justice de Dieu, bien qu'en fait elle renferme tout est particulièrement envisagée ici comme répondant à la culpabilité du vieil homme. Nous trouvons à la fin du chapitre la réponse à ce que Dieu exige d'une manière parfaite. Le péché, du Juif ou du gentil, est ôté par le sang que Jésus a versé, et la justice de Dieu se manifeste en pardonnant. Cette justice est maintenant le point de départ de la foi; c'est là que nous avons rencontré Dieu. Mais en même temps nous voyons la justice de Dieu lorsque, dans sa patience, il supportait et pardonnait les péchés des croyants de l'Ancien Testament. La patience s'était montrée depuis longtemps, et l'oeuvre de Christ montre le juste fondement de cette patience. Nous ou eux, nous sommes tous pleinement justifiés par le sang de Christ.

Au chapitre 4, nous avons une autre chose; c'est la résurrection en principe. Abraham crut Dieu; voilà la foi dans son acte fondamental: on croit Dieu. Ensuite nous la voyons dans son objet; non seulement il croyait dans la résurrection, mais en Dieu qui ressuscite. Il en est de même pour nous: nous ne croyons pas seulement en Jésus qui a été ressuscité d'entre les morts, mais en Dieu qui l'a ressuscité; nous croyons en la puissance qui est intervenue pour donner à Christ, comme homme, une place devant Dieu, témoignage évident de la valeur de l'oeuvre qu'il a accomplie pour ôter nos péchés.

Chez Abraham, qui n'avait rien à faire avec la loi, nous trouvons, comme chez le chrétien, le double caractère de la foi: sa nature et son objet particulier. Relativement au second caractère, celui de la justification, l'apôtre dit: «Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté pour justice». Il n'est pas dit qu'il crut *en* Dieu, mais qu'il crut Dieu. Telle est la foi dans son caractère subjectif, élémentaire; nous scellons que «Dieu est vrai», et voilà comment Abraham obtint la justice. Ce n'était pas par des oeuvres d'homme, mais comme quelqu'un qui ne fait pas d'oeuvres. Or la parole de Dieu révèle Dieu lui-même, Dieu en grâce; c'est pourquoi, bien qu'il puisse y avoir d'abord beaucoup de luttes, dès que nous croyons simplement Dieu, nous croyons en Celui qui justifie l'impie; c'est d'un tel homme que David décrit la béatitude.

Mais le caractère de notre foi est encore plus développé dans la suite du chapitre; son objet est Dieu qui ressuscite les morts. Notre confiance a un juste fondement: nous croyons en Dieu qui a ressuscité d'entre les morts Celui qui avait été livré pour nos offenses, — et qui a été ressuscité pour notre justification. Mais voici la différence entre la foi d'Abraham et la nôtre. Il crut que Dieu était puissant pour accomplir sa parole; nous croyons que Dieu a ressuscité Jésus après que Jésus se fut mis à notre place, à nous, pécheurs. La résurrection de Christ est donc appliquée à notre justification. Mais, dans toute cette partie de l'épître, la justification ne va pas plus loin que le pardon, ainsi que le montre clairement ce chapitre 4. La justice va plus loin, mais non pas ce que nous avons ici. Dans ce chapitre, nous voyons que toute la culpabilité, résultant des actes du vieil homme, est enlevée. Cela complète l'oeuvre de la grâce pour nous, comme créatures responsables. L'effet en est que nous avons la paix,

que nous sommes dans la faveur divine, et que nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu. En attendant, nous nous glorifions même dans la tribulation, car elle est pour notre bien, et nous avons la clef de tout dans l'amour de Dieu qui est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. En outre, nous nous réjouissons en Dieu lui-même, qui s'est ainsi révélé dans la perfection de sa grâce envers nous, alors que nous étions pécheurs.

Après avoir ainsi montré, au commencement du cinquième chapitre, le résultat de la grâce, dans la manière dont Dieu justifie individuellement chaque pécheur, en passant par-dessus les péchés, l'apôtre en vient aux deux Adam, chefs de deux races, et montre où la loi est intervenue. Notre place n'est pas dans le premier Adam, ni sous la loi, mais dans le second Adam, selon l'efficacité de l'oeuvre qu'il a accomplie. Ce qui précède s'appliquait à nos péchés; maintenant l'apôtre va parler de notre nature et de notre position.

Avant d'entrer dans les détails, je passerai rapidement en revue les raisonnements de l'apôtre, fondés sur ce que je viens de dire. Par la désobéissance d'un seul, plusieurs ont été constitués pécheurs; l'obéissance d'un seul constitue justes ceux qui sont en relation avec Lui, et ainsi nous sommes justes par l'oeuvre d'un autre. Au chapitre 6, l'apôtre va au-devant de ce que quelques-uns pourraient dire: «Oh! puisque Christ a tout accompli, peu importe ce que je ferai; s'il s'agit de justice sans les oeuvres, nous pouvons marcher comme il nous plaît». La réponse n'est pas: «Cela ne doit pas être», mais: «Cela ne se peut pas», car nous parlons de la mort: j'ai part à la justice par la mort. Si c'est une réalité je ne puis pas vivre dans la chose à laquelle je suis mort; l'une de ces choses rend l'autre impossible; si je vis, étant ainsi mort, c'est en étant vivant à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur. Une vie nouvelle et sainte (car c'est Christ dans la puissance de la résurrection) apporte avec elle, non seulement la haine du péché, mais la délivrance; le même principe est appliqué à la loi dans le chapitre 7. Si je suis mort à la loi par le corps de Christ, je suis délivré de ce qui avait puissance sur moi pendant que je vivais; et je suis délivré afin de pouvoir servir en nouveauté de vie.

Ainsi, au commencement du chapitre 5, la mort et la résurrection de Christ sont appliqués à l'homme pour sa justification; au chapitre 6, nous le voyons comme mort au péché et menant une vie sainte; au chapitre 7, il est mort à la loi. La loi, comme nous l'enseigne aussi l'épître aux Galates, nous a mis à mort, c'est pourquoi elle ne peut plus rien faire; sa plus grande oeuvre, si l'on peut parler ainsi, a été de mettre à mort Christ, qui en grâce avait pris sur lui la malédiction prononcée par la loi. Mais Christ est ressuscité et nous sommes en Lui, au delà de la puissance de la loi, en Lui qui en a porté la malédiction. En conséquence, le chapitre 8 montre le chrétien dans une parfaite liberté, dans le second Adam du chapitre 5, en vertu de ce qu'il est ressuscité. Il n'y a point de condamnation pour celui qui est en Christ; le chrétien est nécessairement vu en Christ, mais la résurrection avec Christ n'est pas développée comme doctrine dans l'épître aux Romains. La puissance d'une nouvelle vie dans l'Esprit est établie dans le verset 2; puis nous voyons à la croix la condamnation de la chair, de sorte que, pour la foi et devant Dieu, elle trouve là sa fin, et en conséquence nos affections

montrent notre vie en Lui. Etant ainsi pleinement et gratuitement justifiés et acceptés en Christ, nous n'attendons plus qu'une chose, — la rédemption de nos corps.

Ce n'est donc pas la justice de l'homme; s'il y en avait une, elle serait par la loi et pour ceux qui ont la loi. C'est la justice de Dieu pour tous, et elle est sur tous ceux qui croient; et nul homme ne peut arriver par un autre chemin. Puisque c'est la justice de Dieu, il n'accepte pas un Juif de préférence à un gentil; c'est sa justice «pour tous», de sorte qu'elle est aussi gratuite pour les pécheurs d'entre les gentils, que pour les Juifs. Pour ce qui concerne notre position et la paix de l'âme, il est de la plus haute importance de saisir que, tandis que nous nous efforçons toujours d'avoir quelque chose avec quoi nous puissions nous présenter devant Dieu, c'est au contraire Dieu qui, dans l'évangile, vient à nous avec sa justice, comme étant seule la nôtre; elle est envers tous, mais seulement sur ceux qui croient. Remarquez encore une autre chose qui a rapport à la paix de l'âme. Plusieurs pourraient dire: «Je ne nie pas sa justice divine, j'y crois; mais comment puis-je savoir que j'y ai part? M'est-elle appliquée? J'ai besoin qu'elle soit appliquée à mon âme». Eh bien, Dieu vous l'a appliquée, si vous croyez; si, dans la conscience de votre état de péché, vous avez cru le témoignage que Dieu a rendu de son Fils, alors elle a été appliquée à votre âme, car elle est «sur tous ceux qui croient»: vous êtes justes. Si vous continuez à pratiquer le péché, ou à marcher avec le monde, Dieu devra agir, il est vrai, pour vous tirer hors de cela; il en sera de même s'il y a l'orgueil de la propre justice. Mais l'objet de la foi, c'est ce qu'est le Fils de Dieu, et ce qu'il a fait. Si nous tolérons le péché ou le monde dans nos âmes, cela nous empêche de saisir la vérité; et si même nous avons trouvé la justice divine, nous ne pouvons avoir, dans ce cas, la joie du Saint Esprit dans nos coeurs, car Dieu doit être une réalité pour nous. Mais la chose sur laquelle nous devons nous reposer, c'est Christ mourant pour nos péchés, et la personne de Christ parfaitement acceptée de Dieu.

Plus d'un chrétien serait heureux de trouver le repos, et comme ils le pensent, de le trouver là. Mais en fin de compte ils s'abusent eux-mêmes. Ils cherchent en eux-mêmes quelque chose de mieux que ce qu'ils ont trouvé; or cela n'est pas se soumettre à la justice de Dieu, ni se reposer sur ce que Christ est. Ils n'ont saisi ni la valeur, ni la portée de la croix de Christ. S'ils en connaissaient la valeur, ils ne trembleraient pas de crainte. Comment pourraient-ils craindre, s'ils savaient que leurs péchés sont ôtés? Et comment chercheraient-ils quelque chose de bon en eux-mêmes, s'ils savaient que la croix était la condamnation finale de la chair tout entière en elle-même? Vous dites que vous n'avez point d'autre confiance qu'en la croix. Cela se peut quant à votre conviction de la vérité. Vous pouvez aussi sentir, dans un certain sens, le besoin que vous avez de la croix, et comprendre que vous ne pouvez vous tirer d'affaire sans elle. Je suppose qu'il en est ainsi, sans quoi vous ne regarderiez pas à la croix; mais vous n'en avez pas encore appris la valeur; vous ne savez pas encore qu'elle purifie la conscience en ôtant absolument le péché. Et la clef de votre état, c'est que vous cherchez encore en vous-même quelque chose, outre le péché; c'est-à-dire qu'il y a encore quelque recherche, quelque secret désir de trouver du bien en vous; vous êtes comme aux aguets pour le découvrir. Vous ne vous pensez pas aussi entièrement mauvais que la croix a

démontré que vous l'êtes; car vous êtes ce qui l'a rendue nécessaire; vous êtes péché dans votre nature aussi bien que dans vos actes. Dieu, dans la croix, «a condamné le péché dans la chair», comme étant ce qu'il a en horreur, et c'est là tout ce que vous êtes en vous-même. Vous avez encore à apprendre que c'est l'impie que Dieu justifie; vous aurez plus que cela, sans doute, mais vous devez commencer par là. En effet, nous lisons: «Etant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus». Ce n'est pas simplement la justification des péchés, mais une délivrance effective, — l'entière rédemption. C'est ce que nous trouvons comme type en Israël; la question était entre Dieu et Pharaon: «Laisse aller mon peuple». C'est une rédemption réelle, positive, non pas simplement le pardon. Christ nous a libérés de tous les droits que Satan pouvait faire valoir contre nous, et de la puissance qu'il avait sur nous, et il l'a fait selon la justice de Dieu et pour Dieu. Si j'achète un esclave, il est à moi, et personne ne peut avoir aucun droit sur lui. Or cela est vrai même par rapport à nos pauvres corps; ils doivent être affranchis de la puissance de Satan. Dieu nous aura entièrement pour lui-même à cause de l'oeuvre de Christ, et cela selon sa nature sainte, selon sa propre vie et sa justice divine en jugement. Pas même la moindre parcelle de notre poussière ne restera dans le royaume de Satan. Voilà pourquoi la rédemption est mentionnée en dernier lieu dans 1 Corinthiens 1: 30, et nous en avons aussi un type dans la sortie d'Israël du pays d'Egypte. C'était une chose pour eux d'être mis à l'abri du destructeur en Egypte, par le sang placé sur les poteaux et le linteau de leurs portes; c'en était une autre et très différente pour eux d'être entièrement sortis d'Egypte par le passage de la mer Rouge, et de se trouver ainsi entièrement affranchis de la puissance de Pharaon. Christ a fait plus que cela; il a brisé et détruit toute la puissance de la mort par laquelle Satan nous retenait; il a fait captif celui dont nous étions captifs, et de nous, captifs de Satan, il a fait les vases de la puissance de Dieu et de son témoignage contre Satan.

«Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice, etc». Nous avons ici la relation qui existe entre le sang de Christ et la justice de Dieu. Elle avait été montrée dans la promesse et reposait uniquement sur cette promesse jusqu'à ce que Christ vint en chair. Elle n'avait pas été manifestée jusqu'alors, de sorte que, comme Adam, Abel ou Job on s'appuyait seulement sur les promesses de la justice, parce que le sang n'avait pas encore été versé. Mais maintenant elle est montrée comme ayant été accomplie en ce que Christ est assis à la droite de Dieu, ou plutôt, pour nous en tenir à l'enseignement de notre épître, en ce qu'il est ressuscité. Or il y a une immense différence entre s'appuyer sur la promesse (quoique ce soit déjà très précieux), et s'appuyer sur l'accomplissement de la promesse. Un homme en prison est sans doute heureux de savoir que sa dette sera payée, mais ce n'est pas la même chose que de marcher en liberté avec la certitude que la dette a été payée.

Ce n'est pas maintenant le temps du support, mais celui d'un salut accompli, de la justice de Dieu manifestée. Y a-t-il lieu à support pour Dieu en cela? Le temps du support était celui des saints de l'Ancien Testament. Alors Dieu supportait à cause de ce qu'il allait faire, et, par la mort de Christ, il a prouvé sa justice en supportant. Mais telle n'est pas notre condition:

nous avons la justice de Dieu en ce temps-ci, dans le temps présent. Dieu ne parle pas ici de ce qui s'est passé avant la mort de Christ, mais du fait de la justice et de notre état de conscience actuel, cette chose meilleure que Dieu avait en vue pour nous (Hébreux 11: 40), quant à notre position devant Lui. En effet, si j'ai péché, je n'ai pas besoin qu'un prophète vienne me dire que mon péché sera ôté; je puis dire: Je sais que le sang a été répandu, par conséquent je sais comme étant une chose actuelle que tout péché est ôté. C'est une question réglée. Nous pouvons ajouter que nous sommes en Christ; je dis: «nous pouvons ajouter», parce que, bien que le fait que nous sommes en Lui soit admis, et que sa résurrection soit mentionnée au chapitre 8, cependant cette épître nous présente la mort et la résurrection de Christ comme nous justifiant et nous délivrant, en ajoutant que nous sommes morts avec Lui. L'épître aux Ephésiens nous envisage comme morts dans nos péchés, vivifiés *avec* Lui, et assis en Lui dans les lieux célestes. L'épître aux Colossiens réunit les deux, seulement elle ne va pas jusqu'à nous montrer assis dans les lieux célestes en Lui; mais elle nous présente comme ressuscités et regardant vers le ciel où il est.

C'est une justice telle, que Celui qui a accompli ce qui devait la révéler et la rendre efficace, s'est assis, en vertu de son oeuvre, à la droite de Dieu, et notre vie se trouve là, en Lui. Abraham ne pouvait pas dire: «Je suis un avec un homme qui est à la droite de Dieu», car Christ n'était pas encore là comme homme; mais celui qui maintenant croit en Christ peut le dire, car, aussi vrai que le premier Adam a été chassé du paradis, aussi vrai est-il que le second Adam est entré comme homme dans le ciel, dans la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût; et pour moi, je suis aussi sûr de ma place en Christ comme croyant, que de ma place en Adam comme pécheur.

Voilà donc l'oeuvre que Dieu a reconnue en justice et qui l'a pleinement satisfait; bien plus, qui l'a glorifié, comme il fallait que cela fût pour le satisfaire en justice divine. Oui, nous pouvons dire que cette oeuvre l'a glorifié (voyez Jean 13: 31, 32; 17: 4, 5). En ce qui concerne le sang, il est juste pour pardonner. C'est sa propre justice qui est sur le croyant, et il doit la reconnaître; et c'est là aussi que la foi trouve son lieu de repos. C'est là la justice, mais ce qui fait épanouir mon coeur, c'est de me trouver dans les rayons du soleil de sa grâce, dans le courant de l'amour qui déborde. Nous voir nous-mêmes parfaitement purifiés, nous fait haïr le péché; il en est comme d'un homme qui est tout à fait propre, et qui n'aime pas voir une tache sur son vêtement, tandis que celui qui est déjà souillé, ne se soucie pas de l'être un peu plus. Le sang mis sur le linteau et les poteaux de la porte, tenait le jugement dehors. Dieu passait par-dessus, car s'il était entré, il aurait dû juger les Israélites comme ils le méritaient; or ils méritaient le jugement tout autant et même plus que les Egyptiens, car ils avaient plus de connaissance. C'était donc la grâce qui empêchait Dieu d'entrer comme juste Juge, et cela selon sa justice. Mais à la mer Rouge, ils devaient demeurer en repos et voir la délivrance de l'Eternel. C'était Dieu passant par-dessus toutes les barrières et intervenant pour les retirer complètement du lieu du jugement et de la servitude et les amener à lui-même. Tandis que, dans le premier cas, Dieu était tenu dehors, dans le second, Dieu venait à eux, ou plutôt les amenait à Lui.

Comme impie, je suis justifié par le sang; comme chrétien, je suis accepté en Christ. Mais un grand nombre de chrétiens se tiennent en dehors et regardent à la croix uniquement comme à un objet d'espérance. Ils ne sont pas entrés par elle en la présence de Dieu. La croix m'a-t-elle donc laissé dehors? Non; elle m'a sauvé du jugement, et par elle je suis entré dans la présence de Dieu, et c'est pourquoi j'en apprécie la valeur. Combien d'âmes nous voyons tremblant à cause de leurs péchés au pied de la croix, sentant le besoin qu'elles ont d'elle, mais n'allant pas plus loin!

Nous ne sommes pas sous la loi comme des créatures innocentes, car l'homme est un pécheur, et la loi ne permet pas même une convoitise; pourquoi donc donner la loi à l'homme pécheur? A quoi sert une règle de justice à quelqu'un d'injuste? A quoi me servira-t-il de donner une mesure exacte à celui qui use de fraude en vendant sa marchandise, si ce n'est pour lui montrer en quoi il fait mal? Ainsi Dieu n'a nullement donné la loi à l'homme dans le but de le rendre juste, mais pour le convaincre de péché et lui montrer où est son péché. L'homme peut abuser de la grâce, afin de continuer à vivre dans le péché; mais cela n'altère point la nature de la justice de Dieu. Si la loi est donnée à un homme déjà pécheur, cela ne peut être qu'afin de lui donner la connaissance qu'il est un pécheur.

«Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs, etc.?» Il justifiera la circoncision sur le principe de la foi de même que l'incirconcision; c'est-à-dire que les Juifs, qui cherchaient la justice, ne l'obtenaient que sur le principe de la foi, et que les gentils, puisque c'était sur ce principe, la possédaient par la foi qu'ils avaient. Annulons-nous donc la loi (littéralement: *loi*)? Non; nous établissons la loi; non seulement la loi de Moïse, mais le principe de loi. Si l'on pend un voleur, annule-t-on la loi? Loin de là; on l'établit. Mais si, après avoir subi le châtement, le coupable se relevait, la loi lui aurait appliqué la pénalité, et il serait hors de son atteinte. Ainsi Christ est mort et il a établi la loi. La foi vient donc et dit: Bien loin d'annuler la loi en mourant pour mes péchés, Christ l'a établie; mais cela ne me met point sous la loi. Si je suis sous elle, je suis perdu, non seulement comme pécheur, mais par la loi elle-même. Rien donc n'établit la loi comme la mort de Christ.

L'iniquité des gentils ayant été démontrée, le chapitre 3 nous montre les Juifs sous la loi et condamnés par elle. Christ a été sous la loi; il l'a gardée et il est mort sous sa malédiction. Est-il encore sous la loi? Non; il est mort à la loi, et il est ressuscité d'entre les morts. Je suis le pécheur pour lequel il est mort, pour lequel il a porté la malédiction. Elle est entièrement ôtée et a perdu toute puissance de m'atteindre, parce que je suis un avec Christ. Je suis en Lui, dans la présence et la faveur de Dieu, comme étant mort et ressuscité en Christ. Il a donné à la loi toute sa sanction; il l'a subie, si vous voulez.

Au chapitre 4, après avoir mentionné Abraham et David comme ayant cru Dieu, l'apôtre montre sur quel principe Abraham a obtenu les promesses. La bénédiction m'appartient dans l'incirconcision, tout comme la justice lui fut imputée avant qu'il ne fût circoncis, et c'est sur le principe de la foi. La bouche des Juifs est ainsi fermée, et la bénédiction s'étend aux gentils. La même chose se trouve en David: «Bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché»; la loi, au contraire, produit la colère. C'est donc «sur le principe de la foi, afin que

ce soit selon la grâce», non seulement pour celui «qui est de la loi», mais pour celui aussi «qui est de la foi d'Abraham», lequel est le père des croyants, «devant Dieu qu'il a cru, qui fait vivre les morts». La différence entre nous et Abraham est celle-ci: il crut que Dieu était puissant pour accomplir ce qu'il avait promis; nous, nous croyons que Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts. La délivrance a été effectuée, la puissance manifestée, et nos péchés ont été ôtés. Il a été livré pour nos offenses; était-ce efficace? Il a été ressuscité pour notre justification; — tout est complet, tout est accepté: Christ, homme, est sorti d'entre les morts, il est en dehors, au delà de toutes les conséquences du péché, car il a subi lui-même le jugement pour nous.

Bien-aimés, dans un temps tel que celui-ci, quelle pensée pour nous que celle d'être dans la justice de Dieu, devant sa face. Sa justice a mis de côté tous les raisonnements de l'homme, comme le soleil levant dont la splendeur non seulement dissipe les ténèbres, mais éclipse la lumière des étoiles. Quand Christ est pour la première fois révélé à l'âme, elle se trouve toujours humiliée, parce que son état réel devant Dieu lui est manifesté; la conscience est ainsi mise en exercice et le coeur s'afflige d'avoir méprisé et rejeté un tel Sauveur. Je ne dis pas que, hors de cela, il ne se puisse trouver d'affections pour Christ; mais, tôt ou tard, il doit y avoir une révélation de ce qu'est Christ, telle qu'elle nous dévoile ce que nous sommes, et c'est là ce qui brise ce qui est au dedans de nous: les désirs vains et frivoles, la propre volonté, les pensées et les sentiments coupables; en un mot, tout ce qui est contraire à Christ. C'est là ce qui nous montre, non seulement que nous avons commis des péchés, mais que nous sommes péché. Alors il nous révèle cette faveur de Dieu sans nuages, dans laquelle nous sommes introduits selon l'amour qui nous a cherchés, l'amour de Dieu qui a donné son Fils pour nous, et nous a amenés à Lui en justice.

## Chapitre 5

Combien le coeur a sujet de se réjouir de ce que l'Écriture est si claire quant aux choses les plus importantes pour nos âmes! Tandis que nos esprits s'étonnent et raisonnent sur quantité de choses qui pourraient être, l'Écriture est simple et précise sur ce qui est, bien qu'elle renferme des profondeurs que nous ne pouvons mesurer. Toutes les vérités simples, nécessaires pour que nous trouvions le pardon et la joie, étant en paix avec Dieu, sont contenues dans ce chapitre, comme résultat de ce que nous avons vu jusqu'ici. Le grand sujet de l'épître est de nous montrer comment Dieu et l'homme peuvent se rencontrer; comment l'homme peut venir en paix vers Dieu; l'objet de l'apôtre n'est pas de développer les vérités relatives à l'Église comme telle, mais les relations individuelles des âmes avec Dieu.

Nous avons vu, dans le troisième chapitre, comment le sang a satisfait à la justice de Dieu, pour nous garantir du jugement. Christ est venu il a fait propitiation pour nos péchés par son sang, et, après avoir passé par tout ce que le péché méritait, il est ressuscité d'entre les morts, est entré, homme agréé de Dieu, en sa présence, et maintenant tout ce qui de droit était à Lui est devenu nôtre en Lui.



Avec la fin du chapitre 3 se termine l'enseignement relatif au sang de Christ comme fondement de l'acceptation; ce qui suit en montre le résultat, puis la résurrection de Christ, comme le sceau que Dieu appose publiquement sur son oeuvre.

Le chapitre 4 nous présente la justice imputée par la foi, mais jusque-là elle est identifiée avec le pardon. Abraham crut Dieu qui *pouvait* accomplir ce qu'Il avait dit; nous croyons en Dieu qui *a* ressuscité Jésus. Après avoir montré la puissance de Dieu, intervenant dans son amour pour ramener Christ du sépulcre où il était descendu pour nous, et nous placer ainsi devant Dieu en justice, selon l'efficace de l'oeuvre qu'il a accomplie, efficace démontrée par sa résurrection, nous avons la paix avec Dieu. Il est bien vrai que nous sommes assis ensemble en Christ dans les lieux célestes, mais c'est là une vérité qui se trouve dans l'épître aux Ephésiens, et dont il n'est pas question ici; il est seulement dit que nous vivons par Lui, et il est supposé que nous sommes en Lui. Nous sommes dans la parfaite faveur de Dieu, et nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire.

Le cinquième chapitre poursuit le sujet de notre acceptation fondée sur la mort et la résurrection de Christ, tout en montrant pleinement notre condition devant Dieu. Basé sur ce qui précède, ce que nous venons d'indiquer se termine au verset 11; alors commence un sujet entièrement nouveau, c'est le contraste entre notre relation avec le premier et avec le second Adam. Cette dernière partie traite du péché et non des péchés; de la désobéissance d'un seul homme et de l'obéissance d'un seul homme. Le verset 25 du chapitre 4 se rattache proprement aux onze premiers versets du chapitre 5. Or remarquez qu'il n'est pas dit dans ce verset: «ressuscité ; de notre justification», comme on l'affirme souvent, ce qui dans un certain sens est une vérité, mais: «pour notre justification». Le verset suivant le montre, car Dieu ne sépare jamais la justification de la foi. Nous ne pouvons être justifiés sans avoir nos âmes amenées dans une relation vivante avec Dieu par l'exercice d'une foi individuelle. Le premier résultat de cette foi est la paix avec Dieu; en second lieu, nous avons accès à la grâce, à cette faveur divine dans laquelle nous sommes actuellement; et, troisièmement, nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu.

Tout le passé qui se rattache au vieil homme, est mis de côté, tous nos péchés et toutes nos fautes sont effacés, une nouvelle position nous est donnée devant Dieu, au lieu du jugement que nous méritions; voilà ce qui nous appartient, et là, il y a une paix parfaite. Secondement, nous sommes, dès à présent, personnellement introduits dans la pleine faveur de Dieu, mais nous ne sommes pas encore entrés en possession de tout ce qui nous appartient, c'est pourquoi nous nous réjouissons *dans l'espérance*. Christ a porté tout ce qui méritait le jugement et a entièrement laissé nos péchés derrière Lui, pour ce qui regarde le croyant. Celui-ci ne peut jamais venir en jugement devant Dieu à cause de ses péchés, bien que sans doute il doive y avoir le châtement du Père sur lui quand il pèche. Mais il est impossible que le jugement soit le partage de ceux dont Christ a complètement porté et ôté les péchés, de ceux qu'il a fait entrer et qu'il a placés, en vertu de cette oeuvre, dans une nouvelle position de justice devant Dieu. De même qu'il est impossible que l'oeuvre de Christ soit imparfaite, ou que Dieu puisse punir deux fois le même péché, il est tout aussi impossible

que Dieu punisse les péchés de ceux qui croient. Si quelqu'un, par manière de parler, devait être exclu du ciel, ce serait Christ, puisqu'il a pris sur Lui les péchés; mais il a été accepté et il a été reçu dans la gloire, c'est pourquoi la question est aussi réglée pour moi, si je crois (Hébreux 9: 27, 28). Il ne s'est point retiré en arrière; nos péchés, dans tout ce qu'ils ont d'odieux, ont été mis sur Lui, comme lorsqu'au jour des expiations, le souverain sacrificateur confessait les péchés du peuple sur la tête du bouc Hazazel, et il a subi pleinement le jugement. Le jugement de mes péchés est une chose qui a été parfaitement réglée entre le Dieu qui voit tout, et son Fils sans tache, de sorte que nous n'avons pas seulement une espérance, mais une paix assurée. «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis»; il aurait dû faillir pour que je n'eusse pas une paix parfaite; or je sais qu'il n'a pas failli.

Verset 1. La mention de la foi que nous trouvons dans ce verset trompe souvent ceux qui voudraient faire de la foi leur objet, et qui cherchent ainsi en eux-mêmes quelque chose qui leur donne la paix. La paix ne repose jamais sur l'expérience. Il doit y avoir des expériences, mais la paix est la réponse de Dieu à tous les exercices de ma conscience. Je ne puis avoir de confiance en mon propre coeur, mais je puis me confier au coeur de Dieu; c'est en croyant ce qu'il est que je trouve la paix. Plus Christ est digne d'être aimé, plus mon propre égoïsme doit être en horreur à Dieu, si je l'apporte là où Christ est tout: «Comme les mouches mortes font puer et bouillonner les parfums du parfumeur». Je ne puis me fier à mon propre coeur, ni à ses sentiments, car il est rusé par-dessus toutes choses; mais je puis me fier au coeur de Christ, — il ne m'a jamais trompé. Il est vrai que je ferai des expériences, cela est nécessaire, mais je ne suis pas justifié par elles; c'est la réponse de Dieu à ces expériences qui donne la paix. Il peut y avoir de la joie par moments, même là où la paix n'est pas établie, mais cette joie repose sur des sentiments. Il y a une joie qui découle de la connaissance du pardon des péchés, et qui, à juste titre, est appelée paix. Mais la sécurité ferme de l'âme repose sur le second sujet traité dans cette épître et qui commence au verset 12. Ce n'est pas que Christ est mort pour nos péchés, mais que nous sommes morts avec Lui. Avoir la paix signifie avoir une chose fermement établie. La foi regarde à son objet, non à elle-même, et cela par notre Seigneur Jésus Christ.

Nous ne sommes pas appelés à croire que nous croyons, mais que Jésus est le Fils de Dieu, par qui nous avons accès et sommes introduits actuellement dans la parfaite faveur de Dieu, tout nuage qui pourrait nous voiler son amour étant enlevé, et nous pouvons nous réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu. «Ta faveur est meilleure que la vie, c'est pourquoi je te bénirai durant ma vie», de sorte qu'au milieu de la fatigue du désert nous pouvons nous réjouir.

Il y a, au chapitre 4 de l'Apocalypse, une description frappante de ce qui se passe dans le ciel. Les vingt-quatre anciens sont assis sur leurs trônes, en la présence de Dieu révélé comme il le fut sur Sinaï. Au moment où de terribles jugements vont tomber sur la terre, ils sont assis dans une paix parfaite, et lorsque les animaux disent: «Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, Tout-Puissant», au lieu de trembler et de craindre, ils adorent «celui qui vit aux siècles des siècles».

«Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu». Comment pourrais-je penser à me trouver là, si tout n'était pas grâce? Non seulement Dieu a répandu sur nous des bénédictions, mais il nous a associés à Celui qui bénit. «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée», dit Jésus. Voici quelle est la position du chrétien, comme tel: pour le passé, c'est-à-dire quant aux oeuvres du vieil homme, j'ai la paix; pour le présent, je jouis de la faveur de Dieu; pour l'avenir, j'ai la gloire. Que puis-je désirer de plus? Que puis-je avoir de plus? Oui, il y a plus; «et non seulement cela», mais le saint a aussi à apprendre les réalités présentes dans le désert; il y a la tribulation. Plus le saint est fidèle, plus il rencontrera de difficultés; plus il possède de bénédictions, plus il aura d'épreuves, parce qu'il y a beaucoup de choses à ôter qui empêcheraient la jouissance de la bénédiction quand elle est donnée. Quel besoin n'ai-je donc pas au milieu de toutes les tribulations d'avoir ma paix bien établie, et de savoir que ma justification est une chose accomplie? Autrement, quand l'épreuve surviendra, je serai tenté de penser: «Comment puis-je supposer que je suis dans la faveur de Dieu, puisque tout semble contre moi?» et je ne serai pas capable de me glorifier «dans les tribulations».

Voyez, au contraire, quel est le résultat de la tribulation: «La tribulation produit la patience».

J'ai besoin que ma volonté soit brisée; je puis m'attendre à avoir une chose, et ne jamais l'obtenir; il me faudra, comme Daniel, jeûner et crier à Dieu durant trois semaines: j'ai à apprendre la patience, et, en l'apprenant, à reconnaître la précipitation de mon coeur qui voudrait avoir tout immédiatement, et ainsi «la patience produit l'expérience». Un homme qui désire sérieusement de bien faire, et chez lequel la propre volonté est en activité, se pressera d'agir; mais il lui faudra apprendre qu'il doit attendre l'aide de Dieu. C'est ce qui arriva à Moïse. Dans sa précipitation, il tue l'Egyptien sans avoir reçu d'ordre de Dieu; Pharaon l'apprend et Moïse doit fuir. Avec un vrai dévouement de coeur, il avait préféré de laisser la cour de la fille de Pharaon, où il avait été élevé, pour prendre sa place avec les faiseurs de briques maltraités et affligés. Mais quoique sincère et dévoué, avec une intention droite et renonçant à la haute position dans laquelle la Providence l'avait placé, sa chair devait être brisée, et cela se fit par quarante années de tribulations dans le désert, en gardant les troupeaux de son beau-père. Il apprenait l'expérience, et l'expérience produit l'espérance. En effet, par l'expérience, ce qui empêchait et obscurcissait l'espérance, se trouve brisé et disparaît; l'espérance terrestre est morte, et l'espérance céleste devient plus réelle et plus brillante, parce que, dans l'expérience, j'apprends aussi ce que Dieu est.

Moïse savait beaucoup mieux ce dont le peuple devait être délivré quand, envoyé de Dieu, il vint vers Pharaon; quand il tua l'Egyptien, il ne savait rien de ce pays de Canaan où le peuple devait entrer.

«L'espérance ne rend pas honteux». En apprenant l'expérience, il se peut que je lutte contre Dieu, mais on découvrira qu'il ne sert à rien dans la tribulation de lutter contre la main de Dieu; car il nous tiendra là jusqu'à ce que nous nous soumettions, mais, à la fin, l'espérance sera produite en nous, «parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs». C'est là ce qui me donne la clef de toute la tribulation et me rend capable de me glorifier en elle. C'est le fruit

de l'amour même de Dieu; je me confie en Lui. Comment est-ce que j'obtiens cela? Par le Saint Esprit qui est au dedans de moi; «l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné». Ce n'est pas mon amour, mais le sien; «l'amour *de Dieu* est versé dans nos coeurs». Dieu qui est *amour*, est en *moi*, c'est l'amour même de Dieu. Cela nous conduit à une puissance d'espérance que rien ne saurait ébranler. Remarquez qu'il est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui intercède pour nous.

Malgré tout cela, quelqu'un dira peut-être: «Mais supposez que je ne le sente pas». Eh bien, vous vous détournez de la foi pour regarder à vos sentiments. «Mais comment puis-je savoir que je le possède? Suis-je parfait?» Non; on jouit intérieurement de l'amour, c'est vrai; mais Dieu a mis hors de moi la preuve de cet amour. Je le connais, parce que je crois que Christ est mort pour des impies. Je ne suis pas autre chose qu'un impie, sans aucune force, sans aucun sentiment, et Christ est mort quand je n'avais point de sentiment du tout. Christ est mort quand j'étais sans force, et que je ne pouvais absolument rien faire. La plus grande chose qui fût dans le ciel a été donnée pour la pire chose sur la terre, — pour un pécheur. Je suis un pécheur, c'est pourquoi Christ est mort pour moi.

Verset 7. «Car à peine, pour un juste, quelqu'un mourra-t-il»; c'est là ce qui distingue l'amour de Dieu de celui de l'homme; tandis que l'homme a besoin d'un motif qui le fasse agir, de quelque chose qui appelle son amour, l'amour de Dieu, au contraire, jaillit de Lui-même; en effet, Dieu ne pouvait trouver de motif en nous; nous étions haïssables.

Combien le raisonnement du Saint Esprit diffère de celui de l'homme naturel, on même peut-être de celui d'une âme réveillée qui, jugeant de Dieu par elle-même, dirait: «Il doit me juger, car je sais que je le mérite». Mais «Dieu constate son amour à Lui envers nous... Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par Lui». Le Saint Esprit raisonne en partant de ce que Dieu est en grâce, jusqu'au plein effet de cette grâce, et non en remontant, comme le fait l'homme, de sa responsabilité à ce que Dieu sera pour lui. Le Saint Esprit développe ce que Dieu est, pour répondre aux besoins de mon âme.

Il est vrai que le pécheur mérite le jugement il n'a pas simplement besoin de devenir meilleur, cela ne suffirait pas; il lui faut un Sauveur. C'est là le raisonnement que Dieu admet, et qu'il admettra jusqu'à ce que vous ayez trouvé un Sauveur; mais ici, où le Saint Esprit raisonne d'après ce que Dieu a fait pour le pécheur, c'est une tout autre chose.

Il est beaucoup plus difficile et pénible d'apprendre que nous sommes sans force, que d'apprendre que nous sommes des impies. Si un Christ mort devient un Sauveur, un Christ vivant sera pour vous un ami. Un Christ qui est mort pour vous (chose la plus faible, quant à la nature, bien que ce fût la puissance de Dieu), comment ne fera-t-il pas, maintenant qu'il vit, tout ce que vos besoins réclament de Lui? S'il est mort pour vous lorsque votre péché était sur vous, combien plus prendra-t-il soin de vous maintenant que votre péché est ôté.

Christ vivant ne peut pas vous faire périr, si Christ en mourant vous a sauvé. Remarquez non seulement la force de cet argument, mais la grâce qui s'y trouve, puisqu'ainsi le coeur est déchargé de tout ce qui pourrait le tourmenter, car «la crainte porte avec elle du tourment».

Verset 11. «Et non seulement, cela, mais nous nous glorifions en Dieu». Non seulement nous avons de la joie et du bonheur pour nous-mêmes dans la sécurité où nous sommes placés et dans ce qu'il nous a donné, mais nous pouvons nous glorifier en Dieu. D'abord nous nous réjouissons dans les choses qui nous sont données, mais nous n'en restons pas là, nous nous réjouissons en Celui qui nous les a données, et nous faisons nos délices de ce que Dieu est en lui-même. Il est saint, il est amour, il est grand en bonté. Je puis me glorifier en Celui qui nous a tant aimés, et dire: «Quel Dieu est le mien! Quel Dieu il est pour moi!» La sainteté devrait naturellement nous terrifier, mais nous sommes dans la lumière, et nous pouvons demeurer avec joie en la présence de Celui qui est la source de toutes nos bénédictions.

Il est vrai que si ma volonté n'est pas brisée, je ne puis pas me réjouir en Dieu; je ne le puis même pas dans les tribulations, parce qu'il doit agir envers moi de manière à briser ma volonté; or c'est ce que nous n'aimons jamais. Mais ensuite, quand nous marchons avec Dieu, quand il a brisé cette volonté, nous pouvons nous réjouir en lui. Si donc, dans ma marche pratique, je viens à m'écarter, je ne douterai pas de mon salut, mais je ne pourrai me réjouir en Dieu, bien que nous sachions que la joie est là. Nous ne pouvons nous réjouir en Dieu, qu'en marchant avec Lui. Si je m'égare, je puis me ressouvenir de cette joie, mais j'aurai deux pas à faire en rebroussant chemin. Je devrai juger le péché, selon le jugement des péchés à la croix, là où le péché que j'ai commis a été ôté; ensuite j'aurai à retourner à la grâce immuable de Dieu, avant de pouvoir de nouveau me réjouir en lui.

Ceci termine tout ce qui se rapporte à nos péchés et à la manière dont Dieu nous en justifie par la mort et la résurrection de Christ, ainsi que l'exposé des résultats précieux qui en découlent. Ceux-ci, pour ce qui concerne la révélation de Dieu même, vont au delà du tableau de notre état en Christ, décrit jusqu'à la fin du chapitre 8. Le Saint Esprit va nous montrer en qui nous avons notre place devant Dieu, et établira le contraste entre notre position dans le premier et dans le second Adam. Il pose ainsi une large base pour les principes qu'il va développer et dans lesquels, ayant déjà précédemment traité la question de nos péchés et de notre responsabilité individuelle, il traitera celle du péché et de la nature qui nous est commune à tous.

En remarquant que les versets 13 à 17 forment une parenthèse, le passage devient clair. Il faut alors lier le verset 18 au verset 12, et l'on voit que le Saint Esprit renferme tout sous deux chefs, l'homme obéissant et l'homme désobéissant. Il n'est plus question de distinction entre Juifs et gentils comme familles, ni même entre homme et homme, chacun desquels a ses propres péchés et sa propre responsabilité, mais les croyants sont tous renfermés en Christ; et les non-croyants en Adam seulement. (Nous n'avons pas ici d'allusion à l'épouse, ni à une union qui porte ce caractère; mais nous avons des individus envisagés collectivement dans leur chef). Les versets 12 à 18 nous présentent la doctrine touchant ces deux hommes, desquels tous ceux qui leur sont unis tirent leur vie, l'obéissance de l'un et la désobéissance

de l'autre nous constituant justes ou pécheurs, bien que, dans ce dernier cas, chacun de nous puisse avoir ajouté à son état ses propres péchés.

Mais avant d'entrer dans les détails, considérons le contraste entre la grâce et la loi, dont traite tout ce passage. «Jusqu'à la loi, le péché était dans le monde», mais Dieu a supporté ces temps d'ignorance, en tant qu'il n'a pas traité comme des transgresseurs de la loi, ceux qui vivaient alors qu'il n'y avait pas de loi. Mais quand la loi eut été donnée, ceux qui l'avaient furent gouvernés par la loi, et c'est pourquoi la verge était levée sur Israël. Il devait être châtié pour avoir violé la loi, et finalement il fut banni et emmené en captivité. Mais les gentils ont péché sans loi, et Dieu jugera les secrets des hommes par Jésus Christ. La loi n'a jamais produit le péché; le péché était dans le monde depuis Adam jusqu'à Moïse; mais la loi a produit la transgression. Le signe du péché était là quand il n'y avait pas de loi, car la mort régnait. Mon enfant peut avoir la mauvaise habitude de vagabonder dans les rues; si je lui ordonne de ne pas le faire, c'est une désobéissance, tandis que sans cela c'est une chose fâcheuse qui a besoin d'être corrigée. Lors même que ce ne serait pas «selon la ressemblance de la transgression d'Adam», c'est-à-dire par une désobéissance à un commandement positif (\*), les hommes sont cependant pécheurs, quoique n'ayant pas transgressé une loi donnée. Le péché a toujours été là, la mort y était aussi pour le prouver, mais il n'y a pas toujours eu la loi. Le mot «imputé» ou «mis en compte», dans la phrase «le péché n'est pas mis en compte quand il n'y a pas de loi», n'est pas le même que lorsqu'il s'agit de la justice, ou des fautes, comme dans Romains 4, Galates 3: 6, 2 Corinthiens 5: 19. Ici, il signifie un acte positif, existant, mis au compte d'une personne, comme en Philémon 18.

(\*) C'est une allusion à Osée 6: 7: «Mais ils ont transgressé mon alliance, comme Adam».

L'argument dans ce passage est le suivant: Vous ne devez pas limiter Dieu aux Juifs. Le péché était dans le monde avant Moïse, et le péché n'est pas plus grand que Dieu. Où le péché a été, Dieu doit y aller. Christ n'est pas venu seulement pour ceux qui sont sous la loi; nous devons remonter aux deux chefs, Adam et Christ, et, ainsi compter aussi ceux qui ont péché sans loi, même ceux qui ont été entre Adam et Moïse. La grâce s'élève au-dessus de tout; «la loi est intervenue afin que la faute abondât»; vous, Juifs, vous avez ajouté offense à offense; plus que n'importe qui, vous aviez besoin de la grâce, car vous vous êtes rendus coupables d'une transgression positive, mais «le don de grâce vient de plusieurs fautes».

Verset 17. Si Dieu intervient, vous régnerez en vie. Ce n'est pas seulement que le péché ayant régné, maintenant la vie règne; mais vous régnerez en vie. Le coeur de Dieu intervient, et ce qu'il effectue est plus grand que tout le mal qu'il y a eu.

Verset 18. Voyez la généralité de tout cela: «envers tous en condamnation» quant à ce qu'ils méritaient, mais non quant au résultat final, car la grâce est intervenue.

«Par une seule justice» le don de grâce est envers tous, non pas quant à l'application, car dans chaque cas le sens du mot employé (en grec *e, v*) est envers ou pour tous, et non sur tous (*ἐπὶ*). Comme la «seule faute» a eu son effet non sur Adam seul, mais sur toute sa race, ainsi l'effet de la «seule justice» ne se termine pas en Christ, mais est envers tous. «A moins que le

grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit».

Verset 19. Quand il s'agit de l'application, il est dit «plusieurs», et non «tous»; ces «plusieurs» sont ceux qui se trouvent respectivement en relation avec chacun des chefs de race. Je puis donc, d'une part, aller prêcher l'évangile à toute créature, disant au pécheur: «Le sang est sur le propitiatoire», et, d'un autre côté, dire au croyant: «Tu es juste». Ainsi, «par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes».

Quelle consolation il y a dans la simplicité de l'Écriture!

Le chapitre suivant fait ressortir, comme effet certain de cette nouveauté de vie, le principe de la mort et de la résurrection. Mais si vous ne voyez pas la nécessité d'avoir la justice en Christ, vous ne vous connaissez pas vous-même, vous ne connaissez ni la sainteté du cœur de Dieu, ni l'impiété du vôtre. La mort de Christ peut être considérée comme glorifiant Dieu en elle-même, à part de ses résultats. Nous voyons ce double effet, ces deux aspects de la mort de Christ dans les deux boucs présentés au grand jour des expiations (Lévitique 16); l'un était le lot de l'Éternel, l'autre emportait les péchés du peuple au pays d'oubli; le premier était pour la gloire de Dieu, le second pour les péchés du pécheur, dans la conscience de ce qu'il avait fait. Tous deux étaient nécessaires. «J'ai péché», dit la conscience réveillée; «tous mes péchés ont été mis sur Christ», dit le croyant.

Verset 20. «La loi est intervenue afin que la faute abondât»; pourquoi donc la loi? Non pour faire abonder le péché, mais pour rendre «le péché excessivement pécheur» (7: 13) et pour que la *faute* abondât. «Mais là où le péché abondait, la grâce a surabondé», et l'abondance de la grâce a été manifestée en ce que Dieu a donné son Fils bien-aimé. Il a été permis au péché de se montrer dans toute la plénitude de sa perversité, en ce qu'il a poussé l'homme à faire mourir Christ, mais alors, pour faire voir l'impuissance du péché en présence de la grâce de Dieu, cette chose même en quoi le plus grand mal du péché, la haine contre Dieu, s'était manifestée, est précisément ce qui ôte entièrement le péché. La grâce de Dieu s'élève au-dessus de tout, mais cependant, en justice, Dieu a ainsi montré l'absolue impuissance du péché en sa présence.

Il n'est pas dit que la justice règne; s'il en avait été ainsi, ç'aurait été pour l'éternelle condamnation de tous. La justice régnera quand Christ viendra en jugement, mais maintenant la grâce règne par la justice; la grâce continue à agir en dépit de toute la négligence du cœur des hommes à son égard: elle règne. Elle n'abandonne pas ses voies et ses desseins; la grâce règne au-dessus du péché; l'homme est incapable de l'emporter sur l'amour de Christ, mais l'amour de Christ remporte la victoire sur l'homme, il a vaincu tout ce qui s'opposait à ce qu'il accomplît la volonté de son Père, et son obéissance l'a emporté sur toutes choses. La grâce a régné sur la croix, toutefois la justice était là. La grâce règne en soumettant nos cœurs: là où le péché régnait, la grâce règne. La grâce, c'est l'amour agissant là où se trouve le mal. Comment cela? Par l'obéissance d'un seul. Voilà pourquoi c'est par la justice.

Si donc la grâce règne dans le coeur, il doit y avoir la sainteté pratique; une justice en accord avec elle. Si l'amour de Dieu opère dans le coeur, c'est pour y produire quelque chose qui Lui ressemble. Jamais auparavant un tel déploiement de son amour n'a été vu ni dans le ciel ni sur la terre. Son amour parfait, sa grâce et sa justice mettent en évidence ce que Dieu est; Christ est la grâce qui règne, et Dieu a la haute main même quant à nos péchés; il les a ôtés.

## Chapitre 6

Nous trouvons, dans ce chapitre, l'application pratique du grand principe dont l'apôtre a parlé à la fin du chapitre précédent, c'est-à-dire la relation où nous sommes avec le second Adam, comme auparavant nous l'étions avec le premier. Nous verrons que c'est une chose pratique dans sa nature, et nous ferons bien d'en considérer le double aspect: la puissance pour la pratique, et le vrai fondement de cette puissance. La liberté est toujours le terrain sur lequel nous place la grâce, et la liberté est le seul terrain de la puissance du Saint Esprit. Nous sommes appelés à la liberté et non à l'esclavage, même pour la sainteté. C'est toujours la liberté, mais dans la mort au péché. L'apôtre pose d'abord simplement et clairement le principe, puis il en vient aux fruits, car il y a une justice actuelle qui porte du fruit. Ainsi qu'il le dit: «Mais maintenant, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle».

Il y a, dans ce chapitre, une profondeur merveilleuse et une immense valeur, comme cela doit être dans ce qui vient de Dieu. Cette justice pratique ne produit pas simplement un fruit ici-bas (ce serait la pensée de l'homme qui rapporte toujours tout à lui-même), mais découlant de la vie qui est dans le chrétien, comme nous le verrons, et marchant dans le sentier qui convient ici-bas à cette vie, elle affranchit des convoitises qui obscurcissent l'esprit, et tend à purifier pratiquement le coeur, de sorte que nous voyons Dieu. Elle a son fruit dans la sainteté. Les détails journaliers de la vie du chrétien ont ainsi la plus profonde importance, non seulement pour bien agir, mais pour produire un fruit qui monte en sainteté vers Dieu, en conduisant à un état d'âme où Dieu est connu, où l'on jouit de Lui, l'âme étant mise à part pour Lui.

Tout ce qui vient de Dieu, doit retourner à Dieu. Ainsi tout l'encens pur mis sur le gâteau était brûlé, et le parfum en montait tout entier à Dieu. Le sacrificateur pouvait bien manger de l'offrande du gâteau, mais tout le parfum d'agréable odeur s'élevait vers Dieu. Il en fut ainsi de Christ descendu ici-bas d'auprès de Dieu; sa vie entière fut un parfum montant continuellement vers Dieu, et à la fin il s'offrit lui-même en sacrifice agréable à Dieu. La réalité du fruit de justice consiste en ce que l'on vit à Dieu, comme le dit l'apôtre: «Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur». Voilà la morale chrétienne; c'est la nature de Dieu dans l'homme. Ici, cependant, elle n'est vue que comme un fruit ou un effet; la vie divine descendant de Dieu, doit retourner à lui, et où cela manque, il n'y a rien.



Toute la valeur d'une action gît dans le motif qui l'inspire. Le fruit sera manifesté, mais il s'agit moins de ce qu'un homme fait, que du motif qui l'engage à agir. Même dans la vie naturelle, deux hommes peuvent faire la même chose pour des motifs très différents; le mobile de l'un étant soi-même et son propre plaisir, sera mauvais, tandis que l'autre, bon père de famille, faisant la même chose pour le bien des siens, aura été conduit par un bon motif. C'est dans le motif de nos actions ordinaires, que nous avons à nous juger continuellement nous-mêmes, afin que nous ne soyons pas jugés par le Seigneur. Le saint, en se jugeant lui-même, ne peut qu'être affligé de voir tant d'autres choses venir se mêler à ce qu'il offre à Dieu; le moi s'introduit, et, comme les mouches mortes, gâte le parfum de l'encens. Il se peut que d'autres ne s'en aperçoivent pas, mais nos propres coeurs devant Dieu savent combien il est entré du «moi» dans ce que nous faisons, ce qui ôte à l'encens sa bonne odeur. Toutefois nous savons que Dieu, dans sa grâce et son amour, accepte tout notre service au nom de Christ, lui-même discernant les pensées et les intentions du coeur.

Le grand principe posé dans le chapitre 3, c'est que le sang répond à nos péchés.

Le chapitre 4 montre la foi en un Dieu qui est intervenu en puissance pour ressusciter Celui qui était sous la mort, et l'a ressuscité d'entre les morts. «Nous qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur». Christ a été mis à mort dans la chair; envisagé comme homme, nous le voyons descendre dans la mort, puis une puissance divine intervient qui le ressuscite.

Il est précieux pour nos âmes de remarquer dans l'Écriture que la même puissance divine est attribuée aux trois personnes, nous démontrant ainsi que la Trinité a été engagée dans l'oeuvre de la résurrection. Le Seigneur Jésus a dit: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai... Mais lui parlait du temple de son corps». Autre part nous lisons: «Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père», et encore: Il a été «vivifié par l'Esprit».

Dans la première partie du chapitre 5, la foi est appliquée à la justification; nous y voyons les conclusions et les résultats du fait que Christ a été livré pour nos offenses et qu'il est ressuscité pour notre justification: nous avons la paix, nous jouissons de la présente faveur de Dieu et de l'espérance de la gloire; nous nous glorifions dans les tribulations, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs, et, finalement, nous sommes rendus capables de nous glorifier en Dieu.

Puis vient, à partir du verset 12, la question du péché dans notre nature. Tout est placé sous les deux chefs: Adam et Christ; puis nous voyons la loi introduite comme en passant, quand l'homme était déjà un pécheur, non pour produire la justice, mais afin que l'offense, en abondant, manifestât ainsi le péché de l'homme. La loi est juste, et intervient pour convaincre d'injustice ceux, à qui elle était donnée, puisqu'ils ne pouvaient pas la garder.

Les seuls moyens par lesquels l'homme peut subsister devant Dieu, c'est d'être innocent ou d'être sauvé. Si un homme est innocent, il n'a pas besoin de la loi; Adam n'aurait pas su ce qu'elle voulait dire. Si l'on avait dit à Adam: «Tu ne convoiteras pas; tu ne déroberas pas» comment en aurait-il pu faire l'application? A qui aurait-il dérobé quelque chose? Mais la loi

suppose que la convoitise est là; en conséquence elle dit: «Tu ne convoiteras pas». Le commandement qui défend une chose, suppose l'existence de la chose défendue ou la tendance à s'y adonner si, dans sa nature, cette chose est un péché.

Le fruit de l'arbre dans le jardin était la chose défendue à Adam; mais jusqu'à ce que Satan se fût emparé d'Eve, la convoitise d'en manger n'existait pas. «Tu n'en mangeras pas», était simplement l'épreuve de l'obéissance, mais même alors l'objet était devant eux. Une règle juste ne sert qu'à démontrer si une chose est juste ou non; elle ne la rend pas juste.

Il est impossible à un homme d'être sauvé par la loi, car la loi suppose la présence du péché. Une personne innocente ne sait pas ce que c'est que le péché; mais la loi s'adresse à l'homme pécheur, afin qu'il puisse être sauvé par la grâce. Or Dieu étant maintenant intervenu ne pouvait se borner à agir envers ceux-là seulement qui étaient sous la loi; il étend sa grâce, à tous, — la grâce est le seul terrain sur lequel il puisse agir. Outre cela la loi ne fut donnée que quatre cents ans après la promesse; la promesse est venue la première.

Nous avons, au chapitre 5: 19, le résultat provenant de la position des deux chefs de race. «Par la désobéissance d'un seul, etc.»; remarquez qu'ici tous sont sur le même pied. Ce ne sont pas les péchés individuels qui sont considérés ici, bien qu'ils soient comptés en jugement, puisque nous sommes jugés selon nos oeuvres. Ici la désobéissance d'un seul homme nous constitue pécheurs, et l'obéissance d'un seul nous constitue justes.

Il semblerait alors que la manière dont nous vivons, importe peu. Le chapitre 6 vient répondre à cette pensée. La perversité de la chair voudrait faire servir la loi à un dessein tout autre que celui pour lequel Dieu l'a donnée, et la grâce à une fin différente de celle pour laquelle Dieu l'a accordée. La loi fut donnée à l'homme pour le convaincre de péché, mais lui veut se faire par elle une justice qui lui soit propre; et la grâce qui lui a été accordée en réalité pour le rendre saint, il la tourne en licence. Bien qu'il soit vrai que des âmes ont été vivifiées avant la venue de Christ en vertu de ce pouvoir divin par lequel il vivifie qui il veut, cependant nous avons ce grand fait qu'Adam était un homme déchu, un pécheur perdu, avant de devenir le chef d'une famille déchue; de même Christ a accompli l'oeuvre qui apporte la justice, avant de devenir le chef d'une famille rachetée.

Non seulement nous sommes dans la position d'Adam déchu, mais nous avons une nature qui aime le péché; or, là où se trouve la vie de Christ, il y a une nature qui aime la sainteté: tel est l'argumentation de l'apôtre. Mais si l'homme, par nature, aime l'iniquité, de quelle manière sera-t-il délivré? La réponse est: «Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore?» Ce n'est pas un argument qui prouve ce que nous devrions être. Le fondement de la vie chrétienne, c'est que nous sommes morts avec Christ. Il n'est jamais dit à l'homme: «Tu dois mourir au péché». Le croyant est placé en Christ; en un Christ qui est mort et qui est ressuscité. La vie que j'ai en Christ, est celle de Christ après sa mort et sa résurrection; ainsi j'ai la vie en un Christ qui est mort (c'est là que j'existe), en qui je suis mort au péché, car si nous sommes faits participants de la justification par Lui, c'est parce que nous sommes faits participants de sa mort. Mais si, pour ce qui regarde le vieil Adam pécheur, nous

sommes faits participants de la mort, si nous avons notre part en elle et par elle, nous ne pouvons plus continuer de vivre.

Suivons de plus près le raisonnement de l'apôtre. Si je suis un chrétien, justifié par Christ, c'est que j'ai part dans sa mort. C'est ma profession même. J'ai été baptisé pour sa mort. Mais si je suis mort au péché pour être fait juste, puisque je suis juste, je ne puis vivre dans le péché. Vous êtes morts au péché en Christ. Il y a plus que cela quand nous y regardons de plus près, quand nous entrons dans les détails. Le sang de l'expiation était mis sur l'extrémité de l'oreille droite, sur le pouce de la main droite, sur l'orteil du pied droit du sacrificateur, pour nous montrer que nous ne sommes pas sauvés seulement par le sang, mais que rien ne doit être permis, en pensée, en parole, ou en acte, qui soit en désaccord avec les saintes exigences de ce sang.

C'est là ce qui convient à un chrétien. Toutefois, ce n'est pas ce qui est mis en évidence, mais bien la vérité que nous avons part dans sa mort, de sorte que nous avons à nous tenir pour vivants à Dieu par Lui, et non par le premier Adam en sa chair.

Comment avez-vous obtenu votre position, votre vie, votre caractère en Christ, si ce n'est par un Christ mort et ressuscité? Si donc je suis mort, je ne suis plus vivant. Voilà pourquoi nous ne sommes jamais exhortés à mourir, puisque nous sommes morts en Christ. Comment un homme peut-il vivre dans ce à quoi il est mort? C'est impossible. Si je suis mort au péché, je ne puis pas vivre dans le péché; Dieu m'en préserve. Il y a bien quelque chose à mettre à mort, car, en pratique, nous avons à mortifier nos membres; il s'agit alors de puissance, mais jamais il ne vous est dit de mourir au péché. Vous pouvez essayer d'y mourir, mais cela n'ira pas. Le péché est toujours là. Mais en saisissant le fait par la foi, la croix de Christ a tué votre péché, lorsqu'il a ôté vos péchés.

Nous recevons d'abord une nouvelle vie et une nouvelle nature, et alors nous pouvons commencer à mettre à mort les membres de la vieille nature, nous tenant nous-mêmes pour morts, sans cela il n'y a aucun espoir. Je puis maintenant traiter cette vieille chose comme n'étant pas «moi» car j'ai une chose nouvelle qui est «moi»; c'est pourquoi je n'admets plus du tout que cette ancienne chose soit moi, j'en ai fini pour toujours avec elle, ayant reçu la chose nouvelle par laquelle l'ancienne est vaincue.

Dans ce sixième chapitre, l'apôtre parle de notre liberté, puisque l'Écriture s'adresse toujours au croyant comme étant mort avec Christ.

A quel Christ avez-vous part? Non pas à un Christ vivant sur la terre avant sa mort, mais vous avez part avec Christ dans sa mort, quoiqu'il vive de nouveau maintenant.

«Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême pour la mort, afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie». — Ainsi nous voyons la gloire du Père engagée tout entière dans la résurrection de Christ, et, comme résultat, la gloire est la mesure de notre marche ici-bas.

«Par la gloire du Père». J'insiste sur cette expression, parce que c'est là ce qui peut nourrir le coeur. En effet, Christ, comme homme, est donné à connaître par la pleine gloire du Père et dans cette gloire, et c'est là ce qui répond à la subtilité des prétentions du monde (car le monde l'a rejeté), et aussi à la subtilité de nos propres coeurs; car tout ce qui tend à obscurcir cela, provient du vieil homme qui voudrait avoir ce qui est du monde et non ce qui est du Père.

Le chrétien est nourri et affermi par ce qui montre la perfection de Christ, en tant que ressuscité par la gloire du Père. Il n'y a rien qui se rattache à la gloire du Père, qui n'ait été maintenu par la mort de Christ et scellé par sa résurrection. Prenez la mort, par exemple. Elle est l'effet du juste jugement de Dieu, mais, en même temps, la ruine de sa créature, et par elle se déploie actuellement la puissance de Satan. Nous étions tous tombés sous le pouvoir de la mort. La puissance divine intervient et ressuscite Celui qui, dans sa grâce envers nous, s'était assujéti à la mort, et, en le ressuscitant, elle maintient le jugement tout en mettant de côté ce en quoi il s'exerçait, et détruit celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. Il y avait là en même temps la puissance de Dieu et l'amour du Père, car le Fils était là; il y avait aussi la justice de Dieu, car Christ avait pleinement glorifié Dieu là où la chose semblait, impossible, c'est-à-dire lorsqu'il était fait péché pour nous et subissait la mort, gages du péché. L'amour du Père fut-il jamais manifesté comme dans la résurrection de Christ? Non, jamais. Il y avait dans la mort de Christ un nouveau, motif pour l'amour du Père; c'était le Fils s'offrant lui-même pour faire ressortir la gloire du Père.

La gloire du Père était donc engagée dans cette oeuvre, parce que Celui qui se trouvait là dans la mort, était son propre Fils; c'est pourquoi le Père devait intervenir et le ressusciter pour sa propre gloire.

Mais la justice de Dieu y était aussi engagée. Il fallait que le monde fut convaincu de justice; aussi Dieu ne pouvait laisser l'âme de Christ en hadès, ni permettre que son saint vit la corruption. Christ était Dieu manifesté en chair, justifié en esprit, vu des anges, élevé dans la gloire. Les anges devaient être les témoins de cette grande oeuvre de la résurrection du Fils de Dieu; il y aurait eu dans le ciel un vide que rien n'eût pu combler, s'il eût été possible (ce qui ne l'était pas, car il ne pouvait être retenu par la mort) que Christ ne ressuscitât pas d'entre les morts, et ne fût pas placé à la droite de Dieu.

Nous voyons donc — je ne dis pas que nous réalisons — mais nous voyons ce que cette nouveauté de vie doit être. Son caractère consiste en ce que je connais le Père; ne dois-je pas voir en elle une justice divine? Ne dois-je pas y voir l'amour divin, et la gloire de sa personne? Quand je le vois Lui qui descendit dans les parties les plus basses de la terre, je vois, pour ainsi dire, la gloire du Père descendant là pour le ressusciter et l'élever à sa droite, et c'est là ce qui associe mes pensées avec la gloire du Père et m'en donne la connaissance.

L'âme, entrant par la puissance du Saint Esprit dans la connaissance de la personne de Celui qui descendit dans le tombeau, ne peut qu'être remplie d'admiration, d'adoration et de louanges; car le coeur s'élève jusqu'à la gloire du Père, en le voyant ainsi occupé de Christ.

Quand Dieu a ainsi fait comprendre à l'âme que Christ, qui a été mort, est monté auprès de Dieu, c'est tout pour elle. En effet, comment vous ou moi, pourrions-nous monter en haut pour voir la gloire du Père? C'est impossible. Mais cette gloire m'est montrée de près, quand je vois le Père ressusciter un Christ mort; sachant que Christ, quoique Fils de Dieu, a été dans le tombeau, à cause du péché, et que, maintenant, il est avec Dieu dans le ciel.

Ainsi quand je vois qui est Celui qui pour moi descendit jusque dans la mort, mes affections sont réveillées et attirées. En effet, pourquoi y est-il descendu? Parce que j'étais un pécheur, et, en le faisant, il a glorifié son Père en tout ce qu'était le Père. Et pourrais-je ne pas voir que Celui qui gisait là dans le tombeau, méritait d'être ressuscité? Car qui était-il? Le Fils béni de Dieu, qui avait pris la forme d'un esclave et fut trouvé en figure comme un homme. Pensez-vous qu'un pauvre pécheur inconverti puisse voir qu'il fallait que le Père ressuscitât Jésus, et cela pour sa propre gloire, en considération de ce que Jésus était et de ce qu'il avait accompli? Non. Voyez, par exemple, ce qui a lieu avec la femme samaritaine. Quand le Seigneur lui a dit: «Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est Celui qui te dit: Donne-moi à boire», elle répond: «Donne-moi cette eau»; il n'y avait aucune intelligence de ce qu'était Celui qui se tenait devant elle. Alors il parle à sa conscience: «Va, appelle ton mari»; cela ouvre l'entendement de cette pauvre femme. «Je vois», dit-elle, «que tu es un prophète».

Mais lorsque Jésus lui dit: «Je le suis, moi qui te parle», alors la divine connaissance de la personne du Fils de Dieu se découvre à son âme. La personne du Seigneur, remplissant son coeur, elle s'en va parler de lui à d'autres. La révélation de la personne du Fils de Dieu à l'âme de cette femme, fut le moment décisif de sa vie. Il en est ainsi pour nous. Lorsque nous avons reçu avec intelligence la personne du Fils de Dieu, non pas comme doctrine seulement, mais comme l'objet et la puissance d'une nouvelle vie dans nos âmes, alors nos coeurs suivent Christ et montent pour ainsi dire après lui en esprit dans cette nouvelle vie, et toutes choses ici-bas sont mortes pour nous. C'est là la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Je ne dis pas qu'il n'y aura point de luttes, mais le coeur en a fini avec tout ce qui n'est pas Christ. Combien alors nous saisissons, et même combien se trouve réalisé en nous ce que dit l'apôtre: «Car si nous avons été identifiés avec Lui dans la ressemblance de sa mort»; c'est-à-dire qu'ici-bas, nous entrons, nous sommes associés avec Lui dans la mort. La grâce descend ici jusqu'à nous et Christ descend jusque dans la mort pour nous.

L'amour divin était-il moins grand parce qu'il était ici-bas et non en haut? Non; il a atteint même jusqu'à mon état de péché, car Christ est mort au péché, aussi bien que pour mes péchés.

La *puissance* était-elle mondaine? Non, au contraire, il a détruit le pouvoir de la mort et celui qui l'avait entre ses mains. C'est là que j'apprends que le Fils de Dieu a dû passer par la mort pour me délivrer du péché, et comme son coeur m'a suivi ici-bas où lui-même a été fait péché, ainsi mon coeur maintenant doit le suivre dans la résurrection; en effet, si j'ai part dans sa mort, je l'aurai aussi dans sa résurrection, car je ne puis avoir un demi-Christ. Ce n'est pas seulement que mes péchés sont ôtés, car la justification renferme plus que le fait que Christ est mort. Elle comprend aussi ce fait que Christ est personnellement agréé de Dieu; et, s'il est

ressuscité, c'est dans la puissance d'une vie nouvelle, de sorte que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché fût détruit pour que nous ne servions plus le péché. Plus littéralement il faut lire: Afin que vous ne soyez plus esclaves du péché, car vous l'étiez, mais maintenant vous êtes justifiés du péché. L'apôtre ne parle pas simplement des péchés. Personne ne peut mettre le péché, c'est-à-dire l'activité de la convoitise et de la volonté, à la charge d'un homme mort. A proprement parler, vous étiez esclaves, sous la domination d'un autre, car l'esclave doit aller où il plaît à son maître; il ne sait pas le soir ce qu'il aura à faire le matin. Nous sommes par nature esclaves du péché. Ce que dit le Seigneur en Jean 8: 35, est bien digne de remarque. Il montre que sous la loi il y avait un esclavage du péché, car s'adressant aux Juifs qui étaient sous la loi, il dit: «L'esclave ne demeure pas dans la maison pour toujours, le Fils y demeure pour toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres». Ainsi nous sommes affranchis de l'esclavage dans lequel nous étions retenus, et mis en parfaite liberté, tout ayant été laissé derrière nous dans la mort, car pour en avoir fini avec le péché, il faut être mort au péché. Une fois qu'un homme est mort, rien ne peut plus être mis à sa charge; il a cessé d'exister; il est hors de la scène de la vie. Si vous dites: Comment se peut-il que je sois affranchi du péché, puisque je le trouve encore en moi? je répondrai: C'en est fait de ce à quoi le péché était attaché. Il ne nous est pas dit de mourir, car nous *sommes* morts; or, si vous êtes morts, le péché ne peut pas être mis à votre charge et vous ne pouvez non plus être sous sa puissance. «Comment cela peut-il être», demanderez-vous, «lorsque je trouve que je ne suis pas mort?» C'est parce que c'est en Christ que vous êtes morts. Christ a été mis à votre place. Christ est-il dans le tombeau? Non; la chose à laquelle le péché est attaché n'est plus; c'en est fait d'elle, car Christ est mort. Ne dites pas qu'il n'en est rien; êtes-vous plus sage que Dieu, qui dit qu'il en est ainsi. L'arbre et son fruit sont jugés tous deux aux yeux de Dieu. Christ est mort pour l'arbre et pour son fruit, comme étant ce qui pouvait être mis à votre charge, et il est mort au péché, de sorte que vous pouvez vous-même vous tenir pour mort au péché. Christ a pris le péché sur lui à la croix, et c'en est fait du péché pour toujours; pour la foi le péché a entièrement pris fin, le péché, cette chose vile que j'abhorre. Suis-je troublé à cause de mes mauvaises actions? C'est précisément ce que la mort de Christ a ôté. Suis-je dans la détresse à cause du péché dans la chair? Je ne suis pas dans la chair; je suis mort à la chair, car ma vie est en Christ qui mourut. «Tenez-vous vous-même pour morts au péché». Les mots «tenez-vous pour» ne seraient pas nécessaires, si actuellement le péché dans la chair n'existait plus. Je suis appelé à mortifier les actions du corps par la puissance de vie, qui est en Christ; je ne le suis pas à mourir au péché, mais à me *tenir* pour mort. Ce que nous avons, c'est le saint affranchissement du péché, et non la liberté de pécher. J'ai à me tenir moi-même pour ce que la foi me montre que Christ est à ma place, et j'ai à marcher en nouveauté de vie (\*) alors il y aura du fruit en sainteté.

(\*) Le verset 1 du chapitre 6 parle de *demeurer* dans le péché à cause de la grâce. Mais je ne le puis pas, puisque l'obéissance d'un homme me sauve, car j'ai ma part dans la mort. Cela, n'est pas vivre dans le péché. Le verset 15 suppose que je suis libre dans la puissance d'une vie nouvelle. Dois-je pécher dans cette liberté, ou bien me donner à Dieu? Quelle est la signification de ce caractère, de cette nouvelle vie que j'ai par Christ?

Je ferai ici deux remarques: d'abord, les fruits sont produits cependant, la grande doctrine du christianisme est que je suis sauvé par un médiateur. Si je dois répondre pour moi-même, je suis perdu. «N'entre point en jugement avec ton serviteur», est-il dit: Si Dieu entre en jugement avec moi, c'en est fait de moi. Toute la doctrine de la grâce consiste en ceci: sauvé par un médiateur, car «si je me lave dans de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé, et mes vêtements m'auront en horreur». Dès l'instant où je vois l'oeil de Dieu sur moi, je me vois aussi comme quelqu'un qui sort de la fange, mes vêtements m'auront en horreur. Job avait besoin de quelqu'un qui intervînt. Pour que je puisse venir à Dieu, il me faut aussi quelqu'un qui soit entre Lui et moi.

La conscience doit être sensible à la moindre approche du mal, seulement que ce soit dans la liberté. Plus la conscience est délicate relativement à la plus petite souillure, plus le besoin d'un médiateur se fera sentir.

Mais, direz-vous, je trouve que ce qui en moi devrait être mort, est encore vivant. Bien, mais Christ est-il mort pour le péché que vous n'avez pas en vous, ou pour le péché qui y est? Ce péché même que vous trouvez journellement en vous, est le péché pour lequel Christ est mort.

Il est bon et juste que la conscience soit en éveil à l'égard du péché; plus elle le sera, mieux cela vaudra; seulement, rappelez-vous en même temps la grâce qui a ôté le péché. Christ m'a placé dans une vie nouvelle par lui-même, ressuscité d'entre les morts. La mort ne saurait porter atteinte à cette vie, parce que Christ vit au delà de la puissance de la mort; le jugement ne peut non plus la toucher, parce qu'il a subi le jugement et qu'il est mort; il n'y a pas une seule chose qui puisse venir contre moi, que ce précieux Sauveur n'ait consenti à rencontrer. Oui, il a tout pris sur lui, et nous sommes tout à fait hors de la mer Rouge, sur l'autre bord. La vie dont nous vivons maintenant, nous la vivons par lui. Nous nous tenons pour morts au péché, parce que lui y est mort. Il n'est pas mort pour lui-même, mais au péché, afin d'entrer comme homme dans un nouvel état d'existence, et nous vivons par lui. Voyez quelle est la sainteté de Celui qui a été «fait péché». Il a passé au travers de tout, il a été mis à l'épreuve de toutes manières, afin de voir si en quoi que ce fut il n'aurait pas la volonté d'obéir. A-t-il même hésité? Non, sa nature sainte et bénie repoussait toute espèce de mal. Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. Il a passé à travers tout, il a subi le mépris du monde, la puissance de Satan, et même la colère de Dieu. Il a été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché, Satan n'a rien trouvé en Lui. Faire la volonté de son Père était sa viande et son breuvage.

Mais il n'est jamais dit qu'il a mis ses délices à souffrir pour le péché, au contraire, lui-même disait: «S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi». Il ne pouvait faire ses délices de voir la face de son Dieu détournée de lui, lorsqu'il portait le péché; mais il avait dit auparavant: «Je prends plaisir à faire la volonté de mon Père». Quant à cette coupe, il demandait qu'elle passât loin de lui, ce qu'il n'avait jamais demandé d'aucune autre, mais aussitôt il ajoute: «Toutefois, non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi!» Il préférait endurer ces souffrances pourvu seulement que Dieu fût glorifié.

Nous pouvons participer aux souffrances pour la justice, mais non aux souffrances pour le péché. Christ les a entièrement subies, c'en est fait à cet égard; maintenant il vit en résurrection, au delà de ces souffrances et de la mort. Il avait l'Esprit de sainteté, durant toute sa vie ici-bas; cela a été vrai de lui, et tout l'a pleinement démontré. Or, maintenant, nous le voyons vivant, ressuscité, d'entre les morts et ainsi «déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté»; il n'est donc pas un demi-Sauveur, étant mort au péché et maintenant vivant à Dieu, et c'est pourquoi nous devons nous tenir pour morts au péché et vivants à Dieu.

Ceci est une question tout à fait pratique; ce n'est pas que vous ayez à dire: «Si je ne réalise pas cela, je ne puis avoir la valeur du sang de Christ pour moi»; non, d'abord vous devez connaître la valeur du sang, et puis vous avez tout en Christ.

Le fondement sur lequel nous pouvons vivre à Dieu, c'est d'être morts au péché; or nous avons à nous tenir pour morts au péché en Christ.

Vous exhorter à vivre à Dieu ne sert de rien, si vous n'avez pas la vie de Dieu en vous. Il y a deux choses: la position dans laquelle Dieu vous a placés, et le fait que l'on s'attend à voir manifesté ce que vous êtes réellement.

Il n'est pas dit: «Faites l'expérience que vous êtes morts au péché», mais «tenez-vous pour morts». Il n'est pas dit non plus: «Vous vous tiendrez pour morts, lorsque vous verrez que vous marchez avec Dieu», ni, «quand le péché ne régnera plus dans votre corps mortel». Non, cela ne serait pas la grâce; mais le Saint Esprit tire les conséquences pratiques, de tout ce que la foi enseigne. C'est là le seul moyen de vivre pieusement devant le monde.

La justice, telle qu'elle est établie à la fin du chapitre 5, me montre comment je suis rendu capable par elle de vivre devant Dieu: je ne puis donc être vivant devant le monde que comme appartenant à Dieu. De même je ne puis être vivant devant Dieu dans le sens de mon acceptation, qu'en étant justifié de mes péchés par le sang de Christ, et maintenant mort au péché me tenant pour tel parce que Christ, qui est ma vie, est mort au péché et que, par conséquent, j'en suis affranchi. Dès lors combien est précieux ce qui suit: «Livrez-vous vous-mêmes», non pas seulement à la justice, bien que ce soit vrai, mais à Dieu, ne laissant jamais Dieu de côté. Si je fais une chose bonne et que je ne la fasse pas pour Dieu, elle manque quant à sa vraie fin et son caractère; mon coeur n'est droit ni dans son but, ni dans son motif. Je dois donc en réalité me livrer à Dieu. Christ a-t-il jamais fait quelque chose pour lui-même? Non; dans les évangiles, nous voyons que sa vie fut une vie d'amour. Il n'avait pas même le temps de manger, toujours il vivait pour les autres. Non seulement il faisait les choses qui étaient commandées, mais il les faisait parce qu'elles étaient commandées. La volonté de Dieu n'était pas seulement son guide, mais son motif en tout ce qu'il faisait. Il s'est livré lui-même pour nous, mais comme offrande et sacrifice à Dieu.

Eh bien, donc, si vous êtes délivré du péché, vous êtes délivré de vous-même. Que c'est précieux d'avoir le droit d'en avoir fini avec soi-même. C'est la meilleure chose du monde. «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Si



nous étions sous la loi, nous serions sous la domination, aussi bien que sous la malédiction du péché. Mais vous dites: «Oh! le péché a de l'empire sur moi, voilà pourquoi je crains que Dieu ne m'accepte pas». Que faites-vous donc de la grâce? Comment osez-vous venir devant Dieu pour quoi que ce soit, si vous n'êtes pas établi dans la paix? C'est uniquement comme étant sous la grâce que vous pouvez avoir quelque puissance sur le péché. Si vous êtes établi dans la grâce, vous êtes dans la faveur de Dieu, parce qu'il est bon. Vous êtes libre, mais vous êtes sous la grâce. C'est pourquoi le chapitre 5 des Romains vient avant le 8<sup>e</sup>, la justice avant la sainte liberté dans la vie; et si vous essayez de renverser cet ordre, vous tombez dans l'état décrit au chapitre 7.

Aimer Christ est quelque chose de bien plus élevé que la loi; or si, parce que je ne l'aime pas comme je le devrais, je me mets à douter que je sois à lui, je suis encore sous la loi; seulement, c'est en me proposant une mesure plus élevée que la loi, Christ étant pour moi la loi, au lieu des dix commandements. Cela n'est pas réaliser la grâce. Dieu aime les saints anges, mais, à proprement parler, cela n'est pas la grâce. La grâce, c'est l'amour s'exerçant envers ceux qui ne le méritent point. «Mais», direz-vous, «si un homme est délivré de la loi, il devient insouciant». Il est tout à fait vrai que l'on peut abuser de la grâce: telle est la ruse du coeur de l'homme! La loi est donnée pour convaincre de péché; l'homme l'emploie pour s'en faire une justice qui lui soit propre; la grâce vient pour lui donner puissance sur le péché en l'en affranchissant, et il abuse de la grâce pour vivre dans la licence. Mais on ne vit pas dans la licence, parce que l'on est affranchi de la loi: «Vous êtes», dit l'apôtre, «asservis à la justice».

Si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi, mais nous serons conduits dans la sainteté. Nous sommes en liberté, et non sous la servitude, mais c'est une délivrance divine de la puissance du péché. Nous nous livrons entièrement à Dieu, parce que nous sommes libres de le faire; or si Dieu vous a mis en liberté, voulez-vous être encore esclaves du péché? «Mais maintenant, ayant été affranchis du péché et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté». Qu'est-ce que la sainteté? La séparation et la haine du mal, et pour nous cela est produit par la séparation du coeur pour être à Dieu. Je ne puis dire qu'Adam fût saint, il était innocent: Dieu est saint, car il a en horreur le mal qu'il connaît parfaitement, et il se complaît dans le bien; Christ est saint; nous aussi, nous le sommes, car dans le nouvel homme que nous avons revêtu, nous haïssons le mal et nous aimons le bien, quoique nous ne puissions le faire comme Dieu. La sainteté, en nous doit nécessairement avoir Dieu pour son objet. En marchant dans la justice, le coeur a affaire à Dieu dans l'obéissance la volonté propre n'est pas en activité, les convoitises ne sont pas à l'oeuvre. L'effet en est, par la grâce, une croissante séparation du coeur pour Dieu, et une intimité toujours plus grande avec lui. Ainsi «vous avez votre fruit dans la sainteté». Quel fruit le péché porte-t-il? Aucun; il ne fait que conduire à la mort. Je marche dans ce qui plaît à Dieu, et ainsi, le nouvel homme étant en activité, il aime ce que Dieu aime. Et quelle en sera la conséquence? Dans l'activité morale de cette nouvelle vie, je suis séparé de l'influence du mal, croissant dans la connaissance de Dieu. Non seulement des fruits réels sont produits (bien que cela soit vrai,

car on connaît l'arbre à son fruit), mais cette production pratique de fruits intérieurs se lie à la justice selon la volonté de Dieu, et à une marche avec Lui dans la lumière.

Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent; je me trouve ainsi détourné de l'esprit du monde. Cette marche pratique avec Dieu qui se lie à la croissance dans la connaissance de Dieu, me conduit à lui ressembler; se rapporter constamment, chaque jour de sa vie, à la volonté de Dieu, amène pratiquement dans la lumière. «Si ton œil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière». On apprend à connaître Dieu, on marche avec lui, et cela n'est pas glisser toujours pour se relever ensuite. Ce n'est pas simplement désirer de vivre pour Christ, mais nos cœurs sont toujours plus retirés de tout ce qui nous entoure; c'est une entière consécration du cœur, l'esprit et le cœur croissent dans la connaissance de Dieu; et cela aura lieu, si notre vie est livrée à Dieu, si nous sommes des serviteurs de Dieu, ayant sa volonté pour notre plus précieux privilège. La volonté de Dieu, découlant de sa nature, sera notre volonté. Qu'y a-t-il de plus précieux ou de plus élevé? C'est là ce que Christ avait. Christ a estimé qu'il valait la peine de quitter le ciel pour faire la volonté de Dieu, afin que nous puissions être attirés en haut, et rendus capables de porter du fruit en sainteté, tandis que nous sommes ici-bas.

Il y a une joie positive à être agréable à Dieu c'est là la liberté parfaite. Le don de Dieu est la vie éternelle, et il est doux de voir que, tandis que la grâce nous conduit par le sentier de la justice, tout est encore grâce. J'aime mieux avoir la vie éternelle comme don de grâce de Dieu, que dix vies venant de moi-même, parce que ce don que Dieu me fait est la preuve qu'il m'aime.

Que le Seigneur nous accorde d'avoir nos cœurs tellement établis dans la grâce, que nous puissions en vérité nous livrer nous-mêmes à Dieu et croître dans l'accomplissement de sa volonté, nous souvenant que cela est fondé sur le fait que nous nous tenons pour morts au péché et vivants à Dieu; qu'ainsi nous vivions hors du monde quant à la séparation du mal, comme Christ lui-même est hors du monde.

## Chapitre 7

Jusqu'à la fin du chapitre 3, le sujet traité par l'apôtre est celui-ci: tous les hommes sont sous le péché, et la propitiation a été faite pour nos péchés par le précieux sang de Christ. Il y est question de toute notre culpabilité effective, nous pouvons donc voir aisément la haute importance de ce sujet. Au chapitre 4, l'apôtre développe la grande doctrine de la résurrection, — la foi en Dieu comme Celui qui ressuscite les morts. Il ne s'agit pas simplement d'ôter le péché de dessus le coupable; nous y voyons Dieu agissant sur la personne même qui a été livrée pour nos offenses, et qui, pour un peu de temps, est descendue dans la mort.

Cette puissance qui ressuscite les morts, a d'abord été exercée sur la personne de Christ, qui nous est présenté ici comme livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Ainsi l'application ne va pas au delà de l'effet justifiant de la résurrection, c'est-à-dire de la nouvelle position de Christ, qui, ayant été livré pour nos offenses, a été ressuscité par la

puissance divine, en témoignage de l'efficacité de son oeuvre, et est entré ainsi comme homme dans cette nouvelle position. Dans l'épître aux Ephésiens, nous apprenons ce qu'est, en nous qui croyons, l'exercice de la même puissance divine, de sorte que nous sommes envisagés comme ressuscités avec Lui. Là nous voyons les saints vivifiés par l'Esprit de Dieu, par l'action de la même puissance qui a ressuscité Christ d'entre les morts; ils sont vivifiés ensemble avec Christ, et ainsi associés avec Christ dans la résurrection.

Dans le chapitre 5: 1-11, se trouvent les résultats de la résurrection de Christ: la justification du pécheur par la foi, les péchés étant ôtés par le sang; et une pleine justification par la résurrection de Christ, la paix, la faveur actuelle de Dieu, l'espérance de la gloire, la joie dans les tribulations, la joie en Dieu lui-même.

Du verset 12 à la fin du chapitre, nous avons notre relation avec le premier et avec le second Adam; de sorte qu'il n'est pas simplement question des péchés que chacun a commis, mais de l'acte d'un seul chef, acte dont les conséquences s'étendent à ceux qui sont en relation avec lui et qui participent à sa vie ou à sa nature. L'un de ces chefs constitue une famille de pécheurs; l'autre, une famille de justes.

La chair dit: Si l'obéissance d'un seul homme me constitue juste, je puis continuer à vivre dans le péché selon ma vieille nature. Non; vous êtes morts au péché, et vous ne pouvez pas vivre dans ce à quoi vous êtes morts.

Le chapitre 6 répond à toutes les objections que l'homme naturel présente au fait que l'obéissance de Christ nous constitue justes. En effet, l'apôtre relie la justice pratique et la sainteté de la vie à ceci: qu'étant morts avec Christ, la réception d'une nouvelle vie pour Dieu par Christ en est le résultat nécessaire. Il nous faut examiner d'un peu plus près ce point important. Le Christ en qui nous avons part comme étant ainsi intéressés dans son obéissance, est un Christ mort et ressuscité. Et si nous sommes associés avec lui, nous le sommes dans la mort. La profession publique de christianisme, c'est que l'on était baptisé *pour sa mort*. Nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort; nous ne pouvons pas vivre dans ce en quoi nous sommes morts. Il s'agit du fait de continuer à vivre dans le péché, principe provenant de notre nature en Adam et condition qui en résulte pour nous.

Mais de plus, si nous avons été identifiés avec Lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection, c'est-à-dire que la puissance de sa vie se montrera en nous. L'apôtre ne dit pas que nous sommes ressuscités avec lui; cela supposerait en soi-même une pleine rédemption, avec une vie, une position et une condition devant Dieu. Ici, il s'agit d'une chose pratique, c'est un nouveau caractère de vie; nous avons à marcher en nouveauté de vie. J'ai donc à me tenir moi-même pour mort, et vivant à Dieu, par, ou dans Jésus Christ notre Seigneur. Mais ce n'est pas comme ressuscité avec lui; c'est comme vivifié par Lui, ou dans la puissance de sa vie. Quand il est dit «vivifiés ensemble avec lui», il est envisagé comme mort et l'union avec lui y est comprise; ici nous n'avons pas *avec* lui, mais *par* lui. C'est pourquoi je suis libre, car je tiens la vieille nature pour morte. Ici vient le second point traité dans le chapitre. A qui me livrerai-je moi-même, si je suis ainsi libre et

vivant? Sera-ce encore au péché? A Dieu ne plaise. Je suis esclave, pour parler à la façon des hommes, dit l'apôtre, de celui à qui je me livre; en conséquence, ce ne sera pas certes au péché, mais à Dieu; je livre mes membres à Dieu, comme instruments de justice. Je ne suis pas sous la loi; ses exigences s'adressent à moi comme vivant en réalité dans la chair, mais l'absence des exigences de la loi ne me conduit pas au péché: ma liberté consiste à servir Dieu, à être obéissant. Telle est la vie en Christ.

Mais il y a plus: «Quel fruit donc aviez-vous alors des choses dont maintenant vous avez honte?» Aucun; leur fin est la mort. Mais maintenant, dans le sentier de l'obéissance, nous avons du fruit dans la sainteté. «Fais-moi voir ton chemin», dit Moïse, «afin que je te connaisse». Dans le sentier de l'obéissance, la volonté propre n'agit pas, les convoitises ne sont pas à l'oeuvre, nous sommes avec Dieu, nous avons sa pensée, nos coeurs sont séparés pour Lui, nous le connaissons mieux. C'est pourquoi, dans un discernement spirituel croissant du bien et du mal, et dans une connaissance consciente de Dieu, il y a du fruit en sainteté, une séparation intelligente du coeur pour ce Dieu toujours mieux connu.

Le commencement du chapitre soulève cette question: «Demeurerons-nous dans le péché» alors que l'obéissance d'un autre nous rend justes? La fin du chapitre nous montre à qui nous nous livrons *nous-mêmes*, quand nous sommes affranchis, et quel en est le fruit béni. Toutefois tout est grâce. Le don de grâce de Dieu est la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur. Et remarquons que, bien que ce soit pour la justice et l'obéissance (car la nouvelle nature aime l'une et l'autre), cependant c'est à Dieu que nous nous livrons. Quelle heureuse liberté de coeur et de position que celle qui nous rend capables de nous donner nous-mêmes à Dieu, dans la connaissance que nous avons de Lui!

Le chapitre 7 montre comment, étant morts, nous ne sommes pas sous la loi, qui exige, mais qui n'est pas la liberté et qui ne délivre point du tout, de sorte qu'elle ne peut nous rendre libres de nous donner à Dieu.

Ce chapitre applique donc la doctrine de notre mort avec Christ à notre position relativement à la loi. Si je ne suis pas affranchi de la loi, l'effet pratique de la nouvelle nature en moi est de me donner, de ce que Dieu est et de ce qu'est le moi, un tel sentiment, que j'en deviens tout à fait misérable. Elle me donne le sentiment du bien et du mal, mais du bien auquel je ne puis atteindre et du mal dont je suis l'esclave. Ce chapitre 7 me fait voir le résultat de ma mort, quant à ma relation avec la loi; j'en suis délivré. Non seulement nous sommes justifiés, non seulement nous avons une nouvelle nature, mais nous sommes affranchis de la loi. L'apôtre prend bien soin de dire qu'il n'y a rien de mauvais dans la loi, mais il montre que nous en sommes délivrés.

Tous ceux qui ont la prétention de s'appuyer sur la loi pour subsister devant Dieu, sont sous la malédiction, «car tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi, sont sous la malédiction» (Galates 3: 10). Ce n'est pas que les oeuvres soient mauvaises, mais si l'on est sous la loi, l'effet produit est de placer sous la malédiction. Il est inutile pour vous de prétendre vous servir de la loi, non pour votre justification, mais pour votre sanctification, c'est-à-dire

comme règle de vie. Vous ne pouvez pas vous servir de la loi pour telle ou telle chose, suivant vos fantaisies. C'est elle au contraire qui usera de ses droits sur vous comme il lui plaît. Dieu, par la loi, dit à ceux qui sont sous elle: «Vous ne m'avez pas obéi, par conséquent vous êtes sous la malédiction». Vous ne pouvez pas user de la loi de Dieu comme vous l'entendez. Si vous vous placez sous elle, vous devez la prendre avec toutes les conséquences que Dieu y a attachées.

Il n'y a dans la loi aucune puissance de sanctification. Il n'est pas en son pouvoir de sanctifier un pécheur. Elle est sainte, juste et bonne, mais dès qu'elle est appliquée au pécheur, elle le condamne: elle doit condamner tous ceux qui sont sous elle; elle requiert d'eux l'obéissance. Rien n'a jamais si pleinement établi les droits de la loi que la mort du Fils de Dieu qui s'était placé sous elle (\*) (Galates 4: 4). De fait, si nous sommes sous la loi, son effet positif sera de nous placer sous la malédiction. Mais nous savons que la loi est bonne, si l'on en use légitimement.

(\*) Il a pris notre place, et a été fait malédiction (Galates 3: 13).

Assurément la loi est bonne; ce serait un blasphème de penser autrement. Mais voici la question: Quel en est l'usage légitime? Il n'est jamais dit qu'il soit bon d'être sous la loi, bien que la loi soit bonne en elle-même. La loi est bonne pour dévoiler l'état du coeur. Où est-il celui qui n'a jamais violé la loi? qui n'a pas convoité? qui aime Dieu de tout son coeur? Non, vous vous aimez vous-même plus que Dieu. Et quel est celui qui aime réellement son prochain tout autant que lui-même? Pas un de nous; nous sommes donc tous sous la malédiction, si nous sommes sous la loi. «La loi est bonne, si quelqu'un en use légitimement, sachant ceci que la loi n'est pas pour le juste, mais pour les iniques et les insubordonnés».

La loi est utile comme arme; mais c'est une arme qui n'a pas de poignée, car, si moi, homme dans la chair, je veux m'en servir contre d'autres, elle me transperce tout aussi bien que ceux contre lesquels je la dirige. Elle est aussi tranchante pour moi que pour les autres. Voyez le commencement du chapitre 8 de Jean. Les scribes et les pharisiens amènent à Jésus une femme surprise en adultère; leurs méchants coeurs espèrent trouver de quoi accuser Jésus, soit qu'il la condamne ou qu'il l'épargne. S'il la condamnait, il n'était pas un Sauveur, la loi pouvait en faire tout autant; s'il l'absolvait, il mettait la loi de côté. Quelle profonde iniquité de leur part! Ils citent la loi; très bien, mais elle est la loi pour eux-mêmes tout autant que pour cette femme, car Jésus leur dit: «Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle. Et eux, l'ayant entendu, et étant repris par leur conscience, sortirent un à un». Christ, les ayant ainsi tous condamnés par la loi, reçoit la femme en grâce et lui dit: «Moi non plus, je ne te condamne pas; va, et ne pèche plus».

La loi a été faite pour les iniques; pourquoi vous dis-je que vous ne devez pas convoiter? Si la convoitise n'était pas là, à quoi servirait la loi? Mais si la convoitise est là, que peut faire la loi, sinon la condamner? Comme système, la loi fut donnée 2600 ans après que le péché fut entré dans le monde, et que pouvait-elle faire d'autre que de condamner? Elle n'a jamais eu d'autre but que de condamner, de mettre le coeur à l'épreuve et de donner la connaissance du péché. Nous comprendrions parfaitement ce que c'est que d'en être affranchis, si nous

voulions être vraiment libres en Christ, enfants de la femme libre. La loi est certainement toujours utile comme l'arme de Dieu pour convaincre.

Dans le chapitre qui nous occupe, l'apôtre applique à la loi la doctrine de la mort. Il commence ainsi: «Ignorez-vous que la loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit?» Cela est vrai même de la loi humaine et de la mort physique. Il continue en se servant de la figure de l'union entre un mari et sa femme. Une femme ne peut avoir deux maris en même temps, — nous ne pouvons avoir en même temps Christ et la loi. Comme principe, nous sommes liés à Dieu avec l'un ou avec l'autre. La femme ne peut pas avoir deux maris. «C'est pourquoi... vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ». Ce n'est pas la loi qui est morte, mais *nous* sommes morts; ici la figure employée par l'apôtre change, mais ce que nous voyons, c'est que le lien est rompu. Cette différence dans l'image dont l'apôtre se sert, est précieuse, parce que je tiens aussi ma vieille nature pour morte et cela «par le corps de Christ». En sa mort, comme nous l'avons vu, je me tiens moi-même pour mort. La loi n'a jamais été abrogée; son principe a été sanctionné comme étant de Dieu et ceux qui ont péché sous elle, seront jugés par elle. La loi n'est donc pas morte, mais «nous sommes morts dans ce en quoi nous étions tenus»; de là suit, remarquez-le, que la mort au péché accompagne la mort à la loi. En conséquence, l'apôtre dit que nous sommes morts à la loi par le corps de Christ, parce que Christ a été fait malédiction pour nous, et qu'il est mort sous la loi, comme portant la malédiction. Mais comment cela? C'est que la malédiction de la loi est entièrement tombée sur lui qui s'offrait volontairement lui-même, et il est mort sous cette malédiction.

La loi, comme arme, a eu son plein effet sur Christ. Elle a fait tout ce qu'elle pouvait en ce que sa malédiction est venue sur Christ. La malédiction de la loi était la mort du pécheur; or Christ en grâce a été fait péché pour nous. Que pouvait donc faire la loi de plus que d'épuiser sa pleine malédiction sur la tête de Celui qui fut fait péché pour nous et qui est mort sous la loi? Christ était né sous la loi, et il l'a gardée. Il s'est placé lui-même sous sa malédiction, il l'a subie tout entière et est ressuscité tout à fait hors de sa puissance. La foi applique au croyant la position de Christ. Mais hélas! pour combien de chrétiens la loi n'est-elle pas le christianisme! Or Christ est venu comme médiateur; il s'est mis à ma place, il a pris en main ma cause tout entière, et la foi reçoit toutes ces choses. Il a été à ma place et m'apporte le bénéfice de ce qu'il a accompli, comme si moi j'étais à sa place. L'apôtre ne parle pas d'union avec Lui, maintenant; comme dans l'épître aux Ephésiens. Je viens et j'ai ma place d'une manière effective et vivante en Christ, car il est l'Esprit vivifiant, le second Adam qui est venu et me donne une part avec lui-même dans sa position actuelle. Toute la question des droits de la loi sur le croyant a trouvé sa solution en Christ, car, en Christ, il est mort à la vie et à la position dans laquelle il était sous la loi; et maintenant j'ai une vie en Christ après que toute la question de la loi a été réglée devant Dieu. Je suis marié à un autre, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts.

Le Juif est encore entièrement sous la loi. Le croyant est mort à la loi, en Christ. Cela affaiblit-il la puissance de la loi? Non, point du tout; elle a toute sa puissance (voyez Galates 2: 19, 20). Par la loi, je suis mort à la loi. Mais elle ne peut exercer son pouvoir sur moi et me

tuer, si déjà je suis mort. Elle m'a tué, et c'est là ce qui me délivre, car je suis en Christ, et elle a fait mourir Christ.

La loi a trouvé le péché en moi, et sa malédiction tout entière a eu son cours sur Celui qui a été fait péché pour moi. Maintenant je puis en parler en paix, parce que la malédiction a été ôtée: elle a été entièrement portée par Christ.

La loi était auparavant le lien religieux qui rattachait à Dieu. Nous en avons actuellement un autre. Ce n'est plus la loi, mais le nouveau mari, savoir Christ ressuscité. Nous sommes morts «à la loi par le corps du Christ pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu». En vertu de cette greffe nouvelle dans le coeur du croyant, Dieu attend un fruit nouveau, car Dieu a cessé de chercher du fruit chez l'homme naturel qui n'a produit que de mauvais fruits sauvages. C'est ce qui a été pleinement démontré à la croix de Christ. Mais maintenant c'est sur une chose toute nouvelle que s'arrête la pensée de Dieu.

Ainsi donc, puisque l'on ne peut avoir deux maris à la fois, si, en quelque manière nous nous plaçons sous la loi, nous sommes sous sa malédiction. Bien plus, vous ne pouvez échapper à cette malédiction, parce que le péché est dans votre chair. Or la loi ne peut jamais tolérer l'activité du péché dans la chair. Cette activité appelle nécessairement la malédiction.

Vous parlez de sanctification. Jamais vous ne serez assez sanctifiés pour la loi. Elle ne vous tiendra pour quitte en aucune manière. Vous pouvez avoir le désir d'être bon, mais vous n'avez pas encore reconnu combien vous êtes absolument mauvais. Dieu ne cherche aucun bien en vous, puisqu'il dit: «Il n'y a personne qui ait de l'intelligence; il n'y a personne qui recherche Dieu; il n'y a point de juste, non pas même un seul». Or vous ne croyez pas cela, puisque vous pensez ou que vous espérez qu'il y a quelque bien en vous. Vous ne vous croyez pas entièrement mauvais, comme Dieu dit que vous l'êtes. Souvent pour convaincre nos consciences de ce que nous sommes réellement, Dieu nous laisse sous la condamnation de la loi, afin de nous démontrer quel est notre véritable état par nature. Quand une fois nous avons appris cette nature, nous sommes trop heureux d'être affranchis de la loi.

Direz-vous que cesser d'être sous la loi, conduit à la licence? Eh quoi! voudriez-vous donc dire que la vie de Christ en nous, conduise à cela? Il est vrai que la chair abuse de tout, mais la puissance vivante de la grâce, la réalité, ce qu'il y a dans la vie de Christ, ne peuvent avoir été saisies par ceux qui disent que nous pécherons, si nous ne sommes pas gardés sous la loi.

Si vous vous servez de la loi pour votre sanctification, vous ne vous connaissez pas vous-même, et si vous pensez que vous serez plus saint en vivant sous la loi, il est évident que vous ignorez ce qu'elle est. Je défie chacun de vous de vous tenir sous la loi, en la présence de Dieu. Non, pas un de vous ne saurait subsister un seul moment devant Dieu en étant sous la loi. «Devant toi, aucun homme vivant ne sera justifié». Tel est le terrain sur lequel la loi vous place, et elle n'en peut point prendre d'autre, car elle ne sait rien de la grâce: sans cela elle ne serait pas la loi.

Je dis de plus que vous n'avez pas été réellement amené au sentiment de ce que c'est que de se trouver sous la loi, si vous vous présentez devant Dieu pour être jugé, par elle; or la loi amène toujours en jugement, mais alors c'en est fait, tout est perdu. La loi n'admet aucune excuse; elle exige en nous une justice parfaite.

Mais de plus «quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort». Ce n'était point la faute de la loi, car tant qu'il y a une volonté en l'homme, il ne peut point produire ce que Dieu demande. La loi s'applique à l'homme tel qu'il est; elle ne parle pas de la nouvelle nature. Elle dit: «J'exige l'obéissance à Dieu». Vous répondez: «Bien! mais j'ai la chair en moi». — «Je ne sais rien de cela», réplique la loi. «Mais je hais ces convoitises», dites-vous encore. «Moi aussi», dit la loi, «et c'est la raison pour laquelle vous êtes sous la malédiction, car ces convoitises sont en vous». La loi n'admet aucune excuse; c'est là sa valeur. Si elle le faisait, elle ne serait pas parfaite. Elle serait une loi mauvaise si elle tolérait quelque mal ou quelque manquement. Aimez-vous Dieu de tout votre cœur? Non, vous savez bien que vous ne le faites pas. Alors vous êtes sous la malédiction. Aimez-vous votre prochain comme vous-même? Je ne nie pas qu'il ne se trouve chez les hommes des sentiments de bonté, de sympathie, etc.; mais si votre prochain vient à perdre sa fortune, le sentez-vous exactement comme si vous aviez perdu la vôtre? Non. Eh bien, vous êtes sous la malédiction. L'effet d'une loi, c'est de manifester une volonté là où cette volonté existe. La loi produit en l'homme la lutte contre ce qui fait obstacle à sa volonté. La faute n'en est pas à la loi, mais au péché qui est dans l'homme. C'est le propre de la nature humaine déçue de vouloir faire la chose défendue. Par exemple, placez sur une table une coupe renversée et, en même temps, dites que personne ne doit savoir ce qu'elle recouvre; aussitôt chacun brûlera du désir de le savoir. Ainsi «le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua».

Maintenant, nous sommes affranchis de la loi. Mais croyez-vous réellement que ce soit une délivrance? Si non, vous ne savez ni ce que c'est que la chair, ni ce que c'est que la sainteté. Néanmoins la loi est bonne en elle-même; il faut toujours bien retenir cette vérité. Ce serait un blasphème que de mal parler de la loi de Dieu. «Mais maintenant nous avons été délivrés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, en sorte que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre». La loi n'est pas morte. Elle a encore toute sa force contre l'injustice de l'homme qui est sous elle, mais moi je suis mort sous elle. La loi m'a condamné et a épuisé toute sa malédiction sur moi en Christ.

Du moment où je possède la vie en Christ, j'entre en association avec lui; or l'association implique la participation à tous les avantages dont jouit celui avec lequel je suis associé. En même temps toutes mes dettes ayant été acquittées, je suis introduit dans la position où Christ se trouve. Je n'y apporte rien. Sa bonté m'y a placé. Mais j'en parle comme un associé le ferait. Il dit *notre* capital, *notre* clientèle, etc.; de même nous parlons d'être morts, d'être vivants avec Christ. Et maintenant je puis servir en nouveauté d'esprit et non en vieillesse de lettre. Nous n'accusons pas la loi: Dieu nous en préserve! «Mais je n'eusse pas connu le péché,



si ce n'eût été par la loi», car «le commandement étant venu, le péché a repris vie, et moi je mourus». Ainsi la mort est entrée dans mon âme par la connaissance du péché, mais cela peut-il m'amener à Dieu? Jamais. Cela me montre le besoin de la grâce et d'un libérateur. La loi dit: «Tu ne convoiteras pas», c'en est donc fait de moi, car je suis un avec Adam, et je suis rempli de convoitises. «Le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toutes les convoitises». C'est-à-dire que la loi a suggéré le péché, en le défendant.

Supposez que quelqu'un dise: «Je vais faire telle ou telle chose», et que je réponde: «Non, ne le faites pas»; si la propre volonté est en activité, elle désirera d'autant plus de faire immédiatement cette chose. Il est inutile de s'efforcer de combattre le péché de cette manière.

Cependant la conscience réveillée et la défense agissent ensemble pour me faire connaître que cela est mal, et me convaincre de culpabilité devant Dieu.

«Le commandement qui était pour la vie, a été trouvé lui-même pour moi pour la mort». Ce n'a point été par la faute du commandement, mais, comme j'étais pécheur, le commandement qui aurait dû être un ministère de vie, puisqu'il disait: «Fais ceci et tu vivras», est nécessairement devenu un ministère de mort.

Retournons au verset 5, qui contient un principe important montrant la source de tout ce mal: «Quand nous étions dans la chair...» Comparez ces paroles avec le verset 9 du chapitre 8: «Or vous n'êtes pas dans la chair» (quoique la chair soit en vous); c'est la clef de tout ce qui a été dit, et ce qui lui donne toute sa force. Si vous êtes mort avec Christ, et si vous avez la vie par lui, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit. L'homme naturel, nous le savons, est dans la chair, et la loi ne le vivifie pas. Mais il y a un autre cas. Supposez l'homme réveillé et sous la loi; la loi, en principe, prend encore l'homme dans la chair, quant à sa position et à sa conscience, et le condamne dans la chose même dans laquelle il se trouve, relativement à ce dont il a conscience devant Dieu, c'est-à-dire sa propre responsabilité personnelle; mais elle le fait selon la pensée de Dieu.

Or, pour ce qui concerne la position dont nous avons conscience, nous sommes toujours dans la chair (c'est-à-dire que nous sommes, comme enfants d'Adam, sous notre propre responsabilité), jusqu'à ce que nous sachions que nous sommes morts avec Christ, et par conséquent délivrés de cette position. Le fait d'être né de nouveau me fait seulement saisir la spiritualité de la loi, la force de ces paroles: «Tu ne convoiteras pas». La loi ne me montre pas le péché dans sa nature, mais elle m'en donne la connaissance par ses premiers mouvements et me fait faire la douloureuse découverte que, quand je «veux pratiquer le bien, le mal est avec moi». Je fais encore ce que je hais, et ne fais point ce que je voudrais. La nouvelle naissance ne donne pas l'Esprit, par lequel on a la puissance, parce qu'il est le témoin que l'on est en liberté; elle laisse l'homme exactement où il était dans sa responsabilité, selon la position du premier Adam, et elle lui dit: «Garde la loi et tu auras la vie; fais cela, et tu vivras», et, bien que la vie soit communiquée, elle n'arrête pas l'activité de la chair; qu'elle condamne cependant, et avec justice, dit notre conscience. Ainsi le fait d'être vivifié par Dieu ne donne

pas la délivrance, aussi longtemps que la conscience est sous la loi, quoique ceux qui se trouvent dans cette position aient en réalité part à la délivrance; mais, étant vivifiés, ils ont, par le moyen de la loi, le profond sentiment du besoin de la délivrance, parce qu'ils ne peuvent réussir à faire ce qu'ils désirent réellement. La loi et la chair, le péché et la mort, vont ensemble; ce sont des choses corrélatives. Mais si je suis mort, la loi, la chair et le péché ont perdu leur puissance sur moi. Etant mort, il est clair que je ne suis plus dans la chair. Je dis alors: «*Quand* nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, etc.»; mais quant à la position dont nous avons la conscience, nous sommes tous dans la chair, à moins que l'Esprit de Dieu, en vertu de la rédemption, n'habite en nous. C'est pourquoi, ce qu'il nous faut pour notre délivrance, c'est la rédemption, la connaissance de la rédemption, et, en outre, de notre mort avec Christ. L'apôtre, tout en attribuant à la loi l'effet produit dans l'âme, a bien soin de sauvegarder la loi. «Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi la mort? Qu'ainsi n'advienne! Mais le péché, afin qu'il parut péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché devint par le commandement excessivement pécheur».

Ceci nous amène au point principal du chapitre, qui est, non seulement la chair, dont nous avons parlé, mais l'opération de la loi et son effet, même sur ceux qui peuvent prendre plaisir en elle spirituellement: elle produit la mort. En effet, nous chrétiens, nous savons qu'elle est spirituelle; mais moi, comme enfant d'Adam, je suis charnel, vendu au péché, c'est-à-dire sous son esclavage, et le péché ne fait que devenir, par la loi, excessivement pécheur, en produisant en moi toutes sortes de convoitises. Elle n'a donc, comme telle, aucune puissance pour sanctifier. Elle ne peut pas me rendre saint. La loi n'est-elle donc pas bonne? Oui, elle est sainte, juste et bonne. Mais moi, étant dans la chair, je ne puis me soumettre à elle.

L'apôtre pose ici deux questions: «La loi est-elle péché?» Non, dit-il, «mais je n'eusse pas connu le péché», et je n'aurais pas eu de péché sur la conscience, si ce n'est par la loi. Secondement il demande: «Est-elle devenue pour moi la mort?» Nul doute que le péché lui a causé la mort par la loi. C'est à quoi elle sert. Par elle est venue la connaissance du péché, et par elle aussi le péché est devenu excessivement pécheur. Remarquez bien qu'il n'est question ici que du péché, et nullement des péchés. Extérieurement Paul n'avait rien sur la conscience, mais quand il eut compris la spiritualité de la loi, il trouva en lui les convoitises et le péché. C'est ce qui est montré ici, non pas ce que nous avons fait, mais ce que nous sommes, c'est-à-dire dans la chair.

Il y a trois choses dans ce chapitre. Dans les six premiers versets, nous avons la doctrine: nous sommes morts à la loi par le corps de Christ, et nous sommes à un autre, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts. Les versets 7 à 13 répondent aux conclusions que l'on pourrait tirer de ce qui précède, c'est-à-dire aux questions: La loi est-elle péché? Cause-t-elle la mort? Puis, du verset 14 à la fin, nous avons l'expérience de l'âme avant qu'elle ait été affranchie de la loi. Il est important de remarquer, dans cette partie du chapitre, l'usage que fait l'apôtre des mots *je* et *nous*. Lorsqu'il dit «*je*» ou «*moi*», il nous prend dans notre état individuel; mais lorsqu'il emploie le mot «*nous*», il parle de nous comme chrétiens, croyants en Christ. S'il dit «*je*», il s'occupe de chacun comme individu. Or dès que je commence à parler de moi, je trouve

chaque jour le péché en moi. J'ai la conscience personnelle, pratique, de ce qui agit dans mon coeur. Mais ce n'est pas là ma position en Christ, et en cela est la différence. Nous avons ainsi la clef de ce passage. Nous y voyons quelqu'un qui a la connaissance chrétienne, qui juge de ce qu'est la chair, mais de ce qu'elle est dans ses effets sur moi, en présence de la loi et sous elle. C'est ce que je suis en moi-même, c'est-à-dire dans la chair. Je suis charnel; en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien. C'est pourquoi, dans cette partie du chapitre, les «je» et les «moi» reviennent sans cesse; nous trouvons ces deux mots répétés une trentaine de fois, mais il n'y est pas du tout fait mention de Christ ou de l'Esprit, jusqu'à la fin du chapitre. C'est l'expérience de ce qu'est la chair, vue dans la lumière des exigences d'une loi spirituelle, la délivrance étant encore inconnue, mais ce n'est pas la connaissance par la foi de ce que je suis en Christ. C'est l'expérience personnelle de ce que je suis dans la chair, mêlée avec la claire connaissance d'un chrétien qui jette un regard en arrière sur cette expérience. Ce n'est pas l'état d'un homme en Christ, affranchi par la loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus.

Ainsi le chapitre 7 nous montre un homme sous la loi. Nous n'y avons pas simplement l'effet du conflit entre la nouvelle et la vieille nature, mais l'effet d'être sous la loi, quand les deux natures sont là. Il n'y est pas dit que Christ est bon; ce chapitre nous place sur un terrain beaucoup moins élevé, il dit que la loi est sainte, juste et bonne.

Le chapitre 7 expose ce qu'est la loi, appliquée à l'expérience pratique d'un homme s'efforçant de vivre justement sous elle. Un homme naturel ne saurait de coeur prendre plaisir à la loi de Dieu, la nouvelle nature le fait; mais alors, selon cette nature, l'homme veut toujours ce qui est bien, mais ne le fait jamais, parce qu'il n'a pas de puissance. Or ne trouvez-vous pas que, dans la grande majorité des cas, ce qui vous manque est la puissance pour faire ce qui est bien? Eh bien, jamais la loi ne vous donnera cette puissance; car elle est aussi faible pour cela, qu'elle est puissante pour vous condamner quand vous faites mal. Le secret de tout ceci est que, tant que l'on est dans la chair, il n'y a aucune puissance, et qu'aussi longtemps que nous ne le voyons pas, il s'agit toujours du moi. Oui, jusqu'à ce que Christ soit connu comme Celui qui délivre de la loi, c'est toujours *moi, moi, moi*, et nous nous débattons et ne ferons que nous y enfoncer davantage, semblables à un homme dans un marais qui, en essayant de dégager une de ses jambes, ne réussit qu'à enfoncer l'autre plus avant dans le borbier. Il peut y avoir le désir d'en sortir, mais pour cela il faut un libérateur.

Sans cela, on a le désir d'être ceci ou cela, de faire telle ou telle chose, et l'on s'occupe de soi-même et non de Christ. Il est vrai que vous devez désirer la sainteté, mais où trouverez-vous la puissance pour être saint?

Supposez que vous soyez — ce qui n'aura jamais lieu — beaucoup plus saint que vous ne l'êtes, cela vous donnera-t-il la paix, aussi longtemps que vous n'aurez pas été amené à une position de justice devant Dieu en Christ? Si vous pensez que votre propre sainteté peut vous donner la paix, vous ne vous reposez pas même sur l'efficace du sang de Christ, et certainement vous ne vous connaissez pas vous-même. A quoi servent donc tous ces efforts? Précisément à vous montrer que vous ne pouvez pas avoir la paix par ce moyen, que vous

n'obtiendrez ni justice ni sainteté dans la chair et par la loi, et aussi à vous amener à connaître ce que vous êtes et ce qu'est la chair.

Il y a en nous une telle tendance à nous occuper de ces «je» et de ces «moi», et ainsi à mettre le «moi» à la place de Dieu, que Dieu dit: Eh bien, vous en aurez tellement de votre «moi», que vous serez tout heureux d'en avoir fini avec vous-mêmes. Dans ce but, Dieu permet souvent que nous passions à travers toutes ces expériences, que nous soyons sous la loi avec une nouvelle nature et une bonne volonté, ce qui nous conduit seulement à nous écrier: «Misérable homme que je suis!» C'est encore seulement l'homme, avec le désir du bien, mais sans puissance pour l'accomplir; car l'homme est aussi impuissant que méchant. Par ses efforts pour faire quelque chose, il est amené à s'écrier: «Qui me délivrera?» Il regarde maintenant à quelqu'un d'autre pour obtenir la délivrance; il abandonne tout espoir de la trouver par lui-même, mais cependant il ne peut ni n'ose s'en passer. Ce n'est pas que l'homme acquière un «*moi*» meilleur, mais il est délivré du moi. Cela peut être l'oeuvre d'un jour ou de plusieurs années, selon les circonstances. L'homme est réduit à sa propre valeur, abaissé à son vrai niveau, et alors Dieu peut intervenir en grâce. Alors aussi viennent les actions de grâces: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur».

L'unique moyen pour un homme d'avoir de la puissance, c'est d'apprendre qu'il n'en a aucune par lui-même, et alors il n'est pas délivré en remportant la victoire et en obtenant ainsi la paix, mais en trouvant qu'il est en Christ, qu'il est mort à la chair et hors d'elle, et qu'il est seulement en Christ par lequel il vit devant Dieu. Arrivé là, Dieu peut lui donner de la puissance. «Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable est mort pour des impies».

L'homme doit connaître Dieu comme son Sauveur, avant de le connaître comme sa force. Il faut d'abord le salut, ensuite viennent la paix et les progrès.

Ainsi la doctrine du chapitre 7 est que nous ne pouvons avoir Christ et la loi, ou les deux maris en même temps, mais que nous sommes morts à la loi et liés à Christ ressuscité. Les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres, pour porter du fruit pour la mort. Mais ce n'est pas la faute de la loi, qui cependant apporte la mort dans nos consciences. La loi, d'ailleurs, est spirituelle, tandis que moi, je suis charnel, vendu au péché, et la loi, par une expérience pratique, apprend à l'homme renouvelé ce que le péché est en réalité, et rend le péché excessivement pécheur. Le fruit de l'expérience faite en étant sous la loi, est premièrement de me montrer qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite aucun bien. Il ne s'agit pas de ce que j'ai fait, mais de ce que moi, c'est-à-dire ma chair, je suis. Ensuite cette expérience m'apprend à faire la distinction entre moi et le péché, car je hais le péché; la pression même qu'il exerce sur moi, me le fait connaître, quand je suis ainsi enseigné de Dieu. Mais en troisième lieu, j'apprends que, bien que je le haïsse, il est trop fort pour moi, il a encore puissance sur moi; il y a dans mes membres une loi qui me rend captif de la loi du péché. Mais quand j'ai appris ainsi à connaître ce manque de puissance, quand j'ai senti le mal et le fardeau qu'il fait peser sur moi, je suis conduit à en avoir fini avec le moi, et je cherche un libérateur: leçon profonde et importante! Mais ayant été crucifié avec Christ, je suis délivré;

voilà pourquoi l'apôtre ici rend grâces. Il avait déjà enseigné la doctrine; il est venu maintenant au point où l'effet en est réalisé. La loi a fait peser toute sa malédiction sur la personne de Christ, et sur nous aussi, par conséquent, comme nous étant compté, parce que nous sommes associés avec Christ dans la mort, et que maintenant nous sommes à lui qui est ressuscité.

Il arrive souvent que Dieu applique la loi à l'âme pour lui donner le sentiment de son impuissance, car il est plus aisé d'apprendre que nous sommes pécheurs, que d'apprendre que nous n'avons point de force. La conscience nous dira bientôt que, pour ce qui regarde nos actes, nous sommes pécheurs, mais il faut un enseignement divin pour connaître le péché dans notre nature. Nous avons souvent besoin de passer par des luttes répétées, avant de reconnaître qu'en nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite point de bien et que nous n'avons aucune force. Nous pouvons recevoir cela comme doctrine, mais nous avons ainsi à en faire l'expérience dans le secret de nos âmes. C'est une leçon humiliante, mais très profitable. La différence entre connaître simplement et avoir fait l'expérience de cette vérité, sera toujours évidente à tout oeil expérimenté et aussi à soi-même, quant à la confiance que l'on aura dans le «moi», sans parler de la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant.

Que le Seigneur vous donne de bien peser ce principe important qu'il n'y a point de pardon des péchés, si ce n'est par la grâce, à cause de la mort de Christ. Car la mauvaise nature, le péché, — Christ étant mort pour nous, — le péché a été condamné dans sa mort, et nous sommes affranchis, parce que nous sommes morts avec Lui. Rappelez-vous aussi que c'est la découverte de ce que nous sommes en réalité, qui règle la question de la loi. Alors nous serons heureux d'être quittes de ce qui doit nécessairement apporter une malédiction sur nous, et qui ne peut rien d'autre; heureux d'être amenés en communion avec Christ le Seigneur.

## Chapitre 8

Ce chapitre bien connu et si remarquable, nous présente les résultats de ce que nous avons vu dans les précédents. Le chapitre 5, dans les onze premiers versets, nous a montré la paix, la grâce dont nous jouissons actuellement et l'espérance, choses que Christ, mourant pour nos péchés, nous a acquises. Nous avons là ce que Dieu est pour nous dans cette mort et à cause d'elle. Le chapitre 8 nous fait connaître quels sont notre état et notre position devant Dieu, et trace une sorte de tableau de ce qu'est un chrétien dans le monde selon cet état et cette position.

Il y a dans ce chapitre trois parties distinctes:

1. Notre état en Christ, le fruit de la grâce de Dieu, manifesté dans sa puissance intérieure et sa fécondité: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort:» en même temps nous avons, dans cette première partie, le péché condamné en la chair, mais dans la mort de Christ, sacrifice pour le péché. Cette partie s'étend jusqu'au verset 11.

2. Du verset 12 au verset 30, nous avons la personne et la présence du Saint Esprit en nous.
3. Puis vient la transition de l'oeuvre intérieure de Dieu, dans nos âmes, à la sécurité extérieure. C'est ce que Dieu est pour nous, ce pourquoi nous comptons sur lui, et combien il est doux d'entendre ces paroles: «Ni aucune autre créature». Certes une créature quelconque doit être inférieure à Dieu, c'est pourquoi il est dit: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous». Ainsi, du verset 30 à la fin du chapitre, nous avons ce que Dieu est pour nous, la sécurité extérieure ne dépendant point, pour ainsi dire, de l'oeuvre en nous dont il est fait mention au commencement du chapitre, bien que l'amour divin conserve pour la gloire ceux dans lesquels cette oeuvre s'effectue. Et cela est si parfaitement le cas, que, lorsque l'apôtre a dit: «Ceux qu'il a justifiés», il n'ajoute pas: «il les a aussi sanctifiés» (quoique cela soit vrai), mais: «il les a aussi glorifiés». Je rappelle encore ces trois parties du chapitre: 1° L'effet intérieur de la puissance vivante de l'Esprit de Dieu dans nos âmes, versets 1 à 11; 2° la présence personnelle du Saint Esprit en nous, jusqu'au verset 30; 3° du verset 30 à la fin du chapitre, toute la puissance en salut de ce que Dieu est pour nous, s'exerçant selon son conseil, indépendamment de son oeuvre dans l'âme, mais maintenant cette oeuvre jusqu'à la fin.

On aura pu remarquer que je n'ai rien dit du dernier verset du chapitre 7: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair, la loi du péché». Or une personne pieuse pourrait croire qu'étant arrivée à la délivrance qui est dans le Christ Jésus, ce conflit doit nécessairement avoir entièrement cessé. Mais il n'en est pas ainsi; car c'est seulement après que l'âme a connu la délivrance par Jésus Christ, que ce grand principe est clairement démontré: «de l'entendement, je sers la loi de Dieu», et c'est pour la même raison que l'apôtre pouvait nous dire ce qu'était cet état de l'âme. Je ne puis faire cela avant d'avoir connu la délivrance. Jusqu'à ce que je sois hors du borbier, je ne puis décrire avec calme comment on y enfonce, mais je crie au secours, je cherche la délivrance. Le dernier verset établit le principe général qui demeure, c'est que la chair reste en nous après que nous avons connu la délivrance, et de là vient le conflit qui a pour objet d'empêcher la chair d'agir. Voilà pourquoi le verset 25 du chapitre 7, nous montre qu'il y a conflit après comme avant la délivrance; c'est qu'il existe des principes de natures contradictoires qui se combattent. Mais après la délivrance, nous ne sommes plus sous la loi, nous appartenons à un *autre*, et de plus, la puissance de l'Esprit est en nous.

Ainsi, dans le chapitre 7 aux Romains, nous trouvons décrite l'opposition entre la nouvelle nature et la chair, sous la loi, tandis que dans le chapitre 5 aux Galates, c'est la chair et l'Esprit que nous voyons opposés l'un à l'autre: «La chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair».

C'est que, dans les Galates, il s'agit de personnes qui avaient l'Esprit, et qui, par conséquent, avaient reçu une puissance réelle après la délivrance, ce qui n'est pas le cas en Romains 7, où ceux dont il est question n'avaient pas reçu l'Esprit.

Dans ce chapitre, il n'est donc pas question de la chair convoitant contre l'Esprit, mais de l'homme sous la loi, tandis que dans l'épître aux Galates il est dit: «Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi». C'est pourquoi, nous ne trouvons pas ici (en Romains 7): «La chair convoite contre l'Esprit», mais ce cri: «Misérable homme que je suis! qui me délivrera?» «car ce n'est pas ce que je veux, que je fais; mais ce que je hais, je le pratique». Or vous qui croyez, vous n'êtes pas dans la chair, mais «dans l'Esprit». «Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu». Voilà pourquoi les Galates, ayant reçu l'Esprit, sont exhortés à marcher par l'Esprit.

Mais s'ils ont le Saint Esprit, pourquoi les exhorter à marcher par l'Esprit? C'est parce que la chair est encore là, convoitant contre l'Esprit.

Si un homme est conduit par la loi, il est encore dans la chair, quant à sa position et à sa conscience, quoique, si réellement il appartient à Christ, il ne puisse y être tenu entièrement. Mais vous n'êtes pas conduits par la loi. «Car vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». Et si vous êtes conduits par l'Esprit, vous ne pouvez pas être sous la loi, car lorsqu'on est réellement sous la loi, on doit être conduit par la chair. En effet, le péché perd sa domination et sa puissance pour nous accuser seulement par le fait que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce, parce que la loi ne peut en aucune façon nous placer dans une grâce dont nous ayons la conscience, ni nous donner l'Esprit; par conséquent, si vous êtes sous la loi, vous ne pouvez pas être conduits par l'Esprit.

Maintenant donc nous sommes préparés à voir la délivrance, à en saisir toute l'étendue, et à comprendre qu'elle vient de Dieu.

Dans les trois premiers versets du chapitre 8, nous avons les résultats de ce qui a été traité à la fin du chapitre 5, et dans les chapitres 6 et 7.

Le premier verset montre ce qui résulte du chapitre 5. Nous sommes dans le second Adam; la nature du premier Adam est remplacée par le fait que nous sommes morts en Christ par la puissance de l'Esprit de vie qui est en lui.

Dans le second verset, comme dans le chapitre 6, nous sommes morts au péché et vivants à Dieu par Christ.

Le troisième verset montre, comme le chapitre 7, que nous sommes morts à la loi; puis, dans tout ce chapitre 8, nous voyons qu'il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Cependant nous n'y trouvons pas simplement la répétition de ce qui a déjà été vu; l'apôtre fait ressortir, selon la pleine lumière de la foi et de l'enseignement divin, la condition actuelle du croyant, à laquelle l'avait conduit le raisonnement qui précède. La voie avait été ainsi préparée en présentant comme contraste l'ancien état en Adam, et en répondant aux objections. Maintenant, dans ce chapitre, nous avons la condition actuelle de celui qui est délivré.

La conclusion se tire d'elle-même dans le premier verset: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Ils ne sont plus dans la chair

devant Dieu; ils sont en Christ qui est mort et ressuscité, et qui, ayant souffert pour nos péchés, a laissé derrière lui la mort, le jugement, et tout ce qui se rapporte au péché, comme y étant entré pour d'autres; il ne peut donc y avoir de condamnation pour moi en lui.

Le «donc», n'indique pas une conséquence tirée comme d'un argument, mais un grand résultat moral découlant de l'état de choses développé dans ce qui précède.

Le verset 2 commence à montrer le plein résultat. Le mot «car» est constamment employé par l'apôtre, non pour annoncer la preuve formelle de ce qu'il avance, mais le résultat de ce qu'il a dans sa pensée. La puissance de vie en Christ, agissant en elle-même et pour elle-même, m'a affranchi entièrement de la loi du vieil homme; je puis encore follement lui prêter l'oreille, mais, en réalité, je ne suis plus du tout sous sa puissance. De même que la respiration de vie que Dieu souffla dans les narines d'Adam, le rendit capable de se servir de son corps qui avait été formé, à l'avance, ainsi la puissance de vie en Christ me rend capable de servir maintenant dans la liberté et la puissance de cette vie. Mais une autre vérité vient confirmer ceci: c'est la rédemption et la résurrection. S'il y avait seulement une nouvelle nature, — nouvelle dans ses désirs, — elle donnerait le sentiment de la responsabilité, la conscience du péché, et, tout en le haïssant, la connaissance que Dieu doit être contre lui, et ainsi il y aurait de la crainte à l'égard de Dieu. C'est là ce qui se trouve en Romains 7; en principe, c'est la loi. Mais ce que la loi ne pouvait pas faire, Dieu l'a fait en envoyant son Fils. Le Seigneur Jésus, sans péché, est venu en ressemblance de chair de péché et pour le péché, c'est-à-dire comme un sacrifice pour le péché. Ainsi Dieu a condamné le péché dans la chair. Tout a été réglé à cet égard; ce que ma conscience reconnaissait, ce qui me tenait dans l'esclavage, ne peut plus m'accuser. La condamnation du péché a été passée, elle a été exécutée, et, dans cette même oeuvre de Christ, je suis mort au péché. Je vis à Dieu par Celui qui est ressuscité et auquel je suis uni. Ainsi le troisième verset me montre cette oeuvre de Dieu, qui me donne la liberté de vivre dans la vie dont parle le second verset. Les exigences effectives de la loi sont ainsi accomplies, parce que je ne suis plus sous elle et que je vis d'une vie qui ne fait pas ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Sous le premier Adam, par lequel le péché et la mort sont entrés dans le monde, tout nous accablait; dans le second Adam, le Seigneur du ciel, tout nous élève en nous retirant de dessous la puissance du péché, aussi bien qu'en nous délivrant de la condamnation qui lui est due. C'est la parfaite liberté. Dieu est intervenu en puissance de délivrance. Comment cela? direz-vous peut-être. Le Fils de Dieu est descendu dans la mort pour nos péchés, et il est ressuscité dans la puissance de la vie du Fils de Dieu en les laissant derrière lui, et, par notre association avec lui, nous sommes retirés de dessous nos péchés, affranchis de la loi du péché dans le vieil homme, introduits avec Christ dans la vie de résurrection. Si donc je suis mort et ressuscité en Christ, il ne peut plus y avoir de condamnation, car je suis mort sous le jugement de Dieu contre le péché, et je suis vivant après que le jugement a été exécuté à cause du péché, sur Celui qui est mort pour le péché. En lui, je suis vivant seulement à Dieu; non dans la chair où se trouve le péché, bien que le sentiment des péchés soit ôté; il ne peut donc maintenant y avoir de condamnation, car c'est Dieu lui-même qui justifie.



Quand l'homme était pécheur, Dieu est intervenu en puissance par la venue de Christ, qui nous sort de notre ancienne condition et nous place dans une condition toute nouvelle. Ce n'est donc plus une question d'espérance, là du moins où la foi est simple. Je n'espère pas quelque chose relativement à la croix, parce que ce qui y a été fait est une chose passée, exécutée, accomplie! Nous ne nous confions pas actuellement dans une promesse de salut, mais dans un fait, celui d'une promesse accomplie. Il est vrai cependant que nous nous confions en une promesse pour les besoins et la délivrance de chaque jour; mais c'est une toute autre chose.

Par une seule justice, est venu le don de grâce de plusieurs offenses, en justification de vie (5: 16). Et le chemin par lequel il conduit ceux qui en jouissent va au delà de la mort; par conséquent ils sont délivrés de la culpabilité du péché. A travers la mort, ils sont vivants en la présence de Dieu, et ainsi ils ne sont pas dans la chair où était la puissance du péché, mais ils sont en Christ, où il n'y a point de condamnation. L'apôtre en donne la raison suivante: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». Et voici maintenant le secret de la marche: «Qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit». Il en vient maintenant à la puissance de l'Esprit, après avoir parlé d'abord de la puissance de vie. Ce qui ne se trouvait pas dans le chapitre 7, nous l'avons ici pleinement, savoir Christ et l'Esprit. Après avoir posé le fondement en vertu de l'oeuvre de Christ, et nous avoir donné la vie, Dieu agit en nous. C'est en effet ce que nous trouvons dans ce verset, savoir la puissance vivante de l'Esprit de vie en Christ, nous plaçant, comme associés avec lui, en dehors de la puissance de la condamnation, de la mort et de la loi, parce que ma vie en tant que je suis chrétien, existe par Christ, de sorte que la justice de la loi peut être accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit. C'est là ce qui introduit la doctrine de la présence du Saint Esprit dont ce chapitre parle ensuite.

«Ce qui était impossible à la loi», c'est-à-dire de pratiquer la justice en gardant la loi tout en étant dans la chair, etc., cela est possible à celui qui marche dans l'Esprit: il accomplit la loi, et c'est là le résultat pratique de notre position, mais la loi ne pouvait jamais donner cette puissance.

Je désire appeler encore votre attention sur le premier verset, dans lequel il y a une grande force. Il ne dit pas: «Vous n'êtes pas condamnés», mais: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation»; or cela va beaucoup plus loin, car s'il y a la moindre question de péché sur la conscience, plus nous sommes près de Dieu, plus nous serons dans la détresse et dans l'angoisse; c'est pourquoi l'âme a besoin de cette pleine assurance.

Quelqu'un pourrait-il dire qu'il y ait quelque condamnation pour Christ? et cela même maintenant quant à sa relation avec nous? Assurément non! car il est le Saint, l'homme reçu et accepté en la présence de Dieu, après avoir parfaitement glorifié Dieu dans son oeuvre pour nous. Comment donc pourrait-il y avoir aucune condamnation pour celui qui est en lui et pour qui l'oeuvre a été accomplie? Voilà pourquoi il est dit: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». C'est plus que si l'on disait: «Ceux pour les péchés desquels Christ est mort», ou «ceux que Christ Jésus porte sur lui», comme Aaron

portait sur son coeur le pectoral avec les noms des enfants d'Israël, de sorte que, quand la lumière de la face de Jéhovah tombait avec une faveur parfaite sur Aaron, la même lumière brillait sur les noms gravés sur le pectoral. Ce que nous avons dans le huitième chapitre des Romains va beaucoup plus loin; le croyant est en la présence de Dieu tel que Christ lui-même; tous ses anciens péchés sont loin; lui-même, quant au vieil homme, est mort en Christ, et il se trouve devant Dieu dans une acceptation parfaite.

Verset 2. «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». Le vieil homme ne pouvait jamais être débarrassé de sa propre loi (ici la loi désigne la puissance, ou la nature agissant d'une manière uniforme), mais voici un autre homme, le nouvel homme qui a aussi sa loi. Et quelle est-elle? La vie en Christ; loi aussi uniforme dans son mode d'action, qu'aucune loi naturelle. Et cette loi de l'Esprit de vie est la pitié, dans une association avec lui en dehors de la sphère du péché et de la mort. Vis-à-vis du vieil homme, la loi n'avait point de puissance contre cette loi du péché et de la mort. C'étaient deux modes d'action opposés. Mais maintenant il y a le nouvel homme avec une nouvelle loi, la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus. Mais il n'est pas question de marcher selon l'Esprit jusqu'à cette parole: «aucune condamnation», parce qu'il n'y a point de puissance pour marcher avant que cette question ne soit réglée. Nous avons vu, au chapitre 7, les désirs de la nouvelle vie, s'exerçant à l'égard de la loi par cela même, il n'y avait pas de puissance; mais ici, c'est la vie même en Christ agissant selon sa propre loi.

Verset 3. «Car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair». La loi n'était pas en faute. Elle manquait à cause de la faiblesse de la chair: on ne peut rien faire de parfait avec de mauvais matériaux. Un ouvrier peut être fort habile, mais si vous ne mettez entre ses mains que de mauvais matériaux, toute son habileté ne servira de rien. S'agit-il, par exemple, de sculpter du bois, il peut déployer le goût le plus exquis et l'adresse la plus consommée, produire ainsi une oeuvre que tous devront admirer et déclarer parfaite; mais s'il essayait de faire le même ouvrage avec de l'argile ou du bois pourri, tout se briserait en pièces sous sa main, tout son talent n'aboutirait à rien. De même la loi essayant d'agir sur la chair ne peut que la mettre en pièces. La loi n'a jamais eu pour effet de produire la justice. Elle promet la vie à ceux qui l'observent, mais elle ne donne jamais la vie. Or ce que l'homme ne pouvait faire, Dieu le peut. «Car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair», en mourant, lui juste, pour les injustes. Dieu, par la mort de Christ, a condamné, ou si l'on veut, a exécuté le péché dans la chair pour nous. Il n'est pas mort seulement pour mes péchés, bien que cela soit vrai, mais pour mon péché. La racine du péché qui est dans ma nature, ce qui tourmente et met journellement en détresse le coeur du croyant sincère, est ôtée pour la foi par la mort; nous sommes morts au péché aussi bien qu'aux péchés qui ont été commis. Le coeur dit, et avec raison, qu'il faut que Dieu condamne le péché, et il tremble. Comment répondre à cela? Dieu l'a fait en envoyant son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, c'est-à-dire en sacrifice pour le péché. Ainsi il a condamné le péché dans la chair, et l'a ôté par le sacrifice de Christ. Par là tout est réglé,

et ce qui était un poids sur mon esprit et une épine dans ma conscience, est enlevé par le moyen même où la condamnation s'est montrée dans toute sa force, c'est-à-dire la crucifixion de Christ. Dieu a réglé la question, il a condamné en vous le péché que vous condamnez. Mais où a-t-il accompli cela? Tout à fait en dehors de vous, car si Dieu se met à délivrer, il le fait d'une manière parfaite. Si Christ est mort, non seulement pour les péchés que vous avez commis, mais pour votre péché dans la chair, c'est une chose réelle par la rédemption. Il ne nous laisse pas sous nos péchés, mais il les ôte et les pardonne; non seulement cela, il enlève la condamnation du péché qui se trouve dans notre nature, le jugement de Dieu ayant été exécuté sur la chair sans péché de la personne de son propre Fils. Ainsi le péché dans ma chair est jugé aussi bien que les péchés que j'ai commis. C'est là ce dont le coeur a besoin d'être délivré et avec quoi il est en lutte chaque jour. L'arbre et le fruit, la racine et la sève, tout est jugé; ce qui tourmente le coeur est réglé, et c'est Dieu qui le fait en envoyant son propre Fils. Résoudre cette question était la plus grande grâce, et Dieu a pourvu à ce qui vous tourmente le plus en envoyant son propre Fils.

Nous avons donc, dans ce troisième verset, ce qui répond au chapitre 7. «Ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils, etc.». «C'est bien», dites-vous, «mais le péché agit encore en moi, que dois-je faire?» Quoi! ce qui vous jette dans la détresse, est la chose même pour laquelle Dieu a donné son Fils! «Et pour le péché» et ainsi «a condamné le péché dans la chair». Voilà ce qui donne au chrétien une liberté réelle, non la liberté *de* pécher, mais la liberté *de ne pas* pécher.

Verset 4. «Afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit». L'apôtre ne s'occupe pas ici du vieil homme, mais de la marche, et remarquez qu'il y a deux principes de marche: selon la chair et selon l'Esprit. La chair n'est pas changée; si elle l'était, pourquoi serions-nous exhortés à ne pas marcher selon elle? Mais non, la chair reste toujours ce qu'elle était, mais le croyant a maintenant puissance sur elle; il ne marche pas selon elle, quoiqu'elle soit là. La chair est en lui, mais lui n'est pas dans la chair. Il n'y a aucune excuse pour le chrétien à marcher selon la chair, parce que l'Esprit de Christ est en lui. Remarquez aussi que, bien que nous tous, croyants, nous ayons la chair en nous, cela ne rend pas nécessairement la conscience mauvaise; seulement je dois être en lutte avec la chair et alors il n'y a point d'empêchement à la communion. Mais si je cède à la chair, j'ai une mauvaise conscience et je perds la communion. Je dois alors confesser mon péché avant que la communion puisse être rétablie. Par exemple, je suppose que j'aie de l'orgueil dans ma nature; la communion ne sera pas empêchée, si je vais à mon Père pour lui exposer la chose, si je lui demande de m'aider à tenir cet orgueil abaissé et à marcher dans l'humilité et la grâce, si je le prie de m'en délivrer. En ce cas, bien loin de perdre la communion, j'ai au contraire communion avec Dieu dans ce que je fais. Mais si je suis négligent, au lieu de trouver de la force en Dieu, pour surmonter l'orgueil, il pourra arriver qu'un jour je sorte sans être en garde et que mon orgueil soit blessé; quelqu'un, par exemple, ne me témoignera pas tout le respect que j'estime m'être dû, l'orgueil qui est dans ma nature se manifestera de quelque manière fâcheuse, ma conscience sera souillée, ma communion avec Dieu

interrompue, et le Seigneur lui-même déshonoré. Le fait même que le péché demeure en moi est une occasion de communion ou un empêchement à la communion, selon que je me tiens pour mort au péché, cherchant la face de Dieu, ou que je cède au péché.

Verset 5. «Ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair; mais ceux qui sont selon l'Esprit, aux choses de l'Esprit». La condition de l'homme est considérée ici comme spirituelle; c'est «selon l'Esprit». Chaque nature a son objet qui est sa «pensée». Dans ce passage nous sont présentés deux principes, chacun ayant son objet propre. La brute même a ses désirs; la chair a ses objets mieux définis, l'homme spirituel obéit aux désirs et aux pensées de l'Esprit au lieu d'obéir à ceux de la chair.

Verset 6. «La pensée de la chair est la mort; mais la pensée de l'Esprit, vie et paix». Le mot «pensée» exprime, non un état, mais ce à quoi tend l'Esprit ou la chair, chacun selon sa nature. Si la chair poursuit sa course, la mort, sceau de la condamnation, doit être sur elle; «comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement». Mais la pensée de l'Esprit est vie et paix. Ainsi nous entrons dans ce qui est réel, pratique et intérieur.

Il y a deux sortes de paix: la paix dans la conscience et la paix dans le coeur. «La pensée de l'Esprit est vie et paix». C'est là quelque chose de bien plus élevé que d'avoir simplement la paix dans la conscience. C'est la paix dans le coeur et dans les affections. Les affections sont en repos, et l'on poursuit d'un pas ferme et avec constance les choses pour lesquelles notre conscience ne nous accuse pas, car, prenant notre plaisir dans le Seigneur, nous avons la paix. Si votre esprit est agité et mécontent, vous n'êtes pas en paix, vous pensez à vous-même. Le «moi» est en activité et il lui faut quelque chose. L'Esprit détourne nos regards du moi et les dirige vers le Seigneur. Les choses de la chair sont trop peu de chose pour remplir le coeur, et de même le coeur a besoin d'être élargi pour saisir les choses de l'Esprit. C'est en cela précisément que nous voyons la différence entre l'Ecclésiaste et le Cantique de Salomon. Dans l'Ecclésiaste, Salomon dit: «Il n'y a rien de bon sous le soleil». «Tout est vanité et rongement d'esprit». Pourquoi? Chez lui, le moi cherchait sa propre satisfaction. Il ne trouvait, donc ni repos, ni paix, et il n'était pas possible qu'il en fût autrement. Nul objet humain ne peut satisfaire une âme immortelle, et un homme qui se meurt ne saurait trouver de repos dans les choses auxquelles il va mourir. Cependant, quand Salomon pense à lui-même, c'est toujours *moi* j'ai fait ceci ou cela, *moi* j'ai trouvé que c'était une vanité. Mais dans le Cantique, nous voyons tout son bonheur, parce qu'il parle de Christ comme étant tout pour lui. Ainsi que nous l'avons dit, dans l'Ecclésiaste le coeur est trop grand pour l'objet; dans le Cantique, l'objet est trop grand pour le coeur. Nous avons besoin d'une capacité plus grande pour jouir de Dieu lui-même, d'une capacité que lui seul peut donner et que lui seul peut remplir. Là où cela se trouve, sont aussi «vie et paix». Quelle paix, quelle joie et quelle communion possède dans son coeur un chrétien qui marche de cette manière! Mais quand le moi s'introduit, la paix du coeur ne saurait subsister, alors même que nous aurions l'assurance du salut, parce qu'il y a toujours la possibilité que le coeur soit blessé, et si même il ne l'est pas, le moi n'est jamais satisfait. Si nous nous connaissons nous-mêmes, nous verrons bientôt que le moi est toujours la pensée centrale de tout coeur irrité.

Verset 7. «Parce que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, etc.». Nous avons ici quelque chose de plus profond que la transgression de la loi en elle-même; une volonté insoumise est toujours un esprit de haine contre Celui à qui nous sentons que nous devons être soumis, et ceci conduit à l'entier jugement du moi. En effet, tout en ayant la paix de la conscience et la paix du cœur, un homme trouve que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car il reconnaît que, selon la chair, il a une volonté qui ne se soumet pas à Dieu, et ce ne serait pas une volonté si elle le faisait. La chair n'a pas seulement des désirs; elle a une volonté qui ne se soumet pas à la loi de Dieu, et qui aussi ne le peut. La loi proclame non seulement, ce qui est juste, mais aussi l'autorité du Législateur, et c'est ce qui manifeste l'état de rébellion de la chair, car dès que la loi est donnée, la chair dit aussitôt «je veux» et «je ne veux pas». Si vous êtes coupable pour avoir violé un commandement, vous êtes coupable à l'égard de tous, car l'insoumission se montre tout autant dans la violation d'un seul que dans la violation de tous. Supposez que je prescrive à mon enfant de m'obéir en trois choses. Il obéit à deux parce que cela lui plaît, mais quant à la troisième il n'obéit pas, parce qu'il n'aime pas la faire. Il a donc suivi sa propre volonté au lieu de se soumettre; le péché était dans la volonté, et il s'est montré aussi coupable en me désobéissant sur un point que s'il avait désobéi en tous. Ainsi donc, «ceux qui sont dans la chair, ne peuvent plaire à Dieu», à cause de la volonté qui agit en eux.

Verset 9. «Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit». Voilà la liberté: vous n'avez pas votre place dans la chair, mais dans l'Esprit. C'est la nouvelle nature tirant son origine du Saint Esprit, et le Saint Esprit agissant en elle. L'homme (le croyant) n'est pas dans la chair (il n'est pas dit que la chair n'est pas en lui); ce n'est ni sa place, ni sa position, ni sa nature devant Dieu; il est dans l'Esprit, c'est-à-dire que tout ce en quoi l'Esprit prend plaisir et ce qu'il saisit, c'est là ce qui caractérise l'homme devant Dieu, selon la nature et la place qu'il a en Christ, bien qu'il puisse y avoir beaucoup de manquements dans la pratique.

«Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». Dieu n'agit pas seulement pour nous, mais aussi en nous. Nous sommes nés de l'Esprit, ainsi nous avons une nouvelle nature, mais avec cela nous avons besoin de puissance et de liberté, et par conséquent, en vertu de la rédemption et du fait que nous sommes purifiés par le sang, le Saint Esprit, qui est Dieu, habite en nous pour opérer dans la nouvelle nature, et c'est là ce qui donne la puissance de vie. Car la nouvelle nature seule produit bien de bons désirs, mais je ne puis les accomplir, comme nous le voyons dans le chapitre 7; mais ici nous avons: «Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous»; ce n'est pas seulement que nous avons de nouvelles pensées et de nouveaux désirs, mais Celui qui est réellement Dieu, habite en nous pour nous donner la puissance de les accomplir.

C'est une chose précieuse de voir comment Dieu est introduit comme la délivrance réelle, pratique de l'homme qui était auparavant dans la chair. En effet, il n'est pas dit: «Si vous êtes nés de l'Esprit», mais «si l'Esprit de Dieu habite en vous», vérité fondée sur la rédemption et la délivrance qu'elle nous apporte, de sorte qu'étant purifiés par le sang de Christ, le Saint Esprit peut habiter en nous. La puissance de Dieu lui-même agit en nous. Et si l'Esprit de Dieu

opère puissamment dans un homme, quand l'a-t-il d'abord fait et s'est-il manifesté dans le sentier d'un homme intègre et parfait devant Dieu? C'est en Christ; c'est pourquoi il est appelé maintenant l'Esprit de Christ, parce qu'il a montré son fruit dans la marche de Christ: c'est le caractère pratique, formel, de douceur, d'humilité, de bienveillance, d'obéissance, de disposition céleste, que l'Esprit a pris en Christ. C'était là ce qui caractérisait naturellement et d'une manière formelle l'Esprit en Christ, mais en nous c'est le caractère qui est formé par ce qui était si parfaitement en lui.

Verset 10. «Mais si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché», c'est-à-dire que, Christ étant puissance et vie en nous, nous tenons le corps pour mort, car s'il est vivant, il est et ne peut être que péché; «mais l'Esprit est vie à cause de la justice», c'est là son fruit naturel et pratique; c'est ce que je suis, et je ne reconnais pas autre chose comme étant la vie. Ainsi le vieil homme en nous (\*) est comme mort, privé de volonté, car je la juge, mais l'Esprit est vie, manifestant déjà en nous les fruits de justice à la louange de la gloire de Dieu.

(\*) Le corps avec une volonté est nommé la chair.

Mais, de plus, le corps lui-même sera ressuscité: «Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous». Combien entièrement les saints sont séparés de ce monde! Même leur résurrection est différente. Le monde, c'est-à-dire les méchants, ne seront pas ressuscités par l'Esprit de Christ, mais les justes le seront, parce qu'il demeure en eux. «Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts habite en vous» (voilà le lien), vous serez ressuscités à cause du même Esprit qui habite en vous. «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui».

Le Saint Esprit nous est donc présenté sous trois aspects différents: en contraste avec la chair, il est l'Esprit de Dieu; comme caractérisant notre marche dans le monde, il est l'Esprit de Christ; et enfin il est le gage de notre résurrection, comme étant l'Esprit de celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts. Tel est le triple caractère de l'Esprit de Dieu comme donné au chrétien.

La fin de ce verset 11 est la réponse au 24<sup>e</sup> du chapitre 7: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» Ici (au verset 11), nous avons la pleine délivrance, non seulement pour l'âme dans le présent, mais aussi pour le corps. «Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous. Nous porterons l'image de Christ; nos corps mortels eux-mêmes seront transformés pour être semblables à son corps glorieux. La liberté de la gloire est mise en contraste avec la liberté de la grâce. Maintenant nous sommes dans la liberté de la grâce; alors nous serons dans celle de la gloire, et la création sera participante de cette dernière.

Jusqu'au verset 11, il est parlé de l'Esprit de Dieu comme étant la vie; plus loin il est envisagé comme distinct de la vie de Christ dans le croyant, comme une personne présente, habitant en nous et rendant témoignage avec notre esprit. Voyez de quelle manière frappante ces deux points de vue sont mis en évidence dans le verset 27. Les pensées et les sentiments que Dieu sonde, y sont attribués à mon coeur, parce que c'est dans mon coeur que l'Esprit

agit; mais, en remontant à la source, dans mon coeur se trouve la pensée de l'Esprit selon la doctrine des versets 5-7, c'est-à-dire ce qui est opéré par le Saint Esprit; et, finalement, c'est le Saint Esprit lui-même qui intercède dans les saints. C'est *moi*, parce que cela est produit dans ma nouvelle nature, mais quant à la puissance qui le produit, ce n'est pas moi. Le Saint Esprit le fait *en* moi et *par* moi. C'est *moi* quant à l'acte, mais c'est *Lui* quant à la source. La nouvelle nature nous est donnée, et le Saint Esprit est la source, mais ce qui en découle ne saurait en être séparé. Telle est la doctrine jusqu'au verset 11. Mais de plus, le Saint Esprit habite en nous: un soupir s'élève, et il est possible que je ne sache pas ce que je dois demander, mais, par le Saint Esprit, mon soupir est selon la pensée de l'Esprit, à cause de l'Esprit de Dieu qui est en moi; et ceci introduit la dernière vérité à laquelle j'ai fait allusion, savoir son intercession. C'est l'Esprit lui-même en moi; il intercède selon Dieu, et Dieu «qui sonde les coeurs sait quelle est la pensée de l'Esprit». Cela est attribué à mon coeur, mais aussi à Celui qui a produit cette pensée. C'est moi, mais, en même temps, c'est l'Esprit de Dieu.

J'ai anticipé en faisant allusion à ce verset, parce qu'il rend claire la doctrine de l'habitation de l'Esprit de Dieu en nous. C'est une chose bien douce que de savoir que Celui qui sonde les coeurs trouve en nous la pensée et l'intercession de l'Esprit, au lieu du péché et de la chair.

Voyons maintenant la doctrine elle-même. «L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit». L'Esprit est vie, comme nous l'avons vu; mais il nous faut comprendre que nous sommes scellés après avoir cru. On dira: «Je ne puis pourtant pas croire sans l'Esprit». C'est très vrai; c'est son oeuvre. Nous sommes nés de Dieu par sa puissance vivifiante, par le moyen de la Parole, et, à cause de cela aussi, c'est par la foi; mais alors, parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs. L'habitation du Saint Esprit en nous et sa puissance vivifiante sont deux choses totalement différentes. Les saints de l'Ancien Testament ont été les objets de cette puissance vivifiante, mais l'habitation du Saint Esprit dans le croyant ne pouvait avoir lieu avant que Jésus eût été glorifié.

Les Actes présentent des exemples, dans lesquels l'intervalle qui s'écoule entre ces deux faits, nous fait bien sentir leur différence.

Il y a donc une nouvelle nature, mais il n'y a en elle ni force ni puissance. Nous ne pouvons agir sans l'Esprit. Les vrais caractères de la nouvelle nature sont la dépendance et l'obéissance, et le Saint Esprit est la puissance qui répond à cette dépendance; il suit de là que nous sommes conduits par l'Esprit. L'Esprit ne conduit pas la chair; mais il m'apprend à me tenir pour mort et à mortifier mes membres qui sont sur la terre. Cependant il conduit l'homme tout entier, car je ne dis pas que la chair soit . si je me tiens pour mort, mais c'est: «si l'Esprit de Dieu habite en vous».

Nous sommes donc les temples du Saint Esprit qui est en nous, et que nous avons de Dieu. Un temple est le lieu où Dieu habite et mon corps est ce temple. Voilà assurément un motif bien solennel pour ne pas pécher, car comment irais-je souiller le temple de Dieu? En Jean 14: 16, le Seigneur dit: «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour

être avec vous éternellement». De même, en Jean 16: 7, il dit encore: «Il vous est avantageux que moi je m'en aille; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai». Le premier Consolateur, Christ, n'habitait pas, c'est-à-dire ne demeurait pas avec eux; il devait s'en aller, et, de plus, il n'était pas en eux; mais l'autre Consolateur devait, comme le dit Jésus, habiter ou demeurer avec eux, et être en eux. Christ était avec eux et s'en allait, mais le Saint Esprit; l'autre Consolateur, devait être en eux et demeurer avec eux éternellement. Il n'y a en nous aucune force pour donner puissance à la vérité que nous recevons, ou pour jouir des choses que nous avons crues. Mais le Saint Esprit non seulement nous présente les choses de Christ, mais, en même temps, il nous rend capables d'en jouir, et de marcher dans la puissance de ces choses.

Dans la première épître aux Corinthiens, 2: 12-14, nous trouvons trois choses concernant le Saint Esprit. 1° L'instruction divine que reçoivent, par la révélation de l'Esprit, ceux qui sont les vaisseaux de la vérité: «Mais nous, nous avons reçu» (verset 12). 2° La communication à d'autres par l'Esprit: «Desquelles aussi nous parlons» (verset 13). 3° La capacité spirituelle pour discerner; elle donne aussi à la vérité une puissance vivante dans les âmes de ceux qui sont enseignés: «L'homme animal etc» (verset 14). Il y a une vérité solennelle qui se rattache à ceci, savoir, que le Consolateur est réellement venu, car il ne pouvait pas venir avant que Jésus fût glorifié; et si le Saint Esprit habite en nous, nous sommes appelés à marcher non selon la chair, mais selon l'Esprit. Etant nés de Dieu et ayant part à l'aspersion du sang de Christ, nous recevons le Saint Esprit habitant en nous. Ce sang est le fondement de sa présence en nous, car nous sommes purifiés, et il peut habiter en nous comme le sceau et le témoin de la valeur de l'oeuvre de Christ.

Ezéchiel et Esaïe renferment beaucoup de prophéties touchant l'Esprit: «Je répandrai mon Esprit sur toute chair, etc». Les Juifs avaient donc de nombreuses promesses relatives à l'effusion de l'Esprit, et l'Esprit vivifiait chaque saint de l'Ancien Testament. Mais maintenant il y a une autre chose: le Saint Esprit nous est réellement donné, et il ne pouvait l'être jusqu'à ce que la rédemption fût pleinement accomplie. Jusqu'alors il était seulement promis, comme Israël le savait bien et c'est pourquoi Nicodème aurait dû savoir que si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. «Mais, outre la nouvelle naissance, il y a une autre chose dans la descente du Saint Esprit: le sceau a été mis sur la valeur de l'oeuvre de Christ. Le sceau n'est pas mis sur ce que nous avons fait (les fruits réels que nous portons sont les fruits de l'Esprit, quand nous l'avons déjà), mais il est mis sur ce que Christ a fait. L'onction que le Seigneur reçut, lorsqu'il fut baptisé, était le sceau de sa perfection personnelle; «c'est lui que le Père, Dieu, a scellé». Dieu pouvait-il donc mettre le Saint Esprit sur moi? Non, cela aurait été mettre son sceau sur la chair, mais c'est quand nous sommes en lui: «Ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse».

Le Saint Esprit a aussi été donné pour rendre témoignage de la gloire de Christ comme homme ressuscité. Actes 2: 33, nous montre Christ prenant la place de Tête du corps, l'Eglise, à la droite de Dieu, ayant reçu du Père le Saint Esprit promis. Nous voyons donc que le Saint Esprit dépend entièrement du fait que Christ a pris sa place à la droite de Dieu, ainsi que nous



le lisons en Jean 15: 26: «Lequel je vous enverrai d'auprès du Père», et les apôtres en ont ressenti l'effet. Quelle différence entre ce qu'ils étaient avant et après la Pentecôte! Ils prêchent alors Jésus crucifié. Sont-ils effrayés? Non. Pierre vient et accuse les Juifs, eux qui avaient renié Jésus, d'être coupables d'un péché horrible qui les condamne; et cependant Pierre avait commis le même péché, d'une manière bien pire qu'eux, puisqu'il avait été le compagnon de Jésus. Comment pouvait-il parler ainsi? Sa propre conscience avait été purifiée, car Christ était mort dans l'intervalle, et le Saint Esprit avait été donné; ainsi Pierre, qui auparavant suivait Jésus en tremblant (Marc 10: 32), et n'avait aucune puissance, en avait maintenant, comme il est dit: «Voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, ils s'en étonnaient» (Actes des Apôtres 4: 13). Je ne parle pas des miracles, ces signes merveilleux et ces prodiges opérés par la puissance de l'Esprit de Dieu (Romains 15: 19); je parle de la hardiesse avec laquelle les apôtres parlaient après qu'ils eurent reçu le Saint Esprit. Ainsi que nous le voyons dans tout le livre des Actes, la hardiesse avec laquelle les apôtres parlaient et agissaient, n'était pas celle de la chair, mais celle de l'Esprit de Dieu en eux.

Nous avons en Aaron, oint sans le sang, un beau type de Christ. Mais les fils d'Aaron, représentant l'Eglise, devaient être aspergés de sang et d'huile. De même le lépreux était d'abord aspergé de sang, puis oint d'huile par-dessus. Christ fut oint ici-bas; c'était le sceau mis sur sa propre perfection personnelle, avant que le sang eût été versé. Mais nous, lorsque nous avons cru à l'expiation, nous sommes oints et scellés, à cause et comme témoignage de la valeur de l'oeuvre de Christ. «Celui qui nous lie fermement avec vous à Christ, et qui nous a oints, c'est Dieu». Christ envoie le Saint Esprit, et le Père envoie le Saint Esprit; et le Saint Esprit est en nous comme l'Esprit d'adoption. L'effet est de nous rattacher à toute la gloire dans laquelle Christ introduira son Eglise, et de nous associer maintenant avec lui dans la place où il est en la présence du Père, et cela comme enfants du Père. Et c'est cette vérité, que le Saint Esprit nous est envoyé et qu'il est en nous, qui donne à notre marche son caractère ici-bas.

Nous devons avoir nos pensées aux choses de l'Esprit, et quelles sont-elles? Quelque chose dans ce monde? Non, rien; si ce n'est son service. «Il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera». Il nous donne la connaissance de la rédemption accomplie dans le passé, de la joie et de la paix dans le présent, et de la gloire dans l'avenir. Le Saint Esprit nous enseigne la gloire de la croix, après que nous avons connu sa puissance pour sauver, car nous sommes alors de l'autre côté de la croix. Tout ce qu'il y a de glorieux moralement, nous le voyons à la croix: l'amour, l'obéissance, la justice, la sainteté; la loi aussi, avec tout ce qui moralement est mauvais, se rencontrent là: la condamnation, le péché et la mort. Dieu et le péché se rencontrent à la croix dans la personne de Christ, mais c'est pour notre rédemption, en même temps que l'iniquité du péché s'y trouve renforcée.

Quand j'ai trouvé la paix, je puis dire: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié» (et il devait l'être); maintenant il a accompli cette oeuvre, il est monté en haut, et nous avons la gloire en lui. Assurément il n'est pas de joie pareille à celle dans laquelle nous sommes introduits, la joie de savoir que, dans cet acte de la plus profonde souffrance pour mon salut, Christ et Dieu ont été le plus pleinement glorifiés. Si Christ a souffert toute cette agonie pour

mon péché et ma souillure, certainement il n'y a jamais eu un moment où Dieu a pu le contempler avec un plus grand délice que dans celui-là. Et je recueille maintenant tous les effets de cette oeuvre: je suis le fruit du travail de l'âme de Christ. La lumière de l'amour de Dieu repose sur Christ lui-même, et nous sommes en lui: «Je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Nous jouissons actuellement de cette bénédiction de l'union avec lui, et il ne manque plus qu'une chose: Etre avec lui pour toujours. Le Consolateur nous rappelle constamment cette parole: «Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». L'Eglise doit être amenée à Christ, comme Eliézer devait amener Rébecca à Isaac; et comme, tout le long de la route, il lui parlait de celui vers lequel elle se rendait, de même le Saint Esprit nous conduit dans le chemin, la croix étant le point de départ, et donnant son caractère à toute notre route, tandis que le Saint Esprit nous parle de la maison du Père et de la place qu'occupe l'époux céleste. Il peut y avoir des épreuves dans le chemin, mais qu'est-ce que tout cela sinon des ordures et de l'écume pour le coeur, dont les affections sont arrêtées sur Christ? Pauvre Rébecca, si elle eût pensé à la maison de son père! Où était-elle? Dans le désert, avec un étranger, et un avenir incertain. Mais si elle pensait à ce qui était devant elle, tout était joie et certitude quant au futur. La croix est le commencement même du voyage, car elle nous sépare du monde, et si nous voulons connaître la puissance de l'Esprit dans nos âmes, nous devons demeurer pendant tout le voyage dans l'étroit sentier de la séparation d'avec le monde. Ne faites pas du désert l'objet de vos coeurs, comme le fit Israël; tout au moins ne vous y reposez pas. Votre âme s'appauvrira si vous désirez les biens de la terre: «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez», Que votre marche, au contraire, soit semblable à celle de Paul: «Je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant». Tendons vers la gloire de telle manière que toute chose dans ce monde soit de celles qui sont derrière nous, que nous avons laissées, auxquelles nous avons tourné le dos. Nous allons vers Christ, et il va nous présenter à lui-même, puis au Père, sans tache ni ride, car il jouira du travail de son âme et sera satisfait.

Nous avons dit précédemment qu'il y a trois parties dans ce chapitre, que trois sujets distincts y sont traités. En premier lieu, l'oeuvre de l'Esprit de Dieu en nous, l'effet qu'il produit en nous comme puissance de vie, et qui va même jusqu'à la résurrection du corps; c'est le fruit et l'opération de l'Esprit de Dieu en nous s'étendant jusqu'à la résurrection. Secondement, il n'y a pas seulement l'effet produit en nous en puissance de vie par le Saint Esprit, mais la présence en nous du Saint Esprit lui-même. Il faut donc distinguer entre ce qui est né de l'Esprit et le fait de l'habitation personnelle du Saint Esprit. Troisièmement, nous trouvons ce que Dieu est pour nous dans ses opérations intérieures. L'effet moral en est, non seulement que Dieu a agi en moi par l'Esprit et ainsi m'a placé dans une certaine position, mais que le Saint Esprit est avec moi, dans cette position; et aussi que Dieu est pour moi, de manière à garder et bénir celui en qui il a opéré. Ce n'est pas simplement qu'une certaine oeuvre a été faite en moi, mais que Dieu est en moi et avec moi.

Ainsi nous avons: 1° ce que Dieu a fait *de* moi; 2° ce que Dieu est *en* moi; 3° ce que Dieu est *pour* moi.

Cette dernière partie est développée jusqu'à la fin du chapitre. C'est ce que Dieu est pour l'homme, et non ce que l'homme est pour Dieu, mais c'est l'homme envisagé comme étant un saint. En effet, après que l'apôtre a montré distinctement ce qu'est l'homme, il établit ce que Dieu est pour l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire pour un pécheur; c'est ce que l'on trouve dans le chapitre 5. Ensuite est exposée la position du saint dans sa vie et ses épreuves, et Dieu en lui et pour lui comme tel. Ainsi Dieu est pleinement manifesté afin que nos coeurs puissent se reposer en ce qu'il est et non en ce que nous sommes. Le rejet du Fils de Dieu a démontré ce qu'est l'homme, mais ceux qui croient se reposent sur ce qu'est la grâce, comme nous le voyons à la fin du chapitre 5, et maintenant, rendus vivants pour Dieu, ils connaissent leur position vis-à-vis de Dieu selon sa puissance de prédestination et la gloire à venir. La foi repose sur ce que Dieu est, et sur ce qu'il a fait, comme manifestant en même temps ce qu'il est. Dieu nous a vivifiés et sanctifiés, et par là nous avons une place auprès de lui, mais ce qui est opéré en moi n'est pas l'objet de la foi. La foi repose sur ce que Dieu est, tel qu'il est révélé dans sa Parole, qui est le garant de ce que nous croyons (\*). Le témoin en puissance est le Saint Esprit. Ce n'est pas seulement croire que l'Esprit vivifie, mais c'est le fait que nous sommes devant Dieu dans l'Esprit selon la place qu'il nous a donnée effectivement en Christ. Si nous croyons en ce que Dieu a fait, c'est-à-dire qu'il a vivifié les morts et amené en sa présence avec puissance Celui qui était descendu dans la mort pour nos péchés alors que tout était contre nous (car nulle part le péché n'a pu être démontré comme il le fut sur la croix, quand Celui qui y était cloué était fait péché et malédiction pour nous), et si nous savons qu'il fait maintenant les délices mêmes de Dieu, — Lui, un homme dans le ciel, — les délices de Dieu non seulement quant à sa personne mais quant à son oeuvre, alors nous sommes amenés à voir quels pécheurs nous étions, des pécheurs perdus, transgresseurs dès la naissance; mais en même temps, nous voyons la grâce qui a opéré la délivrance et qui nous a placés en lui qui est ainsi agréé de Dieu. Dieu a manifesté et appliqué à nos coeurs toute cette grâce, de telle sorte que nous pouvons dire maintenant: «Dieu est pour nous». C'est là la grande vérité que nous trouvons à la fin du chapitre 8, et le Saint Esprit nous la fait comprendre en la faisant pénétrer dans nos coeurs, avec la conviction de ce que nous sommes en nous-mêmes et en Christ; nous voyons ce que Dieu est et ce qu'il est *pour nous*, et ainsi: «Que dirons-nous à ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?»

(\*) C'est pourquoi, dans un certain sens, le chapitre 5 va plus loin que le 8, parce qu'il nous révèle ce que Dieu est en lui-même pour un pécheur, et non ce que nous sommes faits devant Lui.

Le témoignage de l'évangile tend toujours à nous convaincre de péché, mais en même temps il nous parle de la grâce, de ce que Dieu est pour nous. Mais il doit être reçu par la foi, car nous n'avons pas de puissance en nous-mêmes pour jouir de Dieu et, à proprement parler, ce ne serait jamais la foi si ce n'était pas par la puissance de Dieu, ainsi qu'il est dit: «Nous sommes gardés par la puissance de Dieu, par la foi». Pourquoi par la foi? Parce que la foi conduit mon âme à comprendre son amour. Nos coeurs sont ainsi amenés à se confier en lui et non en nous-mêmes, d'une manière qui nous fait comprendre et apprécier ce que Dieu est (non dans l'amour que notre coeur a pour lui, mais dans son amour pour nous); c'est Dieu connu dans toutes ses voies de grâce, nous gardant par sa puissance, non pas comme nous

gardons un joyau précieux qui est sans intelligence et ne s'intéresse point à nos soins pour lui, mais créant dans nos coeurs une réponse à tout ce qu'il fait. Sa puissance ne manque jamais, nous sommes gardés par elle, mais c'est par la foi, afin que nous en puissions jouir, étant amenés à prendre notre plaisir en Celui par qui nous sommes gardés.

Des trois sujets développés dans ce chapitre, le premier est la nouvelle nature, qui a des facultés spirituelles, capables de jouir de Dieu. Il en est comme d'un enfant, par exemple, qui a la capacité de jouir de sa relation avec ses parents, mais qui doit aussi être dans cette relation pour que ses affections soient en exercice. Ainsi nous avons la conscience de la place qui nous est acquise par la rédemption, mais il nous faut encore de la puissance, parce que la nouvelle nature est une nature dépendante.

Le premier homme voulut être indépendant, et il devint l'esclave du diable; le second homme ne fit rien de lui-même, il vint pour obéir, il prit la forme d'esclave. Nous occupons la même place, et ayant une nature dépendante, nous manquons de puissance, comme nous l'avons vu au chapitre 7, où il est question de cette nouvelle nature «qui prend plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur», mais où nous ne trouvons ni objet pour les affections ni puissance. En effet, il faut que nous ayons quelque chose à aimer, et ensuite la puissance de l'aimer; or, dans le chapitre 7, l'âme n'a ni Christ, ni le Saint Esprit, jusqu'à la fin du chapitre, où elle trouve le Seigneur Jésus Christ, et alors elle s'écrie: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur», et elle peut dire: «Il n'y a donc aucune condamnation». Maintenant l'âme a trouvé un objet et a obtenu la puissance, Christ révélant le Père et l'Esprit, et ce n'est plus une question de conscience. Je ne veux pas dire que l'âme soit sans conscience, mais la conscience est purifiée par le sang de Jésus, et elle a en elle la puissance de l'Esprit de Dieu; avant une nouvelle nature, il y a le développement des choses de Dieu en nous par la puissance du Saint Esprit, car le Saint Esprit prend des choses de Christ et nous les annonce. Il est aussi en nous la puissance qui nous les fait comprendre, comme le Seigneur le dit: «Il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera», et «il sera en vous». Le sujet, ici, c'est la présence du Saint Esprit dans une âme qui a été vivifiée et qui connaît la rédemption, s'étant soumise à la justice de Dieu; ce n'est pas le Saint Esprit vivifiant l'âme lors de la conversion. Ce n'est pas non plus le Saint Esprit, tel qu'il est dans l'Eglise, vérité qui est enseignée dans une autre partie des Ecritures, mais c'est la présence du Saint Esprit dans l'homme, dans le croyant, car le grand sujet de l'épître aux Romains est de montrer comment Dieu peut être juste et justifier le pécheur, et comment l'homme peut subsister et être accepté devant Lui. Or c'est là la relation individuelle d'une âme avec Dieu. C'est pourquoi la grande vérité fondamentale que nous trouvons dans cette épître est ce que l'homme est pour Dieu, puis ce que Dieu est pour l'homme, et enfin, ce que l'homme, par grâce, devient devant Dieu. Dans les premiers chapitres, nous avons vu ce que l'homme, dans son état naturel, est pour Dieu; le chapitre 5 nous a montré ce que Dieu est pour le pécheur, mais, dans ce chapitre 8, se trouve développé ce que l'homme est en Christ et dans cette position ce que Dieu est pour lui, «car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont *fils* de Dieu». L'apôtre ne dit pas tous ceux qui sont vivifiés par l'Esprit, bien que cela soit vrai, puisqu'ils doivent être vivifiés avant de

pouvoir être conduits par l'Esprit. Ils sont aussi scellés, et, de plus, s'ils sont conduits par l'Esprit, ils ne sont pas sous la loi, mais, étant fils de Dieu, ils sont conduits par l'Esprit de Dieu. Car le chrétien est envisagé là dans sa vraie place, suivant cette parole: «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui».

Nous voyons dans l'évangile de Jean qu'aussi vrai que le Fils a été envoyé du ciel, aussi vrai le Saint Esprit l'a été aussi; le Père a envoyé le Fils, et le Père et le Fils ont envoyé le Saint Esprit; l'office du Saint Esprit est tout à fait distinct de l'oeuvre du Fils venu en chair.

Pour le comprendre, examinons quelques passages de l'évangile de Jean.

Au chapitre 16: 7, le Seigneur dit: Il vous est avantageux que moi je m'en aille; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. C'est un agent vivant, puissant, Dieu l'Esprit, qui descend et habite avec vous, et il est en vous et y demeure. Christ doit s'en aller, mais le Saint Esprit demeurera avec nous et sera en nous.

En parlant du Saint Esprit, le Seigneur dit: «Que le Père enverra en mon nom», et autre part, «lequel je vous enverrai d'auprès du Père». Ainsi Christ l'obtient pour nous, et le Consolateur vient d'auprès du Père pour nous placer, en son nom, en relation avec le Père; puis, en second lieu, Christ l'envoie d'auprès de son Père, et le Saint Esprit vient nous annoncer toute la gloire dans laquelle Christ est entré comme homme.

Mais afin que le sujet soit plus clair et plus distinct, voyons Jean 14: 16: «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement», et encore au verset 17, «parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous»; puis, au verset 20: «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Le Saint Esprit en venant ainsi donne aux croyants la conscience qu'ils sont en Christ et que lui est en eux: «Celui qui est uni au Seigneur, est un même esprit avec Lui». Les disciples auraient dû savoir que Jésus était dans le Père, et le Père en lui, car il dit: «Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi?» (verset 10). Mais aussi longtemps qu'il était sur la terre, ils ne pouvaient connaître l'accomplissement de ces paroles «Vous en moi, et moi en vous». Il dit d'abord: «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous», puis il ajoute au verset 26: «Le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom». Ici nous avons le Père envoyant le Saint Esprit au nom du Seigneur; puis, au chapitre 15: 26: «Quand le Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai d'auprès du Père», et au chapitre 16: 13: «Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité; car il ne parlera pas de par lui-même; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver».

Ainsi, dans le chapitre 16 de l'évangile de Jean, nous avons l'accomplissement de cette grande promesse, que le Saint Esprit devait venir ici-bas pour révéler Christ et pour demeurer éternellement. En effet ici le Saint Esprit est envisagé comme étant sur la terre, disant les choses qu'il a entendues, prenant de ce qui est à Christ et nous les annonçant. Il poursuit ainsi toute l'oeuvre dans nos coeurs et habite avec nous éternellement. Il faudrait que l'efficacité de l'oeuvre de Christ vînt à manquer, que Dieu manquât lui-même, avant que le Saint Esprit

pût être ôté, puisque c'est en vertu de l'aspersion du sang de Christ sur nous que le Saint Esprit est donné. Le Saint Esprit est en nous, en vertu de l'oeuvre de Christ; il est le grand témoignage de la valeur du sang de Christ aux yeux de Dieu, et de la glorification de l'homme Jésus. Nous pouvons attrister le Saint Esprit et entraver ses opérations en nous (hélas! nous l'attristons), néanmoins, cela ne peut l'éloigner de nous, car sa présence dans une personne ne provient pas de l'état où elle se trouve, mais de l'efficacité du sang de Christ. Il faudrait renoncer à la valeur de ce sang avant que le Saint Esprit pût être ôté; on le voit en type dans la purification du lépreux: l'huile de l'onction était mise sur le sang. Pierre enseigne aussi la doctrine relative au Saint Esprit quand il dit: «Ceux qui vous ont annoncé la bonne nouvelle par l'Esprit Saint envoyé du ciel» (1 Pierre 1: 12). Le Saint Esprit descendit sur le Seigneur à son baptême, comme un sceau mis sur sa perfection personnelle; «c'est Lui que le Père, Dieu, a scellé». Mais quand il fut monté en haut, il le reçut pour d'autres (Actes des Apôtres 2: 33), comme il le leur avait promis: «Vous serez baptisés de l'Esprit, Saint dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5), et en effet cela eut lieu le jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 2). Nous trouvons encore dans Jean 7: 39: «Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir», en vertu de la rédemption, «ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié».

Au chapitre 19 des Actes, verset 2, Paul demande à certains disciples: «Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru?» et ils répondent: «Nous n'avons pas même oui dire si l'Esprit Saint est». C'étaient des disciples de Jean; et ils ne mettaient donc pas en doute l'existence du Saint Esprit, car tout Juif sérieux l'admettait d'après l'enseignement des prophètes; mais ils n'avaient pas encore entendu dire que l'Esprit Saint fût venu en puissance, comme il en est parlé en Jean 7, suivant la parole de Jean le Baptiseur: «Lui vous baptisera de l'Esprit Saint» (Matthieu 3: 11).

Nous lisons de même dans l'épître aux Galates: «Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs, criant: Abba, Père», et aux Ephésiens: «Ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse». La même vérité est enseignée dans ces deux passages; ayant obtenu la rédemption par son sang, ils avaient le Saint Esprit comme le sceau et les arrhes de l'héritage, jusqu'à la rédemption de la possession acquise.

Le Saint Esprit a été acquis par l'oeuvre de Christ, et donné à ceux qui croient en conséquence de la foi; le sceau de Dieu est mis sur ceux qui croient en cette oeuvre. Ayant reçu l'aspersion du sang, nous pouvons être scellés: l'huile de l'onction vient sur le sang (\*), comme sceau de cette oeuvre que Dieu a opérée par Christ, et comme les arrhes de la gloire à venir, tandis que l'âme se repose sur l'oeuvre dont le Saint Esprit est le sceau. Le Saint Esprit est la puissance de communion de deux manières: en nous donnant premièrement la connaissance de la faveur présente dans laquelle nous sommes comme des enfants adoptés; secondement la connaissance de notre union avec Christ et du fait que nous faisons partie du corps ou de l'épouse de Christ.

(\*) Ceci se rapporte à la purification du lépreux. Dans la consécration des sacrificateurs, il était dit: «Tu prendras du sang qui sera sur l'autel, et de l'huile de l'onction, et tu en feras aspersion sur Aaron et sur

ses vêtements, sur ses fils et sur les vêtements de ses fils avec lui», et cela après que le sang eût été mis sur leur oreille, leur main et leur pied.

Ainsi nous avons vu la rédemption accomplie; l'oeuvre présente du Saint Esprit en nous, et la gloire en perspective. Et si vous devez porter du fruit, il faut que vous soyez vivifié et que vous ayez le Saint Esprit, car d'autres doivent voir le fruit par ma vie, puisqu'ils ne peuvent pas voir la foi.

Au premier chapitre de la seconde épître aux Corinthiens, versets 20 et 21, nous lisons: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous». Remarquez tout ce qu'il y a de puissance et de bénédiction dans ces deux petits mots: «par nous». Or cela pourrait-il être dit de nous si nous n'avions pas le Saint Esprit nous donnant la précieuse connaissance et la conscience de notre place? «Or celui qui nous lie fermement, avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos coeurs». Il nous a établis en Christ, nous a oints, nous a scellés pour le jour de la rédemption, et nous en a donné les arrhes dans nos coeurs.

Aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> versets du chapitre que nous étudions, l'apôtre dit: «Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba! Père!» Dans ces deux versets, le divin Consolateur qui habite en nous, s'associe avec nous pour rendre témoignage que nous sommes les enfants de Dieu, agissant dans nos coeurs, et créant en nous la confiance et les affections d'un enfant envers son père. Comme le Saint Esprit en moi est la puissance par laquelle je crie: Abba! Père! de même il me révèle aussi l'objet qui attire mes meilleures affections.

Le Saint Esprit va toujours de Dieu à l'homme, car il révèle ce que Dieu est et c'est pourquoi il dit: «Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ». Si Dieu a fait de vous ses enfants vous laissera-t-il sans héritage? Certainement non; mais du moment que vous introduisez Dieu, il faut aller jusqu'au bout et en avoir toutes les conséquences ici-bas. Si toute cette gloire est à vous, ici-bas vous devez avoir la croix. Nous ne pouvons avoir un demi-Christ: «Si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui». Remarquez comme l'apôtre appuie sur ce mot *avec*, «cohéritiers», c'est-à-dire héritiers avec Christ; «nous souffrons avec lui»; nous sommes «glorifiés avec lui». Plusieurs pensent que c'est un grand progrès que d'être arrivé à voir l'union de Christ et de son Eglise; mais c'est une vivante association avec Christ qui était présentée dans ces paroles: «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» et Saul fut arrêté et converti par la révélation de Jésus lui-même, en même temps que par la connaissance du fait que ceux qu'il persécutait étaient les membres du corps de Christ. On ne pouvait pas dire de Paul ce que le Seigneur disait des autres apôtres: «Vous avez été avec moi depuis le commencement», car Paul ne vit le Seigneur que dans la gloire; c'est pourquoi il disait qu'il n'avait pas connu Christ selon la chair.

Vous êtes donc membres du corps de Christ, de sa chair et de ses os; c'est pourquoi vous devez avoir ici-bas, aussi bien que là-haut, la même part que lui. Si nous avons communion avec lui dans tout l'esprit et le ton de nos pensées, de même que Christ a souffert en traversant

ce monde, nous souffririons aussi en voyant le péché et la misère qui nous entourent, ou en étant affligés de l'état de l'Eglise. Tout cela doit nous faire passer à travers ce monde comme des hommes de douleurs, sachant ce qu'est la peine; non seulement en souffrant pour Lui, ce qui est sans nul doute le plus haut privilège, mais souffrant avec Lui. Telle est la conséquence nécessaire de notre association avec Christ.

La joie du monde ne peut avoir de place dans nos coeurs, si nous marchons en communion avec Christ; si nous voulons aller avec le monde, Christ ne nous y accompagnera pas. Jésus ici-bas a soupiré profondément dans son esprit, et nous soupirons aussi comme faisant partie, quant à nos corps, d'une création qui soupire. Mais cela annule-t-il ces paroles du Seigneur: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes?» Non, en aucune manière; car, malgré cela, il y a de la joie à cause de la présence de Dieu dans l'âme, présence qui est comme les arrhes de l'héritage de gloire et qui me fait dire: «J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit être révélée en nous». Mais l'effet de la présence bénie de Dieu est de donner à l'âme un sentiment profond et douloureux de l'absence de Dieu dans ceux qui nous entourent, ainsi que des passions et des misères que le péché a introduites; chaque misère devient un soupir dans mon coeur, chaque douleur oppresse mon esprit, parce qu'elles montrent jusqu'à quel point le péché est entré et a ruiné toutes les bénédictions naturelles qui appartenaient à l'homme, et l'a rendu plus qu'étranger à toutes les bénédictions spirituelles.

Plus mon coeur comprendra ce qu'est la présence de Dieu, plus mon âme sentira profondément jusqu'où la créature est tombée, Dans quelle merveilleuse position cela nous place! nous sommes associés avec Dieu. Lorsque Christ a passé à travers le monde, a-t-il reculé devant les douleurs? Non, pas même devant la mort: «Penses-tu», disait-il, «que je ne puisse pas maintenant prier mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges?» Mais Jésus le fit-il? Non; il passa à travers tout, il souffrit tout. Il mangea et but avec les publicains et les pécheurs; il alla au tombeau de Lazare et soupira, parce qu'il voyait et sentait la puissance de la mort sur tout ce qui l'entourait. Mais il traversa tout dans la puissance de l'amour.

Quant à la condition du monde, nous sommes heureux, dans un sens, que tel qu'il est il ne soit pas de Dieu. Nous savons que bientôt il le sera, quand il aura été arraché des mains de l'usurpateur. Mais il serait trop triste de penser qu'il fût de Dieu maintenant.

Verset 23. «Nous aussi, nous soupirons en nous-mêmes». En tant qu'il s'agit du corps, je suis lié à la création, et par conséquent sujet à la vanité, à la maladie et à la mort; toutefois, j'ai le Saint Esprit en moi, et il soupire en moi, de sorte que mes soupirs ne sont pas de l'égoïsme; ce sont des soupirs selon Dieu, formés d'une manière divine. C'est le second effet de la présence du Saint Esprit en moi. Premièrement, il rend témoignage à ce que nous sommes, enfants et héritiers; puis, par la puissance du Saint Esprit, j'ai le sentiment de la vanité de ce monde périssable et de tout ce qui s'y trouve.

Christ a souffert pour la justice aussi bien que pour le péché. Nous sommes appelés à avoir communion avec Lui dans la première espèce de souffrances. C'est ce qu'il a enduré tout



le temps de sa course ici-bas. Quant aux souffrances pour le péché, nous ne pouvons y avoir aucune part; il les a endurées seul sur la croix, comme l'indique ce beau passage de Pierre: «Il vaut mieux, si la volonté de Dieu le voulait ainsi, souffrir en faisant le bien, qu'en faisant le mal; car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu».

Mais notre part de douleur ici-bas provient du sentiment que tout ce qui nous entoure est assujéti à la vanité et sous la servitude de la corruption. C'est une pensée très douloureuse. Nous ne voyons nulle part que Jésus ait souri. Il a pleuré. Il était un homme de douleurs, sachant ce que c'était que l'affliction. C'est parce qu'il était du ciel, qu'il était amour et que cependant il était aussi un homme. Et souvenons-nous qu'en nous ce sentiment, quand il est juste, découle des mêmes causes. Nous sommes participants de la nature divine par les grandes et précieuses promesses. L'Esprit est vie, il est comme la source du ruisseau; et l'Esprit de Dieu demeure en nous, nous faisant connaître que nous sommes fils et héritiers de Dieu. Nous avons déjà vu qu'étant héritiers, nous serons dans la gloire comme Christ. La création attend que nous soyons manifestés, car ce n'est pas de sa volonté qu'elle a été assujéti à la vanité, mais c'est à cause de nous. Nous sommes unis par nos corps à la création qui soupire; mais nous ne souffrons pas seulement comme simples spectateurs; nous éprouvons plus qu'une douleur qui se rapporterait à nous-mêmes, nous sympathisons aux soupirs de la création par le Saint Esprit selon Dieu. Nos soupirs sont bien ceux de nos coeurs, mais ils sont la pensée de l'Esprit, et plus que cela, ils sont les soupirs de l'Esprit en nous, un sentiment divin de la souffrance qui nous entoure; dans la sympathie d'un coeur humain, c'est aussi la pensée de l'Esprit agissant de cette manière dans l'homme. Ainsi Dieu, en sondant le coeur, y trouve des sentiments divins, et c'est ce qu'il aime. La pensée de l'Esprit qui satisfait à ses saintes exigences, est agréée de Lui, ainsi que l'intercession de l'Esprit lui-même pour les saints.

Il ne suit pas de là que notre intelligence puisse apprécier l'étendue du mal, ou en connaître le remède; même, jusqu'à ce que Christ revienne, il n'y a pas de remède possible. Mais le coeur est formé d'après celui de Dieu par rapport au besoin et à la souffrance, et cela est très précieux.

Pour ce qui nous concerne, cela nous conduit à un autre jugement clair et à la conscience de notre position. Nous ne jouissons pas encore de ce qui nous appartient; l'intelligence bénie que nous en avons par l'Esprit est ce qui nous donne la conscience distincte du mal et de la souffrance qui existent, mais en même temps aussi la conscience que, tandis que nous n'avons encore tout qu'en espérance, nous n'attendons cependant plus que la rédemption de notre corps pour être dans notre état de gloire.

Il n'y a aucun doute quant à notre titre, nulle question à soulever quant au salut de nos âmes, aucune incertitude quant à la possession de ce que nous espérons. Nous ne le voyons pas; voilà pourquoi nous espérons, et non parce que c'est une chose douteuse. Notre espérance repose sur la parole de Dieu et sur l'oeuvre de Christ, et nous avons le sceau et les arrhes de l'Esprit.

De plus, la puissance du mal qui nous entoure ne cause ni fatigue ni impatience; nous attendons avec patience la manifestation de ce que nous ne voyons pas, parce que c'est une chose établie avec certitude. Nous avons besoin de cette patience-là. En attendant, comme nous l'avons vu, l'Esprit nous est en aide dans notre infirmité, et cela nous conduit à une autre vérité glorieuse et précieuse, et au fondement de notre assurance.

Nous avons vu l'homme spirituel, sentant selon Dieu le fardeau de la corruption qui pèse sur la création, mais ne sachant pas que demander comme remède; mais si nous ignorons ce qu'il faut demander, nous savons que toutes choses ensemble concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos. Nous avons donc maintenant devant nous, non l'état de choses produit par le péché, mais le dessein de Dieu relativement à ceux qui sont les objets de son dessein et qui se trouvent au milieu de cet état de choses: Dieu les introduit dans la gloire.

En général, l'épître aux Romains traite de la responsabilité de l'homme, et du remède béni que Dieu donne en Christ; mais ici elle s'élève jusqu'au dessein de Dieu, formé avant que la responsabilité n'eût commencé; elle atteint au point où commence l'épître aux Ephésiens. Les saints sont appelés selon ce dessein (comparez Tite 1: 1, 2; 2 Timothée 1: 9).

Dieu a préconnu ces personnes et, dans son dessein aussi, les a prédestinées à un certain état pour la gloire de Christ, c'est-à-dire à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Place merveilleuse! mais pour eux place des conseils de Dieu qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté; place qui ne se rapporte à rien de ce que nous sommes, si ce n'est comme liés à Christ devenu homme; mais place qui est le fruit de la volonté de Dieu, de sorte que c'est par là que nous la mesurons. Combien n'est-elle pas précieuse pour nous, non seulement à cause de la gloire en elle-même, mais à cause de la ressemblance et de l'association avec Christ, le Fils de Dieu! Il est le premier-né entre plusieurs frères. Tel est le conseil de Dieu: nous associer avec Christ, dans la position de fils et conformes à l'image de Christ le premier-né. Notre responsabilité existait comme enfants du premier Adam; le dessein de Dieu à notre égard se rattache au second Adam. C'est une vérité glorieuse et bénie. «Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière; et tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». Etant dans cette position, nous sommes donc de nouveau responsables, savoir de manifester la vie de Christ et de le glorifier; mais cela est fondé sur la possession de la vie. Dieu poursuit et achève son dessein. Celui qu'il a prédestiné, il l'appelle; celui qu'il appelle, il le justifie; celui qu'il justifie, il le glorifie. Il conduit tout jusqu'à la fin. Il n'est rien dit ici de la sanctification.

La véritable vie chrétienne, la vie de l'Esprit, a été pleinement exposée dans la première partie du chapitre. Ici, nous avons Dieu pour nous et non son oeuvre vivante en nous, ni la présence du Saint Esprit; ces deux derniers sujets sont traités dans ce qui précède. Nous en sommes maintenant à la troisième partie, — Dieu pour nous, Dieu donnant une place assurée et gardant ceux qui sont ainsi vivifiés selon son dessein, poursuivant à leur égard ce *dessein* formé avant la fondation du monde jusqu'à la gloire, et les introduisant actuellement dans la

bénédictio n par son propre appel: tout résulte du fait béni que Dieu est pour nous. L'apôtre pose cette question triomphante: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» C'est là la grande et précieuse vérité, le résultat de toutes ses recherches et de ses raisonnements qui l'ont conduit depuis la responsabilité de l'homme à travers l'activité de Dieu, se montrant en grâce et sortant l'homme de la condition où il était responsable (rencontrant cependant cette responsabilité, par l'oeuvre précieuse de Christ, la maintenant, mais nous déchargeant de la culpabilité) jusqu'au dessein de Dieu à notre égard, et il termine ainsi par le témoignage béni que Dieu est pour nous. Ce dernier point est aussi pleinement et admirablement développé. Premièrement, nous avons le grand principe et l'absolue sécurité qu'il nous apporte: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Le fait qu'il est pour nous, ferme l'entrée à la pensée que quelqu'un pourrait être contre nous d'une manière efficace. Mais de plus, Dieu pour nous est considéré en donnant, en justifiant, et en tout ce qui, en fait de danger ou de difficulté, pourrait sembler entraver notre chemin ou nous séparer de son amour. «Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» Remarquez encore ici, ainsi que nous l'avons fait précédemment, comment l'Esprit fait découler la bénédiction pour nous de ce que Dieu est et de ce qu'il a fait. Il ne remonte pas de nous à Dieu; cela est vrai en jugement, mais, en grâce, c'est de Dieu que viennent vers nous tous les fruits. Il n'a pas épargné son propre Fils; donner quoi que ce soit d'autre, est après cela, une chose toute simple.

Ensuite, quant à l'accusation, nous sommes des élus de Dieu; qui mettra quelque chose à notre charge? Dieu, en nous choisissant pour nous bénir, ne sera pas trouvé en faute. C'est lui-même qui justifie, — et il ne s'agit pas ici, notez-le bien, d'être justifiés à ses yeux, devant lui; mais lui justifie, qui donc condamnera? Peu importe si quelqu'un le fait.

Mais ensuite, quant à l'assurance de l'amour en dépit des difficultés et des dangers du chemin, il est pourvu à tout, et le témoignage même de l'amour se trouve dans ces choses. C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi intercède pour nous. Qui nous séparerait de son amour? Il a pris connaissance de toute notre cause, il est entré lui-même dans tout ce qu'elle nécessitait, mais il a triomphé et maintenant il est ressuscité et, comme homme, est assis à la droite de Dieu, sûr garant du résultat complet, et il soutient maintenant notre cause en haut. Il est descendu pour nous dans les profondeurs, il est à la droite de Dieu garantissant tout pour nous et, par son intercession, il entre maintenant dans tout ce qui nous charge ici-bas.

Qui nous séparerait de son amour? Il peut y avoir et il y aura des difficultés, mais nous serons plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés; elles ne sont que l'occasion du déploiement certain de sa fidélité et de l'amour qui l'a conduit dans tout pour nous, et qui vit maintenant pour nous. La mort, la vie, les anges, les principautés, les puissances, les choses présentes, les choses à venir, la hauteur, la profondeur, tout peut être passé en revue; les créatures d'en haut ou d'en bas, la mort ou la vie qui peuvent toujours sembler dangereuses; toutes les créatures ou quoi que ce soit qui pourrait nous arriver, rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. Les créatures sont moindres

en puissance; elles ne sont rien comparées à Lui; la mort est la preuve de son amour, et de ce que nous sommes avec lui, parce qu'il vit.

L'amour divin est au-dessus de tout, ou démontré en tout; il est dans Celui qui l'a manifesté dans l'intérêt parfait qu'il a pris pour nous. Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. Nous avons la triomphante sécurité provenant de ce que Dieu est pour nous; un Dieu qui a donné son Fils, qui lui-même justifie, et qui est-ce qui condamnera? Un amour tout puissant comme celui de Dieu, mais manifesté par des douleurs humaines en Jésus, toutefois en Jésus vainqueur et à qui tout est assujéti, telle est la source et la sécurité de la bénédiction qui garde et enrichit notre espérance.

Ainsi se termine la partie doctrinale de l'épître. L'apôtre y ajoute un enseignement nécessaire avant de s'occuper des exhortations pratiques.

## Chapitres 9; 10; 11

Que deviennent les promesses faites aux Juifs, c'est-à-dire à Abraham, à Isaac et à Jacob? Que les Juifs aient violé la loi et soient coupables, c'est ce qui est clairement démontré. Ils sont plus coupables que les gentils; leur bouche est fermée. Mais la bouche de Dieu a parlé: que deviennent ses promesses? On ne peut pas dire ici: «il n'y a point de différence», car la fidélité ne peut manquer du côté de Dieu.

Voici donc le sujet qui va être traité: Comment concilier la doctrine qui proclame qu'«il n'y a point de différence», avec les promesses spéciales que Dieu a faites aux Juifs? Le chapitre 9, qui commence par l'expression la plus vive du profond intérêt que le coeur de l'apôtre porte au peuple de Dieu, dont lui-même faisait partie, traite des droits héréditaires d'Israël et de l'admission des gentils à la bénédiction. Le 10<sup>e</sup> montre comment Israël a perdu la bénédiction, et cite les témoignages positifs des prophètes qui établissent ce fait. Le 11<sup>e</sup> pose cette question: Leur rejet présent est-il définitif? et il fait voir qu'il ne l'est pas et qu'ils seront rétablis comme nation.

Au commencement du chapitre 9, l'apôtre rappelle soigneusement tous les privilèges de la nation bien-aimée. Bien loin de lui était la pensée ou le désir d'en affaiblir l'importance, ou de nier que Dieu prit plaisir en son peuple. Bien loin aussi d'être indifférent à l'égard de ceux d'Israël, son coeur ardent brûlait pour eux d'une affection égale à celle de Moïse qui aurait voulu être effacé du livre de Dieu, plutôt que de ne pas les voir pardonnés. Ils étaient réellement héritiers de tous les privilèges que Dieu avait conférés; et ce n'était pas comme si la parole de Dieu eût été sans effet, mais tous ceux d'Israël n'étaient pas Israël; quoiqu'ils fussent la postérité naturelle d'Abraham, ils n'étaient pas pour cela tous enfants, selon la promesse. En admettant ainsi leurs privilèges, l'apôtre va au coeur même de son argumentation. Les descendants naturels n'étaient pas héritiers, précisément parce qu'ils étaient la postérité naturelle. S'il en est ainsi, la question est résolue, et c'est ce que l'apôtre va prouver. Ismaël était la postérité selon la chair, mais la grâce souveraine maintient ses prérogatives à l'égard d'Isaac: «En Isaac te sera appelé une semence». «C'est vrai», objectera

le Juif, «mais Agar est une esclave, et Ismaël, un esclave-né». Eh bien, prenons Esaü et Jacob nés d'une même mère; on ne peut rien objecter à ce cas. Cependant Jacob fut choisi et non pas Esaü, et c'était par pure grâce, avant qu'ils eussent fait ni bien, ni mal. Les circonstances étaient naturelles, mais le principe était la pure grâce souveraine, afin de mettre de côté les prétentions nationales des Juifs. Il faut qu'ils admettent aux mêmes privilèges qu'eux les Ismaélites et les Edomites, ou qu'ils reconnaissent que Dieu est souverain.

Accuseraient-ils donc Dieu d'injustice, comme on le fait maintenant? La réponse de l'apôtre est que la miséricorde souveraine seule les a épargnés. Si Dieu ne s'était pas retiré dans sa propre souveraineté, et s'il n'avait pas dit: «Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde», tout Israël, sauf Moïse et Josué, aurait péri à Sinäi. Les Israélites existaient comme peuple seulement en vertu de cette souveraineté, dont Dieu voulait user maintenant en faveur des gentils qu'il appelait en même temps que les Juifs. Quant à la question générale, ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Quand il voit convenable de déployer le jugement, il endurecise ceux qui l'ont méprisé. Et si quelqu'un demande: «Pourquoi se plaint-il encore?» la réponse est: «Juges-tu Dieu?» Qui es-tu, ô homme, qui contestes avec lui et qui le trouves en faute?

Ensuite vient l'assertion, qui ne peut être contestée, du pouvoir que Dieu a de faire, s'il lui plaît, des vases à déshonneur; mais l'apôtre évite avec soin la pensée qu'il en ait fait aucun. Qu'y a-t-il à dire si Dieu a supporté les vaisseaux préparés pour la destruction, tout prêts pour elle, et si, d'un autre côté, il a fait connaître les richesses de sa gloire dans les vaisseaux de miséricorde qu'il avait préparés d'avance pour sa gloire? La prérogative absolue de Dieu est maintenue. Aucun raisonnement ne peut affaiblir ou même mettre en question la patience de Dieu envers les vaisseaux préparés pour la destruction, ni les desseins de gloire que Dieu a envers les vaisseaux de miséricorde qu'il a préparés pour cela.

Ainsi la prétention d'Israël à des privilèges héréditaires était écartée: elle entraînait l'admission de ceux dont Dieu ne voulait pas même entendre le nom, de ces races exclues jusqu'à la dixième génération. De plus, l'apôtre a montré que les Israélites étaient exclus eux-mêmes, s'ils n'admettaient pas l'absolue souveraineté de Dieu. Ensuite il applique cette souveraineté à l'appel des gentils et au résidu d'Israël, confirmant ainsi sa doctrine.

Depuis le verset 27, il appuie ce raisonnement par des citations positives des prophètes. Esaïe avait déclaré qu'un résidu serait sauvé; que, si un très petit nombre n'avait été laissé, Israël serait devenu comme Sodome et Gomorrhe, et il en fait voir la vraie cause. En effet, les Juifs avaient cherché la justice, mais par leurs propres oeuvres, et ils avaient rejeté Christ, heurtant contre la pierre d'achoppement, comme il était écrit; tandis que les gentils qui ne cherchaient pas la justice, avaient été introduits sous la miséricorde, car «quiconque croit en Lui ne sera pas confus».

L'apôtre, dans le dixième chapitre, entre plus pleinement dans ce sujet, par rapport à Israël et aux voies de Dieu envers ce peuple, et par rapport au témoignage que Dieu rend de ces voies.

Mais il reste à faire quelques remarques sur le chapitre 9, outre la vue générale que j'en ai donnée. Il y a progression dans la manière dont l'apôtre affirme la prérogative de Dieu, bien que l'objet de son affirmation soit le droit de Dieu à faire miséricorde aux gentils. Dans l'exemple tiré d'Isaac et d'Ismaël, il y a simplement la négation d'un droit héréditaire. Tous ceux qui sont issus d'Israël, ne sont pas Israël; mais cela ne va pas plus loin que la promesse. Ce ne sont pas les enfants selon la chair, mais les enfants selon la promesse — c'est Isaac et non Ismaël. Mais dans le cas d'Esau et Jacob, le principe de la pure souveraineté, est introduit. Tous deux étaient enfants d'Isaac, et ainsi égaux, mais l'aîné devait être assujéti au plus jeune. Jacob fut choisi selon le propos arrêté de Dieu. Et là-dessus, le principe de la souveraineté est affirmé au verset 15, toutefois seulement en vue de la miséricorde. Ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Et ce principe s'applique à l'endurcissement (non à rendre méchant), de sorte que Dieu fait miséricorde à qui il veut et, pour déployer son juste jugement, il endurecît qui il veut. Et quant aux objections, la réponse ne consiste pas d'abord à expliquer, mais à mettre l'homme à sa place et Dieu à la sienne. Ce n'est pas la place de l'homme de juger Dieu; personne ne peut lui dire: «Que fais-tu?» Il est le potier qui a puissance sur l'argile pour en faire ce qu'il lui plaît. Mais quand une fois l'homme est réduit au silence, alors vient l'explication. Qu'aura-t-on à dire, s'il supporte avec une longue patience les vaisseaux préparés pour la destruction, comme il l'a fait avec Pharaon, avec les Amorrhéens et les Cananéens, et s'il a préparé ainsi qu'il devait le faire, s'il voulait en avoir, des vaisseaux de miséricorde pour la gloire; comme il en a aussi appelé d'entre les gentils perdus (or les Juifs en réalité l'étaient aussi) pour être ses enfants par grâce? car c'est là la clef de l'exercice de sa souveraineté.

Tel est le développement de ce principe de la souveraineté, sans lequel pas une âme ne serait sauvée, car personne n'a de l'intelligence, personne ne recherche Dieu, et pas un, de lui-même, ne viendra pour avoir la vie. Le jugement a lieu selon les oeuvres; le salut et la gloire sont le fruit de la grâce.

Mais retournons aux voies de Dieu envers Israël, lesquelles nous trouvons au chapitre 10. L'apôtre ne se borne pas maintenant à constater simplement les privilèges des Juifs, mais il exprime son ardent désir qu'ils puissent être sauvés. Ils ont, dit-il, du zèle pour Dieu, mais ils n'ont pas la connaissance de ses voies. Leur chute vient de ce qu'ils ont cherché à établir leur propre justice par des oeuvres, et ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. Parole étrange, mais combien elle est juste! Si, comme êtres responsables, nous devons aller en jugement, ce doit être avec nos oeuvres. C'est selon elles que nous sommes jugés. Mais nous sommes des pécheurs, et il ne nous est pas possible de subsister sur ce terrain. C'est ce que notre orgueil ne veut pas admettre; il espère en venir à bout, s'il n'y est pas encore parvenu. La grâce a pourvu à une justice pour nous. Nous ne l'avons pas pour Dieu, Dieu l'a pour nous, gratuitement, en Christ, et nous avons à reconnaître qu'en aucune manière, nous ne pouvons rendre bonne notre cause devant Dieu, et qu'il faut nous soumettre à sa justice. C'est là ce que ni Juif, ni aucun homme en aucun temps, ne fera de lui-même. Il le blâmera comme si cela

conduisait au péché, comme si réellement il se souciait de sainteté, mais il trouve qu'il doit s'abaisser et alors suit la confession.

L'apôtre fait voir que la ruine d'Israël était supposée dans leur propre loi. La loi posait ce principe très clair: «Fais et tu vivras», mais après avoir établi cela, et montré la ruine et le jugement qui suivent la violation de ce qui est prescrit, la loi parle du retour du coeur à Dieu, quand il se trouve sous l'effet du jugement et quand c'en est fait du fondement clairement révélé de la justice légale (Deutéronome 30).

Quand une fois on en est là, l'apôtre introduit Christ comme le vrai objet, Christ la fin de la loi en justice à tout croyant. Dans le cas mentionné dans le Deutéronome, tout espoir de justice par les oeuvres s'est évanoui, et il en est précisément de même pour tout coeur sincère qui, ayant la connaissance de ce qu'il est, désespère de lui-même. Alors, au lieu du jugement, nous avons en grâce de la part de Dieu, Christ pour justice. On en a fini avec la loi. En même temps que le jugement de la loi est sanctionné, la justice est introduite par grâce, sur un autre fondement, et quant à cela, c'est la fin de la loi. En fait, Christ est la fin de la loi et un autre fondement de relation avec Dieu. Il s'agit de croire au Seigneur Jésus et de le confesser, et nous sommes sauvés. Mais alors tous ceux qui croient ainsi sont introduits dans la relation avec Dieu et la relation nationale avec lui disparaît. «*Quiconque* croit en lui ne sera pas confus». Et comme auparavant il n'y avait «pas de différence» en ce que tous ont péché, de même maintenant «il n'y a pas de différence» en ce que «le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent». Le péché avait mis tous les hommes au même niveau devant Dieu; la grâce les élève tous de la même manière par la foi. Et ainsi il est écrit: «Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé», un gentil même, s'il l'invoque.

C'est ce qui amène l'apôtre à parler du témoignage rendu par la parole et de la foi qu'elle produit. En même temps se pose la question de la porter aux Juifs et aux gentils. Pour invoquer, ils doivent croire; pour croire, il faut entendre. C'est une voix, un témoignage aux Juifs aussi bien qu'aux gentils. Les Ecritures des Juifs parlaient de Celui qui leur apportait de bonnes nouvelles et la guérison. Tous n'avaient pas cru parmi les Juifs, ce qui prouve qu'il y avait une voix même pour eux, et cette voix est allée par toute la terre. Telle est la pensée générale. Ensuite, quant à l'application spéciale à Israël, Moïse avait clairement déclaré qu'ils seraient excités à la jalousie par ceux qui n'étaient pas une nation, et Esaïe dit que Dieu serait trouvé par les gentils qui ne le cherchaient point. Et quant à Israël, il n'avait pas besoin de grâce, il l'avait rejetée. Dieu avait étendu tout le jour les mains vers un peuple désobéissant et contredisant.

Nous en venons maintenant à l'assurance que malgré tout cela, Dieu n'avait pas rejeté finalement son peuple (chapitre 11). Tout Israël, c'est-à-dire Israël comme peuple, sera sauvé. En démontrant cela, l'apôtre donne aux gentils l'instruction la plus solennelle et l'avertissement le plus sérieux. Le coeur même de l'apôtre répond à la question: Dieu a-t-il rejeté son peuple? Lui-même, Paul, était la preuve que Dieu n'avait point rejeté Israël. Il en était exactement comme du temps d'Elie, quand le prophète plaidait contre Israël comme entièrement perdu; Dieu avait alors un résidu d'entre le peuple; ainsi l'apôtre et d'autres avec

lui, prouvaient que Dieu en avait encore un. Seulement c'était par grâce, non par les oeuvres, thème sur lequel Paul insiste toujours. L'élection avait obtenu ce qu'Israël cherchait; les autres avaient été aveuglés, comme le prophète l'avait dit. Avaient-ils heurté contre la pierre d'achoppement, ce qui amenait sur le peuple l'aveuglement judiciaire, de manière à tomber et à être finalement rejetés? Nullement. Moïse autrefois avait dit (Deutéronome 32) que cela arriverait pour introduire les gentils et provoquer Israël à jalousie. Si c'est pour provoquer à jalousie, ce n'est pas pour rejeter. Telle est la seconde preuve que fournit l'apôtre pour montrer qu'Israël, le peuple de Dieu, n'était pas rejeté. Et si le fait de leur abaissement avait été une bénédiction pour le monde, que sera pour ce pauvre monde, plongé dans les ténèbres du péché, leur restauration et leur plénitude futures, sinon comme une vie d'entre les morts?

L'apôtre glorifie son ministère comme apôtre des gentils, en montrant quelle en est la portée relativement aux Juifs, savoir de mettre les gentils à leur place, et de les garder contre l'orgueil provenant d'une supériorité supposée dans la chair. Alors vient l'avertissement solennel adressé aux gentils. Le fonds des promesses commençant avec Abraham, se développait naturellement dans ce monde chez des Juifs; la racine portait les branches, les gentils n'avaient aucune raison de s'enorgueillir. Abraham était la racine de la promesse, Israël les branches naturelles. Quelques-unes avaient été retranchées, il est vrai, à cause de leur incrédulité, et les gentils avaient été greffés sur une racine à laquelle, par nature, ils n'appartenaient pas. Ils étaient greffés sur le principe de la foi, contrairement à la nature, comme les anciennes branches avaient été retranchées à cause de leur incrédulité. Ainsi les gentils ne subsistaient que sur le fondement de la foi; si donc, comme corps, ils l'abandonnaient, s'ils ne persévéraient pas dans la bonté de Dieu, qui, contrairement à la nature (\*), les avait greffés sur l'olivier de la promesse pour être «coparticipants de la racine et de la grasse», ils seraient retranchés à leur tour. Il ne s'agit ici en rien de l'Eglise ou de l'union avec Christ, mais il s'agit de l'arbre de la promesse dans ce monde, à commencer avec Abraham, auquel, ainsi qu'à sa semence, les promesses étaient faites. La bonté de Dieu avait donné aux gentils, sur le principe de la foi, une part dans ces promesses, part que les branches juives avaient perdue, mais la souche n'était pas des gentils; elle était d'Abraham et des Juifs, et ce que les gentils possédaient par la foi, ils devaient le perdre si la foi venait à manquer. Tels étaient les conseils de Dieu. Dieu faisait entrer des gentils, mais toutefois pour de meilleures choses, et quand, par ce système extérieur d'association des gentils aux promesses, leur nombre sera complet, le temps d'aveuglement qui, dans ce but, est venu sur Israël comme nation, sera terminé, et Israël, comme un tout, comme nation, sera sauvé. Dieu ne leur donnera pas, comme tels, la part céleste de l'Eglise, dont il n'est pas question ici, mais il les greffera de nouveau sur la promesse; ils auront la jouissance de ce que la racine, Abraham, porte en bénédiction.

(\*) Il n'est pas question ici du corps de Christ, mais de leur relation extérieure dans ce monde avec la promesse.

Et cela aura lieu au retour de Christ, qui détournera de Jacob l'impiété. Ainsi ce qui est enseigné ici, c'est qu'il y a sur la terre un arbre dont la racine est Abraham qui, après que Dieu eut formé les nations et qu'elles furent toutes tombées dans l'idolâtrie, fut appelé hors d'entre



elles, selon l'élection, pour devenir le père (ou la racine) d'une race bénie en possédant les promesses de Dieu.

Les Israélites étaient les héritiers naturels selon la chair; mais quand vint Celui en qui se trouve l'accomplissement des promesses, ils le rejetèrent par incrédulité et furent retranchés, *l'élection continuant à l'égard de la promesse*; les gentils furent greffés, contrairement à la nature, pour jouir de la bénédiction promise à Abraham, eux qui forment ces nations mêmes hors desquelles Abraham avait été appelé. C'était par la foi et non par une descendance naturelle. S'ils abandonnaient la foi, ils devaient être retranchés, et cesser d'avoir, comme appelés ainsi, les promesses sur la terre. En tout cas, ils n'avaient pas à se glorifier contre les branches, car la racine les portait et non eux la racine, et les branches retranchées pouvaient être et seraient entées de nouveau, c'est-à-dire qu'Israël sera rétabli dans sa place primitive pour jouir des promesses. En ce qui concerne l'Evangile, ils étaient ennemis comme peuple, afin que les gentils fussent introduits, mais quant à l'élection du peuple, ils sont bien-aimés à cause des pères.

Nous voyons clairement ici qu'il s'agit de l'élection du peuple; elle est mise en contraste avec la bénédiction par l'Evangile, et le fondement sur lequel ils sont bien-aimés, c'est «à cause des pères», comme nous le trouvons constamment dans l'Ancien Testament, par exemple en Exode 32: 13; Lévitique 26: 42, et en d'autres passages. «Car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentance».

L'Esprit de Dieu déroule donc dans ces conseils l'admirable sagesse morale de Dieu. Les gentils avaient été incrédules de toute ancienneté; ainsi c'était pure miséricorde que Dieu montrait envers eux; les Juifs avaient rejeté cette miséricorde envers les gentils et étaient tombés eux-mêmes dans l'incrédulité, de sorte que maintenant c'était aussi la pure miséricorde pour eux. Ainsi Dieu les avait renfermé tous, Juifs et gentils dans l'incrédulité, afin que tous devinssent de simples objets de miséricorde.

Les Juifs avaient les promesses, et s'ils avaient reçu Christ, la fidélité de Dieu les aurait accomplies en lui. Ainsi qu'il est écrit dans cette épître: «Jésus Christ a été serviteur de la circoncision pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères, et pour que les gentils glorifiasent Dieu pour la miséricorde». Mais les Juifs rejetèrent Christ et ainsi ils ont été amenés sous la miséricorde de même que les gentils. C'est là ce qui fait sortir du coeur de l'apôtre ce cri d'admiration devant la profonde sagesse de Dieu, qui par le rejet des Juifs apporte la miséricorde aux gentils et qui, lorsque les Juifs ont rejeté Christ, les amène aussi sur le terrain de la simple miséricorde, Dieu se montrant lui-même par là encore plus abondamment fidèle à ses promesses, qu'il accomplit en dépit de tout. Le verset 31 doit se lire ainsi: «De même ceux-ci aussi ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde, afin qu'eux aussi deviennent des objets de miséricorde».

Ceci termine, par une complète exposition des conseils de Dieu relativement à ses voies sur la terre, la partie doctrinale de l'épître. Et comme la première partie avait montré comment le Juif et le gentil sont placés sur un même et nouveau terrain, — justifiés par Dieu,

— cette seconde partie nous fait connaître ses plans et ses conseils, selon lesquels une place était laissée non seulement pour l'admission individuelle des gentils, mais pour que la chaîne des promesses pût prendre une forme gentile et qu'un système distinct pût être établi; puis ces desseins étant accomplis, le cours des voies de Dieu devait retourner dans l'ancien canal des promesses juives et de l'héritage des bénédictions, mais le tout par grâce.

Il n'est point parlé de l'Eglise dans tout cet enseignement; son existence est affirmée dans l'exhortation pratique du chapitre 12.

Le reste de l'épître, sauf un ou deux versets du chapitre 15, auxquels j'ai déjà fait allusion, contient des préceptes et des exhortations, fondés sur les miséricordes révélées, miséricordes dont nous dépendons entièrement.

## Le Seigneur Jésus – son abaissement et son service

---

Notes d'une méditation sur l'épître aux Philippiens - Darby J.N.

ME 1880 page 32

Le sujet de cette épître est l'expérience chrétienne, et cette expérience s'accomplit si entièrement dans la puissance de l'Esprit de Dieu, que, du commencement à la fin de l'épître, il n'est pas question une seule fois du péché, ni même de la chair, en tant que chair de péché, si ce n'est pour dire que l'apôtre n'a pas confiance en elle. Paul, ici, ne sait ce qu'il doit choisir: de vivre ou de mourir. Si je déloge, dit-il, «je suis avec Christ, et cela est de beaucoup meilleur, mais je ne pourrais alors plus travailler pour les saints». S'il vit, il continue à s'occuper d'eux dans l'activité de son amour, aussi ne sait-il que choisir. Quelle complète abnégation et quelle puissance aussi! «Mais», dit-il, «il est plus nécessaire à cause de vous que je demeure dans la chair. Et ayant cette confiance, je sais que je demeurerai» (1: 24, 25). Ceci pour lui décide la question, — c'est la puissance de l'Esprit de Dieu conduisant une personne hors de l'atteinte du péché.

Si vous examinez en détail les versets 15 et 16 du chapitre 2, vous verrez que l'apôtre, dans les exhortations qu'il adresse aux Philippiens, donne une image exacte de ce qu'était la vie de Christ. «Sans reproche et purs», voilà ce qu'était Christ. «Des enfants de Dieu», Christ était Fils de Dieu. «Irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse», c'est encore ainsi qu'était Jésus. «Vous reluisez comme des luminaires dans le monde», quand Jésus était sur la terre, il était la lumière du monde. «Présentant la parole de vie», il était la parole de vie. Cette exhortation est le détail de ce qu'a été la vie de Christ dans le monde, et c'est dans ce détail que se montre cette même puissance du Saint Esprit qui était en Lui.

Nous trouvons dans cette épître deux grands principes de la vie chrétienne (dans le dernier chapitre, le chrétien est au-dessus de toutes les difficultés et de toutes les circonstances). Dans le troisième chapitre, c'est l'énergie qui pousse un homme en avant, si bien que tout ce qui pourrait l'arrêter n'est regardé par lui que comme des «ordures», son but étant Christ dans la gloire. L'apôtre le voit là, en haut, et il dit: Il faut que j'y arrive. — Il y a des obstacles sur la route. — Je les surmonterai, dit-il, — Mais tu perdras toutes choses. — Peu m'importe, pourvu que je le gagne, Lui. — Mais tu mourras. — Eh bien, je n'en serai que plus semblable à lui; il faut que j'arrive à lui, à Celui qui est là-haut dans la gloire et que j'ai vu (chapitre 3: 11). «Si en quelque manière que ce soit», c'est-à-dire: quoi que cela puisse me coûter; dussé-je même perdre la vie, «je puis parvenir à la résurrection *d'entre les morts*». C'est le caractère de la résurrection de Christ. La résurrection des saints n'a rien de commun avec la résurrection des pécheurs. Christ est les prémices, puis viennent ceux qui sont de Christ à sa venue. Christ n'est pas les prémices des pécheurs qui vont être jugés. Nous ne trouvons pas dans les Ecritures un seul mot qui puisse faire croire que les saints et les pécheurs ressuscitent ensemble. «Si je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts» (l'apôtre

emploie ici un mot tout particulier et emphatique pour exprimer sa pensée). Qu'y aurait-il donc là de bien particulier à atteindre, si le plus grand pêcheur du monde devait ressusciter en même temps que moi et de la même manière? «Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection» (Apocalypse 20: 6) Si toits ressuscitent ensemble, quelle est la signification de ce passage? Le caractère particulier de la résurrection de Christ, c'est qu'elle est le sceau positif de l'approbation complète de Dieu sur Lui et sur son oeuvre parfaitement accomplie. Il a été sorti d'entre les morts, et cette résurrection est de toute importance quant à la justification — elle est le sceau qui montre que tout est accompli, comme notre résurrection à nous est le sceau de notre acceptation. C'est parce que Dieu prend son bon plaisir en nous que, comme Christ, nous ressuscitons d'entre les morts. L'apôtre poursuit donc sa course jusqu'à ce qu'il arrive à cette résurrection. Il a devant ses yeux Christ dans la gloire et il estime tout le reste comme des «ordures». Il veut avoir Christ au lieu de Paul, et tout ce qui lui arrive le long du chemin n'a aucune importance: si même il perdait la vie, il n'en serait que plus semblable à Christ.

Dans le chapitre 2, ce n'est pas Christ dans la gloire que l'apôtre veut suivre; ce n'est pas Christ élevé en haut, mais Christ en bas, sur la terre: Celui dont la marche terrestre, pleine de grâce, doit être mon modèle et cette marche le conduisit toujours plus bas car elle a amené Celui qui était en forme de Dieu, à la mort. Où trouverai-je la pleine manifestation de ce que Dieu est? Dans la mort! C'est une merveilleuse énigme: le Saint s'abaissant; le Prince de la vie marchant à la mort. Ce n'est qu'en le voyant là que nous pouvons apprendre ces choses, «que les anges désirent regarder de près». Personne ne connaît le Fils que le Père. Nous connaissons le Père, mais personne ne connaît le Fils; la divinité de Christ est maintenue par l'inscrutabilité de l'incarnation. Dieu devenant homme! et l'homme le plus doux, le plus humble de cœur qui ait marché sur la terre: c'est insondable! Paul veut montrer aux Philippiens ce qu'est la vraie humilité, etc., mais à peine commence-t-il ce sujet que c'est Christ lui-même qu'il présente. Le motif de ses exhortations n'est rien moins que l'étendue tout entière du christianisme: Dieu descendu pour apporter le salut, et remonté comme homme. Prenez les exhortations les plus ordinaires: leur but et leur motif sont toujours l'obéissance à la parole de Dieu lui-même. L'action même de manger et de boire est sanctifiée par la parole de Dieu et par la prière. Je mangerais comme un animal s'il n'en était pas ainsi.

L'apôtre exhorte les Philippiens à marcher dans l'humilité, et dans l'amour (il y avait eu, sans doute, quelques petites querelles entre eux). Ils avaient envoyé de bien loin des secours à Paul qui ne veut pas leur faire des reproches; il dit seulement: Je vois que vous m'aimez, que vous pensez à moi, et maintenant «rendez ma joie accomplie en ceci que vous ayez une même pensée, ayant un même amour» (Philippiens 2: 1). C'est un reproche si délicatement introduit qu'il est impossible que le coeur des Philippiens y ait résisté. «Et que l'un estime l'autre supérieur à lui-même» (verset 3). Ceci paraît impossible en pratique, mais si c'est avec l'Esprit de Dieu que je pense à moi, je vois le mal et le péché qui sont en moi-même. Si, rempli de Christ, je pense à un autre, je ne vois en lui que la valeur du sang de Christ; je le regarde avec

le coeur de Christ et je puis l'estimer meilleur que moi-même, puisque je vois le mal qui est en moi, tandis que c'est Christ que je vois en lui.

«Qu'il y ait donc en vous cette pensée, etc», c'est-à-dire la pensée qui était en Christ: de s'abaisser toujours. D'abord, étant en forme de Dieu et dans la gloire, il prend la forme d'un homme; puis il s'abaisse lui-même jusqu'à la mort. Il est le premier grand exemple de ceci: «Celui qui s'abaisse sera élevé» (Luc 14: 11), et ce que nous avons à faire, c'est de nous abaisser. Nous avons ici le principe de toute la conduite personnelle de Christ; et nous y trouvons non seulement ce qu'il était, mais encore le «bon plaisir» qu'il a trouvé en nous. Il s'est occupé de nous. Il prend intérêt à nous, il met en nous ses délices, et il le montre non seulement en ce qu'il agit en grâce envers les hommes, mais en ce que lui-même devient l'un d'entre eux. Il s'est abaissé jusqu'à la mort! Nous arrivons à la mort par le péché, Lui y arrive par la grâce; nous y sommes conduits par la désobéissance, Lui par l'obéissance. Ainsi il atteint par l'obéissance et la grâce, ce que nous atteignons par la désobéissance et le péché. Depuis notre premier pas, il s'occupe de nous jusqu'à ce qu'il nous amène là où il est lui-même.

Parlant d'une manière générale, je puis dire qu'il m'est impossible de considérer Christ dans sa vie et dans sa marche, avant que mon âme ait trouvé la paix. Si une âme manque d'assurance et de paix, elle a d'abord besoin des épîtres plutôt que des évangiles, les épîtres contenant les raisonnements du Saint Esprit sur la valeur du sang de Christ. Les écrits de Jean nous montrent Dieu descendant ici-bas en grâce pour les pécheurs. Paul amène l'homme à Dieu, en justice. Paul place l'homme auprès de Dieu dans la lumière; Jean fait descendre Dieu auprès de l'homme. Dans l'évangile de Jean, nous voyons Dieu s'abaissant jusqu'à nous pour répondre à nos besoins; Dieu parlant à la femme auprès du puits, au grand étonnement de ses disciples, et la femme découvrant que, lorsqu'elle parlait près de la fontaine à cet homme fatigué, c'était au Seigneur de gloire qu'elle parlait. «Je pensais», dit-elle, «que c'était un pauvre Juif fatigué qui me demandait à boire». «Oh», dit-il, «si tu comprenais comment Dieu s'est abaissé jusqu'à dépendre de toi pour une goutte d'eau à boire, tu aurais bien vite confiance en lui».

Ce pauvre homme fatigué du chemin était le Prince de vie et le Seigneur de gloire qui, non seulement pouvait lui montrer qu'il connaissait toute sa vie de honte et de péché, mais qui peut aussi atteindre son coeur, comprendre ses besoins et l'attirer à lui, si bien qu'elle perd tout sentiment de crainte et de honte dans son grand désir d'amener aussi d'autres âmes à Lui. Quand nos consciences sont éveillées, nous désirons savoir comment un pécheur peut être justifié devant Dieu et nous avons recours aux Romains et aux raisonnements des épîtres; mais, lorsque mon coeur a compris que je suis un enfant de Dieu, objet de la faveur divine qui repose sur Jésus, je retourne aux évangiles parce qu'il faut que le voie Lui, que je contemple mon Sauveur! J'ai besoin d'être près, tout près de Lui, de l'avoir devant mes yeux, et je considère l'évangile de Jean, qui me montre Dieu descendu ici-bas dans sa personne. Je trouve en lui Celui qui, au lieu d'éloigner le lépreux, éloigne la lèpre et garde *près de Lui* le pauvre lépreux *purifié*. Où voyons-nous notre bien-aimé Sauveur se rendre en premier lieu lorsqu'il est appelé à son ministère public? Au baptême de repentance. Pourquoi y va-t-il? «Oh!» dit-

il, «les pauvres gens qui vont là sont ceux dans l'âme desquels Dieu opère; ils font leur premier pas dans la bonne direction et je dois aller avec eux». Quelle perfection, quel amour je trouve en Lui! «Je ne puis les laisser faire seuls ce premier pas», dit-il «je veux aller avec eux». Il est superflu de dire qu'il n'avait pas besoin de repentance; mais la repentance étant le premier pas de ce pauvre résidu, Jésus veut s'associer à eux. «Ce n'est pas ta place», dit Jean; et Jésus répond: «Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice» (Matthieu 3: 15). Il ne dit pas avec hauteur: «Il *m'*est convenable...» mais: «Il *nous* est convenable», prenant ainsi, en grâce, sa place avec nous (ici c'était avec les Juifs). Alors les cieus lui sont ouverts, l'Esprit de Dieu descend sur lui, et la voix du Père proclame qu'il est son Fils; c'est le modèle de notre position en grâce par la rédemption. Nous voyons, dans le Nouveau Testament, le ciel ouvert quatre fois. Au baptême du Seigneur, quand le Saint Esprit descend sur lui. Puis quand les anges de Dieu montent et descendent sur le Fils de l'homme; c'est-à-dire que les anges les plus haut élevés deviennent ses serviteurs. Puis lorsqu'il sort sur le cheval blanc pour juger (Apocalypse 19: 11). Et, entre ces deux occasions, le ciel est ouvert pour qu'Etienne voie le Fils de l'homme (Actes des Apôtres 7: 56). Il est ouvert à Etienne comme à Christ; mais remarquez comment la gloire de la personne de Christ est toujours maintenue. Quand le ciel s'ouvre pour Etienne, c'est afin qu'il puisse y voir Jésus; mais lorsqu'au baptême de Jésus, le ciel est ouvert, c'est pour que le ciel puisse le contempler. Ce n'est pas Jésus qui regarde un objet dans le ciel, c'est le ciel qui le regarde, lui. Jamais il ne s'était ouvert pour regarder quoi que ce soit sur cette terre, avant le moment où notre divin Sauveur s'y trouve. La plénitude de la divinité est en lui, mais il est scellé comme homme. Le Père dit: «J'ai trouvé en lui mon plaisir». L'homme le plus méprisé sur la terre, est Celui sur lequel le ciel doit s'ouvrir, et le Père ne peut garder le silence à propos de lui: Dieu trouve son plaisir en un homme! Le ciel est ouvert pour lui, le Saint Esprit descend sur lui, et la voix du Père proclame qu'il est son Fils. Il est très intéressant de remarquer que c'est ici que se révèle pour la première fois dans sa plénitude, la Trinité tout entière: le Père, le Fils et le Saint Esprit.

Nous voyons donc premièrement la place de Jésus, comme la manifestation de l'homme accepté, bien établie. Aussitôt qu'elle est établie: «Oui», dit-il, «mais ces gens sont au milieu des combats et des difficultés, ils ont affaire à un tyran terrible; il faut que je le combatte à leur place». Il rencontre Satan, et naturellement remporte sur lui la victoire. Le diable voudrait le faire renoncer à son oeuvre, lui faire abandonner son premier état; il voudrait qu'il quittât sa place d'obéissance et de service, sous prétexte qu'il est Fils. La Parole écrite était une arme suffisante pour vaincre le diable, et le Fils de Dieu n'en veut pas d'autre. Tout salut possible dépendait de sa victoire; et cette victoire dépendait de la parole de Dieu écrite. Jamais, si ce n'est à la mort de Christ, aucun moment n'a été plus solennel que celui-là. Ce que Jésus tenait pour suffisant, ce que Satan lui-même tenait pour tel, était la parole de Dieu écrite. Il lie l'homme fort par ce moyen et se met à partager ses dépouilles. Il y a un homme qui connaît la vérité parce qu'il est lui-même la vérité, qui est satisfait par la parole de Dieu, et cet homme c'est le Seigneur. Il n'y a aucun artifice de Satan que la parole de Dieu ne suffise à vaincre. Il y en avait Un qui, comme homme, possédait un pouvoir suffisant pour délivrer l'homme de toutes les suites du péché: si c'était la maladie, la maladie était guérie. Il délivrait tous ceux

qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui, la puissance de Dieu se déployant en bonté. Et quel est l'effet de tout cela sur les hommes? C'est qu'ils ne veulent pas de Lui! Le Seigneur, sur la terre, a le pouvoir de détruire les effets de la puissance de Satan, mais, derrière ces effets, il y a le coeur de l'homme qui ose lui demander de s'en aller! Lorsque Jésus chasse une légion de démons et les envoie dans un troupeau de porcs, les gens de la contrée le prient de s'en aller de chez eux; ils n'avaient pas besoin de lui. Le démon silencieux, qui influençait leurs coeurs, était bien plus dangereux que tous ceux qui se ruèrent à grand bruit, du haut de la côte dans le lac (Luc 8: 27-38).

Satan dit: «Si tu délivres ce peuple, tu le fais à tes dépens; j'ai pouvoir de mort sur lui». Mais le Seigneur ne se laisse pas arrêter. Alors Satan, le prince de ce monde, soulève le monde contre lui; les disciples s'effraient et le quittent; l'un d'eux, même, le trahit, et les autres prennent la fuite. «Puisque cette haine de Satan est si profonde», dit le Seigneur, «il faut que je donne ma vie pour en retirer l'homme et le racheter; il faut que, par la mort, je rende impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable; et que je délivre tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude» (Hébreux 2: 14, 15).

On demande à Pierre: «Votre maître ne paie-t-il pas les didrachmes?» Pierre vient à Jésus, et Jésus lui montre qu'il est Dieu, puisqu'il connaît tout ce qui se passe dans le coeur de son disciple; il lui demande: «Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils des tributs ou des impôts, de leurs fils ou des étrangers?» Pierre lui dit: «Des étrangers». — «Les fils en sont donc exempts». Il était le Fils du grand Roi du temple, par conséquent exempt du tribut; Pierre de même, car Jésus prend place avec lui. «Mais afin que nous ne les scandalisons pas...», le voilà de nouveau avec Pierre; puis il montre qu'il est Dieu au-dessus de tout et Seigneur de la création, puisqu'il dispose en maître de cette dernière en commandant aux poissons de la mer d'apporter le tribut, — «et donne-le-leur pour *moi* et pour *toi*» (Matthieu 17: 24-27). Le voilà encore avec Pierre. Que c'est admirable!

Tout en étant Dieu en toutes choses, il était l'homme le plus humble et le plus affable qui ait jamais marché sur la terre. Mais, à la mort, il se trouve seul. Il cherche la sympathie et n'en trouve pas. «Demeurez ici et veillez avec moi». Au moment de l'épreuve, à Gethsémani, il demande à ses disciples de veiller avec lui et ils ne le peuvent; — c'est un ange du ciel qui lui apparaît pour le fortifier. Cessera-t-il jamais de servir? Non, jamais il ne quittera cette forme de serviteur. L'égoïsme aime à être servi, mais l'amour aime à servir; tel est l'amour que nous trouvons en Christ.

Ce n'est jamais par l'intelligence que l'on connaît Dieu. Nous ne le connaissons que par nos besoins. Les incrédules disent que l'homme ne pourrait avoir un pouvoir plus grand que celui de son propre esprit. Mais si une femme âgée et décrépite s'appuie sur le bras d'un homme robuste qui la soutient, ce n'est pas en elle-même qu'elle trouve et comprend ce qu'est la force. Or c'est ainsi que nous connaissons Dieu. Aucun homme ne peut connaître Dieu par son *savoir*; s'il le pouvait, il ne serait pas un homme et Dieu ne serait pas Dieu. C'est la conscience, qui est le moyen par lequel Dieu nous amène à Lui; elle produit des besoins en

moi. Voyez quelle différence il y a entre Simon le pharisien et la femme pécheresse. Simon ne connaissait pas Christ et croyait n'avoir aucun besoin de Lui; il pensait l'honorer en l'invitant, par curiosité seulement, à venir manger dans sa maison, et il ne lui témoigne pas même la politesse qu'on doit à un hôte, et Jésus n'est pas indifférent à cet oubli. Il le voit et le sent. Quand je lui montre de la froideur et de l'indifférence, il la sent, elle atteint son coeur.

Les noms essentiels de Dieu sont: lumière et amour. Voyez la pauvre femme: la lumière fait qu'elle se connaît elle-même, et l'amour fait qu'elle connaît Christ et met sa confiance en lui. Christ connaissait à fond le coeur de cette femme, et elle connaissait aussi le coeur de Christ. Tandis que Simon ne trouve pas Jésus digne des plus simples actes de courtoisie, la pécheresse trouve en Lui une plénitude de grâce, de lumière et d'amour, qui peut suffire à tous ses besoins. Ses péchés, qui étaient nombreux (il les connaissait tous), lui sont tous pardonnés, car elle a beaucoup aimé. Le coeur de Dieu et le mur de l'homme se rencontrent, par la grâce, dans une bénédiction à laquelle le pharisien reste totalement étranger (Luc 7: 36-50).

Je trouve encore un enseignement dans ce passage, c'est que la personne du Seigneur Jésus peut avoir plein pouvoir dans mon coeur, avant que je connaisse que je suis pardonné. Ces noms essentiels de Dieu, lumière et amour, sont parfaitement manifestés en Christ: la lumière qui révèle tout ce qui est en moi, et l'amour qui l'ôte entièrement. Quand arrive la lumière manifestant ce que je suis devant Dieu, je me trouve en présence de l'amour qui a tout accompli pour moi. Si j'avais la lumière sans l'amour, je m'enfuirais pour me cacher; et, d'autre part, l'amour sans la lumière ne serait pas l'amour. Mais je trouve à la fois en Christ la lumière divine qui découvre toutes choses, et l'amour divin qui me fait connaître que tout cela est entièrement ôté.

Quand la lumière entre, la conscience est droite. Ecoutez le brigand.: «*Nous sommes ici justement*», dit-il; la lumière lui avait fait comprendre cela, «*mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire*». Comment cet homme avait-il appris cela? Par l'enseignement divin. Nos coeurs ne disent-ils pas tous aussi: «*Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire?*» Puis le brigand dit encore: «*Seigneur*», il reçoit l'enseignement divin quant à la personne de Jésus. Tous les disciples s'étaient enfuis; le brigand seul, reconnaissant la souveraineté de Jésus là, sur la croix, réjouit ainsi le coeur du Sauveur à cette heure suprême. Et que demandera-t-il à Jésus? De soulager ses souffrances? Non; au milieu des agonies de la croix, il demande à Celui qui est crucifié à ses côtés et dont il reconnaît la puissance, de vouloir bien se souvenir de lui quand il viendra dans son royaume; or il reçoit ces mots en réponse: «*Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis*». Voilà un coeur qui avait compris ce qu'était le Seigneur. Un pharisien est un pharisien: un sépulcre blanchi; mais un *coeur brisé* est ce qu'il faut au *Dieu qui guérit les coeurs*.

Christ dans la gloire est-il encore un serviteur? Oui, certes. Il dit à ses disciples: «*Je m'en vais au Père; je ne puis plus être votre compagnon sur la terre, mais je ne vous abandonnerai pas. Dans ce but, il faut que je vous mette en état d'être avec moi; que je vous donne «une part avec moi». Vous êtes nets, mais, dans votre marche à travers le monde, vous amasserez*



des souillures que vous ne pouvez introduire auprès de moi dans la gloire; il faut que je vous lave les pieds».

Et c'est ce qu'il fait maintenant: il est serviteur pour nous laver les pieds (\*). Il s'adonne lui-même à ce service. Quant à notre position devant Dieu, nous ne cessons jamais d'être nets, mais nous nous souillons en traversant le monde, et Christ est serviteur pour nous laver. En Luc 12, nous voyons qu'il sera notre serviteur dans la gloire, «il se ceindra et, s'avançant, il les servira» (verset 37). C'est l'amour divin d'un prix inestimable; Jésus ne cessera jamais d'être un homme.

(\*) Dans Jean 13: 10, «lavé» se rapporte à tout le corps, et «laver» aux pieds et aux mains seulement; les deux mots sont différents en grec.

«Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées». Il faut que je professe Christ d'une manière complète, voilà ce que signifie ma lampe allumée. Ayez les reins ceints pour le service en mon absence, dit-il; quand je reviendrai, voici comment je vous témoignerai ma satisfaction: je vous ferai mettre à table, et, m'avançant, je vous servirai.

Oublierai-je jamais l'abaissement de Christ?

Oublierai-je qu'il s'est fait homme afin de se donner lui-même pour moi et de m'introduire, avec Lui, là où, pendant toute l'éternité, il restera un homme pour moi? Serait-il donc possible de l'oublier? Non, je me souviendrai éternellement de son humiliation sur la terre. Tandis qu'en le contemplant dans la gloire, je suis poussé à courir pour l'atteindre, mon âme se nourrit du pain qui est descendu ici-bas, et cela produit en nous le contraire de l'esprit qui ne pense qu'à lui-même.

Sans entrer dans les détails, nous trouvons, dans le reste de ce second chapitre aux Philippiens, toute la délicatesse de sentiment qui découle de l'absence de soi-même et de l'amour pour les autres, qualités que l'on rencontre dans l'âme qui se nourrit de Christ et finit par lui ressembler sans s'en douter, parce qu'elle n'est occupée que de Lui. Il me faut le second chapitre des Philippiens aussi bien que le troisième. Ayez toute l'énergie possible, mais n'oubliez pas d'étudier Christ, vivez de Lui, et alors vous arriverez à lui ressembler, dans toute sa grâce, son humilité et sa douceur. Oh! quelle position est la nôtre! rachetés par Lui, sur le point d'être avec Lui dans la gloire, et, dans l'intervalle, appelés à le manifester sur la terre!

Que le Seigneur nous donne d'être tellement occupés de Celui qui était plein d'amour, de douceur et d'humilité, que nous puissions reproduire ces même choses! Le premier péché de l'homme a été de perdre confiance en Dieu; Dieu revient à nous, au milieu de tant de péchés accumulés, et nous dit: «Maintenant vous pouvez avoir confiance en moi». Dieu regagne la confiance de nos coeurs, — une confiance sans bornes en un amour sans bornes, — non point par des exhortations adressées du ciel, mais par sa présence sur la terre. — Es-tu une pauvre misérable pécheresse, indigne de te montrer au milieu des hommes? Viens à moi; aie confiance, je veux te recevoir. — Es-tu pendu au bois à cause de tes crimes? «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». Mon sang est suffisant pour laver tous tes péchés; mon coeur est ouvert pour te recevoir.

Que le Seigneur nous accorde de connaître toujours mieux Celui qui «lorsqu'il a mis dehors toutes ses propres brebis, va devant elles», qui a combattu le lion pour elles et les a délivrées! Que le Seigneur nous donne de réaliser ce qu'il était!

## Comment être conduit dans le service?

---

ME 1880 page 59

La question se présente elle-même: de quelle manière et jusqu'à quel point pouvons-nous attendre la direction de Dieu dans notre oeuvre? La réponse est analogue à celle que nous avons déjà donnée relativement à l'intervention de Dieu pour nous délivrer des dangers.

Nous ne pouvons attendre des interventions visibles et sensibles; mais nous pouvons compter avec certitude sur les soins et la direction de Dieu par son Esprit dans le coeur, si nous marchons avec Lui: «Pour que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle», pour que nous soyons conduits par l'Esprit si nous marchons dans l'humilité (Romains 8: 14; Colossiens 1: 9. Voyez aussi Psaumes 32: 8, 9).

Je ne doute pas que si nous marchons avec Dieu et si nous regardons à lui, l'Esprit ne mette dans nos coeurs les choses spéciales qu'il veut que nous fassions. Seulement il est important que nous gardions devant nous la parole de Dieu, afin qu'elle nous soit une garde contre toutes nos propres imaginations. Sans cela, le chrétien qui manque d'humilité, fera sa propre volonté, tout en la prenant souvent pour la direction du Saint Esprit. Ce n'est autre chose que la folie de son coeur qui se séduit lui-même, premièrement en ce qu'il a ces imaginations; secondement, en prenant sa volonté pour le Saint Esprit.

Mais je le répète, celui qui regarde avec humilité au Seigneur, sera conduit par lui dans le chemin, et le Saint Esprit qui demeure en lui, lui suggérera les choses que Dieu veut qu'il fasse.

# Etude sur l'évangile de Jean

---

ME 1880 page 61 - ME 1881 page 8 - ME 1882 page 13

## Introduction

L'évangile de Jean a un caractère tout particulier, qui a frappé les esprits de tous ceux qui l'ont lu avec tant soit peu d'attention, alors même qu'ils ne se rendaient pas compte de ce qui produisait cet effet: il a non seulement frappé les esprits, mais il a attiré les coeurs comme ne l'ont pas fait d'autres parties du saint volume. La raison de ce dernier effet, c'est que l'évangile de Jean présente la personne du Fils de Dieu, — le Fils de Dieu dans une position où il est descendu assez bas pour être dans le cas de dire: «Donne-moi à boire». Cela attire le coeur, si le coeur n'est pas tout à fait endurci. Si Paul nous enseigne comment un homme peut être présenté devant Dieu, Jean présente Dieu devant l'homme. Son sujet, c'est Dieu et la vie éternelle dans un homme, l'apôtre poursuivant ensuite le sujet dans l'épître, en nous montrant cette vie reproduite dans ceux qui la possèdent en possédant Christ. Je parle seulement des grands traits qui caractérisent ces livres, car bien d'autres vérités que celles que je viens d'indiquer s'y trouvent, je n'ai pas besoin de le dire. En effet, c'est l'évangile de Jean qui nous donne la doctrine de l'envoi de l'Esprit de Dieu, cet autre Consolateur qui devait demeurer toujours avec nous.

L'évangile de Jean se distingue très clairement des trois autres évangiles synoptiques, et nous ferons bien de nous arrêter un moment sur ce qui caractérise ceux-ci, pour autant que cela touche à la différence qu'il y a entre eux et l'évangile de Jean. Les trois évangiles synoptiques, Matthieu, Marc et Luc, nous fournissent les plus précieux détails sur la vie du Sauveur ici-bas, sur sa patience et sa grâce: il était la parfaite expression du bien au milieu du mal; ses miracles (à l'exception de la malédiction du figuier qui exprimait la vérité quant à l'état d'Israël, c'est-à-dire de l'homme en possession de tous les privilèges dont l'homme pouvait jouir de la part de Dieu) étaient non seulement une confirmation de son témoignage, mais tous des miracles de bonté, — l'expression de la puissance divine manifestée en bonté. On y trouve le bien, Dieu lui-même qui est amour, agissant, quoique dans un certain sens encore caché, selon la grâce qui allait être pleinement révélée. Ce précieux Sauveur a été ainsi présenté à l'homme pour être reconnu et reçu: — il a été méconnu et rejeté. Chacun des trois évangélistes, on l'a souvent fait remarquer, présente le Sauveur sous un aspect différent: Matthieu place devant nous Emmanuel au milieu des Juifs; Marc, le serviteur prophète; Luc, après les deux premiers chapitres qui nous offrent un tableau des plus intéressants d'un résidu avec lequel Dieu se trouvait, au milieu d'un peuple hypocrite et rebelle, nous montre le Fils de l'homme, davantage en relation avec ce qui existe maintenant, savoir la grâce céleste; mais tous les trois, au fond, présentent le Sauveur dans ses patientes voies de grâce ici-bas, pour que l'homme le reçût; et l'homme l'a rejeté! L'évangile de Marc, nous faisant connaître le service de Jésus, n'a pas de généalogie. Matthieu, étant en relation avec les Juifs et les

économies terrestres, fait descendre le Sauveur d'Abraham et de David, et montre aussi les trois choses qui remplacent le judaïsme, c'est-à-dire le royaume tel qu'il existe maintenant (chapitre 13), l'Eglise (chapitre 16), et le royaume en gloire (chapitre 17). Luc, qui nous présente la grâce dans le Fils de l'homme, fait remonter sa généalogie jusqu'à Adam. Ces trois évangiles parlent toujours de Christ homme ici-bas, présenté à l'homme historiquement, et ils poursuivent leur récit jusqu'à sa rejection de fait, annonçant ensuite son entrée dans la nouvelle position qu'il a prise par la résurrection. L'ascension, base de notre position actuelle, n'est directement racontée que dans Luc seul: il y est fait allusion dans les derniers versets supplémentaires de Marc.

L'évangile de Jean envisage le Seigneur d'une tout autre manière: il nous présente une personne divine descendue ici-bas, Dieu manifesté sur la terre, fait merveilleux duquel tout dépend dans l'histoire de l'homme. Il ne s'agit plus ici de généalogie; ce n'est plus le second homme responsable envers Dieu (bien que cela reste toujours vrai) et parfait devant Dieu, faisant ses délices, quoiqu'on voie à chaque page que ce n'est plus le Messie selon les prophéties; ce n'est plus Emmanuel, Jésus qui sauve son peuple; ce n'est plus le messager qui va devant sa face: dans Jean, c'est Dieu lui-même comme Dieu, qui, dans un homme (\*), se montre à l'homme, aux Juifs, parce que Dieu l'avait promis, mais pour les mettre tout d'abord de côté (chapitre 1: 10, 11), montrant en même temps que rien dans l'homme ne pouvait même comprendre *qui* était présent là avec lui. Puis, à la fin de l'évangile, nous trouvons la doctrine de la présence du Saint Esprit qui remplacerait Jésus ici-bas, en révélant sa gloire en haut, et en nous donnant la conscience de nos relations avec le Père et avec Lui. Il faut remarquer aussi que tous les écrits de Jean, et son évangile entr'autres, envisagent le chrétien comme individu, et ne connaissent pas l'Eglise, ni comme corps, ni comme maison. De plus, l'évangile de Jean s'occupe de la vie éternelle; il ne parle pas de la rémission des péchés, sauf en tant qu'administration présente confiée aux apôtres; et, pour ce qui est de Christ, il traite essentiellement le sujet de la manifestation de Dieu ici-bas, et de la venue de la vie éternelle dans la personne du Fils de Dieu: par conséquent il ne parle guère de notre part dans le ciel, trois ou quatre allusions excepté. Mais il est temps que nous sortions des généralités pour nous occuper de ce que nous dit l'évangile lui-même.

(\*) Etant venu comme homme, Jésus ne sort jamais de la position d'obéissance, et reçoit tout de la main de son Père.

Voici d'abord quelle est sa structure. Les trois premiers chapitres sont préliminaires: Jean n'avait pas encore été mis en prison, et Jésus, bien qu'il enseignât et fit des miracles, n'avait pas encore commencé son ministère public. Les deux premiers de ces trois chapitres, jusqu'à la fin du verset 22 du chapitre 2, forment un ensemble; le chapitre 3 nous donne la base de l'oeuvre divine en nous et pour nous, savoir la nouvelle naissance et la croix, celle-ci introduisant les choses célestes quant à nous et quant à Jésus lui-même. Au chapitre 4, Jésus passe de Judée en Galilée, quittant les Juifs qui ne le recevaient pas, et il prend la place de Sauveur du monde en grâce. Au chapitre 5, il donne la vie comme Fils de Dieu; au chapitre 6, il devient, comme Fils de l'homme, l'aliment de la vie, dans son incarnation et dans sa mort. Le chapitre 7 nous montre que le Saint Esprit doit le remplacer; la fête des tabernacles — la

restauration d'Israël — devant avoir lieu plus tard. Au chapitre 8, sa parole, au chapitre 9, ses oeuvres, sont définitivement rejetées; mais celui qui a reçu la vue le suit. Ainsi, chapitre 10, il aura ses brebis et les gardera pour de meilleures espérances. Dans les chapitres 11 et 12, Dieu lui rend témoignage, comme Fils de Dieu, par la résurrection de Lazare; comme Fils de David, par son entrée à Jérusalem; comme Fils de l'homme, par la venue des Grecs; mais ce dernier titre de Fils de l'homme, amenait avec lui la mort, sujet qui est alors traité. Béthanie est une scène à part Marie saisit la position de Jésus par le coeur; Celui qui donnait la vie devait mourir lui-même. Son titre de Fils de l'homme clôt l'histoire de Jésus ici-bas, en l'introduisant, par la mort et par la rédemption, dans une sphère de gloire beaucoup plus vaste. Mais, chapitre 13, la question surgissait naturellement: Est-ce que Jésus abandonnait ses disciples? Non, étant glorifié en haut, il leur lavait les pieds. Mais il s'en allait où les disciples ne pouvaient alors le suivre. Dans le chapitre 14, se trouvent les consolations pour le temps de l'absence du Seigneur: le Père avait été révélé en lui déjà pendant sa vie ici-bas; quand il serait remonté en haut, il enverrait un autre Consolateur; par son moyen, les disciples sauraient que Lui était dans le Père, eux-mêmes en Lui, et Lui en eux. Le chapitre 15 nous montre la relation des disciples avec lui sur la terre, remplaçant les Juifs, la position où se trouveraient les disciples vis-à-vis du monde, celle où se trouvaient les Juifs en le rejetant, puis le Consolateur. Le chapitre 16 nous dit ce que le Saint Esprit ferait quand il serait venu, ce dont sa présence serait la preuve dans le monde, et ce qu'il enseignerait aux disciples, les plaçant en même temps en relation immédiate avec le Père. Au chapitre 17, le Seigneur, se fondant sur l'accomplissement de son oeuvre et la révélation du nom de Père, place les siens dans sa propre position vis-à-vis du Père et vis-à-vis du monde: le monde est jugé en ce qu'il a rejeté le Seigneur, et les siens sont laissés ici-bas à sa place. Dans les chapitres 18 et 19, nous avons l'histoire de la condamnation et du crucifiement du Seigneur; au chapitre 20, sa résurrection et sa manifestation de lui-même à ses disciples, ainsi que leur mission. Le chapitre 21 nous donne son entrevue avec les siens en Galilée, la restauration de Pierre, et la prophétie de Jésus à l'égard de celui-ci et de Jean.

Après cette courte esquisse de l'évangile de Jean dans son ensemble, nous entrerons maintenant dans le détail des chapitres.

## Chapitre 1<sup>er</sup>

Le premier chapitre nous présente la personne du Seigneur dans toutes ses phases positives, — ce qu'il est en lui-même — non dans ses caractères relatifs. Il n'est pas ici le Christ, ni chef de l'Eglise, ni souverain sacrificateur, c'est-à-dire ce qu'il était ou ce qu'il est en relation avec les hommes ici-bas, soit Juifs, soit chrétiens; mais c'est Christ, personnellement, qui nous est présenté, ainsi que son oeuvre.

Le chapitre commence par l'existence divine et éternelle de la personne de Jésus, le Fils de Dieu, par ce qu'il est dans le fond de sa nature, pour ainsi dire. La Genèse commence par la création, et l'Ancien Testament nous donne l'histoire de l'homme responsable sur la terre, sphère de cette responsabilité; Jean commence par ce qui a précédé la création; il commence

tout à neuf ici, dans la personne de Celui qui est devenu le second Homme, le dernier Adam. Ce n'est pas: «Au commencement Dieu *créa*»; mais: «Au commencement la Parole *était*». Tout est fondé sur l'existence non créée de Celui qui a tout créé quand tout commençait, Lui était là, sans commencement. «Au commencement était», est l'expression formelle que la Parole n'a pas eu de commencement. Mais il y a davantage dans ce remarquable passage: la Parole était personnellement distincte, «elle était auprès de Dieu»; mais elle n'était pas distincte en nature, «elle était Dieu». Nous avons ainsi l'existence éternelle, la distinction personnelle, l'identité de nature du Verbe; et tout cela subsistait dans l'éternité. La distinction personnelle de la Parole n'était pas, comme on a voulu le dire, une chose qui a commencé. «Au commencement» la Parole «était auprès de Dieu» (verset 2): sa personnalité est éternelle comme sa nature. Voilà la grande et glorieuse base de la doctrine de l'évangile et de notre joie éternelle, le fond de ce qu'est le Sauveur: sa nature et sa personne.

Maintenant vient ce qu'il est attributivement, étant tel. Premièrement, il a tout créé; et ici nous arrivons au commencement de la Genèse. Nous avons à faire avec lui en ce qu'il est; le monde n'est que ce qu'il a fait. Toutes choses furent faites par lui, et il n'y a rien de créé dont il ne soit pas le créateur. Tout ce qui subsiste, subsiste par lui. Lui était (jn); tout ce qui commença à exister (egeneto) commença «par Lui». Il a été le créateur de tous les êtres (comparez Hébreux 1: 2, 10).

La seconde qualité qui se trouve en lui, c'est que «en lui était la vie» (verset 4). Cela ne peut se dire d'aucune créature; beaucoup ont la vie, mais ne l'ont pas en elles-mêmes. Christ devient notre vie, mais c'est lui qui l'est en nous. «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie». C'est là une vérité d'une grande portée, quant à lui, quant à nous, et quant à la vie que nous possédons comme chrétiens.

Mais de plus, cette vie est «la lumière des hommes», parole d'un prix immense pour nous. Dieu lui-même est lumière, et c'est la lumière divine comme vie, qui s'exprime dans la Parole aux hommes. Ce n'est pas la lumière des anges, quoique Dieu soit lumière pour tous, car il l'est en lui-même, mais, une fois relative, adaptée à d'autres êtres, ce n'est pas aux anges; ses délices étaient dans les fils des hommes ([Proverbes 8](#)). La proposition est ce qu'on appelle réciproque, ce qui veut dire que les deux membres de la proposition ont une égale valeur. Je pourrais tout aussi bien dire: la lumière des hommes est la vie qui est dans la Parole. C'est l'expression parfaite de la nature, des conseils, de la gloire de Dieu, quand tout sera consommé. C'est dans l'homme que Dieu se fera voir et connaître: Dieu a été manifesté en chair... «vu des anges». Les anges sont la plus haute expression de la puissance de Dieu en création; mais c'est dans l'homme que Dieu s'est montré, et cela moralement, en sainteté, en amour. Nous devons marcher comme Christ a marché, être les imitateurs de Dieu comme ses chers enfants, et marcher dans l'amour comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous; et aussi «nous sommes lumière dans le Seigneur», car il est notre vie. Si nous connaissons l'amour, c'est en ce qu'il a laissé sa vie pour nous, et nous devrions laisser notre vie pour les frères. Si Dieu nous châtie, c'est pour nous rendre participants de sa

sainteté. Nous marchons dans la lumière, comme lui est dans la lumière. Il nous a choisis en Christ, pour que nous soyons «saints et irréprochables devant lui en amour», ce qui est le caractère de Dieu lui-même, caractère parfaitement réalisé en Christ. Nous nous purifions comme lui est pur, sachant que nous lui serons semblables, — étant transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur, étant renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés; et cela n'est pas une règle, bien qu'il y ait là une règle (car nous devrions marcher comme lui a marché), — mais une vie qui en est la parfaite expression, l'expression de la vie de Dieu dans l'homme. Ineffable privilège, merveilleuse proximité de Jésus! «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un».

La rédemption développe et manifeste toutes les qualités morales de Dieu lui-même, et, par-dessus ses qualités, sa nature, — l'amour et la lumière, et cela dans l'homme et en rapport avec les hommes. Nous sommes, en tant qu'en Christ et Christ en nous, le fruit et l'expression de tout ce que Dieu est dans la plénitude et la révélation de lui-même. Il montrera dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Mais alors, afin que tout cela ressortit, l'amour et la lumière même, il fallait que l'occasion se présentât, et cela, non dans un objet aimable et intelligent à l'égard du bien, car alors l'homme peut aimer, mais là où tout l'opposé de cette nature se montrait, et que le bien fût démontré supérieur au mal, en laissant au mal tout son cours. «La lumière luit dans les ténèbres; mais les ténèbres ne l'ont pas comprise». Non seulement l'homme n'était pas lumière, non seulement il était ténèbres, sans aucune lueur de la nature de Dieu, mais il n'y avait pas chez lui réceptivité de cette lumière: c'était une opposition de nature. Ils n'ont vu aucune beauté en lui pour le désirer. Dans ce qui n'était que l'exposé de la nature divine en elle-même, on ne pouvait aller plus loin. Dans les choses naturelles, s'il y a lumière, il n'y a plus de ténèbres; mais dans le monde moral il n'en est pas ainsi: la lumière, ce qui est pur en soi et qui manifeste tout, est là, et on ne s'aperçoit pas de ce qui est là. «C'est le fils du charpentier!» «Si tu connaissais... qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire!» «Si celui-ci était prophète». C'est un jugement clair, prononçant qu'il n'est pas prophète, quand Dieu est là, et parce qu'il se montre tel. Car puisque ce que Dieu est dans ce monde, révèle ce qui est là-haut, l'esprit qui y règne ne s'associe pas avec un seul des principes qui gouvernent le cœur et les habitudes des hommes. Il n'y a dans ce cœur aucune connaissance du péché, aucune connaissance de Dieu, aucune connaissance de l'état où le péché nous a plongés; le péché même est estimé selon le mal qu'il nous fait à nous-mêmes, non selon son opposition à la nature de Dieu, quoique j'admette qu'il y a une conscience acquise par la chute: l'égoïsme est le point de départ de tout. Alors, quand la lumière arrive, qui, au contraire, manifeste ce que c'est que le péché, où celui-ci a placé l'homme, moralement, vis-à-vis de Dieu, — on juge de tout selon l'égoïsme comme point de départ; et la manifestation de Dieu n'a aucune entrée dans le cœur. C'est pour l'homme un terrain inconnu: c'est la vérité, et l'homme est dans le mensonge, comme il est sans Dieu, et il n'y comprend rien. Dieu est lumière; et quand il est manifesté tel qu'il est, mais adapté à l'homme, l'état de l'homme est tel que rien ne répond à cette manifestation. Si la conscience, qui est de Dieu, est atteinte, la haine de la volonté est réveillée (voyez la fin du chapitre 7 des Actes des Apôtres, et Jean 3: 19).



Nous avons donc, dans ces cinq premiers versets, d'une manière abstraite, ce que le Seigneur est, divinement, en lui-même; et avec cela, à la fin, l'effet de sa manifestation au milieu des hommes tels qu'ils étaient, encore d'une manière abstraite. Ainsi, c'est comme lumière qu'il est présenté ici; ce n'est pas l'amour qui est révélé. Venu ici-bas comme amour, il a été actif soit envers le monde, soit efficacement envers les siens, ce qui implique la croix, c'est-à-dire la lumière rejetée. Mais ici c'est ce que le Seigneur est qui nous est présenté, non ce qu'il fait selon l'activité divine. Les versets 16-19 du chapitre 3, nous donnent le résumé de ce qu'il est à ce double égard. Dieu est amour; mais Christ était l'activité de cet amour, selon la nature et le propos arrêté de Dieu (comparez le verset 17 du chapitre qui nous occupe). La loi exigeait de l'homme ce que l'homme devrait être; en Christ quelque chose «est venu» de Dieu, la lumière et l'amour; mais ce sujet nous occupera plus amplement dans un moment. Je répète seulement que ce qui nous est donné jusqu'ici, c'est ce que le Seigneur est en lui-même, mais dans le caractère qui met l'homme à l'épreuve, qui montre ce que l'homme est; et le passage se termine par l'effet de la manifestation de ce qu'il est, sans qu'il soit nommé. Cette lumière peut se manifester là où il n'y a rien qui lui réponde; elle n'est pas comprise: c'est l'incapacité morale non la haine, celle-ci est l'opposé de l'amour.

On peut remarquer qu'en participant à la nature divine, nous devenons lumière (Ephésiens 5: 8). Il n'est jamais dit que nous soyons l'amour. Dans son amour Dieu est souverain: sans doute c'est sa nature, en communion, et en bonté et en miséricorde, mais libre. Nous sommes rendus participants de cette nature, et nous marchons dans l'amour, comme l'amour a été manifesté en Jésus, parce qu'il est notre vie; mais c'est dans l'obéissance que nous marchons ainsi, c'est un devoir, devoir joyeux, facile si nous marchons avec joie, et plus puissant que le mal; mais pas libre, ayant sa source en nous-même. Nous ne pouvons pas dire que nous sommes amour suprême, une source d'où l'amour jaillit; mais le nouvel homme est saint en lui-même, c'est ce qu'il est, bien que ce soit, en nous, en rapport avec un objet.

Aux versets 6 et suivants, nous commençons l'histoire: Christ doit paraître. Ce n'est pas ce qu'il est d'une manière abstraite; dès lors il y a un précurseur, Jean-Baptiste. Dieu, dans sa bonté, ne se contentait pas de donner la lumière: il l'annonce par un autre pour attirer l'attention des hommes. Jean-Baptiste rend témoignage à la lumière, mais ici, c'est afin que tous croient, et non pour Israël seul; Jean-Baptiste n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à celui qui l'était. Or la vraie lumière est celui qui, venant dans ce monde, est lumière pour tout homme, pharisien ou pécheur, Juif ou gentil. Il est la lumière qui, venue d'en haut, est telle pour qui que ce soit, rejetée ou reçue, pour un Simon ou pour Hérode, pour Nathanaël ou pour Caïphe. Il est l'expression de Dieu et de la pensée de Dieu pour tout homme dans quelque état qu'il soit. Il ne s'agit pas de la réception de la lumière dans le coeur. Dans ce cas il est question de l'état de celui qui reçoit, ici du fait de l'apparition de la lumière dans ce monde. Elle était dans le monde dans la personne du Sauveur; il l'avait fait, ce monde; mais quand il était dans ce monde, le monde ne l'a pas connu; il est venu vers les siens, les Juifs, lui, leur Jéhovah et leur Messie, et les siens ne l'ont pas reçu (versets 9-11).

Voilà le résultat de la manifestation de la lumière au milieu des hommes, historiquement: incapacité de la comprendre, et réjection quand elle s'adressait directement à ceux qui étaient déjà en relation avec elle par les promesses et les prophéties, et qui avaient reçu d'elle la loi, règle de la vie humaine, tout en restant toujours la lumière. Quelques-uns toutefois l'ont reçue; et à ceux-là il a donné le droit de prendre la place d'enfants de Dieu, non pas qu'il y en eut quelques-uns d'une qualité meilleure, ou d'une volonté moins perverse que les autres; non, ils étaient nés de nouveau, nés de Dieu, nés non de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. La révélation extérieure de la lumière dans la Parole était accompagnée d'une puissance vivifiante de Dieu, qui lui donnait une réalité vitale dans l'âme, en faisant la semence incorruptible de Dieu. Comme vie, Christ était là. L'homme était né de Dieu.

Ceci termine l'exposé de la Parole comme lumière, en soi, et comme révélée dans le monde, et au milieu des siens, dans les versets 1-5 d'une manière abstraite, et dans les versets 7-13 historiquement présentée, mais encore dans sa nature comme lumière, et non comme un homme, et puis, si elle était reçue, ce qui faisait la différence.

Au verset 14, commence le christianisme historique. Jusque-là c'est ce que Christ *était*, ainsi que ce qu'était l'état de la sphère de sa manifestation. Maintenant c'est ce qu'il est devenu. «La Parole devint chair». Ce n'était pas une apparition comme dans l'Ancien Testament, mais il a pris un tabernacle pour demeurer au milieu de nous, lors même que ce n'était que pour un temps. C'était un homme au milieu des hommes (le tabernacle, il le gardera pour toujours); mais il a habité ici-bas plein de grâce et de vérité, l'amour et la lumière adaptés à l'état de l'homme ici-bas; puis, nous, les croyants, nous avons reçu de sa plénitude et grâce sur grâce; enfin, comme Fils unique dans le sein du Père, il a révélé le Père. La Parole faite chair a été au milieu de nous, révélant la gloire d'un Fils unique auprès de son Père, pleine de grâce et de vérité: nous avons tous reçu de sa plénitude; puis il a révélé le Père. Il était la manifestation du Fils, homme au milieu des hommes, la Parole qui était Dieu, faite chair. En lui, la grâce et la vérité sont entrées dans le monde; il est une pleine source de grâce pour nous, dont nous avons tous reçu abondance de grâce, et il a révélé aussi le Père (\*). Voilà la seconde partie de notre chapitre, l'historique de la personne du Christ. A cela aussi Jean rend témoignage: il était non le Christ, mais son précurseur, la voix qui crie dans le désert, et qui, en appelant à la repentance, prépare le chemin du Seigneur.

(\*) Comparez 1 Jean 4: 12, où la difficulté que «personne n'a jamais vu Dieu» est résolue d'une autre manière; — cette comparaison fournit la plus profonde instruction quant à l'état chrétien.

Ceci introduit un troisième point. Tout en annonçant sa personne, celui qui le met en avant se cache lui-même; il n'est ni le Christ, ni le prophète promis par Moïse, ni Elie promis par Malachie, mais seulement, selon la parole d'Esaië, la voix pour en annoncer un autre que les pharisiens ne connaissent pas, Celui qui venait après lui, mais qui lui était préféré, dont il n'était pas digne de délier la courroie de la sandale. Ceci est traduit en témoignage personnel quand Jésus paraît devant Jean, le lendemain (versets 29 et suivants). Jean le désigne ici, non

comme le Messie, mais en rapport avec son oeuvre, qui a deux parties: il ôte le péché, il baptise du Saint Esprit.

Jésus est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Il faut que le péché soit ôté de devant Dieu. Le temps viendra où il n'y aura plus de péché devant les yeux de Dieu, ni devant les nôtres, temps de repos éternel pour Dieu et pour nos coeurs. Quel vrai repos, et qu'il est doux pour le coeur! Il y a eu un paradis d'innocence, qui dépendait de la fidélité de la création, un état d'innocence incertaine et aussitôt perdue; il y a eu un monde de péché, où toutefois Dieu a agi en grâce; il y aura un monde, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera, un état de choses immuable, moralement immuable, car la valeur de l'oeuvre de Christ reste toujours la même. Ce sera non plus une innocence où tout dépendait de l'obéissance mise à l'épreuve et à laquelle l'homme a manqué, mais un bonheur où l'obéissance a été mise à l'épreuve, parfaitement, et a été accomplie. La justice rend l'état sûr, car Dieu ne peut méconnaître la perfection de l'oeuvre de Christ pour sa gloire. Aussi il n'y aura là que sainteté. Tout y glorifiera Dieu dans tout ce qu'il est; rien ne sera contraire à sa nature. Le péché sera ôté devant Dieu dans les nouveaux cieux et dans la nouvelle terre. Jésus est celui qui l'ôte: l'oeuvre est faite, le résultat n'est pas produit. Le passage ne dit pas: «l'Agneau de Dieu *qui a ôté*», ni «*qui ôtera*», il nous présente le caractère de Celui qui était là devant les yeux de Jean-Baptiste, Celui qui faisait la chose. Le passage ne parle pas de la culpabilité dans laquelle nous nous trouvons, sujet de toute importance en son lieu, cela est évident, mais d'un état de choses devant Dieu. Jean prend les choses habituellement ainsi dans leurs grands principes. C'est Dieu qui a paru, et tout est jugé selon la lumière de sa présence. Sa sainteté exige, oui, sa majesté, en tant qu'il est saint, que le péché soit ôté, de devant ses yeux. Celui qui accomplissait l'oeuvre, qui la faisait, était maintenant là, présent sur la terre. Il était «l'Agneau de Dieu»: l'Agneau qui convenait parfaitement à la gloire de Dieu, l'Agneau dont Dieu seul aurait pu se pourvoir, qui fût capable d'établir sa gloire, sa gloire la plus élevée, là où le péché se trouvait, l'Agneau capable de se donner librement pour cette gloire et d'accomplir ainsi une oeuvre qui serait le fondement moral (sa valeur étant immuable et subsistant sans changement possible, car l'oeuvre était toujours elle-même) d'une bénédiction éternelle, selon Dieu, devant lui. La croix est la base de cette bénédiction. Tous les éléments moraux du bien et du mal, ont été mis en évidence, se sont trouvés en face l'un de l'autre, et Christ homme est à la droite de Dieu dans la gloire divine, en vertu de ce qu'il a résolu toutes les questions que cela soulevait. On a pu voir l'homme dans sa haine absolue du bien, de Dieu lui-même manifesté en bonté, et cela à son égard: «ils ont vu et haï et moi et mon père»; toute la puissance de Satan: «le chef de ce monde vient»; «c'est votre heure et la puissance des ténèbres»; l'homme dans sa perfection absolue en Christ; «afin que le monde sache que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais»; et cela quand tous les deux ont été mis à l'épreuve de la manière la plus absolue; puis Dieu, dans sa justice contre le péché, comme nulle part ailleurs; — le péché en soi, mais Dieu dans son amour infini pour le pécheur. Ainsi l'homme, dans la personne du Fils de Dieu, est entré dans une position toute nouvelle, dans la gloire, au delà du péché, de la mort, de la puissance de Satan, et du jugement de Dieu, après y avoir passé; l'homme selon les conseils de Dieu, mettant le sceau le plus

positif sur la responsabilité de l'homme créature, faisant face aux conséquences de cette responsabilité, et glorifiant Dieu de manière à obtenir de l'amour et de la justice de Dieu, pour l'homme, une place qui serait la glorification éternelle de Dieu dans ses conseils souverains et dans sa gloire, la glorification de Celui qui introduisit l'homme là pour en être le vase, en même temps que l'ordre de la création subsisterait en résultat devant Dieu dans un état où il trouverait le repos de sa nature, et où Christ, homme glorifié, serait le centre de toutes les voies de Dieu dans leur résultat béni.

Le Sauveur devait faire une autre chose encore, savoir, baptiser du Saint Esprit. Ceci est introduit par un fait du plus haut intérêt et des plus touchants: Jésus reçoit le Saint Esprit comme homme, et l'Écriture emploie à son égard les mêmes mots dont elle se sert quand il s'agit de nous: «Jésus de Nazareth..., Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance»; et le Seigneur lui-même dit: «C'est lui que le Père, Dieu, a scellé». Jésus a été scellé comme Fils, homme ici-bas, selon sa propre perfection et sa propre relation avec le Père comme Fils; nous sommes scellés, étant fils par la foi en lui (Galates 3: 26 et 4: 6), en vertu de la rédemption qu'il a accomplie. Nous, par conséquent, nous ne pouvons être scellés avant qu'il eût pris sa place comme homme en haut, — témoins à la fois de l'efficacité de la rédemption et de ce que la rédemption nous avait acquis. «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Ainsi nous lisons, Jean 7: 39: «L'Esprit n'était pas encore (en tant que sur la terre dans les croyants), parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». C'était le témoignage qu'il était le Fils, personnellement. Maintenant que la rédemption est accomplie et que Jésus est glorifié à la suite de son accomplissement, le Saint Esprit nous est donné, à nous qui croyons en Jésus. De cette manière aussi, bien que le résultat du sacrifice de Christ ôtant le péché du monde, ne soit pas encore produit, nous savons que ce qui fait la base de ce résultat béni, est accompli, et nous jouissons de son efficacité dans la parfaite purification de notre conscience et dans la glorieuse espérance d'être avec Christ et semblables à lui dans le ciel, le Saint Esprit nous pendant assurés de l'une de ces choses et étant les arrhes de l'autre. Christ baptise, ou plutôt, disons-nous maintenant, a baptisé les siens du Saint Esprit, nous donnant la conscience que nous sommes fils, en pleine liberté devant le Père qui l'a scellé, lui, comme étant personnellement le Fils de Dieu, parfait en toutes choses. C'est ce signe, donné à Jean-Baptiste, qui a ouvert sa bouche en témoignage que Jésus était le Fils de Dieu. Jean voyait bien que Jésus était un glorieux personnage, duquel il n'était pas digne de délier la sandale; à l'égard de sa personne il sentait que ce n'était pas à lui de le baptiser. Mais la descente de l'Esprit sur Jésus, est le clair témoignage céleste, montrant qui Jésus était, quant à sa personne, comme Fils de Dieu: Jean a vu et a rendu témoignage qu'il était le Fils de Dieu lui-même dans ce monde. Il nous est très doux à nous, quoique dans notre cas il ne s'agisse pas de nos personnes, mais de la grâce souveraine, de penser que si, monté dans la gloire, il nous a baptisés du Saint Esprit (témoignage que nous sommes fils et nous en donnant la conscience), lui, le Fils éternel, a reçu lui-même premièrement, comme homme ici-bas, ce même témoignage, le sceau et l'onction de l'Esprit qui nous rend capables de crier: «Abba, Père!» C'est l'avant-goût de la vérité que celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un (Hébreux 2: 11).

Mais, ici-bas, si un témoignage divin a été rendu que Jésus était Fils de Dieu, c'est le titre d'Agneau de Dieu qui le caractérise. Le coeur de Jean-Baptiste le reconnaît déjà ainsi, car le témoignage qu'il rend ici, n'est pas un témoignage rendu dans sa prédication. Il voyait Jésus qui marchait devant lui, et son coeur rempli de la profonde vérité, s'écrie: «Voilà l'Agneau de Dieu!» Il l'avait déjà annoncé sous ce caractère, et personne n'avait suivi Jésus; mais ce qui partait du coeur par la grâce, a atteint les coeurs: deux des disciples de Jean l'entendent et suivent le Seigneur. C'est ainsi que Jésus commence à rassembler ses disciples. Il accepte la position de centre de rassemblement. Les deux disciples avaient reçu la parole de Dieu de la bouche de Jean-Baptiste; mais ni Jean, ni aucun des prophètes n'avaient pris la place de centre, autour duquel se réunissaient ceux qui recevaient la parole de Dieu; or maintenant il y avait dans le monde quelqu'un autour de qui on pouvait se réunir ainsi: c'était «l'Agneau de Dieu». Jésus, voyant que les deux disciples le suivaient, leur dit: «Que cherchez-vous?» Ils lui disent: «Rabbi, où demeures-tu?» Il répond: «Venez et voyez».

C'est ici un principe, un fait important: il y avait sur la terre non seulement un témoignage, mais une personne qui, de la part de Dieu, était un point de rassemblement pour ceux qui recevaient la parole de Dieu. Ceci était le fruit du témoignage de Jean-Baptiste. André, l'un des deux disciples de Jean, trouve Simon, son propre frère, et lui annonce qu'ils avaient trouvé, non l'Agneau de Dieu, mais le Christ. Le témoignage que nous recevons se rattache toujours à ce qui est déjà dans le coeur, il ne dépasse pas ce qui s'adapte à ce qui y est. Si tout l'amour de Dieu en Christ est prêché, si une oeuvre se fait dans l'âme, cela produira une conviction de péché, peut-être jusqu'à nous faire presque désespérer du salut. «L'Agneau de Dieu» va infiniment plus loin que «le Messie»; mais ces âmes sincères que nous voyons ici, et qui avaient reçu la parole de Dieu dans leur coeur, ont trouvé «le Messie» (verset 42). André mène Simon à Jésus, qui l'appelle Céphas, autrement dit Pierre. Le droit de nommer est l'expression de la souveraineté, c'est ce qu'on retrouve constamment dans la Parole; seulement Christ donne le nom avec une connaissance divine des personnes. Il s'appropriait l'autorité suprême, mais avec la compétence d'une personne divine. Jamais Jean-Baptiste n'aurait donné un nom ainsi à ses disciples.

Mais bien que Jésus fût le centre qui réunissait ceux qui recevaient le témoignage de Dieu, il était venu pour rendre témoignage à la vérité, et dans cette tâche il n'avait pas où poser sa tête. Il commence cette activité au verset 43: il voulait aller en Galilée, où son témoignage devait être rendu au milieu des pauvres du troupeau, et il trouve lui-même Philippe. C'est le second caractère de témoignage. Le premier, c'était Jean et ce qui s'en est suivi; ici, c'est Christ, et il s'agit de le suivre, lui, pèlerin et étranger dans ce monde. Christ ainsi revêt aussi un autre caractère: précédemment nous l'avons vu centre, il recevait les croyants, s'en entourait là où il demeurait; ici, il s'agit de le suivre là où il était pèlerin, second témoignage de toute importance.

Comme objet du témoignage de Jean-Baptiste, Jésus était le centre et il l'est toujours; mais, de fait, dans son propre témoignage ici-bas, il est étranger et n'a pas où poser sa tête, il commence par la crèche et finit par la croix. Toute sa vie, est la vie de quelqu'un qui est

étranger ici-bas, qui chemine dans le monde pour y rendre témoignage de Dieu en grâce, mais en suivant un chemin que l'oeil du vautour n'a pas vu. Les deux caractères de témoignage font ressortir profondément, d'un côté l'état du monde, et de l'autre ce que Jésus y faisait. Pourquoi avoir dans ce monde, de la part de Dieu, un centre de rassemblement, si ce n'est parce que le monde, et même le peuple de Dieu selon la chair, s'étaient totalement éloignés de Dieu, et qu'il fallait quelqu'un pour retirer les âmes de cet état par la révélation de Dieu au milieu de ce monde? et encore maintenant, le principe est le même, seulement le centre béni est dans le ciel: il s'est donné pour nos péchés, pour nous retirer du présent siècle mauvais. Ensuite, pourquoi suivre Jésus, être pèlerin comme Jésus l'a toujours été ici-bas? Adam n'était pas pèlerin dans le paradis, nous ne serons pas pèlerins dans le ciel: il n'était pas besoin d'un chemin dans l'un, et il ne s'en trouvera pas dans l'autre, comme si on voulait en sortir. C'était le sabbat de Dieu en bas, c'est le repos éternel de Dieu en haut: on n'en sort pas; il n'était pas besoin, ni ne sera besoin, dans l'un ou dans l'autre, d'un chemin où l'on suivrait quelqu'un. Ici il n'en est pas ainsi: ni le repos de Dieu, ni le repos de l'homme ne se trouvent sur la terre, et ce qu'il nous faut, c'est un chemin à travers le désert. Il n'y en a qu'un de sûr, et un seul a pu le tracer; et il n'y a que la foi qui le discerne: c'est Jésus, qui dit: «Suis-moi». Il nous faut un chemin et le chemin est trouvé. Philippe aussi était de Galilée. L'oeuvre de Dieu ne se bâtissait pas sur Jérusalem, le vieux centre selon la chair; mais la base, le chemin, et le centre, c'est le Fils de Dieu, la révélation de Dieu lui-même dans le monde, lui-même le tout premier, le rejeté et le méprisé de l'homme, mais l'image du Dieu invisible.

Philippe trouve Nathanaël, un Israélite rempli de préjugés, mais un coeur sans fraude, car le Seigneur a trouvé sous le figuier même de tels hommes, attachés au judaïsme, — un résidu dont le coeur était ouvert à la vérité, des fidèles qui attendaient la rédemption d'Israël. Nathanaël ne croyait pas possible que quelque chose de bon sortît de Nazareth, ce lieu qui, bien loin d'être la Jérusalem de la promesse, était des plus méprisés et des plus honnis. Mais c'était à Jésus qu'il fallait venir, c'était à sa personne que les âmes étaient appelées à venir: «Viens et vois». Le Seigneur montre sa parfaite connaissance de ce qui se passait en Nathanaël, déclarant celui-ci sans fraude, et montrant cette connaissance de manière à pénétrer dans son coeur. Nathanaël le reconnaît, selon le Psaume 2, comme roi d'Israël et Fils de Dieu. Dans sa réponse, le Seigneur reconnaît la foi de Nathanaël, fondée sur ce qu'il lui avait dit de lui-même, et il lui annonce sa propre gloire, selon le Psaume 8, cette gloire qui appartenait à un Messie rejeté; car le Messie est rejeté au Psaume 2, dans un passage cité par Pierre à cet effet, le Psaume annonçant que Dieu établirait son Oint roi sur Israël, malgré sa réjection. Mais, après le récit prophétique des souffrances du résidu dans les Psaumes 3 à 7, le Psaume 8 annonce les conseils de Dieu à l'égard de l'homme dans la personne du Fils de l'homme. Cet homme sans fraude, qui nous est présenté ici sous le figuier, devient ainsi l'occasion de la révélation du Messie dans ses rapports avec Israël, puis de la révélation de sa gloire comme Fils de l'homme, Celui dont toutes les créatures les plus élevées seraient les serviteurs, et qui serait leur objet comme occasion des relations établies entre les cieux et la terre.

Il est à remarquer que c'est ici, comme nous l'avons observé, le second jour de témoignage, le premier se trouvant au verset 35, le second au verset 42. Ce n'est pas l'historique de l'évangile, mais le témoignage rendu à Jésus par Jean-Baptiste premièrement, puis le témoignage rendu par lui-même. Dans le premier cas il remplace le Baptiste; dans le second, c'est la manifestation de lui-même, témoignage qui dure depuis son service sur la terre jusqu'à l'accomplissement du Psaume 8. Envisagé déjà comme rejeté des Juifs et inconnu du monde (chapitre 1: 10, 11), il prend, dès à présent, le titre de Fils de l'homme, ce titre sous lequel il se désigne constamment, quoiqu'il ne pût prendre la position elle-même, qu'après avoir passé par la mort. Ce sont les deux jours de témoignage rendu à Christ comme venu dans ce monde, qui se développent dans la suprématie qu'il possède sur toutes choses, mais qui n'est présentée ici que dans sa nature. Au reste, la position céleste du Seigneur n'est guère le sujet des enseignements de l'évangile de Jean: il y est bien fait allusion, mais voilà tout.

## Chapitre 2

Ce qui suit, au chapitre 2, révèle, en principe, ce qui arrivera lorsque le Seigneur prendra sa place en autorité sur les Juifs: le vin de la joie des noces remplacera l'eau de purification, et Christ purifiera par le jugement la maison de son Père. Mais ce sera un Christ ressuscité qui accomplira ces choses. C'est la résurrection qui nous est présentée: avoir quitté toutes ses relations avec le monde et avec son peuple ici-bas selon la chair, et avoir placé l'homme dans une position toute nouvelle, la position qui rend témoignage à ses droits d'exercer le jugement de Dieu. Mais, remarquez-le, Lui était déjà le vrai temple. Jéhovah n'était plus réellement dans le temple de Jérusalem, bien que le temple fût reconnu extérieurement par le Seigneur lui-même, jusqu'à ce que le jugement fût exécuté; seulement, lors de sa mort, il ne l'appelle plus la maison de son Père, mais *leur* maison. De fait, Dieu était en lui, son corps était le vrai temple.

Ces paroles du Seigneur terminent cette présentation de sa personne et de la position qu'il prenait dans ce monde jusqu'à la fin, présentant en même temps le fait que c'était dans la résurrection que sa gloire serait accomplie. Il déclare aussi ici qu'il se ressusciterait lui-même; il avait donc bien le droit de juger le temple corrompu et souillé.

Ce qui suit parle de la relation du Seigneur avec les autres. Le sujet commence au verset 22. Il s'agit de l'état de l'homme et de l'oeuvre que Dieu faisait en lui et pour lui. Le grand principe que toute bénédiction appartenait à l'état de résurrection, ou était basée sur celle-ci, l'homme dans son état naturel étant laissé complètement en arrière, se retrouve constamment dans Jean, comme on peut voir dans les chapitres 5 et 6, et du reste dans tout l'évangile. Il s'agit donc ici maintenant des deux grandes bases du christianisme pour ce qui regarde notre état, savoir la nouvelle naissance et la croix, les deux choses étant absolument nécessaires pour notre salut, mais la seconde allant plus loin que ce qui était nécessaire, selon la nature même de Dieu et nous introduisant dans les choses célestes.

Pour avoir part au royaume, il fallait une vie toute nouvelle. La foi même en Jésus, en tant que fondée sur une démonstration qui pouvait être adressée à l'intelligence humaine, ne valait rien. Des hommes pouvaient être sincèrement convaincus (il y en avait alors de tels, et

il y en a encore maintenant) soit par l'éducation, soit par l'exercice de leur intelligence, mais, pour être en relation avec Dieu, il faut une nature nouvelle, une nature qui puisse le connaître et qui réponde à la sienne. Plusieurs crurent en Jésus, contemplant les miracles qu'il faisait (verset 23): ils conclurent, comme Nicodème, qu'un homme ne pouvait faire ce que Jésus faisait, s'il n'était pas ce qu'il prétendait être. La conclusion était parfaitement juste. Des passions à vaincre, des préjugés à abandonner, des intérêts qui faisaient obstacle à sacrifier, ne se mêlaient pas à la question. La raison de l'homme jugeait sainement des preuves données, le reste de sa nature ne se réveillait pas. Mais le Seigneur connaissait l'homme; il savait, par une intelligence divine, ce qui en était de lui. Il n'y avait pas peut-être manque de sincérité, mais ce qu'il y avait chez ces hommes n'était qu'une conclusion, qu'une conviction humaine qui n'avait aucune force sur la volonté de l'homme, ni contre ses passions, ni contre les ruses du prince de ce monde. Jésus «ne se fiait pas à eux». Il faut une oeuvre divine et une nature divine pour jouir de la communion divine, et pour marcher dans le chemin divin à travers le monde. Ce qui suit est très distinct.

### Chapitre 3

Nicodème vient à Jésus avec la déclaration du même principe, qui avait produit la conviction de ceux dans lesquels Jésus n'avait pas de confiance: les miracles étaient pour lui une démonstration que Jésus était un docteur envoyé de Dieu. Je pense même que les autres allaient plus loin que Nicodème; il est dit qu'ils crurent en son nom (2: 23). Pour Nicodème, il était convaincu que les enseignements de Christ devaient avoir Dieu pour leur source, ainsi il était disposé à écouter. La foi des premiers ne produisait aucun besoin dans leurs âmes: dans ce cas, les convictions peuvent aller aussi loin que l'on veut sans que l'âme soit troublée, ou qu'un effet quelconque soit produit: il n'en coûte rien. On voit cela souvent. Mais il y avait davantage chez Nicodème, et c'était une preuve de l'action de Dieu: il y avait chez lui un besoin. Le Saint Esprit de Dieu agit toujours ainsi, même dans le chrétien. Ce sentiment de besoin qu'il fait naître produit de l'activité dans l'âme: c'est ce qui est arrivé chez Nicodème. De plus, quand l'Esprit de Dieu agit dans une âme, la parole de Dieu prend de l'autorité sur celle-ci et crée le désir d'entendre cette parole; cela ne manque jamais. Il y a assez de besoins non satisfaits dans l'âme, pour que, étant réveillée, le besoin de savoir ce que Dieu a dit se produise en elle. L'âme a la conscience d'avoir à faire avec Lui, et le besoin de savoir ce qu'Il a dit devient le ressort de son activité et la caractérise. Ce n'est pas la réception d'un système de doctrine ou des dogmes sur une personne divine, c'est l'âme qui a faim et soif de ce que Dieu a dit; ignorante de tout, si ce n'est de son besoin, elle veut recevoir. Il est bon que l'âme ait de la confiance dans la parole de Dieu, dans la source de la vérité (ce qui est déjà la foi implicite), sans que la vérité lui soit encore de fait communiquée; car elle écoute avec confiance. Nicodème en était là; la femme de Samarie aussi, mais chez elle il s'agit davantage de sa conscience; tels étaient aussi les douze; quand plusieurs de ses disciples abandonnaient Jésus, ils ne voulaient pas s'en aller de Lui, car il avait les paroles de la vie éternelle. Quand Dieu agit, le lien de Dieu avec la conscience et l'âme ne se rompt pas: nous ne parlons pas d'union, mais de l'oeuvre morale dans le coeur. Mais, remarquez-le, aussitôt que le besoin se



produit dans le coeur de Nicodème, il sent instinctivement que le monde et les autorités religieuses, la plus mauvaise partie du monde, lui seront contraires. Il y a de la crainte; Nicodème va de nuit à Jésus. Pauvre humanité! Qu'une âme se mette en relation avec Dieu en reconnaissant sa parole, le monde ne le supporte pas! On le sait. Mais la foi de Nicodème n'allait pas plus loin que de reconnaître l'autorité de la parole du Sauveur, comme une parole qui venait de Dieu, la grâce ayant produit dans son coeur le besoin de ces communications de la part de Dieu.

C'est beaucoup d'avoir un vrai besoin, tout faible qu'il soit moralement; car ici, chez Nicodème, il y avait peu de besoins de conscience, point de connaissance de lui-même. Il en était à des espérances religieuses, à des enseignements et à une révélation donnée de Dieu; il cherchait un enseignement de la part de Jésus, mais il s'associait à la conviction générale que produisaient les miracles de Jésus, conviction fortifiée par l'intégrité et par un besoin personnels: Jésus enseignait de la part de Dieu. Mais Jésus arrête Nicodème tout court: la résurrection, le royaume, n'étaient pas venus, mais pour recevoir la révélation qui en était donnée, il fallait une opération divine, une nouvelle nature; il fallait avoir part à une vie toute nouvelle. Le royaume ne venait pas de manière à attirer l'attention, mais le roi, avec toute la perfection qui lui appartenait, était là présent, et par conséquent le royaume même présenté dans sa personne; seulement, ce royaume n'étant pas révélé en puissance, le rejet du roi causé par la perfection même de sa personne, ainsi que l'oeuvre qu'il accomplissait dans son rejet, introduisaient un héritage céleste. De plus, cette oeuvre et ce rejet faisaient entrer ceux qui seraient identifiés avec un Christ rejeté, dans les parvis où Dieu manifestait sa gloire, bien autrement élevée que la gloire du Messie, si elle eût été accomplie alors. C'était déjà l'aurore de l'accomplissement des conseils de Dieu non encore révélés.

Deux choses nous sont présentées dans la première moitié du chapitre qui nous occupe: premièrement le royaume et ce qu'il faut pour y participer et, dans une mesure, les choses terrestres et ce qui est nécessaire pour en jouir avec Dieu, mais aussi le royaume tel qu'il était présenté alors dans son caractère moral; puis, en second lieu, le ciel, la vie éternelle, ce qui est essentiel à nos relations les plus réelles et immédiates avec Dieu, savoir la possession de la vie éternelle devant lui, en contraste avec la pensée de périr. Ici, il n'est pas question du royaume: c'est la vie éternelle, telle que Jésus, venu du ciel, pouvait nous la révéler. Mais cela suppose la croix. Il ne s'agit pas du Messie, mais du Fils de l'homme et de l'amour que Dieu a eu pour le monde, non pas de ses intentions à l'égard du royaume et de ses promesses en rapport avec ce royaume, mais des desseins, bien autrement vastes et élevés, célestes dans leur caractère, dans lesquels Dieu révèle ce qu'il est; et Jésus, rejeté comme Messie, meurt et prend place dans la gloire, comme le Fils de l'homme qui a souffert. Sans doute, cette nouvelle naissance est, en tout cas, nécessaire, subjectivement, même pour discerner le royaume et en jouir, à plus forte raison pour jouir des choses célestes dans la présence de Dieu. Mais lorsque le passage parle de la nouvelle naissance, ne s'occupe pas de la gloire céleste: pour celle-ci il fallait aussi introduire la croix. Toutefois il est bon de remarquer que tout le passage, dans ces deux parties, suppose le nouvel ordre de choses où la grâce agissait et ne se bornait pas aux

Juifs. C'était une chose toute nouvelle qui était introduite. Le royaume n'était pas établi en gloire, mais fondé et reçu dans la personne du roi, exigeant une nouvelle nature pour le discerner et s'étendant à tout homme que la grâce atteindrait. C'était, moralement et subjectivement, la chose nouvelle; seulement, dans la première partie, nous n'avons pas les choses célestes ni la vie éternelle, dans la seconde nous n'avons pas le royaume.

La première chose que fait le Seigneur, en arrêtant tout court Nicodème, qui ne parlait que d'être enseigné dans l'état dans lequel il se trouvait, lui, enfant du royaume selon la chair, c'est de lui déclarer qu'il ne s'agissait pas de cela, mais qu'il fallait naître entièrement de nouveau. Nous examinerons dans un moment les détails; toutefois il importe d'abord de bien saisir que le Seigneur parle des deux caractères de bénédiction, savoir de la gloire céleste et du royaume selon la promesse, mais qu'il en parle sous les aspects qu'ils offriraient dans ce moment-là. On peut dire qu'il les présente, par rapport à sa personne, sous leur caractère spirituel: d'un côté le roi méconnu et ce qui était céleste rencontrant la croix dans sa personne, mais, de l'autre, la nouvelle naissance et la puissance vivifiante, le Fils de l'homme, l'amour de Dieu, et par conséquent ce qui regardait le monde et l'homme, non pas seulement les dispensations et les Juifs, car tout fidèle que Dieu soit à ses promesses, il ne saurait, quand il se révèle lui-même, se borner aux Juifs.

Premièrement donc le royaume se révélait d'une manière qui n'attirait pas l'attention, non pas par une puissance qui dominât le monde, ni par sa gloire extérieure: il fallait une nouvelle nature pour l'apercevoir. Le roi était là, et il donnait les preuves d'une mission divine et de la présence de Celui qui devait venir, mais dans l'humiliation: il était le fils du charpentier, pour l'oeil naturel. Nicodème raisonnait bien en disant au verset 2: Nous savons..., car personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais *si Dieu n'est avec lui*, mais Dieu avait son: «Si quelqu'un n'est né de nouveau», né tout de nouveau. Cette vie est un recommencement de vie, d'une nouvelle source et d'une nouvelle nature, — une vie qui venait de Dieu. Mais Nicodème restait encore dans les bornes et dans les limites de la chair, de l'homme naturel. Ce sont les limites de ce que l'homme est, de son intelligence. L'homme ne peut être plus qu'il n'est; il ne saurait dépasser les limites de sa nature. Mais la classe d'incrédules qui se vante d'avoir fait cette immense découverte, montre d'une part la limite de l'intelligence humaine, de sorte qu'ils ne peuvent rien discerner au delà de ce que l'homme est, et d'autre part le manque de raisonnement solide en eux-mêmes; car, de ce qu'ils ont découvert, il ne découle pas qu'un autre être plus puissant ne puisse rien introduire. Leur sagesse est un fait évident par lui-même; l'homme en lui-même ne peut pas voir plus loin que ce qui est en lui-même, leur conclusion est absolument sans force. Par leur principe ils ne peuvent rien conclure au delà des limites de l'humanité; mais les limites de la puissance active ne sont pas nécessairement celles de la réceptivité. Revenons à notre chapitre et sachons écouter et comprendre mieux que Nicodème les paroles du Sauveur.

Nicodème, comme nous l'avons dit, se borne à l'expérience de ce qui arrivait dans l'homme; Christ révélait ce qui se faisait de la part de Dieu, — la clef de toute l'histoire du Seigneur. Il avait parlé de ce qui était nécessaire pour voir, pour discerner le royaume: il fallait

être né d'eau et de l'Esprit. C'est le royaume de Dieu en quelque état que ce soit, et il faut être approprié à ce royaume, avoir une nature qui lui soit appropriée pour y avoir part. Deux choses s'y trouvent, l'eau et l'Esprit, une nature ainsi caractérisée, moralement et dans sa source. L'eau, comme figure, est toujours la Parole, appliquée par l'Esprit: elle apporte les pensées de Dieu, célestes, divines, mais adaptées à l'homme; elle juge ce qui se trouve en lui, mais elle introduit ces pensées divines et ainsi purifie le coeur. Car l'eau purifie ce qui existe; mais aussi, c'est le nouvel homme qui la boit, aussi cela ne se sépare pas de ce qui est entièrement nouveau. «Ce qui est né de l'Esprit est esprit», participe à la nature de ce de,quoi on est né. C'est là, proprement, la nouvelle nature. La purification pratique des pensées et du coeur, dont nous avons parlé, est bien l'effet de ce que cette nature reçoit, des choses pour lesquelles la chair n'a aucun goût. On ne pourrait pas dire que ce qui est né de l'eau est eau. L'eau purifie ce qui existe; mais nous recevons une vie nouvelle, qui est réellement Christ lui-même en puissance de vie en nous, ce qu'Adam innocent n'avait pas. Nous participons à la nature divine, comme Pierre s'exprime: aussi, là où cette expression se trouve, dans la seconde épître de Pierre, elle se rattache à la naissance par l'eau: on échappe à la corruption qui est dans le monde par la convoitise.

C'est ainsi seulement que nous entrons dans le royaume. Le royaume de Dieu est plus qu'un paradis d'homme: c'est ce qui convient à Dieu, et il faut que nous ayons une nature qui y réponde. Adam, dans son état d'innocence, n'avait pas cela; son niveau était l'homme comme Dieu l'avait créé. Pour le royaume de Dieu, il faut, pour celui qui s'y trouve, ce qui, dans l'homme toutefois, convient à Dieu lui-même. Remarquez que le Seigneur sort de toute question d'économies; il a en vue la nature morale: ce qui est né de la chair est chair, a cette nature; ce qui est né de l'Esprit est esprit, c'est-à-dire correspond à la nature divine qui en est la source. Mais alors il ne pouvait être question seulement des Juifs: si quelqu'un avait cette nature, il était propre pour le royaume. Il ne s'agissait pas d'un peuple déjà élu de Dieu, mais d'une nature qui convenait à Dieu.

Deux choses sont mises en évidence après qu'ont été posés ces principes, premièrement la nécessité de cette nouvelle naissance afin de jouir des promesses faites aux Juifs pour cette terre; et secondement, que cette oeuvre était de Dieu qui communiquait cette nouvelle nature. Dieu pouvait la communiquer par son Esprit à qui il voulait, et cela ouvrait la porte aux gentils. Nicodème, Jésus le lui dit, n'aurait pas dû s'étonner de ce que le Sauveur lui disait qu'il fallait que les Juifs naquissent de nouveau: les prophètes l'avaient annoncé (voyez Ezéchiel 36: 24-28), et Nicodème, comme maître ou docteur en Israël, aurait dû le savoir. Le vent aussi soufflait où il voulait (verset 8); telle était l'opération de l'Esprit. C'était une oeuvre de Dieu, et ainsi elle pouvait être accomplie en qui que ce fût.

Il y avait encore les choses célestes. Or si Nicodème ne comprenait pas ces choses terrestres de la bénédiction d'Israël, comment comprendrait-il si le Seigneur lui parlait de choses célestes. Or personne n'était monté dans le ciel pour en rapporter la connaissance de ce qui s'y trouvait et de ce qu'il fallait pour en jouir, si ce n'était lui-même qui en était descendu, qui parlait de ce qu'il connaissait et rendait témoignage de ce qu'il avait vu, — non

pas le Messie, cela se rapportait à cette terre, mais le Fils de l'homme qui, quant à sa nature divine, était dans le ciel.

Ainsi nous avons une révélation des choses célestes apportée directement du ciel par Christ, et dans sa personne. Il les révélait dans toute leur fraîcheur, fraîcheur qui se trouvait en celui, et dont jouissait celui qui était toujours dans le ciel; Il les révélait dans la perfection de la personne de Celui qui faisait la gloire du ciel; duquel la nature est l'atmosphère que respirent et dont vivent tous ceux qui s'y trouvent, Lui, l'objet des affections qui animent ce saint lieu, depuis le Père lui-même, jusqu'au dernier des anges qui remplissent de leurs louanges les parvis célestes, Lui, le centre de toute la gloire. Tel est le Fils de l'homme, celui qui est descendu pour révéler le Père, la vérité et la grâce, mais qui est, divinement, resté dans le ciel, dans l'essence de sa nature divine, dans sa personne inséparable de l'humanité dont il s'était revêtu. La déité qui remplissait cette humanité était inséparable dans sa personne de toute la perfection divine, mais il ne cessait jamais d'être homme, réellement et vraiment homme, devant Dieu.

Mais nous rencontrons ici une autre vérité: le Fils de l'homme devait rentrer dans le ciel comme homme, être le chef de toutes choses. Comme Fils de Dieu, il a été établi héritier (Hébreux 1); il l'est comme Créateur (Colossiens 1), mais aussi comme homme et Fils de l'homme, selon les conseils de Dieu (Psaumes 8, cité en Ephésiens 1, en 1 Corinthiens 15, en Hébreux 2, passages qui développent clairement sa place à cet égard). Le chapitre 8 du livre des Proverbes nous apprend que Celui qui faisait les délices de Jéhovah avant la fondation du monde, se réjouissait alors dans les parties habitables de sa terre et avait ses délices dans les fils des hommes. Les anges (Luc 2) rappellent cette vérité, ou plutôt la preuve, que donnait son incarnation, des pensées de Dieu à cet égard; ils parlent de cette incarnation comme manifestation du bon plaisir de Dieu dans les hommes. Comme donc il a été la manifestation de Dieu sur la terre, il entre comme homme dans la gloire de Dieu là-haut: il dominera sur la terre comme chef de la création, réunissant toutes choses sous son autorité (\*) (Colossiens 1); mais ici nous parlons des choses célestes. Le Fils de l'homme entre là-haut pour être le chef de tout (1 Pierre 3: 22; Jean 13: 3; 16: 15). L'homme, dans sa personne, est entré dans le ciel en la présence de Dieu lui-même, sans voile, et toutes choses doivent être assujetties sous ses pieds. Mais le seront-elles telles qu'elles sont, et les hommes qui doivent être ses cohéritiers, le seront-ils, tels qu'ils sont, dans le péché, ennemis de Dieu par leurs mauvaises oeuvres? C'est impossible. Il faut une autre chose fondamentale: la rédemption. L'homme, avec mille fois plus de péché que ce qui l'avait fait chasser irrévocablement du paradis terrestre, l'homme, qui avait été jusqu'à accumuler sur sa tête la réjection de Dieu, de la grâce, et du Fils de Dieu, ne pouvait pas, tel qu'il était, entrer dans le paradis céleste; c'était impossible. Si donc Christ devait, comme homme, posséder la gloire qui, dans les conseils de Dieu, était le partage de l'homme, et s'il devait avoir des cohéritiers et les introduire dans la maison de son Père, il fallait les racheter et les purifier selon la gloire de Dieu; il fallait aussi racheter les créatures du joug sous lequel le péché les avait placées et de la domination de Satan. Ici il ne s'agit que de l'état des héritiers, et de leur délivrance de la mort et de la condamnation. Or, quand le Fils

de l'homme nous est présenté, ses souffrances et sa mort sont constamment introduites. Comme Messie, il était rejeté sur la terre par son peuple; mais cela n'avait pour conséquence que de le faire passer dans la sphère plus grande de Fils de l'homme, chef de la création tout entière et chef spécial de ceux qu'il ne prend pas à honte d'appeler ses frères. Mais pour cela il fallait la rédemption. C'est ce que nous apprenons en Matthieu 16: 20, 21, et plus définitivement en Marc 8: 29-31, et Luc 9: 20-22, avec les conséquences qui en découlent pour nous. Dans l'évangile de Jean aussi, avant son départ de ce monde, le Père a voulu qu'un témoignage fut rendu aux titres de gloire de Jésus. Comme Fils de Dieu, il a été glorifié dans la résurrection de Lazare; comme Fils de David, par son entrée dans Jérusalem sur le poulain de l'ânesse; enfin, des Grecs, venus à Jérusalem pour le culte, s'étant adressés aux disciples afin de voir Jésus, et les disciples le lui ayant rapporté, le Seigneur dit: «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous dis: A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12: 23, 24).

(\*) Quant à la terre, voyez Psaume 80: 17, où c'est en relation avec Israël.

Ainsi, dans tous les évangiles, nous trouvons le Messie faisant place au Fils de l'homme, mais, dans chaque cas, le Fils de l'homme passant par la mort, pour entrer dans sa nouvelle et universelle position de gloire. Il aurait pu avoir douze légions d'anges, mais alors, les desseins de Dieu qui sont exposés dans les Ecritures, n'auraient pas été accomplis: Christ aurait été sans cohéritiers.

Nous l'avons déjà fait remarquer, et nous y rappelons l'attention du lecteur, c'est que, dans ce chapitre, la présentation soit de la vie, soit de l'oeuvre qui nous la procure, est faite en rapport avec son application présente et personnelle; c'est une présentation de ce que sont ces deux choses dans leur nature, non quant à l'étendue de leur résultat, mais dans leur application à nous, comme moyen d'avoir part, soit au royaume, soit aux choses célestes. L'élévation du Fils de l'homme sur la croix correspond, ici-bas, du côté de nos besoins et du côté de Dieu, à la révélation des choses célestes, que le Fils a apportée ici-bas, à ce qui se trouve dans le ciel. Il s'agit d'être devant Dieu lorsqu'il est pleinement révélé, — non seulement quand le Messie promis aux Juifs a été rejeté, de sorte que le droit à l'accomplissement des promesses est perdu pour ceux qui possédaient ce droit, après que la loi avait été violée, — mais lorsque la haine de l'homme contre Dieu, contre un Dieu révélé en bonté, a été pleinement mise en évidence. Ce n'étaient plus seulement les péchés et la violation de la loi, c'était le rejet de la grâce quand les péchés et la violation de la loi étaient déjà là. L'homme ne voulait de Dieu à aucun prix (comparez Jean 15: 22-24). Comment eût-il eu part avec Christ auprès de Dieu, part à la gloire céleste? Toutefois le péché de l'homme n'a pas anéanti la grâce de Dieu. Mais si comme Fils de l'homme, Christ avait pris en main la cause de l'homme, il fallait qu'il en subit les conséquences, puisqu'il s'en était rendu responsable devant Dieu (voyez Hébreux 2: 10). Pour que nous eussions part aux choses célestes, il fallait que le Fils de l'homme fût élevé (\*), qu'il le fût selon la gloire de Dieu, en rapport avec ce qui l'avait tant déshonoré; or c'est comme fait péché que Christ a accompli cela, portant aussi lui-

même nos péchés. Eloignés de Dieu nous devions périr dans nos péchés; lui, s'est mis en avant pour nous, recevant tout, comme homme, de la main de son Père et lui obéissant toujours; il a pris la forme de serviteur dans une nature qu'il ne quittera jamais, et, dans cette nature, il devient par droit, selon la justice et selon les conseils de Dieu, Seigneur de toutes choses, lui que personne ne connaît si ce n'est le Père seul, mais qui nous révèle le Père, lui qui a été tout près de nous, qui nous a touchés, pour ainsi dire, qui a pris notre nature, quoiqu'il ait pu dire: «Avant qu'Abraham fût, je suis». Lui, dont nos langues et notre intelligence ne sont pas capables de parler clairement, est Celui qui a tout créé; mais sa place comme homme est à la tête des créatures. C'est lui qui est venu nous révéler les choses célestes et en montrer l'effet dans sa personne comme homme, tout en demeurant toujours au milieu des choses célestes, afin qu'étant homme ici-bas, il les révélât dans toute leur fraîcheur, adaptées en même temps à l'homme, afin que celui-ci vécût par elles, et entrât avec Lui, en Esprit, là où était ce qu'il révélait, et, plus tard, y entrât glorifié et semblable à Lui.

(\*) Le résultat final, c'est que le péché sera ôté des cieux et de la terre, comme nous l'avons fait remarquer. Trois autres motifs sont donnés, dans ce chapitre 2 de l'épître aux Hébreux, pour les souffrances de Christ (verset 9): la destruction de la puissance de Satan, l'expiation des péchés, le pouvoir de sympathiser avec nous.

Le Fils de l'homme est donc Celui qui, comme homme, doit, selon les conseils de Dieu, être Chef de toutes choses, dans les cieux et sur la terre. Messie et Fils de Dieu déjà de son vivant, et rejeté comme tel (Psaumes 2), il devait prendre la position plus étendue de Fils de l'homme, établi sur les oeuvres de Dieu, toutes choses étant mises sous ses pieds (Psaumes 8). Nous le trouvons aussi, au chapitre 7 de Daniel, amené vers l'Ancien des jours pour recevoir le royaume. Le fait qu'il avait créé toutes choses nous est donné dans les Colossiens comme motif pour que, prenant sa place dans le résultat des conseils de Dieu dans sa création, il y fût comme premier-né, en avant, pour en porter la peine devant Dieu, pour être la propitiation pour nos péchés et les effacer pour toujours, en sorte que nous ne périssons pas. C'est là que d'une manière absolue, lui qui n'a pas connu le péché, a été fait péché devant Dieu, c'est là que l'obéissance absolue a été parfaite: «Afin que le monde sache, dit-il, que j'aime le Père, et comme le Père m'a commandé ainsi je fais». *Il fallait*, la nécessité en pesait sur nous; la justice, la nature même de Dieu, exigeait que notre péché fût ôté. Mais le pécheur ne pouvait ôter son propre péché. Chargé qu'il était déjà de ce péché, que pouvait-il faire pour l'ôter? Mais le Fils de l'homme, rejeté de l'homme, a été élevé devant Dieu pour être péché, sans autre chose ou sans autre personne, seul devant Dieu. Il ne s'agissait plus ici de Juif ou de promesse, mais de satisfaire à la gloire de Dieu dans cette position: c'était le second Adam, non pas désobéissant lorsqu'il jouissait de toutes les bénédictions de Dieu, mais obéissant, là même où il portait, Lui qui avait demeuré éternellement dans l'amour de son Père et dans la sainteté même, non seulement la peine de la mort, mais celle de la malédiction et de l'abandon de Dieu. Personne ne saurait sonder une telle chose; toutefois nous pouvons par là même reconnaître que la peine était infinie, mais nécessaire à cause de ce que nous étions, si la gloire de Dieu devait être sauvegardée et si nous devions être sauvés. Plus nous voyons *qui* il était, plus nous sentons la profondeur de l'abîme dans lequel il est descendu: mais par là

même il a pu dire: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Là gloire de Dieu a été manifestée, comme elle n'avait, comme elle n'aurait jamais été connue.

Le Fils de l'homme a dû être élevé. En prenant cette place, qu'il a prise pour nous aussi en grâce, il était libre: «Alors j'ai dit: Voici, je viens...» Ses souffrances étaient pour nous *nécessaires*... ô solennelle parole! Mais Dieu y ayant été parfaitement glorifié, l'oeuvre dans toute sa valeur étant parfaitement accomplie, quiconque croit ne périt pas, mais a la vie éternelle. Périr, c'était notre sort; avoir la vie éternelle, être avec Christ et comme Christ dans la gloire, c'est l'effet des souffrances, de l'oeuvre du Sauveur, pour tous ceux qui croient. C'est ici un côté de la vérité: comme Fils de l'homme, Jésus vient à la rencontre du jugement qui allait tomber sur nous. Il fallait que le Fils de l'homme fût élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Celui qui croit ne périt pas; mais bien plus, il possède la vie éternelle; maintenant comme vie, bientôt comme gloire céleste avec Christ. Elevé de la terre, Jésus attire tous les hommes à lui-même. Un Messie vivant était pour les brebis perdues de la maison d'Israël; dans le Fils de l'homme élevé sur la croix, il ne s'agit plus des promesses, mais d'une oeuvre accomplie, valable devant Dieu pour tous ceux qui croient. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils. Voilà la source de tout. Le but ici est le même: «Afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». Ce sont deux aspects de la même personne, Fils de l'homme ici-bas, mais également Fils de Dieu. Dieu n'a pas épargné son Fils. Mais c'est un principe, un fait de toute importance. Le «il faut» des versets 14 et 15, quoiqu'il découle de la nature même de Dieu et de l'état de l'homme, porte le caractère d'une exigence de la part de Dieu: il revêt Dieu, dans notre esprit, du caractère d'un juge. Il y a, sans doute, beaucoup plus: la sainteté de Dieu, sa gloire, ce qui lui convient (Hébreux 2: 10), y sont engagés; mais l'idée de juge se rattache en effet à la culpabilité. Or tout cela donne encore une idée très imparfaite de la vérité. L'oeuvre porte ce caractère: c'est une propitiation. Sans elle on périrait, exclu de la présence de Dieu; on périrait nécessairement, si cette oeuvre n'était pas accomplie du côté de l'homme, par l'homme. Mais où trouver celui qui l'accomplirait? Il *fallait*; Jésus pouvait le dire, car il venait du ciel. Dieu n'est pas nommé dans le passage, car Jésus parle de la nécessité dans laquelle l'homme se trouvait s'il devait entrer dans le ciel. Mais Dieu est souverain, et Dieu est amour. L'amour divin est souverain: il est au-dessus du mal, quoiqu'il le repousse par la nécessité de sa nature et le juge avec l'autorité de sa justice. Dieu est amour; c'est la souveraine liberté de sa nature. C'est pourquoi, selon Ephésiens 5, nous devons marcher dans l'amour; mais nous ne sommes pas amour, nous sommes lumière. Dieu est amour et lumière, Eh bien, dans cette liberté souveraine, Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique (celui qui par conséquent est devenu Fils de l'homme), afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (verset 16).

Il est de toute importance de bien sentir cela, autrement Dieu conserve toujours pour le coeur le caractère de juge, — de juge satisfait, soit — et Celui qui est amour n'est pas connu, Dieu n'est pas connu. Pour ce qui nous regarde, nous avons fait de lui un juge en tombant dans le péché; mais, dans sa nature suprême, Dieu s'est élevé au-dessus de tout, et le résultat

pour nous est une bénédiction qui répond à cette suprême nature, une bénédiction infiniment plus haute que la bénédiction dont nous jouissons comme créatures parfaites, une bénédiction qui nous est donnée dans son Fils Jésus, comme Fils unique du Père. Ce n'est pas le Père qui a tant aimé le monde: c'est Dieu comme Dieu, et nous le connaissons comme Père à la suite de cette grâce.

Mais il s'est révélé lui-même dans cette grâce envers nous.

Quelle grâce immense de pouvoir dire: je connais Dieu, et encore je suis connu de lui; je le connais lui-même non pas seulement: je suis sauvé, quelque précieux qu'il soit de pouvoir dire cela, mais: je connais Celui qui m'a sauvé. La pensée de ce salut vient de lui: elle est la révélation de ce qu'il est, même pour les anges. C'est son amour qui en est la source. Sa nature, le fond de son coeur, y est révélé; sa gloire et sa propre nature y sont révélées. Fils de Dieu, Fils de l'homme, Jésus fait face à la nécessité de l'homme et révèle ce que Dieu est. Celui, qui l'a vu a vu le Père. Dieu en soit béni, nous le connaissons.

La pensée et les conséquences de sa venue sont alors constatées. Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde, afin qu'il jugeât le monde, — il reviendra pour cela en gloire, — mais afin que le monde fût sauvé par lui (verset 17). Le monde a rejeté le Fils de Dieu, mais une telle manifestation de Dieu dans la Parole faite chair, et un tel accomplissement de l'oeuvre qui glorifie Dieu, portent leurs conséquences et les portent nécessairement. Celui qui croit en Lui n'est pas jugé. Tout ce qui regardait la gloire de Dieu en vue du péché de l'homme a été accompli; la justice de Dieu, son amour, sa sainteté, sa majesté, tout ce qu'il est, a été pleinement mis en évidence, et cela dans le jugement tombé sur Christ fait péché pour nous, et portant nos péchés en son corps sur le bois. Ainsi toute question de responsabilité et de la gloire de Dieu, quant au croyant, est résolue et réglée: il ne peut y avoir maintenant jugement pour lui, autrement tout ne serait pas réglé; ce serait la négation de l'efficace de l'oeuvre de Christ. L'âme serait placée sur un autre terrain, terrain nécessairement faux si celui de Christ est vrai, car rien ni personne ne pouvait être ce qu'il a été.

Celui donc qui croit en lui ne sera pas jugé, comme il est dit aussi au chapitre 5 de ce même évangile. Celui qui croit a la vie éternelle; et il ne viendra pas en jugement. Mais celui qui ne croit pas en lui est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. La présentation du Fils de Dieu, de la parole de Dieu faite chair, avait déjà mis l'homme à l'épreuve. La question de son état avait été résolue; il rejetait Dieu dans la personne de son Fils unique, la pleine lumière; et Dieu est lumière comme il est amour. Ce n'est pas ici l'amour souverain, mais la conscience et la responsabilité. La lumière a été dans ce monde, elle y a brillé clairement; la lumière des hommes, adaptée aux hommes. Ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises. La conscience est sensible à la lumière, mais cela ne change pas la volonté; et si la volonté reste perverse, la conscience rend la lumière divine insupportable. L'état de la volonté à l'égard de Dieu manifesté ici-bas, quand la conscience reconnaît la lumière, c'est là ce qui fait la base du jugement présent, actuel mais final, là où Christ a été présenté.



La fin du chapitre constate la position relative de Jean le baptiseur et de Christ. La mission propre de Jean était terrestre. Il parlait du Messie à Israël, du royaume en rapport avec ce peuple: précurseur immédiat du Christ, le plus rapproché de tous ceux qui, vases du témoignage de Dieu, l'avaient précédé, il était, par ce fait, plus grand que tous les prophètes. Mais il était en deçà de la manifestation de ce qui est céleste. Ceux qui ont cru depuis l'ascension de Christ en jouissent; le plus petit même dans le royaume de Dieu est plus grand que Jean. Dans la personne du Christ, le baptiseur entrevoyait la gloire qui Lui appartenait et qui, par la grâce, appartient aux siens aussi; mais le voile n'était pas déchiré, et il n'y avait point d'homme dans le ciel. Personnellement, Jésus avait apporté ce qui était céleste: il révélait le Père, il parlait les paroles de Dieu; mais le grain de froment restait seul, la rédemption n'était pas accomplie, quoique Celui qui venait d'en haut fût là et parlât de ce qu'il avait vu et entendu en paroles qui étaient les paroles de Dieu. Personne ne recevait son témoignage.

Le verset 20 est plutôt une figure, et l'épouse dont il parle n'est pas une épouse particulière. Si on voulait l'appliquer, il désignerait l'épouse terrestre.

Cette différence entre le témoignage prophétique qui, tout en étant divin, est un témoignage terrestre, et la révélation des choses célestes, de Dieu lui-même et de la part que nous avons dans la gloire, est de toute importance; elle correspond à la différence essentielle qu'il y a entre le christianisme et tout ce qui l'a précédé. L'homme glorifié dans le ciel, le voile déchiré, le Saint Esprit descendu ici-bas et demeurant en nous, pour nous mettre en relation vivante et actuelle avec les choses célestes, cela diffère du tout au tout d'avec les promesses et même d'avec les prophéties de la venue du Messie sur la terre. Ce qui se rapporte à l'histoire personnelle du Christ, jusqu'à sa séance à la droite de Dieu, se trouve comme prophétie dans l'Ancien Testament; mais tout ce que l'accomplissement de ces choses nous révèle, moralement, de l'homme et de Dieu, tout ce qui est la conséquence de la présence du Saint Esprit ici-bas dans les croyants, ne pouvait exister avant que Christ, comme médiateur, eût accompli son oeuvre et fût monté en haut. Jean le baptiseur était évidemment de tous les prophètes le plus rapproché de ces choses, ayant vu le Sauveur; toutefois l'oeuvre n'était pas encore accomplie, et Jean ne pouvait entrer dans les choses célestes, quoiqu'il sût, lui, témoin inspiré, que Christ était descendu du ciel et, comme tel, était au-dessus de tout.

Voyons comment Jean présente la différence dont je parle. Il ne peut le faire comme possédant ces choses, car elles n'étaient pas encore; mais son témoignage quant aux droits de la personne de Christ, va très loin dans ce passage, où il parle à ses disciples. Sa joie était d'avoir vu l'Époux, et cela en qualité d'ami: c'est la première différence. Celui à qui tout appartenait de droit était là. Lui avait l'épouse, peut-être ici l'épouse terrestre, j'en ai déjà parlé; mais il était l'époux. La joie de Jean était de le voir. C'était déjà beaucoup de se comparer avec Celui qui venait du ciel, tout en acceptant la disparition de sa propre importance avec une piété et une joie sans feinte, parce que Celui qui cachait l'éclat du témoignage de Jean par la présence de l'objet même de ce témoignage, était là. La piété de Jean brille de son plus pur éclat en se plaçant ainsi dans l'ombre pour exalter Celui qui, quoique inconnu, faisait par son

éclat divin, lui, la vraie lumière divine, disparaître son précurseur. La vérité dans l'homme intérieur se montrait par l'effet que devait produire la vérité qu'il annonçait: son âme était à la hauteur du témoignage qu'il rendait. C'est beaucoup dire d'un homme; mais tel était le beau fruit de la grâce dans ce témoin honoré du Sauveur.

La personne divine, céleste, du Sauveur est ensuite mise en contraste avec le témoignage de Jean, tout inspiré qu'il fût; son témoignage était seulement un témoignage, et un témoignage prophétique et terrestre; le Christ venait du ciel, il parlait de ce qu'il avait lui-même vu et entendu, non pas comme prophète, soit des choses à venir, rappelant la loi de Moïse, serviteur de Dieu, soit d'un Messie à venir et même venu sur la terre; non, Jésus parlait des choses actuelles qui existaient là d'où il était venu. Personne ne recevait son témoignage, car c'était des choses célestes, des choses qui existaient auprès de Dieu, qu'il parlait: l'homme ne les comprenait pas et ne les voulait pas. Mais la nature du témoignage était également divine; ce n'était plus l'Esprit «par mesure», un: «ainsi a dit l'Eternel», où, le prophète ayant fini, tout était dit, — vérité parfaite, mais vérité limitée à ce qui était exprimé, et encore c'étaient des choses terrestres, le voile n'étant pas déchiré. La vérité elle-même était là, l'Esprit sans mesure (jusqu'alors sur Lui seul) le remplissant des choses qui se trouvaient là d'où il était. Celui que Dieu avait envoyé parlait toujours les paroles de Dieu lui-même dans tout ce qu'il disait, et cela dans un homme et par un homme, mais qui était Fils de Dieu, et par l'Esprit sans mesure.

Il est très possible que les deux derniers versets du chapitre soient de l'évangéliste et non de Jean-Baptiste, comme on l'a pensé; mais je ne vois pas de raison péremptoire pour qu'ils ne soient pas du dernier. Jusqu'à la fin du verset 34, il me paraît clair que ce sont les paroles de Jean-Baptiste; et Jean mêle son témoignage aux choses qu'il raconte, le tout étant de Dieu. Le dernier verset pourrait donner à croire que les paroles sont celles de l'évangéliste, puisqu'il contient un témoignage si souvent répété dans ses écrits. Il y a aussi, dans le témoignage, un changement analogue à celui que nous avons vu dans les versets 16 à 18 du chapitre 1, relativement à l'emploi du nom de Dieu et à celui de Père. Il faut faire ici bien attention à ce fait, que la chose en question n'est nullement de savoir si le témoignage des deux versets est de Dieu, mais qu'il s'agit uniquement, pour notre instruction et comme sujet intéressant pour nos coeurs, de nous rendre compte de la personne qui est le vase de ce témoignage. L'Esprit de Dieu a donné la parole à Jean-Baptiste; le même Esprit a dirigé l'évangéliste soit en nous rappelant ce que Jean-Baptiste a dit, soit dans les paroles qu'il prononce lui-même. Les deux derniers versets cependant semblent plutôt l'expression d'une réalité que l'évangéliste connaissait et possédait par le Saint Esprit, comme chose présente et actuelle, qu'un témoignage prophétique quelqu'élevé qu'il fût.

La différence entre les noms de Dieu et de Père est toujours distinctement maintenue dans l'évangile de Jean. Quand il s'agit de la nature et de l'action de Dieu selon cette nature, comme origine de la rédemption et de la responsabilité de l'homme, le mot Dieu est employé; quand il s'agit de la grâce qui opère dans le christianisme et par Christ en nous, c'est le nom de Père. Ainsi, «Dieu a tant aimé le monde», et au chapitre 4: «Dieu est esprit, et il faut que

ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité»; mais, en grâce, «le Père cherche de tels adorateurs»; et ici: «Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains» (comparez 13: 3). Le Père a été révélé dans le Fils, et nous avons reçu l'Esprit d'adoption; les petits enfants en Christ ont connu le Père. «Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître»; et d'autre part: «Personne ne vit jamais Dieu». Ainsi la personne du Fils venu dans ce monde, et, pour nous, l'exaltation de Jésus après qu'il eût achevé l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire, puis la descente du Saint Esprit, en un mot la grâce qui opère dans la personne et, pour nous, par le moyen de l'oeuvre de Jésus, voilà où le Père se trouve révélé. Jésus a révélé ce nom à ses disciples, quoiqu'ils n'en aient rien compris (Jean 17: 26); et nous avons reçu, l'oeuvre qui nous lave et nous justifie ayant été accomplie, l'Esprit qui nous fait crier: «Abba, Père». Le nom de Père est un nom de relation, révélée par la présence de Christ, et qu'on connaît, et dont on jouit individuellement par le Saint Esprit. C'est ce qui caractérise le christianisme et, on peut le dire, Christ lui-même. *Dieu* est ce que Dieu est dans sa nature et son autorité, le nom d'un Etre, non d'une relation, sauf les droits d'autorité absolue qui lui appartiennent; mais d'un Etre qui, étant suprême, entre en relation avec nous, en grâce. On voit l'importance de cette distinction dans les paroles de Christ lui-même. Tout le long de sa vie il ne dit pas: «Mon Dieu», mais «Mon Père» même à Gethsémané, et la jouissance de cette relation est parfaite. «Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Il dit encore «Père», quand il exprime ce que c'était pour lui que de boire la coupe. Sur la croix il dit: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Fait péché pour nous, il sentait ce que c'était que de l'être devant Dieu, Dieu étant ce qu'il est. Après sa résurrection il emploie les deux noms de Dieu et de Père, quand il introduit ses disciples dans la position dans laquelle il était dès lors entré comme homme, selon la justice de Dieu: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Les siens étaient, par grâce, comme lui, dans leur relation avec Dieu comme Père; ils étaient, par son oeuvre, devant Dieu, tel qu'il est dans sa nature, et cela en justice, selon la valeur de l'oeuvre qu'il avait accomplie et selon leur acceptation dans sa personne, agréables dans le Bien-Aimé. Mais quel merveilleux privilège que de savoir quelle est l'occupation des affections du Père et de connaître Celui qui en est l'objet et qui en est digne, qui suffit à ces affections! Quel bonheur de connaître le Seigneur, car le Père veut que, là où il trouve ses délices, nous trouvions les nôtres. Quel bonheur parfait et infini!

Enfin toutes choses lui sont données et lui sont assujetties; c'est à lui qu'elles seront soumises, quoiqu'elles ne le lui soient pas encore, quant à l'accomplissement des voies de Dieu (Hébreux 2); mais il a toute puissance dans les cieux et sur la terre.

Il est bon de remarquer ici que c'est toujours la Parole faite chair (\*), Celui qui s'est anéanti lui-même, et a pris la forme de serviteur, comme homme ici-bas, qui est devant les yeux de Jean. En conséquence, quoique la divinité ou plutôt la déité du Sauveur apparaisse à chaque page de l'évangile, Christ nous y est présenté comme recevant tout de son Père. Il est Dieu, il est un avec le Père; les hommes doivent l'honorer comme ils honorent le Père; il peut dire: «Avant qu'Abraham fût je suis»; mais il ne sort jamais de la position qu'il a prise, et tout en parlant au Père comme à un égal, tout, gloire et toutes choses, lui sont données. Personne

ne connaît le Fils: mais il est très beau de voir la fidélité parfaite de Jésus à ne pas se glorifier lui-même, mais à rester sans effort dans la position qu'il a prise. Grâce à Dieu, c'est toujours un homme.

(\*) On peut excepter les quatre premiers versets du chapitre 1. Comparez, pour ce qui est dit dans le texte, 1 Jean 1: là aussi la différence des noms de Père et de Dieu se retrouve.

Nous avons déjà dit que ce chapitre 3 pose les bases et ne développe pas les résultats; nous y trouvons la possession de ce qui nous rend capable de jouir de ces résultats, savoir la nouvelle naissance et la croix. C'est pour nous le côté subjectif. Il en est ainsi encore ici, à la fin: quiconque croit à ce Fils que le Père aime, a la vie éternelle (comparez 1 Jean 5: 11, 12); celui qui ne le croit pas, qui ne reçoit pas le témoignage qu'il rend (comparez 5: 21), ne verra jamais la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui (verset 36). Le Fils de Dieu, Jésus, dans sa personne, est la pierre de touche de toute âme, précieux à ceux qui croient: il l'est comme manifestation de Dieu lui-même s'adaptant à l'homme en grâce. On peut voir ici aussi comment le changement du nom de Père en celui de Dieu se retrouve, quand le Saint Esprit passe de la grâce à la responsabilité. Quand il s'agit du Père, c'est toujours la grâce opérant par le Fils et dans le Fils qui le révèle.

Nous ferons observer ici que, dans ces trois premiers chapitres, nous avons une préface de l'évangile, avant le ministère public du Sauveur. Le fait est constaté au verset 24 du chapitre 3, comparé avec Matthieu 4: 12, 17 et Marc 1: 14, 15. Le chapitre 4 de Jean confirme cette appréciation des faits. Sans doute Jésus avait parlé déjà et avait fait des miracles, mais il ne s'était pas présenté publiquement pour dire: Le temps est accompli. Il s'annonce ainsi au chapitre 4 de Luc, verset 18 et suivants, quoique sa prédication d'alors, dans la synagogue de Nazareth, ne soit pas sa première prédication, comme en témoignent les versets 15 et 23, Mais cette préface des trois premiers chapitres est une véritable introduction à tout le christianisme, au moins dans ses grandes et divines racines. Elle commence par ce que Christ était dans sa nature essentielle, et ce que l'homme, hélas! était aussi. Il n'y est pas encore question de l'action de Dieu en grâce. C'était la lumière; l'homme était ténèbres il fallait être né de Dieu pour recevoir Celui qui l'était. Ensuite nous trouvons ce qu'il est devenu: la Parole a été faite chair, et le Fils unique a révélé Dieu, étant lui-même dans le sein du Père: c'est la grâce dans sa personne. Puis vient son oeuvre dans toute l'étendue de son effet, et le don du Saint Esprit pour que nous en jouissions maintenant; et puis l'oeuvre de rassemblement, mais celle-ci poursuivie du côté des voies de Dieu, plutôt sur la terre, mais en général selon les droits de la personne de Christ, les Juifs, sauf le résidu, étant mis de côté. Christ reconnu de ce résidu, selon le Psaume 2, passe outre et présente sa position, selon le Psaume 8, en tant que cela regarde sa personne: après quoi les épousailles et leur joie, ainsi que le jugement, sont introduits. Mais c'est par la résurrection, en se ressuscitant lui-même, en relevant son propre corps, le vrai temple de Dieu, que la démonstration de son titre et de sa puissance serait donnée. Ce qui est subjectif en nous, et l'oeuvre pour nous, viennent ensuite: sa réception selon les convictions humaines, fondées sur les miracles, ne valait rien; c'était ce qui était dans l'homme; tandis que pour voir le royaume et y entrer, dans sa forme terrestre et judaïque, il fallait être né entièrement de nouveau. Mais il y avait aussi les choses célestes que

Jésus révélait. Il venait du ciel, il y était: lui seul pouvait annoncer les choses célestes. Aussi l'homme naturel n'était pas propre à y entrer: il fallait que Celui qui avait entrepris sa cause, soit pour la gloire de Dieu, soit pour la culpabilité de l'homme, car la nouvelle naissance ne purifie pas la conscience, — il fallait que le Fils de l'homme, s'il ne devait pas rester seul, fût élevé. Mais alors, ce n'était pas seulement l'entrée du royaume et la jouissance des promesses qu'on trouvait ainsi, mais la vie éternelle, — ce qui est en Christ lui-même. La source bénie de tout nous est donnée après cela: Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils pour que nous vivions éternellement; ainsi nous trouvons d'abord la juste nécessité, ce que réclamaient la nature et les droits de Dieu sur l'homme, accomplie par le Fils de l'homme, puis l'amour infini de Dieu révélé. Le Fils de Dieu était devenu Fils de l'homme; mais le Fils de l'homme pouvait prendre cette place, parce qu'il était Fils de Dieu. A la fin du troisième chapitre, nous trouvons le témoignage de Jean-Baptiste porté à son plus haut degré, témoignage de la profonde et parfaite piété personnelle de celui qui le rendait; toutefois il était de la terre; plus qu'un prophète, mais toujours terrestre; de la poussière, et parlant comme étant de la terre, appartenant à ce qui était en dehors du voile non encore déchiré. Christ, lui, venait du dedans du voile, et sa chair était ce voile. Il parlait de ce qu'il savait ainsi, et personne ne recevait son témoignage. Jean avait la joie d'entendre la voix de l'époux, il ne l'était pas; ce qu'il disait était donné de Dieu comme témoignage, mais, le témoignage étant rendu, de sa part tout était accompli. Christ, lui, était le sujet du témoignage, et de plus ce qu'il disait, c'étaient les paroles de Dieu, car Dieu ne lui donnait pas l'Esprit par mesure. Toutes ses paroles étaient les paroles de Dieu; il était au-dessus de tout. Enfin, nous trouvons une chose qui restait encore pour achever cette révélation de Christ et de Dieu lui-même, dans les grands éléments qui se rapportaient à la personne de Christ et à notre état: le Père et le Fils nous sont présentés. C'est la couronne de tout en grâce: il était l'objet suffisant de toutes les divines affections du Père, Celui en qui l'amour infini et partait du Père trouvait ses délices: aussi lui avait-il tout donné. Comme Fils descendu ici-bas, Jésus reçoit tout du Père. Mais le Père et le Fils ne restent pas seuls dans la plénitude de leur perfection: nous y sommes introduits pour en jouir, bien que, dans un certain sens, ils restent nécessairement seuls dans leur perfection. Mais celui qui croit au Fils a déjà la vie éternelle, quoiqu'ici-bas dans la faiblesse; il possède subjectivement ce qui fera plus tard sa gloire avec Christ (comparez les premiers versets du chapitre 1). Or cette révélation du Père dans le Fils devenait l'épreuve cruciale de l'homme: celui qui ne recevait pas ce témoignage, qui ne se soumettait pas à lui par la foi, ne verrait jamais la vie, mais la colère de Dieu demeurerait sur lui. Ce qui a trait au Saint Esprit, que ne devaient recevoir que ceux qui croyaient déjà en Jésus, se trouve déjà dans les versets 32-34 du chapitre 1. Le développement du sujet se trouve dans les derniers discours du Sauveur; l'histoire que de sa présence se trouve dans les Actes et dans les épîtres, et dans la conscience de sa présence que possèdent les croyants.

Ayant complété la revue des trois chapitres d'introduction, il conviendra peut-être de donner une espèce d'index des chapitres de l'évangile tout entier; car il y a beaucoup d'ordre et de système dans les écrits de Jean.

Le rejet du Messie de la part des Juifs est constaté déjà au chapitre 1; le jugement du peuple qui en résultait se montre clairement dans le cours de l'évangile et dans bien des chapitres. La doctrine de chaque chapitre est souvent en contraste avec des choses judaïques, ce contraste fournissant l'occasion et la base de la doctrine. Un autre trait caractéristique en découle; le jugement porte sur tout le monde (chapitre 1) qui ne l'a pas connu, et sur les siens, les Juifs, qui ne l'ont pas reçu; il donne lieu à la constatation et au développement de la grâce souveraine qui seule produit la vie divine en nous. Ceci implique l'entrée des gentils dans la jouissance des bienfaits de la grâce, et puis le fait important que ces bienfaits se trouveraient dans un monde — et aussi dans un état — tout nouveau où l'on entre par la résurrection. Dans les évangiles synoptiques, le Christ est présenté dans ses trois caractères, de Jésus Emmanuel le Messie, de prophète, et de Fils de l'homme, son histoire étant tracée à ces trois points de vue avec le récit de son rejet et de sa mort. Dans Jean, qui nous montre Dieu manifesté en chair, sa réjection est constatée d'emblée; car, étant lumière, les ténèbres ne l'ont pas reçu. Il en résulte qu'à l'encontre des trois autres évangiles, où Christ est présenté historiquement pour être reçu et où son rejet nous est raconté, mais en rapport avec la responsabilité des hommes, Jean, quoiqu'il affirme cette responsabilité comme doctrine, nous présente la grâce souveraine qui, nous l'avons déjà fait remarquer, cherchait ses brebis parmi les Juifs et parmi les gentils, pour la vie éternelle. Enfin il ne faut pas passer, sans le remarquer, sur ce trait que dans Jean tout est individuel; il ne parle jamais de l'Eglise.

## Chapitre 4

Après les chapitres d'introduction, l'évangile de Jean commence en nous montrant Jésus, qui abandonne la Judée, et quitte la capitale juive, le centre du trône de Dieu sur la terre, l'ancien siège de Celui qui, descendu maintenant en grâce, ne trouvait pas, dans un monde ennemi, où poser sa tête. La jalousie des pharisiens donnait lieu à ce départ de Jésus. Mais, ici déjà, l'on peut voir que le Seigneur, ayant conscience d'une origine et d'un but qui dépassaient entièrement toutes les pensées, même de ceux qui l'avaient reçu, n'agit pas, pour rassembler ceux qui recevaient sa parole, selon la pensée des disciples qui l'entouraient avec affection: Jésus lui-même ne baptisait pas, mais ses disciples. Parole faite chair, Fils de Dieu, Sauveur du monde, Rédempteur, Fils de l'homme, il ne pouvait baptiser, pour les attacher à lui-même comme Messie, quoiqu'il fût le Messie; car il savait trop de sa réjection, et comme Pierre l'exprime, des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient. Quant aux dehors de sa position, Jésus ne pouvait que permettre à ses disciples de baptiser ainsi: c'était pour eux la vérité, même toute la vérité, quoiqu'ils aient appris à ajouter «vivant» à son titre de Fils de Dieu. Mais si lui avait baptisé, il aurait été tout à fait au-dessous de la conscience qu'il avait de l'objet de sa venue et de ce qui allait arriver: ce n'était pas la vérité pour lui; bien qu'il fût le Messie, il ne venait pas pour l'être alors, mais afin de donner sa vie en rançon pour plusieurs. Ce qui le chassait de Jérusalem l'empêchait aussi de baptiser. Là ville où jadis il avait été assis entre les chérubins, et dont si souvent il avait voulu rassembler les enfants, le chassait de ses confins; il s'en allait, le méprisé et le rejeté des hommes, sans avoir où reposer sa tête, porter ailleurs le témoignage de l'amour de Dieu et le démontrer dans sa

personne. Cela supposait qu'il était rejeté comme Messie; mais de plus, Dieu manifesté en grâce, et venant selon les promesses faites au peuple juif, il était la dernière épreuve du coeur humain, qui s'est ainsi trouvé être inimitié contre Dieu et contre Dieu venu en grâce. Il s'agissait donc de la grâce souveraine de Dieu, quand l'homme ne voulait pas de lui; il fallait donc qu'il se trouvât tout à fait à part, qu'il n'eût rien ici-bas, lui qui, venant au milieu des hommes pour leur apporter l'amour, un amour qui répondait à tous leurs besoins, était en même temps lumière pour leurs consciences, se mettait à la portée de tous, se servait de leurs besoins pour les gagner en amour, mais les appelait à jouir des choses célestes qu'il était à même, lui seul, de leur révéler.

Nous trouverons que le chapitre 4 répond parfaitement à cette position. Mais quelle précieuse et profonde vérité, de voir le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, rejeté, lui qui était venu selon les promesses, renonçant à tout ici-bas, anéanti et abaissé, et montrant par là même la plénitude de la divinité en amour et en lumière, — toujours caché dans l'humiliation pour être près de tous, et ne rien prendre de ce qui était sien, afin qu'il fût lui-même tout seul partout, comme Dieu doit l'être, et toujours manifesté, si quelqu'un avait des yeux pour voir, — d'autant plus manifesté qu'il était caché, afin que l'amour arrivât auprès de tous, cet amour infini de Dieu manifesté dans son abaissement pour pouvoir atteindre ceux qui étaient bas, dans l'éloignement et la haine: amour infini, amour qui était au-dessus de tout dans son exercice envers ceux qui le haïssaient, — maître de lui-même, pour être serviteur de tous, depuis son Père jusqu'aux plus misérables pécheurs, et cela jusqu'à la mort. Ne l'aimerons nous pas? Nous ne pouvons sonder ces choses; mais ce qu'il a été, manifestement, peut prendre possession de tout notre coeur et en former, ou plutôt en créer les affections par l'objet qui leur est présenté. Il s'est sanctifié lui-même pour nous, afin que nous fussions sanctifiés par la vérité. A cet égard, ce chapitre a une portée immense. Mais poursuivons les faits, historiquement, comme ils nous sont présentés.

En allant de Judée en Galilée, le Seigneur, à moins de faire un grand détour, devait passer par la Samarie. Or la Samarie, tout en cherchant à s'approprier les promesses, était en dehors de leur giron: elles appartenaient aux Juifs. Mais la prétention des Samaritains à y avoir part irritait excessivement les Juifs. De fait, bien que mélangée, la population de la Samarie était en très grande partie d'origine païenne. «Tu es un Samaritain, et tu as un démon», disaient les Juifs à Jésus. Les Samaritains en effet étaient en dehors des promesses et du peuple de Dieu, Ces promesses et ce peuple, le Seigneur les reconnaissait, mais il introduisait ce qui était au-dessus des deux et les mettait de côté (versets 21-24, et déjà 5, 6). Si le puits de Jacob se trouvait là, le Fils de l'homme s'y trouvait aussi, le Fils de l'homme fatigué de son voyage altéré et sans eau, sous la chaleur du jour, sans autre repos que le bord du puits pour s'y asseoir, et dépendant, pour avoir un peu d'eau et se désaltérer, de quiconque viendrait, d'une pauvre femme samaritaine abandonnée et le rebut du monde. Elle vient pour puiser de l'eau, cette femme fatiguée de la vie. Isolée de fait, isolée dans son coeur, elle ne venait pas à l'heure où les femmes vont puiser. Elle avait poursuivi le bonheur en faisant sa volonté: elle avait eu cinq maris auxquels elle avait probablement été dévouée, et celui qu'elle avait n'était pas son mari.

Elle était lasse de la vie. Sa volonté et son péché lui avaient laissé le coeur vide, elle était isolée et abandonnée du monde: le péché l'avait isolée; d'honnêtes gens ne voulaient pas d'elle: ce n'était pas étonnant. Mais il y en avait un qui était plus isolé qu'elle, qui était seul dans ce monde, que personne ne comprenait, pas même ses disciples! Quel homme, au milieu de ce monde pervers, comprenait le coeur de Celui qui apportait les pensées de Dieu dans un monde de péché, son amour dans un monde d'égoïsme, sa lumière, dans un monde de ténèbres, les choses célestes, au milieu d'un monde qui rampait dans les intérêts matériels? C'était le bien au milieu du mal, le bien parfait, là où il n'en existait point. Il y avait un point de contact entre ces deux, l'amour d'un côté et les besoins de l'autre; mais il fallait la grâce pour produire la conscience des besoins.

La manière d'être de Jésus avait attiré l'attention de la femme: un Juif parlant avec affabilité à une Samaritaine, content de lui être redevable! Le Seigneur commence d'en haut par la grâce divine, unie à l'humiliation, à l'abaissement parfaits qui mettent la bonté de Dieu à la portée de l'homme, — grâce qui se montre, qui se mesure, en descendant jusqu'à se rencontrer avec le péché, et la misère à laquelle le péché nous a réduits. Le Seigneur indique les deux choses.

«Si tu connaissais le don de Dieu». En Jésus, Dieu n'exige pas. Il produit toute sorte de bien, mais il n'exige rien. Il n'y avait ici aucun droit à rien, pas de promesse; il n'y avait pas de moralité; il n'existait pas de lien avec Dieu; mais il existait de la grâce en Dieu envers ceux qui étaient dans cet état. L'attention de la femme était arrêtée; elle voyait quelque chose d'extraordinaire, sans s'élever au-dessus des circonstances dans lesquelles son esprit se mouvait. Mais le Seigneur va jusqu'à la source de tout, ou plutôt, il en venait dans son esprit. Deux choses se trouvent ici, comme je viens de le dire: Dieu donnant, en grâce, et l'abaissement complet de Celui qui parlait. Ensuite est révélé ce qu'était ce don de Dieu, savoir la jouissance présente, par la puissance du Saint Esprit, de la vie éternelle dans le ciel.

Que de choses nouvelles ces quelques paroles renfermaient! Dieu, en grâce et en bonté, donnait; il n'exigeait rien, il ne revenait pas à la responsabilité de l'homme, base du jugement éternel, mais agissait dans la liberté et la puissance de sa sainte grâce. Ensuite, Celui qui avait créé l'eau était là, fatigué et dépendant, pour pouvoir en boire, d'une telle femme qui ne savait ce qu'elle était. Il ne dit pas: Si tu me connaissais, mais «Si tu connaissais qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire», — qui est celui qui est descendu si bas en franchissant toutes les barrières qui l'éloignaient de toi, «tu lui aurais demandé». La confiance aurait été établie: quant à la bonté et quant au pouvoir, il pouvait et voulait donner ce qui mettait en relation avec Dieu. La réponse était là: «il t'eût donné de l'eau vive», paroles assez claires, semble-t-il; mais la pauvre femme ne peut sortir de ses circonstances, de ses peines journalières. Ce n'est pas maintenant chez elle l'étonnement de voir Celui qui lui parle franchir les barrières religieuses, mais c'est l'impossibilité où il se trouvait d'avoir de l'eau car elle ne dépassait pas sa peine journalière tout en voyant clairement qu'elle avait à faire avec un personnage extraordinaire; Le Seigneur l'entraînait, elle ne savait pas encore où. Celui qui lui parlait était-il donc plus grand que Jacob, la souche d'Israël, qui leur avait donné le puits? Le Seigneur



exprime maintenant plus clairement de quoi il s'agissait: «Quiconque boit de cette eau-ci, aura de nouveau soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif, à jamais»; elle serait en lui l'eau vive qui jaillissait jusqu'en vie éternelle.

Mais arrêter l'attention d'une âme, quelque utile que cela soit, ce n'est pas la convertir: la communication morale entre l'âme et Dieu n'est pas encore établie par la connaissance de soi-même, et de Lui; les yeux ne sont pas encore ouverts. Ainsi le coeur reste dans son entourage naturel, absorbé, ou tout au moins gouverné par le milieu dans lequel il vit. La pauvre femme, attirée par la manière du Seigneur, qui avait pris de l'ascendant sur elle, demande qu'il lui donne de cette eau pour qu'elle ne vienne plus laborieusement puiser là. Toute vraie intelligence lui manquait: elle était absorbée par ses fatigues et ses peines, et le cercle de ses pensées ne dépassait pas sa cruche, c'est-à-dire elle-même, mais elle-même envahie par ses circonstances.

C'est la vie humaine, et l'on juge des choses qui sont révélées par leur relation avec ces circonstances; tantôt c'est la vérité morale, comme ici, tantôt l'incrédulité ouverte. Où trouver une entrée dans le coeur de l'homme? Pour Dieu c'est simple, et pour l'homme cette entrée se trouve, quand Dieu est là et se révèle, et que l'homme est atteint dans sa conscience. «Adam où es-tu?» Il se cachait parce qu'il était nu. Tout était dit. Les feuilles de figuier qui pouvaient le mettre à son aise en le cachant à lui-même, étaient simplement nulles quand Dieu était là. La première manifestation de cette nouvelle faculté dans l'homme, la conscience, ce triste mais utile compagnon qui l'accompagne maintenant toujours dans sa carrière, comme une partie de son être, est, pour Dieu, la seule porte d'entrée du coeur, et, pour l'homme, de l'intelligence. Seulement, ici, c'est l'amour, jamais las, qui agit. Dieu et le pécheur se trouvaient chacun à sa vraie place, l'homme responsable entièrement connu de Dieu mais sentant que tout est connu et que Celui qui le connaît est là.

Je m'étends un peu sur ce point, parce que c'est l'opposé de la porte du paradis; ce n'est pas le paradis regagné, ou même ce qui est bien meilleur, mais c'est l'âme, subjectivement, recevant la vérité et la grâce dans la personne de Jésus qui l'en rend capable. Dans l'un et l'autre cas son état de péché est révélé à l'âme; mais dans le paradis c'était pour juger et commencer un monde où Dieu n'était pas, mais où Satan régnait; ici, le péché aussi est manifesté, mais Dieu est manifesté dans ce même monde en amour: jadis, lumière et jugement; maintenant, lumière et grâce. Toute intelligence du don de Dieu, de la personne du Christ, de la vie éternelle, manquait et ne se formait pas dans le coeur de la femme: «il n'y a personne qui ait de l'intelligence». Mais tandis que jadis Dieu avait chassé l'homme, l'amour, ici, reste et persévère auprès de la pécheresse; quand c'est Dieu, l'amour est persévérant et patient. Seulement il faut que tout soit vrai: «Va, appelle ton mari et viens ici». «Je n'ai pas de mari», répond la femme. C'est la honte qui, tout en disant la vérité, cache le mal; — non pas la conscience droite devant Dieu. Mais le patient amour poursuit encore son oeuvre; il la poursuit là où se trouve l'entrée dans l'intelligence, ou plutôt dans l'âme de l'homme qui manque entièrement d'intelligence à l'égard des choses divines: la conscience. «Va, appelle

ton mari». Alors, sur sa réponse, le Seigneur dit à la femme assez de son histoire pour lui faire reconnaître qu'elle a affaire à Celui devant qui tout est nu et découvert.

L'oeuvre se faisait dans cette âme: son attention, nous l'avons dit, avait été attirée. L'effet mérite d'être bien remarqué: la femme ne s'excuse, ni ne s'étonne, ni ne demande: Comment sais-tu cela? La parole de Dieu est pour elle la parole de Dieu. «Seigneur, je vois que tu es un prophète». Elle ne dit pas seulement: Ce que tu dis là est vrai; non, l'autorité et la source de la parole de Jésus, pour elle, étaient divines. Tout ce qu'il dit vient de Dieu, qui se révèle par ce moyen parmi les hommes. C'est là un changement profond dans l'état de l'âme: Dieu lui a parlé, et elle a reconnu que c'est lui; mais, de plus, que sa parole comme un tout, comme une source, est de lui. Ce qu'elle pensait, ce n'était pas que Jésus, dans ce cas particulier, disait vrai, quoique ce fut bien le moyen par lequel sa conscience fut atteinte, mais Dieu parlait à sa conscience, et cela produit toujours l'effet que nous voyons ici: Celui qui parlait était une vraie et sûre source de communications divines. C'était la foi à la parole de Dieu, l'âme mise en communication avec Lui: tout ce qu'il disait avait pour elle une autorité divine. L'intelligence divine était là, à l'égard des choses dans lesquelles Dieu s'approchait de l'homme.

Cependant ce dont son esprit était plein préoccupé encore la femme: Fallait-il adorer à Jérusalem ou sur le mont Garizim? C'était le dehors de ce qui existait, son esprit avait été travaillé à l'égard de ces choses: où trouver Dieu? — mais d'une manière qui ne dépassait pas ce qui était dans l'homme. Dieu en fait l'occasion de révéler le vrai, le nouveau culte, le culte du Père, de Dieu, en esprit et en vérité. Ce changement caractérise le chapitre tout entier, savoir l'introduction des relations célestes au lieu du système terrestre du judaïsme, un changement qui dépendait de la révélation du Père dans le Fils, changement peu connu encore, mais qui se rattachait nécessairement à sa personne, et dont il pouvait dire par conséquent: l'heure «est maintenant» (verset 23).

Deux choses, basées sur la révélation qui s'accomplissait, caractérisaient ce culte: la nature de Dieu et la grâce du Père. Le culte du vrai Dieu devait être un culte «en esprit et en vérité». La nature de Dieu l'exigeait: Dieu est un Esprit; et le culte ne serait pas selon ce que Dieu est, s'il n'était pas «en vérité», car ce qui est faux n'est pas selon ce qu'Il est, et la révélation de ce qu'Il est, est venue dans le Christ qui lui-même est la vérité, car la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ. La loi donnée par Moïse disait ce que l'homme ne devrait pas faire, et le Seigneur a bien su trouver dans cette loi ce que l'homme devrait sentir: aimer Dieu et son prochain; mais la loi ne révèle pas ce que Dieu est, elle révèle ce que l'homme devrait être. Or voici Dieu pleinement révélé dans le monde, qui, rejeté comme Messie objet de la promesse, quitte ses liens spéciaux avec le peuple juif et vient pour se révéler dans la personne du Fils, quoiqu'ayant en dehors de ce qui était terrestre et légal, été établi par lui-même, substituant Dieu parmi les hommes en grâce à toutes les formes au milieu desquelles, caché derrière le voile, il défendait à tout homme de s'approcher de Lui, — pour se révéler, dis-je, à toute cette ignorance qui adorait elle ne savait quoi, et où il n'y avait aucune réponse aux besoins du coeur. C'était le Père cherchant de vrais adorateurs en esprit et en vérité selon sa nature même, pleinement révélée; car «Dieu est esprit, et *il faut* que ceux qui l'adorent,

l'adorent en esprit et en vérité». Mais c'est la grâce qui précède. L'initiation est avec Dieu; il vient lui-même chercher de tels adorateurs. C'était le don de Dieu, nous l'avons vu; mais Dieu est lumière, et lui-même se révèle. C'est, nous l'avons vu aussi, Dieu révélé en bonté, mais la conscience atteinte par la lumière, et Dieu donnant ce qui jaillit en vie éternelle.

Ainsi c'est la grâce du Père qui cherche, la lumière de Dieu qui agit, sur la conscience, la grâce qui donne la vie divine selon la puissante présence du Saint Esprit, et toute la vérité qui s'y déploie: c'est là ce qui produit le vrai culte en esprit et en vérité. Tout ce qui est de Jérusalem et de Samarie est laissé nécessairement en arrière par la présence de Dieu lui-même, le Fils révélant le Père et communiquant la vie éternelle en relation avec les choses célestes; le Messie étant rejeté, et le coeur du Père étant la source de tout, ce qui nous place nécessairement en relation avec le ciel par celui qui peut révéler ces choses, lui le Fils du Père.

On peut remarquer ici que notre évangile parle de la révélation du Père dans le Fils, de ce qu'est Dieu, qui est l'objet du culte, de ce qui atteint la conscience, de la vie éternelle, mais non pas de ce qui purifie la conscience. Ce dernier sujet n'est pas celui que Jean traite dans son évangile, mais Jean parle de la révélation de Dieu le Père dans le Fils, de cette révélation pour le jugement quant à son effet, et selon la grâce quant à son but: c'est le Fils dans le monde pour révéler son Dieu et Père et comme vie éternelle. A la fin de l'évangile, le Saint Esprit est introduit à la place du Fils, afin que nous le connaissions comme homme dans le ciel, à la droite de Dieu.

On trouve un exemple de l'isolement du Seigneur dans le manque total d'intelligence des disciples, quand le Seigneur épanche son coeur dans la joie que lui donnait la perspective de la conversion des pécheurs, du fruit de son ministère. Sauf la communion de son Père dont il jouissait toujours, le Seigneur n'avait de joie sur la terre que dans l'exercice de son amour, dans le bien qu'il faisait: cela était digne de Dieu. Parfait, tout en étant homme, dans sa communion en haut, et exerçant son amour ici-bas, «il allait de lieu en lieu faisant du bien». Tel était le tout de sa vie, sauf les peines qu'il supportait de la part des hommes, lui, un homme de douleurs et sachant bien ce que c'était que la langueur, non pas qu'il fût sans affection humaine: il aimait Marthe et Marie et Lazare; il aimait celui dont nous lisons ici l'évangile; mais ceci ne paraît que lorsque son heure fut venue. Il en renvoie toute l'expression, jusque-là, explicitement quant à sa mère et, comme nous le voyons dans l'histoire, pour ce qui concerne Jean et la famille de Béthanie. Dans son ministère, il était tout entier pour son Père et pour les pécheurs du monde; sa viande était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé et d'achever son oeuvre (verset 34).

Le résultat pour la femme, qui recevait un flot de nouvelles lumières dans son esprit et qui, tout en étant éclairée, avait subitement trop de lumière pour voir clair, est qu'elle s'en rapporte à Christ. Dieu l'avait amenée par une oeuvre réelle dans sa conscience. Elle pensait que si elle avait seulement le Christ (car celui-là, elle le croyait, et elle savait qu'il devait venir), il lui dirait tout clairement, et lui ferait connaître toutes choses. C'est là que la femme était amenée; et Christ était là devant elle. Il en est toujours ainsi. Beaucoup de questions surgissent dans une âme réveillée et sincère, mais quand on trouve Christ, tout est tiré au clair, il y a

pleine réponse à tous les besoins de l'âme: tout est trouvé. Mais qui était celui qui avait agi sur le coeur et sur la conscience de cette pauvre femme, et qui avait été bon pour elle quand il savait tout ce qu'elle avait fait? Quand la parole de Dieu atteint la conscience, ce n'est pas la chair qui agit, c'est le Dieu Sauveur qui a été là tout du long.

Il y a une autre petite circonstance intéressante qu'il faut remarquer ici, Nous avons vu la femme isolée, courbée sous le fardeau de la vie, dont la cruche représentait la peine ingrate; elle en était absorbée, son coeur ne pouvait pas s'en décharger: à présent (et ce n'est pas pour rien que le Saint Esprit nous présente ces petits traits) la cruche est entièrement oubliée. La femme ne cherche plus l'isolement, elle va annoncer à tout le monde ce qu'elle a trouvé: cet homme était sûrement le Christ (versets 28, 29). Sans doute, elle eut à puiser encore de l'eau, mais le fardeau qui pesait sur son âme était ôté, l'énergie d'une vie nouvelle était là. Ce qu'elle dit touchait de très près à sa honte; mais Jésus remplissait son coeur, et elle peut parler de ces choses en y trouvant Christ, Christ qui la préoccupait par la lumière de sa grâce: «Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait: celui-ci n'est-il point le Christ?» De retour chez elle, elle pouvait penser au don de Dieu et à Celui qui lui avait dit: «Donne-moi à boire»; mais toute sa vie ultérieure est perdue dans la splendeur de la révélation de Dieu en Christ.

On peut remarquer que les moissonneurs recueillaient du fruit pour la vie éternelle et recevaient aussi leur salaire. Les prophètes avaient travaillé (la femme attendait le Christ), Jean-Baptiste aussi. Les disciples ne faisaient que moissonner; mais les champs étaient blancs pour la moisson. Dans les plus mauvais temps, quand le jugement même va arriver, Dieu a sa bonne part, et la foi la voit et en est consolée.

Remarquez aussi que les Samaritains appellent Jésus, «le Sauveur». Au fond ils savaient très bien que leur Garizim n'était rien; mais sous l'influence de la grâce, cela ouvrait leur coeur à une plus large conception de l'oeuvre du Sauveur. Aucun Juif n'eût dit: «le Sauveur du monde».

Comme champ de travail, Jésus ne reprend pas le chemin de Jérusalem: il s'en va en Galilée. Son pays avait rejeté le Prophète, et perdu le Sauveur. Cette expression qui embrasse toute l'étendue de la scène de son oeuvre rédemptrice comme Sauveur, clôt ce récit, où nous est donné son éloignement de la Judée pour l'introduire dans la sphère de la grâce souveraine, en présentant les principes de la vie éternelle et du culte à rendre au Père.

L'épisode suivant, où nous est rapportée la maladie du fils d'un seigneur de la cour, commence, je crois, à nous développer les grands éléments de la révélation de Dieu dans la personne du Fils, premièrement en guérissant ce qui restait en Israël, mais prêt à périr. Il montre plus loin que l'homme est mort spirituellement; mais il y avait en Israël des âmes vivifiées, comme on le voit bien au commencement de Luc. Mais tout s'en allait périr. La nation allait être jugée, allait terminer son existence sous l'ancienne alliance, ne plus subsister en relation avec Dieu comme vase de bénédiction. Mais Celui qui est la résurrection et la vie était là pour ranimer et soutenir la vie individuellement, pour en être le pain, là où la foi le recevait. Il a aussi montré cela à Jérusalem mais cela commençait naturellement en Galilée, au milieu

des pauvres du troupeau où il s'en est allé quand il a été chassé de Judée. La foi reçoit la parole du Christ, et celui qui est la vie et qui l'apporte, la ranime en ôtant la faiblesse, et la communique. Cette application que nous faisons de la restauration physique, se légitime pleinement par l'emploi que le Seigneur en fait dans le chapitre suivant. Le principe et la foi sont également simples ici: le père croyait à la puissance de Jésus, mais sa foi était comme celle de Marthe, et de Marie, et des Juifs; il croyait que Jésus pouvait guérir (\*), pas davantage. Il prie le Seigneur de descendre avant que son fils meure. Jésus veut qu'on croie sur parole et non en voyant des signes seulement; toutefois il ne soulève pas la question du pouvoir de vivifier, mais il a compassion du pauvre père, faisant néanmoins tout dépendre de la foi à sa parole, quand il dit au père: «Ton fils vit». Le père croit la parole de Jésus et s'en va; chemin faisant, il rencontre ses serviteurs et ceux-ci lui annoncent que son fils est guéri, et qu'il l'a été au moment même où Jésus l'avait dit. «Et il crut, lui et toute sa maison». La puissance de la mort avait été arrêtée par la puissance de la vie venue d'en haut, et l'homme qui en avait profité croyait en celui qui l'avait apportée et qui l'était, car en Lui était la vie (comparez 1 Jean 1: 1-3, et 5: 11, 12).

(\*) La doctrine est pleinement développée au chapitre 5.

## Chapitre 5

Il restait encore au milieu des Juifs quelques débris de l'ancienne bénédiction: «Je suis l'Eternel qui te guéris», et par l'administration des anges, principe général des voies de Dieu parmi ce peuple. Ce n'était que peu de chose, mais un signe que Dieu n'avait pas entièrement abandonné son peuple: il se faisait des guérisons dans la citerne de Béthesda; celui qui s'y jetait le premier quand l'ange mettait l'eau en mouvement était guéri. L'homme qui entrait ainsi dans l'eau montrait de la foi en l'intervention de Dieu et le désir d'en profiter. Mais l'histoire qui nous est racontée dans ce chapitre 5, nous conduit à une puissance bien plus grande et à des principes bien plus importants.

Un pauvre paralytique se trouvait là, au milieu de tous ces infirmes, qui étaient couchés dans les portiques du réservoir; Jésus y vient. Ce qui est présenté en Lui a un double caractère: il est la réponse, en puissance, à tous les besoins, et il donne aussi la vie.

Il y avait des besoins en Israël dans ce temps-là, des besoins d'âme comme des besoins de corps, et la conscience de ces besoins; le Seigneur pouvait dire: «Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos». Le pauvre paralytique est le type et la figure de cela. Pour que l'objet des bénédictions dont on jouissait sous la loi pût en profiter, il fallait qu'il y eût en lui de la force. Soit pour avoir la justice selon la loi, soit pour jouir des autres bénédictions, il fallait, dans l'homme qui voulait les posséder, un état subjectif qui fût propre pour cela; il fallait de la force dans l'homme. La maladie du paralytique l'avait privé de cette force qu'il fallait avoir pour profiter des moyens de guérison. Il en est ainsi du péché. Les bénédictions et les moyens qu'offre la loi exigent la force dans l'homme: le désir d'être guéri est supposé. «Veux-tu être guéri?» Le Seigneur pose la question ainsi. La force manquait, comme au chapitre 7 de l'épître aux Romains; le vouloir était présent. Jésus

apporte avec lui la force qui guérit: le bien qu'il fait n'exige pas de force en nous. C'est quand nous étions privés de toute force que sa grâce a agi (\*). Dans Jean il faut s'en souvenir, il s'agit de la vie; même quand il parle de la croix, c'est pour la vie éternelle, non pour le pardon.

(\*) Voyez Romains 5: 6.

Jésus vient donc: la force est dans ce qu'il dit; elle accompagne sa parole, — et l'homme est guéri. Or c'était sabbat ce jour-là. Le repos de Dieu est la portion de son peuple: le sabbat était ainsi le signe de l'alliance faite avec Israël (Exode 31: 13; Ezéchiel 20: 12).

Le sabbat était le repos de la première création et de la première alliance, qui dépendait de la responsabilité de l'homme et de sa force pour accomplir ce qu'elle exigeait de lui: «Fais ces choses et tu vivras». C'était à l'homme de faire, pour avoir la bénédiction. Ici, tout est changé. Dieu ne pouvait pas se reposer là où était le péché, là où était la misère; sa sainteté et son amour rendaient la chose également impossible. La corruption, la dépravation, les horreurs qu'a produites le péché, ne faisaient pas d'une telle scène la scène du repos de Dieu, dont le sabbat était l'expression et la figure, mais sur le principe d'obligation et de loi. Mais avant même la loi, le sabbat avait été institué comme le repos de la vieille création. La loi l'imposait, mais l'homme n'y est jamais entré, et une création ruinée n'était pas le repos de Dieu, et ne donnait pas de repos à l'esprit inquiet de l'homme. Mais Dieu, s'il ne pouvait pas se reposer, pouvait travailler en grâce: et c'est la réponse infiniment belle, et belle parce qu'elle est vraie, que fait le Sauveur à l'accusation des Juifs: elle était le jugement de la vieille création tout entière, mais elle disait que, dès la chute, la grâce de Celui qui était maintenant pleinement révélé, le Père, dans la venue du Fils, travaillait, pour vivifier et bénir, à l'oeuvre (vue de son côté moral) de la nouvelle création; car, partout ici, c'est ce côté-là, non la manifestation extérieure dans le résultat, que nous retrouvons. «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille».

Si ce n'est dans son essence infinie, Dieu n'a pas de repos: bénédiction infinie! grâce sans mesure! Dieu opère, il travaille maintenant. Quand il aura le repos à l'égard de ses opérations, nous l'aurons avec lui, et dans la connaissance du Père et du Fils. Dieu se reposera, dans son amour, dans la bénédiction qui l'entoure dans la gloire du Fils, dans l'accomplissement de ses conseils, dans l'éternelle béatitude dont il est le centre et la source.

Nous allons voir quelle est l'oeuvre que font le Père et le Fils, car c'est d'eux qu'il s'agit, de ces noms dont Jean se sert toujours en parlant des opérations de la grâce. Il dit bien que *Dieu* a tant aimé, — ce qui est la source et le fondement de tout: là, le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, et Dieu lui-même sont introduits comme source et fondement de toute bénédiction; mais dans les opérations de la grâce, dans Jean, nous trouvons toujours le Père et le Fils.

Les Juifs comprenaient parfaitement la position que Jésus prenait et cherchaient à le tuer. Le Seigneur ne refuse pas cette position que l'apôtre Jean lui reconnaît (car au verset 18, c'est Jean qui parle); mais il met tout à sa place. Tout ce que le Père fait, il le fait, mais ce n'est pas comme une autre, seconde et indépendante autorité et puissance, qu'il agit. Il fait ce que le

Père fait, et il ne fait rien d'autre: il agit d'accord avec le Père et mû par la même pensée que lui, et il fait *tout* ce que le Père fait. Mais, ayant pris la forme de serviteur, il n'en sort pas, et tout en se déclarant un avec le Père, car avant qu'Abraham fut, il était le é wn,% «je suis», il reçoit, dans la position qu'il a prise dans ces opérations de grâce et dans leurs fruits dans la gloire, tout de la main du Père. Cela est frappant dans cet évangile, où le côté divin de sa personne est plus en évidence que dans les autres, quoiqu'il ne soit pas plus définitivement affirmé. On trouve constamment que là où il parle comme étant sur le même pied que son Père, il se place toutefois toujours sur le terrain de tout recevoir de lui.

Jésus donc passe ici à l'oeuvre qui, de fait, se faisait et se fait encore, soit par le Père, soit par le Fils seulement, et il fait tout ce que le Père fait. Il y a une oeuvre qu'il fait comme Fils de l'homme et que le Père ne fait pas. «Père» est le nom de grâce et de relation, Fils de l'homme celui d'autorité conférée. Si le Père et le Fils travaillent, c'est d'une oeuvre de grâce qu'il s'agit. Mais le Père n'a pas été humilié: il reste dans la gloire immuable de la divinité. Tout jugement est confié au Fils, de sorte que ceux qui l'auront méprisé soient forcés de le reconnaître par ce moyen.

Mais prenons les enseignements du passage dans leur ordre. Le Fils fait plus que de guérir, «car comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut; car aussi le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils; afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (versets 21-23). Ainsi la gloire du Fils est maintenue d'une double manière en ce que, comme le Père, il vivifie, et cela se comprend, car nous sommes en relation avec le Père et le Fils comme participant à la vie divine; ensuite par le jugement, car le Père ne juge personne, mais il a confié tout le jugement au Fils, afin que tous l'honorent. Ceux qui sont vivifiés l'honorent de tout leur coeur et de bonne volonté; ceux qui ne croient pas, le jugement les forcera de l'honorer, malgré eux.

A laquelle de ces deux classes est-ce que j'appartiens? Le verset 24 vient nous fournir la réponse à cette question, réponse simple, complète, et pleine de lumière précieuse. «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole et croit celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie». La parole du Christ est ce qui est présenté à l'âme, pour apporter la bonne nouvelle de la grâce: l'effet produit là où cette parole est reçue, c'est la foi au Père en tant qu'envoyant son Fils. Mais celui qui croit ainsi au Père en tant qu'envoyant son Fils, la grâce et la vérité ainsi venues en lui, a la vie éternelle. — Voilà un côté de la réponse: celui qui croit est vivifié. Nous avons vu que c'est là un moyen d'assurer la gloire du Fils: l'autre moyen ne se mêle pas avec celui-là. Si Christ a vivifié, ce n'est pas pour mettre son oeuvre à l'épreuve du jugement: cela est impossible; Christ jugerait sa propre oeuvre et mettrait en question l'efficace de celle-ci, et qui est le juge? La conséquence est évidente: l'autre moyen d'assurer la gloire de Christ n'est pas employé, celui qui a reçu la vie ne vient pas en jugement. Je me borne à ce que dit le passage qui nous occupe; autrement il faudrait se souvenir que Celui qui siège comme Juge est le même qui a porté les péchés de tous ceux qui croient. Mais ce n'est pas de ce côté que

Jean traite le sujet: juger celui qui croit, ce serait mettre en question l'oeuvre vivifiante de Christ, voire du Père aussi.

Voilà ce qui est précis et formel quant aux deux choses par lesquelles le Fils est glorifié, savoir la vivification des âmes et le jugement, la première qu'il accomplit en commun avec le Père, le second qui est confié à Lui seul parce qu'il est Fils de l'homme.

Ce n'est pas tout ce qui est dit ici. Celui qui a la vie éternelle est «passé de la mort à la vie». Ce n'était pas une guérison: l'âme avait été spirituellement morte, séparée de Dieu, morte dans ses fautes et dans ses péchés, et elle est sortie de cet état de mort par la puissance vivifiante du Sauveur. Ce n'est pas seulement qu'étant vivifiée, elle échappe à la conséquence de sa responsabilité lorsque le jour du jugement viendra: le Seigneur a pris en grâce l'autre moyen de se glorifier en elle. L'âme était déjà morte: c'est la doctrine de l'épître aux Ephésiens: une nouvelle création. Le pécheur qui ne se repent pas viendra en jugement si celui qui est sous la grâce y échappe. Mais nous sommes tous morts maintenant: c'est notre état à tous déjà; nous sommes morts à l'égard de Dieu sans un seul sentiment qui réponde à ce qu'il est ou à son appel, et s'il ne s'agissait que de ce qui se trouve dans l'homme, impossible d'en réveiller aucun. Mais Dieu communique la vie, et l'âme passe de la mort à la vie. C'est une nouvelle création: on devient participant de la nature divine. En même temps, il reste toujours vrai que nous rendons compte de nous-mêmes à Dieu, que nous serons tous manifestés devant le tribunal de Christ; mais il ne s'agit là, pour nous croyants, d'aucun jugement à l'égard de notre acceptation. Nous sommes dans la gloire semblables à Christ; lorsque nous y arrivons, Christ lui-même sera venu personnellement nous chercher pour que nous y soyons, et il aura transformé le corps de notre humiliation en la conformité du corps de sa gloire.

Mais poursuivons l'étude de notre chapitre.

Le Père vivifie, le Fils aussi vivifie et juge. L'heure venait, et elle était déjà venue alors, où ce ne serait pas seulement le Messie, Jéhovah lui-même, qui guérirait les malades en Israël, d'après les promesses et les prophéties données à Israël selon le gouvernement et la discipline de Dieu au milieu de son peuple, opérant une guérison qui pouvait donner lieu à une discipline plus sévère; mais désormais la puissance vivifiante, et la vie éternelle dans la personne du Fils qui révélait le Père en grâce étaient venues, de sorte que les morts entendraient la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'entendraient vivraient (verset 25). Voilà la grande proclamation quant à la vie: elle était là, et comme le Père avait la vie en lui-même, il avait donné à son Fils, homme sur la terre, d'avoir la vie en lui-même, — une prérogative divine, mais, ici, trouvée dans un homme, venu en grâce sur la terre.

J'ai déjà fait remarquer que, tout en nous montrant en Christ des choses qui n'appartiennent qu'à Dieu, et cela absolument, dans l'évangile de Jean, le Fils étant devenu homme et serviteur ne sort jamais de la position de tout recevoir. Aussi a-t-il reçu l'autorité d'exécuter le jugement, parce qu'il était le Fils de l'homme. Mais on pouvait être jugé sur la terre, et de fait les vivants y seront jugés.



Il reste encore une partie fort importante de sa puissance qui appartient à la doctrine de ce chapitre: les morts ressusciteront, et, selon ce qui a été déclaré déjà au verset 24, la vie et le jugement ne sont pas mêlés ici. Il ne fallait pas s'étonner que les âmes qui entendraient sa voix, vivraient de la vie spirituelle qu'il pouvait communiquer: l'heure venait (et *cette* heure n'était pas et n'est pas encore venue) où *tous* ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et sortiront... Ce n'est plus, ici, «ceux qui entendront vivront», mais *tous* entendront et sortiront, ceux qui auront bien fait en résurrection de vie, ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement.

Remarquez bien que, quoique le jugement assigne à chacun sa place selon ses oeuvres, ce n'est pas le jugement qui sépare les ressuscités: la résurrection elle-même fait la séparation. Ceux qui ont bien fait n'ont pas part à la même résurrection que ceux qui ont mal fait. Il ne parle pas ici de l'intervalle de temps qui sépare la résurrection des uns d'avec la résurrection des autres: cela, il faut le chercher dans la révélation que Dieu donne des économies. Ici il s'agit de l'essence des choses: il y a une résurrection qui est celle des justes, appelée ainsi, et une autre résurrection, distincte de celle-là, une résurrection de jugement à laquelle les vivants glorifiés dans la première ne participent pas. On a bien fait parfois une difficulté à propos du mot «heure», qui est employé ici, mais c'est un pauvre argument, car la même expression se retrouve au verset 25, qui nous présente comme une «heure» un espace de temps qui a duré près de deux mille ans, et qui comprend deux états de choses distincts, l'un où Christ sur la terre agit personnellement, et l'autre dans lequel Christ glorifié agit par l'Esprit. Ces deux époques ne font cependant qu'une «heure» au point de vue du passage: il en est de même ici. La première *heure* est la période pendant laquelle Christ vivifie les âmes; l'autre heure, la période du verset 28, celle dans laquelle Christ ressuscite les corps. Cela est parfaitement simple: l'une de ces heures, comme je l'ai dit, a déjà duré plus de dix-huit siècles.

Ayant déclaré ces grandes vérités, qui vont jusqu'au bout des voies de Dieu avec les hommes, dans sa personne, quant à la vie et quant au jugement, Christ revient au grand principe qui se trouvait au point de départ de son discours, savoir qu'il ne pouvait rien faire comme une personne indépendante du Père. S'il en avait été autrement, c'eût été en effet la négation de ce lien entre Lui et le Père dans lequel ils étaient un, et qui se retrouvait en tout, avec ce fait additionnel qu'il avait la forme d'un serviteur, d'un envoyé du Père. Il ne faisait rien de sa propre volonté: selon ce qu'il entendait, il jugeait, et son jugement était juste, car il ne recherchait en rien sa volonté propre mais celle du Père qui l'avait envoyé (verset 30). Aucun motif égoïste ne se trouvait dans sa manière de voir, mais le jugement qu'il formait, quel qu'il fût, découlait des communications que lui faisait le Père: c'était la perfection divine. Il agissait comme homme et comme envoyé, mais il le faisait selon la perfection immuable de Dieu, non de lui-même comme homme, ce qui n'aurait pas même été de la perfection humaine, mais l'oubli de Celui dont il était devenu serviteur. Toutefois c'était comme Fils de l'homme, dans ce titre de gloire comme de grâce de Celui qui avait été humilié, qu'il exécutait avec autorité le jugement.

Le reste du chapitre traite la question de la responsabilité de l'homme quant à la vie, comme ce qui précède nous a présenté la grâce souveraine qui donne la vie. La vie divine était présente dans la personne de Jésus, et Dieu avait accordé aux hommes quatre témoignages qu'elle était là: le témoignage de Jean-Baptiste, les oeuvres que le Père lui avait données à faire, le Père lui-même, et les Ecritures. On avait été content de se glorifier en Jean-Baptiste pour un temps, car le peuple le tenait pour un prophète. Or Jean avait rendu au Seigneur un témoignage clair de la part de Dieu. Ensuite les oeuvres de Jésus étaient un témoignage irrécusable que le Père l'avait envoyé: le Père lui avait donné ces oeuvres à faire, et il les faisait. Le Père aussi lui-même lui avait rendu témoignage: la multitude avait cru entendre le tonnerre; mais sa parole ne demeurait pas en eux, car ils ne croyaient pas Celui qu'il avait envoyé. Enfin ils possédaient les Ecritures, ils s'en vantaient, ils pensaient y trouver la vie éternelle; et ce qu'elles faisaient c'était de rendre témoignage à Christ, à Jésus qui était là devant leurs yeux. La vie était là vivante devant eux; ils avaient ces témoignages, mais ils ne voulaient pas venir à Lui pour avoir la vie. La vie était là, mais ils ne voulaient pas en profiter (verset 40). Ce n'était pas que le Seigneur cherchât la gloire de la part des hommes, mais il les connaissait, et il savait qu'ils n'avaient pas l'amour de Dieu en eux. Il était venu au nom de son Père, révélant ce qu'il était; ils ne voulaient pas le recevoir, hélas! parce qu'il le révélait parfaitement. Un autre viendrait en son propre nom, avec des prétentions humaines et adapté au coeur de l'homme, non au coeur de Dieu, celui-là ils le recevraient (verset 43). Terrible prophétie de ce qui arrivera au peuple à la suite de son rejet de Jésus et des motifs qui l'ont poussé à le rejeter. L'antichrist les trompera aux derniers jours, parce qu'il viendra avec des prétentions et des motifs, adoptés au coeur et aux désirs des hommes charnels; les Juifs se livreront à ses déceptions et à ses prétentions. L'état de leurs âmes les empêchait de recevoir la vérité; ils cherchaient à recevoir de l'honneur et de la considération de la part des hommes, non pas l'honneur qui vient de Dieu seul. Ce n'était pas le chemin de la foi qu'ils suivaient, mais bien le contraire; non que le Seigneur dût les accuser devant le Père: Moïse en qui ils se glorifiaient suffisait pour cela. Lui, en qui ils mettaient leur confiance rendait au Seigneur le témoignage le plus explicite. S'ils avaient cru Moïse, ils auraient cru aussi Jésus: Moïse avait écrit de Lui.

Une ou deux choses sont importantes à remarquer ici: premièrement le témoignage clair que le Seigneur rend aux écrits de Moïse; les écrits étaient les écrits de Moïse; Il avait écrit de Christ. Ce qu'il avait écrit était la parole de Dieu: on devait croire ce qu'il disait. De plus, ce qui est écrit fait autorité, par excellence, comme Pierre dit: «Aucune prophétie de l'Ecriture», et Paul: «Toute Ecriture est inspirée de Dieu». Au reste il est évident que si l'on devait croire à ce que Moïse avait écrit du Christ tant de siècles avant son arrivée, ce que Moïse écrivait était divinement inspiré; il est évident que ce que Jésus disait avait une autorité divine. Mais quant à la forme de la communication, le Seigneur attache plus d'importance à ce qui était écrit, qu'à ce qui était communiqué de vive voix: Dieu l'avait déposé là pour tous les temps, témoignage très important pour ces jours d'incrédulité.

## Chapitre 6

Le chapitre 5 nous a présenté Christ vivifiant qui il veut en commun avec le Père, puis jugeant, comme Fils de l'homme. C'est le Christ agissant dans sa puissance divine. Au chapitre 6, il est la nourriture de son peuple comme Fils de l'homme descendu du ciel et mourant. Ce n'est pas sa puissance vivifiante en contraste avec l'obligation de la loi, mais *qui* il était, l'histoire de sa personne, si j'ose le dire, — ce qu'il est essentiellement, ce qu'il est devenu, — histoire qui se termine par sa rentrée comme Fils de l'homme là où il était auparavant: c'est essentiellement l'humiliation de Jésus en grâce, en contraste avec ce qu'il était en droit de réaliser, avec ce qui était promis dans le Messie, quand il serait sur la terre. L'enseignement de ce chapitre, embrasse tout, depuis sa descente du ciel jusqu'à ce qu'il y rentre, de sorte qu'en descendant et en remontant, il remplit toutes choses; mais cet enseignement s'appuie spécialement sur l'incarnation et la mort du Seigneur, en relation avec lesquelles il donne la vie éternelle et introduit les siens dans la gloire de la création nouvelle, bien au-dessus et en dehors de tout ce qu'un Messie terrestre pouvait donner.

Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, et s'assit là sur une montagne avec ses disciples. Or la Pâque était proche; et ce fait donne le ton à tout le discours que nous avons ici. Levant les yeux, Jésus voit la multitude qui l'avait suivi, et il demande à Philippe d'où ils achèteraient des pains pour tout ce monde, sachant bien ce qu'il voulait faire. Les disciples pensent, non selon les pensées de la foi, mais en considérant les ressources que l'homme peut calculer: l'un pense à ce qu'il fallait, l'autre à ce qu'il y avait. Il y avait en effet une immense disparate entre les cinq pains et les cinq mille hommes. Or l'une des promesses faites pour le temps du Messie, c'était que Jéhovah rassasierait de pain ses pauvres (Psaumes 32); et cette promesse Jésus l'accomplit, opérant un miracle qui se faisait sentir aux foules qui l'entouraient: il y a abondance, et il y a du reste.

Ceci donne lieu (versets 14-21) à une espèce de cadre de toute l'histoire du Seigneur, histoire dans laquelle il remplace les bénédictions messianiques par des bénédictions spirituelles et célestes qui doivent être consommées dans la résurrection, sur laquelle il insiste quatre fois dans le courant du chapitre. On le reconnaît pour le prophète qui devait venir, on veut le faire roi; mais il évite cela en montant en haut pour prier seul, et les disciples traversent la mer sans lui. Ils sont envisagés ici sous le caractère de résidu juif; toutefois c'est là ce qui est devenu l'assemblée chrétienne, Mais ces quelques versets nous donnent, comme je l'ai dit, le cadre de l'histoire de Christ, reconnu prophète, et refusant la royauté pour exercer la sacrificature en haut, pendant que les siens traversent avec peine les flots d'un monde agité. Aussitôt que Jésus les rejoint, ils abordent au lieu où ils allaient; les difficultés sont terminées, leur but atteint: ici, les disciples représentent entièrement le résidu juif.

La foule rejoint le Seigneur de l'autre côté de la mer, étonnée de le trouver là, sachant qu'il n'y avait pas, là où il avait été, d'autre bateau que celui des disciples. Le Seigneur les accuse de le chercher, non parce qu'ils avaient vu le miracle, mais parce qu'ils avaient mangé des pains et avaient été rassasiés, et il les engage à rechercher la nourriture qui demeure

jusque dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme leur donnerait; car c'était lui que le Père avait scellé (versets 26, 27).

Au chapitre 5; Jésus est Fils de Dieu; ici, Fils de l'homme; et nous allons voir ce qu'opère la foi en lui comme tel. La question légale de la foule, un peu vague et banale, introduit ce développement. Que ferons nous, disent-ils, pour faire les oeuvres de Dieu? C'est ici l'oeuvre de Dieu, répond le Seigneur, que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. Là-dessus ils lui demandent un signe, en rappelant, conduits par Dieu dans leur question, le don de la manne dans le désert, ainsi qu'il était écrit: «Il leur a donné à manger du pain venant du ciel».

Cette citation introduit directement la doctrine du chapitre: Christ était le pain. Il ne s'agissait pas de montrer aux hommes un signe; il était, Lui, le signe de l'intervention de Dieu en grâce, dans sa personne comme Fils de l'homme, descendu ici-bas sur la terre, et non pas comme prophète, ou Messie, ou roi. Mon Père vous donne «le véritable pain qui vient du ciel». Le Père (c'est toujours lui quand il s'agit de grâce active) leur donnait le pain de Dieu. Le vrai pain, dans sa nature, est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. Ceci sort complètement du judaïsme: c'est le Père, le Fils de l'homme, celui qui descend du ciel et que Dieu donne pour la vie du monde; non pas Jéhovah accomplissant les promesses faites à Israël, par la venue du fils de David, bien que Jésus le fût en effet. Comme la pauvre Samaritaine, mais poussés ici par un vague besoin de l'âme, ils demandent que le Seigneur leur donne de ce pain de Dieu qui donne la vie. Ceci fournit le prétexte au plein développement de la doctrine de Jésus. «Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (verset 35). Si vous voulez avoir toujours du pain qui nourrit, venez à moi; jamais vous n'aurez faim. Mais, ajoute le Seigneur (car tel était l'état d'Israël, toujours envisagé ainsi dans Jean), vous m'avez vu et vous ne croyez pas. S'il s'agit de vous et de votre responsabilité, tout est perdu: le pain de vie vous a été présenté, et vous n'avez pas voulu le manger, venir à moi pour avoir la vie; mais le Père a des conseils de grâce, il ne vous laissera pas tous périr. «Tout ce que le Père m'a donné viendra à moi»; car la grâce souveraine et certaine dans ses effets, est clairement enseignée dans cet évangile: puisque c'est le Père qui me l'a donné, jamais je ne mettrai dehors celui qui vient à moi, quelque méchant qu'il ait été ou insolent ennemi de moi-même. Le Père me l'a donné, et je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Quelle position humble le Seigneur prend ici, quoique tout fût accompli à ses dépens: il s'était fait serviteur, et il ne fait que la volonté d'un autre, la volonté de Celui qui l'a envoyé (verset 38).

Cette volonté nous est présentée ensuite sous un double aspect et d'une manière assez frappante: «C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que de tout ce qu'il m'a donné je ne perde rien». Leur salut est assuré par la volonté du Père, dont rien ne peut empêcher l'accomplissement. Mais c'est dans un autre monde que la bénédiction aura lieu. Il ne s'agit plus ici d'Israël et du Messie, mais de la résurrection au dernier jour. L'expression «le dernier jour», que nous retrouvons quatre fois dans cette portion du chapitre, désigne le dernier jour de la dispensation légale dans lequel le Messie devait venir et viendra. Le cours de ces dispensations s'est trouvé interrompu par le rejet du Messie quand il est venu, ce qui a donné

lieu à l'introduction des choses célestes, qui sont intercalées entre la mort du Messie et la fin des semaines de Daniel. Ceux que le Père donne à Jésus jouiront comme ressuscités de la bénédiction céleste que l'amour du Père leur réserve et que l'oeuvre du Fils leur assure. Aucun d'eux ne sera perdu; tous ressusciteront par la puissance du Seigneur. Tels sont les conseils immanquables de Dieu.

C'est aussi la volonté du Père que quiconque voit le Fils et croit en lui aie la vie éternelle; et le Seigneur le ressuscitera au dernier jour (verset 40). Le Fils est présenté à tous pour qu'ils croient en lui, et quiconque croit a la vie éternelle. Ici encore il ne s'agit pas du Messie et des promesses, mais de voir le Fils et de croire en lui, — de la vie éternelle et de la résurrection. Plus haut, c'étaient les conseils du Père qui ne pouvaient faillir; ici, c'est la présentation du Fils de Dieu comme objet de foi: si, à travers l'humiliation du Seigneur, on voyait le Fils et on croyait en lui, on aurait la vie éternelle, et le résultat serait le même. — Dans le premier cas, il s'agit des conseils du Père et de ses actes, ainsi que de ceux de Jésus, en les ressuscitant: le Père les donne, Jésus les ressuscite, aucun d'eux n'est perdu. Ensuite nous avons la présentation du Fils en rapport avec la responsabilité de l'homme: si un homme croyait, il aurait la vie éternelle et ressusciterait. Ce sont les deux faces juxtaposées, sous lesquelles ces grandes vérités sont présentées.

Les Juifs murmurent, parce que le Seigneur dit qu'il était descendu du ciel. Ils voyaient le Fils et ne croyaient pas en lui: ils le connaissaient selon la chair; il était pour eux le fils de Joseph. Le Seigneur alors insiste sur le fait, que nul ne peut venir à lui, à moins que le Père ne l'attire; il insiste sur la nécessité de la grâce pour pouvoir venir, non que chacun ne fût pas libre, comme on dit, de venir, car quiconque verrait le Fils et croirait en lui aurait la vie éternelle; mais il montre que l'affection de la chair est inimitié contre Dieu. Il y a l'aveuglement du péché, de la chair, et la haine de Dieu, pour autant qu'il se révèle; il n'y a personne qui comprenne, personne qui recherche Dieu; de sorte qu'il faut la puissance de la grâce pour disposer le coeur à recevoir Christ. Or quand le Père attire à Jésus, c'est par la grâce efficace dans le coeur: les yeux sont ouverts, on passe des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu; on passe à un salut assuré par Christ, qui ressuscitera une telle âme au dernier jour. C'est la révélation de Jésus à l'âme par la grâce du Père: l'âme voit le Fils, elle reçoit la vie éternelle, elle ne sera jamais perdue, mais ressuscitée au dernier jour. Il est important de remarquer que celui qui est attiré par le Père ne sera jamais perdu, et qu'au dernier jour il aura sa part avec les rachetés dans un tout nouveau monde, dans un tout nouvel état. Une telle âme est enseignée de Dieu pour reconnaître le Fils: le Père lui a parlé; elle a appris de Lui; elle vient à Christ et est sauvée; non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon Christ lui-même. Christ l'avait révélé, et celui qui croyait en Christ avait la vie éternelle (verset 47). Solennelle mais précieuse assurance! La vie éternelle est descendue du ciel dans la personne du Fils, et celui qui croit en lui, la possède selon la grâce efficace du Père qui l'attire à Christ, et selon le salut parfait que Christ a accompli; sa foi saisit, quant à la vie, ce Fils de Dieu qui manifestera sa puissance plus tard, en ressuscitant d'entre les morts le racheté.

On voit que, de même qu'au chapitre 5, Christ nous est présenté comme puissance vivifiante, il est placé ici devant nous comme *objet* de la foi, et cela dans son humiliation, comme descendu du ciel et mis à mort. Ce n'est pas le Messie promis, c'est Christ descendu du ciel pour sauver ceux qui croient. Sa rentrée dans le ciel est mentionnée à la fin du chapitre comme témoignage, avec le titre: «Là où il était auparavant».

Comme nous l'avons vu, la foule, sous la direction cachée de Dieu, avait fait allusion à la manne, demandant au Seigneur quelque signe semblable. Jésus leur avait dit (touchante réponse!): Moi je suis le signe du salut de Dieu, et de la vie éternelle envoyée au monde; moi je suis la manne, le vrai pain que le Père, Dieu agissant en grâce, vous donne. «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif». Je rappelle tout cela, quoique nous ayons déjà parlé des versets qui suivent, pour rassembler ce qui est dit du pain, et je passe maintenant immédiatement aussi au verset 48. «Moi je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts; c'est ici le pain qui descend du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement». C'est ici le Christ descendu du ciel, l'incarnation, en écartant toute idée de promesse; c'est le grand et puissant fait que, dans la personne de Jésus, on voyait celui qui était descendu du ciel, le Fils de Dieu devenu homme, comme nous le voyons au chapitre 1<sup>er</sup> de la première épître de Jean. «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie,... la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée». C'était, quant à sa personne, non pas encore quant à notre entrée là, le commencement du nouvel ordre de choses. Venu d'une femme, de sorte que selon la chair il se rattachait à la race humaine, Fils de l'homme, mais toutefois descendu du ciel, un avec le Père, — pour que nous eussions part à cette vie, que nous fussions de ce nouvel ordre de choses, il fallait qu'il mourut: autrement, il restait seul. Mais il avait pris cette chair; il avait été fait un peu moindre que les anges pour les souffrances de la mort, ayant pris cette chair qu'il allait donner pour la vie du monde.

Le premier grand point donc c'était l'incarnation, Christ descendu du ciel, la Parole faite chair, — la vie en lui, — et pour donner la vie éternelle à celui qui le mangerait. Le second point, c'est que Christ donnait cette chair pour la vie du monde. Il devait mourir, clore toute relation avec le monde et la race perdue de l'humanité, par la mort, et commencer une nouvelle semence, qu'il ne prenait pas à honte d'appeler ses frères, parce que Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un; puis, la rédemption (\*) étant accomplie, il les introduirait ressuscités dans la gloire de la famille du Père, selon les conseils de ce Père qui les lui avait donnés. Ceci arrête les Juifs: comment manger la chair de cet homme? Mais Jésus ne les ménage pas. Il est, ainsi connu, la vie éternelle. Il ne s'agissait plus de lui concilier les Juifs, mais de donner le salut et la vie éternelle au monde par la foi en Lui, vertu pour cela du ciel, et de présenter au Père ceux que le Père lui avait donnés, tels que le Père les voulait dans son amour et dans ses conseils, selon sa nature, s'ils devaient être auprès de lui. S'ils ne mangeaient pas sa chair et ne buvaient pas son sang, ils n'avaient pas la vie. En eux-mêmes il

n'y en avait pas pour ce nouveau monde de gloire, cette race bénie. Pour cela il fallait qu'une vie divine et céleste descendit du ciel et se communiquât aux âmes, et cela dans un homme; il fallait que cet homme mourût et terminât toute relation de Dieu avec la race déchue et, ressuscité, commençât une nouvelle race (\*\*) possédant (par ce qu'ils s'étaient par la grâce approprié Christ) la vie divine, et qui serait ressuscitée par la puissance du Sauveur quand le moment serait venu, «au dernier jour».

(\*) Qui n'est pas notre sujet ici.

(\*\*) Je ne doute nullement que les saints de l'Ancien Testament aient été vivifiés; mais nous parlons ici de l'oeuvre sur laquelle leur bénédiction, comme la nôtre, a été fondée.

Cette oeuvre est accomplie. Or ce n'est pas de son efficace pour racheter nos âmes que nous parlons maintenant, ni du pardon dont nous jouissons en vertu de son accomplissement, quelque précieuses que soient ces vérités, mais du rapport qu'il y a entre ces événements divins et la possession de la vie, en vertu de laquelle nous avons part à ce rachat et à ce pardon, avec toutes les conséquences qui en découlent. Christ est reçu dans son incarnation; mais, quoique l'incarnation ait précédé nécessairement, historiquement, la mort du Sauveur, je ne crois pas qu'on puisse réellement saisir la portée de cette vie d'abaissement, si l'on ne réalise pas premièrement celle de sa mort. Personnellement, la chose nouvelle, comme nous l'avons déjà dit, était présentée dans sa personne, — un homme, Dieu manifesté en chair, mais Celui en qui était la vie, Celui qui était cette vie éternelle qui avait été auprès du Père et qui était maintenant manifestée aux disciples. Mais, dans cet état, le grain de froment demeurait seul, quelque productif qu'il dût être; pour introduire ceux que Dieu lui donnait dans la position du dernier Adam, du second homme, il fallait qu'il mourût, qu'il laissât sa vie dans ce monde pour la reprendre dans l'état de résurrection, au delà du péché, de la mort, de la puissance de Satan, du jugement de Dieu, après avoir passé par toutes ces choses et avoir repris sa vie d'homme, mais dans un corps spirituel et glorifié. Or sa mort, moralement, était la fin de l'homme chassé du paradis, sa résurrection le commencement de l'état nouveau de l'homme selon les conseils de Dieu. Or l'homme en Adam n'avait point de vie en lui-même; il n'avait pas la vie de Dieu, et pour l'avoir il fallait comprendre et recevoir non seulement l'incarnation, ou un Messie promis, mais le jugement porté par la mort de Christ sur le premier homme, entrer quant à soi-même dans la conviction, la réalisation de cet état ainsi démontré, quoique en grâce, dans la mort du Sauveur. Celui qui s'appropriait la mort de Christ acceptait ce jugement à l'égard de lui-même, quand le péché (non pas les péchés) était condamné dans un autre. Le péché dans la chair, qui est inimitié contre Dieu, a été condamné pour nous. En recevant, par la foi, la mort de Christ comme la condamnation absolue de ce que je suis, j'ai part à l'efficace de ce qu'il a fait: le péché a été devant Dieu et il a disparu de devant ses yeux dans la mort de Christ, qui, du reste, ne l'avait pas connu. Je me dis; c'est moi, cela. Je le mange; je me place là par l'opération de l'Esprit de Dieu, non que je croie qu'il soit pour moi personnellement, mais je reconnais ce que signifiait sa mort, et je m'y place par la foi en lui. Là où j'étais, dans la mort, spirituellement, par le péché et par la désobéissance, Christ est entré, en grâce et par l'obéissance, pour la gloire de son Père, afin que Dieu fût glorifié. Je reconnais mon état dans sa mort, mais selon la grâce parfaite de Dieu, selon laquelle il m'a remplacé là; car c'est à ceci

que nous connaissons l'amour, c'est qu'il a laissé sa vie pour nous, Or si un est mort pour tous, tous donc étaient morts. Par la foi et la repentance, je me reconnais là, et j'ai la vie éternelle. Maintenant je peux suivre Jésus tout le long de sa vie, le fait même qu'il a été homme ici-bas, et me nourrir de ce pain de vie, de toute sa patience, de sa grâce, de sa tendresse, de son amour, de sa pureté, de son obéissance, de son humilité, — de toute cette perfection de chaque jour et de tout le jour, qui n'a abouti qu'à la croix où tout a été consommé. «Celui qui me mangera vivra éternellement». J'ai la vie éternelle, et Jésus me ressuscitera au dernier jour.

Nous avons encore quelques points à noter dans ce chapitre.

Le verbe «manger» y est employé à deux temps différents. Celui qui a mangé a la vie éternelle: celui qui, par la grâce, s'est reconnu, dans la mort de Christ, en dehors de toute promesse, de tout droit, de quelque manière que ce soit, sent qu'il dépend de la grâce souveraine qui a placé Christ là, et y croit. Celui qui aura mangé ce pain vivra éternellement. Mais, dans les versets 54 et 56, nous avons le caractère de l'homme, et c'est au présent qu'il mange. Deux choses en sont la conséquence: 1° il a la vie éternelle et sera ressuscité; 2° celui qui se nourrit de ce pain, demeure en Jésus, et Jésus en lui: d'abord la bénédiction générale, avec le salut présent et à venir; puis la communion et la présence permanente de Jésus avec nous, et même en nous. Car, comme le Père qui a la vie, en lui-même a envoyé Jésus, et que Jésus vit à cause de lui, comme inséparable de lui, ainsi celui qui mange Christ vivra à cause de la vie qui est en Christ. «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez». C'est une union en vie, par la grâce, avec Jésus: la vie en nous est inséparable de lui; nous vivons parce que lui vit. Il est notre vie comme lui est inséparable du Père, et, même comme homme ici-bas, vivant à cause de la vie qui était dans le Père. Cette vie en lui ne pouvait être séparée du Père, et notre vie ne saurait être séparée de Jésus. C'est là le pain qui est descendu du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas.

Nous pouvons remarquer aussi que le passage qui nous occupe comprend plus d'un seul discours. Le commencement se rapporte au moment où les foules rejoignirent le Seigneur après qu'il eût traversé la mer, tandis que la dernière partie fut prononcée dans la synagogue à Capernaüm (verset 59). Les Juifs en furent scandalisés, prenant ce qu'il disait au pied de la lettre, et pensant que Jésus voulait qu'ils mangeassent sa chair; plusieurs de ses disciples même dirent: «Cette parole est dure; qui peut l'ouïr?» Le Seigneur en appelle au fait qu'il allait remonter là d'où il était descendu. Il n'était pas un Messie terrestre, mais un Sauveur céleste, venu du ciel dans ce monde, descendu dans ce monde-ci, afin d'accomplir ce qu'il fallait pour nous faire monter là, pour donner à l'homme la vie éternelle, et le ressusciter quand le moment serait venu, pour lui donner une part dans le second homme, dans l'homme et dans le monde des conseils et de la grâce de Dieu, une part éternelle dans sa faveur, par la rédemption, selon ses conseils de grâce. Ce n'était pas une succession d'économies, un Messie venu en gloire pour les terminer, un fils de David selon les promesses, mais c'est (et cela présentement) Celui qui est descendu du ciel pour communiquer la vie éternelle et pour placer le croyant dans le ciel, — quant à l'état de son âme et finalement quant à son corps, propre



pour la lumière et la gloire divine. Mais pour y avoir part, il faut voir Celui qui est descendu non seulement dans l'humiliation, comme le pain descendu du ciel, mais qui a été rejeté par l'homme tel qu'il était, pour entrer selon l'état vrai de l'humanité qui était inimitié contre Dieu, dans la présence de Dieu, passant par la mort et le jugement, quand il était fait péché pour nous, et recommençant sa vie d'homme dans un tout nouvel état, au delà de la mort et du jugement. Toute relation de Dieu avec le premier homme étant impossible, sauf par la croix, où Christ en grâce, fait substitut pour le pécheur croyant, s'est rencontré avec Dieu, l'homme, mort dans ses fautes et dans ses péchés, devait le reconnaître dans ce caractère en reconnaissant là son propre état, c'est-à-dire en Christ mort, fait péché, et le péché condamné en lui. Mais le croyant, dans le fait qu'il mourut en s'identifiant ainsi avec Christ, comme avec Celui qui fut fait ce que l'homme est réellement lui-même et qui en a subi la peine, — dans ce fait le croyant, dis-je, est mort au péché, lui qui auparavant était mort dans les fautes et dans les péchés, car il s'est reconnu là où Christ est mort au péché. Christ est mort là en grâce, comme péché condamné devant Dieu; et le pécheur se dit: c'est bien moi cela; je suis cela dans la chair, et voici, Christ s'étant offert pour cela, Dieu l'a fait péché pour nous; mais Christ en mourant en a fini avec le péché, moi donc aussi. Il n'existe donc aucune relation de Dieu avec la race du premier Adam: la mort de Jésus a mis ce fait en évidence, alors que Dieu avait tout essayé, jusqu'au don de son Fils. Dieu en a fini sur la croix avec toute cette race du premier homme, et moi j'en ai fini avec le péché qui est la base de tout cela. Que les voies de Dieu sont merveilleuses et parfaites, pleines de grâce infinie!

Je rappelle aussi qu'il ne s'agit pas ici de notre position céleste actuelle: Jean, comme nous l'avons dit ailleurs, n'en parle guère. Christ ressuscitera le croyant au dernier jour. Il parle de sa propre ascension pour compléter la vérité: venu du ciel, il y retournera; mais il ne nous associe pas avec lui dans le ciel comme fruit présent de son oeuvre. Pour nous, il passe de son ascension à la résurrection de nos corps.

Une remarque encore: j'ai parlé de l'incarnation et de la mort; et, quant à ce qui est arrivé ici, c'est la connaissance de ces choses qui nous met au clair et qui nous affranchit. Mais le Seigneur dit, dans les versets 40 et 47, qu'il est venu pour que quiconque croit en lui *ait* la vie éternelle, et que celui qui croit en lui *a* la vie éternelle; de sorte que quiconque voit réellement le Fils de Dieu dans l'homme méprisé de Nazareth, a la vie éternelle. Le Seigneur cependant ne cache pas la portée de ce fait. Son rejet, sa mort, ne pouvaient qu'être la conséquence de sa présentation à un monde tel que celui dans lequel nous vivons et dont nous sommes selon la chair; il est important que nous le sachions.

En répondant aux Juifs, scandalisés du fait de son ascension, Jésus ajoute que c'est le Saint Esprit qui vivifie, — la chair ne profite de rien, — qu'il ne parlait pas comme s'ils devaient manger de sa chair matériellement. Les paroles qu'il leur disait étaient «esprit et vie». C'était par la Parole que les choses spirituelles se communiquaient; et, par la puissance et par l'action de l'Esprit, elles devenaient des réalités et des réalités vivantes dans l'âme, une partie réelle de notre être. Mais le Seigneur savait bien qu'il y avait, parmi ceux même qui le suivaient comme ses disciples, des personnes qui ne croyaient pas, et il le leur dit; il savait bien aussi

qui était celui qui le livrerait. C'étaient là des branches qui devaient être retranchées et qui l'ont été. Jésus devait marcher au milieu de ceux qu'il savait n'avoir aucune racine et dont il savait même, qu'ils le trahiraient; et il ajoute: «C'est pour cela que je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, à moins qu'il ne lui soit donné du Père» (verset 65). Dès lors un grand nombre de ses disciples l'abandonnèrent et ne marchèrent plus avec lui.

Il est frappant de voir comment le Seigneur a voulu ce qui était vrai, divin, permanent, et rien d'autre. Ce qui avait porté beaucoup de gens à le suivre n'était pas de l'hypocrisie: il y avait sans doute des hypocrites; mais plusieurs étaient venus sous l'effet d'une impression passagère, qui s'effaçait devant les difficultés du chemin et devant l'achoppement qui se trouvait dans la vérité, ou plutôt dans les préjugés contre lesquels la vérité se heurtait. Jésus donc dit aux douze: «Et vous, voulez-vous aussi vous en aller?» Simon Pierre, toujours prêt à se mettre en avant, mû par une vive affection, mais plein d'une ardeur qui le trahissait quelquefois et l'engageait dans un chemin d'où elle ne pouvait pas le tirer avec une conscience non souillée, cette fois-ci devient heureusement la bouche de tous pour exprimer la vraie foi. Il y avait chez lui, chez eux tous, pour ne pas parler de Judas, un vrai besoin auquel Jésus seul répondait. Ceci est très important. Il ne paraît en rien que Pierre ait compris ce que Jésus avait dit. Il ne savait pas accepter les souffrances de son Maître qui l'appela Satan dans cette occasion où la chair manifesta l'empire qu'elle exerçait sur lui. Mais le fond était là, chez Pierre; le besoin de posséder la vie éternelle était réveillé en lui; il avait conscience que cette vie ne se trouvait qu'en Jésus, et que Lui était l'envoyé de Dieu, venu de Dieu: Jésus possédait les paroles de la vie éternelle. Quel qu'ait été le manque de clarté de ses vues, Pierre pensait à la vie éternelle avec un besoin de la posséder lui-même; il croyait et savait que Christ avait les paroles qui la révélaient et, par la grâce, la communiquaient, et que lui était le saint de Dieu, Celui que le Père avait sanctifié et envoyé dans le monde. La vraie foi était là, ainsi que les besoins que Dieu produit. Il n'y avait pas de connaissance, ni des vérités profondes que Christ enseignait, ni des personnes pour lesquelles Pierre répondait en disant: «nous»; — mais les besoins de l'âme étaient là, ainsi que la foi aux paroles et à la personne de Christ; aussi, à travers bien des chutes, Pierre a-t-il été gardé pour se montrer fidèle au Sauveur jusqu'au bout, et le Seigneur lui a confié les brebis et les agneaux qu'il aimait, — le ministère de l'apôtre au milieu des Juifs, — et lui a donné aussi d'être le premier qui introduirait un gentil. Ce qui est intéressant à voir, c'est que si la connaissance des vérités enseignées dans ce chapitre faisait défaut, s'il y avait une vraie foi aux paroles et à la personne de Jésus comme envoyé de Dieu, (non pas simplement comme un prophète qui disait ce que Dieu lui donnait de dire, mais comme étant personnellement le saint de Dieu, qui avait les paroles de la vie éternelle), on possédait cette vie éternelle, on possédait tout.

## Chapitre 7

Les chapitres 5 et 6 que nous venons de parcourir, contiennent la doctrine de la personne de Christ; le chapitre 5 nous le présente comme Fils de Dieu qui vivifie, le chapitre 6, comme Fils de l'homme descendu du ciel, mourant pour les hommes, et ainsi objet de la foi.

Au chapitre 4, Jésus avait quitté la Judée pour se rendre en Galilée: c'est là qu'il se tenait et se présentait au peuple; il ne voulait plus marcher en Judée, car les Juifs cherchaient à le tuer. L'occasion de cette haine spéciale, c'était qu'il avait guéri le paralytique un jour de sabbat et qu'il se présentait comme Fils de Dieu, se faisait égal à Dieu. Le premier de ces actes mettait de côté le système juif, — non seulement selon la loi, mais dans ce qui était le sceau de l'alliance et le signe de la part que les Juifs avaient au repos de Dieu; le second était l'introduction, dans sa personne, d'un tout nouveau système: plus tard, la guérison de l'aveugle-né excite leur colère, comme nous le verrons, Dieu voulant. Un petit résidu seulement s'attache à Lui par une foi vraie, quoique ignorante, recevant seulement ce qui était nécessaire pour avoir le salut, savoir Christ et ses paroles, comme il se présentait à eux, mais, je le répète, par une vraie foi donnée de Dieu.

Nous trouvons donc maintenant, au chapitre 7, le refus du Seigneur de se présenter au monde, l'incrédulité de ses frères, et la déclaration que le temps n'était pas venu pour lui de célébrer la fête des tabernacles. Mais ceci exige quelques développements.

Il y avait trois grandes fêtes des Juifs: tout mâle, homme fait, devait monter à Jérusalem pour les célébrer; c'étaient la Pâque, la Pentecôte, et la fête des Tabernacles. L'antitype de la Pâque se trouve dans la croix; celui de la Pentecôte dans la descente du Saint Esprit; mais l'antitype de la fête des Tabernacles manque encore: aucun événement n'y répond. Toutefois les ordonnances établies pour cette fête jettent du jour sur ce que doit être son antitype. La fête des Tabernacles tirait son nom du fait que, une fois entrés dans le pays de Canaan, les Israélites devaient, selon la loi, demeurer pendant huit jours dans des huttes faites de branches d'arbres, rendant témoignage ainsi qu'ils avaient été pèlerins dans le désert, mais que Dieu, dans sa fidélité, les avait amenés jusque dans la terre promise. De plus, la fête se célébrait après la moisson et après la vendange, deux événements employés partout dans l'Écriture comme figures du jugement, la moisson, du jugement qui sépare les bons et les mauvais sur la terre, la vendange, de l'extension de la vengeance sur les ennemis alors que Christ foulera au pressoir. L'accomplissement de cette fête aura lieu quand Israël ne sera plus dispersé, mais jouira de l'effet des promesses que Dieu lui a faites, après le jugement qui séparera l'ivraie du bon grain, et après que la vengeance aura été exécutée, le pressoir de Dieu foulé, selon Esaïe 63, par le Seigneur lui-même.

Or le temps pour ces choses n'était pas encore arrivé, lorsque Christ était sur la terre: il faut pour leur accomplissement qu'il soit manifesté en gloire. Vivifier comme Fils de Dieu, il le pouvait; souffrir comme Fils de l'homme, c'est ce qu'il avait devant Lui; mais se montrer au monde, accomplir en puissance toutes les promesses faites à Israël, après avoir jugé et détruit ses ennemis, pour cela, le moment n'était pas venu. Ce qu'il allait faire, mais après son rejet et sa mort ici-bas, c'était, étant glorifié, de donner son Esprit aux croyants (versets 37-39). Le pain descendu du ciel, il l'était; quant à mourir et à répandre son sang, cela devait bientôt lui arriver; mais s'agissait-il de juger, d'accomplir les promesses ici-bas, et de se montrer au monde, il n'en était question que pour plus tard, quand il prendrait sa grande puissance et

agirait en roi. En attendant, étant monté en haut, il allait donner son Esprit, jusqu'à ce qu'il revint.

Tel est l'enseignement de ce chapitre: nous allons considérer quelques détails de son contenu. Les temps sont de Dieu, comme les faits. Ce n'était pas alors pour Jésus le temps de se montrer au monde, ni d'observer la fête des Tabernacles. Tous les temps conviennent aux mondains, pour profiter de ce qui est mondain. Ils sont du monde et flottent avec son courant. Le monde ne les hait pas: là où est le témoignage de Dieu, là est l'objet de sa haine. L'esprit droit peut être frappé du témoignage que Dieu rend à la vérité, mais il n'y a pas là de motif suffisant pour rompre avec ceux qui veulent l'opposition, et c'est ce que les meneurs intelligents du mal veulent toujours. Au reste, dans le monde, il y a des opinions pour ou contre une chose, non pas une conviction de coeur et de conscience, et ainsi un besoin pour soi-même: c'est là que l'âme se rencontre avec Dieu et brave le monde (chapitre 6: 68).

Le Seigneur ne monte pas à la fête, mais lorsque ses frères furent montés, alors lui aussi monta et il enseignait dans le temple (versets 9, 10).

Remarquons en passant qu'il ne faut pas confondre le peuple et les Juifs. Le peuple se composait de Galiléens et d'autres, venus pour participer à la fête; les Juifs étaient ceux de Jérusalem même, ou au moins de ses environs. Ainsi, au verset 20, le peuple ne savait pas qu'on voulait tuer Jésus; ceux de Jérusalem, au contraire, savaient bien ce qu'on tramait là contre lui (verset 25).

Les Juifs, habitués à écouter les rabbins, s'étonnaient de ce que Jésus, homme illettré à leur point de vue, pouvait enseigner comme il le faisait. Sa doctrine était du Père, non pas humaine. Le moyen de la comprendre était un état d'âme qui répondait à une telle mission; le désir de faire la volonté du Père reconnaît la parole qui venait de lui (verset 14-17). L'état moral de l'âme, l'oeil net, est le moyen de recevoir, de discerner avec intelligence, la doctrine qui vient du Père; la conscience est ouverte, le coeur tout prêt à recevoir la vérité. Bien des choses, dans l'enseignement, peuvent dépasser la connaissance possédée par une telle âme; mais l'enseignement répond à ses besoins; il porte auprès d'elle l'empreinte de la vérité, de la sainteté; il convient à Dieu; il n'y a pas de recherche de soi-même; on cherche le bien des âmes, on sonde sa conscience, toutefois en usant de la grâce: or il y a une conscience chez tous les hommes; et ici le désir d'obéir est supposé. Un tel homme discerne ce qui est de Dieu, quand Dieu parle. Ce n'est pas le raisonnement qui convainc l'esprit le raisonnement ne convainc jamais la volonté; mais, le désir étant là, c'est Dieu qui s'adapte dans son enseignement aux besoins et au coeur de l'homme. C'est la vérité ici, les paroles de Dieu lui-même. Mais, chez les Juifs et dans les masses, tout était en confusion. Sans scrupule pour circonscire, et ainsi, pour violer le sabbat en travaillant, la puissance divine qui guérissait par une parole n'exerçait aucune influence sur eux, si ce n'est de produire en eux le désir de mettre à mort Celui qui avait donné cette preuve de la bonté et de la puissance de Dieu, dont les droits étaient au-dessus du sabbat même. Cette confusion chez les incrédules est frappante. Ceux qui venaient de loin se moquaient de la pensée qu'on voulût tuer Jésus; ceux de Jérusalem qui voulaient le tuer à cause du miracle qu'il avait fait, s'étonnaient de ce qu'il

parlait en toute liberté et se demandaient si les chefs l'avaient donc reconnu pour le vrai Christ; toutefois, disaient-ils, «lorsque le Christ viendra, personne ne saura d'où il est» (verset 27). De plus, on voulait le prendre; mais, dit l'évangéliste, personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Les voies de Dieu sont sûres. Toutefois plusieurs crurent en lui (verset 31). Les pharisiens entendent le peuple murmurant ces choses de lui, et ils envoient des huissiers pour le prendre. Ceux-ci trouvent Jésus occupé à enseigner la foule. Là aussi, même incertitude; les uns disaient qu'il était le prophète, d'autres qu'il était le Christ; mais d'autres objectaient que le Christ ne pouvait pas venir de Galilée, mais qu'il devait venir de la semence de David, et de la bourgade de Bethléem, sans se donner la peine de s'assurer du fait. Quelques-uns auraient voulu le prendre, mais personne ne mit les mains sur lui, et les huissiers reviennent sous l'influence de ses paroles: «Jamais homme ne parla comme cet homme!» Les pharisiens et les chefs n'hésitaient pas: ils cherchaient à le faire mourir. Ils se dispersent dégoûtés. C'est le tableau du cœur de l'homme en présence de la vérité: un parti pris dans les chefs religieux, confusion et incertitude dans l'esprit des masses qui chancellent entre les préjugés et la puissance de la parole de Dieu. La foi n'est ni dans les uns, ni dans les autres. Quant à Jésus, «son heure n'était pas encore venue»: son heure, remarquez-le, c'est l'heure où il se donne sur la croix pour nos fautes.

Revenons maintenant aux enseignements du Seigneur et à sa position vis-à-vis du peuple dont, en refusant d'aller à la fête, il était en un certain sens déjà séparé, tout en continuant à les enseigner en grâce.

Quelques détails de l'enseignement du Sauveur dessinent sa position, avant qu'il parle de la promesse du Saint Esprit, et après la discussion qui eut lieu au sujet du désir de le tuer, lorsqu'ils firent la remarque qu'on ne saurait pas d'où venait le Christ. Jésus déclare formellement qu'ils savaient d'où il venait, mais qu'ils ne connaissaient pas le Père qui l'avait envoyé (verset 28). Terrible accusation! La preuve était là dans leur conscience: ils n'auraient pas tenu, comme ils le faisaient, à se débarrasser de lui, s'ils n'avaient pas eu la conscience intime qu'il venait de Dieu. Les preuves étaient là: le témoignage dans leur conscience. La foule (versets 25-27) semble avoir eu au fond la même conviction, quoiqu'ils s'excusassent par le fait qu'ils savaient d'où il venait, — ce à quoi le Seigneur répond, mais en paroles dont la portée dépassait de beaucoup l'application que la foule enseignée par la tradition, pouvait en faire au caractère du Messie. «Oui, vous me connaissez, et vous savez d'où je suis». Terrible témoignage, dont nous voyons la vérité dans les paroles de Nicodème qui nous sont rapportées, et qui, tout en ne s'étendant pas aussi loin, montrent la conviction que les miracles de Jésus faisaient naître dans les cœurs. C'était leur volonté qui s'opposait à cette condition, et si Pilate a pu voir le dehors de leurs motifs, (ils l'avaient livré par envie), il n'était pas capable de comprendre une inimitié contre Dieu décidée à faire mourir Lazare, plutôt que de laisser croire au peuple la venue en grâce du Dieu qui avait si souvent voulu les recueillir sous ses ailes. Ils disputaient confusément sur le Messie, et leur Dieu était là en grâce, le Fils envoyé par le Père. Au fond, leurs chefs savaient très bien que celui qui faisait ces miracles ne les faisait pas par la puissance humaine; ils pouvaient les attribuer à Béalzébul, mais certes pas à

l'homme. Le caractère des miracles de Jésus et la puissance qui s'y manifestait confirmaient ses paroles: celles-ci montraient la source d'où elles venaient, et paroles et miracles montraient qui il était et d'où il venait. Mais du Père, de Celui de qui Jésus venait, ils n'avaient aucune connaissance; ils n'étaient pas de ceux qui voulaient faire sa volonté, et ils cherchaient à aveugler les autres. Le peuple ignorant se débattait dans la confusion avec quelques convictions passagères; les chefs résistaient avec une conviction intelligente que Celui qui venait de Dieu était là, mais décidés à ne pas le recevoir. Tout ceci est développé plus tard et affirmé par le Seigneur lui-même (chapitre 15: 22-24).

Il est important, quelque pénible que ce soit, de faire ressortir l'état de ce pauvre peuple, soit quant à ses chefs, soit quant à la masse: le parti pris des premiers, de rejeter Jésus, l'aveuglement moral et, hélas! volontaire de la foule. Jésus n'avait plus de place au milieu d'eux comme Messie: il devait prendre une place bien autrement importante et excellente, — celle d'homme à la droite de Dieu. Toutefois, il était comme le bon Berger, et le portier lui ouvre; et, accomplissant sa volonté, il traverse les dangers, et ses brebis entendent sa voix. Il en était ainsi maintenant: un grand nombre, «plusieurs d'entre la foule», croyaient en lui, disant: «Le Christ, quand il sera venu, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en a fait?» (verset 31). Alors les pharisiens envoient des huissiers pour le prendre, ce qui donne lieu à une touchante réponse de Jésus, réponse qui expose clairement la situation. «Je suis encore pour un peu de temps avec vous», dit-il, «et je m'en vais à Celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas; et là où moi je serai, vous, vous n'y pouvez venir». Vous n'avez pas besoin de vous hâter de me chercher pour vous débarrasser de moi; vous me possédez encore pour un peu de temps, et puis ce sera fini: il ne s'agira plus du Messie: vous me chercherez bien alors, mais vous ne me trouverez pas. Je vais vers mon Père; là, vous n'avez point d'accès. Tout sera changé. Ce sera fini quant au Messie; le Fils, comme homme, ira s'asseoir à la droite du Père: là vous ne pourrez venir.

Voilà en effet où en étaient les choses à l'égard des Juifs et à l'égard de Jésus. L'aveuglement des Juifs et leur orgueil religieux étaient aussi grands que leur haine du vrai Dieu. Ils ne comprenaient rien de ce que le Sauveur disait, suggérant seulement entre eux que peut-être il irait vers les dispersés au milieu des gentils pour enseigner les gentils. La position était clairement constatée.

Maintenant le Seigneur montre qui devait venir le remplacer, puisque l'heure n'était pas venue pour lui de célébrer la fête des Tabernacles et de se montrer au monde. C'était le grand jour de la fête, le dernier jour, car la fête des Tabernacles avait un jour de plus que les deux autres grandes fêtes, un huitième jour, qui était le grand jour de la fête. Ce jour commençait une nouvelle semaine. Le témoignage terrestre était complet; mais avec ce huitième jour on passe au delà de ce qui était complet ici-bas. Les deux autres fêtes avaient leur jour de sabbat le septième jour; celle-ci avait son grand jour, sa fête solennelle après. Je ne doute pas que ce ne fût, comme type, le commencement de la nouvelle semaine de Dieu, ce qui est céleste et éternel, comme la résurrection de Jésus était le premier jour de la semaine. Or le Seigneur donne à ce jour, sa vraie signification. Il n'était plus question de l'effet de la présence du

Messie il s'agissait de Celui qui devait être le représentant d'un Sauveur glorifié, rejeté dans son humiliation. La manifestation de Jésus en gloire ici-bas ne pouvait avoir lieu maintenant; mais il pouvait donner à ceux qui croiraient en lui, ainsi rejeté sur la terre, les arrhes de la gloire céleste et par ce moyen une joie actuelle qui débordait en bénédiction comme témoignage du salut et de la gloire. Au grand jour de la fête, un jour spécialement appelé «solennel» ou «d'obligation», dans l'Ancien Testament, Jésus se tint là et cria: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui» (versets 37-39).

Voilà la grande doctrine du chapitre 7: le Saint Esprit ici-bas dans les croyants, à la suite de la glorification de Jésus homme, au lieu d'un Messie terrestre selon les promesses de Dieu. Rejeté comme Messie, il prend sa place comme homme, selon les conseils éternels de Dieu, dans la gloire céleste, à la droite de Dieu, et cela selon la justice de Dieu qui l'a glorifié auprès de lui-même. Après avoir établi toute la gloire de Dieu sur la croix, et pris cette place dans la gloire comme ayant accompli la rédemption, il envoyait le Saint Esprit, témoin de la gloire dans laquelle il était entré et de la rédemption qu'il avait accomplie. Posséder l'Esprit, c'est la position chrétienne, non pas de nouveaux désirs seulement, mais la pleine réponse de la grâce à ces désirs, dans la révélation de Christ glorifié. Nous attendons la participation à cette gloire, mais nous savons qu'elle est notre part, et l'accomplissement de la rédemption nous donne le droit d'y être: nous attendons le retour de Jésus pour y entrer, pour que notre corps soit transformé en la conformité de son corps glorieux, et l'amour qui nous a donné tout cela, qui a pensé à nous le donner, est répandu dans nos coeurs.

Quelques détails sont à remarquer ici. Le Seigneur invite ceux qui ont soif à venir à lui et à boire. Ce principe se retrouve en Jean, quoique la grâce souveraine qui vivifie soit très clairement et positivement annoncée au chapitre 5, comme aussi le fait que ceux-là seuls que le Père attire viennent en réalité. En appelant l'attention du lecteur sur ce point, je voudrais faire ressortir la différence importante qu'il y a entre l'oeuvre qui dispose le coeur et qui produit des besoins dans le coeur ou dans la conscience, ou, comme il arrive toujours, à la fois dans l'un et dans l'autre, — et la réponse à ces besoins dans la personne et l'oeuvre du Seigneur Jésus. Ce désir peut produire une certaine piété réelle, mais jamais la paix, ni un état d'âme distinctement chrétien: pour cela, il faut la connaissance de la personne, de l'oeuvre de Jésus, et la présence du Saint Esprit. On peut sentir qu'on a besoin de lui, et même l'aimer, mais on n'est pas encore, dans le vrai sens, «de Lui». Voyez le fils prodigue avant et après qu'il eut rencontré son père, et la pauvre femme pécheresse: — tout appartient à une telle âme, mais elle ne le possède pas. Le prodigue n'avait pas encore la meilleure robe, et la pauvre femme n'avait pas encore entendu la voix de Jésus lui dire: «Tes péchés sont pardonnés,... va-t'en en paix», mais elle aimait beaucoup. Ainsi encore le brigand sur la croix montre une foi remarquable, mais c'est la réponse du Sauveur qui lui donne la certitude de son bonheur présent fondé sur l'oeuvre de Christ. Je fais remarquer ces cas, afin que le lecteur fasse la

différence entre l'oeuvre qui attire et qui réveille la conscience, et la réponse fondée sur l'oeuvre, qui fait jouir du pardon et du salut.

Il est bon que nous attirions aussi l'attention sur les trois opérations de l'Esprit de Dieu. Au chapitre 3, nous sommes nés de l'Esprit; au chapitre 4, c'est une source qui jaillit en vie éternelle. Ici, le nouvel homme entre dans la jouissance des choses qu'on ne voit pas, des choses célestes et éternelles: quand elles remplissent le coeur, quand le coeur, buvant de ce qui est en Jésus, est désaltéré, alors ces choses débordent et rafraîchissent les âmes altérées; les affections célestes rencontrent les âmes, montrant ce qui ravive une âme privée de Dieu, qui gémit sans savoir peut-être ce qui lui manquait. Les paroles de Jésus étaient bien de ces eaux-là.

Le peuple, qui n'était pas armé d'une cuirasse de mauvais vouloir et de parti pris, le sentit et, sans miracle, sous l'influence des paroles de Jésus, cria: «Celui-ci est véritablement le prophète!» (verset 40). D'autres disaient, pensant que Jésus était le Christ: «Le Christ vient-il donc de Galilée?» Mais le raisonnement de l'esprit humain suscite des difficultés et ferme d'autres coeurs, à la puissance de la parole dans Sa bouche. Le peuple est divisé et les huissiers s'en retournent sous l'impression qu'avaient produite les paroles de Jésus, pour jeter la même confusion dans les esprits de ceux qui prétendant diriger Israël, étaient les plus aveugles de tous. Nicodème émet une pensée de droiture selon leur propre loi. On s'attaque à lui: lui aussi devait être de Galilée. Les théologiens du Sanhédrin montrent leur mépris de ceux qui, selon les prophètes, étaient la sphère de la lumière que Dieu envoyait en Israël, les pauvres du troupeau; revendiquant pour Jérusalem et pour eux-mêmes la gloire de tout ce que Dieu avait donné, ils affirment qu'aucun prophète n'avait été suscité de Galilée (verset 52). Le fait était faux, et de plus, qu'avaient-ils fait des prophètes, de quelque pays qu'ils fussent? Où était la ville qui avait tué les prophètes et qui se préparait à tuer Celui duquel tous les prophètes avaient parlé? Irrités de leur impuissance, ne pouvant rien faire pour empêcher le témoignage de Jésus, ils se dispersent et chacun se retire chez lui. Son heure n'était pas encore venue.

## Chapitre 8

L'histoire qui nous est donnée du Seigneur, dans cet évangile de Jean, pour remplacer les Juifs et leur portion dans le Messie selon les promesses, se termine avec ce chapitre 7 qui vient de nous occuper. Au chapitre 5, Jésus est Fils de Dieu qui vivifie; au chapitre 6, Fils de l'homme dans l'incarnation et dans la mort, son retour dans le ciel étant en vue; ensuite, au chapitre 7, ne pouvant encore se montrer au monde, mais étant glorifié, il donne le Saint Esprit aux croyants, ce qui n'a pu avoir lieu qu'après sa glorification: il est rejeté, mais, comme nous l'avons vu, son temps n'est pas encore venu. Dans les deux chapitres dans lesquels nous entrons maintenant, nous trouvons sa parole rejetée, au chapitre 8; ses oeuvres rejetées, au chapitre 9: ce sont les deux grands témoignages personnels qui déclarent son origine (voyez 15: 22-25). Au chapitre 10, il déclare qu'il aura ses brebis pour lui, quand même, — malgré l'obstination des chefs du peuple; les chapitres 11 et 12 nous montrent d'une manière très intéressante le témoignage que le Père lui rend comme étant Fils de Dieu, Fils de David, Fils



de l'homme, quand l'homme l'a rejeté; puis, à partir du chapitre 13, viennent les choses célestes et le don du Saint Esprit, cet autre Consolateur qui doit le remplacer sur la terre.

Au commencement de notre chapitre 8, la loi entre les mains des hommes, s'élevant contre l'immoralité extérieure, mais sans droiture, sans vie et sans grâce, est mise d'une manière frappante en contraste avec la parole de Dieu qui sonde les coeurs, qui tourne l'épée de la loi contre tous, et laisse place à la grâce, non pas la grâce vivifiante ou qui pardonne, mais la grâce qui, du moins, ne donne pas sa force à la loi pour condamner: ce n'était pas là la mission du Sauveur. Tout le monde était placé sous la condamnation par la loi, si Dieu appliquait celle-ci: Dieu n'était pas venu pour cela; mais en les montrant tous condamnés, sans exception, sur ce terrain-là, l'humanité tout entière disparaît sous la sentence de la loi, au moins l'humanité qui prend la loi pour moyen de justice, et le champ est laissé libre pour introduire la lumière de la vie, de la part de Dieu. La position de la femme adultère n'est que négative; c'est un tout autre cas que celui de la femme de mauvaise vie de Luc 7, où la pleine grâce qui sauve est constatée. Tous étaient coupables, mais le Seigneur était venu pour atteindre la conscience de tous, non pour appliquer la loi au coupable. Il ne condamne pas; — seulement, toute bouche est fermée. La conduite de ces hommes était misérable; pécheurs comme l'accusée, — sans miséricorde et sans pitié, ils voulaient exposer cette femme, pour que le Sauveur se trouvât en faute, car s'il la condamnait, il n'avait pas d'avance sur la loi, il n'était ni Messie, ni Sauveur; s'il ne la condamnait pas, il se mettait en opposition avec la loi de Moïse. Les scribes et les pharisiens ne savaient pas à qui ils avaient à faire. La parole pénétrante de Dieu n'a besoin que d'un mot pour atteindre la conscience: «Adam, où es-tu?» ou: «Que celui qui est sans péché jette le premier la pierre», suffisent pour mettre à nu la conscience, parce que la puissance de Dieu est là, et que l'homme se trouve nécessairement révélé à lui-même dans la présence de celui qui est lumière. Or la volonté n'est pas changée, et l'homme évite cette présence: l'un se réfugie au milieu des arbres du jardin; d'autres, plutôt avec la honte qu'avec une conscience sincère qui amène la confession, s'esquivent chacun seul pour sauvegarder sa réputation, les plus âgés les premiers, mais ayant peur jusqu'au dernier de cette présence qui les transperce, et honteux de se trouver en présence l'un de l'autre. Alors, ayant donné toute sa force à la loi sur tous, Jésus laisse aller la pauvre femme selon la miséricorde divine.

Ensuite, nous avons la doctrine à l'égard du Sauveur qui se rattache au fait précédent: «Je suis la lumière du monde» (verset 12), non pas encore ici, le Messie des Juifs, mais la présentation de la part de Dieu de la lumière dans le monde, lumière qui manifestait tout, mais qui restait seule, car tout le monde était ténèbres, loin de Dieu, et le coeur de l'homme lui-même, ténèbres. Cette lumière manifestait l'effet même de la loi, elle montrait où en était l'homme placé sous elle. Mais elle était bien plus: si l'homme la suivait, elle était la «lumière de la vie» (comparez 1: 4), ce qui manifestait, comme révélation de la nature divine, mais ce qui communiquait la vie à ceux qui recevaient cette lumière. C'était une chose toute nouvelle venue dans le monde, Dieu lui-même en puissance de grâce devenu homme: rejetée, tout était jugé moralement, mais reçue par la grâce, c'était la nouvelle vie, la vie éternelle, car

Christ est la vie éternelle descendue du ciel (1 Jean 1: 1, 2). Comme lumière et vie, c'était pour nous, car elle nous était communiquée, la nouvelle créature était créée selon Dieu en justice et sainteté de vérité, et il y avait aussi renouvellement de connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés. Mais c'était la parole de la vie, et il s'agissait de recevoir cette parole; et ici, c'est la lumière en lutte avec les ténèbres. Tout dépend, comme nous verrons, de la personne de Celui qui parle.

La question est posée au verset 13: «Tu rends témoignage de toi-même, ton témoignage n'est pas vrai». Or on eût pu parler ainsi s'il se fût agi d'un homme qui rendit témoignage de lui-même; mais si Dieu parle, ce qu'il dit est nécessairement la vérité et le révèle. Une seule question seulement s'élève: Le connaît-on? et, l'âme est-elle capable de recevoir la vérité même? Les deux choses vont ensemble, comme nous le verrons. Jésus venait du ciel, du Père; il s'en retournait là et en avait la conscience: c'est le point le plus bas de son témoignage ici; il est forcé par l'opposition qu'il rencontre d'aller jusqu'au bout et de dire: «Je suis», mais ici c'est comme homme dans le monde, qui toutefois avait la conscience d'où il venait (comparez 3: 11-13; 33, 34). Ses paroles étaient les paroles de Dieu, mais, par l'Esprit, sans mesure dans un homme, qui aussi pouvait dire de lui-même: «Le Fils de l'homme qui est dans le ciel». Il parlait avec la conscience d'où il venait. Eux n'en savaient rien: il était pour eux un charpentier de Galilée qui n'avait même pas appris les lettres. Mais c'était la nature divine en présence de celle de l'homme. Eux, ils jugeaient selon la chair; Lui, comme il venait de le montrer, ne jugeait personne. Il n'était pas venu pour cela, mais pour rendre témoignage. Toutefois, même s'il jugeait, son jugement serait juste, car non seulement il savait d'où il venait, mais le Père était avec lui, — il était non seulement un tel Fils de l'homme, mais il était aussi Fils de Dieu. La loi disait que le témoignage de deux hommes était vrai; eh bien, lui (le Fils), il rendait témoignage à lui-même, et le Père qui l'avait envoyé, rendait témoignage de lui. Ils lui demandent donc: «Où est ton père?» car il n'y avait en eux aucune lumière divine, pas même une conscience sensible à la vérité, si ce n'était lorsque l'oeil de la lumière y pénétrait malgré eux. Personne cependant ne s'empara de lui; son heure n'était pas encore venue (verset 20). On ne peut séparer ce témoignage divin de celui qui est donné à la fin. Il parlait les paroles de Dieu; mais la forme est différente; il ne parlait pas directement dans sa nature divine, bien que ce qu'il disait l'impliquât, mais comme homme sur la terre de la part de Dieu et comme Fils par le Saint Esprit.

Le Seigneur recommence en leur annonçant que c'en était fait, qu'il s'en allait (verset 21 et suivants). On le chercherait bien, mais on ne le trouverait pas «Moi, je m'en vais, et vous me cherchez et vous mourrez dans votre péché: là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir». La séparation, fruit de leur incrédulité, était complète et finale: eux, morts dans leurs péchés, lui, dans le ciel; mais il ne dit pas ouvertement où il s'en allait. Les Juifs ne le regardent que comme un homme et restent dans leur propre justice, comme héritiers des promesses: «Se tuera-t-il», et s'en priverait-il ainsi? La réponse du Seigneur est décisive: «Vous êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut». Il y avait opposition absolue, moralement et de fait, — avec un terrible supplément pour tout ce qui nous entoure: «Vous êtes de ce monde», de ce monde

dont Satan est le prince, — et ceux qui en sont de coeur sont de lui; Christ n'en était pas. Il était bien dans le monde, mais il n'était pas du monde. Il était essentiellement du ciel, le pain qui était descendu du ciel, personnellement et moralement; mais ici il parle négativement, et c'est le point capital pour nous. Il n'était pas de ce monde. Il a introduit la lumière divine, Dieu lui-même, dans ce monde, mais il n'en était pas. C'est pourquoi il leur avait dit: «Vous mourrez dans vos péchés»; car ils rejetaient la lumière qui était venue dans ce monde, la grâce, le Fils de Dieu. «Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés».

Mais ceci introduit un principe de toute importance, savoir l'identification de sa parole avec lui-même. Il était Dieu; ses paroles exprimaient Dieu: c'est ce qui laissait les Juifs sans excuse; en le rejetant ils méconnaissaient Dieu qui leur parlait. En réponse aux paroles de Jésus ils disent: «Toi, qui es-tu?» (verset 25). La réponse de Jésus déclare cette identification: «Absolument ce qu'aussi je vous dis», — parfaitement, en principe et en réalité, ce que je vous dis. Les paroles de Jésus exprimaient ce qu'il était; et étant ainsi la vraie expression de Dieu manifesté à l'homme, elles mettaient l'homme en demeure, soit de recevoir, soit de rejeter Dieu, et Dieu comme lumière des hommes. Si Dieu parle et s'exprime, l'homme agrée ce qu'il est ou le rejette. Le Sauveur était à même de leur dire beaucoup de choses et de les juger; mais à présent il leur communiquait comme témoin fidèle ce qu'il avait entendu auprès du Père. C'était bien là la vérité envoyée par le Père: il disait au monde ce qu'il avait reçu du Père. C'était là maintenant son service comme Envoyé. Les Juifs ne comprenaient pas de qui il parlait. Plus tard, — quand il serait trop tard pour le recevoir comme venu vers eux en grâce, mais quand la pensée de Dieu serait accomplie, et que leurs propres mains accompliraient ses conseils en crucifiant le Fils de l'homme (\*), les conséquences qui en découleraient pour les Juifs leur feraient *savoir* (Jésus ne dit pas «croire») que c'était bien lui, qu'il ne faisait rien de lui-même, mais qu'il parlait selon que le Père l'enseignait. Sa parole était la démonstration de ce qu'il était, et quoiqu'il pût leur dire beaucoup de choses et les juger, maintenant il ne faisait que leur dire ce qu'il recevait du Père. Une fois rejeté comme Fils de l'homme et mis à mort, alors, quand il ne serait plus là, ils sauraient que c'était lui, le Messie, et qu'il leur avait parlé de la part du Père. Mais, de plus, Celui qui l'avait envoyé était alors avec lui; il ne l'avait pas laissé seul, car tout ce qu'il faisait plaisait au Père. Sous l'effet de son témoignage, par le poids de ses paroles, expression de ce qu'il était et que toute sa conduite confirmait, plusieurs crurent en lui (verset 30).

(\*) Ce titre de Fils de l'homme, que Jésus prend toujours, va bien au delà de celui de Messie: il est tiré du Psaume 8 et de Daniel 7; Jésus le prend toujours en contraste avec celui de «Christ» qu'il ne se donne qu'une fois, savoir à Sychar au chapitre 4; mais il y ajoute constamment sa mort sur la croix (voyez Luc 9: 21, 22). C'est le Psaume 2 qui envisage Jésus comme Messie et qui nous le montre rejeté comme tel, mais établi plus tard en gloire et en autorité de la part de Dieu.

Ce que ce chapitre met le plus distinctement en avant, c'est le caractère divin de Jésus, démontré par ses paroles, et le caractère diabolique des Juifs, manifesté dans la manière dont ils l'ont reçu. Déjà, au verset 23, le Seigneur l'a annoncé avec le terrible témoignage que ce qui était de ce monde était d'en bas, c'est-à-dire du diable, tandis que lui était d'en haut et pas de ce monde. Ce qu'il disait exprimait sa nature, son caractère divin. Il révèle le Père; ses

paroles sont les paroles de Dieu; ce qu'il disait le révélait au monde (versets 26, 27; 1: 10; 3: 32, 33). Ce qui suit met en relief, par contre, le caractère des Juifs.

Le Seigneur déclare à ceux qui avaient été amenés à croire en lui, que, s'ils demeuraient fermement attachés à sa parole (car il s'agit de sa parole), ils seraient réellement ses disciples, ils connaîtraient la vérité, et la vérité, les affranchirait (verset 31, 32).

La vérité suppose la pleine révélation de ce qui est divin et céleste, ce qui se révélait dans sa personne et dans ses paroles, et serait pleinement mis en évidence quand il serait glorifié et que le Saint Esprit serait venu. Je ne pense pas que ceux dont parle le verset 23, soient ceux qui croyaient en Jésus, mais les Juifs en général. Ils s'appuient sur leur position extérieure selon la chair: ils n'avaient jamais été en esclavage, disent-ils, oubliant du reste toute leur histoire et leur position dans ce moment même. Le Seigneur passe par-dessus tout cela, et s'occupe du fond de la vérité de l'état de l'homme devant Dieu et de l'effet de la loi; car il identifie ces deux choses: être esclave du péché, et être sous la loi comme l'homme du chapitre 7 de l'épître aux Romains. «Quiconque pratique le péché est esclave du péché», captif de cette terrible loi du péché qui est dans ses membres, mais, étant esclave, il peut être renvoyé de la maison, vendu. Les Juifs pécheurs, sous la loi, seraient renvoyés de la maison de Dieu; mais le Fils était de la maison, et y demeurerait pour toujours et nécessairement: si lui les affranchissait, ils seraient vraiment libres, libres du péché, et libres de la loi. Le Fils, révélation du Père comme objet et puissance de vie en celui qui l'aura reçu, remplace, agissant par la parole, le principe du péché dans l'homme et la loi qui défendait en vain à l'homme de le commettre.

Extérieurement, les Juifs étaient bien des enfants d'Abraham; mais la parole de Christ n'avait aucune place ni aucune entrée dans leur coeur, et ils cherchaient à le tuer. Ici le contraste devient formel: Jésus disait (car c'est toujours sa parole) ce qu'il avait vu auprès de son Père, lui le Fils qui le révélait et annonçait ce qui était céleste et divin: mais cela faisait sortir de leurs coeurs la haine satanique contre Dieu qui remplit le coeur de l'homme. Ici donc les deux grands principes du pêché qui caractérisent l'adversaire se manifestaient en eux, le meurtre et l'absence de la vérité (versets 44, 45). Cette opposition entre la révélation d'en haut et ce qui est dans le monde et d'en bas, caractérise le chapitre et en fait le fond. Leur descendance d'Abraham n'est pour le Seigneur qu'une circonstance qui n'a aucune valeur. Si, dans le sens moral, les Juifs avaient été les fils d'Abraham, comme est le croyant, ils feraient les oeuvres d'Abraham; mais au lieu de cela ils cherchaient à tuer un homme qui leur avait dit la vérité qu'il avait reçue de Dieu. Les Juifs se placent toujours plus haut: Abraham ne leur suffit plus, c'est Dieu qui est leur Père (verset 41). Ils ont la conscience que les paroles de Jésus les atteignent de plus près, et ils se retirent dans la forteresse de leurs privilèges. Le Seigneur poursuit le côté de la vérité ni orale et essentielle, tout en évitant, pour ainsi dire, de tout déclarer ouvertement d'emblée; mais il est comme forcé de le dire, quant à eux et quant à lui-même. Jusqu'à présent, nous avons eu la révélation de la chose céleste et divine en soi, d'une manière positive, en dehors et au-dessus de tout ce qui était judaïque; ici, nous arrivons au conflit entre le coeur de l'homme et cette révélation, et là où les privilèges d'une religion qui

se composait des éléments du monde, ne faisaient, séparés de Celui qui (toute mondaine que fût cette religion) en était le centre, qu'aveugler davantage les coeurs qui s'en prévalaient. La parole divine dans la personne de Jésus, la parole du Père qui était dans sa bouche, perçait à travers toutes ces franges religieuses et mettait en évidence le coeur de l'homme. Le Seigneur, dans sa réponse à l'allégation des Juifs que Dieu était leur père, montre que le rejet de sa personne donnait le démenti à une telle prétention. La chose était mise en question et tranchée par sa présence et par sa parole: s'ils avaient eu Dieu pour père, ils auraient aimé Jésus, car il venait de Dieu; il ne venait pas de sa volonté propre: Dieu l'avait envoyé. Il fallait parler ouvertement, car les choses s'accomplissaient: la vérité et la haine contre la vérité, contre Dieu, se trouvaient en présence. Les Juifs ne comprenaient pas les paroles, parce qu'ils ne comprenaient pas les choses, principe très important dans les choses divines: dans les choses humaines on explique les mots pour apprendre les choses; ou ne fait ainsi que désigner par un mot les objets qui tombent sous les sens ou les choses de l'intelligence, car ces choses sont à la portée de l'homme: les choses divines ne le sont pas. Si je dis «né de nouveau», il faut, pour, comprendre les mots, savoir ce que c'est que naître de nouveau. Souvenons-nous-en.

Le Seigneur ne laisse plus subsister ici aucune incertitude: Vous avez pour père le diable et vous ferez ses oeuvres; et «il est menteur et le père du mensonge» (verset 44). Comme nous l'avons dit plus haut, le double caractère de Satan et du péché, c'est d'être «meurtrier» et «menteur»: l'homme y a ajouté la corruption. Tel était le caractère de ces pauvres Juifs. Ils ne croyaient pas Jésus, parce que Jésus disait la vérité, et ils allaient le tuer. Ils prétendaient bien être de Dieu, triste et aveuglant effet d'une religion officielle; mais s'ils l'avaient été vraiment, ils auraient écouté les paroles de Dieu. Il y a une perception qui tient à la vie de Dieu, qui reconnaît ce qui est de lui et en particulier ses paroles. C'était, pour un Juif, une monstruosité subversive de toutes ses prétentions, de toute l'histoire divine des siècles, que de dire à Jésus qu'il n'était pas de Dieu. Qui donc l'était? Un païen, un Samaritain. Cela suffisait pour montrer d'où Jésus était.

Jésus continue de montrer l'effet de sa parole là où elle est reçue dans le coeur. «Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort à jamais». Ceci mettait Jésus au-dessus d'Abraham et de tous les prophètes. Qui donc était Jésus? Car avec toutes leurs prétentions, les Juifs, étaient air fond dans un grand embarras; ils sentaient la force de ses paroles; cela peut avoir lieu là où la volonté n'est nullement changée, mais ils cherchaient à se justifier à leurs propres yeux par l'intelligibilité de ses paroles selon la raison humaine. Le Seigneur ne les épargne plus, parce qu'ils étaient des ennemis de la vérité. Il parlait de la part de son Père, et il le connaissait: il eût été menteur comme eux, s'il l'eût nié. Le second caractère de l'ennemi se réalisait ainsi chez eux. «Abraham votre père a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour, et il l'a vu, et il s'est réjoui» (verset 56); car c'est Lui qui était attendu selon les promesses. Les Juifs, qui ne voyaient les choses que selon l'intelligence naturelle, crient à la folie: alors, comme il avait déclaré de qui ils étaient, le Seigneur déclare maintenant ouvertement qui il est lui-même: «En vérité, en vérité je vous dis, avant qu'Abraham fût, je suis» (non pas, j'étais).

Les Juifs parlaient avec Dieu, et ils résistaient à ses paroles: leur haine éclate et ils prennent des pierres pour le lapider.

Remarquez ici que Jésus donnait la vie éternelle par sa parole; il était l'accomplissement des promesses; mais encore, il était Dieu dans ce monde; la vie et la vérité étaient d'un côté, le meurtre et le mensonge de l'autre. C'est ce qui rend ce chapitre si solennel. Ce qui, sauf la grâce, était toute la vie de Jésus au milieu de ce peuple, dans ce monde, — la vérité, la vie, l'envoyé du Père, Dieu manifesté en chair, — en présence de la haine de la vérité et de Dieu, se concentrent dans ce chapitre et sont en présence l'un de l'autre.

Il importe aussi de remarquer qu'il s'agit, non de miracles, mais entièrement de la parole de Jésus. Les Juifs ne demandent pas de signe, comme ils le faisaient souvent; ce n'est pas le courant ordinaire de l'incrédulité que nous avons ici devant nous; mais la vérité, la lumière, sont directement aux prises avec les ténèbres qui ne les comprennent pas, mais en sont gênées tout de même; car la lumière luit quand même on ne la reçoit pas. Elle n'est pas dans le coeur de l'homme, et cela se fait sentir dans le coeur; on ne peut rien imputer au témoin qui affaiblisse le témoignage: personne ne pouvait convaincre de péché le Seigneur; ils ne croyaient pas, parce qu'il leur disait la vérité. C'est ici l'opposition toute pure du coeur de l'homme à la vérité, parce que c'était la vérité. La lumière peut atteindre la conscience, et si la volonté n'est pas changée, cela ne produit que la haine comme dans le cas d'Etienne; mais ici, je le répète, c'est la vérité elle-même et la lumière qui sont en conflit avec les ténèbres, Celui qui venait d'en haut, avec lequel était le Père, et puis les hommes, qui, hélas! étaient d'en bas. Que peut-il y avoir de plus solennel qu'une telle rencontre? Dieu en face des hommes, pour être rejeté, et cela pour tout jamais.

Il pourra être utile de faire remarquer ici quelques détails: le Seigneur commence par s'annoncer, personnellement et distinctement, comme la lumière du monde. Dans Jean, il s'agit toujours du monde; aussi ne s'agit-il pas du Messie selon les promesses, mais de ce que le Seigneur est en lui-même, de ce qu'il est, lui seul, au milieu des ténèbres. En le suivant, on aurait la lumière de la vie; car la vie était la lumière des hommes. On voit comment ce chapitre reproduit ce qui est dit au chapitre premier; seulement, il amène ici, historiquement, le contraste et le conflit entre la lumière et les ténèbres, car le monde y était, et Satan était le prince du monde. Le Seigneur s'étant ainsi annoncé comme lumière (et la lumière se manifeste et manifeste tout), son témoignage est rejeté, comme étant celui d'un homme qui rendait témoignage à lui-même (verset 13). On ne voit pas la lumière, on la rejette; ce qui est divin est caché, quoique étant lumière. Il était la lumière, et ses paroles étaient l'expression de ce qu'il était; mais il n'était pas venu pour juger, comme le cas de la femme le montrait, quelque juste que son jugement eût été, car le Père était avec lui. Mais la loi était *leur* loi, puis Jésus était la révélation de Dieu lui-même dans ce qu'il était comme lumière: c'était lui-même, et la parole du témoignage, le Père étant avec lui. Si cela était rejeté, ce n'était pas la désobéissance à un commandement, mais le rejet de la vie et de la lumière divines, en sorte que ceux qui s'en rendaient coupables mourraient dans leurs péchés.

Tout le chapitre 8 est l'expression de la lumière divine par le témoignage du Seigneur; mais le chapitre traite de plus d'un sujet, où ce témoignage se rend sous plus d'un aspect. La première partie est renfermée dans les versets 12 à 20, qui présentent la position en soi: le Seigneur est la lumière divine; il n'est pas venu pour juger, mais le Père est avec lui; Dieu et la vérité sont présentés aux hommes; il est rejeté par les ténèbres du coeur de l'homme, mais son heure n'est pas encore venue. Ensuite, versets 21-29, il s'en va. Dans Jean, ce n'est jamais de sa mort qu'il est parlé, mais il s'en va, et les Juifs sauraient, quand il aurait été élevé comme Fils de l'homme, que c'était lui: il serait alors trop tard pour le retrouver. Après cela (verset 30), plusieurs croyant en lui, il leur annonce quelle serait leur position s'ils persévéraient: le Fils les affranchirait et ils seraient véritablement libres, ceci en contraste avec les Juifs. Il y avait un changement de position complet. L'homme commettait le péché; il en était l'esclave: les Juifs, sans doute, étaient dans la maison de Dieu, mais, par la loi, comme esclaves, car être sous la loi et commettre le péché, c'est la même chose. Les Juifs n'avaient donc aucune place sûre dans la maison; ils perdraient même celle qu'ils y avaient; mais Christ alors aurait sa place comme Fils sur la maison de Dieu, et ceux qui croyaient en lui, qui persévéraient dans sa parole, affranchis par lui, posséderaient le vrai affranchissement divin. Quant aux promesses, ils étaient bien selon la chair la semence d'Abraham; mais ils n'étaient pas fils d'Abraham, selon Dieu. Etant venu personnellement comme lumière, le Seigneur veut les choses vraies, non seulement des dispensations: ils étaient, réellement, fils de celui qui était meurtrier et menteur; ils rejetaient la vérité, ils allaient mettre Christ à mort, et ne le croyaient pas parce qu'il disait la vérité. Enfin, car il était la vie aussi bien que la vérité, celui qui garderait sa parole ne goûterait jamais la mort (verset 51); il n'était pas seulement la lumière, mais la lumière de la vie. Puis, non seulement il était l'objet des promesses que la foi d'Abraham avait réalisées, mais il existait d'une existence éternelle, Dieu, «Je suis», avant qu'Abraham fût. Alors la haine de l'incrédulité éclate. Auparavant ils avaient avec malice cherché à détourner la vérité et à se justifier vis-à-vis d'eux-mêmes en le rejetant, mais dès que ce qu'il était est pleinement révélé, leur haine meurtrière se fait jour par la violence.

## Chapitre 9

Au chapitre 8, nous avons eu le témoignage, la parole divine du Sauveur: le chapitre 9 se rapporte au témoignage de ses oeuvres. Le Seigneur met de côté tout le système gouvernemental des Juifs; aussi parle-t-il de lui-même comme n'étant plus guère de ce monde; mais aussi longtemps qu'il l'était, il devait faire les oeuvres de son Père qui l'avait envoyé, car bien qu'il fût Dieu présent dans ce monde, il prend toujours la place d'un homme assujetti à Dieu, et il le fait spécialement dans l'évangile de Jean où sa personne est mise en relief. C'est de cette position que Satan cherchait à le faire sortir dans la tentation au désert, position dans laquelle il est resté ferme et parfait. Il est toujours l'Envoyé, tout en étant Fils de Dieu et un avec le Père.

En traversant ce pauvre monde, le Seigneur rencontre un aveugle-né, image de l'homme et plus particulièrement des Juifs. Ici il est bien la lumière du monde, tout en annonçant,

comme je viens de le dire, qu'il allait quitter le monde. Mais il y a plus: il opère en grâce, il donne la vie. Non seulement il est la lumière du monde aussi longtemps qu'il s'y trouve, car ce n'est que pour un temps; mais il est puissant en grâce pour donner la capacité de jouir de la lumière. Toutefois, bien que ce soit la puissance divine qui la communique, il doit être reçu comme l'Envoyé du Père: jamais il ne quitte sa position. Sa présence, sans son oeuvre, ne fait qu'aveugler davantage, au moins présente une difficulté extérieure: il est une pierre d'achoppement. Le crachat (verset 6) présentait l'efficace qui venait de lui-même; la terre, l'humanité qu'il avait prise. Mais cela, à soi tout seul, ne faisait que rendre l'aveugle doublement aveugle; à la cécité naturelle, un obstacle positif était ajouté, mais il fallait que cet objet fût devant les yeux. Jésus envoie le pauvre homme au réservoir de Siloé. Le texte même donne le sens de ce mot: il signifie «envoyé». Du moment que cette vérité se rattache, dans l'homme aveugle, à la personne de Jésus, tout est accompli; l'homme voit clair, avec une clarté qui est selon la puissance de Dieu: «Je me suis lavé et j'ai vu» (verset 11).

Au chapitre 8, il s'agissait de la responsabilité de l'homme, responsabilité qui se rattachait au témoignage de la parole de Dieu; ici, c'est sa puissante efficace pour donner la vue à l'aveugle, en révélant le Fils envoyé du Père. La folie de l'homme, son aveuglement religieux, sont manifestes: pour lui, Jésus n'était pas de Dieu, parce que, quoiqu'il fit des oeuvres de puissance et de bonté divines, il n'observait pas le sabbat. Or le sabbat était le signe de l'alliance de Dieu avec Israël, le signe du repos de Dieu. Mais, en Jésus, Dieu était là, et le Fils de l'homme était seigneur du sabbat, et le repos de Dieu n'était pas pour ceux qui le rejetaient. Au reste ce repos devenait céleste dans ce moment-là.

Ce qui frappe dans ce passage, c'est l'embarras des gens religieux et instruits dans leur religion, caractérisée par les éléments de ce monde, lorsqu'ils sont en présence de la puissance divine. «Il ne garde pas le sabbat», — fameuse échappatoire! D'autres disaient: «Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles?» L'évidence était trop forte. Et il y avait de la division entre eux. Alors ils ne veulent pas croire que l'homme était aveugle-né, jusqu'à ce qu'ils aient appelé ses parents. Ceux-ci craignent de se compromettre, mais rendent le seul témoignage qu'il importait d'entendre de leur part, savoir que l'homme était bien leur fils et qu'il était né aveugle. Les Juifs rappellent pour la seconde fois l'homme lui-même, et cherchent à ensevelir toute la question par leur autorité religieuse. Ils veulent bien reconnaître le fait que l'homme avait été aveugle et qu'il voyait maintenant, et ils l'invitent à donner gloire à Dieu pour cela; mais quant à reconnaître la vérité et le Fils de Dieu, ils ne le veulent pas; c'est chez eux un parti pris. Le pauvre homme s'indigne de leur aveuglement, tout savants qu'ils fussent et gardiens du dépôt de leur religion, car il avait personnellement fait l'expérience de la puissante efficace de la parole de Jésus. Son témoignage est clair et net: «C'est un prophète»; et, enseigné de Dieu, il ne comprend pas comment les Juifs peuvent hésiter d'en recevoir la preuve éclatante qui était là devant leurs yeux, car la foi simple qui a fait l'expérience de la puissance de Dieu ne comprend pas les difficultés qu'y oppose le savoir religieux, lorsque la volonté ne veut pas la vérité et Jésus. Cet homme ne savait pas ce qui gouvernait les coeurs de ceux qui l'interrogeaient, mais eux, ils savaient bien qu'ils résistaient



à la lumière de la puissance divine. Dégoûtés de sa franchise hardie, qui s'étonne de leur incrédulité, ils arrivent exactement à la conclusion que le Seigneur avait condamnée, savoir que la cécité de l'aveugle était l'effet de son péché: et ils le jettent dehors.

La brebis du Seigneur se trouve ainsi dehors: le Seigneur déjà rejeté, en ayant entendu parler, la recherche, mais pour l'introduire dans le troupeau de la grâce, par la connaissance de sa personne. Tout ce qui appartenait à ceux qui y trouvaient une place, n'était pas encore développé, mais la personne du Fils de Dieu était ici-bas, et le nom du Père était révélé, car celui qui avait vu le Fils avait vu le Père. Pour que tous les privilèges fussent révélés et que la porte du ciel fût ouverte pour qu'on entrât dans le lieu très saint, il fallait l'expiation; jusqu'à ce que Christ ait été glorifié, le Saint Esprit n'est pas descendu pour les révéler. Mais le bon Berger cherche sa brebis et lui pose la question: «Crois-tu au Fils de Dieu?» (versets 35, 36).

Remarquez ici que l'homme avait reçu la parole du Seigneur comme la parole de Dieu; il avait dit: «C'est un prophète». Parler ainsi, c'était, comme la femme de Sichar, ajouter foi à ce que Jésus disait, — non seulement reconnaître la vérité de quelque chose qu'il avait dit, mais l'autorité de ce qu'il disait. De plus, le coeur de cet homme était attiré; bien persuadé de la folie de ses chefs religieux, il cherchait ce que le prophète de Dieu lui dirait. Cette réception de la parole comme ayant une autorité divine, et le désir du coeur de la posséder et de posséder ce qu'elle révèle, est de toute importance, nous l'avons déjà vu dans le cas de la femme Samaritaine. Ici, le fait qu'il avait fait déjà personnellement l'expérience de la puissance de Jésus, la grâce agissant dans son coeur avec cette oeuvre, dispose l'homme à croire ce que Jésus lui dirait, et donne implicitement dans son âme une force divine à ce que dit le Seigneur. Or Jésus lui dit: «Et tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui». Alors l'homme le reconnaît explicitement: «Je crois, Seigneur», et il lui rend hommage. Il croit à sa personne par le moyen de la parole à laquelle il avait déjà d'avance ajouté foi en disant: «C'est un prophète».

Le Seigneur avait ainsi trouvé sa brebis; elle était délivrée de la funeste influence des faux bergers qui tenaient les âmes du peuple en captivité. Venu pour sauver, et, en tout cas, non pas pour juger, mais pour apporter la parole de la vie, — en vertu de la perversité de l'homme, l'effet de sa venue serait le jugement. Ceux qui prétendaient voir, mais qui étaient des aveugles qui conduisaient des aveugles, seraient aveuglés d'autant plus que la lumière était là; mais il n'était pas moins vrai, que Lui était là, en souveraineté de grâce pour donner la vue à d'autres qui étaient aveugles (versets 39, 40). Comme lumière, le Seigneur mettait l'homme à l'épreuve; comme Fils de Dieu en puissance, il donnait la vue à ceux qui ne voyaient pas, mais qui avaient conscience, par sa parole et par la connaissance de sa personne, qu'ils étaient aveugles, connaissance fondée sur la foi à sa parole.

## Chapitre 10

Le chapitre 10 termine, dans l'évangile de Jean, l'histoire du Seigneur ici-bas. Le bon Berger, venu de la part du Père, trouvera ses brebis, malgré l'opposition des ennemis de la vérité et de Dieu, et donnera la vie éternelle à ceux qui entendent sa voix.

Ce chapitre, si précieux pour les croyants, dépeint l'oeuvre et la position tout entières du Seigneur. Toutefois on ne le voit pas chassé ici, comme il l'est du reste constamment dans Jean, mais on le voit, mettant Lui-même, selon la volonté de Dieu, ses brebis dehors, — ses brebis qu'il connaît et dont il est connu. Ensuite il est «la porte des brebis»; il laisse sa vie lui-même, personne ne la lui ôte; enfin lui et le Père sont un. Serviteur envoyé et obéissant, il est toutefois un avec le Père; aussi les brebis sont à lui, quoique ce soit son Père qui les lui a données. Remarquez ici, et je le répète, à cause de son importance et comme caractérisant l'évangile de Jean, que le Seigneur est serviteur et reçoit tout, même les brebis, de la main de son Père; mais il est, en même temps, un avec lui, serviteur ici-bas comme homme, mais Fils de Dieu, Dieu, un avec son Père. Il faut que nous examinions les détails avec plus de soin.

En premier lieu, tous ceux qui avant lui avaient prétendu être les bergers et conducteurs d'Israël, tous ceux, quels qu'ils fussent, qui n'entraient pas par la porte, étaient des larrons et des voleurs, escaladant les murs, forçant l'entrée par la violence ou la ruse: ils trahissaient ainsi leur vrai caractère. La bergerie était Israël. Ces hommes cherchaient à s'emparer des brebis pour leur propre profit, pour leur propre gloire: ils n'étaient ni des Messies, ni des serviteurs de Dieu, ni envoyés de Lui, bien loin d'être uns avec le Père. Je dis cela pour constater plus distinctement la position du Seigneur. Le verset 2 nous présente cette position dans ses premiers traits: «Celui qui entre par la porte, est le berger des brebis». Il est entré par la porte; il vient par le chemin voulu de celui qui avait établi la bergerie, là où le portier se trouve, lui qui peut ouvrir la porte ou la tenir fermée; il appelle ainsi sur lui la vigilance de Celui qui est le gardien de la bergerie.

La porte est toujours le lieu indiqué et établi par l'architecte pour qu'on entre par elle; c'est pourquoi, plus bas, Jésus dit: «Moi, je suis la porte des brebis», parce que c'est lui que Dieu a établi comme porte de sortie pour le résidu juif, et comme porte d'entrée pour nous tous dans le sanctuaire, dans sa sainte présence. Christ est entré lui-même dans la bergerie en suivant les prescriptions de Dieu à l'égard du Berger. Tout ce qui était établi dans les prophètes, tout ce qui convenait à Celui qui marchait selon la volonté de Dieu, Jésus l'a suivi et l'a accompli en tout point. Il n'a pas cherché à soulever les hommes en excitant leurs passions, comme les faux Messies, ni à entraîner sur ses pas un peuple non converti et revêché: doux et humble de coeur il suit le chemin que Jéhovah lui avait tracé; il entre par la porte. La providence et l'Esprit de Dieu lui ouvrent le chemin. Tous les efforts des souverains sacrificateurs et des scribes ne peuvent empêcher sa voix d'atteindre les oreilles et le coeur des brebis. Dieu lui a ouvert la porte et les brebis ont entendu sa voix. Ici il n'est pas question d'autres hommes que d'elles: elles sont le vrai but de son service, effectué malgré toute la puissance de Satan. Le Seigneur connaît ses brebis; elles sont siennes; il les appelle chacune par son nom et il les conduit hors de la bergerie.

Il est intéressant et touchant de voir comment les propres brebis de Jésus sont ici le seul objet de son coeur, et avec quelle intimité il les connaît individuellement: il ne pense qu'à elles. Il vient et les appelle à l'exclusion de tous les autres Juifs. Il ne manque pas non plus son but. Il ne les laissait pas dans la bergerie judaïque; il les menait hors de la bergerie où

demeuraient les Juifs, hors de l'enclos où restaient encore ceux qui étaient «de leur père, le diable». De plus, il ne les laisse pas quand elles sont dehors, il va devant elles dans le chemin de la vie et de la foi.

Elles sont ses propres brebis, elles lui appartiennent en propre, et en les menant dehors il va devant elles; il les conduit lui-même; il est lui-même à leur tête dans les difficultés qu'elles doivent rencontrer. Sa voix est connue d'elles; elles le suivent. Si lui s'occupe exclusivement ici des brebis, celles-ci ne reconnaissent pas d'autre voix que la sienne. En lui et en lui seul elles ont de la confiance; elles se fient à lui et à lui seul. Toute autre voix est pour elles étrangère; il suffit qu'elles ne la connaissent pas, que ce ne soit pas la sienne. C'est sa voix qui leur inspire de la confiance: faibles en elles-mêmes, elles s'enfuient quand la voix n'est pas la sienne.

Dans ce que nous avons parcouru jusqu'ici, nous trouvons à la fois des principes généraux et la description de l'oeuvre du Seigneur au milieu du peuple. Il se sert des usages connus dans le pays à l'égard des troupeaux, pour décrire ce qu'il avait été et ce qu'il avait fait dans sa vie et dans son service ici-bas. Mais c'en était fait de la bergerie: il mène les brebis dehors; les autres n'étaient que des réprouvés, rejetés en le rejetant; tous ceux qui le reconnaissaient, lui et sa voix, le suivent et sont menés dehors. Ce fait même fait ressortir la personne et l'autorité divines du Sauveur. La loi et les ordonnances avaient été établies par l'autorité de Dieu lui-même, et la loi était la règle parfaite des enfants d'Adam. Mais ici, nous avons à faire avec la loi comme économie de Dieu, non avec ce qu'elle est dans sa nature intrinsèque. Qui pouvait soustraire les hommes à l'autorité de Celui qui avait établi ses ordonnances et les avait revêtues de cette autorité? Celui-là seul qui lui-même était revêtu de l'autorité qui les avait établies, et la possédait (comparez 15: 22-25).

Christ termine ses discours sur ce sujet par la constatation de sa divinité, comme il avait fait plus haut, au chapitre 8; mais il commence ici, comme au chapitre 8, en sa qualité de Serviteur qui accomplit le service qui lui a été confié.

Les hommes à qui le Seigneur parle ne comprennent pas la parabole qu'il leur dit; il leur en fournit lui-même en grâce l'application. Reprenant son discours, il dit: «Moi je suis la porte des brebis» (verset 7). Dieu m'a établi comme Celui par qui mes brebis peuvent sortir sans crainte, car c'est là que Dieu a placé la sortie. En suivant Jésus, celui qui croyait en lui pouvait abandonner la bergerie que Dieu avait établie. Jésus était lui-même la porte. Si un pharisien demandait: Où vas-tu ainsi? la brebis pouvait répondre: «Je vais là où le Berger envoyé de Dieu me conduira». Il est la porte, non d'Israël, mais des brebis. Tous ceux qui étaient venus auparavant et qui prétendaient s'offrir comme conducteurs divins d'Israël, n'étaient que des larrons et des voleurs; les brebis ne les avaient pas écoutés. Or sortir, bien qu'autorisé par la voix et la conduite du Berger divin, n'était que peu de chose; la personne du Berger impliquait quelque chose de positif: il était la porte aussi pour entrer. De cela il n'avait rien dit, dans sa parabole; montrant seulement qu'il appelait ses propres brebis et les menait dehors, allant devant elles, sûre garantie qu'elles faisaient bien en sortant de la bergerie: sa voix suffisait. Maintenant il révèle l'effet.

Avant de poursuivre le sujet, je reviens pour un moment aux versets 1-5, afin d'en préciser davantage la portée. C'est la vie de Jésus qui nous est présentée, en rapport avec les Juifs qui étaient la bergerie de Dieu. Le vrai Berger, Jésus, y est entré par le chemin voulu et ordonné de Dieu; né à Bethléem, né de la vierge, il s'était assujéti à toutes les ordonnances que Dieu avait établies: c'était là la marque du vrai Berger. Dieu, par son Esprit et par sa providence, lui ouvrait le chemin des oreilles et du coeur des brebis; les autres restaient sourds à tous ses appels. Ce n'était pas un Messie venu pour établir la gloire en Israël, mais le seul vrai Berger qui voulait ses propres brebis. *Elles* écoutaient sa voix. *Lui* les connaissait et les appelait par leur nom, et les conduisait hors de la bergerie juive pour les faire jouir de meilleures choses. Puis, en mettant dehors ses propres brebis, les seules qu'il cherche ici, il a été devant elles et elles l'ont suivi, car elles connaissaient sa voix. C'était là la marque des brebis. Il ne les a pas laissées dans la bergerie, mais il les a menées dehors. La forme de ce qui est dit est abstraite, et au présent: c'est ce qui est toujours vrai d'un bon berger.

Il faut remarquer ici que, bien que l'aveugle-né eût été chassé dehors, et Jésus aussi lui-même, le Seigneur parle ici comme ayant autorité. Les brebis sont siennes, il les met dehors; il va devant elles; les brebis le suivent, elles ne suivraient pas un étranger. C'est l'histoire de ce que Jésus faisait en Israël. Jésus ne dit rien encore des bénédictions vers lesquelles il conduisait les siens, ni de sa mort, fondement de ces bénédictions.

Maintenant, entré par la porte selon la volonté et le témoignage de Dieu, il était, pour toute autre personne, lui-même «la porte», ce que Dieu avait ordonné comme moyen d'avoir part à ses bénédictions.

Ce n'est pas, je l'ai déjà dit en passant, et il faut bien le remarquer, la connaissance de l'étranger par la brebis qui la garantit des pièges que celui-ci s'efforce de lui tendre, mais il y a une voix qui est connue des brebis, la voix du bon Berger, et elles savent que ce qu'elles entendent n'est pas *cette* voix. C'est ainsi que les simples sont gardés: les sages veulent tout savoir, et sont trompés. La voix et la personne connues assurent et autorisent les brebis à les suivre. Israël demeure là dans sa dureté de coeur; le Christ est la porte des brebis.

Maintenant nous sont donnés les heureux effets, la position des brebis qui suivent cette voix. Si quelqu'un entre par cette porte, il sera sauvé. Le salut se trouvait dans le Berger, ce que la bergerie ne donnait pas. La brebis serait en liberté; la bergerie offrait pour elle une sorte de sûreté, mais c'était la sûreté d'une prison; elle trouverait de la pâture, elle serait nourrie dans les gras pâturages de Dieu: c'est le christianisme en contraste avec le judaïsme. Le christianisme était le salut, la liberté et la nourriture divine. La sûreté n'est plus l'emprisonnement, mais les soins du bon Berger. Libres sous ses soins, les brebis se nourrissent en sûreté dans les vastes et bons pâturages de Dieu.

Voilà la position en général, mais il y a davantage (verset 10). Jésus, en contraste avec tous les faux prétendants qui ne venaient que pour voler et tuer, venait pour qu'on eût la vie, et qu'on l'eût en abondance. La première expression est le but de sa venue en général, qui caractérise l'évangile et aussi l'épître de Jean: c'est le Fils de Dieu descendu pour que nous

vivions par Lui. Il est la vie éternelle qui était auprès du Père, et donne la vie, et devient lui-même notre vie (comparez 1 Jean 4: 9; 1: 2; 5: 11, 12; Jean 3: 15, 16; on pourrait multiplier les citations). La seconde partie de la phrase montre le caractère et la plénitude de cette vie: cette vie est dans le Fils. Avant le Fils, nous avons la vie, et nous l'avons selon la puissance de sa résurrection. Les anciens fidèles étaient vivifiés; mais ici c'est le Fils lui-même qui devient notre vie, et cela comme homme ressuscité d'entre les morts. Nous l'avons «en abondance». Ce verset 10 nous donne le grand but de la venue du Fils de Dieu mais son amour devait se déployer parfaitement il est non seulement le Berger, mais le «bon Berger», et le bon Berger met sa vie pour les brebis. Sa mort a tout fait pour elles; elle les a rachetées, lavées de leurs péchés, justifiées, acquises pour le ciel; toutefois, je le pense, le but du passage est l'amour et le dévouement du bon Berger; plutôt que de perdre ses brebis, il laisse sa vie. L'homme à gages pense à lui-même et s'enfuit, et le loup vient, et ravit (\*) et disperse les brebis. A Gethsémané Jésus a dit: «Si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci». Ceux qui ont la place de bergers abandonnent les brebis quand l'ennemi arrive; lui, laisse sa vie plutôt que de les laisser en proie au loup. Mais il y a encore davantage: le bon Berger connaît les siens, et les siens le connaissent, comme le Père l'avait connu Lui, et lui avait connu le Père. Merveilleuse position, merveilleuse relation! Jésus avait été l'objet du coeur du Père; de la même manière ses brebis étaient les objets de son coeur. Enseignées de Dieu, ses brebis le connaissaient et se confiaient en lui, comme lui se confiait dans le Père, et il laisse sa vie pour elles. Mais en laissant sa vie, il ouvre la porte aux brebis d'entre les gentils qu'il devait aussi amener, et elles entendraient sa voix. Chez les unes et chez les autres, tout serait le fruit de son coeur et de sa bouche, et il n'y aurait qu'un seul troupeau, un seul Berger. Quant à l'homme, cela complète le fruit de l'oeuvre du Seigneur, au moins ici-bas.

(\*) Le mot «ravit», dans «le loup les ravit». est le même mot que celui que le Seigneur emploie quand il dit: «Personne ne les ravira de ma main». Le loup disperse les brebis, mais ne les arrache pas de la main de Christ, ni ne les prive de la vie éternelle.

Il est important de remarquer que, tout en se soumettant en tout à la volonté de son Père, c'est lui-même qui agit ici: ce n'est pas un Messie rejeté. Dans l'activité qui lui était propre, il met dehors ses propres brebis. Il était rejeté; il a cherché l'une de ses brebis qui avait été rejetée (chapitre 9), pour se révéler à elle. Mais ici c'est le côté divin. Le Seigneur entre selon la volonté de son Père, démonstration qu'il était le bon Berger; mais une fois entré, l'action est la sienne. Il est reconnu du portier, sa voix est reconnue des brebis, il les appelle par leur nom et les mène, Lui, dehors. Ce n'est pas, je le répète encore, un Messie rejeté, mais le Berger divin qui connaît et qui conduit ses propres brebis, car les brebis sont siennes; une fois qu'elles sont dehors, il marche devant elles et elles le suivent, car elles connaissent sa voix. Il donne sa vie, on ne la lui ôte pas. Il amène d'autres brebis, qui n'étaient pas de la bergerie juive.

Dans cet acte de dévouement, le don de sa vie, il s'agit non seulement des sentiments des brebis, mais du Père. Jésus a pu donner un motif au Père pour que celui-ci l'aimât: il n'y a qu'une personne divine qui puisse faire cela. Le Père prend plaisir à la fidélité de ses enfants, mais de laisser sa vie, de se donner lui-même jusqu'à la mort, et de reprendre sa vie en

résurrection, en rétablissant la gloire du Père ternie par l'entrée du péché et de la mort, était un motif pour l'affection du Père. Glorieux et dévoué Sauveur, il n'a jamais, quoiqu'il fût sensible à tout, pensé à lui-même, mais à son Père, et, son nom en soit béni, à ses brebis! Se donner ainsi était son acte, un acte de dévouement volontaire de sa part, mais, s'étant fait homme et serviteur, un acte toutefois selon la volonté de son Père. L'acte dont il est question maintenant, n'est pas le don de sa vie pour les brebis, mais le fait que là où la mort était entrée et où l'homme était assujéti, par le péché, à la mort, Lui, qui avait la vie en lui-même, donne sa vie pour la reprendre au delà de la mort et de tout ce qui en était la cause et la puissance, et pour placer l'homme, l'être qui faisait les délices de Dieu, dans une toute nouvelle position selon la gloire divine, et cela par un acte de dévouement volontaire, mais d'obéissance (comparez 14: 30, 31).

Maintenant le Seigneur, dans un second discours, parlant encore avec les Juifs, développe les bénédictions dont jouiraient ses brebis, bénédictions éternelles et immuables. Les Juifs étaient dans l'embarras moral dans lequel nous les avons déjà vus. Le bon sens disait: «Ces paroles ne sont pas d'un démoniaque; un démon peut-il ouvrir les yeux d'un aveugle-né?» (verset 21). Mais les préjugés de plusieurs d'entre eux, l'emportaient sur toutes leurs convictions. Ils entourent le Sauveur, car ils ne pouvaient pas se soustraire à l'influence de sa vie, et de ce qu'il disait et faisait: «Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement». Jésus le leur avait déjà dit, et ils ne croyaient pas: il en appelle à ses oeuvres qui rendaient témoignage de lui; mais ils ne croyaient pas, parce qu'ils n'étaient pas de ses brebis. Il ne s'agit que de ses brebis, de ceux qui lui appartenaient en dehors de l'élection extérieure du peuple d'Israël; mais le Seigneur trouve ici l'occasion d'exposer la bénédiction de ses brebis.

Le premier trait qui caractérise les brebis de Jésus, et que nous retrouvons si souvent ici, c'est qu'elles écoutent sa voix (verset 27; voyez les versets 3, 4, 5, 16); puis viennent deux autres traits qui leur sont propres: le bon Berger les connaît (comparez verset 14, et pour le sens le verset 3), et elles le suivent (comparez verset 4). Ensuite, le Seigneur nous déclare en plein ce qu'il leur donne, savoir la vie éternelle, dans la pleine assurance de la fidélité de Christ et de la puissance du Père lui-même. Déjà il avait déclaré que son but en venant était, en grâce, de donner la vie, et la vie en abondance, non pas de chercher du butin comme un voleur, mais de donner la vie d'en haut, en grâce. Nous avons ici la nature et le caractère de cette vie, en grâce: c'était la vie éternelle, cette vie dont Christ était la source et le représentant dans l'humanité (comparez 1 Jean 1: 2, et aussi Jean 1: 4), cette vie qui était essentiellement dans le Père lui-même, qui était dans la personne du Fils ici-bas, la vie que Dieu nous donne en lui (1 Jean 5: 11, 12) et par lui, que nous possédons en lui, car il est notre vie (Colossiens 3: 4; Galates 2: 20), qui porte l'empreinte de Christ, nouvelle position de l'homme selon les conseils de Dieu. Pour nous, premier caractère de cette vie, car nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés et sous la puissance de la mort ici-bas, Christ est donc la résurrection et la vie, vie qui doit se manifester en nous maintenant et qui respire, pour ainsi dire, par la foi en lui (Galates 2: 20; 2 Corinthiens 4: 10-18), et sera pleinement développée quand nous serons avec lui et glorifiés (Romains 6: 22), mais qui subsiste dans la

connaissance du Père, seul vrai Dieu, et de Jésus Christ qu'il a envoyé (Jean 17: 2, 3; voyez 1 Jean 5: 20).

Elle est le don de Dieu, mais elle est réelle et morale: nous sommes nés d'eau et de l'Esprit (Jean 3: 5, 6); de sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité (Jacques 1: 18). Cela fait que ce qui était en Christ se reproduit en nous selon la parole qui en est l'expression (1 Jean 2: 5-8; 1: 1; 1 Pierre 1: 21-25). Cette parole nourrit la vie (1 Pierre 2: 2), et ainsi nous pouvons dire de cette vie, ou plutôt le Seigneur le dit: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19). Ici, c'est la vie même; mais pour compléter le caractère de cette vie dans le chrétien, il faut ajouter «l'Esprit de vie;» alors cela devient «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus» (Romains 8: 2); puis, selon Jean 4, avec les objets célestes devant elle, c'est une source d'eau vive jaillissante en vie éternelle.

Mais si Christ est ainsi notre vie, alors la vie en lui ne périt pas, ni ne dépérit en nous: parce que Lui vit, nous aussi nous vivons. Peut-il mourir lui, ou la vie divine en nous venir à défaillir? Assurément non. Nous ne périrons pas; la vie dont nous vivons est la vie divine et éternelle, mais le loup est là qui ravit et disperse les brebis. Les brebis ne sauraient se défendre de ce loup ravissant, mais le bon Berger est là, le Fils de Dieu, et *personne* ne peut les ravir de sa main; il n'y a point de force majeure qui puisse quelque chose contre Celui qui nous garde.

Il y a plus: les brebis sont l'objet des soins communs du Père et du Fils; précieuse pensée!

Le Père qui les a données au Fils, est évidemment plus grand que tout autre: qui les ravirait de ses mains? Et Lui, et le Fils, ce bon Berger qui s'est humilié pour les avoir et les sauver et les garder, est un avec le Père. Le Berger est entré, sans doute, par la porte prescrite, mais il est Dieu, un avec Celui qui l'avait prescrite; il est le Fils du Père, un avec le Père: telle est la sûreté des brebis.

Les Juifs prennent des pierres pour lapider Jésus. Le Seigneur, calme dans la fidélité à son Père, leur montre que, d'après le langage de leurs propres Ecritures, ils avaient tort, mais en appelle en même temps à ses oeuvres, comme preuve de la vérité de son témoignage, et de ce qu'il était Fils de Dieu, et le Père en lui et lui dans le Père. On cherche alors à le prendre, mais il échappe à leurs mains et s'en va au delà du Jourdain, où plusieurs se rendent vers lui et reconnaissent que tout ce que Jean-Baptiste avait dit de lui était vrai.

Avant d'aller plus loin, je pense qu'il sera utile de résumer ce que nous avons parcouru en détail pour en donner l'ensemble. Les chapitres 8 et 9 nous présentent le côté de la responsabilité du peuple, en ce qu'il rejette le témoignage de la parole et des oeuvres de Jésus; le chapitre 9, en particulier, nous présente les Juifs comme chassant de la synagogue l'homme qui avait cru que Jésus était prophète, après avoir appris dans sa propre personne, par expérience, la puissance de Jésus qui l'avait miraculeusement guéri: mais là, Jésus et les croyants étaient rejetés et mis dehors. Or, au chapitre 10, c'est la pensée et l'opération divines qui nous sont présentées. Christ, sans doute, entre, selon l'obéissance, par la porte; mais c'est pour accomplir l'oeuvre et la volonté de Dieu à l'égard des siens. Les brebis lui appartiennent; il les appelle par leur nom; il les mène dehors; il va devant elles, et elles le suivent: c'est la

véritable oeuvre du Seigneur. Sans doute la responsabilité des Juifs en le rejetant subsistait toujours, mais ne frustrait pas les conseils de Dieu: le Berger n'avait pas l'intention de laisser les brebis dans la bergerie. Les Juifs étaient coupables du crucifiement du Seigneur, mais la mort de celui-ci était selon les conseils et la prescience du Dieu Sauveur: il en était de même ici, quant aux Juifs; ils chassaient dehors cette brebis, l'aveugle-né qui avait été guéri; mais, de fait, c'était Dieu qui libérait cet homme de la prison de la bergerie pour le placer sous les soins du bon Berger (versets 2-4). Après cela le Seigneur donne la vie, la vie en abondance à ses brebis, qui entrent par la porte, par la foi en lui, - qui entrent dans la jouissance des choses célestes: elles ont la vie qui appartient aux cieux, elles sont sauvées, libres, nourries dans les pâturages de Dieu. Ensuite le bon Berger n'épargne pas sa propre vie, mais la laisse pour elles afin qu'elles jouissent du salut et des privilèges préparés de Dieu; puis il s'agit de la valeur de la mort de Jésus pour le coeur du Père: aussi c'est lui-même qui donne sa vie, on ne la lui ôte pas. A la fin, dans un autre discours, le Seigneur nous présente la bénédiction des brebis dans toute la plénitude de grâce et de sûreté qui leur est départie sous sa sauvegarde et celle du Père.

## Chapitre 11

Le chapitre 10 termine la partie historique proprement dite de l'évangile de Jean. Le Seigneur avait quitté la Judée au chapitre 4; mais l'histoire de son ministère habituel en Galilée ne nous est pas racontée dans cet évangile: le Seigneur, au contraire, est avec les Juifs à Jérusalem, leur présentant les choses nouvelles qui se rattachaient à sa personne, à sa mort, et à sa glorification. Aux chapitres 5, 6 et 7, ces communications sont terminées par le rejet de sa personne, de son témoignage et de ses oeuvres, qui termine la question de leur responsabilité. Puis nous avons son oeuvre réelle en Israël et ce qui s'en suivrait selon les desseins de Dieu et par sa puissance dans sa personne, au chapitre 10. Les chapitres 11 et 12 contiennent le témoignage que Dieu rend à Jésus, et cela sous tous les rapports, quand l'homme le rejette; ensuite la déclaration du Seigneur que la mort est nécessaire pour qu'il prenne son titre de fils de l'homme; le chapitre 13 l'envisage comme s'en retournant vers Dieu.

Le chapitre 11 nous présente Jésus comme Fils de Dieu: ressusciter et rendre la vie à un mort en est le témoignage.

Lazare, membre d'une famille aimée de Jésus, était malade; Jésus lui-même, loin de Jérusalem, s'était retiré au bord du Jourdain. Les soeurs de Lazare, dont l'une, lorsque Jésus fréquentait la maison, s'était tenue assise à ses pieds pour l'entendre, tandis que l'autre était préoccupée du service de la maison et s'était plainte de ce qu'elle était laissée seule, envoient dire au Seigneur que leur frère est malade. Jésus répond: «Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle» (verset 4); après quoi, il demeure deux jours au lieu où il était; puis il dit à ses disciples: «Retournons en Judée». Les disciples lui objectent que les Juifs, peu auparavant avaient cherché à le tuer. La réponse du Seigneur nous révèle le principe qui gouvernait toute sa conduite. Pendant ces deux jours, il n'avait reçu aucune direction de la part de son Père pour se rendre à Béthanie, et malgré



l'affection qu'il avait pour cette famille qui lui était rappelée par les deux soeurs, il reste là où il était, sans bouger. Ensuite, la volonté de son Père lui étant révélée, il part sans hésitation pour le lieu dangereux qu'il avait quitté. La lumière du jour était sur son chemin, la lumière de la volonté de son Père. Là, il marchait toujours.

Après cela, Jésus dit à ses disciples: «Lazare, notre ami, est endormi; mais je vais pour le réveiller» (verset 11).

Jésus parle ainsi, parce que la mort prenait ce caractère à ses yeux, la puissance de la résurrection et de la vie étant en lui. Les apôtres rapportent ses paroles littéralement au dormir du sommeil, sur quoi il les leur explique. Que de choses se passaient dans le coeur de Jésus qui ne se montraient pas! Pour sa marche, la volonté de son Père suffisait, et il avait le discernement de cette volonté. Mais sa propre mort était devant ses yeux, l'empire de la mort sur l'homme, la puissance de la vie en lui-même, la gloire de Dieu manifestée dans l'exercice de celle-ci, le fait qu'il était le Fils de Dieu en qui la résurrection et la vie étaient venues, les voies de Dieu qui le ramenaient là où, en effet, la mort l'attendait, l'affection de la famille du défunt qui, toute réelle qu'elle était, ne déplaçait pas un instant son attente en la volonté de Dieu, son isolement, car ses disciples ne le comprenaient pas, toutes les conséquences immenses de ce voyage où l'empire de la mort sur l'homme, la présence de la résurrection et de la vie, l'assujettissement à la mort de Celui qui était l'une et l'autre, et cela pour l'homme... tout cela pressait sur l'esprit du Sauveur, sur son esprit, seul au milieu de ce monde! Mais pour lui, je le répète, la volonté de son Père suffisait pour éclairer son chemin; il ne lui fallait que cela, enseignement inestimable pour nous et pour nos faibles coeurs, mais qui ont la force divine avec eux dans ce chemin-là. On n'y bronche pas. Le précieux Sauveur n'y faillit jamais, ni dans la vie, ni dans la mort; il mena une vie secrète avec son Père, une vie qui se montrait dans l'obéissance et l'amour parfait pour lui, mais qui fournissait sa carrière là où la haine et la mort régnaient, celles-ci ne faisant toutefois que l'amener au but qu'il poursuivait, savoir l'obéissance parfaite à son Père et la gloire absolue de ce dernier. Oh! puissions-nous le suivre; et si c'est de loin, au moins que ce soit *lui* que nous suivions en marchant sur ses traces, dans la vie intérieure qui regarde à lui, et dans l'obéissance et la recherche de ce qu'il veut!

«Allons vers lui», dit Jésus (verset 15). Il va au-devant de la mort comme puissance qui exerce son empire sur l'homme, et pour la subir lui-même, lui qui était la résurrection et la vie, en vue de notre salut et pour la gloire de Dieu. Dans sa marche d'obéissance ici-bas, le Père l'exauce toujours et il déploie ainsi la puissance divine jusqu'à ressusciter un mort; mais il marche dans ce chemin d'obéissance pour obéir jusqu'au bout, trouvant qu'il ne pourrait pas être exaucé jusqu'à ce que la coupe qu'il craignait saintement fût bue, cette coupe qu'il allait boire, en étant abandonné de Dieu dans son âme, puis exaucé, sans doute, et glorifié, mais après qu'il aurait fait l'expérience, jusqu'au bout, de ne pas être exaucé.

Mais quelles que fussent les pensées du Sauveur et la pression des circonstances sur son âme, jamais elles ne l'ont vaincu, ni empêché d'exercer la charité la plus parfaite. «Je me réjouis, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là» (verset 15).

S'il était peiné de sembler manquer à l'affection de ces pauvres femmes, non seulement il obéissait parfaitement à la volonté du Père, ce qui est confirmé ici, mais au milieu des profonds exercices de son coeur, la puissance de la vie et tout le poids de la mort se rencontrant dans sa pensée, il se réjouissait du profit qu'allaient en avoir les disciples.

Un autre témoignage de la grâce de Dieu, se trouve ici dans le fait que le dévouement de Thomas, qui plus tard a manqué de foi, est rappelé, en sorte qu'on ne saurait douter de sa loyauté à l'égard de Jésus. Mais poursuivons cette importante histoire de la résurrection de Lazare.

Le fait de la mort de Lazare a été clairement constaté par le délai que la sagesse de Dieu avait mis à l'intervention du Seigneur: Lazare avait été quatre jours dans le sépulcre. Ce qui n'est qu'obéissance à la volonté de Dieu au moment où il s'agit de s'y soumettre, fait plus tard éclater la sagesse de Dieu. Jésus avait guéri bien d'autres personnes; mais ici, tout près de Jérusalem, à la vue des Juifs, la puissance de la vie, la puissance divine en Jésus, a été manifestée au moment où il allait mourir, et cela d'une manière éclatante. C'était une puissance inconnue de tous, quoique Celui qui l'exerçait, et qui l'était, eut déjà rendu la vie à des morts. Jésus donc étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre (verset 17). Béthanie étant près de Jérusalem, beaucoup de Juifs s'y étaient rendus pour témoigner leur sympathie aux soeurs du défunt et les consoler; une foule de témoins est ainsi amenée sur les lieux pour constater l'oeuvre merveilleuse du Seigneur, en répandre le bruit dans la sainte ville, en établir l'authenticité sans contradiction possible, et amener ainsi la crise qui devait avoir bientôt pour résultat solennel la mort du Sauveur, selon les conseils et le propos arrêté de Dieu. La nouvelle de l'arrivée de Jésus parvient à Béthanie jusqu'aux oreilles de Marthe, qui se lève aussitôt et va à la rencontre du Seigneur (versets 19, 20). Le coeur de Marthe était gouverné par les circonstances, et l'arrivée tardive du Seigneur la met aussitôt en mouvement. Que dirait Jésus? Que ferait-il? Il y avait chez Marthe de la confiance en lui, mais rien n'était pesé; Marie était plus sérieuse: elle était habituée à se tenir aux pieds de Jésus pour écouter le témoignage divin qui sortait de sa bouche; il y avait peut-être plus d'embarras dans son coeur quant au fait que le Seigneur n'était pas venu plus tôt; mais, avec plus de respect pour sa personne, elle était plus influencée par le sentiment de son caractère divin; elle reste tranquille à la maison, attendant que Dieu lui procurât le moment de se trouver avec Jésus; son coeur plein, prêt à éclater, comptait encore sur Jésus et s'attendait à lui, abattu, je n'en doute pas, mais sachant qu'il y avait là, dans le Seigneur, un coeur plus profond, plus rempli d'amour que le sien. Marthe, s'étant rendue auprès de Jésus, a la parole toute prête: elle le reconnaît bien comme Seigneur, elle croit bien en lui, mais d'une foi qui sait peu ce qu'il est: «Si tu eusses été ici, Seigneur, dit-elle, mon frère ne serait pas mort;» mais encore, elle savait que, comme Messie, ce que Jésus demanderait à Dieu, Dieu le lui donnerait. Il ne s'agit pas ici du Père, du Fils qui avait la vie en lui-même; mais Marthe avait trop connu ce que Jésus avait fait pour penser que Dieu ne l'exaucerait pas. Tout ce passage est intéressant, car il montre une âme qui croyait en Jésus, une âme qui l'aimait, mais une foi, — on en voit tant ainsi, — où tout était vague, une foi qui reconnaissait en Jésus un médiateur

que Dieu exaucerait, mais qui ne savait rien de sa personne comme venu dans ce monde, ni de la puissance vivifiante qui se trouvait dans le Fils de Dieu, entré au milieu de la scène où la mort régnait. La réponse du Seigneur soulève cette question et donne lieu au témoignage public de Dieu à ce sujet. «Ton frère ressuscitera», dit Jésus. Marthe, pharisienne orthodoxe, répond: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour;» elle aurait pu en dire autant des plus grands ennemis de Christ. Ceux-ci ressusciteront certainement, la puissance de Dieu le fera. La réponse de Marthe n'en disait pas davantage, ne disait pas un mot de ce qu'était le Sauveur. Jésus le dit: «Moi, je suis la résurrection et la vie» (verset 25). Comme dans l'évangile tout entier, nous avons ici ce que Jésus est comme lumière et vie, dans sa personne, en tant que venu dans le monde, en contraste avec toutes les promesses faites aux Juifs, lors même qu'elles auraient été justement appréciées. Elles ne l'étaient guère ici, elles l'étaient du moins d'une manière bien vague.

Le Seigneur parle ici (versets 25, 26) comme déjà présent pour accomplir le grand résultat de sa puissance, caché encore dans sa personne, mais dont il allait donner la preuve dans la résurrection de Lazare. Quand il exercera cette puissance, celui qui a cru (\*) en lui, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit, et croit en lui, ne mourra jamais. La puissance est dans sa personne, la preuve actuelle se trouvait dans la résurrection de Lazare, l'accomplissement en sera quand il reviendra pour exercer cette puissance dans sa plénitude. En attendant, la chose se réalise selon la position que Christ a prise: il ressuscite Lazare pour la vie du monde où lui se trouvait. Maintenant qu'il est absent, l'âme vivifiée par sa puissance le rejoint là où il est; quand il reviendra, il ressuscitera en gloire les croyants morts; les croyants vivants ne mourront pas. Evidemment nous trouvons en ceci la puissance de vie qui se trouve dans la personne du Sauveur, en contraste avec la pensée vague de Marthe, si commune parmi les chrétiens aussi, que Dieu ressuscitera tous les hommes à la fin des temps; aussi les paroles du Seigneur ne s'appliquent qu'aux croyants.

(\*) Litt.: le croyant; c'est son caractère, mais cela ne peut bien se dire en français.

Remarquez que la résurrection précède ici la vie, car la mort était devant les yeux de Jésus et pesait sur tous les coeurs. Mais aussi Jésus avait la puissance de la vie pour ressusciter, quand la mort avait déjà exercé sa puissance, et c'est ce qu'il fallait pour l'homme sur lequel la mort régnait.

Le Seigneur pose la question formellement à Marthe: «Crois-tu cela?» En effet, c'était là la grande question «cruciale», car la mort régnait sur l'homme, et Christ lui-même allait la subir. Y avait-il quelque chose de plus puissant dans le monde de la part de Dieu? Marthe ne s'était pas tenue aux pieds de Jésus; elle ne sait pas répondre, — ni Marie elle-même; toutefois la précipitation de Marthe avait servi à mettre en lumière la question à laquelle elle ne savait répondre, et l'état d'ignorance dans lequel étaient tous les coeurs. Mais la glorieuse personne de Jésus, la Résurrection et la Vie, était là. Marthe, sentant que le Seigneur dépassait son intelligence spirituelle, fait une confession de foi correcte, selon le Psaume 2, mais tout à fait générale; et, dans le sentiment que Marie connaissait davantage les pensées du Seigneur, elle va l'appeler en disant: le maître t'appelle; ce qui, sans être formellement vrai, exprimait ce

qu'elle sentait moralement, — ce que la question du Sauveur impliquait, car le «Crois-tu cela», s'adressait, elle en avait le sentiment, non pas tant à elle, qu'à Marie.

Marie se lève aussitôt et se rend auprès de Jésus. Son coeur, les besoins de son coeur, y étaient déjà; son respect pour le Seigneur et l'embarras de son âme, agitée par la puissance de la mort, l'avaient retenue jusqu'alors à la maison; mais cela donnait lieu au témoignage que la mort pesait sur l'âme de Marie aussi: tout y était assujetti. Jésus pouvait guérir; mais la mort dominait sur les vivants comme sur les trépassés. Marie, le coeur soumis, mais exercé et embarrassé, car le Libérateur en qui il se confiait n'avait pas arrêté le mal, arrive auprès de Jésus. Attachée au Seigneur, qui possédait la confiance de son coeur, confiance qu'avaient ranimée les paroles de Marthe, mais ayant encore le poids de la mort sur son âme, Marie se prosterne devant lui aussitôt qu'elle le voit, car son dévouement tenait à un profond respect pour la personne de Jésus, respect engendré par la parole de celui-ci. Mais Marie aussi était sous le poids de la mort; à cet égard, elle ne va pas plus loin que Marthe, mais sûre de la bonté de Jésus, comme, du reste, Marthe aussi l'avait été, elle dit: «Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort». La mort était entre son espérance et Jésus, puisque Jésus n'avait pas été entre Lazare et la mort. La mort, pour elle, avait fermé la porte à tout espoir: il n'y avait plus de Lazare sur la terre des vivants, il n'y avait plus là personne pour être guéri.

Les Juifs, voyant que Marie s'était levée et était sortie, la suivent, pensant qu'elle s'en allait au sépulcre pour y pleurer; ils ne font ainsi qu'ajouter leur voix au témoignage rendu à la puissance de la mort sur le corps et sur l'âme: «Celui-ci, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, n'aurait-il pas pu faire aussi que cet homme ne mourût pas?» (verset 37). Jésus le sent: il gémit et frémit (\*) dans son esprit, mais l'amour qui l'anime et le témoignage qu'il venait rendre à la vérité, le poussent vers le tombeau où gît le corps de Lazare. Il demande: «Où l'avez vous mis?» On le mène au sépulcre. Là Jésus se soulage par des larmes, qui sont le témoignage de son état d'homme, et de sa sympathie pour les hommes et comme homme, mais aussi l'expression d'un coeur mû par l'amour divin. Ce n'était pas toutefois la perte de Lazare, ni son affection pour les soeurs du défunt, qui était la cause de ces larmes, car Jésus allait, à l'instant même, ressusciter Lazare. En pensant à ce dernier, ce qu'il allait faire eût fait jaillir la joie dans son coeur. Non, ces larmes du Sauveur, c'était la sympathie profonde pour la race humaine écrasée sous le poids de la mort dont elle ne pouvait se relever, comme aussi pour ces âmes éprouvées. Les Juifs pensent que les pleurs de Jésus avaient leur source dans son affection pour Lazare: «Voyez comme il l'affectionnait», disent-ils. Cela était très naturel, mais ce qu'il allait faire nous défend d'entretenir une pensée pareille. La remarque, déjà citée, de quelques-uns d'entr'eux (verset 37), ne fait que renouveler les soupirs de Jésus, en ramenant la pensée de l'assujettissement des hommes, non seulement à la mort, mais à l'empire de la mort sur leurs esprits.

(\*) L'expression employée ici est très forte.

C'est là ce qui faisait couler les larmes du Sauveur. La pauvre Marthe ne peut cacher son incrédulité, c'est-à-dire l'influence qu'exerçaient les circonstances extérieures sur son âme. Il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau! La corruption devait avoir

commencé déjà, dit-elle. Dieu permet qu'il n'y ait aucune équivoque, et que la preuve de la réalité de la mort de Lazare soit donnée; mais la gloire de Dieu ne s'attendait pas à la facilité de l'oeuvre, elle se montrait dans son impossibilité. Ils ôtèrent donc la pierre qui fermait le sépulcre où gisait le cadavre de Lazare.

Jésus ici, comme toujours dans cet évangile, attribue l'oeuvre à la volonté du Père et accomplit l'oeuvre comme exaucé par lui, cet exaucement étant la preuve que le Père l'avait envoyé, et en rendant témoignage. C'est la position dans laquelle Jésus se place: il ne sort pas du rôle de serviteur qu'il avait pris: il pouvait faire et faisait tout ce que faisait son Père, mais c'était comme envoyé par lui pour l'accomplir, comme s'étant fait serviteur tout en étant un avec le Père. Il ne se glorifie jamais, ni ne s'éloigne de cette dépendance de son Père dans sa carrière ici-bas. Il eût manqué à sa perfection en le faisant; il ne le pouvait pas. Aussi sa mission du ciel de la part de Dieu était le point capital pour les foules. Alors, avec la voix puissante qui ressuscite, la voix du Fils de Dieu, il s'écrie: «Lazare, sors dehors» (verset 43). Et le mort sortit, lié dans le linceul dans lequel il avait été enseveli, et sa figure enveloppée d'un suaire. Jésus commande aux assistants de le délier et de le laisser aller.

L'effet de ce miracle fut que beaucoup de Juifs crurent en Lui; mais d'autres, endurcis par leurs préjugés, s'en allèrent vers les pharisiens et leur dirent ce que Jésus avait fait. Israël était mis en demeure de croire, ou de montrer une haine inguérissable contre Dieu et contre sa volonté; car, souvenons-nous-en, presque sous les murs de Jérusalem et connu de tous, le Dieu de lumière et de vérité s'est montré comme la résurrection et la vie, et a relevé d'entre les morts un homme dont le corps allait tomber en corruption. A sa parole puissante, qui toutefois reconnaissait son envoi de la part du Père, le mort enterré déjà depuis quatre jours, sort vivant du tombeau. La puissance de Dieu est entrée, même quant au corps, dans le domaine de la mort, à l'empire de laquelle aucun humain ne pouvait se soustraire, qu'aucun être vivant ne pouvait éviter, que tous étaient condamnés à subir par la puissance de Satan et par le jugement de Dieu. Voilà un homme qui, insistant sur ce qu'il était envoyé du Père en grâce, appelle du tombeau un mort, avec autorité, et de fait le vivifie et le ressuscite. Le Fils de Dieu était là, renversant la puissance de Satan, détruisant l'empire de la mort, et soustrayant l'homme au sort auquel il avait été assujéti par le péché: il était là, le Fils de Dieu, la résurrection et la vie, présenté à l'homme, déclaré Fils de Dieu en puissance. L'homme veut-il le recevoir?

La nouvelle du merveilleux événement de la résurrection de Lazare étant arrivée aux oreilles des pharisiens, ceux-ci se rassemblent pour tenir conseil sur ce qu'il y avait à faire. Adversaires avoués de Christ quoiqu'il en fût, ne pensant qu'à leur importance nationale, ils craignent, leurs consciences et leurs coeurs restant également insensibles, que la manifestation d'une telle puissance ne réveille la jalousie des Romains; leur haine contre la lumière divine étant toutefois plus grande et ayant plus d'action sur eux que la crainte des Romains, car susciter des émeutes et des rébellions ne leur coûtait pas tant à l'occasion. Caïphe, car les conseils de Dieu vont s'accomplir, déclare qu'il vaut mieux qu'un homme meure pour le peuple que de voir celui-ci tout entier périr. «Vous ne savez rien, ni ne considérez qu'il

nous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas» (verset 50). Dieu mettait ces paroles dans sa bouche, l'évangéliste ajoutant que Jésus allait mourir non seulement pour la nation, mais pour rassembler en un tous les enfants de Dieu dispersés. L'inimitié contre la lumière venue et manifestée en grâce, et contre la puissance divine, qui ne se garantissait pas maintenant, mais accomplissait la volonté de Dieu, l'inimitié absolue contre le Fils de Dieu en qui ces choses se réalisaient, — et qui était manifesté par ces choses, — était bien arrêtée et sans scrupule. Depuis ce jour donc, ils consultèrent ensemble pour le faire mourir (verset 53). C'était la volonté, diabolique de la mort contre Celui en qui était la vie et en qui Dieu lui-même avait visité ce pauvre monde en grâce, une volonté sans scrupule aucun, car ils voulaient faire mourir aussi Lazare, témoin trop irréfragable de la puissance qui l'avait ressuscité. Rien n'est plus affreux, mais c'est l'homme mis à nu.

Jésus donc ne marcha plus ouvertement au milieu des Juifs; il s'en alla, jusqu'à ce que son heure fût venue. On se demandait s'il viendrait à la fête, car la Pâque des Juifs était proche, et les principaux sacrificateurs et les pharisiens avaient donné ordre, que si quelqu'un savait où était Jésus, on l'indiquât pour qu'on le prit.

Quel témoignage nous avons ici de l'entrée de la puissance de la vie dans ce monde de mort, de son entrée en grâce et victorieuse sur la mort, quelque réelle que fût celle-ci! Souvenons-nous que la résurrection vient la première: car, au fond, nous sommes tous morts. Il fallait une autre chose encore, la mort de Celui qui possédait cette vie, car nous sommes pécheurs et la pensée de la chair, chez tous, est inimitié contre Dieu: il fallait la rédemption, comme il fallait la vie, là où la mort régnait et régnait par le péché (Comparez 1 Jean 4: 9, 10). Mais nous possédons le témoignage de la puissance divine entrée dans le domaine de la mort, — comment Dieu se glorifie, — et le Fils de Dieu, révélé comme Celui en qui est cette vie pour nous; nous voyons aussi qui est Celui qui va se donner pour nous sur la croix.

## Chapitre 12

Mais l'heure solennelle de la mort du Seigneur approchait, et six jours avant la Pâque, dont il devait être le véritable agneau, Jésus revient à Béthanie (chapitre 12: 1), et quelle scène étonnante s'y déploie! Assis à la même table se trouvent Lazare ressuscité, revenu du hadès, et Celui qui l'en avait ramené, le Fils de Dieu. Marthe, selon ses habitudes ordinaires, s'occupe du service; Marie, complétant son portrait moral, s'occupe de Jésus. Marie avait goûté la parole du Seigneur: cette parole, pleine d'amour et de lumière, avait pénétré son coeur. Jésus lui avait rendu son frère bien-aimé. Elle voyait monter la haine des Juifs contre Celui qu'elle aimait et qui avait introduit dans son coeur le sentiment de l'amour divin; à mesure que la haine montait, son affection pour le Sauveur montait de même et lui prêtait le courage de se montrer. C'était l'instinct de l'affection qui sentait que la mort jetait son ombre sur Celui qui était la vie, comme Jésus le sentait aussi, — seul cas où Jésus ait trouvé la sympathie sur la terre. Le Seigneur donne à l'acte de Marie, fruit instinctif d'affection et de dévouement, une voix qui provenait de son intelligence divine: ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait pour son

ensevelissement. Lui savait qu'il s'en allait. Marie a tout dépensé pour Lui: pour son coeur Jésus en était digne. Comme je l'ai dit, son affection montait à mesure que la haine des Juifs grandissait. L'ombre de son prochain rejet l'atteignait déjà. En effet, tout se concentrait, tout revêtait sa forme, en lui et autour de lui: en lui, la puissance de la vie et le dévouement à la mort; en Marie, l'affection qui, de Jésus, faisait le tout de son coeur; en Judas, l'esprit de mensonge et de trahison; chez les Juifs, la haine contre ce qui était divin, jusqu'à vouloir faire mourir Lazare lui-même; malice et dureté incroyables qui ne voulaient pas de la lumière! A l'occasion du propos de Judas, le Seigneur exprime la conscience qu'il avait de son prochain départ de ce monde, mais avec une patience et une douceur frappantes.

Cette courte histoire renfermée dans les premiers versets de ce chapitre 12, a un caractère tout particulier, insérée qu'elle est au milieu du témoignage que Dieu faisait rendre à la gloire personnelle de son Fils au moment de son rejet.

Mais, dans ce moment même, et au milieu de la haine croissante des chefs de la nation, ce petit troupeau se rassemble, témoin de la puissance divine dont l'un d'entre eux avait été l'objet, puissance qui amenait plusieurs des Juifs à croire en Jésus (verset 11). Jésus devait s'en aller, il devait mourir; mais avant qu'il meure, il y a des hommes qui sont témoins de la puissance vivifiante du Fils de Dieu et y voient la gloire de Dieu, des témoins de ce qu'il était déjà, de ce qu'il était dans sa personne. Les versets qui suivent montrent ce qu'il allait être dans sa position, — ce qui lui appartenait, mais qu'il ne s'appropriait pas et, dans l'un des cas, ce qu'il n'a pu s'approprier avant de mourir.

Les deux premiers titres auxquels il est rendu témoignage ici, appartenaient au Seigneur de son vivant, mais le premier se rattachait à sa personne, lui était inhérent: il était Fils de Dieu, il était la résurrection et la vie, de sorte que la petite assemblée qui l'entourait, était réunie autour de lui, sur un principe auquel la vie éternelle se rattachait, et sur lequel la position chrétienne (non encore développée ni connue, il est vrai, soit comme principe ou comme fait) se fondait par anticipation, - Christ, Fils de Dieu, résurrection et vie, s'en allant au Père à travers l'ombre de la mort et son rejet ici-bas. Au reste, les trois caractères de Christ, dont les deux premiers se trouvent dans le Psaume 2, et sont reconnus de Nathanaël au commencement de notre évangile, et dont le troisième, contenu dans le Psaume 8, est reproduit dans la réponse du Sauveur à Nathanaël, se retrouvent ici. Seulement, différent du Psaume 2, le premier de ces noms se présente ici non seulement comme droit de naissance dans ce monde, mais comme exercice de la puissance divine qui ressuscite et qui vivifie. Quant aux deux autres, nous allons en poursuivre la manifestation telle qu'elle nous est donnée dans notre chapitre.

Avant d'aller plus loin, je veux encore une fois attirer l'attention sur ce rapprochement solennel: la puissance de la mort sur le coeur de l'homme, sur le premier Adam, et la puissance de la vie divine dans le Fils de Dieu, présente dans un homme au sein de l'empire de la mort, détruisant cet empire, et Celui qui la possédait dans sa personne se livrant à la mort lui-même, pour délivrer de celle-ci ceux qui lui étaient assujettis. Que Jésus eut cela en vue, est apparent

(voyez 10: 31, 40; 11: 16, 53, 54; 12: 7): il l'avait sur son Esprit quand il s'en revient à Jérusalem et quand il parle avec Marthe et Marie; il devait subir lui-même la mort pour nous.

Le lendemain (verset 12 et suivants) le peuple, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, frappé par ce grand miracle de la résurrection de Lazare, va à sa rencontre avec des rameaux de palmiers, et le salue comme le roi d'Israël qui venait au nom de Jéhovah, selon le Psaume 118. C'est le second caractère sous lequel Dieu veut que Jésus soit reconnu, malgré son rejet. La résurrection de Lazare l'avait montré comme Fils de Dieu; maintenant il est reconnu Fils de David. Ici l'événement se rattache directement à la résurrection de Lazare et au titre de Fils de Dieu: dans Luc, et même dans Matthieu et dans Marc, c'est plutôt au titre de Seigneur que la circonstance se rattache, et nous y trouvons les détails sur la manière dont Jésus a trouvé le poulain de l'ânesse. Dans ces trois évangiles aussi, quoique cette différence soit moins saillante dans Matthieu, les disciples sont mis en évidence, tandis qu'ici c'est davantage le peuple, mû par le bruit qu'avait fait la résurrection de Lazare. C'est la prophétie de Zacharie, mais en laissant de côté ce qui, dans le prophète, se rapporte à la délivrance d'Israël. Jean et Matthieu en font mention, car ce ne fut qu'après la glorification de Jésus, que les disciples surent lier la prophétie avec ce qu'ils avaient fait eux-mêmes pour l'honorer et le faire rentrer en triomphe à Jérusalem, Jésus ayant toutefois donné l'ordre quant au poulain de l'ânesse.

Tels sont, outre la puissance divine qui ressuscite, les deux titres qui appartenaient à Jésus, comme le Christ manifesté sur la terre, les titres du Psaume 2.

Ensuite les Grecs, d'entre ceux qui étaient montés pour adorer pendant la fête, arrivent, et désirent voir Jésus. Ils viennent à Philippe, qui le dit à André, et puis André et Philippe le disent à Jésus. Tout en venant adorer à Jérusalem, ils étaient étrangers aux alliances de la promesse: il fallait un tout nouvel ordre de choses pour les y introduire. Ils n'avaient aucun droit aux promesses; il fallait que Jésus mourût, pour fonder ce nouvel ordre de choses. Jésus est ici, non le Messie promis, mais le second homme, chef de toutes choses que Dieu avait créées, qu'Il avait créées lui-même; mais il fallait les recevoir par la rédemption et nommément ses cohéritiers. «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (verset 24). Il fallait qu'il rachetât les cohéritiers pour les avoir avec lui. S'il était roi d'Israël et Fils de Dieu, selon le Psaume 2, il était, comme Fils de l'homme, Seigneur de la création entière; seulement il fallait qu'il mourût, pour que ses cohéritiers eussent part à l'héritage qu'il avait acquis. «L'heure est venue», dit-il, «pour que le Fils de l'homme soit glorifié» (verset 23).

Il est bon de rappeler les témoignages que fournissent l'Ancien et le Nouveau Testament sur la portée de ce titre de *Fils de l'homme*. Les Psaumes et Daniel en font mention. Nous le trouvons au Psaume 80: 17, où il est question de la bénédiction des Juifs, lorsqu'ils reviendront à Jéhovah; dans le Psaume 8, après avoir été rejeté au Psaume 2 comme Fils de Dieu et roi d'Israël, le Fils de l'homme paraît comme Seigneur de tout: c'est, ici encore, lorsque le nom de Jéhovah, le Dieu des Juifs, est «excellent sur toute la terre», mais sa gloire élevée aussi au-dessus des cieux. L'homme, en même temps le Fils de l'homme, est établi sur toutes les oeuvres de Dieu. Ce Psaume 8 est cité par le Seigneur pour justifier les cris des enfants lors de



son entrée dans Jérusalem (verset 2), et par l'apôtre Paul (Ephésiens 1: 21, 22; 1 Corinthiens 15: 27), en vue de la position du Christ comme chef de tout, après sa résurrection, et en Hébreux 2, pour montrer sa gloire dans cette position, au-dessus des anges (le chapitre 1 de cette épître ayant présenté cette position comme une conséquence de sa divinité), mais lorsque cette suprématie humaine n'avait pas encore lieu, quoiqu'il fût couronné de gloire et d'honneur. Ces trois passages développent pleinement la position de Jésus comme Fils de l'homme: un autre (Daniel 7: 13, 14) complète le tableau de la place du Fils de l'homme dans le gouvernement de Dieu. Dans ce passage, le Fils de l'homme est amené à l'Ancien des jours, pour prendre en main le gouvernement, non des Juifs seulement, mais de tous les royaumes, exerçant d'en haut, du ciel, la domination universelle dont il tient les rênes, remplaçant par elle toutes les dominations qui ont tenu le sceptre plus ou moins universel, après que le trône de Dieu eût quitté Jérusalem lors de la captivité de Babylone.

Or, pour prendre cette position de domination, non seulement sur Israël et sur les nations, mais sur toutes les oeuvres de Dieu, sur tout ce qu'il avait créé lui-même, il fallait que Jésus mourût, non pour avoir droit à tout, mais pour posséder, sur le pied de la rédemption, toutes choses réconciliées à Dieu, et ensuite pour avoir des cohéritiers selon les conseils de Dieu, Lui étant le premier-né entre plusieurs frères. Cette mort est la première pensée qui vient à l'esprit du Seigneur, lorsque l'arrivée des Grecs met en évidence sa dignité de Fils de l'homme. La mort et la malédiction étaient l'héritage de l'homme; il fallait que Jésus les subît, pour relever l'homme de l'état dans lequel il se trouvait et le placer dans la seigneurie qui lui était destinée selon les conseils de Dieu. Il était le second homme, le dernier Adam; mais le péché étant entré dans le monde, il fallait racheter les cohéritiers, les purifier, pour qu'ils eussent place avec lui; il fallait ôter à l'ennemi tout droit, pour le priver plus tard de sa puissance sur l'héritage qu'il avait acquis par le péché de l'homme et même par le jugement de Dieu, et pour réconcilier toutes choses avec Dieu, ayant fait la paix par le sang de la croix. Dans ce chemin de la mort, car c'était bien la mort de la croix, il faut, si quelqu'un le sert, qu'il le suive. Quiconque aime sa vie la perdra, qui hait sa vie dans ce monde la gardera jusqu'à la vie éternelle. Solennelle parole! Mais, nous l'avons déjà vu, il fallait que son rejet, selon le Psaume 2 fût associé à ses caractères de Messie et de Fils de Dieu: il ne devait plus être de ce monde. Sa position de Fils de l'homme, chef de toutes choses, vient seulement après, au Psaume 8.

Depuis le chapitre 10, nous nous trouvons historiquement dans l'ombre de sa mort, qui faisait ainsi une brèche absolue entre lui et le monde, et était aussi la mort dans toute sa terreur comme jugement de Dieu. Le jugement, il l'a subi à notre place; mais c'était là le jugement d'un monde qui ne devait plus le voir. L'amitié du monde dorénavant serait inimitié contre Dieu; elle l'avait toujours été en réalité, mais maintenant la chose était publiquement manifestée: c'est le Seigneur rejeté, qui est le Sauveur. C'est Celui que l'homme a crucifié que Dieu a élevé à sa droite. Il avait pleinement révélé le Père, et ils ont vu et haï lui et le Père, comme il le dit ici, en appelant au jugement de Dieu: «Père juste, le monde ne t'a pas connu». Pour être un Sauveur, il a dû être élevé de la terre: le Fils de l'homme a dû souffrir et mourir;

un Christ vivant était pour les Juifs. L'ombre de la mort ne faisait que s'épaissir jusqu'à Gethsémani où ses ténèbres les plus profondes enveloppèrent l'âme de Jésus, et où il prit en sa main la coupe qui contenait ce qui avait jeté son ombre sur son âme tout le long du chemin, mais qui maintenant la pénétrait de sa plus profonde obscurité. Une seule chose lui restait jusqu'à la croix, et même dans les peines de l'obéissance parfaite, la communion de son Père: à la croix, l'obéissance s'accomplissait et la communion se perdait pour faire briller davantage son obéissance et sa perfection. C'était l'heure de l'homme et la puissance des ténèbres, qui ne faisaient que le pousser vers le jugement de Dieu, plus terrible que les instruments subordonnés qui assombrissaient le chemin de l'obéissance et des souffrances, dans lesquelles il a parfaitement glorifié Dieu, là où il a été fait péché pour nous et a effacé nos péchés pour toujours.

## Chapitre 12: 25-50

Le Seigneur parle d'une manière abstraite, comme d'une règle ou d'un principe, dont il allait lui-même poser la base pour tous; seulement lui se donnait lui-même pour que d'autres eussent la vie éternelle, et il aurait pu se délivrer lui-même ou obtenir douze légions d'anges: mais alors comment les Ecritures se seraient-elles accomplies? La chose ne se pouvait pas: il n'était pas venu pour se délivrer. Il serait resté dans le ciel et nous aurait laissés exposés au juste jugement de Dieu; mais cela ne se pouvait pas non plus: son amour ne le lui permettait pas. Il avait aussi trop à coeur l'accomplissement des conseils de Dieu et la gloire de Dieu son Père, qui devait être ainsi mise en évidence d'une manière éclatante et parfaite. Le rejet du Sauveur de la part du monde a été le rejet du monde de la part de Dieu. Le dernier effort pour trouver ou susciter du bien dans le coeur de l'homme avait été fait, et ils avaient «vu et haï et moi et mon Père». Dieu pouvait sauver de ce monde, en grâce; mais le monde était perdu, il était en état d'inimitié contre Dieu. Celui donc qui s'attache à ce monde, qui y cherche sa vie, ou qui la garde comme une vie à laquelle il tient, en contraste avec le Christ rejeté, la perd. Nous ne sommes pas toujours appelés à sacrifier notre vie extérieurement, bien que cela puisse avoir lieu et soit souvent arrivé; mais, moralement, cela s'applique toujours: celui qui aime sa vie, qui tient à elle comme si elle était de ce monde, la perd. C'est une vie de vanité, aliénée de Dieu, comme le monde lui-même auquel elle s'attache, une vie qui n'aboutit qu'à la mort; car ici Jésus ne parle pas de jugement.

Le Seigneur ajoute, à ce qui précède, un principe de conduite des plus importants: «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive» (verset 26). Ce sera, en principe, à travers la mort, qu'il faudra le suivre - la mort au péché et au monde; mais la conséquence d'une telle marche est simple. Là où est le Sauveur, là sera son serviteur. Celui-ci le suit par la mort dans la gloire céleste où il est entré, et «si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera».

Mais le coeur du Seigneur, s'il conseillait aux autres de prendre le chemin étroit dans lequel on se reniait, et soi-même et le monde qui était inimitié contre Dieu, tout en perdant une vie identifiée avec le monde qui rejetait la lumière, alors qu'elle y était entrée en grâce, — son coeur, dis-je, réalisait ce qui était devant lui-même, car il allait au-devant de la mort,

mort armée de son aiguillon: le jugement de Dieu contre le péché et la puissance de Satan, mais une mort dans laquelle nous trouvons d'autant plus la perfection de Jésus. «Maintenant», dit-il, «mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure»; c'est pour cela que je suis venu dans le monde. Alors le Sauveur remonte au vrai motif de tout, motif toujours présent à son coeur: «Père, glorifie ton nom». Coûte que coûte, c'est ce qu'il voulait toujours. — La réponse de la part du Père ne se fait pas attendre: «Je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau». Je ne doute nullement que ce «je le glorifierai de nouveau», ne dût s'accomplir en résurrection. Le Père avait glorifié son nom dans la résurrection de Lazare, résurrection dans ce monde; il allait le faire de nouveau en Christ lui-même, dans une meilleure résurrection, vraie réponse à la mort, où la souveraine puissance de Dieu en grâce, et envers Christ en justice, a été manifestée; état nouveau dans lequel l'homme n'avait jamais été, mais qui était selon les conseils de Dieu, expression de ce qu'il était en lui-même, et parfaite bénédiction pour l'homme. «Christ», dit l'apôtre, «a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père».

La foule ne savait que penser de cette voix qu'elle avait entendue; elle disait que c'était un coup de tonnerre; d'autres, qu'un ange lui avait parlé. Jésus répond: «Cette voix n'est pas venue pour moi, mais pour vous;» la voix du Père était dans son coeur; pour le peuple, il fallait ce qui était sensible; la grâce le lui donne. Mais le Seigneur explique ce signe solennel par ce qui était dans son coeur, et qu'il savait se passer dans ce moment-là: «Maintenant est le jugement de ce monde». Alors, en effet, eut lieu le jugement du monde qui se condamne lui-même absolument et finalement en rejetant le Seigneur; mais en cela aussi s'accomplit l'oeuvre qui brisa pour toujours la puissance de Satan, prince de ce monde, et se manifesta un Sauveur, point d'attraction pour tous les hommes, en lieu et place d'un Messie des Juifs, car il dit ces choses pour indiquer de quelle mort il allait mourir. La foule (verset 34) lui oppose ce qui était écrit du Messie, et demande: «Comment, toi, dis-tu qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé [de la terre]. Qui est ce Fils de l'homme?» Le Seigneur répond en les avertissant que le moment s'approchait où la lumière (lui-même) serait éteinte pour eux, et où ils la perdraient pour toujours; ils marcheraient dans les ténèbres, ne sachant pas où ils allaient: leur sagesse était de croire en la lumière, avant qu'elle s'en allât, afin qu'ils fussent fils de lumière; — puis il s'en alla.

Remarquez encore ici une expression bien importante. Le Seigneur dit: «Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (verset 32); il n'est plus de ce monde du tout, ni dans le ciel non plus. C'est un Sauveur rejeté, souffrant, mourant, qui a quitté le monde à tout jamais, un Sauveur ignominieusement rejeté, chassé, jeté dehors par le monde; c'est lui qui, n'étant plus sur la terre, ni dans le ciel non plus, je le répète, exposé à la vue des hommes, élevé de la terre et pas encore dans le ciel, mais seul entre l'une et l'autre avec Dieu, comme l'autel qui n'était ni dans le camp ni dans le tabernacle; c'est lui qui est le refuge attractif de ceux qui voudraient fuir le monde qui l'a rejeté, pour entrer dans le ciel, vers lequel il nous fraie ainsi le chemin.

Le reste du chapitre est un résumé de la position. Dans la première partie, c'est l'évangéliste qui constate l'incrédulité obstinée du peuple, et les tristes motifs qui gouvernaient les esprits, préoccupés de l'approbation des hommes plutôt que de regarder à Dieu; dans la seconde partie, c'est Jésus lui-même qui montre deux choses: d'abord, qu'en le rejetant ainsi, ceux qui le faisaient rejetaient la lumière même, venue dans le monde, afin que ceux qui croyaient en Dieu ne restassent pas dans les ténèbres; ensuite, qu'en le rejetant on rejetait le Père, car ce qu'il disait, c'étaient les paroles du Père. Ainsi il ne jugeait point celui qui, entendant sa parole, ne la gardait pas, car il n'était pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver: ses paroles les jugeraient, au dernier jour. Or ce qu'il disait était le commandement du Père, et ce commandement (lui le savait, il en avait la foi, la conscience certaine en lui-même) était la vie éternelle. Tout ce qu'il disait donc, il le «parlait» comme le Père lui avait parlé.

Ce résumé du rejet de Celui dont les prophètes avaient parlé; de la lumière, et des paroles du Père, termine l'histoire proprement dite de la vie du Sauveur. Ce qui suit se rapporte à son départ, au don du Saint Esprit, ainsi qu'au ministère de ceux qu'il laissait ici-bas comme témoins à sa place. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle portion de notre évangile, je rappellerai que le verset 41, en citant Esaïe 6, et en l'appliquant à Christ, montre que Jésus était le Jéhovah de l'Ancien Testament. Je ferai remarquer aussi comment la crainte de l'homme, la recherche de son approbation, obscurcit le témoignage de Dieu dans le coeur, et étouffe la conscience. L'oeil net fait que tout le corps est plein de lumière.

## Chapitre 13

Au chapitre 13 commencent les enseignements qui se rapportent à un Sauveur céleste. Tout en étant sur la terre, il était la lumière venue du ciel, la vie éternelle qui était du ciel; mais, rejeté sur la terre, il prend maintenant sa place dans le ciel, - non pas Dieu manifesté dans l'abaissement humain ici-bas, mais homme glorifié dans la gloire de Dieu là-haut, et il expose et développe ce qu'il est pour nous dans cette position, avant d'y entrer.

Dès ce treizième chapitre donc, le Sauveur se présente comme ayant achevé son témoignage sur la terre, et s'en allant auprès du Père. Ceci l'amène à parler de sa position et de son service en haut dans le ciel, de la position des disciples, et de l'autre Consolateur que Lui — et le Père en son nom — enverrait d'en haut. Il était assis au souper avec ses disciples, leur compagnon et leur convive ici-bas, l'un d'eux, quelle que fût sa gloire, et leur serviteur en grâce. Mais il devait les quitter et s'en aller auprès de son Père, moment sérieux pour eux: que deviendraient-ils, et quelle serait leur relation avec lui? Leurs pensées n'allaient guère plus loin à son égard; ils pensaient qu'ils avaient trouvé le Messie qui allait établir le royaume de Dieu en Israël, bien que le Saint Esprit les eût attachés à sa personne par une puissance divine. Ils savaient qu'il était Fils du Dieu vivant, Celui qui avait les paroles de la vie éternelle. Mais il allait les quitter. Il avait été au milieu d'eux comme celui qui sert. Son service d'amour devait-il prendre fin? Le Père lui avait livré toutes choses entre les mains, il le savait; il venait de Dieu et s'en allait vers Dieu: le lien de son service d'amour avec les siens, pouvait-il continuer? S'il

le devait, il fallait qu'ils fussent propres pour la présence de Dieu lui-même et pour s'associer avec Celui auquel toutes choses étaient confiées.

Or Jésus avait aimé les siens qui étaient dans le monde: c'est la source précieuse de toutes ses relations avec nous, et lui ne change pas. Il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin. Son coeur ne les abandonnait pas, mais il savait qu'il devait les quitter. Cesserait-il d'être leur serviteur en amour? - Non, il le serait pour toujours. Tout était prêt pour son départ, le coeur de Judas même. Mais ni la trahison injuste de Judas en bas, ni la gloire dans laquelle il allait entrer en haut, ne séparait son coeur de ses disciples. Il cesse d'être leur compagnon; il reste leur serviteur; c'est ce que nous lisons en Exode 21: 2-6.

Jésus se lève du souper et met de côté ses vêtements; il prend un linge et s'en ceignit; puis, versant de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il est toujours serviteur et fait le service d'un esclave. Merveilleuse vérité, et grâce infinie, que le Fils du Très-Haut, s'abaissant jusqu'à nous, se plaise, dans son amour, à nous rendre propres à jouir de la présence et de la gloire de Dieu. Il a pris la place d'un serviteur pour accomplir cette oeuvre d'amour, et son amour ne l'abandonne jamais (Voyez, dans la gloire, Luc 12: 37). Il est serviteur pour toujours, car l'amour aime à servir.

Pierre qui, en se laissant aller à ses sentiments propres, quoique très naturels, donne si souvent occasion à des paroles du Seigneur qui nous révèlent les pensées de Dieu, s'oppose fortement à ce que le Seigneur lui lave les pieds. La réponse de Jésus lui expose le sens spirituel de ce qu'il faisait, sens que Pierre ne pouvait comprendre alors, mais qu'il comprendrait plus tard, car le Saint Esprit leur ferait comprendre toutes ces choses. Il fallait être lavé par le Seigneur, pour avoir part avec lui. C'est là la clef de tout ce qui se faisait. Jésus ne pouvait plus avoir part avec ses disciples ici-bas, et les disciples ne pouvaient avoir de part avec lui, et auprès de Dieu lui-même vers qui il s'en allait, si lui ne les lavait pas. Il fallait une propreté telle qu'elle pût convenir à la présence et à la maison de Dieu. Alors, avec son esprit ardent, Pierre désire que le Seigneur lui lave les mains et la tête, et Jésus lui explique la portée de ce qu'il faisait.

Il faut se rappeler qu'il s'agit ici d'eau, non de sang, si nécessaire que soit le sang du Sauveur. Il s'agit de la pureté, non de l'expiation. Remarquez ensuite, que l'Écriture se sert ici de deux mots qu'il ne faut pas confondre: l'un signifie laver tout le corps, baigner; l'autre, laver les mains, les pieds, ou quelque petit objet. L'eau elle-même, employée ici ou ailleurs comme figure, signifie la purification par la Parole, appliquée selon la puissance de l'Esprit. On est né «d'eau;» — alors tout le corps est lavé: il y a une purification des pensées et des actes par le moyen d'un objet qui forme et gouverne le coeur. Ce sont les pensées divines en Christ, la vie et le caractère du nouvel homme, la réception de Christ par la Parole. Christ avait les paroles de la vie éternelle: celle-ci s'exprimait et se communiquait dans ses paroles, là où la grâce agissait, car elles étaient esprit et vie. Ces paroles, les disciples les avaient reçues, sauf celui qui devait le trahir; mais, tout en étant ainsi lavés, convertis, purifiés quant au fond par les paroles du Seigneur, ils allaient marcher dans un monde souillé où ils pouvaient bien se salir

les pieds. Or cette saleté ne convient pas à la maison de Dieu, et l'amour du Seigneur fait ce qu'il faut pour que le remède soit bientôt apporté s'ils contractaient la souillure qui les exclut. Prêt à tout faire pour qu'ils soient bénis, Jésus leur lave les pieds. Cet acte était le service d'un esclave, dans ces pays-là, où il était la première et constante expression de l'hospitalité et des soins prévenants qu'elle réclamait (Voyez Genèse 18: 4; Luc 7: 14).

A ce lavage des pieds se rattache la doctrine que la conversion ne se répète pas. Une fois que la Parole a été appliquée par la puissance du Saint Esprit, cette oeuvre est faite, et elle ne se défait jamais, pas plus que l'aspersion du sang ne se répète ni ne se renouvelle! Mais si je pêche, je salis mes pieds; ma communion avec Dieu est interrompue. Alors le Sauveur s'occupe de moi, dans son amour.

Il sera bon, ici, de faire remarquer la différence qu'il y a entre le sacrificateur et l'avocat. Dans la pratique, la différence est importante. Les deux offices s'occupent d'intercession; mais l'avocat est pour les péchés qui ont été commis, le sacrificateur est là pour que nous ne péchions pas, et pour que la bonté s'exerce à l'égard de notre faiblesse: je parle de la sacrifice dans le ciel. Sur la croix, Jésus était sacrificateur et victime (le bouc Hazazel); mais là, le sacrificateur *représentait* tout le peuple, confessant leurs péchés sur la tête du bouc — c'était bien l'oeuvre du sacrificateur, mais non pas proprement un acte sacerdotal, et, comme je viens de le dire, le sacrificateur y agissait comme représentant de tout le peuple, celui-ci étant envisagé comme coupable. Cette oeuvre est achevée par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes: par sa seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, en sorte que nous n'avons plus aucune conscience de péchés. Mais Christ intercède pour nous, afin que nous obtenions miséricorde et que nous trouvions grâce au temps convenable, afin que, dans notre faiblesse, nous soyons les objets des soins de la bonté de Dieu, et que nous ne péchions pas. L'avocat intercède lorsque nous avons péché, pour rétablir la communion interrompue, car c'est de la communion qu'il s'agit en 1 Jean 1. La justice et la propitiation restent toujours parfaites, et forment la base de ce qui se fait pour nous, lorsque nous avons manqué (1 Jean 2: 1, 2). L'effet de cette grâce en Christ, c'est que l'Esprit applique la parole (l'eau comme figure), nous humilie en nous convainquant de péché et nous rapproche de Dieu. La génisse rousse (Nombres 19) est un développement très instructif de ce renouvellement de la communion. Remarquez ici que l'avocat fait son oeuvre, afin que nous soyons nettoyés, non pas quand nous l'avons été; aussi nous n'allons pas auprès de lui pour qu'il la fasse: c'est lui qui prend l'initiative en grâce, comme il l'a fait pour Pierre, afin que la foi de son disciple ne défailit pas, lorsqu'il serait obligé de le laisser un moment à lui-même pour qu'il fit l'expérience de sa faiblesse.

Ce lavage des pieds est donc un service dont Christ est occupé maintenant pour nous. Lorsque par notre négligence (car il n'y a jamais nécessité que nous le fassions), nous nous sommes souillés les pieds, et que nous nous sommes rendus impropres à entrer spirituellement dans la présence de Dieu, Christ nous purifie par la Parole, pour que la communion soit rétablie entre nos âmes et Dieu. Il s'agit de notre marche ici-bas, essentiellement. Quand le sacrificateur, parmi les Juifs, était consacré, on lui lavait le corps, puis il se lavait les mains et

les pieds lors de l'accomplissement de chaque service. Ici, ce ne sont que les pieds qui doivent être lavés; ce n'est plus un service de travail qui est en question, mais notre marche ici-bas.

Le Seigneur donne ce qu'il venait de faire comme exemple d'humilité, mais l'intelligence spirituelle de ce qu'il avait fait ne viendrait que lorsque le Saint Esprit aurait été donné. Toutefois nous sommes appelés, dans ce sens aussi, à nous laver les pieds les uns aux autres, à appliquer la Parole en grâce à la conscience d'un frère qui en a besoin, et dans l'humilité dont Christ a donné l'exemple. Mais l'enseignement se rapporte à ce que Christ fait pour nous en haut, restant toujours notre serviteur en grâce.

Le Seigneur, en parlant ici à ses disciples, excepte Judas, car il savait que Judas devait le trahir, et il en avertit les disciples, afin que ce ne fût pas une pierre d'achoppement. Toutefois, en recevant l'envoyé du Seigneur comme envoyé de lui, on le recevait, lui, et, en le recevant, on recevait le Père lui-même qui l'avait envoyé. Mais bien que le Seigneur sût qui devait le trahir, le sentiment que c'était l'un de ses propres compagnons, lui est douloureux; il épanche même son coeur devant eux: «L'un d'entre vous me livrera» (verset 21). Sûrs au moins de la vérité de sa parole, de la certitude de ses paroles, ils se regardent l'un l'autre avec la bonne foi de l'innocence. Or Jean était près du Seigneur. Pierre, toujours ardent, veut savoir qui c'est, et fait signe à Jean de le demander à Jésus; car lui-même n'est pas assez près de Lui pour faire la demande. Pierre aimait le Seigneur; une foi sincère l'attachait à lui, mais il manquait de ce recueillement d'esprit qui l'eût tenu près du Seigneur comme s'y était tenue aussi Marie, soeur de Marthe. Jean ne s'était pas placé près de Jésus pour recevoir cette communication: il l'a reçue, parce que, selon l'habitude de son coeur, il se tenait près de lui, se glorifiant du titre «le disciple que Jésus aimait». Jean se trouvait ainsi là où il pouvait recevoir la communication de la part du Seigneur. C'est notre secret, à nous aussi, pour avoir les communications intimes du Seigneur: place bénie, où le coeur jouit de l'affection du Sauveur, et où ce dernier nous communique ce que son coeur renferme pour ceux qu'il aime. Mais la proximité de Jésus, sans la foi en lui, si le coeur surmonte l'influence de sa présence, endurecît d'une manière terrible: le morceau qui disait qu'on mangeait du même plat, le morceau que Judas recevait trempé de Sa main, n'est que le signe de l'entrée de Satan dans son coeur. Satan entre dans ce coeur pour l'endurcir, même contre tout sentiment aimable de la nature, contre tout souvenir de ce qui pouvait agir sur la conscience. Il y a bien des personnes non converties, qui ne trahiraient pas un compagnon intime en le couvrant de baisers, bien des méchants qui se seraient souvenu des miracles qu'ils avaient vus, - peut-être faits eux-mêmes. La convoitise avait été là, elle n'avait pas été réprimée; alors Satan suggère à Judas le moyen d'y satisfaire. Pour ma part, je ne doute pas qu'Isariote ne pensât que le Seigneur échapperait à la main des hommes, comme il l'avait fait quand son heure n'était pas encore venue: son remords, lorsqu'il a su que Jésus était condamné, me le donne à penser, un remords qui n'a trouvé que des coeurs aussi durs que le sien et indifférents à sa misère, tableau épouvantable du coeur de l'homme sous l'influence de Satan. Ensuite, phase presque finale de cette influence, Satan endurecît Judas contre tout sentiment d'humanité et d'homme envers l'homme de sa

connaissance, et finit tout, en l'abandonnant, en le livrant au désespoir dans la présence de Dieu.

Moralement tout était terminé, lorsque Judas eut pris le morceau trempé; et Jésus l'engage à faire promptement ce qu'il faisait. Les disciples ignoraient pourquoi le Seigneur disait cela; ils pensaient à la fête ou à l'emploi qui aurait pu être fait de ce qui se trouvait dans la bourse; mais, dans le coeur du Seigneur, toute la portée de ce moment solennel se réalise. Une fois Judas sorti, il le déclare: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié». Ce n'est plus l'affection, navrée par la trahison de l'un des siens, qui s'exprime dans l'angoisse de son coeur; son âme s'élève, lorsque le fait est là, à la hauteur des pensées de Dieu, dans cet événement solennel qui reste seul dans l'histoire de l'éternité, et duquel dépend toute bénédiction, dès le commencement jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre, elle s'élève, même au-dessus des bénédictions, à la nature de Dieu et aux relations de Dieu et de Christ fondées sur son oeuvre glorieuse. Ce passage est ainsi d'une grande importance. La croix fait la gloire du Fils de l'homme. Il apparaîtra en gloire, le Père lui assujettira toutes choses; mais ce n'est pas cette gloire qui est en vue ici, c'est la gloire morale et personnelle du Sauveur. Celui qui est homme, qui (bien que ce soit d'une manière miraculeuse, en sorte qu'il a été sans péché) tenait du côté de sa mère à Adam, a été, en souffrant, le moyen d'établir et de mettre en évidence tout ce qui se trouve en Dieu, sa gloire; Dieu est juste, saint et hait le péché; Dieu est amour: impossible de concilier ces caractères autrement que par la croix. Là où le juste jugement de Dieu s'exerce contre le péché, là l'amour infini se manifeste envers le pécheur. Sans la croix, il est impossible de concilier ces deux choses, impossible de manifester Dieu tel qu'il est: en elle la sainteté, la justice, l'amour, sont manifestés comme un tout; puis l'obéissance et l'amour envers le Père ont été accomplis dans l'homme, en des circonstances qui les mirent à l'épreuve d'une manière absolue. Rien ne manquait à cette épreuve de la part de l'homme, de Satan, de Dieu lui-même. C'est en Christ, fait péché, que l'obéissance a été parfaite, c'est en lui, abandonné de Dieu, que son amour pour Dieu fut à son comble. L'abandon de l'homme et sa haine, la puissance de Satan, avaient été pleinement réalisés, pour que, quand il en appelait à Dieu, il ne trouvât point de réponse, mais que, dans la solitude de ses souffrances, il eut l'occasion de montrer la perfection dans l'homme et de faire ressortir la gloire de Dieu lui-même dans tout ce que Dieu est, base, en justice, du bonheur des nouveaux cieux et de la nouvelle terre dans lesquels la justice habite, — justice qui a déjà placé le Fils de l'homme dans la gloire, justice divine qui ne peut que reconnaître la valeur de cette oeuvre, en plaçant déjà à sa droite l'homme qui l'a accomplie, jusqu'à ce que le tout soit manifesté dans les siècles à venir.

Ainsi, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui; et Dieu, ayant été glorifié en lui, l'a glorifié en lui-même et n'a pas attendu le déploiement de toute sa gloire dans l'avenir, mais l'a glorifié incontinent à sa droite (versets 31, 32).

C'est là que se trouve la démonstration de la justice de Dieu, savoir dans l'élévation du Seigneur Jésus comme homme à la droite de Dieu, Dieu le retirant du monde, en sorte que le monde ne le vît plus, comme le chemin de l'arbre de vie fut barré, lorsque l'homme abandonna



Dieu pour le péché. Mais le second homme, le dernier Adam, ayant traversé la mort, ayant été fait péché, ayant passé par la puissance du diable et le jugement de Dieu, prend sa place dans le ciel, dans la gloire divine en justice, alors que le premier Adam était sorti du jardin d'Eden par le péché.

Pour le moment, personne ne pouvait le suivre. Qui aurait pu traverser la mort, la puissance de Satan, et le jugement de Dieu, étant fait péché devant Dieu, pour entrer au delà de tout dans la gloire? Il en était ainsi pour les disciples aussi bien que pour les Juifs. Pour les Juifs, c'était une chose extérieure, mais envisagée en rapport avec la gloire de Dieu et la puissance du mal, mais une chose aussi impossible pour les disciples que pour eux. Le Seigneur montre à ses disciples que leur force serait dans l'amour qu'ils auraient les uns pour les autres, s'entr'aimant comme lui les avait aimés: c'était le nouveau commandement qu'il leur donnait (verset 34). Lui était amour, il les avait aimés. Son amour avait été comme un fort pieu central, qui soutenait toutes les perches rassemblées autour de lui. Il avait été le lien de leur union; maintenant, ce même amour dans leurs coeurs devait les lier ensemble, comme des perches qui s'appuieraient les unes les autres quand le pieu central serait ôté. Au fond, ce serait la puissance du Saint Esprit qui remplirait leur coeur de cet amour divin de Christ lui-même, et les rendrait ainsi tous un. Leur amour les uns pour les autres serait la preuve caractéristique qu'ils étaient des disciples de Jésus, car il les avait aimés, et il se montrait par l'amour en eux.

Pierre, toujours ardent, demande à Jésus où il allait (verset 36). Le Seigneur lui répond qu'il ne pouvait le suivre maintenant, mais qu'il le ferait plus tard, lui annonçant son martyre. Pierre insiste: «Avec toi j'irai en prison à la mort», «je laisserai ma vie pour toi;» mais Jésus dit: «Le coq ne chantera pas, que tu ne m'aies renié trois fois».

## Chapitre 14

Dans le chapitre 14, le Seigneur présente à ses disciples les consolations qui étaient propres à leur faire accepter la révélation qu'il leur avait faite de son prochain départ.

La première chose que, dans sa grâce, il leur déclare, c'est que, s'il partait, ce n'était pas pour les délaisser, mais pour leur préparer une place ailleurs, savoir dans la maison de son Père. Il n'y avait pas là de la place pour lui seul, (peut-être faisait-il allusion au temple?) mais des demeures pour eux aussi; et puis lui-même reviendrait pour les chercher, afin de les avoir auprès de lui, là où il était lui-même. Il ne pouvait demeurer avec eux ici-bas, mais eux, ils seraient avec lui, et il ne les enverrait pas chercher, mais il viendrait lui-même les prendre auprès de lui: précieux et tendre amour qui associait les siens à lui-même selon la place qu'ils avaient dans son coeur, et selon les conseils éternels de l'amour de Dieu. Au lieu du royaume d'un Messie terrestre, ils auraient la gloire éternelle et divine du Fils de l'homme dans le ciel, pour être comme lui et avec lui. L'homme y étant entré à la suite de la rédemption, la place leur était préparée. Il ne s'agissait pas de les préparer pour la place, c'est le sujet du chapitre 13, mais de préparer la place pour eux. La présence de leur Précurseur, là où il s'en allait, l'accomplissait. Le sang faisait la paix selon la justice divine, l'eau les préparait pour en jouir:

l'entrée de Christ ne laissait rien à faire pour qu'ils entrassent. Seulement il faut rassembler les cohéritiers, et jusqu'alors le Seigneur reste assis sur le trône de son Père.

Le retour du Sauveur est donc la première consolation qui leur était donnée et elle devait les introduire là où Jésus était, dans la maison du Père, eux-mêmes étant rendus semblables à lui en gloire, au lieu qu'il restât avec eux ici-bas, ce qui d'ailleurs n'était pas possible, vu que tout était souillé et impropre au séjour du Seigneur avec les siens. Jésus reviendra et nous prendra à lui, afin que là où il est nous y soyons aussi (versets 1-3).

Mais il y avait plus. Le Seigneur dit: «Et vous savez où je vais, et vous en savez le chemin» (verset 4). Thomas objecte qu'ils ne savaient pas où il allait; dès lors comment pouvaient-ils en connaître le chemin? Dans sa réponse, Jésus leur montre que ce qu'ils avaient possédé pendant son séjour sur la terre fournirait une immense bénédiction lorsqu'il les aurait quittés: il allait vers le Père, et le Père avait été révélé dans sa personne ici-bas. Ainsi, ayant vu le Père en lui, ils avaient vu Celui auprès duquel il allait, et ils connaissaient le chemin; car, en venant à lui, ils avaient trouvé le Père. Il était le chemin, et en même temps la vérité de la chose, et la vie dans laquelle on en jouissait. On ne venait au Père que par lui; si les disciples l'avaient connu, ils auraient connu le Père, et «dès maintenant, dit-il, vous le connaissez et vous l'avez vu» (verset 7). Philippe dit: «Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit», car les disciples, tout en étant attachés à Jésus, conservaient toujours en eux-mêmes une arrière-pensée de doute. Le Seigneur reproche à Philippe son manque de perception spirituelle après qu'il avait été si longtemps avec eux; car ils ne l'avaient pas réellement connu dans son vrai caractère de Fils, venu du Père, et révélant le Père. Les paroles qu'il disait n'étaient pas de son fonds d'homme, et le Père, qui demeurait en lui, c'est lui qui faisait les oeuvres; ce qu'il disait, ce qu'il faisait, révélait le Père. Ils devaient le croire sur parole, sinon à cause de ses oeuvres, et non seulement cela, mais glorifié en haut, il serait la source d'oeuvres plus grandes que celles qu'il faisait lui-même dans son humiliation, car il montait auprès de son Père. Tout cela même qu'ils demanderaient en son nom, il le ferait; afin que le Père fût glorifié dans le Fils. Il était Fils du Père; son nom prévaudrait pour tout ce qu'ils pourraient désirer dans leur service, et le Père, à qui il rapportait tout, serait glorifié dans le Fils qui ferait tout ce qu'ils demanderaient en son nom. Sa puissance n'avait pas de limites. «Et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai...» En effet, les apôtres ont fait preuve d'une plus grande puissance que le Seigneur, lorsqu'il était ici-bas; l'ombre de Pierre guérissait les malades, un seul de ses discours a été le moyen pour convertir trois mille hommes, les linges qu'on portait de dessus le corps de Paul sur les malades faisaient que les maladies quittaient ceux-ci et que les esprits malins sortaient.

Il est bon de remarquer ici, que jamais les apôtres n'ont fait de miracles pour s'épargner des choses pénibles, pour guérir des amis, lorsque ceux-ci étaient malades. Paul a laissé Trophime malade à Milet; ce n'est que la miséricorde de Dieu qui a rétabli Epaphrodite. Les miracles opérés par les apôtres étaient la confirmation du témoignage dont Christ glorifié auprès du Père était l'objet et la source.

Ensuite, l'obéissance serait la preuve de l'amour quand le Seigneur serait loin. Ceci introduit la seconde révélation principale du chapitre, savoir l'effet pour eux de la présence du Saint Esprit, l'autre Consolateur.

Les versets 4 à 11 avaient donné la révélation de ce que Jésus avait été pour les disciples pendant son séjour sur la terre; mais le Saint Esprit leur enseignerait plus encore, et leur procurerait des avantages qu'ils ne pouvaient avoir pendant le séjour de Jésus ici-bas, en même temps que ce qu'ils avaient possédé par ce moyen resterait toujours vrai et bien autrement compris.

Mais il y a des différences entre ces deux Consolateurs. D'abord, il n'y avait pas d'incarnation, pour ce qui est du second; la puissance spirituelle de Dieu se trouvait en lui, et la puissance de la vérité, mais pas l'objet de l'âme. Il était caractérisé comme source de vérité et de révélation, là où il agissait; mais il n'est pas présenté, au monde comme objet pour être reçu de lui. Le monde ne peut pas le recevoir. Le monde n'a pas voulu recevoir le Seigneur, mais il lui avait été présenté pour être reçu, et il avait manifesté le Père: il a pu dire de ceux au milieu desquels il était venu: «Ils ont et vu, et haï et moi et mon Père». Le Saint Esprit — le monde ne pouvait pas le recevoir; il ne le voyait pas et ne le connaissait pas; il présentait la vérité et agissait par ce moyen. Mais il serait donné aux croyants; ceux-ci le connaîtraient, car il demeurerait avec eux, il ne les quitterait pas comme Lui le faisait; et il serait en eux.

Ici aussi nous trouvons l'autre Consolateur, en contraste avec le Seigneur. Jésus s'en allait dans ce moment-là, puis il avait été avec eux: mais l'autre Consolateur serait *en* eux.

La présence du Consolateur est le grand fait actuel du christianisme: sa base, c'est la révélation du Père dans le Fils, puis l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption par le Fils; et le fait que l'homme, dans sa personne, est entré dans la gloire divine, a donné lieu à la descente ici-bas du Saint Esprit, donné aux croyants pour demeurer avec eux et en eux, afin qu'ils réalisent la plénitude de cette rédemption, leur relation avec le Père, le fait qu'ils sont en Christ et Christ en eux, et la gloire céleste où ils lui seront semblables; et afin qu'il les conduise à travers le désert, ayant l'intelligence spirituelle et leur conversation dans les cieux jusqu'à ce qu'ils y arrivent. L'Esprit nous donne aussi de réaliser la présence de Jésus avec nous ici-bas. Jésus ne nous laisse pas orphelins: il vient vers nous et se manifeste à nous. Etant fortifiés dans nos coeurs par la foi, la joie de sa présence se fait sentir à nos âmes pendant notre pèlerinage ici-bas.

Bientôt le monde ne le verrait plus (verset 19). Ses relations avec le monde étaient terminées, sauf comme Seigneur de tout; mais, avec les siens, elles ne l'étaient pas: ils le verraient, non encore de leurs yeux charnels, mais par la foi et révélé par l'Esprit, — vue bien plus claire, bien plus excellente que celle que les yeux de la chair leur avaient donnée. C'était une vue qui s'identifiait avec la possession de la vie éternelle. Leurs yeux leur avaient montré son corps ici-bas, mais ils auraient la vue de Jésus glorifié et qui avait accompli l'oeuvre de la rédemption, et cela par la puissance du Saint Esprit, de l'autre Consolateur. La vue de la vie de la foi s'identifiait avec une union réelle avec lui, de sorte que s'il vivait, Lui, ils vivraient eux

aussi. Il serait lui-même leur vie. Plutôt qu'ils mourussent, il faudrait que lui, tel qu'il est dans la gloire, mourût, et ils auraient, par la présence du Consolateur, la conscience d'être ainsi en lui. «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Les disciples auraient dû voir le Père en lui, et reconnaître que lui était dans le Père, lors de son séjour sur la terre, quelque peu intelligents qu'ils fussent. Maintenant, dans ce jour où le Saint Esprit serait là, ils connaîtraient Jésus comme étant dans le Père (le Père en lui, est omis, parce qu'il ne s'agissait plus de sa manifestation en lui ici-bas). Ainsi Jésus serait dans le Père dans sa propre déité; mais de plus les disciples sauraient qu'eux-mêmes ils étaient en lui, Jésus, et lui en eux.

Après cela, le Seigneur constate, comme dans toute cette partie de l'évangile, la responsabilité de l'homme, ici celle du chrétien. «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (verset 21). Cela suppose que l'on fait attention à ce que dit le Seigneur: on écoute la voix de la sagesse divine, comme un enfant qui cherche à plaire à ses parents, ou une femme à son mari, observant les paroles des parents ou du mari, sans même qu'elles aient la forme d'un commandement, et sachant ce qu'ils veulent. Ainsi le chrétien fait attention aux paroles de Jésus; il est familier avec ce que veut le Seigneur, et veut faire sa volonté. C'est la preuve d'une affection vraie. Or celui qui est ainsi attaché, de coeur à Christ et lui obéit, sera aimé du Père, et Christ viendra et se manifestera à lui. La manifestation dont il est question ici est une manifestation de lui-même, et de sa part, à l'âme à laquelle il fait réaliser sa présence et la lui rend sensible. C'est ce que Jude ne comprend pas; il ne saisit pas comment Jésus pouvait être manifesté aux siens sans être manifesté au monde (verset 22). Hélas, c'est ce que trop de chrétiens ne comprennent pas! Jude ne pensait d'ailleurs qu'à une manifestation extérieure, dont le monde pourrait nécessairement prendre connaissance; mais le Seigneur parlait d'une manifestation telle que nous venons de la présenter, ajoutant encore quelque chose de plus permanent, savoir que si quelqu'un aimait Jésus, il garderait non seulement ses commandements, mais ses paroles, en sorte que le Père l'aimerait, et que le Père et le Fils viendraient et feraient leur demeure en lui (verset 23).

On voit partout ici la responsabilité: ce n'est pas la grâce souveraine qui, la première, aime le pauvre pécheur: ici, le Père aime l'âme qui montre son affection pour le Sauveur en gardant ses paroles. C'est le gouvernement paternel, le mouvement de satisfaction du coeur du Père, parce qu'on honore le Fils et qu'on lui obéit. «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole», et alors, précieuses paroles, «mon Père l'aimera et nous ferons notre demeure chez lui». Le Père et le Fils viennent demeurer dans la personne bien-aimée, et la chose n'a pas lieu seulement par le Saint Esprit, comme toute activité divine; mais, par l'Esprit, on jouit de la présence du Père et du Fils, de leur demeure chez nous, et l'Esprit ne nous quitte pas, en sorte que nous jouissons constamment dans nos coeurs de la présence du Père et du Fils. Le genre de la communion, de la réalisation de la présence du Père et du Fils, est de toute importance, et donne un repos et une joie ineffables. Nous demeurerons dans la maison du Père, et nous y trouverons le Fils dans la gloire; mais, jusqu'alors, le Père et le Fils viennent et se révèlent en nous, et font leur demeure en nous. Tout se fait par l'Esprit; mais c'est la présence du Père et

du Fils, qui font sentir leur présence dans ce caractère de Père et de Fils; et le Fils, c'est Jésus qui nous a aimés et s'est donné pour nous. Le Fils avait révélé le Père, pour celui qui avait des yeux pour voir; et maintenant, le Saint Esprit fait jouir de la présence du Père et du Fils, mais «en nous», si nous gardons les paroles du Sauveur.

On peut remarquer que l'Écriture emploie deux mots différents ici: «commandements» et «parole». Tous deux ont leur importance, en ce que le premier parle d'autorité et d'obéissance, le second, d'attention à ce que le Seigneur dit, chacun ayant ainsi une portée spéciale. A l'âme qui a les commandements et qui les garde, le Seigneur se manifeste, et c'est le fruit de l'obéissance; mais la bénédiction de la demeure du Père et du Fils dans le cœur, est le fruit de ce que la parole de Jésus exerce son influence légitime dans le cœur. Or celui qui ne l'aime pas, celui dont le cœur n'est pas gouverné par cette affection personnelle, ne garde pas les paroles de Jésus; et la parole qu'ils entendaient n'était pas la parole de leur Maître, comme d'un homme, d'un docteur qui parlait de son propre fonds, mais la parole du Père qui avait envoyé Jésus. Toute l'oeuvre de la grâce est bien l'oeuvre du Père, mais l'oeuvre du Fils aussi, l'Esprit y ayant sa place en opération immédiate dans l'âme. Ainsi les miracles de Jésus étaient bien ses oeuvres à lui, mais c'est par l'Esprit de Dieu qu'il chassait les démons: le Père aussi, qui demeurait en lui, faisait les oeuvres. Ici l'Esprit enseignerait les disciples et leur rappellerait ce que Jésus leur avait dit; mais ce que Jésus leur avait dit était de la part du Père: il parlait les paroles de Dieu, car l'Esprit n'était pas donné par mesure. Encore ici nous trouvons le Père, le Fils et l'Esprit.

Nous avons vu que le Père et le Fils font leur demeure dans ceux qui gardent la parole de Christ; mais aussi, c'est par le Saint Esprit que cette demeure se réalise, non pour ne pas sentir la présence du Père et du Fils, mais pour nous la faire sentir. C'est une chose qui dure, non que nos pensées y soient toujours, cela ne se peut pas, mais la conscience et l'influence de leur présence sont toujours là. Je pense travailler à quelque chose que veut mon père selon la chair; mais s'il est là, en pensant à la chose, la conscience et l'influence de sa présence se font toujours sentir.

Aux choses qu'il venait de leur dire et qui terminent cette partie de son discours, le Seigneur ajoute la révélation précieuse que le Consolateur, le Saint Esprit, que le Père enverrait en son nom, enseignerait aux disciples toutes choses, et leur rappellerait ce qu'il leur avait dit. Nous jouissons chaque jour de l'effet de cette précieuse promesse.

Il y a ici d'autres points d'un grand prix, qu'il importe de remarquer.

Le Père, le Fils, et le Saint Esprit ne se séparent pas dans cette oeuvre de bénédiction. Le Saint Esprit vient pour tout communiquer, mais c'est le Père qui, dans son amour, l'envoie; mais il l'envoie au nom du Fils, pour sa gloire, et comme Médiateur, en grâce, en vertu de la rédemption qu'il a accomplie. Le Saint Esprit ferait réaliser aux disciples, selon les pensées du Père, tout ce qui s'était passé, tout ce qui manifestait les voies de Dieu en grâce pendant le séjour du Fils ici-bas. C'est ce que nous trouvons dans les évangiles, qui nous fournissent, non un récit humain des choses qui reviennent à l'esprit, mais la communication (selon

l'intelligence divine et selon l'intention de Dieu dans les faits) de ce qui s'est passé dans la vie de Jésus; car il y a une intention divine dans les récits évangéliques.

Enfin, si le Seigneur quitte les siens, il leur laisse la paix, ce qu'il n'aurait pu faire s'il était resté avec eux, car la paix n'aurait pas été faite, mais il définit cette paix d'une manière qui lui donne une perfection, que ne leur aurait pas procurée le fait de la purification de la conscience. Cela avait bien lieu par son sang; les disciples seraient parfaits quant à la conscience. Sa conscience à lui était toujours parfaite; la nôtre est rendue parfaite par son sang. Mais, en exceptant la croix et l'anticipation de la croix, le cœur de Jésus était toujours avec Dieu. Sensible à tout, en amour, rien ne le distrayait, ni n'affaiblissait sa communion avec son Père. L'obéissance et la confiance parfaites entretenaient chez lui une paix qui découlait d'une marche avec Dieu et d'une communion avec son Père qui ne se démentait jamais. Le courant de la vie qu'il vivait de la part du Père, ne s'interrompait pas. Il n'y avait pas de brisants dans la vie de Jésus. Les peines qu'il rencontrait n'étaient que l'occasion de la manifestation de la vie divine dans le cœur d'un homme, de la paix que lui donnait la conscience d'être toujours avec Dieu. Ainsi ses paroles et ses actes étaient des paroles et des actes qui venaient directement de Dieu, dans les circonstances dans lesquelles il se trouvait comme homme. Une parfaite sensibilité, une parfaite mesure et caractérisation dans son esprit, de tout ce qui agissait sur lui, donnait lieu à la réponse, à ce que la présence de Dieu et l'impulsion divine produisaient dans l'homme. Qu'est-ce qui pouvait troubler la paix de Jésus? Lorsqu'il s'agissait d'être fait péché et de porter nos péchés devant Dieu, c'était autre chose; parce que cela avait lieu, la réponse de Dieu dans son âme n'était pas l'effet de sa présence parfaite et bénie, mais l'abandon, selon l'opposition parfaite de Sa nature au péché. Mais ici, nous abordons des souffrances que personne ne saurait sonder.

Le Seigneur ne donne pas comme nous donnons quelque chose, que par conséquent nous ne possédons plus; il nous introduit dans la jouissance de tout ce dont il jouit lui-même: la gloire, l'amour du Père, sa joie. Il ne retient rien à lui qu'il se réserve, et à quoi nous n'ayons pas part.

Les quelques versets qui terminent le chapitre renferment une touchante expression de la manière dont le cœur de Jésus s'attend à l'affection des siens. «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père» (verset 28). Si vous pensez à vous-mêmes, il est tout naturel que vous soyez affligés; mais si vous pensiez à moi, ç'aurait été votre joie, de penser que je quitte ce monde de douleurs et de peines pour me rendre auprès du Père, en reprenant ma gloire et en rentrant dans le pays de sainteté et de paix, là où tous mes droits sont reconnus. Le Seigneur se place ainsi tout près de nous, et veut que nous pensions à son bonheur. Quel chrétien ne se réjouit pas à la pensée de sa gloire?

Jésus peut parler encore, en cheminant vers Gethsémani, de ce que les siens avaient eu en lui, et du don du Saint Esprit, mais, au fond, ses communications au milieu d'eux étaient terminées. Le prince de ce monde venait. C'est ce caractère que Jésus donne maintenant à Satan. Les disciples s'étaient enfuis effrayés; tout le reste du monde s'unissait gaiement pour chasser de son sein le Fils de Dieu venu en grâce; ils avaient vu et haï et lui et son Père.

Ce n'est pas tout, que l'homme ait péché. Après le péché Dieu est intervenu, Dieu a agi dans un monde trop méchant pour être supporté davantage. La promesse a été donnée à Abraham, appelé du milieu de l'idolâtrie qui envahissait tout; la loi a été donnée; les prophètes ont été envoyés; enfin le Fils est venu, guérissant tous ceux qui étaient sous le joug de Satan (l'homme fort ayant été lié, ses victimes étaient délivrées); le Fils, dernière ressource de Dieu pour éprouver le coeur de l'homme, pour faire voir si cela même pouvait produire en lui quelque retour vers Dieu, et découvrir quelque bien qui serait demeuré caché là au milieu du mal. Mais Dieu était manifesté là; et si les effets du péché disparaissaient par son moyen, la présence de Jésus réveillait l'inimitié de la chair, et la puissance, de Satan s'emparait du monde, ou plutôt démontrait que Satan en était le prince. Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'à ce que fussent épuisés tous les moyens que Dieu pouvait employer pour ramener l'homme, ce titre de «Chef du monde» ne lui avait pas été donné; mais Celui dont Dieu avait dit: «J'ai encore mon Fils», ayant été rejeté, Satan est appelé de ce terrible titre. Il y en avait un, un seul dans le monde, qui n'était pas sous ce pouvoir de Satan, un seul en qui le chef du monde n'avait rien, un seul qui n'était pas du monde, un seul qui, quoique véritable homme dans le monde et ayant traversé toutes les tentations, le péché à part, n'avait en lui, ni avant ni après, quoi que ce fût qui donnât à Satan un droit sur lui, même dans la mort, à la rencontre de laquelle il allait maintenant. Ni dans sa marche, ni dans sa personne, il n'y avait quoi que ce fût qui donnât prise à l'ennemi. Satan avait essayé; il s'était servi de la puissance de la mort pour empêcher Jésus d'obéir jusqu'au bout, mais ses efforts avaient été vains. La mort de Jésus était l'effet de l'obéissance et de son amour pour le Père. «Le chef de ce monde vient; mais il n'a rien en moi; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (verset 30, 31). Ce qui amenait la mort pour lui n'était pas le péché en lui, ni de sa part, mais c'était son obéissance parfaite et son amour pour son Père. Jésus en avertit les siens d'avance, afin que, le sachant, leur foi n'en fût pas ébranlée.

## Chapitre 15

Le Seigneur avait donc parlé à ses disciples de sa personne, au-dessus de toute économie, et de leur position en Lui quand le Saint Esprit serait descendu, et il leur avait dit comment il se ferait connaître à eux, étant loin, ajoutant qu'il leur laissait la paix, même la paix qu'il possédait lui-même. Maintenant, au chapitre 15, il en vient à la vérité de sa position ici-bas, en contraste avec le judaïsme, de leur position en relation avec la sienne, de leur service à la suite de cette position, puis du témoignage rendu par le Saint Esprit promis à la gloire dans laquelle il entrait en haut, et de leur témoignage comme témoins oculaires de ce qu'il avait été ici-bas.

Le judaïsme est ainsi totalement mis de côté, et remplacé par le Christ lui-même. C'est ce qui est arrivé à l'égard de tout ce que Dieu avait établi: le premier homme lui-même est remplacé devant Dieu par le second; la sacrificature d'Aaron, par celle de Christ, le roi fils de David, Israël serviteur (Esaïe 49: 1), par le Christ (verset 5); même le tabernacle terrestre par le vrai tabernacle céleste, ainsi que tout son service. Ainsi ici, Israël n'était pas le vrai cep, bien

qu'il eût été transplanté, comme cep de Dieu, d'Egypte en Canaan (Psaumes 80: 8 et suivants). Christ était sur la terre le vrai cep de Dieu, les disciples étaient les sarments. Eux pensaient encore qu'Israël était le cep de Dieu, et Christ, le Messie longtemps attendu, le principal sarment; mais il n'en était pas ainsi. Jésus était le cep; eux, les sarments; son Père, le vigneron. Et ils étaient déjà nettoyés par la parole qu'il leur avait dite. Le passage a occasionné des difficultés à bien des âmes, parce qu'elles ont appliqué ces paroles à l'Eglise (\*), mais l'union de l'Eglise avec Christ a lieu quand il est glorifié en haut, et alors nous sommes parfaits en lui. Là, il ne s'agit pas de porter du fruit, ni d'être émondé, mais comme il est dit en 1 Jean 4: 17: «Tel qu'il est, tels nous sommes dans ce monde». Dans notre chapitre, Jésus est le vrai cep sur la terre, et là, bien que Christ ait pu les déclarer nets, leur responsabilité est développée pour qu'ils portassent du fruit. Ils étaient déjà nets par la parole qu'il leur avait dite.

(\*) Jean ne parle pas de l'Eglise, ni dans son évangile, ni dans Ses épîtres; mais ce qui est dit dans le texte est aussi vrai de notre place individuelle en Christ, que de l'Eglise.

L'union dont il est question ici est l'association avec lui comme disciples. Lui, sans doute, les connaissait, mais ils sont envisagés comme étant dans une position de responsabilité. Il s'agissait de porter du fruit; si un sarment n'en portait pas, le Père l'ôtait tout à fait; s'il en portait, il le purifiait pour qu'il en portât davantage. Non que ce fût le judaïsme; bien loin de là, c'est Christ, au contraire, qui le remplace. Nous le voyons plus d'une fois dans la Parole. Ainsi, en Esaïe 49, Christ est le vrai serviteur à la place d'Israël. Il est le Fils appelé hors d'Egypte, position qu'occupait Israël. «Laissez aller mon fils», a dit Jéhovah par Moïse. De même, il est le *vrai* cep. Par conséquent, le Père est introduit: il est le vigneron. Nous retrouvons ainsi la vraie position morale que les disciples occupent, de même que les principes importants sur lesquels elle est basée, mais qui se rattachent à ce que nous avons déjà trouvé caractériser cet évangile. Ce qui avait nettoyé les disciples, c'était la parole que Jésus leur avait dite. Mais ce nettoyage est la même chose que celui du Père. Le Père peut se servir de la serpe. Il le fait évidemment quant aux sarments qui ne portent pas de fruit; il le fait quant à ceux qui en portent.

Or tout ceci se rapporte à la révélation du Père par le Fils. La parole qu'il avait dite à ses disciples n'était pas la révélation du Fils glorifié, par le Saint Esprit, mais du Père par le Fils. C'était cette chose toute nouvelle, non ce que l'homme devrait être selon la loi, mais ce que le Christ était: la grâce et la vérité venues par Jésus Christ. C'était la communication de ce qui était divin, les paroles de Dieu réalisées dans la vie d'un homme. Les paroles de Christ étaient lui-même (8: 25); mais elles étaient les paroles de Dieu (3: 3, 4), toutefois d'un homme par l'Esprit sans mesure: elles étaient de Dieu révélant le Père en grâce souveraine par le Fils envoyé selon cette grâce (Comparez 14: 11). C'est dans le nom de Père saint que le Seigneur les a gardés pendant son séjour ici-bas; maintenant le Père lui-même devient le vigneron.

Or ce chapitre ne parle pas (sauf les derniers versets), du témoignage du Saint Esprit, mais de celui des disciples (avec le secours du Saint Esprit, 14: 26); et c'est un témoignage, non de sa gloire en haut et des conséquences qui en résultent, mais de ce qu'il avait été et de ce qu'il avait révélé, étant ici-bas, de l'état subjectif de la vie divine en un homme dans ce monde.



C'est ce que les évangiles nous présentent essentiellement; les épîtres en général ont la gloire pour point de départ.

Ainsi, pour les détails, les trois premiers versets donnent la position. Viennent ensuite les exhortations fondées là-dessus. La première, c'est de demeurer en lui. Remarquez ici que c'est toujours le côté de la responsabilité de l'homme qui vient en premier lieu. Ce n'est pas: Je demeurerai en vous et ainsi vous pourrez demeurer en moi, mais: «Demeurez en moi et moi en vous». La seconde chose est l'effet de la première. Il n'y a pas de verbe dans la seconde partie de la phrase; ce n'est pas ce qu'il veut faire, mais c'est la conséquence, l'effet constaté. Si une âme demeure en Christ, Christ demeure dans cette âme. Or une âme demeure en Christ, quand elle vit dans une dépendance non interrompue de lui, et cherche assidûment à réaliser ce qui se trouve en lui, ce que sa présence nous donne, car il est la vérité de tout ce qui nous est venu de la part du Père, et l'on y vit en demeurant en lui. Ce qui est en lui nous est communiqué, comme la sève coule du cep dans le sarment. Tout vient de lui, mais il y a de l'activité dans l'âme pour s'attacher à lui, et c'est ainsi que le fruit se produit dans le sarment. Or on ne demeure pas en Christ pour qu'il y ait du fruit, mais on produit du fruit parce qu'on demeure en Christ. On demeure en Christ dans la conscience que l'on ne peut rien hors de lui, mais c'est pour l'amour de Christ. C'est la première exhortation et le premier exposé de ce que nous avons à faire.

Au verset 6, il ne dit plus «vous», mais «si quelqu'un», car il les connaissait, et, quoique ce ne soit pas le sujet traité dans le passage, une fois réellement en Christ, on y est pour toujours. Ici aussi, c'est comme au chapitre 13: «Vous êtes nets», puis il ajoute, «mais pas tous», car Judas y était encore. Si un homme ne s'attachait pas à Christ, tout en étant de profession associé avec lui, il était retranché comme un sarment pour sécher et être jeté au feu. Au verset 7, se trouve un autre principe très important. Si les disciples demeuraient en lui et que ses paroles demeurassent en eux, ils disposeraient de la puissance sans limites du Seigneur. Toujours dans l'esprit de dépendance, il est vrai, ils pourraient demander ce qu'ils voudraient. C'est là la vraie limite de la réponse à la prière. La requête est produite dans un coeur formé par les paroles du Sauveur, et selon des désirs créés par ces paroles, c'est-à-dire de Dieu lui-même, qui demeurerait dans le coeur. Jamais nous ne trouvons que les apôtres aient opéré ou demandé la guérison des personnes qui leur étaient chères quoique ce soit parfaitement licite de présenter en pareil cas nos requêtes à Dieu. Mais Paul dit: «J'ai laissé Trophime malade à Milet». Et encore: «Epaphrodite a été malade, fort près de la mort, mais Dieu a eu pitié de lui». Les oeuvres de puissance qu'ils accomplissaient, avaient pour but de confirmer la parole; mais c'était un immense privilège, dans leur travail de foi, d'être assurés de l'intervention de Dieu quand ils demanderaient, et que, lorsque la sagesse de Dieu avait formé leurs pensées, sa puissance y ajouterait l'efficace de son opération. Christ est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu.

On se demandera jusqu'où l'on peut appliquer ceci maintenant. Je ne m'attends pas à des miracles, je ne crois pas qu'il doive y en avoir, sauf ceux de mensonge de la part de Satan; mais je crois que si l'on demeure en Christ et que ses paroles forment le coeur, si l'on vit de chaque

parole qui sort de la bouche de Dieu, là où l'on se trouve dans les combats de la foi, Dieu donne la foi pour les circonstances du service. Il répondra à la foi donnée et nous exaucera, lui qui dispose de tout, de moyens à nous inconnus, de tous les coeurs des injustes comme de ceux des justes. Mais il est important pour nous, 1° pour ne pas nous tromper, et 2° pour saisir les pensées de Dieu dans toute leur portée, de comprendre les limites vraies de cette promesse. Dieu ne manquera jamais à sa promesse. L'accomplissement de la promesse est sûr pour la foi, mais les paroles du Sauveur forment la pensée de la foi à laquelle la promesse répond. C'est ainsi que le Père devait être glorifié, en ce qu'ils porteraient beaucoup de fruit, - fruit d'âmes sauvées par leur moyen, par cette révélation du Père dans le Fils, que les paroles de Jésus, paroles de Dieu en grâce, leur communiqueraient.

Ensuite vient un autre côté précieux de ces exhortations: «Comme le Père m'a aimé, ainsi moi je vous ai aimés, demeurez dans mon amour». Cela se rattache à l'obéissance. Mais la déclaration est d'une grâce infinie. Le Père avait aimé le Fils, Jésus, dans sa carrière ici-bas; il l'avait aimé selon la perfection de l'amour divin, mais comme homme dans ce monde. Ainsi Christ les avait aimés. C'était l'amour d'une personne divine, pour un homme qui accomplissait parfaitement toute sa volonté avec un dévouement absolu, mais c'était aussi un amour de communion, et cela lorsqu'il était aux prises avec le mal. De la même manière aussi Christ les avait aimés. Ils devaient demeurer dans cet amour. C'est la constance dans leurs relations avec le Christ, qui est le grand point dans tout le chapitre. Ils devaient continuer dans la réalisation de cet amour tout divin qui toutefois s'adaptait à leur état humain, et il en serait ainsi s'ils marchaient dans le chemin où Christ avait marché. «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour».

Il ne s'agit pas ici de l'amour éternel du Père pour le Fils, ni même de l'amour immuable que Dieu porte à ses enfants, mais du chemin dans lequel ceux-ci devaient jouir de l'amour divin. Jésus, comme homme ici-bas, n'était jamais sorti de la jouissance de cet amour de la part du Père. Son obéissance avait été absolue et parfaite, et aucun nuage n'a jamais pu se placer entre son âme et son Père. Sa vie était une vie d'obéissance et une vie de communion parfaites. Eux devaient garder ses commandements, et ainsi ils demeureraient dans son amour, de même que lui demeurait dans l'amour du Père. Il le leur disait afin que sa joie, la joie qu'il avait possédée ici-bas, demeurât en eux, et que leur joie fût accomplie. Ici, c'est directement l'amour de Christ; nous sommes en contact avec le cep, non avec le médiateur; avec celui en qui nous sommes, non avec le Père. C'est un amour humain quoique divin, amour par conséquent sympathique, qui s'introduit dans tous les détails de la vie humaine et du service du ministère. C'est ce qui est arrivé lors de son séjour ici-bas. Impossible que le Père oubliât Christ un instant dans son service ici-bas. Il en prenait connaissance, il y était. Il en est de même de Christ envers nous, pour autant que nous gardons ses commandements.

Mais son premier commandement, c'est que ce genre d'amour se réalisât entre eux-mêmes aussi. Communion parfaite d'amour l'un avec l'autre, mais supérieure, en ce que cet amour était divin, à toutes les faiblesses qui auraient pu lui nuire, en sorte qu'elles n'étaient

que l'occasion de l'exercice de cet amour; toutefois ce qui devait le caractériser, c'était le lien qui les rendait tous un par son moyen; l'amour était mutuel, en ce que Christ était le tout de chacun, et que, chacun vivant dans la dépendance et dans l'obéissance, l'amour propre disparaissait. Comme étant des sarments, chacun tirait tout du cep; les paroles de Christ étaient la source de toutes les pensées du coeur, dans la conscience de son amour parfait.

Or si sa vie avait été l'expression continuelle de cet amour, sa mort l'était encore davantage. Il ne pouvait avoir de plus grand amour que de mourir pour eux. Il faut remarquer ici que ce n'est pas l'amour de Dieu pour les pauvres pécheurs, amour purement divin et souverain, mais l'amour de Christ pour ses amis. Ce n'est pas non plus Christ qui est ici l'ami, mais les disciples qui sont ses amis, ceux en qui il a confiance: «Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que je vous commande». On communique à un ami tout ce qu'on a sur le coeur, parce qu'on compte sur l'intérêt qu'il nous porte. Christ avait communiqué aux disciples tout ce qu'il avait entendu de la part du Père. Il y a l'action du médiateur humain, le cep avec les sarments; ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'il ne place pas ici ses disciples dans sa propre relation avec le Père, - cela sera développé plus tard, - mais il leur a communiqué comme de lui-même tout ce dont il jouissait. La relation était avec lui-même, comme lui personnellement y avait été avec le Père ici-bas. C'est dans cette relation d'intimité où il est avec eux, fidèles en observant ses paroles, qu'il les envisage quand il laisse sa vie pour eux.

Leur relation avec Christ était celle d'envoyés de sa part, comme lui l'avait été de la part de son Père. Jésus les avait choisis et envoyés, afin qu'ils portassent du fruit dans leur oeuvre et que ce fruit durât, — ce dont nous sommes le résultat béni aujourd'hui; mais étant envoyés ainsi de la part du Christ, le Père était pour ainsi dire engagé à donner tout ce qu'il fallait pour l'oeuvre, en sorte que tout ce qu'ils demanderaient au Père au nom du Sauveur, le Père le leur donnerait. Ceci place les douze dans leur position comme apôtres, envoyés du Seigneur médiateur, dans la grande oeuvre du salut, le cep duquel les sarments tiraient toutes leurs forces, sous les soins fidèles du souverain Cultivateur. Telle est la position morale dans laquelle le Seigneur les place; c'est l'union dans l'amour. Ils forment un corps d'ouvriers à part, unis à lui comme au cep, pour porter du fruit; mais le fruit est porté maintenant par les sarments et non par le cep.

Entre eux, le lien devait être l'amour, mais qu'est-ce qui caractériserait la relation dans laquelle ils se trouveraient avec le monde? Le monde les haïrait. Le monde avait haï leur maître; ils l'avaient vu et connu. Christ n'était pas du monde, mais il avait été dans le monde, rendant, dans sa vie et par ses paroles, témoignage à ce qu'était le monde vu dans la lumière de Dieu. Si les disciples avaient été du monde, le monde les aurait aimés, mais parce qu'ils n'en étaient pas, tout en y étant, le monde les haïrait. Toutes leurs allures, leur marche, leurs motifs étaient différents de ceux du monde. C'était un peloton d'hommes à part; le monde est très susceptible, son bonheur n'est pas réel; sa gloire est fausse et transitoire: tout y est creux et ne supporte pas un peu de réflexion. Le monde accordera bien qu'on dise cela dans des maximes et proverbes, mais qu'il y ait des hommes dont la vie dise constamment la vérité à l'égard de l'état du monde qui nous entoure, voilà qui est insupportable. La relation et les

rapports des disciples avec le monde devaient être les mêmes que ceux du Sauveur; les sarments seraient traités comme le cep l'avait été. Mais c'est à cause du nom de Christ que se produiraient les faits, fruit de cette haine, parce qu'ils n'avaient pas connu Celui qui l'avait envoyé. C'était toujours la manifestation de Dieu en Christ, du Père en grâce, en Jésus, qui avait suscité cette haine et lui avait donné son vrai caractère.

C'est là la grave et terrible question qui a été soulevée. Dieu, le Père, présenté en grâce aux hommes et en particulier à Israël, où toutes ses promesses et ses oracles avaient été déposés; mais Dieu présenté aux hommes en Jésus, la parole de Dieu en grâce; autrement leur état n'aurait pas été manifesté comme étant un état de péché et de rien d'autre, un état de haine contre Dieu, venu au milieu d'eux plein de bonté. S'il y avait eu en l'homme quelque bien, que la présence de Jésus eût pu réveiller, des fautes et de graves péchés auraient pu être commis, mais il y aurait eu aussi remède et pardon, car le fond une fois atteint aurait été bon. Mais maintenant il n'y avait plus de voile pour leur péché. Leur état était le péché absolu dans la volonté. En haïssant Jésus, ils avaient haï le Père, car Jésus le manifestait. Ses paroles étaient les paroles de Dieu, du Père, et de plus il avait donné des preuves irrécusables de la révélation du Père en lui. Il n'y en avait jamais eu de semblables, car non seulement la puissance divine se montrait même en ressuscitant des morts, et en donnant à d'autres le pouvoir d'opérer les mêmes oeuvres, mais ses miracles étaient des actes de bonté. L'amour divin s'y déployait et s'unissait à la puissance en la dirigeant. Ainsi ils avaient vu et haï, et le Père et le Fils.

Mais tout terrible que cela fût, et c'était fatal et final pour l'homme (sauf la grâce souveraine qui le créait de nouveau), ce n'était que ce qui était écrit dans leur loi: «Ils m'ont haï sans cause», terrible jugement porté sur l'homme tel qu'il est. Mais il est doux et beau de voir que le péché de l'homme n'arrête pas le courant de la grâce de Dieu. Le Seigneur continue ainsi: «Mais quand le Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai de la part de mon Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage; parce que vous êtes avec moi depuis le commencement». Un autre ordre de choses était nécessaire: l'homme mort et ressuscité, l'homme dans le ciel même, la rédemption accomplie, l'Esprit Saint venu. Cette haine de l'homme ne ferait qu'accomplir cela. Alors le Saint Esprit leur communiquerait la gloire céleste du Fils de l'homme, résultat de son rejet. Issu du Père, envoyé par le Fils de l'homme glorifié, l'Esprit de vérité, le Consolateur descendu ici-bas, rendrait témoignage à ce Fils de l'homme, à Celui qui avait été rejeté, parfait ici-bas, mais maintenant dans la gloire céleste. Eux aussi rendraient témoignage, ayant été auprès de lui dès le commencement de son ministère public ici-bas. Le même Consolateur serait leur force, pour les en rendre capables (14: 26), mais ils le rendraient comme témoins oculaires de sa vie de souffrance.

## Chapitre 16

Maintenant le Seigneur va les entretenir, non de la position dont ils avaient joui avec lui sur la terre, en ajoutant des promesses à l'égard du Saint Esprit, mais de ce qui allait arriver, de la présence du Consolateur, et du témoignage qu'il rendrait. Il avait bien parlé de lui en

rapport avec les relations dans lesquelles ils se trouveraient avec le Père: là ce Consolateur le remplace et c'est le Père qui l'envoie.

Bien que le Seigneur vienne spirituellement se révéler à eux, et, avec le Père, les consoler et les fortifier en faisant leur demeure chez eux, dans le chapitre 14, le Saint Esprit remplace plutôt le Seigneur. Au chapitre 15, le Sauveur parle du témoignage que le Consolateur rendrait. Les apôtres, avec son secours, devaient rendre témoignage de ce que Jésus avait été ici-bas. Ils ne pouvaient être témoins oculaires de ce qu'il est là-haut. Le témoignage qu'ils auraient à rendre de sa vie ici-bas, devait être beaucoup plus vivant, plus nourri, que ne l'eût été une pure révélation d'en haut, à cause des relations dans lesquelles ils s'étaient trouvés avec lui, tout inintelligents qu'ils eussent été. Mais c'était une partie de sa vie d'ici-bas de n'être compris de personne.

Le témoignage qu'ils nous ont donné est bien celui du Saint Esprit (14: 26), qui a choisi les incidents propres à communiquer le vrai caractère du Sauveur, la vie divine en Lui. Mais la grâce qui se manifestait en lui, s'exerçait tous les jours envers eux, ou au moins au milieu d'eux. Toujours lui-même, dans une vie qu'il vivait à cause du Père, il s'adaptait cependant — et le pouvait parce que sa vie était inséparable du Père — à toute la faiblesse des disciples, à tout ce qu'exigeait la grâce de sa part. Ce n'était pas purement et simplement un témoignage divin, mais comme sa propre personne, ne perdant jamais sa divine perfection. Sa pureté inaltérable prenait toutes les couleurs que les circonstances qui l'entouraient, donnaient à cette vie dans sa grâce. Le récit est un récit entièrement divin, mais qui, dans ce qu'il raconte, s'exprime par des coeurs humains qui y ont passé. Ce que Christ est en haut ne saurait s'exprimer ainsi. Là tout est parfait, sa gloire personnelle est accomplie. La patiente douceur, l'inébranlable fermeté, la sagesse divine au milieu du mal et des adversaires, ne sont plus de place, c'est la gloire qui se révèle. Et qui la révélera, sinon Celui qui en vient et qui y est?

Au chapitre 14, le Père envoie le Saint Esprit au nom de Jésus, et nous donne la conscience de notre place devant lui-même, comme fils avec le Fils. Ici, c'est Christ, fils de l'homme, qui l'envoie d'après du Père, duquel le Saint Esprit procède, et il rend témoignage à Christ lui-même. Il est «l'Esprit de vérité», témoignage purement divin des choses qui sont en haut; l'Esprit qui est de Dieu, pour que nous connaissions les choses qui nous sont gratuitement données de la part de Dieu. Le témoignage rendu à la vie de Christ ici-bas, est un témoignage pleinement divin, mais qui se rend à travers les circonstances par lesquelles Jésus a passé et par des personnes qui s'y trouvaient elles-mêmes, afin que nous sachions ce qu'était Dieu au milieu de l'humanité déchue; grâce immense qui réveille toutes les affections d'un coeur enseigné du Saint Esprit et qui s'en empare (\*).

(\*) Si nous examinons avec l'intelligence spirituelle les divers récits des évangiles, nous nous apercevons tout de suite d'une intention qui ne se montre pas par des paroles explicatives, mais par les circonstances mêmes, tout en étant dans des relations avec les hommes. Par exemple, Jean ne parle pas de l'agonie de Jésus en Gethsémané, bien qu'il fût plus près de lui et du nombre de ceux que Jésus réveilla de leur sommeil. C'est que, dans Jean, le Saint Esprit donne le côté divin de cette touchante histoire. Ainsi il y est aussi parlé des troupes qui, venant prendre Jésus, sont renversées par

sa présence. Matthieu, qui cependant l'a vu, n'en parle pas. Pour lui, Christ est la victime souffrante et mise à mort; pour Jean, il est Celui qui s'offre lui-même sans tache à Dieu. Il en est de même partout.

Mais quels que fussent les privilèges auxquels ils allaient participer par la présence du Saint Esprit, ils devaient subir en même temps les conséquences du rejet de leur Maître, rejet qui n'était pas seulement celui d'un réformateur éclairé qu'on n'aimait pas, mais l'expression de l'inimitié du coeur de l'homme contre Dieu, et contre Dieu manifesté en bonté. Lui s'en allait en haut et les rendait participants de l'Esprit; eux restaient ici-bas, munis sans doute de cette puissance spirituelle, jusqu'à faire des miracles qui rendraient témoignage à la source dont ils émanaient, mais la continuation du témoignage et de la puissance, devait amener contre eux la même hostilité qui s'était manifestée contre Jésus. Si l'on avait appelé le maître de la maison Béalzébub, à plus forte raison traiteraient-ils de même les gens de la maison.

De plus, c'était une haine religieuse. Si une religion s'adapte au monde, et ne coûte rien au principe égoïste, on y tient; on s'en enorgueillit encore davantage si, par la vérité qu'on reconnaît, on peut s'élever au-dessus des autres. Or cette haine — tout en reconnaissant bien son objet, savoir la révélation de Dieu dans ce monde — était une haine d'ignorance, spécialement pour les masses. La haine des chefs était plus morale, plus positivement diabolique, comme le Seigneur le leur avait dit (chapitre 8). Les masses étaient jalouses pour leur religion, comme Paul le reconnaissait (Actes des Apôtres 22: 3); les chefs détestaient ce qui se manifestait, parce que c'était la lumière. Terrible état! mais que peut être un état qui s'oppose avec une volonté résolue, avec acharnement, à un tel Sauveur? Le Seigneur dit que celui qui tuerait ses disciples croirait rendre service à Dieu. C'est ce que faisait Saul de Tarse. Mais les chefs avaient, dit le Seigneur, «et vu et haï, et moi et mon Père».

Mais ici quelques vérités pratiques ressortent de ce qui est dit. C'est par la révélation d'une nouvelle vérité, que le coeur est exercé et sondé; je dis *nouvelle*, au moins pour le coeur qui la rencontre. On s'accrédite par une ancienne. Les Juifs croyaient à un seul vrai Dieu, et ils avaient bien raison. C'était un privilège, un avantage moral d'une portée immense. En réalité, il n'y avait que ce Dieu là; pour autant qu'il y avait de la réalité dans le paganisme, les dieux des païens étaient des démons. Mais bien que le Juif pieux reconnût ce Dieu vrai, lui obéît et se confiât en lui, c'était la gloire de la nation que d'avoir ce Dieu pour Dieu, et le Juif sans piété se glorifiait aussi en lui. Mais hélas! il voyait la puissance qui témoignait de la présence de Dieu, ailleurs que dans le temple, son séjour séculaire. La maison, toute belle qu'elle était, était vide, et une double haine éclatait contre ce qui en était la preuve. Dieu avait introduit une chose toute nouvelle. Le Père avait envoyé le Fils en grâce et s'était manifesté en lui, et cette grâce ne pouvait se borner au Juif seul. Elle pénétrait comme lumière jusqu'au fond du coeur de l'homme, Juif ou gentil. L'un et l'autre étaient pécheurs. Le Juif l'avait manifesté dans le rejet de ce Fils, et la grâce souveraine s'étendait aux gentils. Le Juif pécheur en avait tout autant besoin; la paroi mitoyenne avait croulé à la croix. C'était Dieu et l'homme maintenant, non le Juif et le gentil. En vain Dieu avait reconnu les privilèges des Juifs, en vain avait-il envoyé son Fils, selon les promesses, aux brebis perdues de la maison d'Israël; Israël n'en voulait rien; il voulait sa propre gloire. De là vient que pour eux, Juifs, celui qui détruirait un tel témoignage, le témoignage d'une grâce infinie, du Père envoyant le Fils dans le monde, de la grâce

s'exerçant pour le salut envers les pécheurs, Juifs ou gentils, celui-là, dis-je, qui le détruirait, rendrait service à Dieu. Il croirait rendre service à Dieu, à son Dieu à lui, au Dieu qui faisait sa gloire. Quant au Père et au Fils, il ne les connaissait pas; c'était là la nouvelle vérité qui mettait à l'épreuve l'état de son coeur. Un bon protestant peut se glorifier en rejetant la divinisation de l'hostie et en croyant à la justification par la foi comme dogme: c'est sa gloire comme protestant. Mais où en est son âme quant à la présence du Saint Esprit et l'attente du Sauveur? Les nouvelles vérités confirment toujours les anciennes, tout en jugeant les superstitions, mais la foi aux anciennes, qui font notre gloire à nous, n'est pas une pierre de touche pour l'état de l'âme, bien qu'il faille les maintenir soigneusement.

Il y a une autre remarque du Sauveur qui mérite notre attention particulière. Elle est simple, mais dévoile l'état de nos âmes. «Maintenant», dit-il, «je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun d'entre vous ne me demande: Où vas-tu?» La douleur avait rempli leur coeur. C'était très naturel, et, dans un certain sens, très juste. Ils sentaient l'effet présent et actuel du départ de Jésus. Cela les touchait de près, mais ils jugeaient les circonstances entièrement en rapport avec eux-mêmes. Ils avaient renoncé à tout pour le Seigneur, et ils allaient le perdre. Et non seulement cela, mais il fallait renoncer à tout ce qui se rattachait pour eux à sa présence ici-bas; toutes leurs espérances juives s'évanouissaient. Ils sentaient l'effet des circonstances sur eux-mêmes, mais ne pensaient pas aux desseins de Dieu qui s'accomplissaient dans ces circonstances, car le Fils de Dieu ne sortait pas de ce monde par un accident. Il en est de même de nos plus petites circonstances: pas un passereau ne tombe en terre sans notre Père. Ce qui les troublait, était en réalité l'oeuvre de la rédemption. De plus, ce qui fait notre croix dans ce monde-ci, répond à la gloire et au bonheur dans l'autre. La préoccupation des circonstances leur cachait les choses célestes et la gloire dans laquelle entrait l'Agneau.

Mais cette remarque introduit, non la gloire céleste du Seigneur, — quoique ce qu'il dit en dépende, — mais la conséquence pour eux ici-bas, ce qui doit nous occuper maintenant. C'est la venue ici-bas du Consolateur, du Paraclet. Sa présence dans ce monde devait avoir pour but de convaincre de péché, de justice et de jugement. Il ne s'agit pas ici de la démonstration à la conscience d'un homme des péchés dont il est coupable, mais d'un témoignage de l'état du monde, et cela par la présence même du Saint Esprit, bien qu'il le rendît aussi aux hommes. Le péché s'était manifesté depuis longtemps dans le monde; la loi avait été transgressée; mais maintenant Dieu lui-même était venu en grâce. Toutes ses perfections, sa bonté et sa puissance, s'exerçant pour délivrer des effets du péché, avaient été manifestées dans ce monde, et toutes en grâce envers les hommes, avec une patience qui est restée parfaite jusqu'au bout, et l'homme n'a pas voulu Dieu. Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes. Mais l'homme n'en voulait rien. Voilà le péché; non la conviction des convoitises déréglées, non celle des transgressions contre la loi de Dieu, mais le rejet final et formel de Dieu lui-même. Le Saint Esprit n'aurait pas été là, si cela n'avait pas eu lieu. De plus, nous avons le spectacle solennel du seul juste qui avait glorifié Dieu en toutes choses et avait été envers lui d'une obéissance à toute épreuve,

abandonné de Dieu lorsque, persécuté par les hommes, il en appelle à lui. Et tout est fini pour ce qui regarde le monde. Aucune justice ne se montre, si ce n'est dans le jugement du péché dans la personne de Celui qui n'avait pas connu le péché, mais qui avait été fait péché devant Dieu, s'étant offert à Dieu pour cela, pour que Dieu y fût glorifié.

Où chercher la justice ici-bas? Ce n'est pas dans le rejet de Dieu par l'homme, ce n'est pas dans l'abandon du juste de la part de Dieu. Où donc la chercher? En haut. L'homme Christ, en souffrant ainsi, avait parfaitement glorifié Dieu en tout ce qu'il est: justice contre le péché, amour, majesté, vérité. Il s'était livré pour cela. Et la justice se trouve en ce que Celui qui s'est donné pour glorifier Dieu est sur le trône du Père, assis à la droite de Dieu (\*), ce dont la présence du Saint Esprit était le témoignage, avec cette terrible conséquence que, comme Sauveur en bonté et en grâce, le monde ne le verra plus. C'est ainsi qu'il l'a dit: «Dorénavant vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, et venant dans les nuées des cieux;» mais ce sera en jugement. Moment réellement suprême et terrible pour ce monde, bien que la grâce en recueille un grand nombre pour la gloire céleste, et qu'un résidu d'entre les Juifs doive jouir, par la même grâce et en vertu du même sacrifice, de l'effet des promesses auxquelles la nation a perdu tout droit, en rejetant la personne de Celui en qui elles s'accomplissent.

(\*) Voyez Jean 13: 11,32; 17: 4, 5.

Mais bien que la volonté et les convoitises des hommes, leur haine contre la lumière et leur inimitié contre Dieu, les rendissent responsables de ce crime, qui était-ce qui les dirigeait et concentrait leur animosité sur un seul point? Qui était-ce qui amenait l'indifférence hautaine et la cruauté d'un Pilate, tout averti et alarmé qu'il était, à se joindre, pour le rejet du Fils de Dieu, à la haine inconcevable des chefs du peuple remplis de jalousie, et aux préjugés sans consistance de la multitude? Qui était-ce qui les unissait pour être solidaires dans ce crime? C'était le diable. Il est le prince de ce monde, démontré et déclaré tel dans la mort du Sauveur par la main de l'homme, mais jugé par le fait même. Celui qui gouvernait le monde, son prince, s'est montré tel dans la mort de celui qui était le Fils de Dieu venu en grâce. Avant et après, il pouvait exciter les passions, allécher les convoitises des hommes, susciter les guerres, attiser les torts des uns contre les autres, pourvoir aux désirs corrompus du cœur, mais tout cela était égoïste et partiel. Mais quand le Fils fut là, il put tout réunir, ceux qui se haïssaient et se méprisaient les uns les autres, contre ce seul objet: Dieu manifesté en bonté.

Le prince de ce monde est l'adversaire de Dieu. Le moment n'était pas encore venu pour le jugement de ce monde, mais le jugement en était certain, car son prince, celui qui le gouvernait tout entier, était le Satan, l'adversaire de Dieu, comme la croix de Jésus le démontrait. Or la présence du Saint Esprit était la preuve, non seulement que ce Jésus était reconnu de Dieu pour son Fils, mais que, comme Fils de l'homme, il était glorifié à la droite de Dieu. Au reste c'est le témoignage de Pierre, c'est-à-dire de l'Esprit, au second chapitre des Actes. Le Saint Esprit n'aurait pas été dans le monde, si cela n'eût pas été le cas. La rupture entre le monde et Dieu était complète et finale: vérité solennelle à laquelle on ne pense pas assez. La question que Dieu pose au monde est: «Où est mon Fils? qu'en as-tu fait?»



Mais cette présence de l'Esprit n'est-elle pas un avantage, un mieux pour le monde? N'est-ce pas une relation plus bénie que tout ce qui a précédé? Dieu soit béni! la grâce souveraine s'exerce envers le monde en vertu de la mort de Christ; mais, sauf ses droits souverains, Dieu n'a aucune relation avec le monde. Le Saint Esprit est au milieu des saints et dans les saints, mais, comme nous l'avons lu, le monde ne peut pas le recevoir: il est donné aux croyants. Entre le rejet et le retour de Christ, il rend témoignage à la grâce manifestée dans la mort de Jésus et à la gloire dans laquelle Christ se trouve, pour amener ceux qui croient en lui à une association céleste avec le second Adam, en les délivrant de ce présent siècle mauvais. Et il reste toujours vrai que «si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui», et que «l'amitié du monde est inimitié contre Dieu». Maintenant ces nouvelles relations sont entretenues par l'Esprit dans ces vases d'argile; plus tard ceux qui possèdent cet Esprit seront glorifiés avec le Seigneur lui-même. Plus tard, lorsque le jugement aura été exécuté, cette même grâce envers l'homme établira le Seigneur, selon ce qui lui est dû et selon les conseils éternels de Dieu, sur un monde béni, où la puissance de l'ennemi ne s'exercera pas. Mais ce n'est pas notre sujet ici.

Maintenant c'est avec le second Adam qui est du ciel, avec le Fils de l'homme glorifié, que nous avons affaire. Ce qui existe, c'est une rupture complète du monde avec Dieu, et un Christ céleste qui a accompli la rédemption. Mais le témoignage que rend le Saint Esprit, la vérité dont il est la preuve, est double et se partage ici. Ce que nous avons parcouru, c'est le témoignage que sa présence ici-bas rend à l'égard du monde; ce qui suit est ce qu'il devait faire pour les disciples au milieu desquels il se trouvait.

Quel jugement solennel que celui qui vient de passer sous nos yeux, sortant de la bouche du Seigneur lui-même! Le monde entier gisant dans le péché par son refus de recevoir le Sauveur venu en grâce; la justice selon Dieu introuvable, sauf sur le trône en haut où elle avait placé celui que le monde avait rejeté, et en ce que le monde ne le reverrait jamais plus comme tel; enfin, si l'exécution du jugement était encore différée, ce dernier n'était pas moins certain, car celui qui était en possession du monde avait montré qu'il était l'adversaire de Dieu, en conduisant le monde qu'il s'était assujéti, à crucifier le Seigneur.

Mais, quant aux disciples, l'Esprit devait leur révéler pleinement la vérité, et introduire leurs esprits dans la connaissance de toute la vérité. La vérité, c'est la manière dont Dieu envisage toutes choses et ce qu'il révèle de lui-même, de ses propres pensées et de ses propres conseils. Or Christ en est l'expression du côté positif, comme étant Dieu manifesté à l'homme et l'homme parfait aux yeux de Dieu. Etant la lumière, il met en évidence tout ce qui n'est pas selon les pensées de Dieu. Aussi le voile étant déchiré et Christ entré comme homme dans le ciel, et assis à la droite de Dieu, ce qui n'était pas du ressort de la connaissance humaine, «ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu», l'Esprit le révèle, et il révèle même les choses les plus profondes de Dieu. Tout, depuis le trône éternel de Dieu jusqu'au hadès, et du hadès au trône de Dieu, et la rédemption qui s'y rattache, tout est dévoilé. Et c'est en Christ que toute cette révélation nous est faite; mais aussi tout ce qui se révèle de la part de Dieu lui appartient. «Tout ce qu'a le Père est à moi», dit-il; et ce n'est pas

seulement ce qui est de Dieu comme Dieu, par exemple la création, mais tout ce qui, dans les conseils de grâce, forme la nouvelle création en relation avec le Père, cela est à lui.

Ainsi le Saint Esprit devait prendre de ce qui était de Christ et le montrer aux disciples, et c'était tout ce que le Père possédait. La grâce et la vérité étaient venues en Christ au milieu de la vieille création. L'homme se refusait à cette grâce et rejetait cette vérité, mais maintenant Dieu voulait communiquer, à ceux qui croiraient en Christ, les choses nouvelles qui étaient dans ses conseils, dont Christ était le centre et la plénitude.

En quelle scène glorieuse nous sommes introduits ici, scène qui remplace ce que les disciples perdaient par la mort du Messie! Toute la gloire qui se rattache à la personne du Fils, soit comme celui en qui tous les conseils de Dieu se concentrent, soit quant à ce qu'il est en lui-même, se révèle pleinement. Si, dans ce que nous avons d'abord parcouru, nous avons trouvé le jugement terrible mais juste du monde, quelle scène glorieuse, je le répète, s'ouvre ici dans les révélations que communique le Saint Esprit relativement à cette nouvelle création dont le second homme est le centre, lui, le Fils de Dieu qui révèle le Père, un autre monde où se révèle tout ce qui est dans le Père et du Père!

Mais ceci impliquait la mort et la résurrection de Christ, la fin de toute relation avec la vieille création, et un état nouveau de l'homme pour la nouvelle. Or la gloire de cette nouvelle création n'était pas encore révélée, ni même établie objectivement; mais l'état de l'homme subjectivement, état immortel, pur, spirituel même quant au corps, était réalisé dans la résurrection, alors même que la gloire extérieure manquait encore. La chose nouvelle et éternelle existait dans la personne de Christ, et, quant à lui personnellement, elle se réalisait en ce qu'il s'en allait auprès de son Père, source de tout, «le Père de gloire», comme il est dit.

Or cet état nouveau de l'homme a été manifesté familièrement aux disciples, pendant les quarante jours que le Seigneur a passés sur la terre après sa résurrection, avant qu'il montât dans le ciel. Le retour du Sauveur, lorsqu'il reviendra dans sa gloire, sera le moment où sa domination sera établie sur toutes choses, où Dieu les mettra toutes sous ses pieds, avec une autorité et une puissance qu'il fera valoir pour se les assujettir. Or ce dont nous parlons, soit à l'égard de l'état de l'homme, soit relativement à la gloire, est évidemment quelque chose de plus que la présence du Saint Esprit, toute précieuse qu'elle soit, et c'est de cela que le Seigneur s'occupe maintenant. Le Saint Esprit devait être donné aux disciples, mais de plus lui devait les revoir. Sans doute, ils le reverraient quand il reviendra en gloire, mais alors il ne s'agira plus de témoignage à rendre. Avant cette heure-là, ils devaient le revoir pour un moment, car il s'en irait ensuite auprès de son Père. Ceci était l'introduction des disciples dans la réalisation de cet état nouveau que le Christ inaugurerait par sa résurrection, Fils de Dieu en puissance. Ils devaient voir le second homme au delà de la mort, et être en communication vivante avec lui. Ce n'était pas la révélation des choses glorieuses de la nouvelle création par le Saint Esprit; cette révélation allait leur être donnée: c'était Christ lui-même, le Christ qu'ils avaient connu dans les jours de sa chair.

«Touchez-moi», leur dit-il, «et voyez que c'est moi-même». Touchante et précieuse parole! C'était celui qu'ils avaient connu et accompagné tous les jours et tout le jour, qui avait supporté leurs infirmités, soutenu leur foi et encouragé leurs coeurs; c'était le même Jésus, qui se montrait avec eux aussi familièrement qu'auparavant, bien que dans un tout autre état. Il s'est montré, dit Pierre, «non à tout le peuple, mais à nous, qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il eut été ressuscité d'entre les morts». C'était le même Christ, mais ce qui est de toute importance, la base de tout pour nous, c'était Christ au delà de la mort, de la puissance de Satan, du jugement de Dieu et du péché, lui qui avait été fait péché pour nous, par qui nos péchés avaient été portés et anéantis, pour que Dieu ne s'en souvînt plus. On voit là le lien entre Jésus connu dans son humiliation au milieu de nous en grâce, et l'homme dans son nouvel état, selon les conseils de Dieu, état où il ne pouvait plus être assujéti à la mort, ni mis à l'épreuve.

Le Saint Esprit est la source bénie de nos bonnes affections, mais il ne peut pas, comme Jésus, en être l'objet. En tant que Dieu nous l'aimons; mais, nous le savons, il n'a pas été fait chair pour nous, il n'est pas mort pour nous, nous ne pouvons pas être unis à lui. On ne peut dire de lui comme du précieux Sauveur: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un; c'est pourquoi, il ne prend pas à honte de les appeler ses frères». Il ne s'agit pas de préférence, ni de comparaison; ce serait une folie que de parler ainsi des personnes divines, mais le Saint Esprit, quant à sa personne, ne s'est pas placé dans l'intimité où Jésus est entré avec nous; un homme, qui appela les siens «ses amis», qui est bien Fils de Dieu et avec puissance, mais qui est homme et homme pour toujours; le même qui a été au milieu de nous comme celui qui servait.

Ces paroles donc (verset 16, etc.), bien que leur plein et entier accomplissement ne doive avoir lieu que lorsque Christ reviendra, se rapportent aux événements de toute importance qui, dans sa mort et dans sa résurrection, montraient d'une manière caractéristique ce qu'il faisait et qui il était. Premièrement, il allait quitter les siens, et mettre fin, par sa mort, à toutes les relations de Dieu avec Israël et avec l'homme: «Un peu de temps, et vous ne me verrez pas». Il allait mourir. «Et encore un peu de temps et vous me verrez». Il n'allait pas rester comme les autres hommes dans la poussière de la tombe; il serait de nouveau avec eux. Mais encore une fois, ils ne le verraient plus, car il ne venait pas pour être un Messie sur la terre, mais il devait aller auprès de son Père qui dominait la mort, et qui, après l'avoir ressuscité selon sa gloire, le prendrait auprès de lui dans la gloire qui était sienne. C'était une série d'événements qui, tout en rendant les disciples témoins oculaires du fait de sa résurrection, tenaient à sa gloire personnelle et à la rédemption, à la mise de côté de tout ce qui se rattachait au premier homme, à la gloire que lui, le Fils de Dieu, avait eue avec le Père avant la fondation du monde, et dans laquelle il allait rentrer comme homme pour tout ordonner dans le temps convenable, selon la gloire de Dieu et ses conseils à l'égard de l'homme en qui il voulait se glorifier.

Le Seigneur répond au désir caché du coeur de ses disciples, qui cherchaient en vain à résoudre l'énigme posée par ses paroles, et qui craignaient de lui rien demander; mais c'est

en leur montrant d'abord les sentiments qui posséderaient leurs coeurs, et ensuite le vrai caractère de sa venue et de son départ. Leurs coeurs devaient être profondément affligés; ils allaient perdre Celui pour qui ils avaient tout abandonné: l'espoir fondé sur lui s'évanouissait. Le monde, au contraire, serait tout heureux de s'être débarrassé de Celui qui le tourmentait par le témoignage de la vérité. Mais Jésus dit aux siens qu'il les reverrait et que leur affliction serait changée en joie, de même que lorsqu'une femme enfante. Et en effet, c'était l'enfantement de la nouvelle création. Ainsi la joie, dont ils devaient être remplis en le revoyant, serait une joie éternelle, une joie que rien ne pourrait leur ravir.

Voilà pour les détails humains; mais le fond de la vérité, c'est que le Fils était sorti d'auprès du Père et venu dans ce monde, et que de nouveau il quittait le monde et s'en allait au Père. Déclaration d'une importance incalculable et devant laquelle pâlassaient entièrement, toutes réelles et importantes qu'elles fussent, et l'affliction des disciples à cause de la perte de leur Messie, fils de David, et leur joie de le revoir ressuscité. En effet, c'était la révélation de Dieu lui-même en grâce et dans l'accomplissement de toutes ses voies; l'homme en Christ en était l'objet, et la gloire céleste où il entrait maintenant, le résultat, le vrai fait qui arrivait. Le Fils, homme dans ce monde; le Père, parfaitement et pleinement révélé; ceux qui l'avaient reçu, mis dans la place de fils auprès du Père, cohéritiers du Fils; et la maison du Père, le lieu de leur demeure et de leur bénédiction, voilà ce que voulait dire la présence et le départ de Jésus. C'était poser le fondement du tout de l'éternité: la pleine révélation du Père et du Fils.

En effet, ce n'était pas parler en proverbes; mais les disciples ne le comprenaient pas. Ils reconnaissaient bien qu'il leur avait parlé clairement, mais leur esprit n'entrait pas dans la portée de ses paroles. «A cause de cela», disaient-ils, «nous croyons que tu es venu de Dieu». Il avait su ce qui se passait dans leur esprit, et cela avait produit son effet, puis ses paroles étaient simples. Mais venir de Dieu, tout vrai que cela fût, ne disait pas qu'il était venu d'auprès du Père et qu'il y retournait. «Vous croyez?» dit le Seigneur; «cette même nuit, vous serez tous scandalisés à cause de moi, et vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi».

On peut faire remarquer ici ce qui caractérise partout cet évangile, c'est que, bien que le Seigneur dût passer par la mort, il n'en parle point. Il est venu d'auprès du Père et il s'y rend de nouveau. Nous voyons cela au commencement du chapitre 13 et ailleurs.

Ceci termine les discours du Seigneur adressés à ses disciples. Lui, en face de ce qui éprouvait son âme, pouvait penser à eux, et leur dire ce qui était propre à les consoler et à les affermir lors de son absence: c'était la connaissance spirituelle de lui-même; le voir après sa résurrection, ce qui devait fortifier puissamment leur foi; la présence du Saint Esprit, et, finalement, que s'en allant auprès du Père, ce n'était pas pour les abandonner, mais qu'il y allait leur préparer une demeure là-haut. Spirituellement il serait avec eux. S'ils confessaient son nom, cela leur attirerait des persécutions; dans ce monde, ils devaient avoir de la tribulation, mais en lui, ils avaient la paix. Pensée bénie! Dans les circonstances et dans les choses qui se passent, ils auraient des épreuves, pénibles sans doute, mais les détachant du monde et leur faisant sentir le contraste entre ce qui était tel et leur position. Intérieurement

ils auraient la paix, la paix divine en lui, qui se montrait à eux spirituellement, — oui, qui devait demeurer en eux.

Puis, il avait vaincu le monde. Cela, en effet, donne du courage, de penser que ce que nous avons à vaincre, est un ennemi déjà vaincu. C'est une parole bénie pour nos âmes. Il est allé devant nous dans le combat, et il a remporté la victoire. Ainsi que je l'ai dit, les discours du Seigneur à ses disciples se terminent ici; mais cela nous introduit dans une position encore plus bénie. Il nous est donné d'entendre non seulement les paroles divines de Jésus, qui s'occupait de nous avec un amour qui ne connaissait pas de bornes, avec un dévouement qui nous fait connaître ce qu'est l'amour (1 Jean 3: 16), paroles de grâce, paroles de vérité, paroles de Dieu lui-même, mais qui s'adaptait à l'homme (Jean 3); paroles où nous puisons la connaissance de ce que Dieu est pour nous; il nous est donné, dis-je, non seulement d'entendre et de méditer ces paroles, mais nous sommes admis maintenant à entendre Jésus épancher son coeur dans le sein du Père, et à comprendre que nous sommes un objet d'intérêt commun au Père et au Fils. C'est le sujet du chapitre 17.

## Chapitre 17

La clef de ce chapitre est le mot de Père. Au commencement, le Seigneur pose les grandes bases de la position qu'il prenait dans ce moment, et ensuite celles de la position des disciples. Après cela, il constate quelle est leur relation avec le Père et leur position vis-à-vis du monde, et il termine en faisant connaître leur place avec lui dans le ciel, et la puissance de l'amour du Père durant leur séjour ici-bas.

Le Seigneur, ici, comme dans tout l'évangile de Jean, est envisagé au point de vue de sa nature divine, Fils du Père, mais en même temps ne sortant jamais de la position de service. Il reçoit tout et ne s'approprie rien. Une seule fois, en contraste avec un temple vide, il se présente aux Juifs, — au moins il présente son corps, — comme le vrai temple qu'en tant que Dieu, il rebâtirait en trois jours. Mais dans sa doctrine, dans l'expression personnelle de la relation avec le Père, il ne sort jamais de la position subordonnée qu'il avait prise dans son service. Satan dans le désert avait cherché, mais en vain, à l'en faire sortir. Il voulait obéir, et il fut obéissant jusqu'à la mort. Ici aussi, il ne s'approprie pas la gloire, mais l'heure étant venue, il demande à son Père de le glorifier. C'est le Fils du Père qui est glorifié, c'est sa gloire personnelle; ce n'est pas le Fils de l'homme glorifié selon les conseils de Dieu. C'est le Père qui le fait. Au chapitre 13, Jésus parle de lui-même, comme du Fils de l'homme qui a glorifié *Dieu*, et cela dans son oeuvre sur la croix. Alors Dieu, en tant que Dieu, ayant été glorifié, le Fils de l'homme entre, selon la valeur de son oeuvre, dans la gloire de Dieu qu'il a établie sur la terre où le péché régnait. Là, l'homme fait péché et la puissance de Satan, le jugement et l'amour de Dieu, se sont rencontrés, et Dieu a été pleinement glorifié; ce qu'il est a été manifesté et vérifié dans l'obéissance de l'homme. Ici c'est le Fils qui, ayant parfaitement manifesté le Père et l'ayant glorifié, rentre, étant homme, dans la gloire qu'il avait eue avec lui avant que le monde fût, afin de le glorifier aussi dans cette nouvelle position.

Sa position de Fils, et ce qui lui appartient étant homme, est alors constaté. Ses droits sont doubles: il a pouvoir sur toute chair, mais dans le but de donner la vie éternelle à ceux que le Père lui a donnés. Ses droits au pouvoir sont, par rapport à l'homme, universels (\*). Si le premier homme devait avoir le pouvoir selon la nature, le Fils, devenu homme, l'a d'une manière surnaturelle. Mais ici, dans les paroles du Sauveur, se fait jour une vérité des plus précieuses pour nous. Il y a ceux que le Père a donnés au Fils. C'est la pensée et le propos arrêtés du Père. Ils sont donnés au Fils; le Père les lui a remis entre les mains, afin qu'il les fit entrer dans la gloire, afin qu'il les rendit propres pour la présence, la nature et la gloire de Dieu, pour tout ce qui était dans ce propos arrêté, et qu'il les plaçât, selon l'amour infini de Dieu, dans une position qui satisfait à cet amour, et qui est celle du Fils devenu homme à cet effet. Nous pouvons ajouter que c'est une position qui répond à la valeur et à l'efficace de l'oeuvre du Fils pour les y placer, non seulement extérieurement (ce qui, du reste, serait impossible), mais en les douant d'une nature propre à une semblable position. Merveilleuse grâce dont nous sommes les objets! Cette position est la *vie éternelle*, mot dont il faut examiner un peu la signification. C'est la vie spirituelle et divine, vie capable de connaître Dieu et de jouir de lui, comme répondant moralement à sa nature, sainte et irréprochable devant lui en amour. Une vie éternelle, c'est-à-dire une vie non seulement immortelle, mais qui appartient à un monde qui est en dehors des sens; car les choses «qui ne se voient pas sont éternelles».

(\*) Ils sont universels, c'est-à-dire s'étendent à toutes choses, mais ici il ne s'agit que de l'homme.

Mais il y a quelque chose de plus précis que cela. Dans la première épître de Jean, chapitre 1, nous voyons, d'une manière définie, ce qu'est la vie éternelle: c'est Christ. Ce qu'ils avaient vu et contemplé et touché depuis le commencement, c'était Christ, la vie éternelle qui était auprès du Père et qui leur avait été manifestée. Ainsi encore, au chapitre 5: 11, 12: «C'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie». Paul, dans l'épître aux Ephésiens (1: 3, 4), nous présente cette vie dans son double caractère. En premier lieu, ce qui répond à sa nature, ce que Christ était et est personnellement; et, secondement, notre relation avec le Père, c'est-à-dire fils, et cela en sa présence. Nous participons à la nature divine et nous sommes dans la position de Christ: des fils selon le bon plaisir de la volonté du Père. C'est là la nature de cette vie.

Ici, elle est présentée objectivement. En effet, dans nos relations avec Dieu, ce qui est l'objet de la foi est la puissance de la vie en nous. Ainsi Paul dit: «Lorsqu'il a plu à Dieu de révéler son Fils en moi;» mais en recevant, par la grâce, par la foi, le Sauveur qu'il devait prêcher aux autres, il recevait la vie, car Christ est notre vie. Mais, comme je l'ai déjà dit, c'est le nom de Père qui est la clef de ce chapitre. Dieu est toujours le même; mais ni le nom de Tout-Puissant, ni celui de Jéhovah, ni celui de Très-Haut, ne porte la vie en soi. Il faut que nous l'ayons pour connaître Dieu ainsi, mais le Père a envoyé le Fils afin que nous vivions par lui, et celui qui a le Fils a la vie, et lui seul. Mais le Fils a pleinement manifesté le Père; de sorte que le Fils étant reçu, le Père l'était aussi; et la vie se déploie dans cette connaissance, la foi dans

la mission du Fils et par lui, la foi dans le Père en tant qu'envoyant le Fils, en amour, comme Sauveur. La gloire de Christ lui-même sera la pleine manifestation de cette vie, et nous y participerons, nous lui serons semblables. Toutefois c'est une vie intérieure, réelle, divine, de laquelle nous vivons, bien que nous la possédions dans ces pauvres vases d'argile. Ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ qui vit en nous. Bénédiction infinie et éternelle qui nous appartient déjà en tant que vie, selon ces paroles: «Celui qui a le Fils a la vie». Mais ceci nous place aussi dans la position de fils maintenant, et nous amène à porter plus tard l'image du Christ.

Remarquez aussi que toute la plénitude de la Dété habite en Christ corporellement. Toutefois ce n'est pas ce qui nous est présenté ici, mais les voies de Dieu comme Père, en grâce, et source de tout en bénédiction: c'est le Père qui envoie le Fils (comparez 1 Jean 4: 14). Sans doute, c'est le Saint Esprit qui nous fait connaître ainsi le Père et qui nous rend capables d'avoir communion avec lui et avec son Fils Jésus Christ. Dans ce développement de la grâce, il est la puissance qui opère en nous. Le Père qui a eu, dans sa grâce, la pensée d'envoyer et qui, de fait, a envoyé son Fils dans le monde, puis le Fils ainsi envoyé, en qui cette grâce est connue, tels sont les effets que nous connaissons. Le Père, dans ses pensées divines et éternelles, est la source de toute cette grâce infinie, et le Fils est celui en qui ces pensées se réalisent, qui s'est donné pour tout accomplir, et pour que nous ayons part à tout. Il s'est donné, afin d'accomplir tout ce qu'il fallait pour nous amener au Père selon ces pensées; propres pour la présence de Dieu, semblables à Lui qui nous y a amenés. «Tu m'as préparé un corps; voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté».

Remarquez aussi que ce n'est pas l'essence de sa nature qui est présentée ici, mais le développement de la grâce. Quoiqu'il eût eu, auprès du Père, avant que le monde fût, la gloire dans laquelle il allait rentrer, toutefois, comme nous l'avons vu partout, il est l'envoyé du Père; il reçoit tout de lui, ne prend en rien, de sa propre volonté, l'initiative, sauf en entreprenant l'oeuvre qu'il doit accomplir, mais vient pour faire la volonté du Père. Il se vide de cette partie des droits divins, libre alors pour entreprendre tout, en ayant une même volonté avec le Père. Mais l'oeuvre qu'il a entreprise est, d'un bout à l'autre, une oeuvre de pure obéissance. C'était à ses dépens que l'oeuvre se faisait, mais selon les pensées et la volonté du Père. De cette position, il ne sortait pas. Il pouvait dire: «Je suis» (Jean 8: 58), mais il vivait de chaque parole qui sortait de la bouche de Dieu. La perfection de l'oeuvre, c'était l'obéissance en amour. Adonaï (le Seigneur), que nous voyons en Esaïe 6: 1, ce Jéhovah, dont la gloire remplit la terre, c'est Christ (Jean 12: 39-41). Il est Adonaï, à la droite de Jéhovah, Adonaï qui frappe les rois au jour de son courroux (Psaumes 110: 5).

Telles sont donc les relations dans lesquelles nous connaissons Dieu maintenant. Ce n'est pas simplement un Dieu suprême, le Très-Haut; ce n'est pas seulement Celui qui est, qui était et qui viendra, Celui qui, toujours le même, accomplit ses promesses, ni non plus le Dieu Fort Tout-puissant, qui garde les siens. Tout cela est vrai; mais ces titres se rapportent à Dieu gouvernant le monde, accomplissant ses promesses et gardant les siens ici-bas. Ici, c'est Dieu lui-même qui se révèle comme le Père qui a envoyé le Fils, pour nous amener auprès de lui

selon la pleine manifestation de ce qu'il est en lui-même, participants moralement de sa nature, ses fils à lui, et destinés à être semblables à Christ.

Or le Fils avait pleinement glorifié le Père ici-bas; il avait achevé l'oeuvre que le Père lui avait confiée, et il demandait à être réadmis dans la gloire qu'il avait eue auprès du Père avant que le monde fût. Le Père l'avait envoyé, Lui avait glorifié le Père et achevé l'oeuvre qu'il avait eu à faire, et maintenant il allait rentrer dans son ancienne gloire, la gloire de Fils, mais il y rentrait comme homme.

Jusqu'à-là les bases sont posées: Christ cherchant toujours à glorifier le Père, même lorsqu'il serait rentré dans la gloire qui lui était propre. Tout était accompli à l'égard de sa mission. Envoyé de la part de Dieu et d'auprès de lui, devenu homme pour le glorifier ici-bas, il l'avait fait, car celui qui avait vu le Fils, avait vu le Père. Il reçoit alors la gloire de la part du Père et s'assied sur son trône, homme glorifié, mais Fils, dans la gloire éternelle qu'il avait eue. Mais le but de sa mission était aussi de donner la vie éternelle à ceux que le Père lui avait donnés. Or ceux qui connaissaient ainsi Dieu, le Père, et Jésus, le Christ qu'il avait envoyé, possédaient cette vie.

La base de toute la position des siens étant ainsi posée en Jésus, Fils du Père, et dans son oeuvre, Jésus continue en s'adressant toujours au Père. Il montre comment il l'avait révélée aux siens (\*), et crée ainsi dans leurs coeurs la conscience de la position ineffablement bénie dans laquelle, en vertu de sa manifestation et de son oeuvre, ils étaient maintenant placés, et tout premièrement en relation avec le Père. L'amour du Père en était la source: «ceux», dit le Sauveur, «que tu m'as donnés». Le Père les avait confiés à la fidélité du Fils, d'abord fidélité envers le Père, pour amener ses bien-aimés à lui, selon ses pensées de bénédiction et de gloire, comme fils, c'est-à-dire comme Christ lui-même; puis, par conséquent, et selon son propre coeur d'amour, fidélité immanquable envers nous, que son nom en soit béni! Sans elle, nous n'aurions jamais été dans la jouissance qui nous avait été destinée; elle s'est exercée à travers toutes les souffrances que le péché, dans lequel nous étions, rendait nécessaires; elle s'exerce quant au fardeau des soins que notre faiblesse, la présence de la chair en nous, et les ruses de Satan, exigeaient et exigent de sa part.

(\*) J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde.

Pour nous placer dans la conscience de la position que la grâce du Père nous avait accordée et que sa fidélité nous assurait, il a révélé, le nom du Père. Fils unique qui jouissait ineffablement de l'affection du Père (Jean 1: 17), ce qui était visible comme fait dans ce monde (\*), si le monde avait eu des yeux pour le voir (Jean 1: 5, 10, 11), lui, le Fils qui connaissait le Père comme tel, l'a révélé aux disciples. Il était toujours une révélation du Père devant leurs yeux (Jean 14: 9), mais, de plus, il leur avait parlé de lui: c'est l'une des choses qui caractérisent ses communications. Il est vrai qu'avant d'avoir reçu le Saint Esprit, ils n'en ont guère profité, mais ce dont ils auraient pu profiter était là, devant eux. Hélas! jamais une seule fois ils n'ont compris ce que le Seigneur leur a dit. Mais il ne parle pas ici de leur manque d'intelligence: il parle de la révélation elle-même qui leur avait été faite, en leur attribuant la possession de



toute sa valeur. Au reste, c'est ce qu'il a toujours fait, alors même qu'ils déclaraient ne pas le comprendre (Jean 14: 4, 5), car ils avaient une vraie foi en lui, en qui tout se trouvait.

(\*) En effet, le monde l'a vu, et a haï et lui et son Père.

Aussi dit-il: «Ils ont gardé ta parole», et, en effet, quelle que fût leur ignorance, ils avaient, par la grâce, marché fidèlement avec Jésus. «Après de qui nous en irions-nous?» dit Pierre, «tu as les paroles de la vie éternelle». Ils l'avaient aussi reconnu comme Fils de Dieu. Il leur avait donc communiqué la relation dans laquelle il se trouvait avec le Père dans ce monde, et, quel que fût leur degré d'intelligence, il les plaçait dans la même relation.

Mais il faisait plus. Il leur communiquait tous les avantages qui, de la part du Père, lui appartenaient à lui-même sur la terre; les avantages inhérents à sa position de Fils ici-bas. Ce n'était plus la gloire et l'honneur royal que le Messie devait recevoir de la part de Jéhovah; ils avaient compris que ce qu'il avait, était la part du Fils, du Fils qui s'était anéanti lui-même et s'était réduit à un état d'abaissement et d'humiliation ici-bas, pour montrer toute la gloire de la puissance de Dieu en bonté, ôtant non pas encore le péché, mais toutes les misères qui en étaient le fruit. Ils avaient compris que ce que Jésus avait reçu du Père était tout ce qui appartenait au Fils de Dieu, comme Fils de l'homme sur la terre.

Mais ce privilège qui leur avait été accordé dépendait d'un autre, ou se réalisait dans un autre qui était plus grand encore. Il leur avait fait part de toutes les communications intimes que le Père lui avait faites, en tant que Fils ici-bas. C'était tout ce qui appartenait à cette position qui nous occupe ici; celle de Fils sur la terre. «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données». Grâce immense! C'était en effet les placer dans la même position que lui avec le Père. Il leur avait révélé le nom de Père. C'était les placer en titre et de fait dans sa propre relation de Fils avec le Père. Mais Christ, ayant été Fils ici sur la terre, et étant venu pour accomplir l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire, a dû recevoir de sa part des communications intimes, afin que tout se fit dans une parfaite et immanquable unité avec le Père. C'était, pour le Sauveur, le côté béni de sa vie. Or, ayant placé les disciples (car il parle ici des onze) dans la même relation avec le Père que celle où il était, de nature et de droit, leur position ne devait pas être stérile et sèche, mais fournie de toutes les communications qui lui appartenaient et dont Jésus jouissait. Et c'est là la grâce qui leur a été faite. Il serait bon, avant d'aller plus loin, de faire ici une ou deux remarques.

Cette partie des paroles du Sauveur (versets 6-10 et même jusqu'au verset 19, bien que cette dernière portion traite les disciples à un autre point de vue) s'applique aux onze, comme compagnons de Christ sur la terre. Il leur avait révélé le nom du Père; il les plaçait dans la relation où il était lui-même avec le Père, comme fils, mais séjournant sur la terre. Les communications qu'il recevait lui étaient faites comme, s'y trouvant, et c'étaient celles-là qu'il leur communiquait. Je ne doute nullement que Jésus ne parlât de ce qu'il connaissait et qu'il ne rendît témoignage de ce qu'il avait vu, ni que le fait qu'il pouvait dire de lui «le fils de l'homme qui est dans le ciel» (Jean 3: 13), n'influât essentiellement sur son ministère. Mais il était la manifestation de la grâce et de la vérité ici-bas, et jusqu'au moment où il parlait, il ne s'agissait pas de donner aux disciples la conscience qu'ils étaient en lui dans le ciel. Cela allait

arriver. Au verset 24, cette pensée, non pas encore d'union, mais au moins d'association avec lui dans le ciel, commence à poindre. Son but assurément n'était pas de maintenir le judaïsme, mais de présenter ce qui manifestait le Père, la grâce et la vérité venues en lui, le caractère de Dieu dans un homme ici-bas, mis pleinement en évidence. Ce n'était pas non plus de développer les conseils de Dieu et les mystères de la grâce, comme Paul nous les enseigne: c'est un fruit de la glorification de Jésus. Le soleil avait brillé derrière les nuages dans les dispensations précédentes; même maintenant c'est la foi qui le saisit; à la fin sa manifestation aura un caractère terrestre: mais ici les nuages s'écartent et le soleil lui-même paraît. Le Père, dans la plénitude de la grâce, envoie le Fils; le Fils manifeste parfaitement le Père et le glorifie, et les disciples comprennent que tout ce que le Père avait donné à Jésus, était le don du Père au Fils ici-bas (non pas, comme je l'ai dit, de Jéhovah au Messie), que le Père en grâce souveraine l'avait envoyé, et qu'il était venu d'auprès du Père.

Telle est la base de la prière de Jésus. C'était pour ceux-là qu'il priait, non pour le monde. Le monde était jugé, mais le Père lui avait donné ses disciples, vérité des plus précieuses, source de toutes nos bénédictions et ce qui les caractérise. Or le Seigneur, en quittant ses disciples, prie pour eux, et par des motifs infiniment touchants, qui ouvrent aussi à notre vue la sphère dans laquelle nous sommes introduits. Tout se rapporte à cette révélation du Père dans le Fils, — l'objet et, en même temps, le révélateur de son plus tendre amour, — et à l'introduction des disciples dans la même relation.

Le premier motif se trouve dans ces paroles: «Je fais des demandes pour eux, parce qu'ils sont à toi». Pour le Fils bien-aimé, le Père était tout. Il vivait pour le glorifier. Et il demande que le Père fût pour ceux qui étaient siens, un Père tel que lui-même le connaissait.

Le second motif, c'est le Fils. Le Père tenait à la gloire du Fils; à cause de cela, il devait prendre soin de ses disciples, car maintenant que Jésus retournait auprès du Père, c'est en eux qu'il devait être glorifié. Le Père les garderait, parce qu'ils étaient à lui et qu'en eux le Fils serait glorifié. Il fallait qu'ils fussent gardés, si le Père tenait à la gloire du Fils. Or il n'y avait point de séparation entre les intérêts et la gloire du Père, et les intérêts et la gloire du Fils. Tout ce qui était au Père était au Fils, et tout ce qui était au Fils était au Père. Quel lien entre le Père, le Fils et les disciples! Ils étaient au Père, le Père les avait donnés au Fils, et c'était en eux que le Fils devait être glorifié. Leur position actuelle, ce qui donnait occasion à la demande, c'est que Jésus s'en allait du monde auprès du Père, et qu'il laissait ses disciples ici-bas.

Ensuite Jésus désigne le nom selon lequel le Père devait les garder: «Père saint;» les garder avec l'affection d'un Père et selon la sainteté de sa nature. Il les avait gardés lui-même dans ce nom durant son séjour ici-bas, et maintenant, il les remet aux soins immédiats du Père, selon l'amour envers eux, commun au Père et au Fils, et toujours sous le nom de Père saint. «Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné» (\*). Christ était ici-bas le Fils du Père, et, comme tel, il répondait aussi à la sainteté du Père dans toutes ses voies et ses pensées. La volonté du Père se traduisait dans sa vie. Il manifestait en lui le Père saint. Or il demandait que les disciples fussent gardés par ce que le Père était dans cette relation avec Jésus. Le Seigneur y était, y vivait; celui qui l'avait vu, avait vu le Père. Comme avec Israël, il

eût pu dire: «Obéissez à sa voix, ne le provoquez pas; car mon nom est en lui» (Exode 23: 21). Ainsi le Père et lui étaient un, non seulement en nature, mais en pensées, actes, mouvements de la volonté. Christ, dans sa vie, était un avec le Père saint.

(\*) C'est la meilleure leçon. Le texte reçu porte: «ceux que tu m'as donnés».

Christ demandait pour les siens qu'ils fussent gardés par le Père en ce nom-là. Lui y était de nature; c'était sa place sur la terre; eux avaient besoin d'y être gardés. Il les avait gardés ainsi aussi longtemps qu'il avait été dans ce monde. Maintenant il les remettait au Père pour qu'il les gardât ainsi, afin qu'il y eut la même pensée, le même but, et que toutes leurs paroles et leurs actes y répondissent; que l'expression de leur vie à tous, et à tous ensemble, fût celle du Seigneur dans sa relation avec le Père, selon la portée et la valeur de ce nom. Tout à l'heure, le Seigneur parlera du moyen médiateur; ici, c'est le fait qu'il présente. Les disciples devaient être un, — un seul vase de la vie, des pensées, de la révélation du Père lui-même, comme Christ l'avait été. «Père», le nom de grâce de Dieu envoyant le Fils, le Fils le révélant comme tel; et «sainteté» selon ce que le Père est, — voilà ce qui devait les caractériser, et, par la puissance du Saint Esprit (\*), tous, comme un seul être, devaient n'être que cela au milieu du monde. Ils devaient représenter Christ dans cette relation avec le Père. Il est évident que s'il y avait chez eux des pensées ou des buts divers, ils manqueraient à cette position. Le Père et le Fils étaient ainsi un, quand le Fils était ici-bas; c'est ce qu'ils devaient être entre eux, selon la relation dans laquelle le Christ avait été. C'est le nom de «Père» qui lui avait été donné, afin qu'il le manifestât dans ce monde et, selon sa sainteté, rien de ce monde n'était en lui pour obscurcir la révélation de ce que le Père était.

(\*) Le Saint Esprit n'est pas ici le sujet, mais il est cependant la puissance qui devait produire cette vie chez les disciples.

Telle était leur position; ce n'était pas encore leur mission. Etant tels, c'était avoir la joie de Christ accomplie en eux. En effet, c'était la joie du Sauveur, homme ici-bas. Grâce infinie pour eux, et, dans un certain sens, pour nous tous. (Comparez 1 Jean 1: 1-4). Le résumé de tout, c'est que la relation du Fils ici-bas avec le Père saint, le nom dans lequel il avait gardé ses disciples quand il était ici-bas, devait être leur sauvegarde directement de la part du Père.

Il les envoie dans ce monde, leur ayant confié la parole du Père; cette révélation, non des dispensations de Dieu dans son gouvernement du monde, mais la révélation du Père en grâce, — révélation, non des conseils de Dieu pour l'avenir en Christ, mais une révélation qui faisait connaître le Père lui-même, comme ayant envoyé le Fils, et mettant en relation avec Dieu selon sa nature, ce qui sera la bénédiction éternelle quand il n'y aura plus d'économie.

Or c'est là ce qui leur attirait la haine du monde. Leur présence, représentant le Père en témoignage, disait au monde que tout n'était pas à lui; que ce qui était de Dieu, ne l'était pas. Il y avait des hommes qui étaient en relation avec le Père; mais la conséquence en était qu'ils n'étaient pas du monde. Le jugement n'était pas exécuté, mais la séparation était faite.

Christ ne demandait pas qu'ils fussent ôtés du monde, bien qu'ils ne lui appartenissent pas, comme lui-même ne lui appartenait pas, mais qu'ils fussent gardés du mal, négativement de

l'influence du monde qui les entourait. Non seulement cela, mais qu'ils fussent sanctifiés, mis à part de coeur et de fait par la parole du Père; ce n'était pas la prophétie, ni le gouvernement du monde, mais la révélation du Père dans sa grâce en Christ: l'éternelle joie de sa communion. C'était la vérité immuable et éternelle. Christ l'avait été et l'est toujours, mais eux devaient en être les témoins, étant envoyés par le Fils dans le monde, comme le Fils y avait été envoyé par le Père.

Or, pour l'accomplissement de cette sanctification en eux, un objet est introduit dans la personne du Christ lui-même. Christ, je le crois, glorifié, toutefois sa personne reste la même. On aurait pu supposer que le Fils, éternellement un avec le Père dans sa nature divine, et qui avait été Fils ici-bas, introduisant cette relation dans la nature humaine, mais pouvant toujours dire: «Moi et mon Père sommes un», on aurait pu supposer, dis-je, qu'il aurait dépouillé cette enveloppe humaine en quittant ce monde, afin de rentrer dans sa position simplement divine. Mais non, il la garde dans la gloire. Il se met à part dans la gloire comme homme; toujours Fils, mais dans la gloire qu'il avait avec le Père avant que le monde fût, afin que cette relation avec le Père, dans laquelle l'homme est placé dans sa personne, fût effectivement révélée dans sa perfection et dans sa plénitude aux coeurs des disciples, pour que ces coeurs, remplis de ce qu'il était, fussent en même temps sanctifiés selon cette perfection, et ainsi rendus propres à en être les vases dans leur témoignage. Ainsi la vérité de ce que le Père est, vérité qui les sanctifiait, n'était pas, pour ainsi dire, une vérité sèche, appliquée à leurs âmes pour les former, jugeant le mal et communiquant ce qui convenait, mais une réalité vivante qui les plaçait dans cette position, avec toutes les affections qui se rattachaient à une personne en qui ils étaient et qui était en eux, — un Sauveur connu et bien-aimé, qui avait été lié avec eux en grâce. Toute la plénitude du résultat de cette relation établie dans sa perfection dans le ciel, formait leur coeur selon cette perfection.

C'est là ce qui complète ce que Jésus demande pour les disciples devant le Père et, en témoignage, devant le monde: la révélation du nom du Père connu dans la personne du Fils, homme dans ce monde et dans la gloire. Mais sa prière ne s'arrête pas là; que son nom en soit éternellement béni!

Jésus prie aussi pour ceux qui devaient croire par leur moyen. Mais la demande n'est pas la même que celle qu'il a faite pour les disciples, bien qu'elle en dépende. Pour eux, il demandait une unité analogue à celle qui existait entre le Père et le Fils dans l'oeuvre de la rédemption; les mêmes pensées, les mêmes conseils, la même vérité. Le Fils accomplissait les pensées du Père dans l'unité de la même nature. Eux devaient, par la puissance absorbante du Saint Esprit, opérer dans l'oeuvre du témoignage comme étant absolument et entièrement un. Aucune divergence n'existait entre les pensées, les conseils, la volonté du Père, et le témoignage et l'obéissance du Fils; et, par la grâce, les disciples devenaient le dépôt un et solidaire du témoignage de la révélation du Père dans le Fils. Aussi, la parole du Père leur ayant été confiée, leur fonction était de la communiquer à d'autres. Ils étaient communicateurs de ces vérités; les autres, pour lesquels le Sauveur prie maintenant, reçurent ce témoignage et entrèrent ainsi en communion avec ceux qui étaient dans l'unité de cette grâce (Comparez 1

Jean 1: 1-4). Ils jouissaient de tout ce dont les disciples étaient les dépositaires. Le Seigneur prie afin qu'ils soient un avec eux, le Père et le Fils. C'est toujours le Père révélé dans le Fils, qui est la base de leur union. Or cette révélation leur donnait un objet céleste, un seul et même objet qui absorbait les affections du coeur, et ainsi détruisait l'influence des objets terrestres qui auraient tendu à les diviser, tels que leur position sociale, nationale, et même, ce qui était plus difficile, leur position religieuse. Ils étaient chrétiens, fils du Père, associés à Christ: leur patrie était le ciel. Pèlerins et étrangers ici-bas, ils déclaraient clairement qu'ils cherchaient leur patrie. Or, en ceci, ils étaient nécessairement un, un dans leur origine, un dans leur objet, et cela avec Christ lui-même, Fils du Père. Celui qui sanctifiait et ceux qui étaient sanctifiés étaient tous d'un (Voyez Hébreux 2: 11). Ils faisaient partie de la compagnie de ceux auxquels le Sauveur avait dit: «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Dans cette position spirituelle, ils étaient un dans le Père et dans le Fils, qui étaient un en eux-mêmes, et tous ensemble vivaient de cette communion. Ainsi, en 1 Jean 1, nous lisons: «Afin que vous ayez communion avec nous, or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ», et puis, nous avons communion «les uns avec les autres».

Ainsi, en tant que chrétiens, amenés à la connaissance du Père dans le Fils, les motifs qui animent et gouvernent le monde avaient disparu: «Tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes».

Dans ce cas, Jean ne parle jamais des inconséquences qui peuvent se produire dans la marche, ni le Sauveur non plus, mais il parle de la chose en elle-même. Or le monde devait voir cette unité (comparez Actes des Apôtres 2; 4) et la disparition de tous les motifs qui gouvernent ce monde, témoignage clair de la révélation du Père dans le Fils. C'était le témoignage, que le Père avait envoyé le Fils dans le monde; car on voit là un peuple formé par une puissance qui n'était pas du tout du monde, et qui, en renversant toutes les barrières humaines, leur donnait un seul coeur et une même âme, de sorte qu'ils étaient les témoins irrefragables de la réalité de ce qui les gouvernait. Tels sont les chrétiens, amenés par la parole du Père, soumis à l'influence de cette parole et vivant d'elle.

Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de l'unité de l'Eglise, — Jean n'en parle jamais, — mais de la famille de Dieu. Ce ne sont pas les conseils de Dieu, mais l'effet et la réalisation de la révélation du Père, dans le Fils envoyé de sa part. Mais en toute chose ils sont identifiés avec Christ.

La troisième unité est dans la gloire. La première était exprimée par ces mots «comme nous» (verset 11); la seconde par un *en nous* (verset 21), et celle-ci par «comme nous, nous sommes un» (verset 22) et par «*Moi en eux, et Toi en moi*», ainsi accomplis, amenés à la perfection en un. C'est ici le résultat en gloire.

Nous avons vu que les doctrines du chapitre, même la vie éternelle, c'est la connaissance du Père, et Christ envoyé par lui. Or cela est accompli dans la gloire. Premièrement, Christ homme, Fils de Dieu, dans la gloire, est la source de la sanctification des siens selon cette connaissance, les disciples et ceux qui croyaient par leur moyen étant introduits en esprit dans

la position où Christ se trouvait. En second lieu, cette relation d'association avec Christ est transportée dans la gloire auprès du Père; non pas comme maintenant, réalisée par la foi, mais eux-mêmes sont transformés dans cette gloire. C'est l'union parfaite en nature, pensées et état; «comme nous sommes un», Christ en eux, en sorte que leur position était réalisée pleinement; et le Père en Christ, en sorte que l'enchaînement spirituel que nous avons vu dans tout le chapitre, — le Père révélé dans le Fils, et Christ révélé dans les disciples et les croyants, — était maintenant, non pas connu seulement spirituellement, mais glorieusement réalisé.

Mais remarquons ici ce qui est frappant et important. Les trois unités se rapportent au monde. 1° La parole de Dieu avait été confiée aux disciples, dépositaires solidaires de la vérité, en sorte que le monde les a haïs (versets 11-14); puis 2° nous avons l'unité de communion, afin que le monde crût (verset 21), en voyant l'effet et la puissance du témoignage maintenant; enfin 3° les disciples et les croyants sont rendus participants de la gloire donnée au Fils comme homme; lui-même en eux et le Père en lui, en sorte que le tout de ces pensées d'une grâce infinie qui lie le Père, le Fils comme homme et les croyants, étant manifesté en gloire, le monde connaîtra (et non croira) que le Fils avait été envoyé de la part du Père, et que les croyants étaient aimés du Père comme le Fils lui-même. La preuve en sera là: le Fils manifesté en gloire et les croyants dans la même gloire que lui. Ce sera l'accomplissement visible de la doctrine de la vérité merveilleuse dont le chapitre s'occupe: le Père dans le Fils homme, et les croyants glorifiés avec lui. Mais comme scène de témoignage ou de gloire c'est le monde qui est devant nos yeux.

Dans ce qui suit, ce n'est pas le cas, et c'est ce qui donne un tout autre caractère à ces derniers versets. «Père, je veux, quant à ceux que ta m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, car tu m'as aimé avant la fondation du monde». On voit ici, comme nous l'avons vu partout, que Christ parle de lui-même comme homme, bien qu'aussi comme Fils du Père; comme homme, dépouillé extérieurement de la gloire divine dans laquelle il avait été; «la forme de Dieu», ainsi que nous lisons en Philippiens 2, et ayant pris «la forme de serviteur» dans l'humanité. Le Père a donné au Christ homme la gloire en haut. Il avait, a-t-il dit dans ce chapitre même, eu cette gloire auprès du Père avant la fondation du monde, mais il y rentrait comme homme, car comme homme il est clair qu'il ne l'avait jamais eue. Il n'était pas encore glorifié. Jamais, ici-bas, tout en disant et en montrant qu'il était un avec le Père, et «Je suis» (Jean 8: 59), et disant aux Juifs: «Détruisez ce temple (son corps où Dieu était), et en trois jours, je le relèverai», jamais il n'a voulu sortir de cette position de serviteur. Il a pris un corps pour être obéissant à son Père (Psaumes 40). Au reste, un homme qui ne l'aurait pas été, eût été, par le fait même, dans le mal. C'est à quoi Satan a cherché à l'entraîner (Matthieu 4). Le Père avait proclamé: «C'est ici mon Fils bien-aimé;» et dans la première tentation, Satan lui dit: «Si tu es Fils de Dieu, dis à ces pierres qu'elles deviennent des pains», mais le Seigneur repoussa ses ruses, en refusant de sortir de l'obéissance: «L'homme», dit-il, «ne vivra pas de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu». Ainsi, en parlant comme homme au milieu

des siens, il parle de la gloire, dans laquelle il allait entrer, comme lui étant donnée de Dieu. Toutefois il la présente ici objectivement comme sa gloire personnelle.

Il avait été aimé avant la fondation du monde. Nous avons appris, au commencement du chapitre, qu'il avait eu, auprès du Père, avant la fondation du monde, la gloire dans laquelle il allait entrer comme homme. Ce n'est pas qu'il y ait deux gloires, mais je ne crois pas que les yeux humains ici-bas puissent supporter la gloire telle qu'elle est vue dans le ciel. La gloire vue sur la terre, sera comme celle dans laquelle apparaissaient Moïse et Elie sur la montagne, — la gloire du royaume. Mais nous lisons en Luc 9, que les disciples sont entrés dans la nuée, le *schekina*. Moïse avait parlé à Dieu, lorsque Dieu descendit dans la nuée, mais il n'y est pas entré. Mais nous, nous le verrons tel qu'il est, là dans la maison du Père. Les disciples avaient souffert sur la terre et l'avaient vu souffrir. Il allait être crucifié et il demandait donc qu'ils vissent sa gloire là-haut, auprès du Père. C'était la réponse à l'ignominie, à laquelle il avait été exposé pour l'amour de nous et pour la gloire de son Père.

Mais cette demande se rapporte aussi à une autre vérité solennelle. Il allait souffrir; l'histoire de ses souffrances commence avec le chapitre suivant. Le monde l'avait rejeté; il fallait que le Père décidât entre lui et le monde. Il avait pleinement révélé le Père, et le monde n'avait pas connu Celui qui s'était manifesté en Christ. C'était une cécité morale qui ne voyait que le fils du charpentier là où le Père avait été manifesté dans toute sa grâce et toute sa bonté. Mais Jésus, comme homme dans le monde, avait connu le Père, et les disciples avaient connu que c'était le Père qui l'avait envoyé. Maintenant la fin était arrivée, le terme de sa carrière terrestre; le résultat devait se déclarer. La justice du Père allait le placer dans sa maison, et le monde était laissé sans Dieu, qui avait été là en grâce, et sans le Sauveur.

Remarquez que, lorsqu'il prie pour les siens, Jésus dit: «Père saint». Il voulait qu'ils fussent gardés selon ce nom. Fils avec lui, et sanctifiés selon cette révélation du Père, de laquelle Christ jouissait et dont il était le vase pour les autres. Maintenant il dit: «Père juste». Le Père devait décider entre lui et ceux qui l'avaient reçu, d'un côté, et le monde qui l'avait rejeté, de l'autre. Moment solennel pour le monde, quand Celui qui est venu en pure grâce (2 Corinthiens 5: 19) a demandé, après avoir fidèlement manifesté et glorifié le Père, que le Père décidât en justice entre lui et le monde. La réponse a bientôt suivi, lorsque Jésus s'est assis sur le trône du Père.

Mais nous avons encore quelque chose à remarquer ici. 1° L'union de la divine personne du Fils et de l'humanité du Sauveur. Le Père l'avait aimé avant la fondation du monde, Lui, Fils du Père avant qu'il y eût un monde. Mais, en contraste avec le monde, il avait connu le Père, c'est-à-dire comme homme ici-bas, et il associe les disciples avec lui-même, demandant qu'ils fussent là où il allait être, toutefois en reconnaissant sa gloire personnelle. Il demandait qu'ils vissent sa gloire, la gloire qu'il avait, en tant qu'aimé du Père avant que le monde existât. C'est la vérité précieuse, qui est comme le fil unissant tout le chapitre, mais ici, ce qui est mis plus en avant, c'est sa personne comme Fils du Père et homme, et l'association des disciples avec lui. Mais quelle grâce nous est présentée ici! Nous serons avec Christ, comme Christ; nous

verrons sa gloire, la gloire de Celui qui a été humilié pour nous: gloire qu'il avait avec le Père avant la fondation du monde, — mais homme à tout jamais.

Ce n'est pas encore tout. Il y a notre relation avec le Père, la même que celle de Christ: «Je m'en vais vers mon Père et votre Père vers mon Dieu et votre Dieu,» c'est-à-dire là où Christ se trouve encore comme Fils et comme homme. De cette relation, nous jouissons déjà. Quand Christ reviendra, le monde saura que nous avons été aimés, comme Christ a été aimé; mais nous, nous en avons la jouissance dès ici-bas. Le nom du Père nous a déjà été déclaré lorsque Christ était sur la terre, quoique peu compris des disciples. Mais, dès la descente du Saint Esprit, survenue en vertu de la présence de l'homme Christ dans le ciel, ce nom est de nouveau déclaré, et l'Esprit est l'Esprit d'adoption.

Quelle grâce immense, parfaite, intime! Amour qui est l'amour comme Dieu aime, infini, parfait dans sa nature, excluant tout ce qui ne l'est pas; intime, c'est l'amour du Père pour le Fils lui-même, et Christ en nous pour l'attirer dans nos coeurs et nous rendre capables d'en jouir, et cela dans son intimité parfaite, car c'est Christ en nous, pour lui donner son caractère propre en nous. Le monde saura objectivement de quel amour nous avons été aimés, quand nous paraîtrons dans la même gloire que Christ; nous, nous le connaissons, comme en étant les objets conscients; connaissant cet amour dans le Père, dans le Fils comme en étant le digne et infini objet, et nous, — lui étant en nous, — y participant de la manière dont il en jouit comme homme. Dieu seul pouvait avoir de telles pensées!

## Chapitre 18

Nous avons parcouru le merveilleux chapitre, dans lequel nous est présenté le développement touchant de la communion du Fils avec le Père à l'égard de l'objet de leur intérêt commun, les enfants, les croyants mis en relation avec le Père par sa révélation dans le Fils. Plus on y pense, plus on sent combien il est merveilleux d'être admis à entendre un semblable entretien.

Mais continuons notre examen de l'évangile. Ce qui suit est le récit des derniers événements de la vie de Christ, ainsi que de sa mort, de sa résurrection, et de tout ce qui s'y rattache.

Les souffrances de Christ ne sont pas le sujet de l'évangile de Jean, mais sa divine personne, et ce caractère se retrouve ici. On n'y trouve de souffrance, ni en Gethsémané, ni sur la croix, mais un témoignage direct rendu à sa divinité, comme à sa parfaite obéissance humaine. Il y a un autre élément moins important, mais qui vient en évidence; c'est la mise de côté morale des Juifs, sujet de douleur pour le Sauveur lui-même et pour nous, et à laquelle la grâce souveraine de Dieu portera remède; mais ici ils tombent dans un mépris marqué, même de la part des gentils.

Les souffrances de Christ n'étant pas racontées, il y a beaucoup moins de détails. Ce sont de grands principes, de grands faits, qui sont mis en avant dans le récit, ou au moins qui en ressortent. J'espère que ce ne sera pas trop hasarder pour les âmes, que de passer en revue



les divers récits qui se trouvent dans les évangiles au sujet de ce qui a eu lieu en Gethsémané et sur la croix.

En Matthieu, Christ est la victime; il n'y a ni consolateur, ni consolation, mais sommeil des siens et trahison avec des baisers en Gethsémané, et sur la croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Marc donne à peu près les mêmes faits à cet égard. En Jean, nous le verrons bientôt, il n'est pas question de souffrances, ni en Gethsémané, ni sur la croix. C'est le Fils de Dieu qui se donne. En Luc, vous avez plus d'angoisse humaine en Gethsémané, mais aucune sur la croix. De ce qui est rapporté dans l'évangile de Jean, nous parlerons plus loin. Dans l'évangile de Matthieu, c'est simple: c'était l'agneau conduit à la boucherie; l'agneau qui n'a pas ouvert la bouche, sauf pour se reconnaître tel et abandonné de Dieu pour nous. En Luc, je vois le Fils de l'homme, et chaque cas répond au caractère de l'évangile. Ainsi, comme homme, sa généalogie remonte à Adam; il est l'homme qui prie toujours; en Gethsémané, en vue de la coupe terrible qu'il devait boire, il est l'homme réalisant d'avance ce qu'il devait souffrir comme étant fait péché. Il était dans une agonie (ce qui se trouve en Luc seul), mais cela n'a servi qu'à montrer sa perfection. Il priait avec plus d'instance; il était comme homme avec Dieu; il traversait toute l'angoisse dans son esprit. Sur la croix, point de souffrances du tout. Tout le reste (ce que nous voyons dans les autres évangiles) demeure vrai, mis c'est vu d'un autre côté; c'est sous un autre aspect que le précieux Sauveur est présenté. Les souffrances sont passées; il demande pardon pour les Juifs; il promet le Paradis au brigand, puis, quand tout est achevé, il remet son esprit à son Père. C'est la grâce et la paix dans son âme quand elle a tout réalisé. L'abandon de Dieu avait eu lieu, mais ce n'est pas ce côté de l'histoire que Luc présente.

Il est bien de remarquer aussi que les trois autres évangiles (Matthieu, Marc, Luc) racontent, lors de sa dernière arrivée à Jérusalem, sa controverse avec les diverses classes de Juifs, dont l'incrédulité est mise en évidence. En Jean, lorsque cette incrédulité à l'égard de sa parole (chapitre 8), de ses oeuvres (chapitre 9), a été rendue manifeste, qu'il a déclaré qu'il est venu pour chercher ses brebis, Juifs ou gentils, et que Dieu lui a rendu témoignage comme étant Fils de Dieu, Fils de David et Fils de l'homme (mais comme tel il fallait qu'il mourût), alors ce n'est pas une controverse avec les Juifs, chose déjà réglée, mais ce sont ses communications à ses disciples au sujet des privilèges et de la position dont ils jouiraient quand Lui serait loin. Ceci nous ramène à l'histoire.

Les quelques versets qui nous parlent de Gethsémané, nous présentent le Sauveur dans sa puissance divine, puis se donnant lui-même pour les siens, ensuite parfait en obéissance comme homme. Rien n'est dit de ce qui s'est passé avant l'arrivée de Judas. Mais alors, toute la bande, sur son aveu volontaire qu'il était Jésus de Nazareth, tombe par terre, terrassée par la puissance divine qui se révélait en Lui. Il pouvait s'en aller, leur échapper; mais il n'était pas venu pour cela, et, déclarant de nouveau qu'il était Celui qu'ils cherchaient, il ajoute: «Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci», afin que fût accomplie cette parole précieuse pour nous aussi: «De ceux que tu m'as donnés, je n'en ai perdu aucun». Il se met à la brèche pour que les siens soient garantis du mal.

Pierre tire son épée, frappe le serviteur du souverain sacrificateur, et lui enlève l'oreille. Jésus le guérit, mais en disant ces paroles: «La coupe que mon Père m'a donnée à boire, ne la boirais-je pas?» Soumission parfaite à la volonté de son Père, tout en démontrant que, par un mot de sa part, ils étaient rendus impuissants et Lui libre.

Dans ce qui suit, nous trouvons, ce me semble, que Jésus ne tient guère compte du souverain sacrificateur. Il ne lui rend pas compte de sa doctrine, mais le renvoie, à ses auditeurs: ce qu'il avait dit, c'était en public. Dans les autres évangiles, nous voyons bien que Jésus répondit, quand il lui fut demandé qui il était. Mais ici l'autorité du souverain sacrificateur disparaît.

La chute de Pierre est soigneusement constatée, puis laissée là. Dans l'interrogatoire qu'il lui fait subir, Pilate reçoit de sa part une plus ample réponse. Sa réticence devant le souverain sacrificateur ne se retrouve pas ici, ce qui est frappant. Avec Caïphe, il s'en rapporte à ce que celui-ci aurait pu savoir par la foule qui l'avait entendu. Avec Pilate, il entre en conversation; il reconnaît l'autorité du gouverneur, mais les Juifs sont mis de côté, placés dans la position de faux accusateurs, et, quand leur inimitié est mise en évidence, il explique à Pilate que, tout en étant Roi, son royaume n'était pas de ce monde, et ne le sera jamais, lors même qu'il sera établi ici-bas. Les cieux régneront; le monde le reconnaîtra (Daniel 4: 26).

Pilate aurait voulu laisser l'affaire aux Juifs; il voyait bien que ce n'était qu'envie et inimitié sans cause, mais les Juifs devaient être les instruments pour que Christ fût traité comme un malfaiteur, et non lapidé même comme blasphémateur, ainsi que le fut Etienne. Dans les conseils merveilleux de Dieu, son Fils devait être mis à mort comme un malfaiteur parmi les gentils, jeté hors de la vigne, mais les coupables, ceux qui en étaient les auteurs, c'étaient les Juifs (versets 29-32, 35). Quel aveuglement terrible que le leur! Ils ne voulaient pas se souiller pour pouvoir manger la Pâque (verset 28), au moment de livrer le vrai Agneau de Pâque pour qu'il fût immolé. Les scrupules ne sont pas la conscience. Il ne faut pas violer les scrupules, si nous en avons, mais la conscience regarde à Dieu et à sa parole. La conscience n'empêchait pas les Juifs d'acheter le sang de Jésus pour trente pièces d'argent; mais un scrupule leur défendait de mettre dans le trésor de Dieu, dans le temple, l'argent rejeté par Judas, parce que c'était le prix du sang (comparez Romains 14).

Pilate demande à Jésus s'il est le roi des Juifs. Le Seigneur explique que son royaume n'est pas de ce monde, autrement il aurait fait valoir ses prétentions comme le monde le fait. Mais dans tous les sens, son royaume, dans ce moment, ne s'établissait pas dans ce monde comme un royaume du monde. Sa présence comme accusé devant Pilate, en était la preuve. Jésus ne manque pas de confesser ouvertement qu'il est roi, lorsque Pilate le lui demande. Il établira plus tard une puissance à laquelle rien ne pourra s'opposer, mais ce n'était pas encore le moment. Selon la vérité, il était roi, et il rend témoignage à la vérité. Selon l'oeuvre de Dieu dans ce moment-là, il était compté parmi les malfaiteurs. Pour Pilate, incrédule et rationaliste, qu'est-ce que c'était que la vérité? Il était grandement coupable en cédant aux instances des Juifs, mais c'étaient les Juifs qui étaient les instigateurs de la mort de Jésus. Ils accomplissaient sans le savoir les conseils de Dieu, et Jésus était là dans son obéissance parfaite. Nous avons

en scène la vérité, le roi, la victime de propitiation accomplissant une oeuvre bien autrement profonde et importante que la royauté même, nous y voyons aussi le chef de la gentilité représentant l'empereur, puis la haine acharnée de ce pauvre peuple contre Dieu manifesté en bonté, leur Sauveur. Tout se revêt de son vrai caractère, les conseils de Dieu s'accomplissent, et chaque acteur dans cette scène prend sa vraie place. Mais les acteurs, les Juifs et les gentils, doivent disparaître condamnés, sauf la grâce, et le malfaiteur condamné qui, humainement parlant, disparaît, quitte la scène pour être Seigneur sur tout, pour s'asseoir sur le trône du Père.

Ainsi vont les choses même en petit dans ce monde. Il est frappant de voir ces pauvres Juifs se servir à la croix des paroles mêmes qui, dans leurs propres écritures, sont mises dans la bouche des athées et des ennemis de Dieu (comparez Psaumes 22 et Matthieu 27). Mais la sagesse est justifiée par ses enfants.

La position de tous est nettement constatée. Pilate, juge convaincu de l'innocence du Seigneur, voulait se débarrasser de l'importunité des Juifs et éviter une inimitié sans profit. Les Juifs s'acharnent contre le Fils de Dieu venu en grâce dans ce monde, et lui préfèrent un brigand coupable de meurtre. Jésus se soumet à tout: condamné sur son propre témoignage, il devait être rejeté hors du camp et subir le genre de mort dont il avait parlé, et les gentils devaient en être coupables. Mais les actions de Pilate et des Juifs devaient mettre encore plus en relief l'esprit qui les animait. Pilate sans conscience, les Juifs pleins de haine. Ils voulaient le faire mourir à tout prix. C'est ce qui suit, et que nous trouvons au commencement du chapitre 19.

## Chapitre 19

Au fond le jugement du Sauveur avait été prononcé. Il avait été livré aux outrages des soldats romains. Les détails de cette partie de l'histoire se trouvent dans Matthieu 27: 24-31. Les Juifs, malgré la résistance timide de Pilate, avaient choisi le brigand Barabbas et rejeté le Fils de Dieu, et Pilate, cédant à leurs instances, avait uniquement abdiqué sa position de juge pour plaire à un peuple remuant.

Mais il n'était pas à son aise. La majesté des voies de Jésus donnait à l'accusé de l'ascendant sur le juge. Il y avait en Christ quelque chose de surhumain qui faisait peur à Pilate; puis nous savons qu'il avait reçu des avertissements, que Dieu lui avait envoyés d'une manière telle qu'un gentil pouvait les recevoir (Matthieu 27: 19). Mais les relations des Juifs, non avec Christ, — cela se trouve plus clairement et d'une manière plus terrible en Matthieu, — mais avec les gentils, et celles des gentils avec Dieu, devaient être manifestées avec plus d'évidence. Pilate ramène Jésus, et il nous est présenté, haï et rejeté des Juifs, et condamné uniquement par Pilate sur des paroles connues de tous: «*Ecce Homo*».

C'est Dieu qui nous le présente ainsi. Voilà le Fils de Dieu, où il en était dans ce monde. Le monde ne l'a pas connu, quoiqu'il l'eût vu, et les siens ne l'ont pas reçu. Il a été le méprisé et le rejeté des hommes.

Pilate, mal à son aise par son mélange de crainte et de mauvaise conscience, et plein en même temps d'une anxiété fébrile de maintenir son autorité et de rejeter sur les Juifs la culpabilité de la condamnation de Jésus, le présente de nouveau aux Juifs, pour leur dire qu'il ne trouve aucune faute en lui. Ceci pousse les Juifs à demander à grands cris son crucifiement. Pilate veut qu'eux le fassent, puisqu'il ne trouve aucun crime en lui. Alors les Juifs, auxquels les Romains avaient laissé leurs propres lois (sauf le droit de mettre à mort), insistent sur ce que Jésus méritait la mort, car il se faisait Fils de Dieu, ce qui augmente le malaise de Pilate.

Il rentre dans la salle des audiences, et demande à Jésus d'où il était. Où était donc le juge en ce moment? Jésus ne lui répond pas, Pilate ayant reconnu publiquement que Jésus n'était pas coupable. Il ne s'agissait pas d'instruire Pilate, qui, d'ailleurs, ne cherchait pas l'instruction, et qui, devant le silence de Jésus, en appelle à son autorité et à son pouvoir sur lui. Jésus déclare à Pilate qu'il n'en aurait point, si cela ne lui avait pas été donné d'en haut, — car le crucifiement du Sauveur était dans les conseils de Dieu, et Jésus se donnait maintenant pour les accomplir, mais cela ne faisait qu'augmenter le péché de Judas qui, témoin de la puissance divine de Christ, l'avait livré comme s'il n'en avait pas.

Dès lors Pilate cherche à délivrer Jésus. Mais pour éviter un tumulte parmi les Juifs, qui lui reprochent d'être infidèle à César puisque Jésus se disait roi, il ne résiste plus, mais irrité, il se moque des Juifs qu'il méprisait, et, ne s'inquiétant ni de la vérité, ni de Jésus, il dit: «Crucifierai-je votre roi?» cachant ainsi son malaise, son chagrin, sa faiblesse et son manque de conscience. Cela donne lieu à l'apostasie publique des Juifs, qui déclarent: «Nous n'avons pas d'autre roi que César». Les conseils de Dieu s'accomplissent; les mains de Pilate restent tachées du sang du Fils de Dieu; les gentils qui avaient l'autorité, sont coupables de sa mort; les Juifs abandonnent tous les privilèges qu'ils avaient de la part de Dieu, et Jésus, avec son innocence judiciairement reconnue, tient seul la place de vérité et de fidélité, et se donne (car il aurait pu échapper comme dans le jardin, ou, de fait, à quelque moment que ce fût) pour accomplir les conseils de grâce. Les gentils sont compromis sans ressource, les Juifs perdus pour toujours sur le terrain de leur propre responsabilité, et cela, non seulement quant à la loi, mais comme ayant renoncé à tout droit à la jouissance des promesses, et si Dieu les accomplit plus tard pour sa gloire, ils seront forcés d'en recevoir la jouissance comme de pauvres pécheurs perdus d'entre les gentils. Jésus, condamné purement et simplement pour le témoignage qu'il rendait à la vérité, ce qui avait été aussi le cas devant le souverain sacrificateur, reste seul debout dans sa dignité et dans son intégrité au milieu d'un monde qui se perdait en se heurtant contre lui, contre la grâce et la vérité venues de la part de Dieu par lui qui était dans son sein.

Ici, Jésus ne reconnaît aucune autorité chez les Juifs, — c'étaient des adversaires, — ni dans le chef des gentils, sauf pour accomplir les conseils de Dieu. Il lui explique la position premièrement, mais nie son pouvoir, si ce n'est pour cela. Pour voir sa condamnation par les Juifs, il faut regarder aux autres évangélistes, comme Matthieu 26: 63-66, où on le voit condamné pour le témoignage qu'il a rendu d'être le Fils de Dieu; et Luc 22, où ils se chargent du terrible fardeau de son sang. Ici, dans l'évangile de Jean, ce ne sont que des adversaires

que le Seigneur ne reconnaît pas. Juifs et gentils, ils disparaissent dans les ténèbres de la haine et d'une injustice provenant de la faiblesse d'âme, et du manque de conscience, et Jésus est là, ayant rendu témoignage à la vérité, seul, en acceptant les conséquences de la part de Dieu, afin d'accomplir l'oeuvre ineffable de l'amour divin pour les uns et les autres. Oh! que nous sachions méditer et réaliser ces choses!

Dans l'histoire du crucifiement de Jésus, de même que nous l'avons vu en Gethsémané, les souffrances ne se trouvent pas. S'il est placé entre les malfaiteurs, c'est pour jeter du mépris sur les pauvres Juifs. Mais si Pilate avait cédé sans conscience à leur violence, il ne s'inquiétait nullement de l'honneur de leur nation, et il maintient insolemment ce qu'il a écrit. Dieu a voulu que ce témoignage fût rendu à l'état des Juifs et aux droits de son Fils, rejeté par le peuple, mais roi des Juifs. La prophétie s'accomplit à leur égard dans les plus petits détails.

Après cela, nous voyons quelqu'un qui a fourni sa carrière bénie: c'est le Fils de Dieu. Pendant son service ici-bas, il ne reconnaissait pas sa mère. En réalité, il ne s'agissait pas de ses relations humaines: il était porteur dans ce monde de la parole divine, l'expression de cette parole dans sa personne et rien d'autre; séparé de tout pour cela. Maintenant que son ministère divin est terminé, il reconnaît cette relation, non comme liaison avec les Juifs, c'était fini, mais comme affection humaine. Il la confie à Jean, le disciple qu'il aimait. L'avoir toujours repoussée, n'était pas manque d'affection naturelle, mais fidélité, soit dans sa position en dehors des Juifs (Matthieu 12: 46), soit de dévouement absolu. Maintenant que son service est achevé, son affection est libre, et il la montre.

Puis la dernière petite circonstance qui devait se rencontrer dans sa mort, selon les Ecritures, étant accomplie, dans une paix parfaite déclarant que tout était accompli, il rend son esprit lui-même. Personne ne le lui ôte; c'est lui-même qui le rend. Acte divin: après avoir tout souffert dans son âme par l'abandon de Dieu, dans un calme parfait, il reconnaît que tout est accompli, il détache lui-même son esprit de son corps et le remet à Dieu, son Père. Acte divin qu'il avait le pouvoir d'accomplir. Dans l'évangile de Luc, nous avons le côté humain de la foi de l'homme: «Père, entre tes mains je remets mon esprit». Ici c'est le côté divin, où il se démet de sa vie humaine.

Les Juifs, zélés pour les ordonnances, tout en négligeant la miséricorde, la justice et l'amour de Dieu, veulent que les corps ne restent pas sur la croix le jour du sabbat, et un centenier est envoyé pour donner la mort aux crucifiés. Il casse les jambes des deux malfaiteurs; mais Jésus était déjà mort; pas un de ses os ne devait être cassé; mais pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé, et que (bien que lui n'y comprît rien) le monde était débarrassé du Fils de Dieu, il perce son côté avec une lance. C'était le dernier outrage que le monde lui ait fait pour être sûr qu'on en avait fini avec le Fils de Dieu. La réponse de la grâce fut l'eau et le sang qui purifient et qui sauvent. L'homme et Dieu se rencontraient: l'insolence et l'indifférence de la haine, et la grâce souveraine qui s'élève au-dessus de tout le péché de l'homme. Merveilleuse scène, merveilleux témoignage! Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. Le coup de la lance du soldat a amené le témoignage divin du salut et de la vie.

Remarquez aussi l'opportunité de cette circonstance. Si l'on avait percé Jésus avant sa mort et qu'on l'eût tué, il n'aurait pas remis lui-même son esprit; si on l'avait percé sans le mettre à mort, verser ainsi son sang n'aurait pas eu la valeur de sa mort. Mais il donne sa vie lui-même, il est mort, et toute la valeur de sa mort, sous ses deux aspects de purification et d'expiation, se trouve manifestée quand son côté est percé et que l'eau et le sang en sortent (1 Jean 5).

Combien peu le dehors de ce qui se passe dans le monde correspond à la réalité! Les scrupules et la brutalité s'empressent pour ôter la vie aux brigands. On ne pensait guère qu'ainsi l'on envoyait le pauvre croyant tout droit dans le Paradis. Les Ecritures s'accomplissaient sur tous les points. Pas un des os de Jésus n'était cassé, mais son côté avait été percé, et maintenant Dieu se pourvoit de l'homme riche avec qui Jésus devait être dans sa mort. Joseph d'Arimatee a obtenu de Pilate le corps du Sauveur, et lui et Nicodème le placent avec des aromates dans un sépulcre neuf qui n'avait jamais servi à un enterrement. Le sabbat étant près de commencer (à six heures du soir), on plaça le corps là pour tout arranger convenablement quand le sabbat serait passé. Quel moment solennel que celui où la terre recevait le corps mort du Fils de Dieu, et que le monde n'avait plus rien de lui ici-bas!

Remarquez ici, en passant, comment l'iniquité, poussée à son comble, amène les faibles à se montrer fidèles. Ces deux hommes qui croyaient en Jésus, mais que leur position et leurs richesses empêchaient de se montrer ouvertement, ou ne permettaient à l'un de le faire que d'une manière timide et détournée, maintenant que tous ont peur, sauf quelques femmes, eux se montrent hardiment. Ce mal au milieu des Juifs leur était devenu intolérable, et leur position leur rend actuellement service dans leur dévouement. C'est la patiente grâce de Dieu et puis sa providence, qui avaient amené les riches en ce moment pour ce service. Dans le monde invisible, Jésus était dans le Paradis; quant à ce monde-ci, un ensevelissement interrompu, voilà tout ce qu'il avait. Le péché, la mort, Satan, le jugement de Dieu, avaient fait tout ce que l'un ou l'autre pouvaient faire: sa vie terrestre était terminée, et avec elle toutes ses relations avec ce monde et l'homme en tant qu'appartenant à ce monde. La mort régnait extérieurement, même sur le Fils de Dieu; les âmes sérieuses, qui en avaient connaissance, étaient confondues. Mais le monde allait son train; la pâque se célébrait avec ses cérémonies habituelles; Jérusalem était ce qu'elle avait été auparavant. On s'était débarrassé de deux brigands; ce qu'ils étaient devenus l'un ou l'autre ne regardait pas la société. Son égoïsme en était délivré, et elle l'était d'un autre qui la gênait, en disant trop d'elle. Mais ce n'est pas le dehors des choses qui est la vérité. L'un des brigands était dans le Paradis avec Christ; l'autre, loin de tout espoir, et l'âme au moins du troisième était dans le repos d'une parfaite bénédiction, dans le sein de la divinité. Et quant au monde, il avait perdu son Sauveur et ne devait plus le revoir.

Mais il était impossible, par rapport à sa personne, que Jésus restât sous la puissance de la mort, bien que pour nous il s'y soit soumis. Par rapport à la justice divine, il ne devait pas y rester. Vrai Fils de Dieu, il y allait de la gloire du Père qu'il n'y fût pas retenu. Il ne pouvait permettre que son Saint vît la corruption. Les ténèbres absolues qui étaient descendues sur

le monde, parlaient de la part de Dieu de l'aube d'un jour nouveau et éternel qui allait se lever au delà de la mort, pour la gloire de Dieu, sur ceux qui, attachés à Jésus, voyaient en lui le soleil de justice. La tristesse, là où il y a la foi, peut durer la nuit, mais la joie arrive au matin. Pour les justes, la lumière se lève au milieu des ténèbres. L'homme a dû être condamné, mais Dieu est souverain en grâce, glorieux en justice. Le Christ, homme, a dû mourir selon cette grâce et selon la justice contre le péché; mais il a dû être ressuscité selon la justice immanquable de Dieu. C'est le fond de la vérité quant à l'oeuvre de Christ, mais c'est le principe de toutes les voies de Dieu à notre égard. Il faut que nous mourions avec lui et que nous ressuscitions avec lui. Si nous nous approprions toujours cette vérité, car c'est notre privilège (Colossiens 2; 3), nous jouissons de la vie qui n'est pas de ce monde, portant toujours dans notre corps la mort du Seigneur Jésus. Si, en quelque chose, cette vie de la chair n'est pas mortifiée, il faut que la mort y soit appliquée: dans les voies de Dieu, on en fait l'expérience. C'est l'histoire de notre vie chrétienne ici-bas. Quant à l'accomplissement efficace de la chose, elle a été faite une fois pour toutes sur la croix.

## Chapitre 20

Dans ce chapitre, l'histoire de la résurrection, ou plutôt des manifestations du Seigneur aux siens, est pleine d'intérêt et de principes importants. La première personne qui nous est présentée, n'est pas même le Christ: ce sont ceux qui devaient l'entourer spirituellement et qui l'avaient entouré de fait ici-bas. Il était bon et convenable que l'état de leurs affections, — et les affections nourrissent la foi, — que cet état, dis-je, comme confiance en lui et attachement à sa personne, fût manifesté, et qu'alors, lui, révélé en résurrection, fût la réponse à cet état, et les conduisit plus loin.

La première personne qui se présente et dont l'histoire est d'un profond et touchant intérêt, est Marie de Magdala. Son nom est devenu l'expression d'une mauvaise vie, ou au moins de celle d'une femme qui est sortie du désordre, mais il n'y a rien qui justifie la tradition. Mais qu'elle eût été complètement sous la puissance du démon, n'est pas une tradition. Le Seigneur avait chassé d'elle sept démons. Son état avait donc été des plus misérables, et elle aimait beaucoup. Nous la trouvons avec une femme appelée constamment l'autre Marie (Matthieu 28: 1), accompagnant avec d'autres le Seigneur, et lui rendant les services assidus d'une affection dévouée. Mais toute sincère que fût l'affection de ces femmes pour le Sauveur, il était davantage pour le coeur de Marie de Magdala que pour toutes les autres. Elles se disposaient bien, en achetant des aromates et des parfums pour l'embaumer, à faire tout ce qu'il fallait pour honorer leur Maître; mais Marie de Magdala pensait à lui. Elles attendaient donc l'heure convenable, et arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Mais le coeur de Marie de Magdala était vide de tout, sauf de la douleur d'avoir perdu celui qu'elle aimait tant, et elle était au sépulcre comme il faisait encore nuit.

Le Seigneur était déjà ressuscité, et la grande pierre roulée de devant l'entrée du sépulcre. Elle ne saisissait pas la portée de ce qu'elle voyait, mais s'en alla auprès de Pierre et de Jean. Ceux-ci, pour voir ce qui en était, courent vers le sépulcre que l'on supposait

soigneusement gardé. Jean regarde dans le sépulcre et voit les linges, dans lesquels Jésus avait été enveloppé, laissés là à terre. Pierre, arrivant tout de suite après, y entre et voit aussi les linges, et le suaire, dont la tête du Seigneur avait été enveloppée, pliée et à part. Tout respirait la tranquillité; rien n'indiquait la hâte, ni la précipitation. Il paraît que Pierre était étonné de ce qu'il voyait (Luc 24: 12), et ne savait trop qu'en penser. Puis Jean y entre à son tour; il vit et crut, mais sa foi s'appuyait sur ce qu'il voyait, et non sur la parole.

Ils ne connaissaient pas les Ecritures qui disent qu'il fallait que cela arrivât ainsi. Hélas! Jésus ne possédait pas leur coeur, ni la Parole leur intelligence. Ils s'en vont *chez eux*; ils ne cherchent pas plus loin; ils sont étonnés, Jean au moins convaincu; l'intelligence divine ne les éclairait pas, l'affection pour Christ ne les émouvait pas: ils s'en allèrent chez eux.

Il n'en est pas ainsi de Marie de Magdala. Pour elle, sans Jésus, le monde entier n'était qu'un sépulcre vide; son coeur était plus vide encore. Elle reste là au sépulcre, là où avait été le Seigneur qu'elle aimait. Comme il est dit de Rachel, elle ne pouvait être consolée, parce qu'il n'était plus. Penchée sur la tombe creusée dans le roc, elle voit deux anges qui lui demandent: «Pourquoi pleures-tu?» Dieu permet la pleine expression de cette puissante affection. Ce n'est plus «on a enlevé *le* Seigneur», comme elle le disait aux apôtres, mais «on a enlevé *mon* Seigneur, et je ne sais où on l'a mis». Mais Jésus n'était pas loin d'un coeur ainsi attaché à sa personne. Marie entend le mouvement de quelqu'un derrière elle. Elle se tourne et voit un homme qu'elle prend pour le jardinier. Il demande encore: «Pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?» Alors on voit cette affection qui s'approprie le Sauveur perdu comme s'il était à elle, et qui ne s'imagine pas que le jardinier puisse penser à un autre objet que celui qui la préoccupe. «Seigneur», dit-elle, «si tu l'as emporté d'ici, dis-moi où tu l'as mis et je l'ôterai». Si j'avais un ami malade, je demanderais chez lui: «Comment est-il?» et tous entendraient ce que je voudrais dire, de qui je parlerais. Marie croit que tout le monde pense au Seigneur, comme elle le faisait elle-même, et que son affection lui donnait plein droit de disposer de Lui. Ce n'était pas l'intelligence; il avait dit qu'il ressusciterait, et elle cherchait parmi les morts Celui qui était vivant. Mais le Seigneur était tout pour son coeur. C'est ce que Jésus cherche, et il se fait trouver vivant. Il use de son affection divine et humaine, et appelle sa brebis par son nom. «Marie», dit-il. C'était assez, et un seul mot d'un coeur satisfait répond à l'appel. Sa brebis entend sa voix et ne s'y méprend pas. «Rabboni», dit-elle. C'était tout. Marie l'avait trouvé, et trouvé vivant, et il avait fait ressortir dans le coeur de Marie toute l'affection à laquelle son amour satisfaisait.

Maintenant arrive l'intelligence, et c'est Marie, celle qui cherchait le vivant parmi les morts, mais avec un coeur qui était à lui, un coeur attaché à sa personne, c'est elle qui est employée par le Seigneur pour communiquer aux apôtres mêmes la connaissance des privilèges les plus élevés qui appartiennent aux chrétiens. On voit clairement l'importance de ce dévouement. Ce n'est pas la connaissance qui caractérisait Marie, mais son affection l'approchait spirituellement du Seigneur, et faisait d'elle le vase propre pour communiquer ce qu'il avait, lui, dans son coeur. Elle possédait, comme vase, cette connaissance, mais, mieux encore, elle possédait le Seigneur.



Quant à sa position, Marie de Magdala représentait le résidu juif attaché à la personne du Seigneur, mais ignorant des conseils glorieux de Dieu. Elle pensait avoir retrouvé Jésus, ressuscité sans doute, mais revenu dans ce monde pour prendre la place qui lui était due, et satisfaire aux affections de ceux qui avaient tout quitté pour lui dans ses jours d'humiliation, méconnu du monde et renié par son peuple. Mais elle ne pouvait pas l'avoir ainsi maintenant. Une gloire tout autrement excellente, d'une étendue tout autrement grande, était dans les pensées de Dieu, et une bénédiction tout autrement précieuse pour nous. En recevant Christ, elle a bien dû le recevoir selon les pensées de Dieu à l'égard du Sauveur. Seulement, son attachement au Seigneur lui ouvrait ce chemin béni. «Ne me touche pas», dit le Seigneur, «car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Elle ne pouvait pas avoir le Seigneur, même ressuscité, revenu comme Messie sur la terre. Il devait premièrement monter vers son Père et recevoir le royaume, puis revenir; mais il y avait bien plus. Une oeuvre avait été accomplie qui le plaçait, lui, comme homme et toujours Fils, auprès du Père dans la gloire, homme dans cette relation bénie, mais c'était une oeuvre de rédemption, qui plaçait les siens, rachetés selon la valeur de cette oeuvre, dans la même gloire et dans les mêmes relations que lui. Et cela était basé sur le fondement certain de cette oeuvre, dans laquelle Dieu lui-même et le Père avaient été pleinement glorifiés et s'étaient fait connaître selon toutes leurs perfections (comparez Jean 13: 31, 32; 17 : 4, 5). Selon ces perfections, les disciples sont introduits dans la position et selon la relation de Jésus lui-même avec Dieu. C'était le fruit nécessaire de l'oeuvre de Jésus. Sans cela, il n'aurait pas vu le travail de son âme.

Pour la première fois, Christ appelle ses disciples ses frères, et les place ainsi dans ses propres relations avec Dieu son Père. Le judaïsme a disparu pour le moment et pour ce qui concerne l'ancienne alliance, et le plein effet de l'oeuvre de Christ, selon le propos arrêté de la grâce, est révélé; les croyants y sont placés par la foi, et nous en possédons la connaissance et la puissance par le Saint Esprit qui nous a été donné, à la suite de l'entrée de Jésus personnellement comme fils de l'homme, dans la gloire qui résulte de son oeuvre.

La résurrection de Jésus a laissé derrière l'homme la mort, le péché, la puissance de Satan et le jugement de Dieu, et a mis en perspective la gloire céleste, bien que, pour rendre témoignage à la réalité de sa résurrection, Jésus ne fût pas encore entré dans cette gloire même. Mais pour ce qui est le fond de la chose, c'est-à-dire la relation, elle est établie et révélée. Le résidu juif, attaché au Christ, devient la compagnie du Fils, associé à lui dans la puissance des privilèges dans lesquels il est entré, comme ressuscité d'entre les morts.

Marie ayant communiqué ces choses aux apôtres, la suite du développement extérieur fondé sur cette révélation, est racontée. Les disciples se réunissent ce même jour-là au soir, et Jésus, les portes étant fermées à cause de leur crainte des Juifs, paraît personnellement, mais dans un corps spirituel, au milieu d'eux, en leur apportant la paix qu'il avait faite par son sang. La paix divine, le rassemblement et la présence du Seigneur, caractérisaient leur réunion. Les apôtres devaient en être des témoins oculaires, et il leur montre ses mains et son côté, témoins irrécusables que c'était bien le même Jésus qu'ils avaient connu, et ils se

réjouissent en le voyant. Ensuite ils devaient être ses missionnaires ou apôtres (envoyés), et il pose la paix divine comme point de départ: «Paix vous soit», leur dit-il, «comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie». Puis, comme Dieu a soufflé dans les narines d'Adam la respiration de vie, le divin Fils, le même Dieu, ici homme ressuscité, souffle sur eux, leur communiquant le Saint Esprit. Bien que symbolisant le don du Saint Esprit, celui-ci n'était pas encore envoyé, car Jésus n'était pas encore monté en haut, mais il a été communiqué comme puissance de vie de la part du Sauveur ressuscité, vie divine, vie selon la position dans laquelle il se trouvait et qui en était la force. Ils vivaient de la vie divine du Sauveur, et selon l'état qu'il avait pris en ressuscitant. Le Saint Esprit descendu du ciel devait leur révéler les objets de la foi et les conduire. Ici, ce qu'ils reçoivent, c'est la capacité spirituelle et subjective d'en jouir, les rendant capables personnellement de fournir la carrière dans laquelle le Saint Esprit devait les conduire. Ils étaient propres pour le service de leur mission; celui qui devait les diriger était le Saint Esprit qui allait descendre du ciel.

Cette différence se trouve en Romains 8. Jusqu'au verset 11, le Saint Esprit, dans le croyant, est esprit de vie et de liberté, de puissance morale en Christ. Après cela (depuis le verset 11), c'est le Saint Esprit personnellement, agissant comme une personne divine. Ceci va jusqu'au verset 27.

Cependant, dans ce tableau qui est le résumé de toute la position, ce fait (le Seigneur soufflant sur eux) désigne le don du Saint Esprit. Or leur mission, le salut que Jésus venait d'accomplir, se caractérisait dans sa première application par la rémission des péchés, premier besoin du pécheur, s'il doit être réconcilié avec Dieu (Luc 1: 77; Matthieu 9: 2). Ce n'est pas ici l'efficace éternelle de l'oeuvre de Christ en elle-même, mais l'application de son efficace ici-bas comme chose présente et actuelle. En examinant la portée de cette oeuvre, nous trouvons que les adoreurs, une fois purifiés, n'ont plus aucune conscience de péchés, mais ici, c'est l'application présente dans cette purification. L'efficace éternelle de l'oeuvre n'est pas le sujet de l'évangile de Jean, qui n'en parle pas, mais c'est son application administrative.

Les versets 19 à 23 de notre chapitre résument la position de service, dans laquelle le Seigneur place ses disciples, ainsi que le rassemblement des enfants de Dieu. Remarquez ici qu'il disait, dans sa vie sur la terre avant la résurrection: «Ne crains point;» et si, comme Emmanuel, le Messie, il disposait de tout en faveur des siens, lorsqu'il envoyait ses disciples en mission, ici, au contraire, ils ont peur des Juifs, et le Seigneur n'ôte pas cette peur, mais il remplace la puissance de sa présence comme Emmanuel, le Messie, par sa présence au milieu d'eux, et par la paix qu'il avait faite et qu'il conférait.

Thomas n'était pas là. Huit jours après, c'est-à-dire le dimanche suivant, Thomas se trouvait avec les autres, et Jésus vint au milieu d'eux. En répondant aux doutes que Thomas avait exprimés avant que Jésus vint, le Seigneur le convainquit en lui montrant et lui faisant toucher ses mains et son côté. Les doutes de Thomas disparaissent. C'est l'expression, dans ce remarquable résumé ou esquisse des dispensations de Dieu, de la position du résidu juif aux derniers jours. Ils croiront en le voyant, et Jésus fait la différence entre les croyants qui ne l'ont pas vu, — notre position, — et ceux qui croiront quand ils le verront. La bénédiction

repose sur nous. La confession de Thomas, si vraie et juste qu'elle fût, montre, il me semble, la position judaïque. Ce n'est pas le Fils de l'homme glorifié, Jésus en haut; mais c'est ce que les Juifs reconnaîtront lorsqu'il reviendra, c'est-à-dire que le Jésus qu'ils avaient rejeté, était leur Seigneur et leur Dieu, leur Libérateur et Sauveur, le Jéhovah qui devait les délivrer. Le témoignage des autres ne les aura pas convaincus. Ils verront et contempleront Celui qu'ils ont percé. Ainsi nous trouvons, dans ce chapitre, outre la résurrection de Jésus, le résumé de la dispensation de grâce depuis cet événement jusqu'au retour du Sauveur: premièrement, le résidu juif représenté par Marie de Magdala, mais introduit par un Christ ressuscité dans la connaissance de la position et des privilèges chrétiens, privilèges qu'elle annonce aux disciples. A la suite de cette communication, les disciples réunis trouvent le Seigneur Jésus au milieu d'eux, prononçant sur eux la paix qu'il venait de faire; ensuite il les envoie, fondant leur mission sur la paix donnée, et plaçant entre leurs mains l'administration de la rémission des péchés, en leur communiquant le Saint Esprit. Enfin le résidu juif de la fin, qui croit lorsqu'il voit, mais qui ne jouit pas des mêmes privilèges que ceux qui croient durant son absence, alors qu'on ne le voit pas. Thomas (le résidu) n'avait pas voulu recevoir le témoignage qui lui était rendu de la résurrection de Jésus.

## Chapitre 21

Ce dernier chapitre est à dessein mystérieux, et nous présente ce qui arrivera au retour de Jésus, mais en outre la restauration de l'âme de Pierre après sa chute. Les versets 1 à 14 montrent ce qui suit le retour de Jésus, la troisième fois qu'il s'est fait voir. La première fois, c'est le jour de sa résurrection; la seconde fois, une semaine après, quand Thomas y était; ces deux occasions présentent le résidu devenu l'Eglise, et le résidu à la fin. Ici, dans ce chapitre, c'est ce que l'on appelle le millénium. C'est la troisième fois que Jésus se manifeste à eux ensemble; figurément ce fut d'abord pour les chrétiens, puis pour le résidu juif, et enfin pour le monde des gentils. C'est pourquoi Jésus avait déjà ici des poissons sur le feu, c'est-à-dire le résidu juif. Mais en jetant le filet dans la mer des peuples, les disciples rassemblent une masse de poissons, sans que cependant le filet se rompe. Au commencement (Luc 5), ils avaient pris une masse de peuples, mais alors le filet s'est rompu. L'ordre administratif, qui contenait les poissons, ne pouvait les garder selon cet ordre, mais ici la présence du Sauveur ressuscité change tout. Rien ne se rompt, et il est de nouveau associé aux siens et dans la puissance du fruit de son oeuvre.

Après cette scène mystérieuse, il restaure Pierre, mais c'est en sondant son coeur, en le lui faisant connaître à lui-même. C'est ce que le Seigneur fait toujours. Pierre avait dit que si tous le reniaient, lui ne le ferait pas. Le Sauveur lui demande s'il l'aimait plus que les autres ne l'aimaient. Pierre en appelle à la connaissance qu'avait le Sauveur: Jésus lui confie ses agneaux. Une fois humiliés et ayant perdu toute confiance en nous, le Seigneur peut nous confier ce qu'il a de plus cher à son coeur: «Pais mes agneaux», lui dit-il. Remarquez bien que Jésus ne reproche à Pierre rien de ce qu'il avait fait, mais qu'il va pour son bien jusqu'au fond même de son âme jusqu'à cette fausse confiance en lui-même qui avait amené sa chute. Puis, répétant

encore jusqu'à trois fois sa question, ce qui a dû rappeler à Pierre son reniement, trois fois répété, il élargit la sphère de sa confiance et lui dit: «Prends soin de mes brebis». Pierre avait renforcé l'expression de son affection (\*) en disant: «Tu sais que tu m'es cher;» le Seigneur s'empare du mot et dit: «Est-ce que je te suis cher?» Pierre était troublé de ce que le Seigneur mettait encore en question son affection, et lui dit: «Tu sais toutes choses, tu sais que tu m'es cher». Il en appelle à cette connaissance qui sonde tous les coeurs, mais c'était confesser qu'il fallait cela pour le savoir; car, selon toutes les apparences, mis à l'épreuve, il s'était montré infidèle au moment qui exigeait le dévouement de sa part, et l'homme aurait pu dire que Pierre s'était montré un hypocrite. Mais, grâce à Dieu, malgré toutes nos faiblesses, il y en a un qui sait ce qu'il a mis lui-même au fond de nos coeurs, et, s'il nous sonde et nous force à connaître, et nous-mêmes, et la racine du mal en nous, il reconnaît encore plus au fond ce qu'il y a créé, que son nom en soit béni; et il comble de grâce ce que sa grâce y a mis, et se fie, une fois que nous sommes assez humiliés, à cette grâce en nous, entretenue toutefois par le fleuve continu de sa grâce.

(\*) Les deux premières fois Jésus dit à pierre: †gapŽv me, m'aimes-tu? Pierre répond constamment: filò, tu m'es cher, et c'est ce mot que Jésus emploie la troisième fois.

Nous voyons encore dans ce passage, combien ses brebis sont chères à Jésus. C'est à elles qu'il pense quand il s'en va, pour fournir à leur pâture et aux soins qu'elles demandent. Mais il y a davantage dans sa grâce envers le pauvre Pierre. Il avait perdu la belle occasion qu'il avait eue. Pour sauver sa vie, il avait renié le Sauveur, et ce que le manque de foi a perdu n'est pas toujours rendu, quand même mieux nous serait donné. Si nous traversons le Jourdain (\*), nous ne pouvons plus monter la montagne des Amorrhéens, nous errons dans le désert aride. Seulement Dieu accomplit ses desseins. Mais ici, la force de volonté de Pierre ayant été démontrée faiblesse devant la puissance de l'ennemi, la bénédiction immense de souffrir et même de mourir pour le Seigneur lui est accordée, et cela devait avoir lieu, lorsqu'il ne s'agirait plus de sa volonté, mais de la soumission à la force d'autrui, là où sa fidélité serait mise en évidence. Un autre le lierait et le mènerait là où il ne voudrait pas aller. Il mourrait après tout pour le Seigneur. C'est alors, quand il n'y a plus de volonté propre, plus de force, que l'on peut suivre le Seigneur.

(\*) Lisez et comparez Nombres 13 et Deutéronome 1.

Ensuite, en des termes à dessein mystérieux, le ministère et l'oeuvre de Jean sont constatés. Les agneaux et les brebis de Jésus, étaient les Juifs croyants confiés ainsi à Pierre. Le témoignage devait être rejeté par la nation, et se terminer par la mort de Pierre. Mais il devait en être autrement de celui de Jean. Pierre qui le voit suivre aussi Jésus, demande au Seigneur ce qui lui arriverait. «Si je veux», dit le Sauveur, «qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi». Il n'a pas dit, comme on l'a supposé, qu'il ne mourrait pas, mais en effet son ministère fait connaître les voies de Dieu jusqu'à la fin. Tout est laissé en suspens après lui, jusqu'à ce que Jésus vienne, tandis que la sphère du ministère de Pierre a disparu de dessus la terre.

Remarquez encore qu'il n'est pas question ici du ministère de Paul. Pierre avait le ministère de la circoncision; la terre en était la scène, et les promesses, l'objet, tout en conduisant individuellement dans le ciel. Jean, tout en révélant la personne du Fils et la vie éternelle descendue du ciel, s'occupe aussi de ce qui est sur la terre, puis du gouvernement de Dieu et du jugement, lors de la manifestation du Sauveur ici-bas. Paul traite des conseils de Dieu en Christ et de son oeuvre pour nous introduire dans la même gloire céleste, semblables à Lui devant le Père, ses frères déjà ici-bas. Tel n'est pas le sujet de notre évangile.

## Pensées

---

### ME 1880 page 80

Sous la loi, je juge de ce que Dieu sera d'après ce que je suis; — sous l'évangile, de ce que Dieu est, pour savoir ce que je suis. La conscience raisonne toujours de bas en haut; l'Esprit de Dieu de haut en bas.

### ME 1880 page 240

Le peuple de Dieu devrait attendre l'apparition du Seigneur, avec la *ceinture* et la *lampe*, qui caractérisent ici-bas son appel, d'une manière permanente et élevée; il devrait vivre dans une sainte séparation des choses présentes, et dans la joie que donnent le désir et l'attente des choses à venir.

### ME 1880 page 260

Vous trouvez dans l'Écriture la vérité en rapport avec Dieu par un bout, et par l'autre en rapport avec l'homme; mais si vous coupez les deux bouts, il ne vous reste qu'un morceau de bois sec au lieu d'un arbre.

---

La croix! C'est là que Dieu a mis l'homme, c'est là que l'homme a placé Dieu!

### ME 1880 page 320

Plus notre *prédication* sera l'histoire d'un fait, plus elle sera puissante. Nous entrons dans *l'enseignement*, du moment que nous n'insistons pas sur les faits.

---

Si Dieu n'est pas mentionné dans le livre d'Esther, c'est tout à fait à propos, pour faire voir la providence *secrète* de Dieu, gardant son peuple alors qu'il était dispersé et n'était plus reconnu de Lui comme nation.

### ME 1880 page 380

Un don chez une femme ne doit s'exercer qu'envers des femmes ou dans sa propre famille.

---

C'est très ordinairement le manque d'attachement à la personne de Christ qui fait rester les chrétiens dans leurs systèmes, lorsqu'ils n'ont pas pour cela un motif particulier.

## ME 1880 page 400

Lorsque le mondain accuse le chrétien et le taxe d'inconséquence et de péché, même quand son accusation est juste, elle est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit à la réalité et aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain.

---

Je ne crois pas que ce soit la pensée du Seigneur de nous sortir de la faiblesse. Il nous convient, dans l'état de l'Eglise, de prendre part à ses afflictions.

## ME 1880 page 479

«Chacun recevra sa propre récompense selon son propre *travail*», non pas selon ses *qualités personnelles*, quelque vantées qu'elles soient par nos partisans, ni selon le *don particulier* qui lui a été conféré par le Seigneur, ni même selon les *résultats du travail*, tels que l'homme peut les voir, car l'homme se trompe souvent, et n'est jamais capable de discerner les choses comme Dieu les discerne.

## Fragments

---

### ME 1880 page 100

Où est-ce que le tribunal de Christ prend place pour le chrétien? Entre la venue du Seigneur pour nous prendre avec lui et son retour en gloire. Les noces viennent après la destruction de Babylone.

---

Quand il est dit: «couverts de honte, à sa venue», cela se rapporte seulement aux ouvriers relativement à leur travail.

---

Les mots *incorruptible* et *mortel* n'ont à faire qu'avec le *corps*. L'incorruptibilité (*du corps*) est mise en lumière par l'Évangile (2 Timothée 1: 10).

### ME 1880 page 140

C'est une chose d'être en sûreté dans l'arche sur l'Ararat de Dieu, et c'est une autre chose d'avoir Christ habitant dans le cœur par la foi. Oh! combien de soucis sont mis à la porte, quand Christ est là. Si Christ est le Maître de la maison et y habite, il ne laissera pas s'y accumuler la poussière et les toiles d'araignée, mais il la remplira entièrement; et si quelque alarme soudaine venait s'emparer du cœur, il ne s'y trouverait aucune crainte, mais seulement Christ.

### ME 1880 page 220

Je trouverai au ciel quelqu'un qui m'est plus cher et qui est plus rapproché de mon cœur que tous ceux que je puis connaître sur la terre. Rien n'est plus près de nous que le Christ qui est en nous, et rien n'est plus près de Dieu que Christ.



## L'eau et le sang

---

ME 1880 page 119

Jean est le seul d'entre les évangélistes qui fasse mention de l'eau et du sang qui sortirent du côté percé de Christ; il y fait aussi allusion dans son épître. C'est un magnifique témoignage à la divine grâce, répondant à la dernière des insultes que l'homme avait accumulées sur le Sauveur. Ils l'avaient tiré hors du camp, l'avaient mis à mort sur une croix, et alors, pour rendre plus sûre la certitude de sa mort, un soldat lui perce le côté, de sa lance. Le salut fut la réponse de Dieu à l'outrage de l'homme — au péché qu'il commettait en rejetant Christ. L'eau et le sang étaient le signe de ce salut.

Dans l'épître de Jean, l'eau est nommée la première, parce que, si l'on regarde du côté de Dieu, l'eau (qui purifie) doit venir en premier lieu; historiquement, cela ne peut être ainsi. Dans l'évangile nous lisons: «Il en sortit du sang et de l'eau»; dans l'épître: «Non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang». Le point en question est que la vie éternelle ne se trouve pas dans le premier Adam, mais dans le second; les témoins en sont l'eau, le sang et l'Esprit. Nous avons besoin d'être purifiés pour avoir la vie éternelle, la purification ne se trouve nulle part que dans la mort, et dans celle que Christ a soufferte par grâce. Nous avons besoin d'expiation, et le sang de Christ l'a faite; enfin nous avons besoin du Saint Esprit. Christ n'est pas seulement mort, mais il a été glorifié, et l'Esprit est donné, rendant témoignage que la vie n'est point dans le premier Adam, mais dans le Fils. Sa puissance se trouve dans ce qui montre l'entière séparation du premier homme d'avec Dieu et de Dieu d'avec le premier homme, sauf l'action de la souveraine miséricorde. Dans l'épître, Jean montre que la purification morale n'est pas suffisante. Quand Dieu l'applique, l'Esprit est nommé le premier. La parole est l'instrument de la purification, mais celle-ci est par la mort elle-même. Nous avons besoin de purification, mais la purification est la mort. L'eau sortant du côté percé est la pureté, et l'on ne peut avoir la pureté que par la mort, et par la mort de Christ.

## L'amitié du monde

---

ME 1880 page 137

«L'amitié du monde est inimitié contre Dieu; quiconque donc voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu» (Jacques 4: 4). Témoignage plein de puissance, qui juge la marche et sonde le coeur. Le vrai caractère du monde a été maintenant manifesté, en ce qu'il a rejeté et crucifié le Fils de Dieu. L'homme avait déjà été éprouvé sans la loi et sous la loi; mais après qu'il se fut montré entièrement méchant sans la loi, et qu'il eut violé la loi après l'avoir reçue, Dieu lui-même vint vers lui en grâce. Dieu devint un homme afin d'apporter son amour tout près du coeur de l'homme, ayant pris sa nature. C'était l'épreuve finale du coeur de l'homme. Il ne vint pas pour leur imputer leurs péchés, mais pour réconcilier le monde avec lui-même (2 Corinthiens 5: 19). Mais le monde n'a pas voulu le recevoir, et a montré ainsi qu'il est sous la puissance de Satan et des ténèbres. «Ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père» (Jean 15: 24).

Le monde est toujours le même monde; Satan en est le prince, et «tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde» (1 Jean 3: 16). Le coeur de l'homme, la chair, depuis la chute, a toujours été inimitié contre Dieu. On a souvent pensé et dit que depuis la mort de Christ, Satan n'est plus le prince de ce monde; mais c'est précisément alors qu'il s'est déclaré tel, en conduisant tous les hommes, et Juifs et gentils, à crucifier le Sauveur. Et quoique les hommes portent maintenant le nom de chrétiens, l'opposition du monde à l'autorité de Christ reste toujours la même.

Observez seulement et voyez si le nom de Christ n'est pas déshonoré. A la vérité, l'homme peut être instruit à l'honorer, mais il n'en est pas moins vrai que là où il trouve à jouir, où sa volonté est libre, il exclut Christ, de peur que Christ ne gâte ses plaisirs. Si l'homme est laissé à lui-même, il ne pense pas à Christ, il n'aime pas qu'on lui parle du Sauveur; il ne voit en lui aucune beauté qui le lui fasse désirer. L'homme aime à faire sa propre volonté, et il ne désire pas que le Seigneur vienne s'y opposer; il préfère la vanité et les plaisirs.

Nous avons en Caïn la vraie histoire du monde et de ses principes pratiques. Il avait tué son frère et avait été banni de la présence de Dieu, désespérant de la grâce et refusant de s'humilier lui-même. Par le jugement de Dieu, il était devenu vagabond sur la terre, mais cette condition ne lui convenait pas. Il s'établit là où Dieu l'avait envoyé pour être fugitif et vagabond, et il bâtit une cité qu'il appela du nom de son fils afin de perpétuer la grandeur de sa famille. Il n'aurait pas été supportable que cette cité fût privée de toutes les délices de la vie; en conséquence, il multiplia les richesses pour son fils. Ensuite, un autre membre de la famille inventa les instruments de musique, un second fut le père de tous les artisans en fer et en airain. Le monde étant chassé loin de Dieu, a cherché à rendre sa position agréable sans Dieu, à être heureux dans l'éloignement de Dieu. Par la venue de Christ, l'état du coeur de

l'homme a été manifesté, non seulement comme cherchant les plaisirs de la chair, mais comme étant inimitié contre Dieu. Quelque grande que soit la bonté de Dieu, le coeur de l'homme ne veut pas être troublé dans la jouissance des plaisirs du monde, ni se soumettre à l'autorité d'un autre; il veut avoir le monde pour lui-même, il lutte pour l'obtenir, et cherche à l'arracher des mains de ceux qui le possèdent. Maintenant, il est évident que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu. Autant que cela dépend des hommes, Dieu est banni du monde; ils ne veulent pas de Lui. L'homme veut être grand dans ce monde; nous savons que le monde a crucifié le Fils de Dieu, et qu'il n'a vu aucune beauté dans Celui en qui Dieu trouve toutes ses délices.

## La paix, la grâce et la gloire - Romains 5: 1-11

---

ME 1880 page 150

Les vérités exposées au commencement de ce chapitre sont basées sur les derniers versets de celui qui précède. Dieu appelle nos coeurs à reprendre confiance en lui, cette confiance que l'homme dans le jardin d'Eden avait perdue. Eve s'est confiée en Satan, elle a cru que Dieu voulait garder pour lui la chose qui devait la rendre heureuse. Quel que soit le degré de méchanceté où l'homme est arrivé, et son éloignement de Dieu, il peut néanmoins se confier en lui. Une personne qui n'oserait regarder qui que ce soit en face, peut encore aller à Dieu avec confiance. L'évangile ramène le coeur à Dieu, «car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu» (1 Pierre 3: 18). Ce que Dieu fait en Christ, c'est d'être venu comme Sauveur, avant de venir comme juge; il a anticipé en Christ le jour du jugement, afin de gagner nos coeurs pour Lui. En négligeant ce salut, nous sommes doublement coupables. Avant le jour du jugement, Dieu a envoyé son Fils pour nous faire connaître sa grâce parfaite; et cela, par une oeuvre qui est le jugement le plus terrible qui ait pu tomber sur le péché.

Après avoir parcouru dans les trois premiers chapitres l'histoire de la culpabilité tant des gentils que des Juifs, et présenté dans le quatrième la mort et la résurrection, l'application en est faite dans les onze premiers versets du chapitre 5. Ce passage nous parle de la riche et abondante grâce de Dieu, puis au verset 11, nous sommes invités à nous réjouir non seulement dans le salut, mais en Dieu lui-même. Je puis donc faire mes délices de mon père; quant au passé j'ai la paix parfaite, quant au présent je suis dans la faveur et la grâce de Dieu, pour l'avenir j'ai la gloire. Dire qu'en partie nos péchés sont couverts, ce n'est pas l'évangile; ils sont tous ôtés, et je suis en paix à leur égard, parce que Christ a été livré pour mes fautes. Il se peut que nous ayons oublié maintes choses que nous avons faites, mais Dieu les connaît toutes et a donné son Fils pour moi, et c'est par le sang de sa croix que j'ai la paix.

La paix, c'est un mot puissant; je puis avoir la joie et cependant il me reste encore quelque inquiétude, mais quand j'ai la paix, rien ne peut plus me troubler. Christ a tout seul rencontré Dieu à la croix; en bavant la terrible coupe, il a fait la paix pour nous. Je vois Christ descendu là pour mes péchés, je vois la sainteté et la justice de Dieu réglant avec lui à la croix tout ce qui concerne mon état, et par cela j'ai la paix avec Dieu. Ce sont les péchés qui nous rendent coupables, l'existence de la chair en moi ne me donne pas une mauvaise conscience; elle ne devient telle que lorsque je laisse agir la chair. Je suis *justifié* de ma culpabilité, *justifié* de la souillure, et *pardonné* quant à mes *offenses*. Si je suis né de Dieu, je vois ce que sont mes péchés, car ce n'est que dans la lumière que nous voyons combien nous sommes sales. La sainteté accompagne la justification, mais ce n'est pas le sujet de ce chapitre. Du moment que je suis né de Dieu, le désir de la sainteté se trouve en moi, et c'est alors que vient ce beau chapitre, où je suis non seulement justifié, mais où j'ai trouvé la puissance. Je suis devant Dieu,

non pas selon mes péchés, mais selon la valeur du sang de Christ. Personne n'ayant jamais mis au coeur de Dieu d'envoyer son Fils, je trouve donc l'amour parfait dans le coeur du Père. Je suis entré dans la grâce parfaite de Dieu, dans cette «faveur dans laquelle nous sommes». Il m'aime comme il aime Jésus; il ne change jamais; non seulement la grâce ne peut changer, mais je m'y tiens présentement, et en regardant à lui, j'ai dans mon âme la conscience d'une faveur infinie. En pensant à la croix de Christ, je vois que l'amour infini de Dieu qui surpasse toute connaissance, l'a livré dans la mort pour nous. Je connais ainsi le coeur de Dieu bien mieux que le mien propre, car je ne puis me fier même pour un moment à mon coeur et à mes sentiments, mais Dieu s'étant révélé à moi, je sais qui il est. Je ne puis compter sur moi, mais ayant appris quel est l'amour de Dieu, je puis dire: Il n'est pas comme moi une pauvre créature, car je le connais, et je sais ce qu'il est. Dans l'oeuvre de la croix, je n'ai point de part sauf mes péchés, la haine qui a crucifié Christ et le péché qu'il a porté. Il était l'amour parfait, et c'est pourquoi je me prosterne dans la poussière en pensant aux péchés qu'il eut à porter, Lui, l'amour infini. Non seulement les péchés sont ôtés, mais j'ai dans mon âme le sentiment de la faveur divine; c'est la position dans laquelle je suis actuellement devant Dieu. Pauvres vers de terre que nous sommes, pourrions-nous parler d'être dans la gloire de Dieu, si lui-même n'avait produit ce résultat pour nous? C'est une chose merveilleuse! Dieu, après avoir ôté tous nos péchés, nous donne encore la gloire.

Je sens vivement l'importance de cette «grâce dans laquelle nous sommes» (Romains 5: 2); car l'état actuel de mon âme consiste en ceci, que je suis dans la faveur de Dieu. Quand j'élève mes yeux vers Dieu, je ne vois que la lumière de sa face; ma seule pensée est celle de son amour parfait et de sa faveur; cet amour dont Jésus a dit: «Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux» (Jean 17: 26). D'abord nous sommes mis en présence de Dieu, et là nous trouvons que nous sommes dans sa faveur. Et maintenant qu'aurons-nous encore? La gloire de Dieu. «Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu». «Et non seulement cela mais aussi nous nous glorifions dans les tribulations» (verset 3). Il se peut qu'il y ait dans mon coeur plus de mal que je n'en ai découvert jusqu'ici. «Il ne retire point ses yeux de dessus le juste». Il me considère sans cesse, pour me corriger peut-être ou pour m'aider. Job se laissait aller à un genre de propre justice très subtil; c'est Dieu et non Satan qui engage la lutte avec lui. Dieu le corrige, le discipline, et lui envoie toutes ces afflictions pour l'aider, jusqu'à ce qu'au lieu de dire: «L'oeil qui me voyait déposait en ma faveur» (Job 29: 11), il dise: «Maintenant mes yeux t'ont vu, j'ai horreur de moi-même» (Job 42: 5, 6). Ah! dit le Seigneur: «Maintenant tu te connais toi-même, c'est là tout ce que j'avais à t'apprendre, je puis à présent te bénir». C'est la fin de la discipline; dès que nous avons dans le coeur cet amour parfait, nous avons la clef de toutes nos tribulations.

«La patience produit l'expérience» (verset 5). Ma volonté propre étant brisée, je me connais mieux moi-même, et Dieu aussi. L'effet de tout cela est de briser ma volonté et de me purifier des choses dont j'avais à être dépouillé. Je suis brisé, exercé, en même temps que j'apprends à connaître la grâce, l'amour et la fidélité de Dieu.

J'en reviens à l'espérance. J'ai dans l'amour parfait la clef de tout ce qui peut m'arriver, et je me dis: Dieu a pensé en ceci à moi, pour me faire du bien; j'ai la certitude de l'amour de Dieu, car il a donné son Fils pour moi, et si je lui demandais de me donner encore une preuve de son amour, il me répondrait qu'il lui faut m'en donner une inférieure, puisqu'il m'a déjà donné la plus grande de toutes: la preuve de l'amour c'est qu'il a donné, son Fils. L'Esprit Saint est la puissance, il nous est donné, et par lui la révélation de l'amour de Dieu; je suis dans la vraie liberté.

En vertu du sang de Christ, le Saint Esprit est descendu du ciel et habite en moi. «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit?» (1 Corinthiens 6: 19). Comment pouvez-vous employer vos corps pour le péché, s'ils sont des temples du Saint Esprit? Le Saint Esprit me fait savoir que je suis enfant. L'amour de Dieu est répandu dans mon coeur par le Saint Esprit; il est le sceau et les arrhes de notre héritage.

La tribulation produit la patience, parce qu'elle brise la volonté. Je regimbe contre la tribulation, si je n'en ai pas la clef. Mettez au coin un méchant enfant, il sait fort bien que son père ne l'y mettrait pas s'il n'en avait pas besoin. Il en est de même avec nous: le Seigneur nous met au coin, et nous devons y rester jusqu'à ce qu'il nous en fasse sortir; je fais là l'expérience de l'amour fidèle de Dieu, car je sais qu'il ne m'y mettrait pas si je n'en avais pas besoin. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes». Il veille constamment et incessamment sur eux pour leur bien. Au chapitre 33 de Job, ce sont les choses intérieures qui ont besoin d'être corrigées; il corrige une disposition du coeur, afin de détourner l'homme de son dessein. Au chapitre 36, il s'agit de discipline pour une faute actuelle, pour un manquement positif. «Dieu châtie celui qu'il aime». Le Seigneur a mis sa main sur moi, je dois me soumettre. Peut-être n'est-ce pas à cause d'une transgression positive, mais pour une disposition qui doit être réprimée. Il a telle chose à m'apprendre, telle autre ne va pas; alors il met sa main sur moi en discipline. Par le Saint Esprit qui m'a été donné, j'ai la clef de tout cela dans l'amour de Dieu et j'ai confiance en cet amour. Plusieurs des choses qui sont à corriger en moi m'empêchent de le sentir; je le connaîtrai mieux à mesure que je serai discipliné davantage, mais j'ai appris à le connaître, en ce que Dieu a donné son Fils.

Nous avons une triple bénédiction: la paix, la faveur de Dieu et la gloire; avec cela des tribulations. Comment puis-je savoir qu'il m'aime? «Car Christ, alors que nous étions encore sans force, est mort pour des impies» (verset 6). Dieu a donné son Fils pour moi. Si j'ai le Saint Esprit, je jouis de l'amour, quoique cette jouissance ne soit pas la preuve de sa présence; mais je sais que Dieu m'aime, puisqu'il a donné son Fils pour moi lorsque j'étais éloigné de lui: «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (verset 8). Ici le terme «*son* amour» est emphatique; Dieu a aimé ces pécheurs impies qui, dans un sens, lui étaient en horreur. Il a donné ce qu'il y avait de plus précieux au ciel pour ce qu'il y a de plus vil sur la terre. Ainsi nous nous réjouissons en Dieu. J'ai d'abord appris à connaître les bénédictions, puis la patience et la bonté de Dieu; alors je m'écrie: Quel Dieu est le mien! et c'est la bénédiction éternelle. Ainsi je jouis de Dieu même; en cela j'ai appris à le connaître. J'ai trouvé un père. Quelle pensée! Ma joie est en lui, et si je

ne l'ai que dans un vaisseau de terre, néanmoins je la possède. Tout le long du chemin qui aboutit à la gloire, il ne détourne jamais ses yeux de dessus moi. Mon Dieu est un Dieu admirable. Je ne me glorifie pas en moi-même, mais dans la tribulation, parce qu'elle est pour moi la preuve que Dieu pense à moi.

«Nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle» (2 Corinthiens 4: 11). C'est dire beaucoup que de dire comme Paul: Je souffre continuellement pour le Seigneur; nous souffrons souvent pour notre propre compte. L'écharde dont Paul souffrait en sa chair était pour l'amour de Christ, mais aussi pour lui-même. La tribulation de l'ordre le plus élevé est celle qui est pour Christ; seulement il nous en faut d'une autre sorte. Le principe de péché qui agit en nous, nous trouble souvent à un haut degré. Le remède à cet état, c'est: je suis crucifié avec Christ, je me tiens moi-même pour mort. Je vis à Dieu en Christ et non en Adam, et pour ce qui est du vieil homme, je suis autorisé à lui dire: je ne te reconnais pas. Non seulement Christ est ma vie, mais encore je suis crucifié avec lui. Je suis cette personne qui vit, non de sa vie propre, mais de la vie de Christ. Comme enfant d'Adam, je me reconnais entièrement perdu. Dieu vient me donner une nouvelle vie en Christ. La mort de Christ tout entière m'appartient; je me tiens donc pour crucifié avec Christ, et non seulement j'ai une nouvelle vie, mais de plus je tiens l'ancienne pour morte. Je dis à la chair: tu as été jugée à la croix, je n'ai plus rien à faire avec toi. Dès lors je devrais porter «toujours partout dans le corps la mort de Jésus» (2 Corinthiens 4: 10), en vivant toujours de cette manière. Devant Dieu, je ne suis pas en la chair, je suis en Christ, et je le sais par le Saint Esprit, Colossiens 3: 3, est la déclaration de Dieu quant à la mort. Dans Romains 5, je crois cela et je le tiens pour vrai. En 2 Corinthiens 4, je le mets en pratique.

## La Pâque et la mer Rouge

---

ME 1880 page 158

Il est bon de remarquer, pour le profit de nos âmes, la différence entre la Pâque et la mer Rouge. Une personne peut entendre l'évangile, le recevoir avec joie, et se réjouir du pardon de ses péchés; elle peut voir ce que Christ a d'aimable, et avoir son coeur attiré vers Lui; mais si elle ne connaît pas la pleine rédemption, dont la mer Rouge est le type, si elle ne se sait pas elle-même ressuscitée avec Christ et de l'autre côté de la mort et du jugement, elle est presque sûre de perdre sa joie quand la tentation viendra, et elle sentira sa faiblesse.

La joie que nous voyons chez le peuple d'Israël, dans le chapitre 15 de l'Exode, vient de ce que Dieu les a absolument délivrés de l'Egypte et conduits, par sa force, à la demeure de sa sainteté. C'est une chose très différente de la joie de la Pâque, qui provient de la délivrance d'un jugement juste et mérité. Dans la Pâque, l'Eternel se faisait connaître aux Israélites comme un Dieu de jugement. Le sang sur les poteaux de leurs portes les mettait à l'abri; il écartait, le destructeur qui n'entrait pas dans leurs maisons. Si l'Eternel y était entré, ç'aurait dû être pour le jugement. A la mer Rouge, la chose était tout autre; Dieu lui-même intervenait dans sa puissance pour leur salut. La Pâque les délivrait de son jugement, la mer Rouge de leurs ennemis. Au moment où son peuple est en danger de la part de Pharaon, Il intervient. La mer même qu'ils redoutaient et qui semblait les livrer aux mains de Pharaon, devient le moyen de leur salut. Ainsi, par la mort Dieu les délivra de la mort; de même aussi Christ est descendu dans la forteresse de Satan, il s'est placé sous la puissance de la mort, et ressuscitant d'entre les morts, il nous a délivrés de la mort. Pour les Israélites, c'en était fait pour toujours de Pharaon et de l'Egypte. La mer Rouge est leur délivrance de l'Egypte; Dieu lui-même est leur salut. Celui qu'ils avaient craint avec raison comme juge, est devenu leur rédempteur. Ils sont délivrés; ils ne sont plus dans l'attente de la miséricorde, ils peuvent maintenant se réjouir de ce que le jugement est passé, et chanter les louanges de l'Eternel qui les a amenés à la demeure de sa sainteté, à Dieu lui-même, dans la lumière comme lui est dans la lumière, et qui les a conduits là avant même qu'ils aient fait un pas dans le désert, ou livré un seul combat à leurs ennemis.

A proprement parler, il n'y a point de lutte jusqu'à ce que la rédemption soit connue. Les enfants d'Israël n'essayaient pas de livrer combat à Pharaon, mais seulement de le fuir. Ils gémissaient sous son joug, mais ils ne combattent pas contre lui. Comment l'auraient-ils pu? Ils devaient d'abord être amenés à Dieu, devenir l'armée de l'Eternel avant de pouvoir combattre ses ennemis ou les leurs. Il en est ainsi de chaque âme. Je n'ai pas de puissance pour combattre Satan aussi longtemps que je suis son esclave. Je puis gémir sous son joug et soupirer après la délivrance, mais avant que mon bras puisse se lever contre lui, je dois connaître et posséder une pleine rédemption. Les Israélites ne sont pas seulement heureux d'échapper à leur persécuteur; ils jouissent d'une pleine et consciente rédemption de l'Egypte



et de Pharaon, et ils peuvent compter sur la puissance de Dieu pour tout le reste. «Les peuples ont entendu, et ils en ont tremblé; tous les habitants de Canaan se fondront» (Exode 15: 14, 15). Leur joie ne provient pas de ce qu'ils n'ont point d'ennemis, mais de ce que Dieu, dans sa divine puissance, les prend et les place dans sa présence même.

## Dieu était en Christ - 2 Corinthiens 5

---

ME 1880 page 173

L'évangile, dans ce chapitre, est présenté sous deux points de vue importants: 1° ce à quoi nous sommes appelés et ce qui nous rend propres à cet appel; 2° le témoignage que Dieu rend du péché qui est en nous et l'oeuvre de Christ par laquelle il y est pourvu.

Il est bon de comprendre ce que c'est que l'appel de Dieu, afin de savoir ce qu'il faut pour y avoir part. La vieille nature, comme telle, ne peut être réconciliée, mais il y a une réconciliation complète dans l'homme nouveau. Le jugement de l'homme est prononcé: «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31). Les voies de Dieu envers l'homme dans la chair ont pris fin, la chair est mise de côté pour toujours. Dans le nouvel état de choses introduit par un Christ ressuscité, toutes choses sont faites nouvelles et toutes sont de Dieu (verset 18). Quant à notre corps glorifié nous ne l'avons pas encore revêtu, c'est pourquoi il est bon d'être: «absent du corps et présent avec le Seigneur» (verset 8). Du moment que nous avons saisi notre appel «à son royaume et à sa gloire» (1 Thessaloniens 2: 12), nous sommes amenés en la présence de Dieu. Il rend notre âme capable de saisir la gloire et d'en jouir; elle comprend qu'il faut une oeuvre toute de Dieu pour que l'homme puisse entrer dans la gloire. Pourriez-vous de vous-mêmes entrer dans la gloire de Christ? «Celui qui nous a formés à cela même c'est Dieu» (verset 5). La présence de Dieu révélée à l'âme donne une vraie et entière conviction de péché. On n'a pas besoin de savoir ce que l'homme pense quand on a la pensée de Dieu. Le péché est une chose honteuse, mais la présence de Dieu produit des pensées qui nous mettent au-dessus de la honte. Du moment où l'âme est devant Dieu, elle hait et juge le péché, et ne peut supporter la pensée de le cacher, car elle veut être devant Dieu selon la vérité; il y a la «vérité dans le coeur» (Psaumes 51: 8). La honte que l'on a du péché engage à cacher celui-ci devant l'homme. La vraie lumière de Dieu manifeste toutes choses; lorsque le coeur est droit, il se range du côté de Dieu contre le péché et trouve le pardon; tout est réglé dès que nous reconnaissons notre état en présence de Dieu.

Nous sommes appelés «au royaume de Dieu et à sa gloire», à être rendus conformes à l'image de son Fils; nous avons une vie à laquelle appartient la gloire divine. C'est Dieu qui justifie: il dit: Voilà ce qui est juste à mes yeux; et c'est lui-même qui prononce. C'est là ce dont j'ai besoin. Cette entière justification est liée avec la gloire: «Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés» (Romains 8: 30). «Nous attendons l'espérance de la justice» (Galates 5: 5). Voilà ce à quoi Dieu nous appelle en Christ; ce que l'évangile annonce, c'est que Christ, comme homme, est entré dans la gloire divine. C'est là «l'évangile de la gloire de Christ». L'oeuvre qui pouvait introduire l'homme dans la gloire de Dieu a été faite; chose toute nouvelle, l'homme centre de toute la gloire de Dieu; chose qui attend encore son plein accomplissement en Christ, selon qu'il est dit: «Nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, qu'il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, savoir

de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre» (Ephésiens 1: 10), ou comme nous lisons dans l'Apocalypse: «la gloire de Dieu l'a illuminée et l'Agneau est sa lampe» (Apocalypse 21: 23).

Nous sommes appelés à cette gloire de Christ elle reluit dans notre âme. Etes-vous préparé pour cette gloire? sinon à quoi êtes-vous propres? Vous ne pouvez demeurer toujours sur la terre. Où allez-vous? Si ce n'est pas dans la lumière, vous allez dans les ténèbres qui en sont l'opposé. Il n'y a pas de milieu. C'est ce que nous enseigne la parabole du fils du roi. — Jésus avait parlé de chercher du fruit; ensuite il parle de la grâce qui ne demande rien: la fête est préparée. Les invités sont pris sur les chemins et le long des haies; peu importe ce qu'ils ont été auparavant, ils doivent seulement avoir une robe de noce. L'enfant prodigue doit avoir la plus belle robe pour entrer dans la maison, il faut qu'il soit en harmonie avec elle. Lecteur, avez-vous cette robe? Vous connaissez l'appel; pouvez-vous dire: «J'ai reçu ce qui convient à la gloire dans laquelle je dois entrer?»

Vous pouvez recevoir cette robe, le Seigneur veut vous la donner, mais si vous ne la possédez pas, à quoi êtes-vous propre? Ou vous êtes dehors, ou bien vous êtes dedans avec la robe de noce. «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même» (verset 19). Le Seigneur ne s'est-il pas soumis à tout pour gagner vos coeurs? Il est venu inviter les hommes à se tourner vers Dieu; mais ils ne l'ont pas voulu: pour son amour il a trouvé la haine, — témoignage terrible de la ruine entière de l'homme. L'homme est mort; il vit pour lui-même et pour ses semblables, sans aucun mouvement du coeur vers Dieu. «Il vint chez soi et les siens ne l'ont pas reçu» (Jean 1: 11). — En Christ est l'amour parfait, sans reproche. Paul a reconnu toute l'horreur du jugement et s'est mis à persuader les hommes d'y échapper. L'amour de Christ s'efforce de leur faire connaître cette vérité qu'ils sont morts; le lien existant entre Dieu et l'homme est rompu, il ne peut être renoué. La croix nous dit-elle que Christ a mis le monde en ordre? «Un est mort pour tous», amour inexprimable, donc «tous étaient morts». Votre âme a-t-elle été amenée à cette conviction: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien?» (Romains 7: 18). Pourriez-vous dire que vous n'auriez pas mis Christ à mort? Direz-vous peut-être: Il n'aurait pas eu besoin de mourir pour moi; il m'aurait aidé, il m'aurait purifié? Sinon il vous faut dire: Je suis mort, perdu, je n'ai dans mon coeur aucun lien avec Dieu. L'ancienne création est chose jugée, condamnée; comme enfant d'Adam vous lui appartenez; il s'agit de savoir si vous en êtes sorti. L'homme s'est émancipé, a voulu se passer de Dieu; l'incrédulité justifie et proclame ce fait, établit et cultive la volonté de l'homme. Caïn a commencé ce monde sans Dieu; il alla, bâtit une cité et l'appela du nom de son fils; ils avaient des instruments de musique, des arts, tout ce qu'il faut pour faire du monde un endroit agréable sans Dieu, et c'est ce que l'homme fait encore aujourd'hui, disant qu'il se sert des facultés que Dieu lui a données. Sans doute, mais quel est l'état moral du coeur de l'homme? N'est-il pas éloigné de Dieu? «Jésus est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (Luc 19: 10). Je ne vous demande pas si vous vous reconnaissez *mauvais*, mais *perdu*, mort? Par nature nous rejetons Christ; toutes nos pensées se concentrent sur nous-mêmes; nous préférons à Christ le plaisir, tout au monde, notre volonté propre: telle est la condition naturelle de tout

homme, de chacun de nous, sauf de Celui qui n'était pas mort, qui était l'objet du bon plaisir de Dieu, le seul qui pouvait l'être, lui qui a été fait péché pour nous. Il a pris notre place; lui, le saint, béni éternellement, a été fait péché. La puissance vivifiante de Dieu nous montre le péché, mais tout est terminé à la croix je vois ce qu'est la chair, elle a crucifié Christ je ne suis plus en elle maintenant, j'appartiens à une nouvelle création; je suis en Christ qui est ma justice et qui me donne le droit d'entrer. Nous avons l'appel de Dieu à son royaume et à sa gloire; le voile est déchiré, Christ y est entré comme homme, et en y entrant, il a mis de côté ce que nous étions dans la chair; nous avons journellement à combattre la chair comme ennemi, mais pour ce qui concerne notre position devant Dieu, nous en avons fini avec la chair; nous sommes dans une nouvelle position en Christ. «Il vous a maintenant réconciliés» (Colossiens 1: 21).

Il n'y a plus maintenant la moindre chose entre Dieu et nous; nous sommes venus à la gloire de Dieu, mais nous l'attendons encore quant à notre corps, et en l'attendant il nous a donné les arrhes de l'Esprit. Nous avons la réconciliation, nous l'avons avec Dieu. Christ l'a faite selon le caractère de Dieu, et nous devons aussi juger le péché selon ce caractère. Comment connaissons-nous cette oeuvre? par la foi; mais nous ne la recevons que lorsque nous avons jugé les ténèbres comme étant en effet ténèbres. Dieu dit: Où est mon Fils? le monde devra se reconnaître coupable de sa mort; il n'a point vu de beauté en Christ, il préfère maintenant le plaisir, la toilette, l'argent, la science, tout enfin, à Lui. J'ai encore beaucoup à apprendre, j'ai à passer par bien des combats, mais si j'appartiens à Christ, je suis réconcilié avec Dieu. «L'amour de Christ nous presse». C'est le motif de toute notre marche. Vous avez pu vivre pour vous-mêmes, très décevant peut-être, sans commettre aucun de ces actes que le monde appelle de grands péchés, mais il y a bon nombre d'honorables ennemis de Dieu, et la bonne réputation pourra-t-elle subsister en jugement? Un chrétien ne peut pas se proposer de vivre pour lui-même, mais vous, en pratique, vivez-vous pour vous-mêmes? Vous me direz que vous êtes occupés de choses innocentes: rien de ce qui est éloigné de Dieu n'est innocent. Vous êtes-vous jugés comme appartenant à un monde qui a rejeté Christ? Nous avons à abandonner le monde en détail, car la chair se montre sans cesse à l'improviste. Dieu a condamné le péché dans la chair. Il pardonne *les péchés*, mais le péché, *l'état* de péché, il le condamne il ne le pardonne pas. Connaissez-vous Christ, fait péché, et vous-mêmes justice de Dieu en lui? Pouvez-vous dire: Je suis réconcilié avec Dieu, j'ai été ramené à lui? Pouvez-vous dire: Je suis heureux de connaître à fond mon péché? «Sonde-moi, ô Dieu, et considère mon coeur».

## Le fondement de la confiance devant Dieu

---

ME 1880 page 179

Un chrétien peut toujours être parfaitement heureux devant Dieu, parce qu'il est sauvé parfaitement. L'état normal du chrétien, c'est la confiance, non dans la chair, mais la confiance et la joie devant Dieu. Un chrétien peut se trouver dans un état où il manque de confiance et de certitude quant à lui-même; il peut y passer même, en vertu d'une oeuvre opérée dans son âme par le Saint Esprit; mais ce n'est pas l'état qui lui appartient comme chrétien.

Le Saint Esprit donne la certitude. Toutes les fois qu'elle manque, cela provient de l'action de notre propre coeur, bien que ce puisse être en relation avec ce qui est réellement l'oeuvre du Saint Esprit, et même en un sens fondé sur cette oeuvre. Je puis croire que Dieu est saint, et, voyant le péché qui est en moi, commencer à raisonner et à demander si je suis digne ou non d'aller à Dieu, — si j'ai quelque chose à lui présenter. Il peut y avoir en moi le désir d'aller à lui, mais je ne sais pas s'il voudra me recevoir.

Tout cela n'est pas la foi, et cependant c'est l'état d'âme où l'on trouve constamment les chrétiens. A proprement parler, ce n'est pas l'état chrétien; c'est raisonner sur des choses connues par la foi, découvertes par le moyen de la foi, mais ce n'est pas la foi. La parole de Dieu nous dit que le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché; qu'il a fait la paix par le sang de la croix; qu'il ne se souviendra plus de nos péchés ni de nos iniquités; et, si la foi est en exercice, nous sommes heureux, nous jouissons de la paix. La foi est la réception simple et du coeur, de ce que Dieu a dit.

## Les relations domestiques

---

Des relations chrétiennes et naturelles

ME 1880 page 281

Avant de considérer en détail le sujet des relations de famille et des responsabilités qui en découlent il peut être utile de porter notre attention sur la manière dont l'Esprit de Dieu traite ces relations.

Avec la connaissance de la pleine révélation de la grâce de Dieu dans la rédemption, il s'est trouvé certains esprits, disposés à faire peu de cas des liens naturels. Cette tendance, due à l'ignorance et à une fausse interprétation de certaines portions de l'Écriture, a quelquefois revêtu des formes très fâcheuses dans l'histoire de l'Église, et l'on rencontre encore de nos jours des personnes en assez grand nombre, qui tombent dans le même genre d'erreur. Il est donc très important de remarquer que l'épître aux Ephésiens, — celle qui expose le plus complètement la vérité quant à la position du croyant devant Dieu en Christ, et quant à l'Église comme corps de Christ, — traite aussi de la manière la plus complète les diverses responsabilités qui se rattachent à nos relations naturelles. Le caractère obligatoire de ces relations se trouve ainsi maintenu, de la manière la plus positive, par la sanction et le commandement de Dieu, en même temps que nous sommes avertis de ne jamais oublier au milieu de la pleine jouissance de nos privilèges chrétiens, les devoirs qui sont attachés aux diverses relations que Dieu a établies sur la terre. Il est parfaitement vrai que notre position devant Dieu, comme chrétiens, n'est pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous (Romains 8: 9); parce que, par la mort et la résurrection de Christ, nous avons été délivrés de notre état ancien, et introduits dans le nouvel état chrétien; mais Dieu nous fait en quelque sorte retourner en arrière, pour nous replacer sur un principe nouveau, — celui de la grâce et de la vérité, telle qu'elle est en Jésus Christ, au lieu de celui de la simple nature, — devant chacun des devoirs qui nous incombaient, comme créatures de Dieu, dans notre condition première.

Le chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens met ce point clairement en évidence. Depuis le verset 17 de ce chapitre, l'apôtre nous donne des exhortations pratiques, découlant de la vérité exposée dans la portion de l'épître qui précède; et, dès le début de ces exhortations, en contraste avec les gentils qui marchent dans la vanité de leurs pensées (versets 17-19), il dit aux saints: «Mais vous n'avez pas ainsi appris le Christ; si du moins vous l'avez entendu et avez été instruits en lui selon que la vérité est en Jésus, c'est-à-dire pour ce qui est de la conversation précédente, d'avoir dépouillé le vieil homme qui est corrompu selon les convoitises trompeuses, et d'être renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité» (versets 20-24). Puis plus loin: «Et n'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption» (verset 30). Ces paroles nous révèlent deux faits immenses, savoir

que le croyant a revêtu (car cette exhortation est fondée sur ce qui est vrai de nous en Christ) le nouvel homme; puis, que le Saint Esprit habite en lui. C'est pourquoi le chapitre suivant (chapitre 5) commence par ces paroles: «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». Ainsi, comme on l'a bien dit, «étant créés selon Dieu, et Dieu demeurant en nous, Dieu est le modèle de notre marche», Christ, dans une vie d'homme, étant l'expression de ce que Dieu est dans son essence, savoir amour et lumière. Dieu nous est présenté en lui, et nous sommes exhortés à marcher dans l'amour, comme Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, en sacrifice à Dieu; *«pour nous»* exprimant l'amour divin; *«à Dieu»*, la perfection de l'objet et du motif... Mais aussi, comme participants de la nature divine, nous sommes lumière dans le Seigneur (verset 8), et nous devons marcher comme des enfants de lumière, Christ étant ici encore notre modèle: «le Christ luira sur toi» (verset 14).

Le même auteur, cité plus haut, dit encore: «La reproduction de Dieu dans l'homme est ce que Dieu s'est proposé en lui-même dans le nouvel homme; et c'est aussi ce que le nouvel homme se propose à lui-même, comme il est lui-même la reproduction de la nature et du caractère de Dieu. Il y a dans la marche du chrétien deux principes, selon le point de vue auquel il se voit lui-même: il court la course, comme homme, vers l'objet de son appel céleste, en suivant Christ élevé dans la gloire; ou bien, comme nous l'apprenons de l'épître aux Ephésiens, il est assis dans les lieux célestes en Christ, et *doit sortir comme du ciel, comme Christ a fait effectivement, pour manifester sur la terre le caractère de Dieu, dont Christ, ainsi que nous l'avons vu, est le modèle. Nous sommes appelés, puisque nous avons la place d'enfants bien-aimés, à manifester les voies de notre Père»*.

Telle est la vérité quant à notre position et à notre responsabilité comme chrétiens. Nous avons été rendus participants de la nature divine; nous avons revêtu le nouvel homme, qui est créé selon Dieu, en justice et en sainteté de la vérité; nous avons le Saint Esprit habitant en nous; nous sommes assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus; et ainsi nous sommes appelés à venir, de ce lieu béni, non selon le vieil homme, mais selon le nouvel homme, dans la puissance de l'Esprit, répondre, sur la terre, à toutes les responsabilités qui découlent pour nous des relations naturelles dans lesquelles nous nous trouvons.

C'est donc comme des hommes célestes, que nous sommes appelés à remplir chacun notre place dans la famille et la maison dont nous faisons partie. Ainsi, toutes les relations dans lesquelles nous nous trouvons placés, devraient être simplement une sphère pour la manifestation de Christ par nous, pour la manifestation de ce qu'il est et de ce qu'il était dans sa marche sur cette terre; car: «celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme Lui a marché» (1 Jean 2: 6). Si nous nous souvenions toujours de cela, bien des difficultés seraient écartées de notre chemin. Là, par exemple, où des croyants se trouvent par quelque lien naturel, dans une position de dépendance à l'égard de personnes non croyantes, la seule question pour eux est de savoir comment ils seront l'expression de Christ, dans cette relation. Lui est la mesure de toute responsabilité, et ainsi il ne peut sanctionner aucune prétention à un droit quelconque, qui se trouverait en désaccord avec sa suprême autorité. On ne devrait donc jamais demander si telle chose est permise ou loisible, mais

simplement: puis-je faire telle chose selon le nouvel homme marchant dans la puissance de l'Esprit? C'est-à-dire que la chair et la simple nature ne doivent pas être reconnues; ainsi, dans nos relations de famille, nous devons «porter toujours, dans le corps, la mort de Jésus, afin aussi que la vie de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). Ainsi, dans quelque relation que le chrétien se trouve; que ce soit celle de mari ou de femme, de père ou de mère, d'enfant ou de serviteur, le seul objet qu'il doive avoir en vue c'est d'être l'expression de Christ. C'est là, dans tous les cas possibles, la mesure et la limite de notre responsabilité.

## Le mari

Le devoir du mari n'est pas moins simple que celui de la femme: si l'un s'exprime par le mot «obéissance», l'autre s'exprime par le mot «aimer». Sauf une seule exception (Tite 2: 4), la femme n'est jamais exhortée à aimer son mari. Il est admis qu'elle le fera; et il est rare, en effet, qu'elle soit en défaut à cet égard. Unie à un homme qui n'aura pour ses sentiments les plus sacrés aucune sympathie, qui n'aura guère pour elle que de mauvais procédés, elle n'en continuera pas moins à l'aimer; écrasée, foulé aux pieds par lui, elle bondira de joie, prête à tout pardonner, au premier témoignage de bonté de sa part. La source de son amour est intarissable.

Bien souvent, il n'en est pas de même du mari; tout à ses affaires, moins impressionnable, exposé peut-être à de plus grandes tentations que la femme, il court le danger de négliger le devoir d'aimer la femme de son choix, ou tout au moins, de lui témoigner son amour. Ainsi l'Esprit de Dieu rappelle aux maris ce devoir par ces paroles: «Maris, aimez vos propres femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau, par la parole» (Ephésiens 5: 25-33). Quel est donc le caractère de l'amour, dont le mari doit aimer sa femme? *Comment* doit-il l'aimer? «Comme Christ a aimé l'assemblée». Cette mesure admirable et parfaite est, sans doute, donnée ici en raison du caractère typique du vrai mariage; car le premier mariage, celui d'Adam et Eve, représentait en figure l'union de Christ et de l'Eglise. Ce fait devrait rappeler sans cesse le caractère de sainteté et la vraie nature du mariage devant Dieu. De quel amour Christ a-t-il aimé l'assemblée? D'abord, il s'est donné lui-même pour elle (verset 25); puis il s'est livré à la mort pour elle, et par cet acte il se l'est acquise, elle son épouse. «Il s'est donné *lui-même*», non pas seulement sa vie, quelque vrai que cela soit, mais lui-même. Tout ce que Christ était, nous a été donné, et donné, par lui-même; c'est un dévouement entier, avec le don de lui-même. Ensuite de cela, tout ce qui est en lui, sa grâce, sa justice, son acceptation devant le Père, sa sagesse, la gloire excellente de sa personne, l'énergie de l'amour divin qui se donne: tout cela, il le consacre au bien de l'assemblée. Il n'y a pas une qualité en Christ, pas une perfection en lui, qui ne s'exerce en notre faveur, comme conséquence du don qu'il nous a fait de lui-même. Il nous a donné les perfections qui sont en lui, et il les déploie en faveur de l'assemblée pour laquelle il s'est donné lui-même, afin de l'acquérir pour la posséder. Non seulement ces choses nous ont été données, mais c'est *lui* qui nous les a données; son amour



a fait cela. Et ce don qu'il nous a fait de lui-même devient d'autant plus précieux, quand on se souvient que c'est sur la croix qu'il l'a consommé.

Ensuite, Christ montre son amour pour l'Eglise en la sanctifiant et la purifiant par le lavage d'eau, par la parole (verset 26). Ce déploiement d'amour est une chose présente, qui s'exerce maintenant, par laquelle Christ façonne l'Eglise, afin de la rendre telle qu'il la veut. Il importe de remarquer que Christ ne sanctifie pas l'assemblée pour se l'approprier, mais qu'il se l'est appropriée pour la sanctifier. Elle est premièrement sienne, puis il la forme pour lui-même. Le moyen qu'il emploie à cet effet est la parole, le lavage d'eau par la parole, vérité qui est enseignée au chapitre 13 de Jean, dans l'exemple du lavage des pieds des disciples par le Seigneur. Cet acte découle de son amour: «Avant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin». Sanctifier et purifier l'Eglise, est de sa part l'expression de son amour immuable, invariable pour elle, amour qui se satisfait en travaillant à la rendre moralement conforme à lui-même, et qui ne se fatigue jamais de veiller sur elle, d'en prendre soin et de la préparer pour lui-même.

Et enfin, le fruit de son amour se montre dans le but qu'il se propose: «Afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irrépréhensible». Ceci se rapporte au temps où le Seigneur sera venu chercher son Eglise, oui plutôt à la période du temps qui verra l'accomplissement de ces paroles: «Les noces de l'Agneau sont venues» (Apocalypse 19: 7); alors que l'Eglise, comme épouse, sera consommée dans la gloire, «ayant la gloire de Dieu; son luminaire étant semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin» (Apocalypse 21: 11). Jusqu'alors, jamais on ne comprendra la mesure et l'étendue de l'amour de Christ pour l'Eglise, parce qu'alors seulement les effets de cet amour consommé seront mis en évidence.

Mais à quelle fin l'apôtre nous donne-t-il cette merveilleuse description de l'amour de Christ pour l'Eglise? — Pour montrer de quel amour le mari doit aimer sa femme: «Maris, aimez vos propres femmes, *comme aussi le Christ a aimé l'assemblée*». Sans vouloir pousser la comparaison jusqu'au bout, nous devons encore faire remarquer que, comme l'amour de Christ a précédé le don qu'il a fait de lui-même pour l'assemblée, de même il n'existe pas d'union réelle devant Dieu, à moins qu'elle ne soit le résultat de l'amour. Le seul mobile dans le choix d'une épouse doit être l'amour, et c'est encore l'amour qui doit consolider et embellir l'union consommée. Ainsi l'élément de la vie conjugale doit être l'amour, et qui plus est, d'après la mesure qui est ici donnée au mari, il voit que la seule chose en tout temps et toujours sollicitée de sa part par sa femme, c'est l'amour. Son amour doit demeurer, survivre à tout. Il ne doit jamais se lasser de travailler à s'attacher toujours plus sa femme; ne jamais perdre de vue le but de leur union qui, née de l'amour, ne peut être rendue ferme que par un amour infatigable et persévérant. Le divin modèle donné au mari pour mesure de son amour, ne peut signifier rien de moins. Donnons ici, comme application particulière, l'exemple d'un mari croyant uni à une femme incrédule; le devoir du mari à son égard reste le même; et, comme Christ, en amour, cherche le bonheur éternel de l'Eglise, de même le mari ne doit pas

se contenter de pourvoir au bien-être temporel de sa femme, mais montrer son amour pour elle, par une sollicitude affectueuse pour son âme, cherchant à l'amener, par le ministère de l'évangile, à la connaissance du salut qui est en Jésus par la foi. Il doit se sentir sous l'obligation de chercher la prospérité spirituelle de sa femme; c'est ainsi que son amour pour elle ressemblera le plus, par sa nature, à l'amour de Christ pour l'Eglise.

Le mariage selon Dieu n'est donc pas une chose de peu d'importance, et plus le mari en aura la conscience, plus aussi il se tiendra dans une dépendance constante du Seigneur, afin de pouvoir en quelque manière se tenir à la hauteur de sa responsabilité. Disons encore que, plus le sentiment de l'amour de Christ sera vivant en lui, plus aussi son amour pour sa femme coulera naturellement et sera agissant.

«De même, les maris doivent aimer leurs propres femmes comme leurs propres corps; celui qui aime sa propre femme s'aime lui-même. Car personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit comme aussi le Christ l'assemblée: car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et les deux seront une seule chair. Ce mystère est grand; mais, moi, je parle relativement à Christ et à l'assemblée. Toutefois que chacun de vous aussi en particulier aime sa propre femme comme lui-même» (Ephésiens 5: 28-33). Ce passage, on l'a dit, nous reporte en arrière, au jardin d'Eden, à la création, à la présentation d'Eve à Adam, image frappante de l'union de Christ et de l'Eglise ce qui explique comment l'apôtre les assimile dans ces exhortations (voyez Genèse 2: 21-25). L'union entre mari et femme est envisagée comme étant tellement complète qu'il est dit d'eux: «Les maris doivent aimer leurs propres femmes comme leurs propres corps», comme aussi Adam dit d'Eve: «Celle-ci est os de mes os et chair de ma chair», ou encore, comme quand il est parlé d'eux: «Ils seront une seule chair».

A ce point de vue, l'amour de soi-même est la mesure de l'amour du mari pour sa femme; or l'amour de soi-même étant un des instincts de notre nature, le principe naturel qui gouverne l'homme, on ne saurait concevoir une règle mieux définie, ni plus complète. Si donc l'unité de cette union: «les deux seront une seule chair», est bien saisie, l'amour s'en suivra, attendu que le mari ne considérera plus alors sa femme comme distincte, mais comme partie intégrante de lui-même. Le cercle de son amour de lui-même étant ainsi agrandi, renfermera sa femme et tout ce qui la touche et la concerne. Il ne désirera, ne fera rien pour soi à l'exclusion de sa femme: car ensemble «ils ne sont qu'une seule chair», et ainsi, celui qui aime sa femme s'aime lui-même. La parole de Dieu indique ainsi un antidote parfait à l'égoïsme, dans le chemin du sacrifice de soi, sacrifice qui est le fruit de tout amour réel, et dont Christ nous a donné l'exemple le plus parfait, lui qui a aimé l'Eglise en se livrant lui-même pour elle. — C'est l'amour de soi-même, avons-nous dit, qui doit être la mesure de l'amour du mari pour sa femme; mais il ne faut pas perdre de vue que tout est relatif à Christ, et que ce n'est pas l'amour propre humain, mais l'amour de Christ pour l'Eglise qui est le modèle, l'exemple définitif. «Car», dit l'apôtre, présentant l'autre côté, «personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, *comme aussi le Christ l'assemblée*». La femme, donc, n'étant «qu'une seule chair» avec lui, le mari est tenu de la nourrir et de la chérir, comme Christ

l'assemblée. Quelle hauteur et quelle profondeur dans une pareille comparaison! Elle nous apprend que la dette de l'amour n'est jamais payée; mais que l'amour se complaît à la reconnaître et à s'en acquitter, en restant toujours débiteur, par des soins et une tendresse incessants, à l'égard de celle qui, aux yeux de Dieu, a été faite une avec lui.

Disons aussi, pour compléter l'idée de l'a responsabilité du mari, que l'obligation sous laquelle il est d'aimer sa femme, est indépendante du caractère de celle-ci. Rien, sauf le péché spécial signalé par le Seigneur, ne peut libérer le mari de l'obligation d'aimer sa femme; car Christ aime l'Eglise toujours et continuellement, en dépit de toutes ses fautes, de tous ses manquements et plus encore. Bien plus, dans sa charité parfaite, il travaille à la corriger de ses fautes, et à la purifier de ses souillures: et, il ne faut pas l'oublier, son amour est le modèle de celui du mari. Celui-ci ne réussira peut-être pas à le reproduire dans son infinie perfection; néanmoins, c'est cet amour qu'il doit toujours avoir devant les yeux. Quelle sagesse de Dieu en cela! C'est en regardant à Christ, en le contemplant, que le mari pourra l'imiter dans son amour; car tant que le coeur et les yeux sont fixés sur Christ, on ne faillit pas.

L'apôtre Pierre ne mentionne que certains côtés de la responsabilité du mari: «Pareillement, vous maris, demeurez avec elles selon la connaissance, comme avec un vase plus faible, leur portant honneur, comme étant aussi ensemble héritiers de la grâce de la vie» (1 Pierre 3: 7). Demeurer avec sa femme «selon la connaissance», c'est être dans la relation de mari relativement à elle, et avoir les affections qui sont propres à cette relation, selon la règle de la vérité, par la connaissance qu'a le chrétien de ce qu'est cette relation devant Dieu. Ceci est extrêmement important, car c'est ce qui fait la différence entre le croyant et le non croyant, dans ces différentes positions relatives. Il convient que le chrétien agisse dans chacune d'elles, selon la nouvelle position en Christ, dans laquelle il a été introduit par la mort et la résurrection de Christ. Ainsi le mari chrétien demeurera avec sa femme selon la vérité de son union avec elle, telle que l'Ecriture la révèle. En outre, le mari doit porter honneur à sa femme, et cela pour deux raisons, l'une tirée de la nature, l'autre de la grâce. La première, c'est que la femme est un vase «plus faible», c'est-à-dire, nous semble-t-il, que la constitution, l'organisme de la femme étant plus délicat, elle a besoin, et il convient, qu'on la traite avec douceur et bonté. Tout comme le faible a droit aux égards et à la protection du fort, de même la femme, en tant que vase «plus faible», a droit à l'attention vigilante et aux soins affectueux de son mari. Celui-ci doit lui rendre honneur par tous les égards que réclame sa nature plus délicate.

Il se peut cependant aussi que ce soit une allusion au fait qu'Adam n'a pas été trompé; mais la femme ayant été trompée, est tombée dans la transgression (1 Timothée 2: 14), montrant, en étant la première à se laisser prendre dans le piège du diable, qu'elle était un vase «plus faible». Plus impressionnable, surtout du côté des affections du coeur, elle a besoin de la protection vigilante et affectueuse de son mari, pour la préserver des tentations particulières auxquelles l'expose toujours sa faible nature.

La seconde raison, c'est qu'ils sont «ensemble héritiers de la grâce de la vie». En Christ, il n'y a ni mâle, ni femelle (Galates 3: 28). En Christ, toute distinction naturelle, constituant une

supériorité relative quelconque, est abolie. Ainsi, le mari, en réclamant de droit l'obéissance naturelle de sa femme, ne doit jamais oublier que, s'ils sont tous deux enfants de Dieu, ils sont ensemble «héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17). Comme tel, le mari doit porter honneur à sa femme, attendu que les liens naturels et les différentes positions relatives de mari et de femme, ne sont que pour la terre; car quand le Seigneur viendra prendre à lui les siens, maris et femmes seront, les uns comme les autres, enlevés ensemble dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air; alors, les uns comme les autres, ils seront rendus semblables à Christ, et pour toujours avec lui. Il importe de faire attention à cette injonction, considérant le fait sur lequel elle repose: c'est «afin que vos prières ne soient pas interrompues», ce qui suppose au préalable que le mari et la femme ont l'habitude de prier ensemble. Il faut donc que le mari veille, afin de ne pas manquer à l'honneur qu'il doit rendre à sa femme, ce qui tendrait à troubler l'harmonie de leurs sentiments et à interrompre leurs prières. Il serait à désirer que les maris chrétiens et les femmes chrétiennes méditassent tous et souvent cette parole d'exhortation. Au milieu des occupations et préoccupations du temps présent, on court le danger de négliger la prière en commun, et le moindre désaccord entre les deux parties les porterait à la négliger toujours plus. Satan ne l'ignore pas, aussi cherche-t-il sans cesse à troubler l'unité de sentiments entre mari et femme, sachant bien que le moindre désaccord entre eux les empêchera de s'approcher ensemble du trône de la grâce. Le mari doit se tenir en garde contre ce piège, n'oubliant pas combien il importe que leurs prières ne soient pas interrompues. Il survient tant de choses dans une famille, qu'à tout moment on a besoin de présenter à Dieu! Et qu'il est bon, quand le mari et la femme peuvent, d'un même coeur, porter ensemble tous leurs soucis, toutes leurs difficultés au trône de la grâce!

Au mari, il est enjoint d'éviter l'aigreur: «Maris, aimez vos femmes et ne vous aigrissez point contre elles» (Colossiens 3: 19); on aurait pensé que, l'amour une fois assuré, il n'y aurait plus de place pour l'aigreur: mais en est-il ainsi dans la vie expérimentale? N'arrive-t-il pas souvent qu'un mari, aimant d'ailleurs sincèrement sa femme, laisse échapper, dans un moment où, ayant manqué de vigilance, il est sorti de la présence de Dieu, des paroles vives, amères comme du fiel, pour un coeur sensible? L'avertissement ici donné a donc pour but de cultiver dans le mari un esprit de jugement de soi continu, pour éviter tout ce qui pourrait chagriner ou irriter sa femme. Le souvenir constant de la responsabilité sous laquelle il est d'aimer sa femme, comme Christ a aimé l'assemblée et s'est donné lui-même pour elle, lui rendra facile le devoir d'éviter toute aigreur. Voilà ce qui, d'ordre divin, est exigé du mari. Il y aurait de quoi le faire reculer devant une pareille responsabilité, s'il ne se souvenait que Celui qui requiert de lui ces choses, lui fournit aussi la grâce nécessaire pour marcher selon sa parole: le Saint Esprit qui demeure en nous est la puissance de la marche, et en tant qu'il nous conduit toujours à Christ, le chemin tracé pour nous sera un chemin de paix et de bénédiction, dans lequel nous jouirons d'une communion qui, en quelque mesure, est la reproduction anticipée de ce que sera la communion de Christ avec l'Eglise. Comme est le Christ pour l'Eglise, ainsi est le mari pour sa femme. Il faut que le mari ait toujours présent Christ dans son amour pour l'assemblée; ses yeux étant ainsi fixés sur Christ, il sera transformé à sa

ressemblance (2 Corinthiens 3: 13), et dans sa relation de mari à l'égard de sa femme, il sera l'expression de Christ.

## La femme

Dans l'épître aux Ephésiens, comme dans celle aux Colossiens, la première position de relation mentionnée est celle de la femme. Toutes les exhortations contenues dans ces épîtres s'adressent en premier lieu à ceux qui occupent une position subordonnée. Quelqu'un l'a dit: «Dans ce monde mauvais, où la volonté de l'homme est la source de tout le mal, l'expression de son aliénation de Dieu auquel toute soumission est due, le principe de la soumission et de l'obéissance est le principe guérissant pour l'humanité; seulement il faut introduire Dieu, afin que la volonté de l'homme ne soit pas, après tout, l'élément qui gouverne». Du reste, le principe du bien dans le coeur de l'homme est toujours et partout celui de l'obéissance. Le cas peut se présenter où il faille dire: Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; mais se départir du chemin de l'obéissance, c'est entrer dans la voie du péché. Un père peut être appelé à commander et à gouverner, mais s'il ne le fait pas dans l'obéissance à Dieu et à sa Parole, il le fera mal.

L'essence de la vie de Christ s'exprimait ainsi: «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté».

Les exhortations de l'apôtre, relatives aux différentes positions de relation, commencent donc par ce principe général: «Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ» (Ephésiens 5: 21). Ainsi c'est d'ordre divin que, dans chaque cas particulier, l'exhortation s'adresse en premier lieu à celui qui occupe une position subordonnée; c'est pour cela que la femme vient avant le mari. «Femmes, soyez soumises à vos propres maris comme au Seigneur; parce que le mari est le chef de la femme, comme aussi le Christ est le chef de l'assemblée, lui, le Sauveur du corps. Mais, comme l'assemblée est soumise à Christ, ainsi que les femmes le soient aussi à leurs propres maris, en toutes choses» (Ephésiens 5: 22, 24).

On voit, d'après ces passages, que la position de la femme est une position de subordination. Je dis «position», puisque, comme on le voit, l'exhortation s'appuie sur le caractère de la relation existante.

Il est enjoint à la femme d'obéir, mais c'est en raison de la place qu'elle occupe. L'obéissance pour elle découle de sa position relative à l'égard de son mari; c'est le fruit naturel de cette position. En d'autres termes, la femme n'a pas le choix d'obéir ou de ne pas obéir à son mari; son obéissance doit couler de source. C'est un fait que l'Esprit de Dieu place ici devant nous.

La loi donc, qui régit la femme, c'est la volonté de son mari; ou plutôt, la femme est dans une position de subordination à l'autorité de son mari. Cette règle trouverait, toutefois, une restriction dans ce passage de l'épître aux Colossiens (3: 18): «Femmes, soyez soumises à vos maris *comme il convient dans le Seigneur*». En sorte que, si la volonté du mari empiétait sur la responsabilité individuelle de la femme à l'égard du Seigneur, — si sa volonté était en contradiction avec celle du Seigneur, telle qu'elle est exprimée dans sa Parole, — si la femme

se trouvait dans l'alternative de devoir désobéir au Seigneur pour obéir à son mari, c'est la volonté, du Seigneur qui devrait avoir la prééminence. Mais, en dehors de cette seule exception, la soumission de la femme à son mari doit être entière. «Comme l'assemblée est soumise à Christ, ainsi que les femmes le soient aussi à leurs propres maris en toutes choses», parce que «le mari est le chef de la femme, comme aussi le Christ est le chef de l'assemblée». L'union de l'homme et de la femme, l'union de Christ et de l'Eglise (l'une étant un type ou une figure de l'autre) sont comparées ensemble, et, par conséquent, la position de la femme, d'une part, et la position de l'Eglise, d'autre part.

Si l'on considère l'institution première du mariage sous un de ses aspects, on y voit le mystère de l'Eglise préfiguré d'une manière frappante: «Et l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, et il s'endormit; et Dieu prit une de ses côtes et resserra la chair dans la place de cette côte. Et l'Eternel Dieu fit une femme de la côte qu'il avait prise d'Adam, et la fit venir vers Adam. Alors Adam dit: A cette fois celle-ci est os de mes os et chair de ma chair; on la nommera hommese parce qu'elle a été prise de l'homme. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et se joindra à sa femme, et ils seront une même chair» (Genèse 2: 21-24). Qui ne verrait pas que, sous cette image, l'Esprit de Dieu a en vue le second Adam et l'Eglise, car elle préfigure cet autre sommeil plus profond: la mort de Christ, et parle de la formation de l'Eglise, tirée pour ainsi dire du côté de Christ? L'application de cette image à Christ et à l'Eglise s'étend de fait jusqu'au moment où l'Eglise «sera présentée à l'homme» par lui-même (Ephésiens 5: 27), et où lui, dans la joie de son amour parfait pour cette Epouse qu'il se sera «formée» pour sa propre joie, la reconnaîtra comme étant «de sa chair et de ses os» (Genèse 2: 23; Ephésiens 5: 30).

Ainsi la femme occupe la même place relativement à son mari que l'Eglise relativement à Christ. Sa position, nous l'avons dit, est une position de subordination qui n'est en rien modifiée par le caractère du mari, quelque difficile que ce dernier puisse la lui rendre. Supposez une femme chrétienne, convertie après son mariage, ayant un mari impie qui lui rend la vie aussi dure que son mauvais coeur en est capable: rien de tout cela ne change la position de la femme. Plus même le mari manquerait d'affection, plus il serait dénué de tout ce qui inspire le respect, plus aussi elle devrait s'efforcer de remplir fidèlement sa place d'épouse, à cause du Seigneur. Il en est de ce devoir comme de nos devoirs envers les rois, etc. «Les puissances qui subsistent» et leurs caractères personnels respectifs, sont deux choses tout à fait distinctes. De même, le devoir d'une femme envers son mari ne subit aucune modification par le caractère de ce dernier. Présenté ainsi, le devoir de la femme peut paraître à plusieurs une chose dure et difficile à accepter, souvent même, de fait, impossible à la nature. Mais voyez comment Dieu, dans sa Parole, a pourvu à cette difficulté: «Femmes, soyez soumises à vos propres maris, comme au *Seigneur*». C'est le Seigneur qui est présenté aux regards de la femme; et nous savons tous que les choses les plus ennuyeuses, les plus insupportables en elles-mêmes, deviennent faciles et agréables dès qu'elles sont faites pour le Seigneur. Dans le cas supposé, si la femme a en vue le Seigneur, si c'est lui qu'elle voit

derrière son mari, elle trouvera facile l'obéissance à ses plus déraisonnables volontés, parce qu'elle recevra tout du Seigneur.

Si, toutefois, le mari exigeait une chose positivement mauvaise, quelle que fût cette chose, la femme, dans ce cas, ne serait plus tenue d'obéir, attendu que c'est comme au Seigneur qu'elle doit obéir à son mari; or le Seigneur ne sanctionne jamais le mal. Il peut trouver bon de nous faire passer par le crible, sans que nous en comprenions tout d'abord l'utilité ou la nécessité; mais la foi nous fait toujours trouver force et lumière dans la sagesse du Seigneur, dans la confiance en lui, non dans notre sagesse propre pour le comprendre, — mais nous avons besoin de veiller sur nous-mêmes. Dès que nous découvrons en nous la plus légère disposition à sortir du sentier de l'obéissance, examinons-nous pour savoir si notre sagesse est selon Dieu. La nature n'aime jamais à se soumettre; et toutes les fois qu'on est tenté d'invoquer la vérité de Dieu à l'appui d'un acte quelconque ayant l'apparence d'une insoumission à l'autorité d'un autre, c'est le cas de veiller sur soi-même avec un soin bien plus grand que dans toute autre circonstance.

L'Écriture enseigne aussi de quelle manière la femme doit se conduire envers son mari: «Quant à la femme, qu'elle craigne (révère) son mari» (Ephésiens 5: 33). Pierre aussi parle de «la pureté de la conduite de la femme dans la crainte (accompagnée de crainte)» (1 Pierre 3: 2). Le mot «crainte» ou «révérence» indique que la femme doit montrer, par sa manière d'être, qu'elle reconnaît la position qu'occupe le mari, dans l'ordre établi de Dieu. Ce n'est pas d'une crainte servile qu'il est question, mais de cette révérence affectueuse qui cherche à plaire et craint d'offenser. Ces choses coulent de source pour la femme qui reconnaît la vraie position de son mari, comme chef sur elle; et ainsi, en lui rendant le respect qu'elle lui doit, elle rend honorable l'ordre établi de Dieu. C'est d'une telle femme qu'il sera dit: «Le coeur de son mari s'assure en elle... elle lui fait du bien tous les jours de sa vie et jamais du mal»; en sorte qu'il soit amené à reconnaître que «celui qui trouve une digne femme, trouve le bien, et qu'il a obtenu une faveur de l'Éternel» (Proverbes 32: 11; 18: 22).

La bénédiction liée, pour la femme, à la fidèle acceptation de sa vraie position, n'est point oubliée dans l'Écriture. L'apôtre Pierre, écrivant sur ce sujet, parle en détail du cas le plus difficile qui puisse arriver: celui d'une femme liée à un mari incrédule. Non que le mariage entre croyant et infidèle soit sanctionné: il est défendu formellement, aussi bien que tacitement (voyez 1 Corinthiens 7: 39; 2 Corinthiens 5: 14-18, etc.); mais dans l'Église primitive, il a dû arriver souvent que des femmes converties après leur mariage, se trouvaient enchaînées à des maris incrédules et idolâtres (voyez 1 Corinthiens 7: 10-16). C'est à cette classe de femmes que l'apôtre adresse son exhortation: «Pareillement vous, femmes, soyez soumises à vos propres maris, afin que si même il y en a qui n'obéissent pas à la Parole, ils soient gagnés sans la Parole par la conduite de leurs femmes, ayant observé la pureté de votre conduite dans la crainte» (1 Pierre 3: 1, 2). Ces paroles équivalent presque à une promesse que l'obéissance de la femme, sa conduite chrétienne conséquente, la pureté de sa vie, tourneront en bénédiction pour la conversion de son mari infidèle; c'est tout au moins une affirmation que cette voie est celle de Dieu, pour faire arriver la vérité au coeur et à la

conscience du mari. Qu'y a-t-il, en effet, de plus puissant pour convaincre, sans paroles, un incrédule, que la reproduction du caractère de Christ, dans la marche et dans la vie? Un fait digne de remarque, c'est que l'apôtre n'ordonne pas à la femme *d'exhorter* son mari à recevoir la vérité. C'est «sans la parole» que le mari doit être gagné, par toute la manière d'être de la femme. La raison en est évidente: exhorter, de la part de la femme, serait prendre la place de supériorité, et oublier que le mari est le chef, ce qui est incompatible avec la position de celle-ci; tandis que la sereine beauté d'une vie qui reflète, dans la puissance de l'Esprit, la tendresse, la douceur et l'humilité de Christ, seront, dans l'ordre établi de Dieu et sous sa bénédiction, un appel infiniment plus puissant que des paroles, et, peut-être, le moyen effectif dont Dieu se servira pour amener un homme hors des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

D'autres règles de conduite sont encore données à la femme, auxquelles il est bon de faire attention, pour avoir une vue d'ensemble complète du sujet, car on ne peut, sans perte, laisser échapper une seule des paroles que Dieu dans sa bonté a daigné nous adresser pour notre instruction, tandis que nous attendons le retour du Seigneur.

La première de ces règles est relative à la parure qui convient à la femme chrétienne. Sa parure ne doit pas être, dit l'apôtre, «une parure extérieure qui consiste à avoir les cheveux tressés, et à être paré d'or et habillé de beaux vêtements, mais l'homme caché du coeur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu» (1 Pierre 3: 3, 4). En parfait accord avec Pierre, car c'est la pensée du même Esprit qu'ils expriment, Paul ordonne: «Que les femmes se parent d'un costume décent, avec pudeur et modestie, non pas de tresses et d'or, ou d'habillements somptueux, mais par de bonnes oeuvres, ce qui sied à des femmes qui font profession de servir Dieu» (1 Timothée 2: 9, 10). L'un et l'autre reconnaissent la tentation qui existe pour la femme, de chercher à paraître aussi belle que possible aux yeux de son mari, et en même temps d'exciter et de nourrir sa vanité personnelle par des atours et des vêtements somptueux. En présence d'injonctions aussi formelles que celles-là, il est difficile de comprendre le dire de ceux qui considèrent le sujet parure et vêtements comme laissé à la conscience individuelle de chacun. Lorsque le coeur est rempli de Christ, qu'il est satisfait en lui, de pareilles recommandations peuvent, il est vrai, n'être pas nécessaires; mais, s'il en est quelquefois ainsi, on ne peut d'autre part connaître les assemblées de Dieu sans constater le fait humiliant qu'elles se composent d'un nombre considérable de gens, dont le coeur n'est point ainsi satisfait de Christ. Rien de plus attristant que le tableau présenté quelquefois par ceux qui entourent la table du Seigneur. Quand nous nous réunissons autour de sa table, c'est pour annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11: 26), et le souvenir d'un Christ mort, nous rappelle aussi que, par sa croix, le monde nous est crucifié et nous au monde (Galates 6: 14). Si donc nous oublions que ce monde est jugé, et si nous nous présentons, à la table du Seigneur en parure mondaine, quelle contradiction cela n'implique-t-il pas? Et avec quel déplaisir le Seigneur ne doit-il pas voir les siens prendre extérieurement la livrée du monde, tout en faisant profession d'être sortis hors du camp portant son opprobre, preuve évidente qu'ils sont pratiquement «vivants au monde», quelque vraie que puisse être, devant Dieu, leur position de «morts avec Christ».



Une mise négligée ou l'absence de toute parure, ne sont point recommandées à la femme; elle doit au contraire y faire attention, mais selon la parole de Dieu. Paul ordonne que les femmes se parent d'un costume «décent», c'est-à-dire «bien ordonné», qui s'accorde avec un «esprit doux et paisible», en sorte qu'il y ait harmonie entre le caractère et la mise de la femme chrétienne.

Les ornements permis sont ceux qui se composent, non pas d'or ou de perles, mais de bonnes oeuvres, «ce qui sied à des femmes qui font profession de servir Dieu».

Toute femme chrétienne devrait, dans un esprit de prière, prendre en considération la teneur des Ecritures sur ce sujet. Il en résulterait qu'un témoignage extérieur plus fidèle, serait rendu par elle, à la gloire de Dieu, contre le monde qui a rejeté Christ, et (dans la communion de ses souffrances) par une séparation entière d'avec le monde — séparation à laquelle nous avons été appelés par la grâce de notre Dieu.

Une autre recommandation qui s'adresse aux jeunes femmes spécialement, c'est qu'elles doivent «être occupées des soins de la maison» (Tite 2: 15). La sphère du service de la femme est la maison. Dieu lui a assigné ce champ de travail, et son affaire est d'y travailler fidèlement pour lui, en prenant pour règle les exhortations que sa Parole lui adresse et auxquelles elle ne saurait regarder trop souvent, comme à la règle divine de sa conduite. C'est une belle et grande mission que celle qui a été confiée à la femme; ce qu'elle a à faire, c'est de s'en acquitter «comme pour le Seigneur», dans l'obéissance à sa Parole.

## Les enfants

Une erreur assez fâcheuse, occasionnée par l'absence de pagination d'un manuscrit, a été commise dans le Messager. L'article la femme du no 17 doit précéder l'article le mari du no 16

Les enfants occupent une grande place dans la parole de Dieu, une place privilégiée. Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, se trouve l'histoire d'enfants dont les noms sont gravés dans nos coeurs, depuis notre plus tendre enfance, comme exemples de piété précoce et de consécration à Dieu. Aux noms de Joseph, de Samuel, de Timothée, — pour ne rien dire encore de l'enfant de Nazareth, qui les surpasse tous, — se rattache le souvenir des premières leçons que nos parents nous ont données sur les sujets historiques de l'Ecriture. C'est l'histoire des enfants du peuple de Dieu, surtout, qui est racontée dans la Bible, et il est bien évident qu'ils sont les objets des soins spéciaux du Seigneur. Dans le livre du Deutéronome, par exemple, nous trouvons des commandements précis adressés aux parents, sur ce que Dieu voulait qu'ils enseignassent à leurs enfants (6: 6, 7; voyez aussi 4: 9, et 10: 19).

Le huitième jour après la naissance d'un enfant, les parents devaient l'introduire formellement dans l'alliance et les prérogatives du peuple élu de Dieu (Genèse 17: 10-13). Nous avons également, dans le Nouveau Testament, et en particulier dans quelques portions des épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens, qui traitent des plus hautes vérités, des vérités les plus développées concernant soit le croyant individuellement, soit l'Eglise, des injonctions non seulement relatives aux enfants, mais adressées directement aux enfants eux-mêmes.

Le coeur de Dieu, débordant d'amour envers ses saints, embrasse leurs enfants dans le cercle de ses affections. Qui n'a souvent contemplé avec bonheur le tableau qui nous est représenté dans l'évangile, de Jésus prenant dans ses bras les petits enfants, les bénissant dans sa tendresse et sa grâce infinie, et disant à ses disciples qu'il reprenait: «Laissez venir à moi les petits enfants, ne les en empêchez pas, car à de tels est le royaume de Dieu!» (Marc 10: 14, 16). Et cette autre scène où, voulant donner aux disciples une leçon dont ils avaient besoin, Jésus «ayant pris un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et l'ayant pris entre ses bras, leur dit: Quiconque recevra l'un de tels petits enfants en mon nom, il me reçoit, et quiconque me recevra, ce n'est pas moi qu'il, reçoit, mais c'est celui qui m'a envoyé» (Marc 9: 36, 37). Précieux Sauveur! Heureux enfants!

Mais c'est aux enfants eux-mêmes, aux enfants des croyants, que nous nous adressons ici; et ils seront sûrement encouragés, par ces preuves évidentes que Dieu leur donne de son amour pour eux et de son soin, à considérer les paroles qu'il a fait écrire pour leur enseignement. Puisse tout enfant qui lira ces lignes, prendre la place de soumission entière à la parole de Dieu, place que Samuel avait prise, lorsque le Seigneur l'appelant de nuit par son nom, il répondit: «Me voici», puis après, quand Héli lui eut appris qui était celui qui l'appelait, il répondit: «Parle; car ton serviteur écoute» (1 Samuel 3: 3, 9).

Les injonctions adressées aux enfants sont courtes et simples, bien qu'elles embrassent tout le cours de leur vie. «Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et ta mère (c'est le premier commandement avec promesse); afin que tu prospères et que tu vives longtemps sur la terre» (Ephésiens 6: 1-3). «Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable dans le Seigneur» (Colossiens 3: 20).

Il est très important de remarquer que les enfants — ceux desquels nous parlons — sont ainsi placés sous une responsabilité personnelle immédiate envers le Seigneur. Etant placés sous l'autorité de leurs parents, ils sont par ce fait même reconnus comme responsables d'obéir au Seigneur, et ainsi, c'est «dans le Seigneur» que leur obéissance doit être rendue. La nature et la limite du devoir des enfants sont ainsi clairement définies; car, si le commandement des parents est juste, il est confirmé par le Seigneur, en sorte que l'enfant obéit non seulement à ses parents, mais au Seigneur. «Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur: car cela est juste» (Ephésiens 6: 1). Ce ne serait pas juste si, pour obéir à ses parents, l'enfant devait désobéir au Seigneur. L'harmonie entre le devoir et la limite du devoir des enfants à l'égard de leurs parents, trouve un exemple de toute beauté (car il est parfait) dans le cas du Seigneur Jésus enfant. Quand Jésus eut douze ans, Joseph, qui était réputé être son père, et Marie sa mère, étaient montés avec lui à Jérusalem pour la fête. Comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem et ses parents ne le savaient pas. Quand ils s'en aperçurent, «Marie et Joseph s'en retournèrent à Jérusalem à sa recherche. Et il arriva qu'après trois jours ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient, s'étonnaient de son intelligence et de ses réponses. Et quand ils le virent, ils en furent frappés d'étonnement, et sa mère lui dit: Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi? Voici, ton père et moi nous te cherchions, étant en

grande peine. Et il leur dit: Pourquoi me cherchez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père? Et ils ne comprirent pas la parole qu'il leur disait. Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth, et leur était soumis» (Luc 2: 42-51).

Cet incident, plein de charme, présente dans un accord parfait, les deux choses dont nous avons parlé: le devoir des enfants d'obéir, et la limite de ce devoir. Le Seigneur, ayant voulu dans sa grâce devenir enfant, prend la place d'un enfant, et, comme tel, il reconnaît la responsabilité sous laquelle il est d'obéir à Joseph et à Marie, tout en reconnaissant et affirmant qu'*il faut* qu'il soit aux affaires de son Père. «Mon enfant, lui dit Marie, pourquoi nous as-tu ainsi fait?» etc. Ces paroles, quelque affectueuses qu'elles soient, renferment un reproche; mais la réponse de Jésus impose silence à toute expression de mécontentement: «Ne saviez-vous pas (comme vous auriez dû le savoir) que mon Père a le premier droit sur moi, et que, si je ne vous ai pas suivis, je lui obéissais?» Le Seigneur est ainsi le modèle parfait des enfants.

«Enfants, obéissez à vos parents» — obéissez-leur en toutes choses. La position des enfants est une position d'entière subordination; elle découle naturellement de la relation qui existe entre eux et leurs parents. Mais ce sur quoi la parole de Dieu insiste ici, c'est que la volonté du Seigneur est au-dessus de toute relation naturelle; car c'est lui qui a placé chacun, parent et enfant, dans sa place respective, et qui exige des enfants qu'ils obéissent à leurs parents. Ceci fait remonter la responsabilité des enfants jusque dans la lumière de la présence de Dieu, et montre en même temps que c'est dans le Seigneur qu'il faut obéir.

Mais, demandera-t-on, en quoi consiste la vraie obéissance, quels en sont les traits distinctifs?

*Ce qui la distingue de toute autre chose, c'est l'acceptation de l'autorité qui est en droit de commander; car, si je reconnais que ma volonté n'a pas de place, que c'est celle d'un autre qui est en droit de diriger et de contrôler ma conduite, j'accepte la position d'obéissance et je la maintiens. Ainsi j'échappe à la tentation de me poser en juge au lieu d'obéir. On l'a souvent dit: Ce qui est requis d'un bon soldat, «c'est qu'il obéisse sans raisonner». Il en est de même d'un enfant. Il doit obéir dans les limites du devoir défini par ces paroles: «dans le Seigneur», sans raisonner; et il ne peut le faire qu'autant qu'il accepte fidèlement et entièrement la place de subordination à ses parents.*

La vraie obéissance est *prompte* aussi. Renvoyer d'obéir équivaut souvent à désobéir de la pire manière, et, dans tous les cas, fait preuve à la fois d'insoumission et de volonté propre; car l'obligation d'obéir suit immédiatement le commandement reçu, et, sauf le consentement des parents, renvoyer de leur obéir c'est s'opposer à leur autorité, et chaque instant de délai est une prolongation d'opposition.

Le Seigneur nous a donné un exemple de cette manière de désobéir et du danger qui l'accompagne, dans l'une de ses paraboles. «Mon enfant, va-t'en aujourd'hui travailler dans ma vigne... Répondant, il dit: J'y vais, Seigneur, et il n'y alla pas» (Matthieu 21: 28-31). Il est plus que probable que le fils, dans ce cas, avait l'intention d'obéir quand il répondit: «J'y vais,

Seigneur»; mais ayant renvoyé d'exécuter l'ordre reçu, il renvoya encore, et à la fin, n'obéit pas du tout à son père. Le premier renvoi était le commencement de la désobéissance et, comme le Seigneur le démontre ici, celui des deux fils qui répondit d'abord: «Je ne veux pas», mais qui ensuite se repentit et alla, fut plus obéissant que celui qui avait répondu: «J'y vais», mais n'y alla pas. Le danger de renvoyer est très subtil. Un enfant raisonne souvent en disant: «Ce sera assez tôt dans une heure, rien ne presse», et il est possible que, dans un cas donné, il en soit ainsi. Mais il ne faut jamais oublier deux choses: l'une, c'est que le devoir d'obéir suit immédiatement l'ordre reçu, ainsi que nous l'avons dit; l'autre, c'est qu'on se forme bien vite à l'habitude de négliger d'obéir, et enfin, qu'on répugne à obéir. On ne saurait donc trop appuyer sur l'importance d'une prompte obéissance à un commandement reçu quelconque.

Il faut obéir de bon coeur aussi bien que promptement, ou, comme l'enseigne l'Écriture, «faisant de coeur la volonté de Dieu» (Ephésiens 6: 6). Chacun sent, en effet, qu'obéir par forme, à contre coeur, ou seulement parce qu'il faut, c'est ne pas obéir du tout. La vraie obéissance ne peut découler que de l'amour, ainsi que le Seigneur l'enseigne à ses disciples: «Si vous m'aimez, gardez mes commandements» (Jean 14: 15). Paul fait allusion à ce même principe quand il dit: «L'amour de Christ nous étreint» (2 Corinthiens 5: 14). De même l'obéissance d'un enfant envers ses parents, ne peut découler que de l'amour, car l'amour désire faire plaisir et craint d'offenser; bien plus, celui qui aime s'estime honoré d'être employé au service de ceux sur lesquels repose son affection. Il en est ainsi des anges dans le ciel. Leur bonheur consiste à faire la volonté de Dieu; et le bonheur temporel des enfants qui aiment leurs parents, consiste dans une grande mesure à accomplir la volonté de ces derniers.

N'y a-t-il donc pas de limite au devoir des enfants d'obéir à leurs parents? Nous avons déjà touché cette question; mais à cause de l'importance du sujet, nous la reprenons pour l'examiner de plus près. Les mots: «dans le Seigneur», et «agréable au Seigneur», définissent, nous semble-t-il, et la nature et la limite de l'obéissance des enfants envers leurs parents. C'est-à-dire que, d'un côté, l'obéissance qui n'est pas rendue en vue du Seigneur lui-même, n'est pas ce qu'elle doit être. Il faut obéir comme au Seigneur — à lui qui a assigné aux parents et aux enfants leur position respective. D'un autre côté, ce n'est qu'autant que l'enfant peut obéir dans le Seigneur qu'il est tenu de le faire. Un commandement auquel il ne pourrait pas obéir en bonne conscience envers le Seigneur, est de nulle valeur devant Lui. Ce principe est toujours affirmé dans l'Écriture. Ainsi nous sommes exhortés à «être soumis aux puissances qui sont»; mais quand Nébucadnetsar commanda à Sadrac, à Mésac et à Abed-Négo, de se prosterner, et d'adorer la statue d'or qu'il avait élevée dans la plaine de Dura, ils répondirent: «Nous ne servirons point tes dieux et nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que tu as dressée» (Daniel 3: 14-17). Ainsi aussi, Pierre et Jean, sur la défense qui leur est faite de parler ou d'enseigner au nom de Jésus, répondent: «Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu» (Actes des Apôtres 4: 18, 19). Tout en conférant un droit d'autorité aux hommes dans les différentes relations de la vie, Dieu n'abandonne jamais la sienne propre, pas plus qu'il ne permet à un droit humain d'empiéter sur son droit suprême. Le

Seigneur Jésus a dit: «Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi» (Matthieu 10: 37. Voyez aussi Luc 14: 26).

C'est donc le devoir des enfants d'être entièrement soumis à leurs parents, sauf dans le seul cas où la volonté de ceux-ci serait en désaccord avec l'autorité et la volonté de Dieu. Laissant à cette exception toute sa valeur, les enfants doivent faire bien attention de ne pas la mettre en avant dans des cas douteux; ils ne doivent pas prendre sur eux de refuser obéissance à leurs parents sans être bien sûrs qu'il y a opposition entre leur volonté et celle du Seigneur; il faut qu'ils soient bien sûrs que le motif qui les fait agir en prenant une détermination aussi sérieuse, ne gît pas dans une chimère de leur imagination, mais dans la conviction que la gloire du Seigneur l'exige. Puisque c'est lui qui a donné aux parents la place de l'autorité suprême dans la famille, il n'est permis de méconnaître cette autorité que si la gloire du Seigneur le demande. «Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur». Cette injonction étant adressée à des croyants, ne suppose pas que les commandements des parents à leurs enfants puissent être en contradiction avec l'autorité du Seigneur; et les mots: «car cela est agréable au Seigneur», disent jusqu'où va la suprématie de l'autorité paternelle, ainsi que nous l'avons développé.

Les parents sont donc absolus dans leur sphère d'autorité, sphère que Dieu leur a départie, mais qui est elle-même renfermée dans la sphère plus étendue de la suprême autorité du Seigneur lui-même. Deux raisons sont données aux enfants comme motif d'obéir: l'une, c'est «parce que cela est *juste*» (Ephésiens 6: 1); ici, Dieu nous apprend qu'il est conforme à la justice que les enfants rendent obéissance à leurs parents; qu'il convient aux parents de commander, dans la place qu'ils occupent, et aux enfants, dans la leur, d'obéir. L'autre raison, c'est que «cela est *agréable* au Seigneur». Ici, la responsabilité d'obéir sous laquelle sont les enfants, leur est rappelée avec l'encourageante certitude qu'ils ont l'approbation du Seigneur dans le sentier de la soumission qu'il leur a tracé. Le prix que Dieu attache à l'obéissance filiale, peut se mesurer d'après ce qu'il pense de la désobéissance. La loi dit: «Maudit soit celui qui aura méprisé son père ou sa mère» (Deutéronome 27: 16; voyez aussi Exode 21: 17; Deutéronome 21: 18-21; Proverbes 30: 11-17). L'apôtre Paul signale la désobéissance envers les parents comme l'un des signes caractéristiques des temps fâcheux des derniers jours (2 Timothée 3: 1, 2), et de la grande corruption morale (Romains 1: 30, 31). Et pour peu que l'on connaisse les réalités de la vie, on n'ignore pas que l'insoumission aux parents a souvent été le premier pas dans une carrière de misère, de ruine et de malheur. Si l'on écrivait l'histoire de tous les enfants prodiges, fils et filles qui, à cette heure, cherchent, pour apaiser leur faim, «les gousses que mangent les pourceaux», ou verrait que toute leur misère temporelle a eu sa source dans leur volonté propre et leur insoumission à l'autorité paternelle. C'est donc et par des encouragements, et par des avertissements, que Dieu rappelle aux enfants le prix qu'il attache à l'obéissance qu'ils doivent à leurs parents. Ils ont à se tenir en garde contre la tentation de désobéir, sachant qu'elle est l'un des plus dangereux artifices de Satan. Que tous soient donc encouragés à demeurer dans la soumission à la volonté de leur parents, sachant que cela est agréable au Seigneur.

Une autre injonction, tirée il est vrai de la loi, est affirmée tout de nouveau quant à sa force morale, dans l'épître aux Ephésiens. Elle est l'expression de ce que les enfants doivent à leurs parents: «Honore ton père et ta mère». Si l'obéissance exprime quel est le devoir des enfants quant à leur conduite et à leurs actions, «l'honneur» qu'ils doivent rendre à leurs parents exprime davantage quels doivent être à l'égard de père et de mère leurs sentiments habituels. «Honore ton père et ta mère», est une injonction bien sérieuse; le Seigneur emploie la même expression quand il dit «Que tous *honorent* le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (Jean 5: 33). Cette expression est la définition de toute vraie piété filiale, attendu que, pour honorer leurs parents, il faut que les enfants non seulement reconnaissent la position qu'ils occupent et le droit de contrôle qu'ils ont sur leurs enfants, mais encore qu'ils les estiment et les révèrent comme occupant cette place d'autorité de la part du Seigneur. Ainsi un enfant qui honore ses parents, aime à le leur montrer par des témoignages extérieurs d'attention et de respect; il fait cas de leurs conseils et de leurs enseignements; il obéit en leur absence comme en leur présence; il évite tout ce qui peut leur faire de la peine ou du chagrin; il a égard à leurs sentiments et à leurs désirs pour s'y conformer; il prend plaisir à leur montrer de toutes manières, en paroles et en actions, le respect et les égards qui leur sont dus.

Nous recommandons le sujet qui vient de nous occuper à l'attention des enfants des croyants; les invitant à méditer souvent sur les devoirs envers leurs parents, que le Seigneur lui-même leur a imposés, en les introduisant comme enfants de parents fidèles, dans une position de relation immédiate avec lui-même sur la terre. C'est envers le Seigneur lui-même qu'ils sont responsables. Si cette pensée éveille en eux le sentiment de leur faiblesse et de leur impuissance, et les pousse à implorer le secours de Celui qui les a placés dans une position de responsabilité, il viendra à leur aide; et, étant élevés par le soin de leurs parents «dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur», ils seront amenés à connaître Christ comme leur Sauveur aussi bien que comme leur Seigneur. Alors ils seront heureux d'être comptés avec leurs parents, au nombre de ses rachetés.

## Les parents

Quel est le père qui ne connaisse et qui ne sente, dans une certaine mesure, combien est sérieuse la tâche de gouverner et d'élever ses enfants? Il n'existe guère de responsabilité plus grande, de devoir plus difficile à accomplir; mais aussi il existe peu de sphère d'autorité administrative qui, par sa nature même, produise autant de résultats bénis, quand celui qui l'exerce le fait en simplicité, sous la seule dépendance du Seigneur. Combien d'enfants de Dieu n'ont pas dû leur conversion à des parents pieux et fidèles! Quand on considère l'influence immense, soit en bien, soit en mal, que les parents exercent sur leurs enfants, — combien est sérieux le résultat final de leur responsabilité, — il importe de se demander en quoi consistent les devoirs des parents envers leurs enfants? Les Ecritures abondent en instructions sur ce point, comme sur tout ce qui concerne les devoirs pratiques des croyants. Elles nous instruisent par des exemples et par des préceptes; elles placent devant nous des enfants tels

que Samuel, qui furent consacrés au Seigneur dès leur plus tendre enfance elles nous dépeignent les fâcheuses conséquences d'un gouvernement paternel relâché; l'Ancien et le Nouveau Testament renferment des règles précises pour ceux qui désirent être instruits dans la sagesse de Dieu; citons-en ici quelques-unes, comme un ensemble résumé de ces diverses instructions. Et d'abord, signalons ce fait, savoir qu'Abraham fut béni d'une bénédiction spéciale à cause de sa fidélité à Dieu dans le gouvernement de sa maison: «Car», dit l'Eternel, «je le connais et je sais *qu'il commandera à ses enfants, et à sa maison après lui, de garder la voie de l'Eternel, pour faire ce qui est juste et droit*, afin que l'Eternel fasse venir sur Abraham tout ce qu'il lui a dit» (Genèse 18: 19. Voyez le contexte). On peut aussi mentionner ici les désordres qui eurent lieu dans la famille de Jacob et leur cause évidente. Puis passant au livre du Deutéronome, nous lisons les exhortations directes suivantes: «Et ces paroles que je te commande aujourd'hui seront en ton coeur. Tu les enseigneras soigneusement à tes enfants, et tu t'en entretiendras quand tu demeureras en ta maison, quand tu voyageras, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras» (Deutéronome 6: 6, 7. Comparez 4: 9 et 11: 19). L'exemple d'Héli renferme à la fois un enseignement de même nature et un avertissement: «Car je l'ai averti que je m'en allais punir sa maison pour jamais, à cause de l'iniquité laquelle il a bien connue, qui est que ses fils se sont rendus infâmes, et il ne les a point réprimés», c'est-à-dire qu'il n'a pas fait valoir en l'exerçant son autorité paternelle (1 Samuel 3: 13). David est un autre exemple frappant d'un chef de famille qui ne sait pas gouverner sa maison.

Citons encore quelques paroles d'instruction: «Car il a établi le témoignage en Jacob, et il a mis la loi en Israël; et il donna charge à nos pères de les faire entendre à leurs enfants, afin que la génération à venir, les enfants qui naîtraient, les connussent, et qu'ils se missent en devoir de les raconter à leurs enfants; et afin qu'ils missent leur confiance en Dieu, et qu'ils n'oubliaient point les exploits du Dieu Fort, et qu'ils gardassent ses commandements: et qu'ils ne fussent point comme leurs pères, une génération revêche et rebelle, une génération qui n'a point soumis son coeur, et l'esprit de laquelle n'a point été fidèle au Dieu Fort» (Psaumes 78: 5-8). Les Proverbes contiennent aussi de nombreux conseils sur la discipline à exercer envers les enfants: «Châtie ton enfant tandis qu'il y a de l'espérance, et ne te soucie point de son cri» (Proverbes 19: 18). «N'écarte point du jeune enfant la correction; quand tu l'auras frappé de la verge il n'en mourra point. Tu le frapperas avec la verge, mais tu délivreras son âme du sépulcre» (23: 13, 14). Puis encore: «Corrige ton enfant et il te mettra en repos, et il donnera du plaisir à ton âme» (29: 17). Et dans le Nouveau Testament: «Et vous, pères, ne provoquez pas vos enfants, mais élevez-les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur» (Ephésiens 6: 4). «Pères, n'irritez pas vos enfants, afin qu'ils ne soient pas découragés» (Colossiens 3: 21).

Nous citons l'Ancien Testament comme le Nouveau, attendu que, bien que ce soit le Nouveau Testament qui nous révèle en plein quelle est la responsabilité des croyants dans les relations de la vie présente, il existe cependant un accord parfait et frappant dans les instructions que la parole de Dieu renferme, dans son ensemble, relativement aux enfants.

Dans chacune de ses parties, il est absolument enjoint aux parents croyants de gouverner et d'élever leurs enfants pour Dieu — de les instruire selon les Ecritures.

Ce fait montre combien il importe de comprendre quelle est la position de relation dans laquelle les enfants sont introduits devant Dieu par leurs parents croyants. Leur position, comme on l'a dit ailleurs, est en quelque sorte une position extérieure, mais qui implique néanmoins des devoirs de responsabilité et pour les parents, et pour les enfants. C'est une position qui correspond en quelque mesure à celle des enfants juifs. Bien que ceux-ci ne fussent pas sauvés en vertu de leur descendance, ils étaient cependant reconnus comme faisant partie du peuple de Dieu sur la terre, et comme tels, ils devaient être enseignés et instruits dans les ordonnances de Dieu et dans la connaissance de leurs devoirs et de leur responsabilité (voyez Deutéronome 6: 6, 7, etc.). Dieu les ayant séparés du reste des nations, ils devaient être enseignés et élevés comme son peuple sur la terre. De même maintenant, les parents sont exhortés à élever leurs enfants dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur (Ephésiens 6: 4).

Il est digne de remarque que la première exhortation soit celle-ci: «Pères, ne provoquez pas vos enfants». Et encore: «Pères, n'irritez pas vos enfants» (Colossiens 3: 21). Le mot employé dans l'une et dans l'autre exhortation n'est pas tout à fait le même, mais le sens ne diffère pas beaucoup. Quand on considère que cette exhortation fait suite à l'appel adressé aux enfants d'obéir à leurs parents, il est facile de comprendre pour quoi elle vient la première. Les parents occupent une place d'autorité presque absolue: ainsi la première chose que fait l'Esprit de Dieu, c'est de signifier aux parents de quelle manière ils doivent exercer leur autorité. Connaissant ce qu'est la chair, même dans le chrétien, et combien l'homme est porté à agir tyranniquement et despotiquement dans la place où Dieu l'a mis, Dieu, dans son tendre amour, prend en considération ceux qui sont dans la position de soumission et dit aux parents: «Ne provoquez pas vos enfants». Les parents ont un droit de contrôle presque illimité sur leurs enfants, limité par cette seule parole: «dans le Seigneur», mais, par cette parole même, ils sont avertis de faire attention devant Dieu à la manière dont ils gouvernent; ils doivent prendre en considération les sentiments de leurs enfants et, tout en ne cédant rien de ce qui est dû au Seigneur, ils doivent ne pas perdre de vue la faiblesse des enfants, ne pas les surcharger, de peur qu'ils ne soient découragés. On n'aurait guère pu imaginer une expression plus saisissante du tendre amour de Dieu pour les enfants — amour si souvent mis en action par le Seigneur Jésus sur la terre — que celle qui est renfermée dans cette injonction adressée aux parents. Nous savons tous combien nous pouvons être arbitraires ou durs dans l'exercice de notre autorité, et combien nous avons besoin de cet avertissement remémoratif.

Les parents doivent donc se souvenir que si, d'une part, Dieu leur a donné le droit d'exercer l'autorité sur leurs enfants, d'autre part, il a soigneusement défini la manière dont ils doivent l'exercer; et ils sont responsables de l'une comme de l'autre.

«Afin qu'ils ne soient pas découragés». Les enfants sont facilement découragés, surtout dans la voie des commandements du Seigneur. Doués d'une sensibilité vive et tendre, d'un esprit de prompt observation et de pénétration pour découvrir les inconséquences d'autrui,



si on les traitait avec rigueur, on courrait le risque de détruire en peu de temps les fruits d'une longue et patiente éducation, et de rendre inutiles les efforts les plus persévérants pour les élever dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur.

Les parents ne sauraient donc faire trop attention à leur manière de gouverner leurs enfants; ils ont besoin de se souvenir que c'est de la part de Dieu qu'ils exercent le gouvernement, et que c'est pour lui que leurs enfants doivent être gouvernés et élevés.

«Mais élevez-les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur». Les mots employés ici sont très expressifs: l'expression *discipline* a trait à tout le cours de l'éducation; *avertissement* implique une vigilance constante pour avertir en cas de danger, de négligence ou de tentation à s'écarter du droit chemin.

La signification du mot *élever* a aussi son importance: *élever* signifie *faire croître*, et prend l'enfant dès son premier âge. Il importe d'y faire attention, attendu que bon nombre de parents tombent dans l'erreur de croire, que ce n'est qu'après la conversion de leurs enfants qu'ils peuvent mettre en pratique à leur égard les injonctions de la Parole. Il en résulte souvent que des parents chrétiens permettent à leurs enfants toutes sortes de choses mondaines, vêtements, amusements, etc., sous prétexte qu'ils ne sont pas encore au Seigneur. Agir ainsi, c'est manquer à l'intention impliquée dans ces paroles de commandement du Seigneur, et c'est oublier, en même temps, la place privilégiée dans laquelle sont introduits les enfants des croyants. L'Esprit de Dieu ne dit pas: «Attendez en priant la conversion de vos enfants»; mais il dit: «Elevez-les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur». Vous n'avez donc qu'à prendre le Seigneur au mot, comptant sur lui pour l'accomplissement de la promesse renfermée dans cette injonction: «Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie; lors même qu'il sera devenu vieux, il ne s'en retirera point» (Proverbes 22: 6). Les enfants donc, doivent être élevés dans la *discipline* du Seigneur. Ce mot a trait à l'éducation entière et indique comment les parents chrétiens doivent élever leurs enfants. Le premier devoir des parents est d'enseigner à leurs enfants qu'ils sont sous le gouvernement du Seigneur, qu'ils doivent être élevés et formés dans sa discipline, leur montrant ainsi leur propre responsabilité individuelle immédiate. C'est ce fait qui décide de quelle nature doit être l'éducation des enfants: dans la discipline du Seigneur. En un mot, les parents chrétiens doivent élever leurs enfants d'une manière qui s'accorde avec la position dans laquelle, par la grâce de Dieu, ils ont été introduits.

A la question de pénible incertitude: «Comment faut-il s'y prendre pour les élever ainsi?» nous répondrons: premièrement et surtout en les enseignant avec soin dans les Ecritures. Dans le passage déjà cité du Deutéronome, il est écrit: «Et ces paroles que je te commande aujourd'hui seront en ton coeur. Tu les enseigneras soigneusement à tes enfants», etc., et Paul, écrivant à Timothée, lui rappelle que «dès l'enfance il connaît les saintes lettres» (2 Timothée 3: 15); et l'on peut déduire, de la mention qui est faite de la mère et de la grand-mère de Timothée, que ce sont ces femmes pieuses qui l'avaient instruit dans cette connaissance.

Les parents chrétiens, chacun pour soi, feront bien de considérer sérieusement jusqu'à quel point ils agissent de même. Dans mainte famille chrétienne, la Bible n'a pas la première place, encore qu'elle en ait une, dans l'instruction des enfants. Mais «la discipline du Seigneur» ne peut provenir que de la parole de Dieu; en sorte que quiconque voudra être fidèle dans ces choses, devra mettre tout son soin à inculquer à ses enfants l'ensemble des principes de cette Parole. Quelle faveur accordée aux enfants ainsi enseignés! Ils sont, dès leur entrée dans la vie, placés sous l'action de la vérité de Dieu, et le Saint Esprit, selon la promesse de Dieu, emploie cette vérité pour les vivifier, les former et les diriger. Sous la puissance de sa grâce, ils sont *élevés* dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur. Il peut, dans ces cas-là, n'y avoir aucun signe distinct de conversion (cela arrive souvent dans le cas des enfants des croyants fidèles), parce que l'Esprit de Dieu opère en eux par la Parole en bénédiction dès le début de leur existence, pour les régénérer.

Puis les Ecritures, tout en étant la source première d'instruction à communiquer aux enfants, sont aussi le guide indicateur de ce qu'il convient d'enseigner aux enfants relativement à leur carrière dans ce monde. C'est une question souvent perplexes pour les parents chrétiens; mais en se souvenant que c'est pour le Seigneur qu'ils doivent élever leurs enfants, la difficulté disparaît en grande partie. On voit que c'est en vue du Seigneur qu'il faut les instruire; par conséquent on ne leur enseignera rien d'inutile à leur vocation, et on se gardera de leur apprendre quoi que ce soit qui ne s'accorderait pas avec le caractère de serviteurs du Seigneur. Telle chose, si je l'enseigne à mon enfant, le formera-t-elle pour le Seigneur ou pour le monde? est un principe facile à appliquer. Le même principe nous décidera dans le choix des livres à faire lire aux enfants. Le but de l'éducation selon la parole de Dieu, pourvu qu'on ne le perde point de vue, sera la pierre de touche pour savoir si la lecture d'un livre peut contribuer à faire avancer vers ce but, ou le contraire. Comme pour tout le reste, il ne s'agit ici que d'avoir un oeil simple, et pour le conserver, il est nécessaire de se tenir toujours dans la présence de Dieu, en jugeant nous-mêmes et nos voies.

Le mot *avertissement* implique, comme nous l'avons dit, une surveillance incessante pour mettre les enfants en garde contre le mal, et pour les exciter au bien. Or c'est l'avertissement du Seigneur, comme c'est la discipline du Seigneur. C'est donc au nom du Seigneur que les parents doivent parler. Leurs avertissements n'auront que plus de poids pour les enfants, si ceux-ci ont appris et compris que leurs parents agissent pour le Seigneur; que ce n'est pas arbitrairement qu'ils leur interdisent telle mauvaise habitude, ou tel amusement, mais uniquement parce que ces choses ne sont pas agréables au Seigneur. Ainsi les avertissements des parents porteront le sceau de l'autorité de Dieu, et les enfants eux-mêmes seront amenés dans la présence de Dieu. Que les parents ne se placent pas sur un terrain moins élevé; c'est sur ce terrain-là qu'ils seront gardés à la fois et de trop de rigueur et de trop d'indulgence. La parole de Dieu étant leur guide et le fondement sur lequel repose leur autorité dans le gouvernement de leurs enfants, les liens de relation qui les unissent prendront plus de force, l'affection réciproque grandira, et l'autorité paternelle sera maintenue et respectée. Il est donc de la dernière importance que les parents unissent les avertissements à la discipline du

Seigneur dans l'éducation de leurs enfants. Héli, Samuel, David sont des exemples au milieu de tant d'autres, de chefs de famille qui ont failli en cela et ont subi jusqu'à la fin de leurs jours, les tristes conséquences de leurs manquements.

Pour terminer, nous mentionnerons quelques-uns des dangers auxquels sont exposés les parents chrétiens, dangers dans lesquels on tombe en négligeant les exhortations que nous venons de considérer. L'un de ces dangers gît dans le choix des écoles auxquelles des parents chrétiens envoient leurs enfants. Pour l'amour de certains avantages extérieurs, ou même de simples convenances, on voit des chrétiens placer leurs enfants sous les soins de gens inconvertis, ou de chrétiens professants qui enseignent des erreurs positives. D'autres fois, on permet aux enfants de lire à l'école des auteurs classiques pleins d'impuretés et de récits immoraux. On a allégué qu'il ne faut pas lire trop de la Bible, de crainte de blesser la conscience des incrédules, mais les chrétiens n'ont-ils point de conscience pour ce qui concerne Horace, Ovide, Homère et Sophocle, Shakespeare et Byron, et tant d'auteurs français et allemands en si grande faveur chez ceux qui enseignent leurs langues? Il est temps que les parents chrétiens se placent sur un terrain plus élevé à cet égard, se souvenant de la responsabilité sous laquelle ils sont d'élever leurs enfants dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur.

Un autre danger, très commun, c'est de déléguer à d'autres le soin d'élever nos enfants pour le Seigneur. Quelque dévouées et fidèles que puissent être les personnes chargées d'instruire nos enfants, rien ne saurait décharger les parents de leur responsabilité individuelle. On ne peut nier que, dans certaines situations de la vie, des difficultés se rencontrent; mais si on se souvient des exhortations du Deutéronome que nous avons citées, on verra qu'il est peu de parents qui ne puissent les mettre en pratique: «Tu les enseigneras (les paroles de Dieu) soigneusement à tes enfants, et tu t'en entretiendras quand tu demeureras en ta maison, quand tu voyageras, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras». Il faut saisir toutes les occasions: c'est une responsabilité que Dieu impose aux parents chrétiens.

Personne n'occupe la même place à l'égard d'un enfant, ni n'a sur lui le même droit que les parents; et quelque bien instruits qu'ils puissent être par d'autres, les parents ont manqué s'ils n'ont pas eux-mêmes élevé leurs enfants dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur.

C'est un grand piège aussi, dans beaucoup de maisons chrétiennes, que les liaisons et les amusements mondains. Les parents ne devraient pas permettre ces choses à leurs enfants. Le contrôle du Seigneur doit leur être imposé et s'exercer pendant tout le cours de leur vie d'enfants. Séparés du monde par les rapports qui les unissent à leurs parents, ceux-ci ne doivent leur permettre rien qui les relie au monde. Leur manière de s'habiller même devrait donner à connaître qu'ils sont sous le gouvernement du Seigneur par leurs parents. Et l'exemple des parents, leurs maisons, tout ce dont ils entourent leurs enfants, doit confirmer, appuyer et rendre palpable l'enseignement donné à l'égard de ces choses. Alors, en pleine assurance de foi, les parents peuvent compter sur Dieu; il se souviendra de sa propre parole:

«Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie, alors même qu'il sera devenu vieux, *il ne s'en retirera pas*» (Proverbes 22: 6).

Si, se souvenant de ces choses, les parents chrétiens avaient tous à coeur d'être fidèles à leur responsabilité, sous la dépendance du Seigneur, quel témoignage serait rendu à Dieu dans toute famille chrétienne! La maison des fidèles serait une oasis dans le désert, — au milieu des ténèbres, de la confusion et du mal; ce serait l'anticipation du temps béni où toutes choses auront été réunies sous le sceptre du Seigneur Jésus!

## Les serviteurs

C'est à la classe des serviteurs que l'Écriture adresse le plus d'exhortations, comme règles de conduite et garanties de bonheur. Cette distinction est un témoignage évident de l'amour que Dieu porte aux serviteurs et du tendre soin qu'il prend de ce qui les concerne. La grande place qu'ils occupent dans les exhortations de la Parole, peut être attribuée au fait que, de tout temps, dans l'Église, dès les jours des apôtres jusqu'à nos jours, le peuple de Dieu a compté dans ses rangs un grand nombre de serviteurs. Puis, à cause de l'influence considérable qu'ils doivent nécessairement exercer, soit en bien, en recommandant l'évangile aux yeux de ceux avec lesquels ils sont appelés à vivre; soit en mal, en déshonorant le nom de Christ: tous ces conseils, toutes ces injonctions que la Parole leur adresse, ont entre autres buts de leur faire sentir l'importance que Dieu attache à ce qu'en toutes choses ils ornent l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur.

Le mot serviteur, employé par Paul dans les épîtres, a un sens un peu plus étendu que celui que nous donnons à ce mot: «Esclave» ou «serf», serait, dans le langage ordinaire, le mot équivalent, bien que le mot serviteur soit la plus juste expression de ce qu'il signifie. Les esclaves orientaux différaient entièrement de ceux des pays occidentaux. Ceux-là, hommes ou femmes, étaient en général dépendants de la maison; ils différaient de nos serviteurs en ce qu'ils étaient la propriété de leurs maîtres; ceux-ci les ayant acquis, soit à prix d'argent, soit à la guerre. Mais, bien qu'esclaves, ils étaient le plus souvent traités avec bonté, et finissaient même par devenir parfois membres de la famille, et par occuper des places de confiance et de pouvoir: tel fut le cas d'Elihézer, intendant d'Abraham, et de Joseph dans la maison de Potiphar. Ils étaient domestiques dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire membres de la famille, partie constituante de la maison.

Quelque différente qu'ait donc été leur position de celle de nos serviteurs actuels, c'est en appliquant aux domestiques de la maison les exhortations adressées aux esclaves dans l'Écriture, que nous serons le plus en accord avec l'esprit de ces injonctions. L'apôtre Pierre emploie d'ailleurs un autre mot, qui signifie proprement un «domestique»; cela, sans doute, parce qu'il écrivait à des Juifs croyants qui avaient dans leurs maisons moins d'esclaves que de domestiques. Toutes sortes de serviteurs sont donc compris sous ce titre, et trouveront dans les exhortations que la Parole leur adresse, tout ce qui est nécessaire à leurs besoins et applicable à leur position. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que, dans un sens, tous les croyants sont des *serviteurs du Seigneur*, et que tous, par conséquent, peuvent et doivent retirer

instruction et profit des exhortations adressées plus spécialement aux serviteurs. Aussi Celui qui nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces, a pris «la forme d'esclave» (Philippiens 2: 7), et nous a montré, par son exemple, que la place qui convient à ceux qui le suivent, est celle de la soumission à la volonté d'un autre. «Car lequel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert? N'est-ce, pas celui qui est à table? Or, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert» (Luc 22: 27).

Le premier devoir de celui qui sert, comme son nom l'indique, est l'obéissance. Ce devoir est recommandé dans les cinq épîtres suivantes: Ephésiens 6: 5; Colossiens 3: 22; 1 Timothée 6: 1, 2; Tite 2: 9; 1 Pierre 2: 18. L'obéissance requise des serviteurs à l'égard de leurs maîtres est, comme celle des enfants à l'égard de leurs parents, à peu près illimitée. «Esclaves, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair» (Colossiens 2: 22). Il y a une limite à ce devoir, celle de l'obéissance au Seigneur. Cette limite est nettement exprimée dans ces paroles: «Vous servez le Seigneur Christ» (Colossiens 3: 24). Tant que l'ordre du maître ou de la maîtresse n'empiète pas sur ce que le serviteur doit au Seigneur, il est tenu d'obéir implicitement. Nous avons dit: maître ou maîtresse, parce que, aux yeux de Dieu, l'un renferme l'autre. On peut dire aussi que l'autorité de la maîtresse lui a été déléguée par son mari qui, en sa qualité de chef de famille et de maison, responsable d'en maintenir l'ordre, confie à sa femme, comme maîtresse, les arrangements domestiques de la maison. Maître et maîtresse sont donc compris sous le même mot, et l'obéissance est due à l'un ou aux deux, selon le cas. Peut-être n'admettra-t-on pas facilement qu'une obéissance à peu près illimitée soit l'expression du devoir des serviteurs à l'égard de leurs maîtres; mais les exhortations que l'Écriture adresse à ces derniers, à quelque point de vue qu'on les considère, ont un sens net et précis. L'obéissance s'impose d'elle-même par la position relative de serviteur et de maître: à celui-ci appartient de gouverner, à celui-là d'obéir; autrement le cercle de famille ne présenterait qu'une scène de désordre et de querelle. La famille chrétienne doit être la représentation de la règle ou du gouvernement de Dieu: tel qu'est le serviteur à l'égard de son maître, tel est le croyant à l'égard du Seigneur. C'est proprement l'ordre du Seigneur dans la famille, que le chef de maison doit maintenir, ce dont il est responsable devant Dieu. Ainsi l'apôtre dit: «Vous servez le Seigneur Christ»; vous recevez des ordres de vos maîtres selon la chair; mais en leur obéissant, vous servez le Seigneur, car c'est lui qui vous a placés où vous êtes et qui exige de vous l'obéissance dans cette position. Combien le service serait plus facile, si ces vérités étaient reçues et acceptées de bon coeur; si les serviteurs recevaient, comme de la bouche du Seigneur, les ordres de leurs maîtres. Ils échapperaient à la tentation de raisonner sur la valeur d'un ordre reçu; au lieu de le qualifier de déraisonnable d'inhumain, suivant le cas, ils obéiraient joyeusement. Ils ont, sans doute, parfois des devoirs difficiles à remplir, des injustices à supporter; mais ces épreuves perdraient leur amertume, si elles étaient reçues directement du Seigneur, ce qui est un privilège. De plus, le devoir d'obéir n'est point modifié par le caractère du maître: «Domestiques, soyez soumis en toute crainte à vos maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et doux, *mais aussi à ceux qui sont fâcheux*» (1 Pierre 2: 18). L'obéissance, en pareil cas, est bien plus difficile. Il est des maîtres qui gagnent le coeur de leurs domestiques au point que ceux-ci se font un plaisir de voler au-devant de

leurs désirs, au prix de n'importe quel sacrifice. Il en est d'autres, par contre, qui ont si peu d'égards pour ceux qui les servent, que ceux-ci ne remplissent les devoirs de leur service qu'en murmurant. Mais les paroles de l'Écriture nous apprennent que le devoir de l'obéissance est indépendant du caractère de ceux qui ont le commandement. Oublier cette vérité, c'est oublier qu'on sert le Seigneur Christ; c'est tomber dans la faute de chercher à plaire aux hommes, au lieu de «servir joyeusement le Seigneur comme esclaves de Christ, faisant de cœur la volonté de Dieu» (Ephésiens 6: 6, 7; Colossiens 3: 22, 23). Quand on fait dépendre son service immédiatement du Seigneur, le devoir d'obéir devient facile; on sert ses maîtres, «non pas seulement sous leurs yeux, comme cherchant à plaire aux hommes»; ce n'est pas sur la face du maître que les regards doivent s'arrêter; car ce serait marcher par la vue et non par la foi. Un devoir perd sa valeur devant Dieu, quand on l'accomplit en vue des hommes et non en vue de Lui.

Un autre caractère de l'obéissance consiste à «servir comme esclaves de Christ, faisant de cœur la volonté de Dieu, servant joyeusement le Seigneur et non pas les hommes, sachant que chacun, soit esclave, soit libre, quelque bien qu'il fasse, le recevra du Seigneur» (Ephésiens 6: 5-8; voyez aussi Colossiens 3: 22, 24). Les serviteurs sont placés sous le regard du Seigneur. Ils sont les serviteurs de Christ, et ils doivent faire de cœur la volonté de Dieu, leurs regards étant fixés sur le Seigneur seul. C'est le secret d'un service heureux, fidèlement accompli.

A combien de pièges les serviteurs chrétiens n'échapperaient-ils pas, s'ils retenaient ces vérités vivantes dans leur mémoire; ils honoreraient Christ dans leur service, et orneraient en toutes choses l'enseignement de notre Dieu Sauveur. Après le devoir de l'obéissance, vient la *conduite* (manière d'être) qui convient aux serviteurs. L'une, de fait, se rattache à l'autre: l'une sera selon le caractère de l'autre. Les serviteurs doivent «estimer leurs propres maîtres dignes de tout honneur» (1 Timothée 6: 1). Ils leur doivent le respect qui convient à leur position, sans égard à leur caractère personnel. Tout comme Dieu nous ordonne d'honorer le roi et tous ceux qui sont en autorité, à cause de la place qu'ils occupent, de même il ordonne aux serviteurs de rendre honneur à leurs maîtres à cause de leur position. La convenance de cette injonction pleine de sagesse, est évidente, car rien ne sied mieux à un serviteur, rien n'orne et ne recommande son service, comme l'hommage respectueux que l'Écriture lui ordonne de rendre à ses maîtres; rien non plus ne lui sera plus facile, si se souvenant que c'est le Seigneur qu'il sert et non pas les hommes, il le fait de bon cœur.

*L'humilité* leur est également recommandée. Les serviteurs doivent obéir «avec crainte et tremblement», et «en toute crainte» (Ephésiens 6: 5; 1 Pierre 2: 18); c'est-à-dire qu'ils doivent cultiver cette délicatesse de sentiment qui craint de froisser, qui désire «complaire en toutes choses» (Tite 2: 2), dans les limites permises.

«N'étant pas contredisants» (Tite 2: 9). Cela implique la retenue dans les paroles, le contrôle de la langue, pour se garder des paroles vives et impétueuses. Qui ne sait combien sont nombreuses, pour les serviteurs, les tentations à la contradiction? Dans un moment d'impatience, peut-être de colère, le maître lancera une parole vive, injuste même, et le serviteur de répondre sur le même ton, s'il cède à la tentation — puis, ce feu une fois allumé

par la langue n'est pas si vite éteint. Et quoi de plus naturel? Mais Dieu, dans sa Parole, nous montre une voie meilleure: «Ne soyez pas contredisants», dit-il aux serviteurs; et l'apôtre Pierre, par l'exemple de Christ, appuie cette injonction: «Car quelle gloire y a-t-il, si, souffleté, pour avoir mal fait, vous l'endurez; mais si, en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car vous avez été appelés à cela; car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude, qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement» (1 Pierre 2: 20-23). C'est ainsi que le Seigneur a souffert patiemment, devant Dieu, ne regardant point aux hommes, ne rendant point d'outrage, mais se remettant à celui qui juge justement. Les serviteurs sont exhortés à suivre son exemple. S'ils sont maltraités, comme lui ils doivent endurer avec patience, devant Dieu, s'attendant à celui qui juge justement. C'est un sentier impossible pour la chair, mais qui abonde en fruits bénis pour ceux qui y marchent dans la dépendance du Seigneur. C'est le chemin dans lequel il a marché lui-même, et, le connaissant, il peut et veut soutenir ceux qui y marchent sur ses traces; ainsi, ils peuvent avoir communion avec lui dans ses souffrances, et: «Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui» (Romains 8: 17).

Une autre chose est recommandée aux serviteurs, c'est la *fidélité*: «Ne détournant rien, mais montrant toute bonne fidélité» (Tite 2: 10). Ici, les serviteurs sont considérés plutôt comme des économes; leur devoir comme tels est d'être fidèles dans l'administration de tout ce qui leur est confié. Ils ont constamment en mains les biens de la maison; c'est pourquoi la parole de Dieu les exhorte à ne rien détourner, mais à montrer toute bonne fidélité. Ils ne doivent rien soustraire de ce qui appartient à leurs maîtres, n'en rien user pour eux-mêmes. Le sens du mot détourner est expliqué par l'exemple d'Ananias et de Saphira (Actes des Apôtres 5), desquels il est écrit qu'ils «mirent de côté» une partie de la possession qu'ils avaient vendue et dont ils prétendaient avoir consacré tout le prix au Seigneur. Le mot traduit dans ce passage par «mettre de côté», est le même que celui qui est rendu par «détourner», dans l'autre passage (Tite 2: 10). Ce n'est pas proprement ce qui s'appelle voler: c'est, de la part du serviteur, s'approprier pour son propre usage quelque chose de ce qui appartient à son maître. Les domestiques ont en manient toutes sortes de choses, telles que vêtements, provisions alimentaires, etc.; à l'égard de toutes ces choses, Dieu demande des serviteurs une entière fidélité. Tout ce qui est dans la maison appartient au maître et doit être sacré pour eux. Elihézer, intendant d'Abraham, et Joseph, dans la maison de Potiphar, sont des exemples de serviteurs fidèles. Le Seigneur en cite un autre, qui n'était pas fidèle, mais qui dissipait les biens de son maître; il est qualifié «d'économe injuste», dans la parabole (Luc 16: 8). Les serviteurs feraient bien de considérer ces exemples, pour en recevoir l'instruction que chacun d'eux renferme. La tentation est souvent très grande de s'approprier ce qui n'est pas à soi; y céder une fois, peut conduire celui qui ne résiste pas à une ruine finale. «Ne détournant rien»; que cette parole éclaire tout du long la voie des serviteurs, afin qu'ils échappent au piège.

«Que ceux», dit encore l'apôtre, «qui ont des maîtres croyants ne les méprisent pas parce qu'ils sont frères; mais qu'ils les servent d'autant plus que ceux qui profitent de leur prompt et bon service sont des fidèles et des bien-aimés» (1 Timothée 6: 2). Le christianisme enseigne que le Seigneur Jésus seul est notre Maître et que nous sommes tous frères, et qu'il n'y a pas d'acception de personne devant Dieu. Or il se peut que, dans l'Eglise primitive surtout, les esclaves se soient mépris sur le sens de la vérité nouvelle, et que se croyant les égaux de leurs maîtres, ils aient voulu, s'appuyant de leur unité en Christ, secouer le joug et refuser le service qu'ils leur devaient. L'apôtre répond à cette tentation, et montre que les distinctions terrestres ne sont point annulées par le fait de l'égalité en Christ. Il est vrai que tous, maîtres et serviteurs, s'ils sont croyants, sont frères; mais il n'est pas moins vrai que, quant à ce qui concerne ce monde, ils ne cessent pas d'être, les uns maîtres, les autres serviteurs. Les distinctions sociales, loin d'être annulées, sont maintenues par le christianisme: «Que ceux qui ont des maîtres fidèles ne les méprisent pas, parce qu'ils sont frères, mais qu'ils les servent d'autant plus, parce que ceux qui profitent de leur prompt et bon service sont des fidèles et des bien-aimés». Le fait même qu'ils sont un en Christ, qu'un lien fraternel les unit, est un motif pour les serviteurs de servir leurs maîtres d'autant plus volontiers. Et, bien que leur position sociale soit différente, un sujet de joie actuelle pour les serviteurs est de savoir que cette différence n'est que temporaire, et qu'au matin de l'éternité elle s'évanouira. Que les serviteurs se souviennent de ces choses, ils s'épargneront ainsi bien des déceptions; qu'ils n'attendent pas trop de leurs maîtres, à cause de la foi qui leur est commune, et dont les maîtres ne se souviennent peut-être pas assez, cas dans lequel les serviteurs devraient veiller à ce que la foi qui leur est commune n'eût d'autre effet que celui de les rendre, eux, serviteurs, meilleurs et plus dévoués.

Le but des exhortations adressées aux serviteurs, et dont nous avons cherché à faire comprendre le sens, c'est que les serviteurs «ornent en toutes choses l'enseignement de notre Dieu Sauveur», puis que «le nom de Dieu et sa doctrine ne soient pas blasphémés»; c'est d'empêcher que les serviteurs chrétiens ne soient une pierre d'achoppement et ne déshonorent, par leur conduite, le nom de leur Seigneur; mais qu'au contraire ils l'honorent. On l'a dit déjà, le nombre des serviteurs est grand, et la Parole insiste sur ce que leur vie soit digne de leur nom chrétien. Souvent leur position est très difficile: on exagère leurs défauts et on méconnaît leurs mérites, puis, à moins que leurs maîtres ne voient en eux des modèles de perfection, la réalité de leur christianisme est mise en doute. D'un autre côté, on ne peut nier que, parfois aussi, les serviteurs sont lâches dans leur service: alors le nom de Dieu et sa doctrine sont blasphémés à cause d'eux. Quoiqu'il en soit, Dieu est fidèle; il soutiendra celui qui, se tenant sous sa dépendance, orne l'enseignement de notre Dieu Sauveur; il fera que la bonne odeur du nom de Christ soit répandue par son moyen, comme un parfum d'agréable odeur.

Les exhortations adressées aux serviteurs sont accompagnées d'encouragements: «Faisant de coeur la volonté de Dieu, servant joyeusement comme asservis au Seigneur et non pas aux hommes, sachant que chacun, soit esclave, soit homme libre, quelque bien qu'il fasse,



le recevra du Seigneur» (Ephésiens 6: 7, 8). «Sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage, car vous servez le Seigneur Christ» (Colossiens 3: 24). C'est pour le Seigneur, en vue du Seigneur, envers lequel on est responsable, qu'il faut servir. Les yeux du Seigneur sont sur le serviteur fidèle. Il prend connaissance de tout ce qui l'opprime, il le soutient par son approbation et par la perspective de «la récompense de l'héritage» à venir, qu'il recevra de la main de son Seigneur. Le temps n'est pas éloigné auquel le Seigneur entrera en compte avec tous ses serviteurs: alors, devant son tribunal, chacun de nous recevra les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal (2 Corinthiens 6: 10).

L'exemple de Christ est un autre encouragement béni dans les difficultés. L'apôtre Pierre puise dans cet exemple la force de ses exhortations, mettant tout en rapport avec la vie et les souffrances de Christ. Lui était le serviteur parfait, — celui qui ne fit jamais sa volonté propre, mais était toujours soumis à celle d'un autre, comme il le dit lui-même: «Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jean 6: 38); lui qui, bien qu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. Les difficultés s'évanouissent quand on regarde à lui; on reçoit de lui la force pour aller en avant, quelque pénible que puisse être le sentier du service; et de plus, on peut avoir communion avec lui dans ses souffrances pour la justice.

Il y a aussi un avertissement pour les serviteurs: «Celui qui agit injustement, recevra ce qu'il aura fait injustement, et il n'y a point d'acceptation de personne» (Colossiens 3: 25). La responsabilité a donc aussi sa place pour détourner un serviteur de faire le mal. Quel soin le Seigneur a pris des serviteurs! Avec quelle sollicitude il les place, avec tout ce qui les concerne, dans la lumière de sa propre présence, en sorte qu'ils fassent pour lui seul tout ce qu'ils ont à faire. Que ces encouragements et cet avertissement les portent à ne rien faire qu'en vue de l'approbation du Seigneur: c'est le secret pour accepter avec joie la situation la plus difficile; c'est ce qui rend légers les plus lourds fardeaux.

Nous voudrions, en dernier lieu, rappeler aux serviteurs, quelle occasion leur est offerte, par leur position même, d'être des instruments de bénédiction pour les maîtres qu'ils servent. Plus d'une famille bénira Dieu, pendant l'éternité, pour avoir eu des serviteurs fidèles. Quel honneur Dieu n'a-t-il pas accordé à la petite fille du pays d'Israël, instrument de bénédiction pour Naaman! (2 Rois 5). Et dès lors, jusqu'à nos jours, il a plu à Dieu d'employer des serviteurs, en grand nombre, pour la conversion de leurs maîtres. Un capitaine d'armée, bien connu de l'auteur de ces pages, revenait des Indes, ignorant et incrédule. Il avait un serviteur croyant, nègre. Celui-ci profita des moments de loisir qu'il avait sur le vaisseau, pour faire connaître à son maître l'évangile de la grâce de Dieu. Son témoignage fut béni pour son maître qui débarqua en Angleterre soldat de Christ. Il abandonna la profession des armes et se voua au ministère de l'évangile. Bien souvent l'auteur a vu l'assistance à laquelle cet homme annonçait l'évangile, courbée sous l'effet de ses paroles accompagnées de démonstration de l'Esprit et de puissance. Des milliers d'exemples pareils sont inscrits dans les cieux, et le jour de l'éternité

seul donnera à connaître combien de maîtres, parents et enfants, ont dû leur conversion à l'humble témoignage de quelque serviteur chrétien, que recommandait sa vie tout entière.

## Les maîtres

Les exhortations adressées aux maîtres dans les Ecritures, occupent moins de place que celles aux serviteurs: mais elles sont expressives dans leur concision. Les nombreux exemples de maîtres fidèles, mentionnés dans la parole de Dieu, sont une autre source d'instructions, quoique indirectes, qu'il faut coordonner avec les commandements spéciaux, afin de connaître la volonté de Dieu relativement à ceux qui occupent de sa part une place d'autorité. L'épître aux Ephésiens et celle aux Colossiens disent l'une et l'autre aux maîtres que leur Maître à tous est dans les cieux. Dans la première de ces épîtres, l'exhortation renferme un complément d'une grande importance: «Sachant que et votre maître, et le leur, est dans les cieux». Ces paroles rappellent aux maîtres, que leur autorité est une autorité temporelle; que si, pour cette vie présente, ils tiennent une place d'autorité sur d'autres, en revanche, devant Dieu et relativement à lui, ils sont tous également serviteurs. Il ressort de cela, en premier lieu, que les maîtres ne sont que des délégués du Seigneur: en d'autres termes, qu'ils doivent remplir leurs devoirs de maîtres, comme étant serviteurs du Seigneur. Ceci les place d'emblée en face de leur responsabilité envers Dieu: et on peut dire, sans exagération, que nul ne peut remplir convenablement la place de maître, s'il n'a pas le Seigneur devant lui, et si sa propre volonté et ses goûts personnels sont en question. Ce n'est que dans la présence du Seigneur qu'un maître sentira le sérieux de sa position, la responsabilité de gouverner sa maison pour Dieu. Cette responsabilité une fois reconnue, tous les détails qui rentrent dans l'administration du gouvernement de la maison, s'en ressentiront. Reconnaître cette responsabilité, c'est avoir la clef de toutes les difficultés qui peuvent surgir. Il est à craindre que souvent les maîtres chrétiens ne soient pas assez pénétrés du fait qu'ils servent leur propre maître, en exerçant le gouvernement sur leurs domestiques. D'une manière générale, on reconnaît que ceux qui enseignent, qui prêchent, en un mot qui servent le Seigneur dans l'Eglise et dans l'évangile, ne sont capables de répondre à leur responsabilité, qu'autant qu'ils demeurent en Christ et se tiennent dans la présence de Dieu. Mais il n'est pas moins vrai que les maîtres chrétiens ne peuvent servir le Seigneur dans le gouvernement de leur maison, qu'autant qu'ils se tiennent devant lui, qu'ils l'ont lui-même présent à leur âme, dans le sentiment de leur faiblesse et de leur impuissance; en sorte que, dans sa dépendance, ils reçoivent de lui la sagesse et la force dont ils ont besoin. Comme il en fut de Salomon, ainsi en doit-il être des maîtres chrétiens. Quand le Seigneur apparut à Salomon, alors que celui-ci succéda au trône de son père, il lui dit: «Demande ce que tu veux que je te donne». Salomon répondit: «Donne-moi maintenant de la sagesse et de la connaissance, afin que je sorte et que j'entre devant ce peuple car qui pourrait juger ton peuple qui est si grand?» (2 Chroniques 1: 7-12). De même les maîtres, puisqu'ils tiennent de Dieu leur position, doivent chercher auprès de lui la capacité nécessaire pour l'administration de la charge qu'il leur a confiée, agissant comme dans sa présence et pour sa gloire.

En second lieu, il est dit aux maîtres que leurs serviteurs sont, tout comme eux, les serviteurs du Seigneur: «Sachant que, et votre maître et le leur est dans les cieux». La connaissance de ce fait doit influencer sur toute leur manière de gouverner. Tout en exerçant un gouvernement ferme, à cause de l'autorité que Dieu leur a confiée, ils ont besoin de se souvenir que ceux qui leur sont soumis sont eux-mêmes sous la responsabilité immédiate d'obéir à leur Maître qui est dans les cieux; que, tout comme eux, ils sont les serviteurs du Seigneur, et que, à cet égard, par conséquent, ils sont tous sur un pied d'égalité, malgré la différence de leur position relative sur la terre. Le souvenir de ces choses empêchera les maîtres, d'être durs et leur inspirera ces égards affectueux qui, joints à l'exercice d'une règle ferme, doivent caractériser l'autorité chrétienne. Se souvenant de la relation qui les unit tous dans un même lien avec le Seigneur et en lui, les maîtres n'exigeront jamais de leurs serviteurs rien qui empiète sur ce que ces derniers doivent au Seigneur. Ils les emploieront comme les serviteurs du Seigneur, n'oubliant pas que, s'ils sont sous l'obligation de les servir, eux, dans les choses de cette vie, leur premier devoir est d'être fidèles envers le Seigneur en toutes choses. En sorte que, si les maîtres exigent d'eux des choses qui ne s'accordent pas avec le caractère de serviteurs du Seigneur, ils n'ont autre chose à faire que de répondre, comme Sadrac, Mésac et Abed-Négo répondirent à leur maître Nébucadnetsar, alors qu'ils refusèrent d'adorer l'image qu'il avait élevée dans la plaine de Dura (Daniel 3). Car, d'après le principe compris dans ces paroles: «Sachant que et leur maître et le vôtre est dans les cieux», il est clair que l'autorité des maîtres est limitée par l'autorité du Seigneur et, de fait, lui est subordonnée. La fidélité envers le Seigneur: telle doit être la règle et des maîtres et des serviteurs. Partout où ce principe est reconnu, les difficultés cessent, parce qu'alors le désir de tous, des maîtres et des serviteurs, est de s'exercer toujours à avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes (Actes des Apôtres 24: 16).

Le principe fondamental qui doit régir les rapports des maîtres avec leurs serviteurs, étant posé, venons-en aux directions spéciales: «Et vous, maîtres, *faites envers eux la même chose*», etc. (Ephésiens 6: 9). «Maîtres, accordez à vos esclaves *ce qui est juste et équitable*» (Colossiens 4: 1). Les maîtres sont exhortés à traiter leurs serviteurs avec équité, à faire à leur égard ce qu'ils voudraient qu'on leur fit à eux-mêmes; ne faisant rien avec partialité, mais agissant selon la justice à l'égard de tous, sans favoritisme. Il est bien besoin de se souvenir de cette exhortation dans les maisons où les domestiques et les enfants sont enclins à s'entre quereller. C'est alors que les maîtres ont particulièrement besoin de penser à la responsabilité sous laquelle ils sont, de rendre à tous ce qui est juste et équitable, agissant comme en présence de Dieu, usant de patience à l'égard de tous ceux qui sont leurs subordonnés. Il *faut* que les maîtres exercent l'autorité, et rien de leur part, aucune bonté, ne peut tenir lieu de l'exacte justice, quand l'ordre de la maison est en question. De fait, si les maîtres oublient, dans la pratique, cette exhortation, les relations de position qui existent entre les divers membres de la famille, seront bientôt entièrement détruites. Pour mettre en pratique cette règle, l'exercice de la patience est nécessaire; mais, en se souvenant qu'ils obéissent au Seigneur, que c'est l'ordre du Seigneur qu'ils maintiennent, les maîtres seront gardés par

l'esprit de dépendance, dans laquelle ils ont besoin de se tenir, pour répondre aux devoirs de leur responsabilité.

«Maîtres, *accordez* à vos serviteurs ce qui est juste et équitable, sachant que vous avez vous-mêmes un maître dans les cieux». Les serviteurs ont le droit d'attendre de leur maître ce qui est juste et équitable, et cela comprend à la fois le traitement moral, aussi bien que le salaire et le traitement matériel. Les serviteurs sont à la merci et dépendants de leurs maîtres, et n'ont pour toute arme de défense en cas d'injustice de leur part, que celle de quitter leur service, méthode peu agréable et fruit des changements amenés par les coutumes modernes. La position des domestiques est à elle seule un titre qui leur donne le droit d'attendre de leurs maîtres la justice et l'équité, en sorte qu'ils puissent, en toute sécurité et confiance, s'en remettre à eux, avec la certitude qu'ils prendront en considération leurs intérêts. C'est à quoi aussi les maîtres sont exhortés, sachant qu'ils ont eux-mêmes un Maître dans le ciel, celui qui prend garde à toute leur conduite et auquel ils auront à rendre compte de la manière dont ils agissent à l'égard de leurs serviteurs. Il n'y a pas d'acceptation de personne devant lui; et chacun de nous, ses serviteurs, recevra devant le siège judiciaire de Christ, les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal (2 Corinthiens 5: 10). «*Renonçant aux menaces*». Cette défense a trait aux péchés de la langue: tentation de tous les temps, mais qui a dû être plus habituelle, alors que les serviteurs étaient la propriété de leurs maîtres. Chacun sait à quel point on peut être tenté, quand on est maître, de reprendre rudement un domestique qui est volontairement négligent ou insouciant, et même d'user de menaces. Que d'excellents serviteurs ont été congédiés au moyen de paroles dures, dites sous l'empire de la passion, paroles que l'orgueil de celui qui les avait prononcées ne lui permettait peut-être pas de rétracter, et le serviteur s'en allait. L'Écriture enseigne aux maîtres un meilleur expédient: celui de renoncer aux menaces. Qu'ils dominent leurs sentiments, leur humeur: car le chrétien doit se tenir lui-même pour mort, n'accorder à son moi aucune place; — si cependant il se trouve dans la nécessité d'agir, pour réprimer le mal, qu'il le fasse comme devant Dieu. Il exercera une bien plus grande influence sur ses domestiques, en agissant avec le calme de la paix qui vient d'en haut, car les «menaces» ne font qu'exciter la colère, et alors même qu'elle n'éclate pas en paroles, c'est un feu qu'il n'est pas toujours possible d'éteindre. Le calme, au contraire, accompagnant la répréhension, juge le mal et en prévient l'excès.

Il ne faut pas oublier que la responsabilité des maîtres s'étend à la maison tout entière, car c'est pour le Seigneur qu'ils gouvernent. Ils ne doivent donc rien tolérer, soit dans leurs enfants, soit dans leurs serviteurs, qui ne soit en harmonie avec la place respective qu'ils occupent. C'est à peine si les maîtres chrétiens se rendent compte de cette responsabilité; car bien souvent ils tolèrent chez leurs domestiques des choses qu'ils ne souffriraient pas pour leurs enfants, telles qu'une mise et des habitudes mondaines, quelquefois même la lecture de livres pernicieux. Il n'en devrait pas être ainsi, vu que le cercle domestique tout entier doit être soumis à l'autorité du Seigneur. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent des exemples de l'application de ce principe. «Otez les dieux des étrangers qui sont au milieu de vous», etc., dit Jacob à sa famille (Genèse 35: 2, 3). Josué et Daniel parlent également de leurs

familles devant Dieu; et, ainsi que nous l'avons montré ailleurs, il est fait mention dans les Actes des Apôtres, de familles appartenant au Seigneur.

Les maîtres sont donc responsables de pourvoir au bien spirituel de leurs domestiques, tout autant qu'à leurs besoins temporels. Sinon, pourquoi Dieu les leur aurait-il confiés? Ce n'est pas dans le seul but qu'ils rendent à leurs maîtres des services temporels, mais aussi pour que ceux-là veillent sur les domestiques et prennent soin de ce qui concerne l'état de leur âme et sa prospérité. Cette responsabilité était autrefois bien plus sentie que de nos jours, où les liens entre maîtres et serviteurs se relâchent toujours plus, grâce à la grande facilité avec laquelle on peut annuler un engagement. Jadis, il n'était pas rare que les domestiques fissent réellement partie du corps de famille; en cas de maladie, on les soignait; leurs maîtres étaient leurs meilleurs amis, et il était rare qu'ils les quittassent, à moins que ce ne fût pour changer de condition dans la vie. De nos jours, cet état de choses est presque partout changé. Dans la plupart des cas les domestiques ne restent que peu de temps dans une place, et il en résulte que l'intérêt mutuel entre maîtres et serviteurs est peu de chose. Cet état de choses, toutefois, ne diminue en rien la responsabilité de ceux qui ont des serviteurs. Bien que les difficultés aient augmenté, si les maîtres se souviennent qu'ils ont eux-mêmes un Maître dans les cieux, ils ne laisseront pas que de veiller avec soin au bien-être spirituel de leurs serviteurs. Cette responsabilité admise, comment faut-il s'en acquitter? Chacun doit répondre pour lui-même à cette question; ou plutôt, chacun doit regarder au Seigneur et chercher auprès de lui la sagesse nécessaire, pour remplir les devoirs de sa responsabilité.

Quelques conseils, donnés sous la dépendance du Seigneur, pourront avoir ici leur place. En premier lieu, les maîtres, à cause de la responsabilité qui pèse sur eux, ne doivent pas garder dans leurs maisons des serviteurs qui refusent d'obéir, attendu qu'ils ne peuvent pas remplir leur place de maîtres, pour le Seigneur, à moins que l'obéissance ne leur soit rendue par tous ceux qui sont sous leur autorité. Pour maintenir ce principe, il se peut qu'ils aient à faire le sacrifice de leur confort et de leurs aises. Mais pour le chrétien, on le sait, le moi ne doit pas être en question. A cet égard, comme pour toutes choses, c'est par la foi et non par la vue qu'il faut marcher. Si nous considérons le Seigneur avant tout, si nous l'honorons dans nos familles, il pourvoira à tout ce qui est nécessaire, et ne laissera pas les maîtres qui recherchent ainsi sa gloire, manquer même de domestiques.

Dans une maison gouvernée sous l'autorité du Seigneur, les lectures de la Parole en famille sont un moyen d'instruction très utile; tous les membres de la famille étant réunis ensemble en la présence de Dieu, se sentiront disposés à écouter ce qu'il a à leur dire par sa Parole. Outre les lectures en famille, les maîtres saisiront toutes les occasions d'appliquer, d'une manière directe, la Parole aux uns et aux autres. Il en résultera que les besoins et les peines des serviteurs viendront à la connaissance des maîtres, et que ceux-ci pourront les aider de leurs conseils et leur faire beaucoup de bien. Tous ensemble assis aux pieds de Jésus, écoutant sa Parole, ils apprendront à mieux connaître leurs devoirs mutuels et leur responsabilité envers le Seigneur, duquel ils sont tous également les serviteurs, chacun dans sa position respective. Tous désireront prendre sa Parole pour lampe à leurs pieds et lumière

à leur sentier, dans tout ce qui constitue leur vie domestique, en particulier. De plus, les maîtres étant ainsi des instruments de bénédiction pour leurs domestiques, ceux-ci non seulement les honoreront et les respecteront comme chefs sur eux, ici-bas, mais encore les aimeront d'autant plus, à cause du soin qu'ils prennent de leur bien-être spirituel.

Le gouvernement d'une maison, tel qu'il doit être selon Dieu, n'est pas une tâche facile; elle demande beaucoup de sagesse, de vigilance, de patience et de grâce. C'est une charge sérieuse, confiée aux maîtres par le Seigneur. S'ils la reçoivent de sa main, lui leur enseignera le secret, de la remplir fidèlement et leur fera connaître la source de laquelle seule proviennent et la grâce et la force nécessaires. Ainsi, ils n'attendront pas leur récompense de la gratitude et de la fidélité de leurs serviteurs, bien que ces choses puissent leur être accordées; — leur unique désir sera de plaire au Seigneur en toutes choses, et de jouir de son approbation.

## **Le cercle domestique, sphère du déploiement de la grâce de Dieu**

Nos coeurs sont toujours portés à limiter la grâce de Dieu; ils sont lents à vouloir croire soit à la souveraineté, soit à la plénitude de la grâce; et quelquefois, ceux mêmes qui appuient le plus énergiquement sur les grandes vérités de la rédemption, sont le plus enclins à limiter cette grâce de Dieu. Nous avons donc sans cesse besoin d'examiner de nouveau les choses reçues par nous, comme étant indubitablement des enseignements de la Parole. Nous devons le faire, non pour nous laisser ébranler ou pour entretenir en nous un esprit d'incertitude, mais simplement pour que nous soyons, à tous égards, entièrement soumis à la parole de Dieu.

Bon nombre de chers enfants de Dieu n'ont pas compris le sens et la force des expressions employées par l'apôtre, dans sa réponse au géôlier: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, *toi et ta maison*» (Actes des Apôtres 16: 31). On reconnaît qu'il faut une foi individuelle, à laquelle aussi est faite la promesse d'un salut individuel; mais, eu égard à ses résultats pratiques, le côté extensif additionnel de cette promesse, embrassant toute la maison du croyant, est souvent oublié. Ainsi, à la question: «Que faut-il que je fasse pour être sauvé?» on répond à peu près universellement: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé», omettant les paroles qui suivent: «*toi et ta maison*», et ainsi, on rétrécit involontairement le cercle du déploiement de la grâce de Dieu.

Nous voudrions donc chercher dans l'Écriture ce qu'elle enseigne sur ce sujet, ce qu'elle dit du lien qui unit la famille et son chef croyant (ou tout autre membre croyant de cette famille, je suppose). Nous trouverons, je crois, que le principe de la grâce, embrassant la famille entière du croyant, prévaut, et dans l'ancienne, et dans la nouvelle dispensation.

Commençant par Genèse 7: 1, nous lisons: «Et l'Éternel dit à Noé: Entre, toi, et toute ta maison, dans l'arche; car je t'ai vu juste devant moi en ce temps-ci». Ce passage est extrêmement important, parce qu'il est exprimé en termes dont la signification expresse ne permet aucune espèce de question douteuse.

La raison pour laquelle Dieu commande à Noé d'entrer dans l'arche *avec sa maison*, il la lui dit en ces termes: «Car je t'ai vu juste devant moi en ce temps-ci». Si quelqu'un supposait que probablement tous les membres de la famille de Noé étaient «justes» devant Dieu, cette supposition serait réfutée par l'histoire subséquente de l'un des membres de cette famille, celle de Caïn (Genèse 9: 22-25). C'est à cause de la foi de son chef que la famille de Noé fut garantie du jugement; la déclaration en est faite en termes dont la force ne peut être amoindrie. Ce qu'ils obtinrent en vertu de la foi de Noé, n'était pas le salut, cela est vrai; mais c'en était un type (1 Pierre 3: 20, 21); et n'était-ce pas une immense bénédiction que d'être portés par l'arche au dessus des eaux de ce déluge épouvantable, qui, en jugement, fondait sur toute la terre et en exterminait les habitants? «Tout ce qui subsistait sur la terre fut exterminé, depuis les hommes jusques aux bêtes, jusques aux reptiles, et jusques aux oiseaux des cieus: ils furent exterminés de dessus la terre; mais seulement Noé, et ce qui était avec lui dans l'arche, demeura de reste» (Genèse 7: 23). Ainsi, toute la famille de Noé, introduite sur le terrain de la grâce de Dieu, fut garantie du jugement et trouva place sur la nouvelle terre, à cause de la foi de Noé. De plus, le cercle du déploiement de la grâce de Dieu s'agrandit encore en faveur des femmes des fils de Noé, complétant ainsi le nombre des huit personnes dont parle Pierre, comme ayant été «sauvées à travers l'eau» (1 Pierre 3: 20).

Un autre exemple du principe de la grâce, embrassant la famille entière du croyant, se trouve au chapitre 12 de la Genèse: «Abram donc partit, comme l'Eternel lui avait dit, et Lot alla avec lui; et Abram était âgé de soixante et quinze ans quand il sortit de Caran. Abram prit aussi Saraï, sa femme, et Lot, fils de son frère, et tous leurs biens qu'ils avaient acquis, et les personnes qu'ils avaient eues à Caran; et ils partirent pour venir au pays de Canaan, auquel ils entrèrent» (versets 4, 5). Pour le moment, nous nous bornerons à signaler un fait présenté dans cet exemple, savoir que toute la famille d'Abram le suivit de la Chaldée et de Caran, en Canaan, et cela en vertu du même principe que dans le cas de Noé: toute la famille étant, aux yeux de Dieu, une avec son chef.

Ensuite nous avons l'exemple remarquable de Lot, d'autant plus frappant que Lot s'était écarté du sentier de la foi, qu'il avait perdu le caractère d'étranger sur la terre et était devenu citoyen de Sodome. Les traits détaillés de son histoire sont connus de tous: que ne fait-on plus d'attention aux avertissements et aux leçons qu'elle renferme!

Le moment était venu, où la longue patience de Dieu allait faire place au jugement, parce que le péché des «villes de la plaine» était fort aggravé. Mais «lorsque Dieu détruisait ces villes, il s'était souvenu d'Abram, et avait envoyé Lot hors de la subversion, quand il détruisit les villes où Lot habitait» (Genèse 19: 29). Ce n'est pas, toutefois, sur le lien de parenté qui unissait Lot à Abram, quelque important qu'il soit à sa place en vue du sujet qui nous occupe, — ni non plus sur le fait que Lot fut garanti de la destruction par l'intercession de son parent, — que nous arrêterons notre attention; mais sur la famille même de Lot. Ici, nous voyons le même principe prévaloir: Lot n'est pas seul sauvé; c'est toute sa famille qui est épargnée, à qui, du moins, est fournie l'occasion de l'être, dans ce jour de jugement et de destruction.

«Alors ces hommes dirent à Lot: Qui as-tu ici encore qui t'appartienne, soit gendre, soit fils ou filles, ou quelqu'autre qui t'appartienne en la ville? Fais-les sortir de ce lieu; car nous allons détruire ce lieu, parce que leur cri est devenu grand devant l'Eternel, et il nous a envoyé pour le détruire» (Genèse 19: 12, 13).

Il ne faut jamais oublier que, malgré son triste état, Lot était un «homme juste» (2 Pierre 2: 8); aussi voyons-nous ici, comme dans les exemples précédents, que Dieu lie la famille de son serviteur à celui-ci, que sa grâce et sa miséricorde s'étendent à tous ceux qui sont unis à cet «homme juste» par des liens de parenté, leur offrant la délivrance du jugement qui est prêt à éclater sur ce lieu condamné à la destruction, bien que les gendres de Lot (et qui pourrait dire jusqu'à quel point la conduite de Lot y avait contribué) choisissent la mort plutôt que la vie (verset 14).

La Pâque nous offre un autre exemple typique du même principe. Le Seigneur commande à Moïse et lui dit «Parlez à toute l'assemblée d'Israël en disant: Qu'au dixième jour de ce mois, chacun d'eux prenne un petit d'entre les chèvres ou d'entre les brebis, selon les familles des pères, *un petit d'entre les brebis par famille*». Et encore: «Et le sang vous sera pour signe sur *les maisons* dans lesquelles vous serez» (Exode 12: 3, 13). Il est donc évident que les Israélites célébraient la Pâque, maison par maison, qu'ils la célébraient sur le principe établi d'un agneau par maison, et qu'ils étaient abrités, famille par famille, par le sang aspergé sur leurs maisons respectives. C'était l'acte du chef de famille, l'obéissance de sa foi, qui assurait à toute sa maison le privilège d'être garantie du jugement qui désolait le pays d'Egypte. Tout comme ce fut la foi de Noé qui lui fit construire l'arche, dans laquelle toute sa famille échappa aux eaux du déluge, de même en Egypte, c'est la foi du chef de famille qui le faisait obéir à l'ordre d'asperger de sang le linteau et les deux poteaux de sa maison, sang par lequel lui-même, son premier-né et toute sa famille, étaient infailliblement garantis des coups du destructeur. Peu importait l'état des habitants de la maison: le point essentiel était l'aspersion du sang. Il suffisait que le chef de la maison eût obéi à l'ordre divin, qu'il eût tué l'agneau et fait l'aspersion du sang, pour que rien ne pût leur nuire. «Car l'Eternel passera pour frapper l'Egypte, et il verra le sang sur le linteau et sur les deux poteaux; et l'Eternel passera pardessus la porte, et ne permettra point que le destructeur entre dans vos maisons pour frapper» (Exode 12: 23).

Ce n'était, il est vrai, que le premier-né qui, autant que nous le savons, eût été pris par le jugement, si le sang sur la maison ne l'avait garanti; mais l'efficace typique de ce sang, figure du sang de l'Agneau de Dieu, s'étendait à tout le peuple d'Israël, embrassant, en vertu de sa valeur figurée, famille par famille, tout Israël. Ainsi, quand Moïse institue l'observance perpétuelle de la Pâque, il leur dit: «Et quand vos enfants vous diront: Que vous signifie ce service? alors vous répondrez: C'est le sacrifice de la Pâque à l'Eternel qui passa en Egypte pardessus les maisons des enfants d'Israël, quand il frappa l'Egypte, et qu'il préserva nos maisons» (Exode 12: 26, 27). Ainsi aussi, quand Pharaon lui demande: «Qui sont tous ceux qui iront?» Moïse lui répond: «Nous irons avec nos jeunes gens et nos vieillards, avec nos fils et



nos filles, avec notre menu et gros bétail;...» (Exode 10: 8, 9). Car, ainsi que nous l'avons vu, c'était le sang qui les mettait à l'abri du jugement.

Les cinq premiers livres de la Bible renferment en grand nombre des exemples de cette vérité (voyez Nombres 18: 11; Deutéronome 12: 7; 14: 26; Lévitique 16: 17; 22: 12, 13, etc.). On peut également citer le cas de Rahab, l'un des exemples les plus remarquables d'un objet de la grâce, dont il soit fait mention dans les Ecritures, en même temps qu'elle est un des types les plus vivants de l'appel des gentils. Rahab a même obtenu une mention spéciale parmi les saints qui se sont distingués par leur foi (Hébreux 11). Dans ce qui est raconté d'elle (Josué 2), que voyons-nous? Echappe-t-elle seule à la destruction de Jéricho et de ses habitants? Sa foi ne sert-elle qu'à la sauver, elle seule? Que lui disent les espions? «Quand nous entrerons au pays, tu lieras ce cordon de fil d'écarlate à la fenêtre par laquelle tu nous auras fait descendre, et tu retireras chez toi, dans cette maison, ton père et ta mère, tes frères, et toute la famille de ton père. Et quiconque sortira hors de la porte de ta maison, son sang sera sur sa tête, et nous en serons quittes; mais quiconque sera avec toi dans la maison, son sang sera sur notre tête, si quelqu'un met la main sur lui» (Josué 2: 18, 19). Et lorsqu'ils eurent pris la ville, «Josué dit aux deux hommes qui avaient reconnu le pays: Entrez dans la maison de cette femme paillardes, et la faites sortir de là, avec tout ce qui lui appartient, selon que vous lui avez juré. Les jeunes hommes donc, qui avaient reconnu le pays, entrèrent et firent sortir Rahab, et son père, et sa mère, et ses frères, avec tout ce qui lui appartenait, et ils firent sortir aussi toutes les familles qui lui appartenaient et les mirent hors du camp d'Israël... Ainsi Josué sauva la vie à Rahab la paillardes, et à la maison de son père, et à tous ceux qui lui appartenaient — et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à aujourd'hui, parce qu'elle avait caché les messagers que Josué avait envoyé pour reconnaître Jéricho» (Josué 6: 22, 23, 25).

Il y a une différence entre Rahab et les autres exemples que nous avons vus, c'est qu'elle n'est pas chef de famille, et, par ce fait, le principe de *l'unité du corps de la famille devant Dieu*, n'en est que mieux démontré. Il semblerait que toute personne, en relation de parenté avec un croyant, soit, d'une manière spéciale, placée sous les soins et la tendre sollicitude de Dieu. C'est ce que nous voyons, 1 Corinthiens 7: 14: «Car le mari incrédule est sanctifié par la femme, et la femme incrédule est sanctifiée par le mari, puisque autrement vos enfants seraient impurs; mais maintenant ils sont saints».

Tous les exemples que nous avons considérés, sont tirés de l'Ancien Testament; mais n'y en a-t-il point qui reproduisent le même principe sous la dispensation présente? Au chapitre 10 des Actes, nous voyons que l'apôtre Pierre avait été envoyé auprès de Corneille, qu'il avait vu le Saint Esprit tomber sur les gentils, et que, en vertu de la mission qui lui avait été confiée, il les avait reçus dans l'Eglise de Dieu sur la terre. Et lorsque lui et ses compagnons de la circoncision entendirent les gentils «parler en langues» et magnifier Dieu, Pierre répondit: «Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau pour que ceux-ci ne soient pas baptisés, eux qui ont reçu l'Esprit Saint comme nous-mêmes? et il commanda qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur». Mais lorsqu'il fut monté à Jérusalem, «ceux de la circoncision disputaient avec lui, disant; Tu es entré chez des incirconcis et tu as mangé avec eux» (Actes des Apôtres 11: 2, 3).

Pierre leur répond en faisant encore une fois le récit des circonstances qui l'ont fait agir, il parle de la vision qu'il a eue, et déclare qu'il a obéi à l'ordre formel du Saint Esprit. En outre, il leur raconte comment un ange a commandé à Corneille de le faire chercher, en lui disant: «Envoie à Joppe, et fais venir Simon, qui est surnommé Pierre, qui te dira des choses *par lesquelles tu seras sauvé, toi et toute ta maison*» (11: 4, 14).

Ici donc, à la naissance du christianisme, nous retrouvons l'unité de la famille; et plus loin, au chapitre 16 du livre des Actes, l'apôtre Paul déclare la même chose dans sa réponse au geôlier: «Crois, lui dit-il, au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, *toi et ta maison*». Cette coïncidence est d'autant plus remarquable, que les termes employés par les deux apôtres, sont exactement les mêmes; d'où nous pouvons conclure que les mots: «toi et ta maison» étaient une formule exprimant une vérité bien connue, car on ne peut supposer ici un accord fortuit.

Le même principe que nous avons vu prévaloir tout du long de l'ancienne économie, est aussi celui que proclament les deux représentants les plus éminents du christianisme ou de la nouvelle économie. Pierre, l'apôtre de la circoncision, qui a été «témoin des souffrances de Christ», d'une part, et Paul, l'apôtre des gentils, qui a reçu son apostolat du Seigneur dans la gloire, d'autre part, sont un, pour proclamer l'unité du croyant et de tous ceux qui lui appartiennent, sous le régime de la grâce. On peut, par incrédulité, tordre les mots qui expriment cette unité; mais ils sont là, déclarant en termes ineffaçables les voies de Dieu, nous révélant aussi son coeur en proclamant le caractère sacré des liens de famille; de fait, *l'unité de la famille, aux yeux de Dieu*.

Prenons garde, toutefois, de ne pas dépasser la pensée divine; mais tâchons de bien saisir la juste portée de ce qu'implique l'expression «toi et ta maison», quelle est l'étendue de sa signification. Elle ne signifie pas que *tous les membres d'une famille seront sauvés, en vertu de la foi de son chef*. Il s'agit de bien comprendre qu'on ne peut être sauvé sans une foi individuelle: c'est une vérité des plus évidentes, d'après l'Écriture. Les exemples de Cam, d'Esau, des fils d'Héli et de Samuel, d'Absalom, etc., sont autant d'avertissements solennels, et de preuves que la foi du père ne sauve pas l'enfant. On ne saurait le redire trop souvent, ni trop haut; car si, d'un côté, il ne nous appartient pas de rétrécir le cercle du déploiement de la grâce de Dieu, d'un autre côté nous ne pouvons, nous ne devons pas davantage l'élargir. Tout en affirmant l'existence de l'unité du corps de la famille devant Dieu, nous maintenons aussi énergiquement, que chacun doit croire pour lui-même au Seigneur Jésus, pour être sauvé. Se tromper sur ce point, serait fatal.

Mais néanmoins, bien qu'il ne s'agisse pas de salut individuel, la maison du fidèle a devant Dieu une position spéciale sur la terre. Les enfants sont associés avec le père croyant, et considérés comme étant unis extérieurement au peuple de Dieu, mis à part pour Dieu, sur la terre, dans la sphère immédiate des opérations de l'Esprit. Telle est la force, pensons-nous, de ces paroles: «Or ils sont saints». Comme il ne peut être question ici de sainteté intrinsèque (ni de la sainteté que le croyant a en Christ), il faut entendre par «saints», la séparation extérieure des enfants, et leur association avec ce qui porte le nom de Christ sur la terre et

qui constitue l'habitation de Dieu par le Saint Esprit. Ainsi, dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens, c'est à l'ensemble de la maison des croyants, — femmes, maris, enfants, parents, serviteurs et maîtres, — que sont adressées les exhortations de l'apôtre, et à chaque classe de personnes séparément. De ce fait découle la responsabilité, pour le croyant, de gouverner sa maison en vue du Seigneur et pour lui.

Il n'y a pas de privilège sans responsabilité; et si, d'un côté, la grâce surabondante de notre Dieu, embrassant nos familles et se répandant sur elles, nous remplit d'admiration, n'oublions pas, d'un autre côté, les responsabilités qui découlent de ce privilège. Que le Seigneur apprenne à chacun de nous quelle est sa part de responsabilité respective, en sa présence; et qu'il nous donne d'y répondre, en sorte que son Nom soit glorifié en nous et dans chacun des membres de nos familles!

## Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

---

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

### Livre 1

#### *Psaume 1*

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1<sup>er</sup>, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2<sup>ème</sup>. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois

préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

## **Psaume 2**

Le Psaume 2<sup>ème</sup> annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

## **Psaume 3**

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent

d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

### **Psaume 4**

Le Psaume 4<sup>ème</sup> nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que

la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

## **Psaume 5**

Le Psaume 5<sup>ème</sup> me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (\*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(\*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5<sup>ème</sup> présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

### ***Psaumes 6-7***

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6<sup>e</sup> se place sur un tout autre terrain que le 5<sup>e</sup> et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne



pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

### ***Psaume 7***

Le Psaume 7<sup>ème</sup> est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

### ***Psaume 8***

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

### ***Psaumes 9 et 10***

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce

jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

### ***Psaume 11***

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseraient à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une

exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

## ***Psaume 12***

Evidemment le Psaume 12<sup>ème</sup> a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivons par elles.

## ***Psaume 13***

Le Psaume 13<sup>ème</sup> continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10<sup>ème</sup>. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée

de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

### ***Psaume 14***

Le Psaume 14<sup>ème</sup> est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa

disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

### ***Psaume 15***

Le Psaume 15<sup>ème</sup> est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15<sup>ème</sup>, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

### ***Psaume 16***

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures

inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Évangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16<sup>ème</sup> n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu



manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts», quoiqu'il ait pu dire également: «Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai». Homme parfait, Christ pouvait dire: «Père, je remets mon esprit entre tes mains»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «Mon Seigneur et mon Dieu». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé

douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'Il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela

est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints, parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'Il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés

en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'Il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir

Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes 64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16<sup>ème</sup> et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieux pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse

cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni

pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à



part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton saint*, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but

n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder, il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est

saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le coeur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi.*

## *Psaume 17*

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (\*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(\*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un cœur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (\*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(\*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice

qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le coeur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé». — «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

### ***Psaume 18***

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'Il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de

son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17<sup>e</sup> s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons

souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtiment, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

### ***Psaume 19***

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de



l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtements), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à

l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

### **Psaumes 20-21**

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le coeur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le coeur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le coeur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté) le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur coeur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités

morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même, pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

### ***Psaume 22***

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'Il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'Il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la

manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amusaient à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché

Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah; car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

*Nous*, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui

devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

### ***Psaume 23***

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce

n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infallible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infallible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infallible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infallible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme



fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

### ***Psaume 24***

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette

introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

### **Psaume 25**

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du coeur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du coeur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un coeur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'oppresser de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat,

sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Evangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Eternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie (\*)*; cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(\*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde

partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (\*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(\*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse

assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

## **Psaume 26**

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

## ***Psaume 27***

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominent les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se

trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

## Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.



Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

### **Psaume 29**

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (\*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(\*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

### **Psaume 30**

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la

restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le mal inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du mal, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour

un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

### **Psaume 31**

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infaillible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (\*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(\*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

### **Psaume 32**

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon

complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jéhovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jéhovah n'impute point *l'iniquité*» (\*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(\*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (\*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(\*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon

et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agréé, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des

animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

### ***Psaume 33***

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à



traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les coeurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

### **Psaume 34**

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au coeur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le coeur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un coeur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un coeur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le coeur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le coeur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «Leurs faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le coeur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre coeur, plus intime

qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre cœur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos cœurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Évangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

### ***Psaume 35***

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans cœur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles

le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

### **Psaume 36**

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité est dans les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi

compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et

qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la grasse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le

monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un coeur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contents, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux

Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos coeurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie; savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

### ***Psaume 37***

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que



les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre.

Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. «Les méchants seront retranchés»; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. «Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre», de même aussi les débonnaires (verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de

savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens 4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

### **Psaume 38**

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtement de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtement pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtement compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtements ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur

dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

## ***Psaume 39***

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtiment et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

## ***Psaume 40***

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.

Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque

sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu



homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

### **Psaume 41**

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres»,

leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

## Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour

la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

### ***Psaume 42***

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire

ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout

spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de *toi*» (\*).

(\*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le

resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

### ***Psaume 43***

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu

apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

### ***Psaume 44***

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, la relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célébreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir

abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'Il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature.



Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

### **Psaume 45**

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les

délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

### **Psaume 46**

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'Il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience,

soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

## ***Psaume 47***

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même. D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

## ***Psaume 48***

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

## **Psaume 49**

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les

succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

### **Psaume 50**

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

### **Psaume 51**

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec*

*moi*». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de

parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux 6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre coeur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations



longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtiment pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un coeur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos coeurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec

Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

### ***Psaume 52***

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

### ***Psaume 53***

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé

dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens, on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (\*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(\*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

## **Psaume 54**

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est: comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

## **Psaume 55**

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (\*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(\*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est

la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'entourne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans

nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

### ***Psaume 56***

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le sevrant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera

pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux. Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Égypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

## Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire millénaire à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.



## ***Psaume 58***

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

## ***Psaume 59***

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime

à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

### **Psaume 60**

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtement le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (\*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. *Jéhovah* avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(\*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

### **Psaume 61**

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La

foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

## **Psaume 62**

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

*La dépendance* suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (\*).

(\*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte

rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

## Psaume 63

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*» et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «*Mon Dieu*». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «*Père*», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «*Mon Dieu*».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «*Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde*». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du cœur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du cœur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du cœur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi

le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais, pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Etre béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de

l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

### ***Psaume 64***

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice.



Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

### **Psaume 65**

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant. Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupignons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la

bénédition de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

### *Psaume 66*

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les voeux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtement, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtement, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce

que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

### ***Psaume 67***

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

### ***Psaume 68***

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

### ***Psaume 69***

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflictions dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

### ***Psaume 70***

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessaire, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse

à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

### ***Psaume 71***

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

### ***Psaume 72***

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

## **Livre 3**

### ***Psaume 73***

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux anxiétés dont le coeur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces anxiétés sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le coeur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre coeur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos coeurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos coeurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le coeur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et

fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

### **Psaume 74**

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'Il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «*Tu les as fait sortir*». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

### **Psaume 75**

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

## **Psaume 76**

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

## **Psaume 77**

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le



tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtiment terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre coeur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

### **Psaume 78**

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs coeurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand

principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtement de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

## **Psaume 79**

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Ecriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

## **Psaume 80**

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Egypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle

caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrièrè de toi». Il en sera

pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la

première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

### **Psaume 81**

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur,

qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Éternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

### ***Psaumes 82-83***

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion

dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

### ***Psaume 84***

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le coeur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les



faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (\*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit: «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(\*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

### ***Psaume 85***

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de

jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (\*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (\*\*). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(\*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(\*\*) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle

accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (\*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(\*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint-Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre

marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

### ***Psaume 86***

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du coeur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des coeurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).

## **Psaume 87**

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (\*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le cœur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(\*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (Trad.)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

## **Psaume 88**

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le cœur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique

Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémané, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le cœur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé



pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

### ***Psaume 89***

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (\*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le jugement sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

### ***Psaume 90***

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirant ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'Il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaie et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du

raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaïe, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtiment nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons

l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (\*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

## **Psaume 91**

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse,

n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

### **Psaume 92**

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter: L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

### **Psaume 93**

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel

qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Éternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infaillible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce

qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (\*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(\*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui. Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier,

et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Egypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Eglise; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

### **Psaume 94**

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le coeur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'oeil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.



Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le

mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le cœur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs cœurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterai-je?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de cœur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avions jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les cœurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais

quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de *nos* pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas d'incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a

un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

### ***Psaumes 95-101***

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi

son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

## ***Psaume 102***

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce

mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

### ***Psaume 103***

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.

## ***Psaume 104***

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

## ***Psaume 105***

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

## ***Psaume 106***

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

## **Livre 5**

### ***Psaume 107***

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtement des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui,



laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

### ***Psaume 108***

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieus, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

### ***Psaume 109***

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et

d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

### ***Psaume 110***

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

### ***Psaume 111***

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et

jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

### ***Psaume 112***

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non».

Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

### ***Psaume 113***

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

### ***Psaume 114***

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

## Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le coeur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

## Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de coeur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de bénédiction, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire

et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

### ***Psaume 117***

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

### ***Psaume 118***

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtiments de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtiments la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissions pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa

victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

## **Psaume 119**

### **(Aleph 1-8).**

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé, dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière



à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

**(Beth 9-16).**

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la

règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiel 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée, l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire,

et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même coeur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres *toutes* les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans

les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre coeur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

### ***(Guimel 17-24)***

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et

c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

### ***(Daleth 25-32)***

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

### ***(He 33-40)***

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demande-t-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

### ***(Vau 41-48)***

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et

c'est la vraie intégrité du coeur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le coeur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le coeur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le coeur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (\*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'oppresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(\*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu

remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

### ***(Zain 49-56)***

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).



Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

### ***(Chet 57-64)***

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (\*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (\*\*), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «*et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages*».

(\*) (Verset 57). «*Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.*» Ou: «*Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...*» (Trad.)

(\*\*) (Verset 58). «*J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.*» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons

comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

### **(Teth 65-72)**

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la

conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous

est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

**(Jod 73-80)**

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont ses jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtement vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtement, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

### ***(Caph 81-88)***

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Eternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir. Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la

bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

***(Lamed 89-96)***

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.

Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (\*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(\*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (Trad.)

### **(Mem 97-104)**

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrions jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui

d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

### ***(Nun 105-112)***

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici



partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continue, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

### ***(Samech 113-120)***

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants

(verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas désappointée dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

### ***(Hajin 121-128)***

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de Dieu, parce que sa présence guide le cœur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son cœur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait

encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme

absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

### ***(Pe 129-136)***

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

### ***(Tsade 137-144)***

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi*

n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

#### **(Koph 145-152)**

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

### ***(Resch 153-160)***

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

### ***(Scin 161-168)***

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe

66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

### ***(Tau 169-176)***

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement

lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtiment. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!



## ***Psaume 120***

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Éternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le cœur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

## ***Psaume 121***

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Éternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

## ***Psaume 122***

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Église maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos cœurs.

### ***Psaume 123***

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes oppressés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

### ***Psaume 124***

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

### ***Psaume 125***

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Écriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

### ***Psaume 126***

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des

vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

### ***Psaume 127***

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

### ***Psaume 128***

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en

est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

### ***Psaume 129***

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

### ***Psaume 130***

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-

toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

### ***Psaume 131***

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

### ***Psaume 132***

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le coeur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le coeur désire. C'est le *repos de Dieu*, et le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire

gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

### **Psaume 133**

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut,

comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

### ***Psaume 134***

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans



des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

### ***Psaume 135***

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos cœurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le cœur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement

tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

### ***Psaume 136***

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

### ***Psaume 137***

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

## ***Psaume 138***

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

### ***Psaume 139***

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

### ***Psaume 140***

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

### ***Psaume 141***

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le coeur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un coeur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de coeur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

### ***Psaume 142***

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son coeur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.

### ***Psaume 143***

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

### ***Psaume 144***

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

### ***Psaume 145***

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est



aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

### ***Psaume 146***

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

### ***Psaume 147***

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de coeur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

### ***Psaume 148***

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

### ***Psaume 149***

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un coeur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

### ***Psaume 150***

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (\*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(\* Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

## Quelques-unes des dernières paroles de G.B.

---

ME 1880 page 337

Il faut s'attacher au Seigneur de tout son coeur; dans la position où je me trouve, je le sens, lui seul reste.

Je n'ai aucun droit devant Dieu, mais dans Sa présence Christ est tout. Il est ma vie! Oh! Que l'amour qui l'a conduit à boire la coupe de la colère de Dieu est grand, insondable. Mais pour ceux qui ont méprisé Jésus, quand il est venu ainsi en amour, quelle chose terrible, affreuse, d'avoir à se présenter devant Dieu, car Dieu est juste et saint; sa sainteté est grande.

Si j'ai fait quelque bien pour le Seigneur, c'est Dieu qui l'a produit dans sa grâce: toute gloire lui appartient.

La terre n'est rien; tout ce qui se voit n'est rien, Christ est tout.

Tout appartient à Christ, et il partage tout avec nous, en commençant par la souffrance mais si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui. Les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée.

«Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui». Quelle belle position!

«L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité». Vivez pour lui seul!

Le vent de la puissance de Satan souffle, et l'orage de la mort gronde, mais tout tombe devant la croix, et Christ a la victoire sur l'un et sur l'autre, et sa victoire est la nôtre.

Quelle souffrance notre péché a attirée sur nous! mais que la grâce de Dieu est grande de nous avoir délivrés des conséquences éternelles de nos péchés. Je souffre beaucoup en ce moment, mais s'il me fallait être abandonné de Dieu éternellement et souffrir, dans le lieu du tourment, tout le jugement, toute la colère de Dieu, que ce serait terrible! Quelle grâce illimitée d'être délivré! Quel sujet d'actions de grâces envers Dieu de ce qu'il nous a sauvés!

Quand les parents d'un soldat l'accompagnent, ils vont quelquefois avec lui jusqu'à ce qu'il ait rejoint son corps, et c'est là que pour lui le combat commence. Eh bien! vous m'accompagnerez jusqu'à ce que j'aie rejoint Jésus; mais là, pour nous, les combats sont finis pour toujours.

Quelles merveilles il y a dans la grâce du Dieu Sauveur! Que Jésus consentit, lui le Saint et le Juste, à venir prendre une telle place sur ce bois maudit, pour de vils coupables, pour des indignes comme nous, afin de nous donner une place avec Lui, dans la maison du Père, pour toute l'éternité! L'éternité ne sera pas trop longue pour le louer à cause du déploiement de cette grâce ineffable.

Je remercie tous mes frères pour toutes leurs sympathies et pour toutes leurs prières; mais priez pour moi comme étant un objet de la parfaite et infinie grâce de Dieu.

Oh! quelles souffrances! mais après les souffrances, je serai avec Jésus; mais quel avenir terrible pour ceux qui souffrent aussi cruellement que moi, et qui ensuite s'en vont dans les souffrances éternelles!

Je suis déjà en haut; il ne reste plus que le fil de ma vie à rompre, et quand il sera rompu, tout sera fini pour ici-bas. Seigneur, dirige le coeur des tiens en haut vers le ciel, vers toi, vers la sainteté, vers la justice et vers l'amour.

Nous possédons des choses infiniment précieuses que les enfants du monde n'ont pas.

Dieu se plaît dans la gratuité; sa gratuité vaut mieux que la vie; ma grâce te suffit; ma force s'accomplit dans la faiblesse: voilà ce qui m'accompagne sur mon lit de langueur et de faiblesse.

Quelque position qu'on ait eue dans ce monde, même jusqu'à prophétiser au nom de Christ, si l'on n'est pas devant Dieu sur le pied de la grâce apportée par le Seigneur, on est rejeté; mais le pauvre brigand fut introduit dans le paradis par cette grâce déployée à la croix du Christ. Aussi, en vertu de cette croix, le Seigneur put lui donner, dans ses derniers moments, à lui pauvre malfaiteur repentant, ces paroles d'une consolation éternelle: «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis».

Le point capital du christianisme, celui sans lequel tous les autres ne seraient rien, c'est le grand fait que le Seigneur Jésus nous a aimés et qu'il nous a lavés de nos péchés dans son sang.

Etre aimés de Jésus!... oh! quelle chose! Cela dépasse tout. On est en sûreté dans sa main, et l'on paît sous sa houlette: il fait face à tout, partout.

## Méditation sur Actes 7

---

ME 1880 page 441

Ce chapitre est remarquable en ceci, que le Saint Esprit y donne le résumé de l'histoire de l'homme jusqu'au moment où Etienne fut mis à mort. Nous y trouvons le rejet du dernier témoignage de Dieu, toutes ses voies envers l'homme, leur résultat récapitulé par le Saint Esprit, quelle était la condition de l'homme, objet de ces voies, enfin la précieuse vérité que le chrétien, à son délogement, s'en va tout droit en paradis. Ce qui rend ce chapitre frappant, c'est qu'on y voit Etienne, le premier après Christ, qui entre dans le ciel par le même chemin que lui; en y entrant, il termine ainsi le témoignage tel qu'il était donné alors à l'homme sur la terre. C'est ici le moment où tout change dans l'histoire de l'homme, objet des voies de Dieu; où tout change dans ces voies elles-mêmes. Etienne va rejoindre Christ au ciel, et voilà ce qui met le sceau à son témoignage. Il raconte tout ce qui s'est passé depuis Abraham jusqu'à la mort de Christ, et puis il monte au ciel.

La grâce de Dieu apporte le salut. Le salut suppose quelque chose de perdu; si l'on est *perdu*, il faut nécessairement être sauvé; nous n'avons pas besoin d'être *aidés*, mais d'être *sauvés*, parce que nous sommes *perdus*: «Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut?» Il ne s'agit pas seulement d'un changement chez l'individu, bien que, en effet, un changement ait lieu dans toute sa marche, dans ses habitudes et dans son esprit. Dieu, descendant ici-bas, venait rencontrer l'homme dans la position où il était, et où, en aucune façon, il ne pouvait rencontrer Dieu, mais il venait le sortir de cette condition. Christ est mort, «le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu»; nous étions donc alors éloignés de Dieu, et il agit envers nous pour nous *amener* à Lui, parce que nous n'étions pas du tout en sa présence. La mort de Christ n'est nullement pour nous une *aide*; s'il n'avait pas été le Fils de Dieu, il n'aurait pu faire cette oeuvre. Le témoignage que nous avons du Seigneur Jésus, c'est «qu'il est venu chercher et *sauver* ce qui était *perdu*».

Le résumé qu'Etienne nous présente le démontre clairement et définitivement. L'homme est chassé du paradis, — le déluge vient, — la loi est donnée, — et nous savons tous ce qu'est le monde actuel. Ces voies de Dieu envers des pécheurs, et les épreuves diverses sous lesquelles il a placé l'homme sont importantes, parce que l'homme s'imagine qu'il peut remédier au mal. Eh bien! Dieu a fait tout ce qu'il pouvait faire, et le résultat, c'est que l'homme est déclaré *perdu*; je ne dis pas finalement perdu, car Dieu peut le sauver; mais dans son état actuel, il est entièrement éloigné de Dieu. Il n'a pas reçu la vie; par qui l'aurait-il? La vie est en son Fils: «Celui qui a le Fils a la vie»; si vous n'avez pas le Fils, vous n'avez pas la vie; il n'y a pas de milieu. Vous ne possédez pas ce qui vous met en relation avec Dieu. Il peut y avoir une conviction naturelle de péché; la loi peut être appliquée à la conscience; ou bien encore la grâce parfaite de l'évangile peut vous rendre confus à la pensée d'avoir vécu jusqu'ici sans aucun souci de ces choses. D'un côté, l'homme est *coupable*, de l'autre, il est *perdu*.

Quant à sa position et à son état, il n'a point de justice. «Il n'y a pas un juste, non pas même un seul». Peut-être êtes-vous très aimable, agréable, d'un naturel doux, comme le jeune homme de Marc 10; Le Seigneur le met à l'épreuve et aussitôt il s'éloigne de Christ, parce qu'il aimait l'argent. Il est très agréable de rencontrer chez les autres de l'amabilité, de la bienveillance, etc.; mais elles peuvent être naturelles dans l'homme, aussi bien que dans un animal quelconque; l'un est vicieux, l'autre a d'heureuses dispositions.

Remarquez le calme parfait d'Etienne devant le sanhédrin, comment il parcourt toute l'histoire dont les Juifs se glorifiaient (comme aussi Dieu pourrait vous retracer la vôtre et tout ce que vous avez fait), plaçant devant eux leur conduite, leurs actes, pour leur montrer à quoi ils en étaient venus et l'état auquel cela avait abouti. Il débute par l'histoire d'Abraham, en qui tout recommençait à nouveau. Les hommes avaient construit Babel, non comme quelques-uns l'ont imaginé, pour élever une tour si haute que les eaux n'y pussent atteindre, mais pour se faire un nom afin de ne pas être dispersés. Une fois dispersés, ils deviennent idolâtres, adorent les démons. Alors Dieu appelle Abraham. Il lui faut quitter son pays, sa famille, la maison de son père; la grâce vient le sortir entièrement de tout cela. Premièrement il ne sort qu'à *moitié*, et ne reçoit rien; mais lorsque Taré meurt, Abraham entre dans le pays. La position d'Abraham n'est nullement conditionnelle: «Et toutes les familles de la terre seront bénies en toi», c'est la bénédiction des gentils; Dieu vient en grâce et promet son Fils, ensuite il se met à agir envers l'homme de diverses manières, sous quatre dispensations différentes: la loi, les prophètes, son Fils, et l'action du Saint Esprit. Nous pécheurs, nous ne sommes pas dans le paradis, pas même dans un paradis terrestre; l'homme en a été *chassé*, car vous ne pouvez avoir en vous la corruption, les passions, les convoitises, et marcher avec un Dieu saint; cela ne peut et ne doit pas être; et si vous pouviez prendre l'homme tel qu'il est et le placer dans le ciel, il en sortirait aussi vite que possible.

Que va faire l'homme sous ces quatre dispensations de Dieu? Dieu donne la loi: «ils ne l'ont pas gardée»; les prophètes: «lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté?»; son Fils: «lequel maintenant, vous avez livré et mis à mort»; le Saint Esprit: «vous résistez toujours à l'Esprit Saint». Tout ce que Dieu pouvait faire pour les hommes a été essayé, et voilà quel en est le résultat. Cette grâce, cette miséricorde spéciale qui les épargne en suite de l'intercession de Jésus, puis le témoignage d'un Christ glorifié s'ils veulent le recevoir, tout est inutile; ils renvoient le messager, et disent: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». Ils mettent à mort un Christ humilié et refusent le témoignage d'un Christ glorifié. Ici nous trouvons l'histoire de l'homme et celle de *nos coeurs*.

Qui n'a pas été en pratique sous la loi, et ne l'a pas enfreinte? Qui n'a pas entendu le témoignage et ne l'a pas rejeté? Christ n'a-t-il pas été présenté à tous et ne lui a-t-on pas préféré l'argent, la vanité, la toilette, et mille autres choses? Et enfin, le témoignage du Saint Esprit lui-même reste sans effet. Telle est la vraie histoire du monde, et celle du petit monde de votre coeur. Je vois que je suis un *pécheur*; c'est le jugement que Dieu porte sur mon état, mais il y a un salut pour le plus indigne; s'il n'en était pas ainsi, je ne serais pas ici. Bien plus, lorsque «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs



fautes», lorsqu'il était venu en *grâce* dans ce monde ruiné, ils n'ont pas voulu de lui. Nous oublions facilement que nous sommes dans un monde où le Fils de Dieu a été, et où il n'est plus. Comment cela se fait-il? Dieu dit au monde: Qu'avez-vous fait de mon Fils? Que peut répondre le monde, sinon: Nous l'avons crucifié? Quelle raison avait-il pour cela? Jésus était-il vraiment un malfaiteur? Était-il même sévère comme Jean-Baptiste? Il guérissait ici-bas tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance; il éloignait toutes les afflictions, même celle de la mort, manifestant Dieu, car Dieu était avec lui. Eh bien! dit le monde, nous ne voulons pas de Dieu, et comme Jésus se donnait volontairement, le monde a réussi à se défaire facilement de lui. Voilà ce qu'est l'homme! Dieu est venu en grâce au milieu du monde, l'homme n'a pas voulu de lui; seulement il y a ce fait additionnel, qu'il est *mort pour nous*.

Introduisez Christ là où les hommes s'amusent, dans une société aimable et paisible, ou bien dans une société grossière, quel en est l'effet? Immédiatement tout est arrêté. Voyez un homme restant seul pour quelques heures; il pensera à ses plaisirs ou à ses embarras, mais vous n'entendrez jamais que l'homme naturel pense à Christ, car Jésus n'est jamais dans son cœur, et si on le lui présente, sa disposition naturelle est de le rejeter. C'est là ce que Dieu dit de nous tous.

Que fait la sagesse? Elle ne nous justifie pas; elle justifie Dieu. Je justifie Dieu, là où je reçois le témoignage de ma condamnation. Je dis: Dieu a raison, il faut me repentir; mais aussi je justifie Dieu dans le témoignage de sa grâce souveraine en son Fils; je baisse la tête, mais dans un sentiment de reconnaissance. Lorsqu'un homme est vraiment enseigné de Dieu, il justifie Dieu.

Ensuite nous pouvons voir comment Dieu répond à cet état; c'est par l'évangile, caractérisé non pas par ce que *j'ai* pu faire, mais par ce que *Dieu* a fait. «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique»; «en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous avons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Il sauve ce qui était perdu, il fait la propitiation pour nos péchés, il donne la vie à ceux qui n'en ont point en eux-mêmes. Christ est venu dans le monde pour montrer aux pécheurs ce que Dieu est pour eux, ce fait inexplicable, digne d'admiration, c'est que «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même»; Dieu lui-même est venu comme homme, manifester l'intérêt qu'il avait pour l'homme; il a tout traversé, lui, le saint, que le péché ne pouvait souiller, pour apporter la bénédiction de tout l'amour de Dieu à celui qui est dans le besoin. Qu'est-ce qui l'a donc amené ici-bas? Lui avais-je demandé de venir? C'est son propre amour, c'est l'amour parfait qui l'a fait descendre parmi nous. Je ne connais pas Dieu en raisonnant sur ce qu'il *pourrait* être, mais j'ai la bienheureuse connaissance de ce qu'il *est*. Du moment qu'il m'a fait voir tous mes péchés, je puis dire: Je connais mon cœur, mais je connais aussi le cœur de Dieu.

Les hommes disent que Dieu est miséricordieux cela signifie qu'ils espèrent que Dieu pensera aussi peu à leurs péchés qu'ils y pensent eux-mêmes; il est effrayant de voir combien l'homme fait peu de cas du péché. On trouve affreux de faire du tort à son prochain, mais on peut calomnier Dieu autant que l'on voudra; Dieu ne peut et ne veut pas être indifférent au

péché; s'il l'était, il ne serait plus le Dieu saint. Peut-on songer à entrer souillé dans le ciel, à profaner le ciel même? L'amour qui ne se montre pas est un amour inutile; là où l'amour est profond et réel, il prend connaissance de mes besoins, pour y répondre complètement. En portant mes péchés dans son corps sur le bois, Christ a été fait péché pour moi; pour ce qui me concerne, tant l'arbre que les fruits, Christ est devant Dieu; la question du péché et des péchés a été parfaitement réglée. Je n'ai pas à attendre le jour du jugement pour reconnaître mes péchés ou pour savoir qu'ils sont ôtés. Quand nous avons la foi, «nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ»; et nous sommes, comme Dieu l'a dit, aussi blancs que la neige en sa présence.

Plus nous contemplons et sondons la croix, et plus nous voyons comment Dieu y a été parfaitement glorifié. Je reconnais que mes péchés y ont amené Christ. La seule part que j'aie à la croix, ce sont les péchés qu'il y a portés et la haine qui l'a mis à mort. Tant mieux pour moi, si j'en suis humilié jusque dans la poussière. Entre Dieu et Christ, l'oeuvre est divinement parfaite. La colère divine était telle, qu'à la pensée seule d'avoir à la porter, Jésus suait des grumeaux de sang, et tandis que mon coeur et ma conscience s'inclinent devant son oeuvre, je vois que Dieu s'est déjà occupé de mes péchés selon cette grâce qui les a tous ôtés, de manière à me mettre pour toujours à l'abri du jugement.

On peut être attiré par la grâce, ou bien alarmé par la frayeur de rencontrer le Seigneur; dans le premier cas, c'est l'amour qui entre dans mon coeur; dans l'autre, c'est la lumière qui pénètre dans ma conscience; or Dieu est lumière et amour. L'oeuvre par laquelle Christ porta et ôta mes péchés est parfaitement accomplie; c'est en vertu de cette oeuvre que Dieu l'a placé comme homme à sa droite; c'est là que je trouve le salut.

L'oeuvre est achevée, je l'accepte; je suis trop heureux de la posséder; mais ce qui me donne la paix, c'est que *Dieu l'ait acceptée*, car il a ressuscité Christ d'entre les morts. La gloire de Dieu lui-même, qui resplendit maintenant dans la face de Jésus Christ, témoigne que les péchés du croyant ne pourront jamais être remis en mémoire.

Tandis que jadis la gloire de Dieu nous alarmait et nous effrayait, maintenant Dieu a placé Christ à sa droite, afin que nous puissions contempler cette gloire en parfaite paix. Comment puis-je marcher avec Dieu, quand je ne sais s'il va me condamner ou non; je ne le puis si j'ai peur de lui mais je sais que je suis justice de Dieu en Christ.

Il est dans la gloire comme *Sauveur*. Oh! quelle pensée! Dieu s'est fait homme, il n'est plus voilé, il est venu ici-bas dans un amour sans bornes; il fait du jour du jugement un jour de triomphe pour le croyant! oui, de *triomphe*, mes bien-aimés. Le croyant sera parfaitement tel que Christ, «qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire».

«Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Je suis en Christ. Non seulement je suis purifié de tout le mal qui est en moi et délivré de tout ce que je suis dans le premier Adam, mais Dieu m'a introduit en Christ dans toute la bénédiction du second Adam. Je sais que, devant Dieu, je suis tel que Christ. C'est ce que les

hommes appellent de la présomption; non, la présomption c'est de penser pouvoir se tenir devant Dieu sans être comme Christ. Dans la chair vous ne pouvez plaire à Dieu. Le Seigneur Jésus dit du jour où le Consolateur sera venu: «En ce jour-là vous connaîtrez que moi, je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous».

Il est beau de voir comment cela se réalise en Etienne; il était *plein* du Saint Esprit, et l'on ne saurait dire que chaque croyant le soit, bien que tous aient le Saint Esprit. L'effet que produit la contemplation de Christ dans la gloire, c'est d'être changés en la même image de gloire en gloire. Ce Christ qui est dans la gloire est celui qui a porté mes péchés. Puissé-je contempler cette gloire, y penser et la célébrer! «Il m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi»; mon coeur fait de lui ses délices. En le contemplant, je suis «transformé en la même image»; mon coeur est *rempli* de lui. Dans un certain sens, Etienne est rendu parfaitement semblable à Christ; il dit: «Seigneur, ne leur impute point ce péché». Le Seigneur Jésus dit: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». Etienne dit: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Le Seigneur dit: «Père, entre tes mains, je remets mon esprit».

Lorsque l'âme a réellement vu et connu Christ par la foi, comme étant celui qui l'a sauvée, elle devient telle que lui, mais il faut veiller chaque jour contre les tentations. Ce qui est très difficile pour nous dans ce monde, c'est d'avoir entièrement le dessus sur toutes les circonstances. Les Juifs, pleins de rage envers Etienne, le tiraient de force hors de la ville; mais, lorsque les pierres tombent sur lui, il se met à genoux et prie pour eux. Par la grâce du Seigneur, Etienne est l'homme *paisible* entièrement au-dessus des circonstances, toujours de sang froid, avec le coeur en haut, C'est ici que je vois l'effet produit par la réalisation de la présence de Christ. Selon la mesure dont nous vivons *en haut*, nous traversons les circonstances dans un calme parfait. Je conviens que cela est difficile, que cela demande la communion avec le Seigneur, et un coeur diligent à le chercher par la prière. Supposons que le monde nous fasse mourir; eh bien! nous allons directement au ciel, vers Christ, comme Etienne, témoin de Christ ici-bas et là-haut compagnon du Christ, auprès duquel il allait dans la joie de son coeur.

Maintenant, mes chers amis, à quoi en sommes-nous? Vos âmes se confient-elles en cette grâce dans laquelle le Seigneur est venu, en attendant son retour pour venir prendre ceux qui ont cru en lui?

Que le Seigneur nous donne d'avoir les yeux ouverts sur lui, pour connaître et goûter toute sa grâce. Alors nous serons capables d'attendre son Fils du ciel et de n'avoir nulle autre pensée que celle de lui plaire, tandis que nous sommes ici-bas. Que nos yeux soient attachés sur lui, là où il est, dans la gloire, afin que nous puissions lui ressembler, et nous réjouir d'une joie ineffable et glorieuse.

## Le désert - Deutéronome 8

---

ME 1880 page 461

Ce chapitre nous présente le désert, chose à laquelle en pratique nous avons à penser. Le désert n'était pas le *dessein* de Dieu. Son dessein était d'amener son peuple d'Egypte en Canaan; mais nous sommes conduits dans le désert, afin d'y apprendre à connaître les *voies* et le gouvernement de Dieu, pour que notre foi et notre espérance y soient exercées. Nous avons à apprendre dans le désert ce que sont ses *voies* envers nous. En Exode 3: 4, 5 et 6: 2-8, il n'est pas dit un mot du désert, non plus qu'en Exode 15. Mais de fait, le résultat de la sortie d'Egypte était d'amener le peuple dans le désert. Le résultat de la rédemption est que, dans le désert, nous avons beaucoup à apprendre touchant Dieu et nous-mêmes. Dieu a pris le croyant, l'a tiré d'où il était, et l'a amené à lui-même. C'est une complète délivrance de l'Egypte, et Canaan est là comme le dessein de Dieu envers lui, mais entre deux se trouve le désert. Le chrétien ne peut être dans une difficulté pour laquelle Christ ne serait pas suffisant, ni sur une route trop longue et trop sombre où il ne le puisse trouver.

Le repos de Dieu est là où // peut trouver un repos parfait. Nous n'y sommes pas encore: en effet, pensez-vous que Dieu puisse trouver un repos dans ce monde? Y avez-vous trouvé le repos? Christ l'y a-t-il trouvé? Non, jamais. Bien qu'il fût l'amour parfait et au-dessus de tout mal, il ne pouvait se reposer dans ce monde. Quand les Juifs l'accusent d'avoir violé le sabbat, il dit: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille». Il travaille en grâce. L'amour pourrait-il trouver le repos au milieu de la douleur? Quand tout sera en harmonie avec sa pensée, quand tous les saints seront rendus parfaitement conformes à Christ en gloire, quand Christ sera glorifié, quand tout son *dessein* sera accompli, alors, comme il est écrit dans Sophonie, Dieu se *reposera* dans son amour: Il verra du travail de son âme et sera satisfait. Ce sera aussi notre repos. Il n'y aura plus rien qui s'oppose à ce que nous jouissions de l'amour et de la gloire de Dieu. La rédemption aura son plein résultat, et Dieu se reposera, parce que son amour n'aura plus rien à faire pour se satisfaire. Quant à notre conscience, elle est en repos maintenant; or cela n'a pas pour effet de nous introduire dans le repos, mais là où nous pouvons nous *appliquer* «à entrer dans ce repos».

Quant au présent, Dieu veut que nos coeurs soient en harmonie avec le sien, et cela dans notre vie de chaque jour; c'est pourquoi nous lisons ici: «Qu'il te souvienne de tout le chemin par lequel l'Eternel, ton Dieu, t'a fait marcher durant ces quarante ans dans ce désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, *pour connaître ce qui était en ton coeur*». Maintenant, dit Dieu, votre coeur et le mien ont besoin de s'entretenir un peu ensemble. Je vais vous montrer ce qu'il y a dans votre coeur, et vous faire voir que *je le connais*. Il nous a amenés à lui-même, et pensez-vous que si tout dans votre coeur ne lui est pas amené, les choses soient en règle entre nous et lui? Croyez-vous qu'un père aime à voir le coeur de son enfant tout différent du sien? Dieu aime que l'esprit, la pensée, tout le ton de la vie soit chez son enfant en accord avec Lui.

C'est pour nous apprendre cela, qu'il nous fait passer à travers le désert. Il n'est pas question de l'imputation du péché, mais des voies de Dieu envers l'âme. On voit souvent un vrai chrétien ne pas savoir, sur son lit de mort, où il en est, parce que, jour après jour, il n'a pas tout réglé avec Dieu. Paul disait: «A cause de cela, moi aussi *je m'exerce* à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes». Cet exercice avait pour but d'avoir en toutes choses son coeur en harmonie avec le coeur de Dieu. Tel était le coeur de Christ. Il pouvait dire: «Je fais toujours les choses qui lui plaisent». Enoc marcha avec Dieu, et il reçut le témoignage d'avoir *plu à Dieu*. Il marchait dans la présence de Dieu et le résultat en était qu'il plaisait à Dieu. Marchons-nous avec Dieu? On ne peut marcher avec lui, sans que toutes choses soient mises à découvert devant lui. Si l'on a quoi que ce soit sur la conscience, on ne saurait être heureux. A chaque pas que nous faisons avec lui, nous le voyons mieux, la lumière devient plus vive, et nous avons à juger des choses qu'auparavant nous ne savions pas qu'il fallût juger.

Nos coeurs sont-ils à la hauteur de ce que nous connaissons de la gloire de Dieu? Et supposons qu'ils ne le soient pas, quel est l'effet de la présence de Dieu? C'est de mettre la conscience en activité, afin de nous amener dans la communion de Dieu. «Mon fils, donne-moi ton coeur». Nos coeurs sont-ils *absolument, entièrement* donnés à Dieu?

«Il t'a humilié», il nous amène à voir ce que nous valons; «il t'a fait avoir faim», il nous fait vivre d'une vie de foi; «il t'a nourri de manne». Ne faisons-nous pas souvent comme les Israélites qui disaient: Nos âmes sont ennuyées de ce pain si léger? N'est-il pas vrai que quelquefois *Christ ne satisfait pas* le coeur? «Celui qui vient à moi, n'aura jamais faim», dit-il; «et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif». Il est tout naturel que si nos coeurs sont attachés à quelque chose d'autre, *Christ* ne nous satisfasse pas.

«Afin de te faire connaître que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de Dieu». Christ dans le désert cita au diable ces paroles. Il avait pris la forme de serviteur pour être obéissant, et il n'avait point reçu de Dieu l'ordre de changer les pierres en pain. Il restait tranquille jusqu'à ce que la volonté de Dieu le fît agir. La parole du Seigneur demeure éternellement; elle vient de Dieu, elle est céleste, et celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.

Remarquez encore une autre chose, c'est que, tandis que Dieu garde les Israélites dans la dépendance de sa parole pour les guider, il ne permet pas que leurs vêtements s'envieillissent sur eux: il pense à tout pour eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus le juste». Il ne cesse pas un moment de penser aux siens.

Nous trouvons ensuite un autre caractère de ces soins: «L'Eternel ton Dieu, te châtie, comme un homme châtie son enfant». En premier lieu, Dieu nous fait passer au travers de circonstances qui nous exercent, nous nourrissant et prenant de nous un soin qui ne manque jamais. Mais à côté de cela, il y a la discipline positive, le brisement de la volonté; et ainsi nous nous glorifions dans les tribulations, parce qu'elles produisent la patience. Dieu nous place dans le désert pour briser notre volonté. Chaque jour on voit Dieu agir ainsi, et au lieu de le

reconnaître, on ne sait plus où l'on en est, et l'on met en question son amour. Arrêtons-nous un moment sur Romains 5. Dieu nous aime comme il aime Christ, et nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire où Christ est entré. Quant au passé, pas un péché n'est laissé sur moi; dans le présent, je jouis de la parfaite faveur de Dieu; l'avenir me présente la gloire où est Christ. «*Et non seulement cela*». Après avoir tout parcouru, ce n'est pas tout. Non seulement je me réjouis dans l'espérance de la gloire de Dieu, mais je me glorifie aussi dans les tribulations, parce que, tandis que je m'y trouve, Dieu ne retire pas ses yeux de dessus moi. «L'espérance» alors devient d'autant plus brillante; en effet, je dis: «Ah! mon repos n'est pas *ici*: c'est une chose évidente». Et l'espérance ne rend pas honteux, parce que j'ai la clef de tout dans l'amour de Dieu qui est versé dans nos coeurs. Les voies et l'opération de Dieu ont pour but de faire que nous nous connaissions nous-mêmes. L'amour ne peut être mis en question, puisque c'est lui qui est la clef de tout. *Comment* Dieu a-t-il constaté son amour? Le verset suivant le dit: «Christ est mort pour des impies». Ensuite l'apôtre dit de nouveau: «*Et non seulement cela*». Quoi donc? Ce n'est pas tout? Non. «Nous nous glorifions *en Dieu*»; nous ne nous réjouissons pas seulement d'avoir part au salut, et d'être dans sa faveur, mais nous nous réjouissons *en Dieu*. J'ai appris à me connaître moi-même, j'ai vu combien j'oubliais Dieu, mais dans ce jugement même du *moi*, j'ai appris à me glorifier en Dieu. C'est pour amener le coeur dans cet accord avec lui-même, que Dieu doit le briser et l'humilier, mais jamais cet accord n'est obtenu, jamais on n'arrive à avoir d'une manière bien établie la conscience de cette association avec Dieu, à moins que ses voies et son opération n'aient atteint *le fond même du moi*. Ce n'est pas que plus tard nous n'ayons encore à lutter avec le moi, mais il est *brisé*, et nous n'avons pas de confiance en nous-mêmes.

L'homme *naturel* dit: «Où fuirai-je loin de ta face?» Mais à la fin du Psaume 139, nous lisons: «Sonde-moi, et considère mon coeur». Jusqu'au point où vous en êtes de la connaissance des choses divines, votre coeur est-il en harmonie avec elles? Pouvez-vous dire: «Sonde-moi, ô Dieu?» C'est quelquefois une chose pénible. Ce qu'il y avait de mal en Job, c'est qu'il se complaisait en lui-même. Il avait dit: «L'oeil qui me voyait déposait en ma faveur»; mais il apprend à dire: «Maintenant mon oeil t'a vu. C'est pourquoi j'ai horreur de moi-même». Quant à l'expérience que j'ai faite du moi, je m'abhorre moi-même. «Conduis-moi par la voie éternelle» (Psaumes 139), disait David. Chers amis, il y a une voie éternelle, et c'est dans cette voie que Dieu vient et sonde le coeur. Etes-vous satisfaits de voir sonder chacun de vos motifs? Il faut qu'il en soit ainsi, pour que votre communion avec Dieu et votre joie en lui soient complètes et ininterrompues.

Il y a ces trois choses: l'épreuve de nos coeurs, le châtement et le conflit avec Satan (verset 15), «pour te faire enfin du bien». Si nos âmes désirent marcher dans la communion et la paix de Dieu, nous devons l'apprendre dans le désert où nous faisons l'expérience qu'il n'y a aucun bien en nous, mais où nous apprenons aussi à connaître Dieu dans la perfection de son amour. C'est la joie et la communion actuelles avec Dieu, et si nous y marchons, si le moi a été connu, quand la mort arrive, tout va bien: «Absent du corps, présent avec le Seigneur». C'est le plus beau moment de la vie. Quelques-uns ont à apprendre sur leur lit de mort à s'abhorrer eux-

mêmes, de là beaucoup d'exercices d'âme. Il faut passer par tous ces exercices qui conduisent à la connaissance de *soi-même*. Il ne s'agit pas de savoir si Dieu nous a rachetés ou non, mais c'est Dieu agissant envers nous comme étant *rachetés* afin que nous nous glorifiions en lui. «Parce que ta faveur est meilleure que la vie, à cause de cela mes lèvres te loueront». Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse». Si nous désirons marcher en glorifiant Dieu dans la communion du Père et du Fils, il nous faut passer par ceci: «avoir la conscience *exercée* pour être sans reproche», afin que nous puissions marcher avec Dieu. Et quant aux affections du coeur, il peut y avoir Christ au fond, et à l'extérieur une marche que personne ne peut blâmer. Mais entre deux il y a une autre chose — toutes les pensées et les intentions du coeur; ce que nous sommes pratiquement dans nos pensées et notre vie intérieure. Notre âme doit être pratiquement exercée; il nous faut apprendre les voies de Dieu envers nous, afin que nous puissions être en harmonie avec Lui.

Que le Seigneur nous donne de connaître mieux ce que c'est que de *marcher* avec Dieu, afin que nous possédions ce genre de paix que Christ avait dans sa marche ici-bas: cette paix du coeur que l'âme connaît en marchant avec Dieu, en communion avec le Père et le Fils. Que le Seigneur nous donne de savoir ce que c'est que d'avoir tout dans le coeur à découvert devant Dieu.